LES AVENTURES UCHRONIQUES D'OSWALD BASTABLE

Michael MOORCOCK



opta

MICHAEL MOORCOCK

LES AVENTURES UCHRONIQUES D'OSWALD BASTABLE

CAPITAINE OSWALD BASTABLE : CHRONONAUTE

Je ne vous ferai pas l'injure de vous présenter Michael Moorcock, l'auteur aux multiples facettes, incroyablement fécond, qui a donné aux divers genres que nous aimons des livres inoubliables, de ceux qui marquent, comme l'on a coutume de le claironner parfois trop hâtivement, d'une pierre blanche la route de la gloire littéraire.

Michael Moorcock, qui ne s'est d'ailleurs pas cantonné dans la SF ou dans l'Heroic Fantasy – ses remarquables romans historiques le prouvent assez ! – a réussi à toucher tous les lecteurs, les plus difficiles comme les plus populaires. Ses romans expérimentaux (Breakfast in the Ruins), ses épopées baroques et flamboyantes (Elric le Nécromancien, Corum…), ses récits de la fin des temps (Une chaleur venue d'ailleurs, Les terres creuses, La fin de tous les Chants, Légendes de la Fin des Temps), ses pochades pop et ses délires jerry-cornéliens l'ont mis au rang des plus grands mais également des plus inspirés.

Les éditions OPTA, à travers leurs responsables littéraires successifs, ont toujours été fidèles à Michael Moorcock, puisqu'elles ont publié, au cours des années, une dizaine de ses livres, et quelques-uns parmi les plus forts, les plus riches, les plus ingénieux. J'en dresse la liste à la fin de cet ouvrage qui se voudrait surtout un éloge.

Dans cette œuvre vaste, inépuisable, chatoyante et tumultueuse (Moorcock est un auteur qui prête à l'usage inconsidéré des adjectifs !), je pense que les trois romans consacrés aux aventures superbement britanniques et

uchronisantes d'Oswald Bastable, capitaine (yes, my dear !) dans l'Armée des Indes, (indeed, Mike !) comptent au nombre des plus recommandables. Ils concrétisent, dans une forme éminemment lisible, tout ce que le talent de Michael Moorcock a de plus original et de plus subtil. Les deux premiers volumes de cette œuvre à la fois poétique et féroce, aventureuse et humoristique, moderne et rétro(spective), *Le Seigneur des Airs* et *Le Léviathan des Terres,* avaient été publiés naguère (et plus précisément en 1976) dans notre (hélas !) défunte collection Anti-Mondes. Pourtant cette série (jamais rééditée à ce jour !) était demeurée « ouverte », incomplète : le 3e volume de la trilogie, *Le Tsar d'Acier,* restait dans les limbes de l'écriture et de l'édition.

Nous estimions donc que M.M. méritait que cette trilogie fût reprise en un (fort) volume du CLA, et qu'elle connût, en même temps que sa réédition groupée, son achèvement littéraire, avec la publication du « *Tsar d'Acier* ».

Dans un monde où le *Commonwealth américain* et *l'Empire britannique* se partagent la plus grande part du gâteau planétaire, où de grands dirigeables règnent sur les routes aériennes, où la géographie politique a connu d'étranges altérations, Mike Moorcock laisse dériver sa fantaisie sarcastique. Jusqu'aux plus savants délires…

Une lecture en technicolor et sur grand écran !

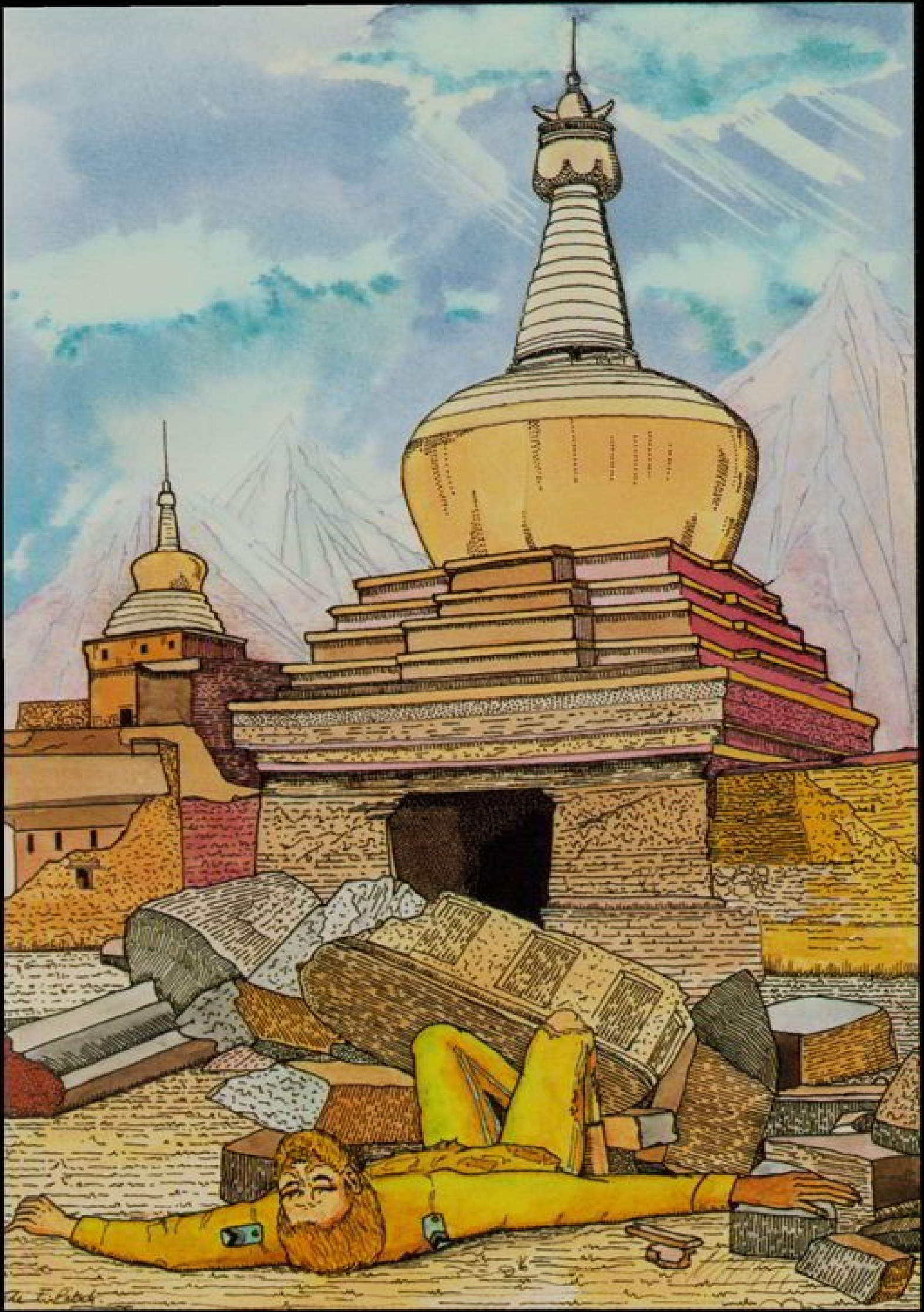
Indispensable et enivrante comme une vapeur d'opium !

Daniel Walther, 25 août 1982.

LE SEIGNEUR DES AIRS

Titre original : WARLORD OF THE AIR
Traduction de Denise Hersant

© 1971, 1982, Michael Moorcock.
© 1976, 1982, Nouvelles Éditions Opta pour la traduction française.
Toute reproduction interdite sans accord de l'Éditeur.



Je n'ai pas connu mon grand-père, Michael Moorcock, et je n'avais jamais beaucoup entendu parler de lui avant le décès de ma grand-mère, survenu l'année dernière. À ce moment-là, mon père m'a remis un coffret contenant des papiers qui avaient appartenu à mon grand-père, en me disant : « Ceci me semble plutôt de ton rayon que du mien. Je ne savais pas que nous avions eu un autre écrivailleur dans la famille ! »

Les papiers consistaient, pour la plupart, en fragments d'un Journal, ébauches de nouvelles ou d'essais, poèmes du style conventionnel qui était en vogue à l'époque du roi Edouard VII – et un texte dactylographié que, sans autre commentaire, nous publions ici – un peu plus tardivement sans doute que son auteur ne l'aurait souhaité.

Michael MOORCOCK
Ladbroke Grove
Londres. Janvier 1971.

LIVRE 1

COMMENT UN OFFICIER
DE L'ARMÉE ANGLAISE
PÉNÉTRA DANS LE MONDE DU FUTUR
ET CE QU'IL Y VIT

I

LE FUMEUR D'OPIUM DE L'ILE DE ROWE

Au printemps de l'année 1903, sur le conseil de mon médecin, j'eus l'occasion de visiter cette magnifique et lointaine portion de terre située au milieu de l'océan Indien, que j'appellerai l'île de Rowe. Par suite de surmenage, je me trouvais victime de ce qu'à notre époque les charlatans se plaisent à qualifier d'« épuisement nerveux » ou même de « dépression ». En d'autres termes, j'étais complètement à plat et j'avais besoin d'un long repos très loin de tout. Je possédais quelques intérêts dans la compagnie minière qui constitue l'unique industrie de l'île (si l'on excepte la religion !) ; je savais que le climat de cette île était idéal, tout comme sa situation, ce qui en fait l'un des lieux les plus salubres du monde, à plus de quinze cents miles de toute forme de civilisation. Je pris donc mon billet, fis mes bagages, dis adieu à mes proches et m'embarquai sur le paquebot qui devait me conduire à Djakarta. Là, après un voyage agréable et sans incidents, je pris l'un des bateaux de la compagnie pour me rendre sur l'île de Rowe. J'avais réussi à effectuer ce long trajet en moins d'un mois.

L'île de Rowe n'a aucune raison de se trouver là où elle est située. Il n'y a rien auprès d'elle. Rien n'indique qu'elle se trouve là. On tombe tout à coup sur cette bande de terre qui émerge de l'eau comme le sommet de quelque énorme montagne (ce qu'en fait, elle est). C'est un grand rocher volcanique de forme triangulaire entouré par une mer miroitante qui ressemble à du métal poli quand elle est calme, et à de l'argent en ébullition ou à de l'acier en fusion quand elle est agitée. Le rocher mesure un peu plus de huit miles de long sur cinq de large. Couvert de bois

touffus en certains endroits, il est, ailleurs, complètement dénudé et aride. L'ensemble s'élève en pente douce jusqu'au sommet, puis, de l'autre côté de la colline, le rocher s'affaisse et descend de plus en plus, pour se fondre dans la mer quelques milliers de pieds plus bas.

Autour du port s'étend une assez grande ville qui, lorsqu'on s'en approche, fait penser tout d'abord à un prospère village de pêcheurs du Devon – jusqu'à ce qu'on ait découvert les bâtiments malais et chinois derrière les façades des hôtels et des bureaux qui bordent le quai. Dans le port, il y a place pour plusieurs grands steamers et pour un bon nombre de bateaux à voiles, en particulier des jonques et des dhaws indigènes qui sont utilisés pour la pêche. Plus haut sur la colline, on aperçoit les chantiers d'exploitation des mines qui emploient la plus grande partie de la population, composée en majorité de manœuvres malais et chinois et de leurs familles. On voit aussi, se détachant sur le quai, les entrepôts et les bureaux de la Welland Rock Phosphate Mining Company, ainsi que la grande façade blanche et dorée du Royal Harbour Hôtel, dont le propriétaire, un certain Minheer Olmeijer, est un Hollandais de Surabaya. Il y a aussi un nombre presque impie de missions, de temples bouddhistes, de mosquées malaises et de mausolées d'origine plus mystérieuse. Il y a plusieurs hôtels moins ornementés que celui d'Olmeijer ; il y a des bazars, des remises et des hangars servant au minuscule chemin de fer qui amène le minerai de la montagne jusqu'au quai. Il y a trois hôpitaux, dont deux sont réservés exclusivement aux indigènes. J'emploie le mot « indigènes » au sens large : il n'existait aucune espèce d'indigènes avant que l'île ne fût colonisée, il y a trente ans, par les gens qui fondèrent la firme Welland ; toute la main-d'œuvre était amenée de la Péninsule, en particulier de Singapour. Sur une colline qui s'élève au sud de l'île, un peu à l'écart de la ville et la dominant, se trouvent la résidence du représentant officiel, le général de brigade Bland, ainsi que les casernes qui abritent la petite garnison d'agents de police locaux, placée sous le commandement d'un très intègre serviteur de l'Empire, le lieutenant Allsop. Au-dessus de cet assemblage de stuc reluisant de propreté flotte orgueilleusement le pavillon de l'Union Jack,

symbole de protection et de justice pour tous ceux qui demeurent sur l'île.

À moins d'aimer faire une interminable série de visites de politesse aux autres ressortissants anglais, dont la plupart ne savent parler que de mines ou de missions, il n'y a pas grand-chose à faire sur l'île de Rowe. Il existe une troupe d'artiste dramatiques amateurs qui, chaque année à Noël, monte une pièce qu'elle vient jouer dans la résidence du représentant officiel ; il existe une sorte de club où l'on peut jouer au billard si l'on est invité par l'un ou l'autre des membres les plus anciens (j'ai été invité une fois, mais j'ai assez mal joué). Les journaux locaux qui viennent de Singapour, de Sarawak ou de Sidney datent déjà d'un mois au moins quand on réussit à les trouver sur place ; le *Times* arrive avec un mois ou six semaines de retard, et les hebdomadaires illustrés, ainsi que les publications mensuelles arrivant d'Angleterre, sont souvent vieux de plus de six mois lorsqu'on les reçoit. Ce manque de nouvelles récentes est, naturellement, une très bonne chose pour quelqu'un qui doit se remettre d'une dépression : il est difficile de se passionner pour une guerre qui a pris fin un mois ou deux avant qu'on en ait entendu parler, ou de s'inquiéter sur les fluctuations d'un marché qui s'est stabilisé de lui-même, la semaine précédente, dans un sens ou dans l'autre. On est forcé de se détendre. Après tout, il est impossible de faire quoi que ce soit pour changer le cours de ce qui est devenu l'Histoire. Mais c'est lorsqu'on a commencé à reprendre des forces, au moral comme au physique, qu'on commence aussi à constater à quel point l'on s'ennuie, et, au bout de deux mois, cette constatation m'avait frappé avec beaucoup de force. Je commençai alors à nourrir l'espoir assez malsain que quelque chose se produisît sur l'île de Rowe – une explosion dans la mine, un tremblement de terre, peut-être même une révolte des indigènes.

Dans cet état d'esprit, je me mis à hanter le port pour assister au chargement et au déchargement des navires, à regarder les longues files de coolies transporter des sacs de blé et de riz ou guider le long des appontements les camions remplis de phosphate qui allaient déverser leur chargement dans la cale. J'étais surpris de voir tant de femmes effectuer un

travail dont, en Angleterre, bien peu de gens les eussent crues capables ! Quelques-unes d'entre elles étaient très jeunes, et certaines étaient presque belles. Quand un ou plusieurs navires se trouvaient dans le port, le bruit était assourdissant. Des corps nus, bruns ou jaunes, grouillaient de tous côtés en un bouillonnement incessant, suant à grosses gouttes sous la chaleur intense que venait seule tempérer la brise soufflant de la mer.

Ce fut un jour semblable à tous les autres que, après avoir déjeuné à l'hôtel d'Olmeijer où je logeais, je me retrouvai sur le port, regardant un steamer glisser doucement vers le quai en lançant des coups de sirène pour écarter les jonques et les dhaws qui fourmillaient autour de lui. Comme beaucoup de bateaux qui naviguent dans cette partie du monde, il était solide mais disgracieux. Sa coque et sa superstructure étaient cabossées et auraient eu besoin d'un bon coup de peinture, et son équipage, composé en grande partie de lascars[1], aurait paru plus à sa place sur un bateau pirate malais. J'entendis le commandant, un Écossais d'âge mûr, injurier ses hommes du haut de la passerelle, en hurlant dans un porte-voix des ordres incohérents, tandis qu'un métis faisant fonction de second semblait exécuter au milieu des marins une bizarre danse de son invention. Le steamer était la *Maria Carlson,* qui apportait du ravitaillement et aussi – je l'espérais du moins – du courrier. Il aborda enfin, et je me frayai un chemin vers lui à travers la foule des coolies, avec l'espoir qu'il m'apportait quelques lettres et les journaux que j'avais prié mon frère de m'envoyer de Londres.

Quand l'ancre fut jetée, le bateau amarré, les passerelles abaissées, le lieutenant métis, la casquette rejetée en arrière, la vareuse ouverte, sauta sur le quai en vociférant contre les coolies qui, agglutinés comme des mouches, brandissaient les bouts de papier qu'on leur avait remis au bureau d'embauche. Tout en continuant à les couvrir d'invectives, le lieutenant ramassa les papiers et agita frénétiquement la main en direction

[1] Lascars : nom donné, dans la mer des Indes orientales, aux matelots indiens issus de la classe des parias.

du steamer, comme pour donner des ordres. Je lui fis signe du bout de ma canne en criant : « Y a-t-il du courrier ? »

— « Du courrier ? Du courrier ? » Il me gratifia d'un regard haineux et méprisant que je pris pour une réponse négative à ma question, puis, remontant précipitamment la passerelle, il disparut. J'attendis cependant, espérant voir le commandant et savoir par lui s'il n'y avait vraiment pas de courrier. C'est alors que je vis un Blanc apparaître en haut de la passerelle, puis s'arrêter et regarder autour de lui d'un air hébété comme s'il ne s'était pas du tout attendu à trouver la terre de l'autre côté du bastingage. Quelqu'un le poussa par-derrière ; il trébucha, traversa d'un pas chancelant la passerelle branlante, tomba en arrivant au bout et se releva juste à temps pour attraper le havresac que le lieutenant lui lançait du haut du navire.

L'homme était vêtu d'un costume de toile crasseux ; il ne portait ni chapeau ni chemise. Il n'était pas rasé et ses pieds étaient chaussés de sandales indigènes. J'avais déjà rencontré des individus de son espèce. Ce devait être quelque pauvre diable que l'Orient avait ruiné et qui avait découvert en lui-même un point faible dont il n'aurait peut-être jamais eu conscience s'il était resté tranquillement chez lui, en Angleterre. Cependant, tandis qu'il se redressait, je fus frappé par l'expression de détresse infinie que je vis dans ses yeux et par une certaine dignité dans le maintien, que l'on n'a pas coutume de rencontrer chez ce type d'hommes. Il chargea le havresac sur son épaule et se mit en route vers la ville.

« Et ne t'avise pas de remonter à bord, hein ! Sans quoi, cette fois, tu auras affaire à la police ! » lui cria le second de la *Maria Carlson* au moment où il commençait à s'éloigner. Mais le pauvre hère parut à peine l'entendre et continua à marcher d'un pas traînant le long du quai, bousculé par les coolies avides de trouver du travail.

Le second me vit et se mit à gesticuler d'un air impatienté, en hurlant : « Pas de courrier ! Pas de courrier ! »

Je me résignai à le croire, mais je lui criai : « Qui est ce type ? Qu'est-ce qu'il a fait ? »

— « Un clandestin ! » fut sa laconique réponse.

Je m'étonnai qu'on pût éprouver le désir de s'embarquer clandestinement à bord d'un bateau en partance pour l'île de Rowe et, pris d'une impulsion subite, je me retournai et me disposai à suivre l'homme. Pour une raison ou une autre, j'avais l'impression que ce n'était pas là une épave comme on en voit tant, et son comportement avait éveillé ma curiosité. De plus, mon ennui était si grand que j'étais prêt à accueillir de bon cœur tout ce qui pourrait le soulager. J'étais certain également qu'il y avait, dans le regard et l'attitude de ce pauvre diable, quelque chose d'insolite et que, si je pouvais l'amener à se confier à moi, il ne manquerait pas de me raconter une histoire intéressante. Peut-être aussi éprouvais-je un peu de pitié à son égard. Quel que fût le mobile qui m'animait, je pressai le pas pour rattraper l'homme et tenter de lui parler.

« Ne vous fâchez pas si je me montre indiscret, » entamai-je, lorsque j'arrivai à sa hauteur, « mais j'ai l'impression qu'un repas substantiel, et peut-être aussi un bon verre d'alcool, vous feraient le plus grand bien. »

Surpris, il s'était arrêté et, tourné à demi vers moi, il me dévisageait.

— « Un verre ? » me dit-il enfin.

Il me fixait d'un regard étrange et tourmenté, comme s'il reconnaissait en moi Satan en personne, puis il répéta : « Un verre ? »

— « Vous avez l'air à bout de forces, mon vieux ! » J'avais peine à soutenir son regard tant était grande la souffrance que j'y lisais. « Vous feriez mieux de m'accompagner, » ajoutai-je.

Sans la moindre résistance, il suivit à mes côtés la rue menant du port à l'hôtel d'Olmeijer. Les domestiques indiens qui se tenaient dans le vestibule ne parurent guère satisfaits de me voir introduire dans l'hôtel un individu d'aussi piteuse apparence, mais je fis monter celui-ci directement dans mon appartement et ordonnai à mon boy de lui faire couler un bain. En attendant, je fis asseoir mon hôte dans mon meilleur fauteuil et lui demandai ce qu'il désirait boire.

Avec un haussement d'épaules indifférent, il répondit : « N'importe quoi. Vous avez du rhum ? »

Je versai une bonne ration de rhum dans un verre et le lui tendis. Il en avala le contenu en deux gorgées et me remercia d'un signe de tête. Il restait tranquillement assis sur son siège, les mains croisées sur ses genoux, le regard fixé sur la table.

Bien qu'il parlât d'une voix lointaine et voilée, son accent était celui d'un homme cultivé – d'un gentleman – et ce fait piqua davantage encore ma curiosité.

« D'où êtes-vous ? » lui demandai-je. « De Singapour ? »

— « D'où ? » Il me lança un coup d'œil bizarre, en fronçant les sourcils. Puis il marmonna quelque chose que je ne pus saisir. Au même moment, le boy entra dans la pièce pour me dire qu'il avait fait couler le bain.

— « Le bain est prêt, » dis-je à mon hôte. « Si vous voulez le prendre… Pendant ce temps, je vous sortirai un de mes costumes. Nous sommes à peu près de la même taille. »

Il se leva comme un automate et suivit le boy dans la salle de bains, mais il reparut presque aussitôt en demandant : « Mon sac ? »

Je ramassai le havresac, qu'il avait posé sur le plancher, et le lui tendis. Il retourna dans la salle de bains et ferma la porte derrière lui.

Le boy me regardait avec curiosité. « C'est un… un parent à toi, sahib ? » demanda-t-il.

— « Non, Ram Dass, » répondis-je en riant. « Simplement un homme que j'ai trouvé sur le quai. »

Ram Dass eut un sourire épanoui. « Ah, ah ! » dit-il, « la charité chrétienne ! » Il paraissait très content. Converti de fraîche date (pour la plus grande fierté de l'une des missions locales), il traduisait toujours les mystérieuses actions des Anglais en pur et bon langage de Chrétien. « C'est un mendiant, alors ? Et tu es le Bon Samaritain ? »

— « Je ne suis pas sûr d'être aussi altruiste que cela, » dis-je. « Mais veux-tu aller chercher un de mes costumes pour que ce monsieur puisse le mettre quand il aura pris son bain ? »

Ram Dass manifesta son approbation par un signe de tête enthousiaste. « Et une chemise, et une cravate, et des chaussettes, et des souliers… tout ? »

— « C'est cela », répondis-je avec amusement. « Tout. »

Mon hôte passa un long moment à ses ablutions, mais, quand il sortit de la salle de bains, il avait l'air beaucoup plus soigné que lorsqu'il y était entré. Ram Dass lui avait fait enfiler des vêtements à moi qui, quoiqu'un peu larges, car j'étais infiniment mieux nourri que ce malheureux, lui allaient étonnamment bien. Derrière lui, le boy brandissait un rasoir aussi étincelant que son sourire. « J'ai rasé le monsieur, sahib, » annonça-t-il d'un ton triomphant.

L'homme qui se tenait devant moi était un beau garçon d'une trentaine d'années, bien que quelque chose dans le modelé de ses traits le fit paraître, par moments, beaucoup plus âgé. Il avait des cheveux blonds ondulés, une mâchoire carrée et une bouche bien dessinée. Il ne présentait aucun signe de cette faiblesse de caractère que j'avais appris à reconnaître chez les autres individus de son espèce que j'avais pu rencontrer. Un peu de la souffrance qui se lisait précédemment dans son regard avait disparu, mais elle était remplacée par une expression encore plus lointaine – presque rêveuse. Ce fut Ram Dass qui, reniflant d'une manière significative en agitant dans sa main une longue pipe en bois sculpté, me donna le fin mot de l'histoire.

C'était donc cela ! Mon hôte fumait l'opium. Il s'adonnait à une drogue que l'on a coutume de nommer « la plaie de l'Orient », une drogue qui contribue pour une grande part à faire naître chez ses habitués ce fatalisme que nous associons aux Orientaux, enlevant à ceux qui en usent tout désir de manger, de travailler, de goûter aucun des plaisirs qui font le charme de la vie – une drogue qui finit par les tuer.

Au prix d'un effort, je parvins à dissimuler l'horreur ou la pitié que je pouvais ressentir, et me contentai de demander :

« Eh bien, mon vieux, que diriez-vous d'un déjeuner tardif ? »

— « Si vous voulez, » répondit-il d'un ton détaché.

— « Je pensais que vous deviez avoir faim. »

— « Faim ? Non. »

— « Bon, » dis-je, « mais nous allons tout de même vous faire monter de quoi déjeuner. Ram Dass ! veux-tu veiller à ce qu'on prépare quelque chose, un repas froid, peut-être. Et dis à

Mrs. Olmeijer que j'aurai un invité pour la nuit. Il nous faudra des draps pour l'autre lit. »

Ram Dass sortit et, sans y avoir été invité, mon hôte se dirigea vers le buffet et se servit un grand whisky. Il hésita un moment avant d'y verser du soda. On aurait dit qu'il cherchait à se rappeler comment préparer un whisky.

« Où comptiez-vous aller en vous embarquant sur ce steamer ? » lui demandai-je. « Certainement pas à l'île de Rowe ? »

Il se retourna et, tout en buvant son whisky à petites gorgées, regarda la mer qui, de l'autre côté du port, s'étendait à l'infini. « C'est l'île de Rowe, ici ? » demanda-t-il.

— « Oui, » dis-je. « Le bout du monde à bien des égards. »

— « Le quoi ? » Il me regarda d'un air soupçonneux, et je vis reparaître dans ses yeux un peu de la souffrance que j'y avais déjà lue.

— « Je parlais au figuré, » dis-je vivement. « C'est qu'il n'y a pas grand-chose à faire dans l'île de Rowe. Nul endroit où aller, à vrai dire, à part celui d'où vous venez… D'où venez-vous, au fait ? »

Il fit un geste vague. « Je vois, » dit-il. « Oui… Oh ! du Japon, je suppose ! »

— « Du Japon ? Vous étiez sans doute dans la diplomatie ? »

Il me regarda avec attention, comme s'il pensait que mes paroles pouvaient avoir quelque signification cachée. Puis il dit : « Avant cela, l'Inde. Oui, l'Inde, avant cela. J'étais dans l'armée. »

— « Comment ?… » J'étais gêné de l'interroger ainsi. « Comment donc vous êtes-vous trouvé à bord de la *Maria Carlson*… le navire qui vous a amené ici ? »

Il haussa les épaules en répondant : « Je crains de ne pas m'en souvenir. Depuis que je suis parti – depuis que je suis revenu – tout s'est passé comme dans un rêve. Seul ce maudit opium m'aide à oublier. Les rêves paraissent moins terrifiants. »

— « Vous prenez de l'opium ? » Je me faisais l'effet d'un sale hypocrite en formulant cette question.

— « Autant que je peux m'en procurer, » répondit mon interlocuteur.

— « Vous semblez être passé par de terribles épreuves, » dis-je, oubliant tout savoir-vivre.

Il se mit alors à rire, plutôt pour se moquer de lui-même que de moi. « Oui, oui. Cela m'a rendu fou. C'est ce que vous pensez, en tout cas ? À propos, quel jour sommes-nous ? »

Il devenait plus communicatif en ingurgitant son troisième whisky.

— « Nous somme le 29 mai, » dis-je.

— « De quelle année ? »

— « Comment ?... Mais, 1903. »

— « Je le savais ! Vraiment, je le savais ! » Il parlait maintenant du ton de quelqu'un qui cherche à se justifier. « 1903, » reprit-il, « le début d'un siècle tout neuf, peut-être même le dernier siècle de l'Histoire du monde. »

Venant d'un autre, j'aurais pu prendre ces propos décousus pour de simples extravagances d'opiomane ; mais, dans sa bouche, ils paraissaient étrangement convaincants. Je décidai qu'il était temps de me présenter et le fis aussitôt.

Ce fut d'une manière bizarre qu'il répondit à cette présentation. Se dressant de toute sa hauteur, il annonça : « Mon nom est Oswald Bastable, ex-capitaine au 53e Lanciers. » Puis, souriant de cette facétie, il alla s'asseoir dans un fauteuil près de la fenêtre.

Un moment plus tard, avant que je fusse complètement revenu de ma surprise, il tourna la tête pour me regarder d'un air amusé. « Je regrette, » dit-il, « mais, voyez-vous, je ne suis pas d'humeur à tenter de dissimuler ma folie. Vous êtes très bon... » Il leva son verre pour m'adresser un salut. « Je vous remercie. Il faut que j'essaie de me rappeler mes bonnes manières. J'en ai eu autrefois. Oui, j'ai eu d'excellentes manières. J'oserais même dire que j'étais imbattable sur ce point... Mais je pourrais me présenter sous d'autres titres. Que diriez-vous, par exemple, d'Oswald Bastable, aéronaute ? »

— « Vous effectuez des vols en ballon ? »

— « J'ai effectué des vols en *dirigeable,* monsieur. Dans des appareils longs de douze cents pieds, voyageant à des vitesses *supérieures à cent miles à l'heure. Vous* voyez bien que je suis fou ! »

— « Je dirais, en tout cas, que vous avez l'esprit inventif. Et où avez-vous effectué ces vols ? »

— « Oh ! dans presque toutes les parties du monde ! »

— « Je dois être complètement dépassé par les événements, » dis-je. « Je sais que je reçois les nouvelles avec pas mal de retard, mais il ne me semble pas avoir entendu parler de ces dirigeables. Quand avez-vous effectué ces vols ? »

Les yeux de Bastable, embrumés par l'opium, se fixèrent sur moi avec tant de dureté que je frissonnai.

— « Vous voulez vraiment le savoir ? » demanda-t-il d'un petit ton froid.

La gorge sèche, je me demandai s'il n'allait pas se livrer à quelque acte de violence, et je me rapprochai du cordon de sonnette. Mais il dut deviner ma pensée car il se mit de nouveau à rire, et il secoua la tête en disant : « Je ne vais pas me jeter sur vous, monsieur ! Mais vous comprenez maintenant pourquoi je fume l'opium, pourquoi je sais que je suis fou ? Qui donc, sinon un fou, pourrait se vanter d'avoir volé à travers les airs à une vitesse supérieure à celle des paquebots les plus rapides ? Qui, sinon un fou, prétendrait avoir fait cela en l'an de grâce 1973, près de trois quarts de siècle dans l'avenir ? »

— « Vous croyez que vous l'avez fait ? Et personne ne veut vous écouter. Est-ce là ce qui vous rend si amer ? »

— « Cela ? Non. Pourquoi cela me rendrait-il amer ? C'est la pensée de ma propre folie qui me tourmente. Je devrais être mort – ce serait juste. Mais, au lieu de cela, je suis à demi-vivant, à peu près incapable de reconnaître un rêve d'un autre, une réalité d'une autre. »

Je pris le verre vide qu'il tenait à la main et le remplis avant de le lui rendre. « Écoutez, » dis-je, « si vous voulez bien faire quelque chose pour moi, j'accepterai d'écouter ce que vous avez à raconter. Je n'ai pas grand-chose d'autre à faire, du reste. »

— « Que voulez-vous que je fasse ? »

— « Je veux que vous preniez un bon déjeuner et que vous fassiez l'effort de vous abstenir d'opium pendant quelque temps – au moins jusqu'à ce que vous ayez vu un médecin. Et puis, je veux que vous acceptiez de vous confier à mes soins,

peut-être même de m'accompagner en Angleterre lorsque j'y retournerai. Êtes-vous d'accord ? »

— « Peut-être, » répondit-il avec un haussement d'épaules, « mais mon humeur peut changer, je vous en préviens. Jamais je ne me suis senti enclin à parler de… des dirigeables et du reste. Cependant, peut-être l'Histoire est-elle modifiable… »

— « Je ne vous suis pas. »

— « Si je vous racontais ce que je sais, ce qui m'est arrivé, ce que j'ai vu, cela changerait peut-être les choses. Si vous consentiez à écrire mon récit, à le publier, si possible, quand vous rentrerez… »

— « Quand *nous* rentrerons, » dis-je d'un ton ferme.

— « Comme vous voudrez. » L'expression de son visage changea, devint sévère, comme si sa décision avait une signification que je n'avais pas comprise.

Puis Ram Dass apporta le déjeuner, et mon hôte mangea un peu de poulet froid et de salade. Le repas parut lui faire du bien, car son langage devint plus cohérent.

« Je vais essayer, » dit-il, « de commencer par le commencement et d'aller jusqu'au bout, en racontant les faits au fur et à mesure qu'ils se sont produits. »

J'avais à côté de moi un grand bloc-notes et plusieurs crayons. Au début de ma carrière, j'avais gagné ma vie en faisant le compte rendu des débats parlementaires, et ma connaissance de la sténographie me fut d'un grand secours tandis que Bastable entreprenait le récit de ses aventures.

Ce récit dura pendant les trois jours qui suivirent et, pendant ce temps, nous ne quittâmes pour ainsi dire pas la pièce où nous nous tenions prenant à peine le temps de dormir. De temps à autre, Bastable ranimait ses forces au moyen de pilules qu'il gardait dans sa poche – et dont il m'avait juré que ce n'était pas de l'opium. Mais, pour ma part, je n'avais besoin d'aucun autre stimulant que son récit lui-même. L'atmosphère de cette chambre d'hôtel devint irréelle au fur et à mesure que l'histoire se déroulait. Tout d'abord, j'eus l'impression de prêter l'oreille aux divagations d'un fou ; mais je finis par croire, sans le moindre doute possible, que ce que j'entendais était la vérité – ou, du moins, *une* vérité. Au lecteur de décider si ce qui suit

appartient ou non au domaine de la fiction. Quant à moi, je dirai simplement ceci : Bastable m'a affirmé que ce n'était pas de la fiction, et je crois, très sincèrement, qu'il a dit vrai.

Michael MOORCOCK
Three Chimneys
Mitcham, Surrey.
Octobre 1904.

II

LE TEMPLE DE TEKU BENGA

Je ne sais si vous êtes jamais allé dans le nord-est de l'Inde (commença Bastable), mais, si tel est le cas, vous comprendrez ce que je veux dire en affirmant que c'est le point de rencontre de mondes qui sont à la fois anciens et extrêmement archaïques. À l'endroit où le Népal, le Tibet et le Bouthan se rejoignent – à deux cents miles environ au nord de Darjeeling et à cent miles à l'ouest des monts Kinchunmaja – se trouve Kumbalari, un État qui se prétend plus ancien que le Temps.

Il est ce que ses habitants appellent une « théocratie », entièrement gouvernée par des prêtres, remplie de mystérieuses superstitions, de légendes et de mythes plus mystérieux encore, où on honore aussi bien les dieux que les démons – sans doute pour être sûr de se trouver du bon côté. Les habitants de cet État sont cruels, ignorants, sales et orgueilleux ; ils regardent de haut toutes les autres races. Ils déplorent la présence des Anglais si près de leur territoire et, au cours des deux siècles passés, nous avons eu une ou deux petites anicroches avec eux, mais jamais rien de très sérieux. Ils ne vont guère au-delà de leurs frontières naturelles, heureusement, et leurs diverses coutumes barbares maintiennent la population dans un état assez primitif. Parfois, comme dans les circonstances dont je parle, un chef religieux surgit brusquement pour les convaincre de la nécessité d'entreprendre une sorte de croisade contre les Anglais et les peuples qu'ils protègent en leur affirmant qu'ils sont insensibles à nos balles, etc. – et nous devons aller leur donner une leçon. Ils ne sont pas pris très au sérieux par l'armée, et c'est sans doute la raison pour laquelle je me suis vu

confier le commandement de l'expédition qui, en 1902, s'est mise en route vers l'Himalaya et Kumbalari.

C'était la première fois que je commandais autant d'hommes, et je prenais cette responsabilité très au sérieux. J'avais sous mes ordres un escadron de cent cinquante cavaliers indiens, appartenant à l'impressionnant régiment de Lanciers du Pendjab, et deux cents impétueux et loyaux petits cipayes du 9e régiment d'infanterie de Gurkhas. J'étais extrêmement fier de mon armée, et je sentais que, si cela s'était avéré nécessaire, elle aurait pu conquérir le Bengale tout entier. J'étais, naturellement, le seul officier blanc, mais je me sentais tout disposé à reconnaître que les officiers indigènes possédaient une expérience beaucoup plus grande que la mienne, aussi, le plus souvent possible, je me rangeais à leur avis.

Les ordres que j'avais reçus étaient de faire une démonstration de force, en évitant, dans la mesure du possible toute échauffourée. Nous voulions simplement donner à ces coquins une idée de ce qui les attendrait si nous commencions à les prendre au sérieux. Le dernier en date de leurs chefs – un vieux fanatique nommé Sharan Kang – était tout à la fois leur roi, leur archevêque et leur commandant en chef. Sharan Kang avait déjà mis le feu à l'un de nos postes frontières et anéanti un ou deux détachements de police indigène. Cependant, ce n'était pas un esprit de vengeance qui nous animait, mais simplement le désir de faire en sorte que les choses n'aillent pas plus loin.

Nous étions munis d'assez bonnes cartes et accompagnés de deux guides, lointains parents des Gurkhas, que nous estimions dignes de confiance, et nous comptions qu'il nous faudrait à peine plus de deux ou trois jours pour atteindre Teku Benga, la capitale de Sharan Kang, située très haut dans la montagne et à laquelle on accédait par une série de cols étroits. Comme notre mission était de nature plutôt diplomatique que militaire, nous avions pris bien soin d'exhiber un drapeau blanc en traversant la frontière pour pénétrer dans l'État de Kumbalari, dont les montagnes arides, aux flancs couverts de neige, nous entouraient de tous côtés de leur masse écrasante.

Nous ne fûmes pas longs à apercevoir, pour la première fois, des Kumbalaris, montés sur des poneys à poils rudes, qui se tenaient perchés comme des chèvres sur les corniches des hautes montagnes. Guerriers courtauds, à la peau jaune, tout enveloppés de cuir, de peaux de mouton et de fer peinturluré, ils avaient des yeux bridés étincelants de haine et de suspicion. Si ce n'étaient pas là les descendants d'Attila, c'étaient ceux de quelque peuple guerrier encore plus ancien qui avait combattu sur ces pentes et dans ces gorges un ou deux milliers d'années avant que le Fléau de Dieu eût conduit ses hordes en Orient et en Occident pour dévaster les trois quarts du monde connu. Comme leurs ancêtres, ils étaient armés d'arcs, de lances, de sabres, mais ils avaient aussi quelques carabines, probablement d'origine russe.

Feignant d'ignorer ces cavaliers qui nous observaient, je conduisis mes soldats le long de la vallée. J'éprouvai une brève surprise quand quelques coups de feu partirent au-dessus de nous et se répercutèrent pendant un long moment à travers les sommets, mais les guides m'assurèrent que c'étaient seulement là des signaux destinés à annoncer notre arrivée aux Kumbalaris.

Il nous fallut beaucoup de temps pour parcourir le terrain rocailleux et, à plusieurs reprises, nous dûmes mettre pied à terre et conduire nos chevaux par la bride. Au fur et à mesure que nous montions, l'air devenait plus froid, et nous fûmes heureux, le soir venu, de pouvoir nous arrêter pour installer notre campement, allumer des feux pour nous réchauffer et examiner nos cartes afin de savoir quelle distance il nous restait encore à parcourir.

La cavalerie et l'infanterie étaient placées respectivement sous le commandement du Risaldar Jenab Shah et du Subadar J.K. Bisht, tous deux vétérans de semblables expéditions. Ceux-ci, grâce à leur grande expérience, étaient enclins à se montrer plus méfiants encore que d'habitude à l'égard des Kumbalaris, et le Subadar Bisht me conseilla d'installer autour du campement une double série de gardes, ce que je m'empressai de faire.

Le Subadar Bisht était inquiet de ce qu'il appelait « l'odeur dans le vent ». Il connaissait un peu les Kumbalaris et, quand il en parlait, je voyais briller dans ses yeux une lueur de ce que, dans ceux de tout autre qu'un Gurkha, j'aurais pu prendre pour de la peur.

« Ce sont des gens déloyaux et rusés, sir, » me dit-il tandis que nous prenions notre repas sous ma tente en compagnie de Jenab Shah, un géant silencieux. « Ce sont les héritiers d'un mal ancien, un mal qui existait bien avant la naissance du monde. Dans notre langue, on appelle Kumbalari : « le Royaume du Diable ». Ne vous attendez pas à ce que ces guerriers respectent notre drapeau blanc : ils ne le respecteront que tant que cela leur conviendra. »

— « C'est possible, » répliquai-je, « mais j'ose dire qu'ils auront du respect pour le nombre de nos hommes et pour nos armes. »

— « Peut-être. » Le Subadar Bisht avait l'air dubitatif. « À moins que Sharan Kang ne les ait convaincus que sa magie les protège ? Il est réputé pour tirer de dieux inconnus une grande puissance, et pour avoir des démons à ses ordres. »

— « Les armes modernes se révèlent habituellement supérieures aux démons les plus puissants, Subadar Bisht, » lui fis-je remarquer.

Le Gurkha prit une mine grave. « Habituellement, capitaine Bastable, » répondit-il. « Mais il faut compter avec leur fourberie. Ils peuvent tenter, grâce à divers artifices, de disperser notre colonne afin de pouvoir nous attaquer séparément avec plus de chances de succès. »

Je reconnus la justesse de cet argument. « Nous nous méfierons certainement de ce genre de tactique, » dis-je, « mais je ne crois pas que leur magie me fasse peur. »

Le Risaldar Jenab Shah intervint de sa voix posée et grave. « Ce qui importe, » dit-il, « ce n'est pas tellement ce que nous craignons, mais ce qu'*ils* croient. » De la main, il lissa sa barbe noire et luisante et reprit : « Je suis d'accord avec le Subadar. Il faut bien nous rendre compte que nous avons affaire à des fous, à des fanatiques téméraires qui comptent pour négligeable leur propre vie. »

— « Les Kumbalaris nous haïssent de toutes leurs forces, » ajouta le Subadar Bisht. « Ils veulent nous combattre. Le fait qu'ils ne nous aient pas attaqués me paraît suspect. Se pourrait-il qu'ils nous tendent un piège ? »

— « Peut-être, » répondis-je, « mais il se peut tout simplement qu'ils aient peur de nous, peur de la puissance de l'Empire britannique, qui ne manquerait pas d'envoyer d'autres soldats pour les punir si jamais ils nous faisaient un mauvais parti. »

— « S'ils sont certains que cette punition ne leur sera pas infligée – si Sharan Kang les en a convaincus – cela ne nous aidera pas, capitaine Bastable, » répliqua Jenab Shah avec un sombre sourire, « car nous serons morts. »

— « Si nous attendions ici et les laissions approcher afin d'entendre ce qu'ils disent et d'observer l'expression de leur visage, il nous serait plus facile de savoir que faire ensuite, » suggéra le Subadar Bisht.

Je reconnus la logique de cette proposition. « Nous avons des vivres pour deux jours encore, » dis-je. « Nous camperons donc ici pendant deux jours. S'ils ne viennent pas d'ici-là, nous poursuivrons ensuite notre route vers Teku Benga. »

Les deux officiers se montrèrent satisfaits de ce projet.

Après avoir achevé notre repas, nous nous retirâmes chacun sous notre tente.

Et nous attendîmes.

Le premier jour, nous aperçûmes quelques cavaliers au détour d'un chemin, et nous nous apprêtâmes à les recevoir. Mais ils se contentèrent de nous observer pendant une heure ou deux avant de disparaître. La tension avait commencé à croître de façon marquée quand arriva la nuit suivante.

Le deuxième jour, un de nos éclaireurs revint à bride abattue nous rapporter qu'une centaine de Kumbalaris, rassemblés de l'autre côté du col, se dirigeaient vers nous. Nous tenant sur la défensive, nous continuâmes à attendre. Nous les vîmes enfin apparaître, chevauchant lentement, et, à travers mes jumelles, je vis plusieurs étendards ; à l'un d'eux était attaché un drapeau

blanc. Les porte-étendards chevauchaient de chaque côté d'une litière rouge et or suspendue entre deux poneys. Me rappelant les recommandations de prudence du Subadar Bisht, je donnai l'ordre à nos cavaliers de se mettre en selle. Il n'est guère de spectacle plus imposant que celui de cent cinquante Lanciers du Pendjab avec leurs lances au clair. Le Risaldar Jenab Shah était à mes côtés. Je lui tendis mes jumelles. Il les prit, les porta à ses yeux, et regarda pendant quelques instants. Quand il les reposa un pli d'inquiétude lui barrait le front. « Il semble que Sharan Kang soit avec eux, » dit-il, « voyageant dans cette litière. Peut-être ne viennent-ils que pour parlementer, mais, dans ce cas, pourquoi sont-ils aussi nombreux ? »

— « C'est peut-être une simple démonstration de force, » répondis-je. « D'ailleurs, Sharan Kang doit avoir à sa disposition plus de cent guerriers ! »

— « Tout dépend du nombre d'entre eux qui sont morts pour une cause religieuse, » répliqua sombrement Jenab Shah. Il se retourna sur sa selle en disant : « Voici le Subadar Bisht. Qu'en pensez-vous, Bisht ? »

L'officier gurkha répondit : « Sharan Khang ne se tiendrait pas à leur tête s'ils étaient sur le point de charger. Les rois-prêtres de Kumbalari ne combattent pas avec leurs guerriers. » Il s'exprimait avec une nuance de mépris dans la voix. « Mais, » reprit-il, « je vous préviens, sir, que c'est peut-être une feinte. »

Je fis un signe d'assentiment.

Aussi bien les soldats du Pendjab que les cipayes gurkhas semblaient impatients de se mesurer avec les Kumbalaris. « Vous feriez bien de rappeler à vos hommes que nous sommes ici pour parler de paix, si c'est possible, et non pour nous battre, » dis-je.

— « Ils ne se battront pas, » répondit Jenab Shah d'un ton de confiance, « à moins d'avoir reçu l'ordre de le faire. Mais s'ils le reçoivent, alors, ils se battront avec vaillance. »

La masse des cavaliers kumbalaris se rapprocha et s'arrêta à quelques centaines de pieds de nos lignes. Les porte-étendards se détachèrent du groupe et, escortant la litière, s'avancèrent vers l'endroit où je me tenais à cheval à la tête de mes hommes.

La litière rouge et or était couverte de rideaux. Je scrutai d'un air interrogateur les visages impassibles des porte-étendards, mais ils ne prononcèrent pas un seul mot. Enfin, le rideau de devant s'ouvrit de l'intérieur et je me trouvai tout à coup en présence du grand-prêtre lui-même. Il portait une longue robe de brocart très ouvragé sur lequel étaient cousus des douzaines de minuscules miroirs, et, sur la tête, un haut chapeau de cuir peint, incrusté d'or et d'ivoire. Sous le chapeau apparaissait son vieux visage parcheminé – le visage d'un démon particulièrement subtil.

« Mes salutations, Sharan Kang, » dis-je. « Nous sommes ici sur l'ordre du grand roi-empereur d'Angleterre. Nous venons vous demander pourquoi vous attaquez ses maisons et tuez ses serviteurs, alors qu'il n'a manifesté aucune hostilité envers vous. »

L'un des guides se disposa à traduire mes paroles, mais Sharan Kang fit de la main un geste d'impatience.

« Sharan Kang parle anglais, » dit-il d'une étrange voix aiguë. « Comme il parle *toutes* les langues. Car toutes les langues dérivent de la langue des Kumbalaris, la Première, la Plus Ancienne. »

Je dois reconnaître que je sentis un frisson me parcourir l'échine en entendant cette affirmation et le ton sur lequel elle était proférée. Je n'étais guère éloigné de croire qu'il était bien le puissant sorcier qu'on le prétendait être.

— « Un peuple aussi ancien doit donc être avisé, » dis-je en m'efforçant d'affronter le regard de ces yeux cruels et intelligents. « Et un peuple avisé ne devrait pas susciter la colère du roi-empereur. »

— « Un peuple avisé sait qu'il doit se protéger du loup, » répliqua Sharan Kang, la lèvre retroussée en un rictus sardonique. « Et le loup britannique est une bête extrêmement rapace, capitaine Bastable. Il s'est bien repu dans les pays du Sud et de l'Est, n'est-il pas vrai ? Bientôt, il tournera ses regards vers Kumbalari ! »

— « Ce que vous prenez pour un loup est en réalité un lion, » répondis-je, en essayant de ne pas paraître impressionné par le fait qu'il connût mon nom. « Un lion qui apporte la paix, la

sécurité, la justice à ceux qu'il a décidé de protéger. Un lion qui sait bien que Kumbalari n'a pas besoin de sa protection. »

La conversation se poursuivit en ces termes plutôt tarabiscotés jusqu'à ce que Sharan Kang, s'impatientant visiblement, demandât brusquement :

— « Pourquoi tant de soldats sont-ils venus dans notre pays ? »

— « Parce que vous avez attaqué notre poste frontière et tué beaucoup de nos hommes, » répondis-je.

— « Parce que vous avez placé votre « poste frontière » à l'intérieur des limites de notre territoire. » Sharan Kang fit, de la main, un geste bizarre et reprit : « Nous ne sommes pas un peuple cupide. Nous n'avons pas besoin de l'être. Nous ne sommes pas avides de terre, comme les Occidentaux, car nous savons que la terre n'a pas d'importance alors que l'âme d'un homme est capable de parcourir l'univers entier. Vous pouvez aller à Teku Benga, où règnent tous les dieux, et là je vous ferai savoir ce que vous devrez répondre à cet arrogant lion barbare qui se pare de titres grandioses. »

— « Vous êtes disposé à négocier un traité ? » demandai-je.

— « Oui, à Teku Benga, à condition que vous veniez seulement avec six de vos hommes – pas un de plus. » Il fit un geste de la main, laissa retomber le rideau, et la litière fit demi-tour tandis que les cavaliers reprenaient le chemin par lequel ils étaient venus.

« C'est une ruse, sir, » déclara Bisht. « Il espère qu'en vous séparant de nous il parviendra à couper la tête de notre armée de façon à nous attaquer plus facilement. »

— « Vous avez peut-être raison, Subadar Bisht ; mais vous savez très bien qu'une telle ruse ne prendrait pas. Les Gurkhas n'ont pas peur de se battre. » Jetant un coup d'œil sur les cipayes, je repris : « En fait, ils semblent tous prêts à livrer bataille dès maintenant. »

— « Nous n'avons pas peur de la mort, sir – de la belle mort propre sur un champ de bataille. Mais ce n'est pas la perspective du combat qui m'inquiète. Je sens au fond de moi-même que quelque chose de pire pourrait se produire. Je connais les

Kumbalaris. C'est un peuple profondément cruel. Je pense à ce qui pourrait vous arriver à Teku Benga, capitaine Bastable. »

Je posai une main affectueuse sur l'épaule de mon Subadar, en disant : « Je suis très honoré des sentiments que vous me témoignez, Bisht. Mais mon devoir est d'aller à Teku Benga. J'ai reçu des ordres à cet effet. Je dois régler cette question pacifiquement, si j'en ai la moindre possibilité. »

— « Mais, si vous ne revenez pas de Teku Benga le jour suivant, sir, nous nous mettrons en route vers la ville. Et alors, si nous ne recevons pas la preuve formelle que vous êtes vivant et en bonne santé, nous attaquerons Teku Benga. »

— « Il n'y a rien à redire à ce plan, » répondis-je d'un ton approbateur.

Ainsi donc, je me mis en route vers Teku Benga le lendemain matin, avec le Risaldar Jenab Shah et cinq de ses cavaliers, et j'aperçus enfin la cité montagneuse entourée de murailles dans laquelle, depuis mille ans, nul étranger n'avait été admis. Naturellement, j'éprouvais de la méfiance à l'égard de Sharan Kang. Naturellement, je me demandais pourquoi, après ces mille ans d'interdiction, il acceptait de laisser des étrangers profaner de leur présence la ville sainte. Mais que pouvais-je faire ? S'il se déclarait disposé à négocier un traité, je devais le croire.

J'avais de la peine à comprendre comment une telle ville, sortie des rochers de l'Himalaya, avait pu être construite. Ses flèches et ses dômes délabrés défiaient les lois de l'équilibre. Ses murs déjetés suivaient la pente des montagnes, et beaucoup de ses constructions semblaient avoir été arrachées de terre et juchées délicatement sur des bandes de rocher qui auraient eu du mal à supporter le poids d'un homme. Beaucoup de toits et de murs étaient décorés de sculptures compliquées, d'une exécution extrêmement recherchée, serties de bijoux et de métal précieux, de bois rares, d'ivoire et de jade. Des fleurons s'enroulaient sur eux-mêmes à l'infini. De monstrueuses bêtes en pierre lançaient, du haut des murs, des regards furieux. La cité tout entière étincelait sous la froide lumière et elle

paraissait, en fait, beaucoup plus ancienne que toutes les autres formes d'architecture que j'avais pu voir de mes yeux ou connaître par mes lectures. Cependant, malgré toute sa richesse et son ancienneté, Teku Benga me fit l'effet d'un lieu assez misérable qui aurait connu des jours meilleurs. Peut-être n'étaient-ce pas les Kumbalaris qui l'avaient construite. Peut-être la race qui l'avait édifiée avait-elle mystérieusement disparu, comme cela s'était produit ailleurs, et les Kumbalaris s'étaient-ils contentés de s'y installer.

« Pouah ! Quelle puanteur ! » s'écria le Risaldar Jenab Shah en portant son mouchoir à son nez d'un air dégoûté. « Ces gens doivent garder leurs chèvres et leurs moutons dans leurs temples et leurs palais ! »

De Teku Benga, en effet, se dégageait l'odeur d'une cour de ferme qui n'aurait pas été très bien entretenue, et l'odeur devint plus forte encore au moment où nous franchîmes la porte principale sous le regard farouche des gardes. Nos chevaux avançaient avec difficulté sur le sol mal pavé des rues, parsemé de crottin et d'ordures. Il n'y avait pas de femmes dans ces rues. Nous ne vîmes que quelques jeunes garçons et un bon nombre de guerriers qui flânaient, d'un air apparemment insouciant, aux côtés de leurs poneys. Nous continuâmes à suivre la rue, qui montait en pente raide et était bordée uniquement de temples, pour nous diriger vers une vaste place située à ce que j'estimai être le centre de la ville. Les temples eux-mêmes étaient d'une laideur impressionnante, d'un style qu'un érudit aurait pu qualifier de baroque oriental décadent. Sur toute leur surface, les bâtiments étaient décorés de reproductions de dieux et de démons appartenant à presque toutes les mythologies de l'Orient. Il y avait un mélange de styles hindou, bouddhiste, musulman et chrétien, de ce que je pris pour de l'égyptien du phénicien du persan et même du grec et d'autres styles plus anciens encore ; mais aucun de ces mélanges n'était agréable à l'œil. Enfin, je compris pourquoi cette ville était désignée sous le nom de « Lieu sur lequel règnent tous les dieux » – bien que, me sembla-t-il, ces dieux fussent juxtaposés les uns aux autres d'une façon assez gênante.

« Cet endroit est décidément malsain, » dit le Risaldar Jenab Shah. « Je serai heureux de le quitter. Je n'aimerais pas mourir ici, capitaine Bastable : je redouterais ce qu'il pourrait advenir de mon âme. »

— « Je comprends ce que vous voulez dire. Espérons que Sharan Kang tiendra parole. »

— « Je ne suis pas certain de l'avoir entendu donner sa parole, sir, » répondit le Risaldar d'un ton entendu au moment où nous arrivions sur la place et serrions la bride à nos chevaux. Nous nous trouvions devant un énorme bâtiment ornementé, beaucoup plus grand que les autres, mais présentant le même écœurant mélange de styles. Des dômes, des minarets, des clochers en spirale, des murs treillagés, des toits en terrasse, des colonnes sculptées, des fleurons en forme de serpents, des monstres fabuleux grimaçant ou montrant les dents à chaque coin, des tigres et des éléphants montant la garde dans chaque encadrement de porte. Les couleurs prédominantes étaient le vert et le safran, mais il y avait aussi du rouge et du bleu, de l'orange et du doré, et quelques-uns des toits étaient surchargés de feuilles d'or ou d'argent. Ce temple-là semblait le plus ancien de tous. Derrière lui s'étendait le ciel bleu himalayen, dans lequel bouillonnaient des nuages gris et blancs. C'était un spectacle tel qu'il ne m'avait encore jamais été donné d'en voir – un spectacle qui éveillait en moi le pressentiment d'un malheur, comme si je m'étais trouvé en présence de quelque chose qui n'aurait pas été construit de main d'homme.

Lentement, de tous les encadrements de portes, apparurent des prêtres vêtus de robes couleur safran, qui se tinrent immobiles, comme cloués sur place, nous observant du haut des marches ou de l'entrée des galeries de ce qui était un temple ou un palais ou les deux – je n'aurais pu en décider.

Ces prêtres ne semblaient guère différents des guerriers que nous avions vus un peu plus tôt, et ils n'étaient certainement pas plus propres. La pensée me vint que, si les Kumbalaris méprisaient la terre, ils devaient mépriser l'eau davantage encore. J'en fis la remarque au Risaldar Jenab Shah, qui, rejetant en arrière sa grosse tête enturbannée, se mit à rire de bon cœur – ce qui nous valut de la part des prêtres un

froncement de sourcils mécontent accompagné d'un regard de haine et de mépris. Ces prêtres n'avaient pas la tête rasée comme la plupart de ceux qui portent la robe safran. Ils avaient de longs cheveux qui encadraient leur visage en de nombreuses nattes graisseuses, et certains portaient des moustaches ou des barbes tressées de la même façon. C'était un groupe d'individus à l'aspect sinistre et répugnant. Un certain nombre d'entre eux portaient à la taille une ceinture ou une large bande de tissu de laquelle pendait un fourreau recourbé d'où émergeait une poignée d'épée finement ciselée.

Nous attendîmes tandis qu'ils continuaient à nous observer. Nous leur rendîmes leur regard, en nous efforçant de paraître beaucoup plus détachés que nous ne l'étions en réalité. Nos chevaux s'agitaient au-dessous de nous et secouaient leur crinière, en s'ébrouant comme si la puanteur de la ville avait été trop difficile à supporter, même pour eux.

Enfin, portée par quatre prêtres, la litière dorée arriva par ce qui devait être l'entrée principale du temple. Les rideaux s'écartèrent, laissant apparaître le visage de Sharan Kang.

Il arborait un large sourire.

« Je suis ici, Sharan Kang, » commençai-je, « pour écouter ce que vous avez à me dire au sujet des raids effectués sur notre poste frontière, et pour discuter les termes d'un traité qui nous permettra de vivre en paix les uns avec les autres. »

Le sourire de Sharan Kang ne se troubla pas, mais ma voix, je le crains, faiblit un peu tandis que je regardais son visage ridé et mauvais. Jamais encore je n'avais éprouvé la certitude de me trouver en présence du Mal à l'état pur comme je l'éprouvais à ce moment.

Au bout d'un moment, Sharan Kang prit la parole. « J'ai entendu les mots que vous avez prononcés, » dit-il, « et je dois y réfléchir. En attendant, vous serez mes hôtes ici. » Il montra de la main le temple derrière lui, et poursuivit : « Ici, dans le Temple du Futur Bouddha, qui est en même temps mon palais – la plus ancienne de toutes ces antiques constructions. »

Un peu nerveusement, nous mîmes pied à terre. Les quatre prêtres saisirent la litière de Sharan Kang et se dirigèrent vers le temple. Nous les suivîmes lorsqu'ils y pénétrèrent. À l'intérieur,

faiblement éclairé par des récipients dans lesquels crépitait de l'huile brûlante et qui étaient suspendus à des chaînes fixées au plafond, régnait une forte odeur d'encens. Cependant, il n'y avait là aucune image de Bouddha, et je supposai que c'était parce que le « Futur Bouddha » n'était pas encore né. Nous suivîmes la litière à travers une série de corridors si enchevêtrés qu'on aurait pu se croire dans un labyrinthe, et nous arrivâmes enfin dans une petite salle où des aliments avaient été disposés sur une table basse entourée de coussins. Les prêtres-porteurs mirent la litière à terre et se retirèrent, nous laissant apparemment seuls avec Sharan Kang. Sur un signe de celui-ci, nous nous assîmes sur les coussins.

« Vous devez d'abord manger et boire, » entama Sharan Kang d'un ton chantant. « Ensuite, nous aurons tous davantage envie de converser. »

Après nous être lavé les mains dans des bols d'argent remplis d'eau chaude et les avoir essuyées avec des serviettes en soie, nous prîmes, un peu à contrecœur, la nourriture qui nous était offerte. Sharan Kang se servit des mêmes plats que nous et se mit à manger de bon appétit, ce qui ne manqua pas de nous apporter un certain soulagement. Après avoir goûté la nourriture, nous fûmes heureux de constater qu'elle ne parût pas empoisonnée, car elle était délicieuse.

Je félicitai le grand-prêtre de son hospitalité, et il accepta mes compliments de bonne grâce. Il m'apparaissait sous un jour de moins en moins sinistre : en fait, je commençais presque à éprouver de la sympathie pour lui.

« Il est extraordinaire de voir un temple qui soit en même temps un palais et qui porte un nom aussi étrange, » fis-je remarquer.

— « Les grands-prêtres de Kumbalari sont aussi des dieux, » expliqua Sharan Kang en souriant, « c'est pourquoi ils doivent vivre dans un temple. Et, puisque le Futur Bouddha n'est pas encore venu fixer ici sa résidence, quel meilleur endroit aurais-je pu choisir pour y établir la mienne ? »

— « Les Kumbalaris doivent attendre sa venue depuis bien longtemps, » dis-je. « De quand date ce temple ? »

— « Certaines de ses parties datent d'un peu plus de quinze cents ou deux mille ans ; d'autres, de trois à cinq mille ans. Les parties les plus anciennes remontent à des époques encore plus reculées. »

Je ne le crus pas, naturellement, et pris ce qu'il venait de dire pour une exagération typiquement orientale.

— « Et les Kumbalaris ont-ils vécu ici pendant tout ce temps ? » demandai-je poliment.

— « Ils ont vécu ici pendant très, très longtemps. Avant cela, il y avait… d'autres êtres. »

Une expression presque effrayée parut dans ses yeux, aussi se hâta-t-il de sourire et me demanda : « La nourriture est-elle de votre goût ? »

— « Elle est très riche, » opinai-je. J'éprouvais pour lui une sorte d'affection, comme un enfant aurait pu en ressentir envers un oncle bienveillant. Je regardai mes compagnons, et ce fut alors que je commençai à avoir des soupçons, car tous avaient sur le visage une expression vide et stupide. Et moi, je me sentais somnolent… Je secouai la tête pour tenter de m'éclaircir les idées. Je me levai d'un mouvement mal assuré et pris le Risaldar Jenab Shah aux épaules en demandant : « Vous sentez-vous bien, Risaldar ? »

Il leva les yeux vers moi et se mit à rire, puis hocha la tête d'un air judicieux, comme si j'avais fait quelque déclaration particulièrement pertinente.

Maintenant, je comprenais pourquoi je m'étais senti si bien disposé envers le rusé grand-prêtre.

« Vous nous avez drogués, Sharan Kang ! » m'écriai-je. « Pourquoi ? Croyez-vous donc que toutes les concessions que nous pourrions vous faire dans cet état seraient honorées lorsque nous nous rendrions pleinement compte de ce que vous nous avez fait ? Ou bien votre intention est-elle de nous hypnotiser pour nous amener à donner à nos hommes des ordres qui les feront tomber dans quelque piège ? »

Le regard de Sharan Kang était très dur. « Asseyez-vous, capitaine ! » dit-il. « Je ne vous ai pas drogués. J'ai mangé les mêmes aliments que vous : suis-je drogué ? »

— « Peut-être… » Je chancelai et dus faire un grand effort pour obliger mes jambes à me porter. La pièce commençait à tournoyer autour de moi. « … Si vous êtes habitué à la drogue, alors que nous ne le sommes pas… Qu'est-ce donc ? De l'opium ? »

Sharan Kang se mit à rire en répétant : « De l'opium ! de l'opium !… Pourquoi vous aurais-je drogué, capitaine Bastable ? Si vous avez sommeil, c'est simplement parce que vous avez mangé beaucoup de la riche nourriture de Kumbalari, alors que vous êtes habitué au régime plus simple des soldats. Pourquoi ne pas dormir pendant un moment et… »

J'avais la bouche sèche et les yeux larmoyants. Sharan Kang, parlant dans un murmure, semblait se balancer devant moi comme un cobra qui s'apprête à frapper sa proie. Tout en lui lançant des malédictions, j'ouvris l'étui passé dans mon ceinturon et en tirai mon revolver.

Aussitôt apparurent une douzaine de prêtres, tenant chacun à la main son épée recourbée. J'essayai de viser Sharan Kang.

« Si vous approchez, il mourra, » dis-je d'une voix pâteuse.

Si les prêtres ne comprirent pas mes paroles elles-mêmes, ils en saisirent du moins la signification.

« Sharan Kang ! » repris-je, et ma voix semblait venir de très loin, « mes hommes marcheront demain sur Teku Benga. Si je ne parais pas devant eux vivant et en bonne santé, ils attaqueront votre ville et la détruiront avec tous ceux qui y demeurent. »

Sharan Kang se contenta de sourire en répliquant : « Naturellement, vous serez vivant et en bonne santé, capitaine. De plus, vous verrez les choses sous une meilleure perspective, j'en suis sûr. »

— « Bon Dieu ! » criai-je, « vous n'allez pas m'hypnotiser ! Je suis un officier anglais, et non pas l'un de vos ignorants disciples ! »

— « Je vous en prie, capitaine, reposez-vous. Demain matin… »

Du coin de l'œil, je perçus un mouvement. Deux autres prêtres, arrivés par-derrière, se précipitaient sur moi. Je me retournai et fis feu. L'un d'eux tomba. L'autre me saisit à bras-

le-corps en tentant de m'arracher le revolver des mains. Je tirai et lui fis un grand trou dans la poitrine. Il me lâcha le poignet et, avec un hurlement, tomba à terre en se tordant de douleur. Maintenant, les Pundjabis étaient à mes côtés, le revolver en main, s'efforçant de se soutenir mutuellement, car tous étaient aussi fortement drogués que moi-même. Avec difficulté, le Risaldar Jenab Shah murmura : « Il faut essayer d'aller prendre un peu d'air frais, capitaine. Cela nous aidera. Et, si nous arrivons jusqu'à nos chevaux, nous pourrons nous enfuir… »

— « Vous seriez fous de quitter cette salle, » dit Sharan Kang d'un ton très calme. « Nous-mêmes ne connaissons pas toutes les parties du labyrinthe qui constitue le Temple du Futur Bouddha. Certains affirment que des portions entières de ce temple n'existent même pas dans notre temps… »

— « Taisez-vous ! » ordonnai-je en le visant de nouveau avec mon revolver. « Je n'écouterai pas plus longtemps vos mensonges ! »

Nous commençâmes à nous éloigner à reculons de Sharan Kang et des prêtres qui restaient à ses côtés, nos revolvers prêts à faire feu, en cherchant autour de nous la porte par laquelle nous étions entrés. Mais toutes les portes se ressemblaient. Enfin, nous en choisîmes une et la franchîmes d'un pas chancelant, pour nous trouver dans une obscurité presque complète.

Tandis que nous marchions à tâtons à la recherche d'une issue, je m'interrogeai de nouveau sur les raisons qui avaient pu pousser Sharan Kang à nous droguer. Mais jamais je ne saurai quels étaient exactement ses plans.

Soudain, un de nos hommes poussa un cri et tira dans l'obscurité. Tout d'abord, je ne vis qu'un mur blanc ; puis, surgis je ne savais d'où, trois ou quatre prêtres accoururent vers nous, ne portant apparemment pas d'armes mais insensibles aux balles que le soldat avait tirées.

« Cessez le feu ! » criai-je d'une voix âpre, convaincu que mes hommes et moi étions victimes d'une illusion d'optique. « Suivez-moi ! »

Je descendis en trébuchant une série de marches, traversai une pièce et me trouvai dans une autre salle où étaient disposés

des aliments – mais pas la salle où nous avions pris notre repas. J'hésitai, me demandant si je n'étais pas en proie à un délire de drogué. Je traversai la salle, renversant un petit tabouret en passant près de la table, et écartai une série de rideaux de soie jusqu'à ce que j'eusse découvert une sortie. Suivi de mes hommes, je franchis un passage voûté, me cognant douloureusement les épaules en me frayant un chemin entre les deux murs. Une autre série de marches. Une autre salle, presque pareille à la première, et où étaient également disposés des aliments. Une autre sortie, et encore un autre escalier menant en bas. Une galerie…

Je ne sais combien de temps dura cette inutile marche à tâtons, mais cela me parut une éternité. Nous étions complètement perdus, et notre seule consolation était que nos ennemis semblaient avoir renoncé à nous poursuivre. Nous nous trouvions tout en bas, dans une partie très sombre du Temple du Futur Bouddha. Là, il n'y avait pas d'odeur d'encens, mais un air froid et confiné. Tout ce que je touchais était froid, sculpté à même le roc et serti de bijoux et de métal. Chaque pouce du mur semblait couvert de gargouilles. Parfois, mes doigts suivaient le tracé d'une sculpture, mais s'en détachaient aussitôt avec horreur devant l'image que la pierre évoquait.

La drogue était toujours en nous, mais le violent exercice auquel nous nous étions livrés en avait atténué les effets. Ma tête commençait à se dégager quand enfin je m'arrêtai, haletant, pour tenter d'examiner la situation.

« Je crois que nous nous trouvons dans une partie du temple qui n'est pas utilisée, » dis-je, « et très loin au-dessous du niveau de la rue, à en juger par toutes les marches que nous avons descendues. Je me demande pourquoi ils ne nous ont pas poursuivis… Si nous attendons ici pendant un petit moment et que nous essayions ensuite de retrouver notre chemin sans nous faire repérer, nous avons une chance de rejoindre nos compagnons et de pouvoir les avertir de la traîtrise de Sharan Kang. Avez-vous une autre idée, Risaldar ? »

Seul le silence me répondit.

Je scrutai l'obscurité en appelant : « Risaldar ! »

Pas de réponse.

Je fouillai dans ma poche et en sortis une boîte d'allumettes. J'en fis craquer une.

Tout ce que je vis, ce furent les horribles sculptures, infiniment plus répugnantes encore que celles qui se trouvaient dans la partie supérieure du bâtiment. Elles semblaient à la fois inhumaines et incroyablement anciennes. Je comprenais à présent pourquoi nous n'avions pas été poursuivis. Je laissai tomber l'allumette avec un sursaut de frayeur. Où étaient mes hommes ?

Je me risquai à appeler une nouvelle fois : « Risaldar ! Jenab Shah ! »

Toujours le même effrayant silence.

Je frissonnai, commençant à croire que tout ce qu'on m'avait raconté sur le pouvoir de Sharan Kang était vrai. Je me mis à avancer d'abord en titubant ; puis j'essayai de courir, tombai sur la pierre, me relevai, courus de nouveau, fou de terreur, jusqu'au moment où, complètement épuisé, je m'affaissai sur le sol, froid comme la mort, du Temple du Futur Bouddha.

Je dus demeurer inconscient pendant quelques instants, mais la première chose dont je me souvienne ensuite fut un bruit bizarre – indubitablement celui d'un rire argentin, venu de très loin. Le rire de Sharan Kang ?... Non.

Je tendis la main pour essayer de toucher les murs, mais, de chaque côté, je ne rencontrai que le vide. Je supposai que j'avais quitté le corridor et que j'étais entré dans l'une des salles. Je frissonnai. De nouveau, l'étrange rire argentin se fit entendre.

Puis je vis une minuscule lumière devant moi. Je me levai et me mis en marche vers elle, mais elle devait se trouver très loin car elle ne grandissait pas au fur et à mesure que j'avançais.

Je m'arrêtai.

Alors, la lumière commença à venir *vers moi !*

Et, tandis qu'elle approchait, le son de ce rire irréel devenait plus lancinant, au point que je dus rengainer mon revolver pour me couvrir les oreilles de mes mains. La lumière s'intensifia. Je plissai les yeux de douleur. Le sol, sous mes pieds, se mit à bouger. Un tremblement de terre ?

Je me risquai à rouvrir les yeux pendant un moment, et, sous la lumière blanche et aveuglante, j'eus l'impression de voir des

sculptures plus inhumaines encore, ou des choses étranges et compliquées qui auraient pu être des machines fabriquées par les anciens dieux hindous.

Puis le sol parut céder sous moi, et je plongeai comme dans un abîme, m'enfonçant de plus en plus ; je fus pris dans un tourbillon et projeté violemment vers le haut, puis lancé la tête en bas, jusqu'au moment où je perdis toute conscience, sauf celle de ce froid glacial.

Bientôt, je ne sentis plus rien, pas même le froid. Peu à peu, j'acquis la conviction que j'étais mort, tué par une force qui s'était tenue cachée sous le temple depuis le Commencement des Temps, et que même Sharan Kang, le maître sorcier de Teku Benga, avait eu peur d'affronter.

Et puis je sombrai complètement dans l'inconscience.

III

L'OMBRE VENUE DU CIEL

La conscience me revint d'abord sous forme d'une série d'impressions confuses : des armées, constituées de millions d'hommes, en marche sur un arrière-plan d'arbres gris et blancs ; de hautes flammes s'élevant vers le ciel ; une jeune fille vêtue d'une robe blanche le corps transpercé de douzaines de flèches. Il y avait beaucoup d'images de cette nature, qui s'imposaient à moi avec de plus en plus de force, tandis que les couleurs devenaient plus vives. Je pris conscience de mon propre corps. Il était froid comme la glace – plus froid encore qu'il ne l'avait été avant que je ne m'évanouisse. Et pourtant, chose étrange, je n'en ressentais aucune gêne. Je ne ressentais rien : je *savais* seulement que j'avais froid.

J'essayai de remuer les doigts de ma main droite (je ne pouvais toujours rien voir), et il me sembla que mon index avait bougé un tout petit peu.

Les images qui se pressaient dans ma tête devenaient de plus en plus horribles. Des cadavres, affreusement mutilés, emplissaient mon cerveau. Des enfants mourants tendaient leurs mains vers moi en appelant au secours. Des soldats brutaux, aux uniformes incolores, violaient des filles. Et partout il y avait le feu, une épaisse fumée noire, des bâtiments qui s'écroulaient. Il me fallait à tout prix fuir ces images, et je fis un grand effort pour remuer un de mes bras. Enfin, je parvins à le plier, mais il était extraordinairement raide et, tout en le pliant, je sentais la douleur m'envahir, au point que je poussai un cri – un étrange cri qui rendit un son discordant. Mes yeux s'ouvrirent brusquement, mais, tout d'abord, je ne vis rien

qu'un brouillard laiteux. Je bougeai le cou. De nouveau, l'affreuse douleur se fit sentir. Mais les images commencèrent à s'estomper. Je pliai la jambe et j'eus un hoquet de douleur. Brusquement, un feu parut m'envahir, faisant fondre la glace qui gelait mon sang. Je me mis à trembler de tous mes membres, mais la souffrance s'atténua. Et je me rendis compte alors que j'étais étendu sur le dos, le regard fixé sur le ciel bleu. Je devais être au fond d'un puits car, tout autour de moi, il y avait des murs très hauts.

Au bout d'un long moment, je pus me redresser et examiner ce qui m'entourait. J'étais bien dans une sorte de puits, mais un puits fait de main d'homme car ses parois étaient en pierre sculptée. Ces sculptures étaient pareilles à celles que j'avais fugitivement entrevues avant de m'évanouir. À la lumière du jour, elles ne paraissaient plus aussi effrayantes, mais elles étaient néanmoins très laides.

Je souris de mes craintes. De toute évidence, il y avait eu un tremblement de terre qui avait détruit le Temple du Futur Bouddha. Les autres images que j'avais cru voir avaient été suscitées par l'action de la drogue sur mon cerveau effrayé. D'une manière ou d'une autre, j'avais échappé aux pires conséquences du séisme et je me retrouvais à peu près indemne. Je doutais que Sharan Kang et ses compagnons eussent eu la même chance, mais je me dis que je ferais bien de me montrer prudent jusqu'à ce que je fusse certain qu'ils ne me guettaient pas en haut du puits. Il était probable que le pauvre Risaldar Jenab Shah et ses cavaliers avaient été tués dans les catacombes. Mais, en tout cas, la Nature s'était chargée de faire le travail qui m'avait été confié, et le tremblement de terre aurait certainement « pacifié » Sharan Kang lui-même. À supposer, en effet, que celui-ci en eût réchappé, il serait complètement déconsidéré aux yeux de ses partisans demeurés en vie, qui ne manqueraient pas de voir dans ce séisme un signe des dieux.

Je me mis debout et regardai fixement mes mains. Elles étaient couvertes d'une poussière non seulement épaisse mais qui semblait s'y être déposée depuis de longues années. Et mes vêtements étaient en loques : tandis que j'en secouais la

poussière, des lambeaux tombèrent à terre. Je tâtai du doigt ma veste : le tissu semblait avoir *pourri !* Je fus un moment troublé par cette constatation, mais je réfléchis qu'il avait dû être attaqué par quelque gaz de nature spéciale qui emplissait les salles inférieures du temple – un gaz qui s'était peut-être combiné avec la drogue pour provoquer en moi ces étranges hallucinations.

Quand je me sentis en une peu meilleure condition physique, je me mis en devoir de remonter, avec d'infinies précautions, jusqu'à la surface du puits, qui se trouvait à une trentaine de pieds au-dessus de moi. Je me sentais extrêmement faible, mon corps était incroyablement raide, et le roc était friable : il se brisait souvent lorsque j'essayais d'y prendre appui avec mon pied. Mais, en utilisant les gargouilles comme marches, je parvins à grimper lentement jusqu'en haut du puits et, me hissant sur la margelle, je regardai prudemment autour de moi.

Il n'y avait aucun signe de Sharan Kang ni de ses hommes. En fait, il n'y avait pas le moindre signe de vie. Partout où mes regards se portaient, je ne voyais que des ruines. Pas une seule des constructions de Teku Benga n'avait échappé au tremblement de terre. Beaucoup de temples semblaient avoir complètement disparu.

Je me mis en marche sur ce qui restait du pavé fendillé.

Soudain, je m'arrêtai court et, pour la première fois depuis que j'étais revenu à moi, je me rendis compte de quelque chose que je ne pouvais m'expliquer.

Il n'y avait pas de cadavres, comme on aurait pu s'y attendre si le tremblement de terre s'était produit la veille au soir, ainsi que je le pensais. Mais peut-être les gens avaient-ils réussi à s'enfuir de la ville. Cela, je pouvais l'admettre.

Ce qui me frappa de stupeur, ce fut de constater non pas tant que le pavé était fendillé, mais *que de mauvaises herbes poussaient à profusion dans ses fentes !*

Et maintenant que je regardais plus attentivement, je découvrais des plantes grimpantes, de minuscules fleurs de montagne, des bouquets de bruyère, poussant un peu partout au milieu des ruines. Ces ruines étaient *anciennes :* il y avait des années que personne ne vivait plus là !

Je passai ma langue sur mes lèvres et tentai de me ressaisir. Peut-être n'étais-je pas du tout à Teku Benga ? Peut-être m'avait-on enlevé de la ville de Sharan Kang et abandonné à la mort parmi les ruines d'une autre ville ?

Mais non ! Le lieu où je me trouvais était manifestement Teku Benga : je reconnaissais les ruines de plusieurs bâtiments. Et il ne devait pas exister d'autre ville *semblable* à Teku Benga, même dans les mystérieuses montagnes de l'Himalaya.

De plus, je reconnaissais les montagnes avoisinantes et, dans le lointain, le col par lequel on montait vers ce qui avait été la muraille de la ville. Et il était évident que je me trouvais au milieu des ruines de la place centrale sur laquelle avait été construit le Temple du Futur Bouddha.

De plus je reconnaissais les montagnes avoisinantes et, courir tout entier. De nouveau, je baissai les yeux vers mon corps couvert de poussière, mes vêtements qui tombaient en pourriture, mes bottes fendillées, les mauvaises herbes poussant à profusion autour de moi – toutes ces preuves qui défiaient ma raison – ces preuves qui montraient que des *années,* et non pas des heures, s'étaient écoulées depuis que j'avais tenté d'échapper au piège tendu par Sharan Kang !

Était-il possible que je fusse encore en train de rêver ? Mais, si c'était là un rêve, il ne ressemblait en rien à aucun de ceux que j'avais pu faire auparavant. Et puis, on sait toujours reconnaître le rêve de la réalité, quelque précis et cohérent que soit ce rêve. (C'est ce que je pensais alors, mais, maintenant, je me demande, je me demande…)

Je m'assis sur un pan de mur écroulé pour essayer de réfléchir. Comment se pouvait-il que je fusse encore en vie ? Deux ans au moins devaient s'être écoulés depuis le tremblement de terre – si c'était bien d'un tremblement de terre dont il s'était agi – et, alors que mes vêtements avaient subi les ravages normaux du Temps, mon corps, lui, était resté intact. Le gaz que je soupçonnais d'avoir causé la pourriture de mes vêtements m'aurait-il protégé moi-même ? C'était la seule explication qui me vînt à l'esprit – et une explication assez fantaisiste, d'ailleurs. Il aurait fallu un homme de science pour approfondir la question : je n'étais pas de taille à le faire. Pour

l'instant, ma tâche consistait à retourner vers la civilisation, à prendre contact avec mon régiment et à me mettre au courant de ce qui s'était passé depuis que j'avais perdu connaissance.

Tout en escaladant péniblement les ruines, je m'efforçais de chasser de mon esprit les pensées qui l'accablaient et de me concentrer sur mon problème immédiat. Mais cela m'était très difficile et je n'arrivais toujours pas à me débarrasser de l'idée que j'étais devenu complètement fou.

Bientôt, j'atteignis les murailles croulantes de la ville et me hissai péniblement dessus. Arrivé au faîte, je regardai de l'autre côté, cherchant des yeux la route qui devait se trouver là. Mais elle avait disparu. À sa place, il n'y avait qu'un gouffre béant, comme si le rocher s'était fendu en deux et que la partie de la montagne sur laquelle s'élevait la ville s'était éloignée d'au moins cent pieds de l'autre partie. Il n'y avait absolument aucun moyen d'arriver de l'autre côté. Je me mis à rire – d'un petit rire sec et las ; puis une série de sanglots déchirants, mais sans larmes, me secouèrent tout entier. D'une manière ou d'une autre, le Destin avait épargné ma vie ; mais c'était uniquement pour m'offrir la perspective de mourir lentement de faim sur cette montagne aride.

Je laissai retomber ma tête avec lassitude, et je dus dormir d'un sommeil naturel pendant une heure ou deux car, quand je me réveillai, le soleil était plus bas dans le ciel. Il devait être environ trois heures de l'après-midi.

Je me levai avec peine et retombai sur mes pas à travers les ruines. Je voulais essayer d'arriver de l'autre côté de la ville pour voir s'il y avait un autre moyen de descendre de la montagne.

Tout autour de moi se dressaient les monts couronnés de neige de l'Himalaya, impassibles, inaccessibles. Et, au-dessus de ma tête, s'étendait le ciel bleu pâle dans lequel pas même un faucon ne volait. On aurait pu croire que j'étais la seule créature vivante du monde !

Je me forçai à interrompre le cours de ces pensées, sachant bien que, si je commençais à raisonner de cette manière, je deviendrais vraiment fou.

Quand j'atteignis enfin l'autre bout de la ville, le désespoir s'empara de nouveau de moi car, dans tous les quartiers qui subsistaient, il y avait de véritables falaises qui descendaient à pic de plusieurs centaines de pieds. C'était là, sans nul doute, la raison pour laquelle on avait bâti la ville en ce lieu : il n'y avait – ou, du moins, il n'y avait eu – qu'une seule voie d'accès, et cela signifiait que Teku Benga était à l'abri de toute attaque, sauf d'une attaque de front. Je haussai les épaules de dépit et commençai à me demander laquelle des plantes qui poussaient autour de moi pouvait être comestible. Non pas que j'eusse faim en ce moment ! Je souris amèrement. Comment aurais-je eu faim, alors que j'étais resté en vie sans manger pendant au moins deux ans ? Cette plaisanterie me fit rire. Mais mon rire était celui d'un fou, et je me dominai aussitôt. Le soleil était sur le point de se coucher et l'air devenait froid. Enfin, je me glissai dans un abri entre deux pans de mur, et je tombai une fois de plus dans un sommeil profond et sans rêve.

L'aube pointait lorsque je me réveillai. Une confiance toute nouvelle m'animait, et j'avais mis au point une sorte de plan. Ma ceinture de cuir et la bandoulière de mon fusil avaient résisté au Temps et, bien qu'un peu entaillées par endroits, étaient encore solides. Mon intention était de fouiller les ruines à la recherche d'autres morceaux de cuir. Il devait bien y avoir quelque part des réserves – ne seraient-ce que celles destinées aux soldats kumbalaris qui étaient morts dans le tremblement de terre. Je consacrerais ce qu'il me restait de forces à trouver assez de cuir pour pouvoir en tresser une longue et forte lanière à l'aide de laquelle je pourrais me laisser descendre le long de l'à-pic. Et, si je mourais au cours de cette tentative, eh bien ! cette mort ne serait certainement pas pire que les autres formes de mort qui s'offraient à moi !

Je passai les heures suivantes à errer parmi les ruines et découvris d'abord un squelette encore vêtu de l'assemblage de fourrures, de fer et de cuir qui constituait l'uniforme des soldats kumbalaris. Sa taille était entourée d'une bonne longueur de cuir. Je tirai dessus et constatai que le cuir était encore solide. Tout ragaillardi, je poursuivis mes recherches.

J'étais accroupi parmi les ruines de l'un des temples, occupé à retirer des décombres un autre squelette, quand j'entendis un bruit. Tout d'abord, je crus qu'il s'agissait de celui des os raclant le rocher ; mais c'était un bruit trop sourd. Puis je me demandai si, après tout, j'étais bien seul dans les ruines. Ce que j'entendais n'était-il pas le feulement d'un tigre ? Non, me dis-je après réflexion, bien que cela y ressemblât un peu. Je cessai de tirer le squelette et tendis l'oreille pour mieux entendre. Un tambour, peut-être ? Un roulement de tambour se répercutant à travers les montagnes ? Mais il devait venir de loin – peut-être cinquante miles de l'endroit où je me trouvais, sinon davantage. Je me glissai de nouveau dans l'abri creusé entre les deux pans de mur et, à ce moment, une ombre commença à se profiler sur un amas de pierres, devant moi. Une énorme ombre noire qui aurait pu être celle d'un oiseau géant, sauf qu'elle était très longue, de forme régulière et recourbée.

De nouveau, je doutai d'avoir toute ma raison et, non sans quelque émoi, je me forçai à lever les yeux.

J'eus un hoquet de surprise. Ce n'était pas un oiseau, mais un gigantesque ballon ! Et pourtant, si c'en était un, il ne ressemblait à aucun des ballons que j'avais pu voir jusqu'alors, car son enveloppe paraissait rigide – faite d'une sorte de métal argenté – et, attachée à cette enveloppe (mais non pas se balançant à son extrémité à l'aide de cordes), il y avait une nacelle presque aussi longue que le ballon lui-même.

Ce qui m'étonna davantage encore, ce fut l'inscription, en lettres énormes, que je lus sur la coque :

ROYAL INDIAN AIR SERVICE

De l'arrière dépassaient quatre « ailes » triangulaires qui, plus qu'à tout autre chose, ressemblaient aux nageoires caudales d'une baleine. Et, peint sur chacune d'elles en d'éclatantes couleurs – rouge, blanc, bleu – il y avait un grand pavillon de l'Union Jack.

Pendant un moment, je ne pus que regarder le monstre volant avec un étonnement incrédule. Puis je me mis à danser

au milieu des ruines, en agitant les mains et en criant de toute la force de mes poumons !

IV

UN ARCHÉOLOGUE AMATEUR

Je devais présenter moi-même un spectacle assez étrange, avec mon corps crasseux couvert de vêtements pourris, en train de danser en rugissant comme un possédé au milieu des ruines de cette ville ancienne, tout comme si j'avais été un naufragé apercevant enfin, au loin, le schooner susceptible de le recueillir. Mais ce schooner de l'air ne semblait pas m'avoir vu. Imperturbablement, il continuait à naviguer en direction des lointaines montagnes, ses quatre gros moteurs battant avec un bruit sourd et régulier, et les hélices – qui, apparemment, le propulsaient – tournoyant en cadence.

Il passa au-dessus des ruines et parut poursuivre sa course sans me prêter plus d'attention que si j'avais été un moucheron voltigeant à ses côtés.

Les moteurs s'arrêtèrent. J'attendis, les nerfs tendus. Qu'est-ce que le ballon allait faire ensuite ? Il avançait toujours, mû par sa propre force d'impulsion.

Quand les moteurs se remirent en marche, ce fut avec un bruit plus aigu. Je me laissai tomber à terre, en proie au désespoir. Peut-être les aéronautes (à supposer qu'il y eût des *hommes* à bord de ce monstre) avaient-ils cru voir quelque chose, mais décidé ensuite que ce n'était pas la peine de s'arrêter pour se rendre compte de ce dont il s'agissait. Un tremblement agita la grosse masse argentée, puis, très lentement, celle-ci se mit à flotter en sens contraire – vers l'endroit où j'étais assis, haletant et angoissé. Les hélices avaient été inversées, un peu comme pourraient l'être celles d'un steamer.

De nouveau, je bondis sur mes pieds, le visage épanoui en un large sourire. J'allais être secouru, même si c'était par la machine volante la plus étrange qui eût jamais été inventée !

Bientôt, la grosse masse argentée – de la taille d'un petit steamer – fut au-dessus de ma tête, me cachant le ciel. À demi fou de joie, je continuai à agiter les mains. J'entendais des exclamations résonner au-dessus de moi, mais je ne pouvais saisir le sens des mots prononcés. Il y eut un hurlement de sirène, mais je pris cela pour un salut – comme le coup de sifflet d'un navire entrant au port.

Puis, tout à coup, quelque chose tomba du vaisseau aérien. Je me sentis frappé brutalement au visage et fus projeté sur le rocher. Je suffoquais et j'étais incapable de comprendre la raison de cette attaque, ainsi que de reconnaître le projectile utilisé.

Clignant des yeux, je me redressai et regardai autour de moi avec attention. Sur une vaste étendue de terrain, dans toutes les directions, les ruines brillaient d'humidité – et plusieurs larges flaques apparaissaient çà et là. Quant à moi, j'étais trempé. Était-ce là une plaisanterie – d'assez mauvais goût ? – une façon de me faire comprendre que j'avais besoin d'un bain ? Cela semblait improbable. Péniblement, je me relevai, m'attendant presque à recevoir, de l'aérostat, une nouvelle douche.

Mais je me rendis compte alors que l'appareil descendait rapidement vers les ruines, en continuant à faire retentir sa sirène. J'avais de la chance qu'il n'eût pas transporté du sable en guise de lest, car l'eau que j'avais reçue était bel et bien son lest ! Ainsi allégé, le ballon était en mesure de venir à mon secours plus rapidement.

Bientôt, il ne fut plus qu'à une vingtaine de pieds au-dessus de moi. Je regardai fixement les mots imprimés sur ses côtés et les pavillons de l'Union Jack sur ses nageoires caudales. Il n'était pas question de mettre sa réalité en doute. J'avais vu autrefois un dirigeable piloté par M. Santos-Dumont, mais c'était un appareil très grossier comparé à ce géant de l'air. Je me dis que de grands progrès avaient dû être réalisés au cours des deux dernières années.

Peu après, un panneau circulaire s'ouvrit au fond de la nacelle métallique, et des visages anglais amusés apparurent dans l'ouverture.

« Désolé pour le bain, mon vieux ! » cria une voix dont le fort accent londonien m'était familier, « mais nous avons essayé de vous prévenir. Vous comprenez l'anglais ? »

— « Je *suis* Anglais ! » croassai-je.

— « Ça alors ! Attendez une minute ! » Le visage disparut.

« Bon, » dit le visage en reparaissant un moment plus tard, « ôtez-vous de là ! »

Je fis craintivement un pas en arrière, m'attendant à recevoir un autre paquet d'eau, mais, cette fois, ce fut une échelle de corde qui descendit en serpentant de l'écoutille. Je courus vers elle et l'agrippai avec soulagement, mais, dès que ma main atteignit le premier échelon, j'entendis un hurlement au-dessus de ma tête :

« Pas encore ! Pas encore ! Oh ! bon Dieu ! quel idiot ! Quel… ! »

Je perdis le reste des injures, car je fus aussitôt traîné sur les rochers jusqu'au moment où, lâchant le barreau de l'échelle, je m'aplatis la face contre terre. La machine volante, qui avait fait une petite embardée dans le ciel – cette petite embardée représentant un bon nombre de pieds ! – venait de me renverser pour la seconde fois. Je me relevai et n'essayai plus de saisir l'échelle de corde.

« Nous allons descendre ! » cria le visage. « Restez où vous êtes ! »

Bientôt, deux hommes élégamment habillés se hissèrent hors de l'écoutille et se mirent à descendre l'échelle. Ils étaient vêtus d'uniformes blancs tout à fait semblables à ceux que portent les marins sous les tropiques, sauf que leurs vestes et leurs pantalons étaient garnis de larges bandes bleu pâle, et je ne reconnaissais pas les galons qu'ils portaient sur leurs manches. J'admirai l'adresse et la rapidité désinvoltes avec lesquelles ils descendirent de l'échelle qui se balançait, tout en déroulant une corde permettant de monter à l'intérieur de l'aérostat. Quand ils ne furent plus qu'à quelques échelons au-dessus de moi, ils me lancèrent l'extrémité de cette corde.

« Doucement, maintenant, mon vieux ! » cria l'homme qui m'avait déjà parlé. « Enroulez cette corde autour de vous – sous vos bras – et nous allons vous hisser. Compris ? »

— « Compris, » répondis-je en m'empressant de suivre ces instructions.

— « Êtes-vous bien attaché ? » cria l'homme.

Je fis un signe d'assentiment et agrippai solidement la corde.

Le « marin de l'air » fit signe à un invisible camarade de bord, en criant : « Va-y, Bert ! Tire-le ! »

J'entendis le gémissement d'un moteur et je me sentis attiré vers le haut. Tout d'abord, je me mis à tournoyer en tous sens et je fus pris d'effroyables vertiges et de nausées, jusqu'à ce que l'un des hommes perchés sur l'échelle se penchât et me saisit par la jambe pour m'arrêter dans ma rotation.

Au bout de ce qui me parut une très longue heure – mais qui, en réalité, ne devait guère être plus d'une minute – je fus basculé par-dessus le bord de l'écoutille et me retrouvai dans une salle circulaire d'environ douze pieds de diamètre et de huit pieds de haut. La salle était constituée entièrement de métal et avait un peu l'aspect d'une tourelle dans une enveloppe de fer.

Un autre homme en uniforme – qui devait être « Bert » – arrêta le moteur du petit treuil au moyen duquel on m'avait hissé dans l'aérostat. Les deux autres hommes remontèrent à bord, rentrèrent l'échelle de corde d'un mouvement habile et refermèrent hermétiquement le panneau.

Il y avait encore dans la salle un autre homme, qui se tenait debout près d'une porte de forme ovale. Lui aussi était habillé de blanc, mais il portait un casque colonial et avait des étoiles de commandant sur les épaulettes de sa chemise.

C'était un homme de petite taille, au visage pointu comme celui d'un renard. Sa lèvre s'ornait d'une petite moustache noire bien taillée, qu'il lissait du bout de sa badine tout en me dévisageant avec une expression impassible.

Au bout d'un moment, tout en continuant à m'examiner de la tête aux pieds de ses grands yeux noirs, il dit : « Bienvenue à bord. Vous êtes Anglais, à ce qu'il paraît ? »

J'achevai de retirer la corde que j'avais enroulée sous mes bras et fis le salut militaire en répondant : « Oui, major. Capitaine Oswald Bastable, major. »

— « Militaire, hein ? Un peu bizarre, non ? Moi, je suis le major Howell, de la police de l'air indienne – comme vous avez probablement pu le constater, hein ? Nous sommes ici à bord du dirigeable patrouilleur *Périclès*. » Il gratta son long nez du bout de sa badine et reprit : « Stupéfiant ! Stupéfiant !... Bon, nous parlerons plus tard. Avant tout maintenant, pour vous, c'est l'infirmerie, je pense, hein ? »

Il ouvrit la porte ovale et s'effaça pour me laisser passer, soutenu par les deux hommes.

Je me trouvais maintenant dans un long couloir qui, d'un côté, était peint en blanc, mais, de l'autre, percé de grands hublots. À travers ces hublots je voyais les ruines de Teku Benga disparaître lentement au-dessous de nous. Au bout du corridor, il y avait une autre porte et, derrière celle-ci, un couloir plus petit de chaque côté duquel étaient alignées d'autres portes munies de plaques portant des inscriptions diverses. Sur l'une d'elles était inscrit le mot : Infirmerie.

À l'intérieur de la pièce, il y avait huit lits, dont aucun n'était occupé. Il y avait aussi toutes les commodités dont peut être pourvu un hôpital moderne, y compris plusieurs dispositifs dont je ne compris pas l'utilité. Je fus autorisé à me déshabiller derrière un paravent et à prendre un long bain dans le tub qui se trouvait là. Je me sentis beaucoup mieux et, après avoir enfilé le pyjama (lui aussi blanc et bleu ciel) qu'on m'avait apporté, je me dirigeai vers le lit qui avait été préparé pour moi à l'autre bout de la pièce.

J'étais – je dois le reconnaître – dans une sorte d'hypnose. J'avais peine à me rappeler qu'en ce moment même la chambre dans laquelle je me trouvais était probablement en train de flotter à plusieurs centaines de pieds au-dessus des monts de l'Himalaya. De temps en temps, je sentais un léger mouvement de roulis ou une secousse bizarre, comme on pourrait en ressentir dans un train, et, en fait, j'avais un peu l'impression de me trouver dans le luxueux compartiment de première classe d'un express.

Au bout d'un moment, le médecin de bord entra dans la chambre et dit quelques mots à l'infirmier qui repliait le paravent. Ce médecin était un homme assez jeune, dont la grosse tête ronde était surmontée d'un toupet de cheveux roux. Quand il prit la parole, je relevai dans le ton de sa voix un léger accent écossais.

« Capitaine Bastable, n'est-ce pas ? » demanda-t-il.

— « Oui, docteur. Je suis en bonne santé, je crois. En tout cas, mon corps l'est. »

— « Votre corps ? Et votre tête, qu'a-t-elle donc, d'après vous ? »

— « Franchement, docteur, je pense que je dois être en train de rêver. »

— « C'est ce que *nous* avons cru faire quand nous vous avons repéré ! Comment diable êtes-vous arrivé au milieu de ces ruines ? J'aurais cru la chose absolument impossible ! » Tout en parlant, il me tâtait le pouls, regardait le blanc de mes yeux, bref faisait tout ce que font habituellement les médecins lorsqu'ils ne trouvent rien qui cloche vraiment chez un patient.

— « Je ne suis pas sûr que vous me croiriez, docteur, si je vous disais que j'y suis arrivé à cheval. »

Il eut un petit rire bizarre et me fourra un thermomètre dans la bouche en répondant : « Non, je ne pense pas que je vous croirais ! À cheval ! Ha, ha !... »

— « Eh bien, » repris-je d'un ton circonspect quand il eut retiré le thermomètre, « j'y suis pourtant bien arrivé à cheval ! »

— « Mais oui, mais oui, » murmura-t-il. Visiblement, il ne me croyait pas. « Vous pensez peut-être que vous l'avez fait. Et le cheval a sauté par-dessus ce gouffre béant, n'est-ce pas ? »

— « Il n'y avait pas de gouffre quand je suis arrivé là-bas. »

— « Pas de gouffre ?... » Il se mit à rire très fort en s'exclamant : « Grands dieux ! Pas de gouffre !... Mais il y a *toujours* eu un gouffre à cet endroit-là, depuis un sacré bout de temps, en tout cas. C'est pourquoi nous effectuions un vol au-dessus des ruines. La seule façon d'y accéder, c'est par la voie des airs. Le major Howell est une sorte d'archéologue amateur. Il a obtenu l'autorisation de reconnaître le terrain en vue d'explorer Teku Benga par la suite. Il en connaît plus que

n'importe qui sur les anciennes civilisations de l'Himalaya. C'est un érudit, notre major Howell ! »

— « Je ne classerais pas Kumbalari au nombre des civilisations *anciennes,* » dis-je. « Du moins, pas au sens strict du terme. Il n'y a certainement pas plus de deux ans que s'est produit ce tremblement de terre. C'est l'époque à laquelle je me trouvais là-bas. »

— « Il y a deux ans ? Vous êtes resté dans cet endroit perdu pendant deux ans ? Mon pauvre ami… Mais vous êtes étonnamment bien conservé, je dois le dire ! » Il fronça les sourcils et reprit : « Un tremblement de terre, dites-vous ? Je n'ai jamais entendu parler d'un tremblement de terre à Teku Benga. Écoutez donc… »

— « De mémoire d'homme vivant, il ne s'est pas produit de tremblement de terre à Teku Benga. » C'était la voix sèche et précise du major Howell, qui était entré dans la pièce pendant que nous parlions. Il me regarda avec une sorte de curiosité méfiante et poursuivit : « Et je doute fort que quiconque puisse vivre là-bas pendant deux ans. D'abord, il n'y a rien à manger. Par ailleurs, rien ne peut expliquer comment vous êtes arrivé là, à moins qu'une expédition privée, dont je n'aie pas entendu parler, n'ait effectué *un vol* dans cette région il y a deux ans. »

Ce fut à mon tour de sourire en répliquant : « C'est fort peu probable, major. Aucun aérostat semblable à celui dans lequel nous nous trouvons n'existait il y a deux ans. En fait, c'est extraordinaire de voir à quel point… »

— « Je crois que vous feriez bien de le garder en observation ici, Jim, » dit le major Howell en se frappant le front du bout de sa badine. « Le pauvre diable a perdu toute notion du Temps, sans doute… À quelle date vous êtes-vous mis en route pour Teku Benga, capitaine Bastable ? »

— « C'était le 25 juin, major. »

— « Hum !… Et de quelle année ? »

— « Mais… 1902, major. »

Le médecin et le major se regardèrent avec inquiétude.

— « C'est bien la date à laquelle le tremblement de terre s'est produit, » dit le major Howell d'un ton calme. « En 1902. Presque tous les habitants ont été tués. Et il y avait, en effet,

quelques soldats anglais là-bas. Oh ! mon Dieu ! Mais c'est ridicule ! » Tournant de nouveau son attention vers moi, il reprit : « Votre état semble assez grave, jeune homme. Je n'appellerais pas cela de l'amnésie – plutôt une sorte de déviation de la mémoire. Votre cerveau vous joue des tours, hein ? Peut-être avez-vous beaucoup lu l'Histoire, hein ? Comme moi. Peut-être êtes-vous un amateur d'archéologie, vous aussi ?... Eh bien, j'espère qu'on pourra bientôt vous guérir et apprendre ce qui s'est réellement passé. »

— « Qu'y a-t-il de si étrange dans mon histoire, major ? » demandai-je.

— « Eh bien, tout d'abord, mon vieux, vous êtes un peu trop bien conservé pour vous êtes trouvé à Teku Benga en 1902. Cela se passait il y a plus de soixante-dix ans. Nous sommes aujourd'hui le 15 juillet, et l'année – ne vous en déplaise – est 1973. Après J.-C., naturellement. Est-ce que cela vous dit quelque chose ? »

Je secouai la tête en répondant : « Non, je regrette, major. Mais je suis d'accord avec vous sur un point : de toute évidence, je suis complètement fou ! »

— « Eh bien, souhaitons que ce ne soit pas une folie durable, » dit le docteur en souriant. « Vous avez dû lire trop de romans d'H.G. Wells, ne croyez-vous pas ? »

V

MON PREMIER CONTACT AVEC UTOPIE

Dans une bonne intention évidente mais erronée, le médecin et le major sortirent tous deux de la chambre, me laissant seul. On m'avait fait une injection hypodermique contenant une sorte de drogue qui me rendait somnolent, mais je n'arrivais pas à dormir. Peu à peu, j'avais acquis la conviction absolue qu'une étrange Force cachée dans les catacombes du Temple du Futur Bouddha m'avait propulsé à travers le Temps. Je *savais* que c'était vrai. Je *savais* que je n'étais pas fou. Si j'avais été vraiment fou, je n'aurais eu aucun motif pour combattre une hallucination aussi précise et aussi consistante : il m'aurait suffi de l'accepter purement et simplement. Mais, maintenant, je voulais obtenir d'autres informations sur ce monde dans lequel j'avais été plongé. Je voulais discuter toutes les hypothèses avec le major et le médecin. Je voulais savoir s'il existait des preuves qu'une telle chose se fût déjà produite auparavant – si des rapports avaient été rédigés par des hommes affirmant venir d'une autre époque. À cette pensée, je me sentis déprimé. Sans aucun doute non plus, les auteurs de ces rapports avaient été considérés comme des fous et envoyés dans des asiles d'aliénés – ou comme des imposteurs et condamnés à la prison. Si je voulais rester libre pour en apprendre davantage sur ce monde du Futur, pour découvrir, si possible, un moyen de retourner dans ma propre époque, ce ne serait pas servir ma cause que d'affirmer avec force la vérité. Je ferais mieux de feindre l'amnésie. Cela, ils le comprendraient plus facilement. Et, s'ils pouvaient inventer quelque explication sur la façon dont j'étais arrivé au milieu des ruines de Teku Benga soixante-dix

ans après que le dernier homme eut pu y mettre le pied… grand bien leur fit !

Me sentant rasséréné maintenant que ma décision était prise, je laissai aller ma tête sur l'oreiller et m'assoupis.

« Nous allons atterrir, sir. »

Ce fut la voix de l'infirmier qui me tira de mon sommeil. Je m'agitai dans mon lit, mais il posa une main sur moi pour me retenir, en disant : « Ne vous inquiétez pas, sir. Restez étendu et profitez de la promenade. Nous vous transférerons dans un hôpital dès que nous serons à terre. Je voulais simplement vous le faire savoir. »

— « Merci, » dis-je d'une voix faible.

— « Vous avez dû en voir de rudes, sir, » reprit l'infirmier d'un ton compatissant. « Escalader des montagnes, ce n'est pas une petite affaire dans ce genre de pays ! »

— « Qui vous a dit que j'avais escaladé des montagnes ? »

Il eut l'air embarrassé. « Mais, personne, sir… Nous avons seulement pensé que… c'était l'explication la plus plausible. »

— « L'explication la plus plausible ? Oui… Pourquoi pas ? Merci encore, mon garçon. »

Avec un froncement de sourcils, il se détourna en disant : « Il n'y a pas de quoi, sir. »

Un moment plus tard, on vint desserrer les boulons qui fixaient mon lit au pont. Je m'étais à peine rendu compte – si ce n'est par une légère sensation d'oppression et quelques secousses – que le dirigeable avait atterri. On me roula le long des couloirs jusqu'à ce qui me parut être le centre de l'aérostat. Là, d'énormes portes pliantes avaient été abaissées pour former des marches descendant jusqu'au sol, et une rampe était posée sur ces marches pour permettre de rouler mon lit à terre. Nous nous trouvâmes à l'air pur et chaud. Je ressentis quelques secousses en passant de la pelouse sur ce qui devait être un chariot d'hôpital, car ce véhicule avait de grandes croix rouges peintes sur les côtés. À première vue, il semblait motorisé car il n'y avait pas de chevaux auprès de lui. Jetant un regard autour de moi, j'éprouvai un deuxième choc de stupéfaction devant ce

que j'avais maintenant sous les yeux. Éparpillées sur un vaste champ se dressaient un certain nombre de tours, qui ressemblaient beaucoup, en plus petit, à la tour Eiffel de Paris. Environ la moitié de ces tours étaient utilisées. C'étaient de hautes pyramides d'acier auxquelles étaient attachés une bonne douzaine de dirigeables pour la plupart infiniment plus grands que le géant qui m'avait amené ! Il était évident que tous ces monstres volants n'étaient pas des appareils militaires. Certains servaient à l'usage commercial : le nom de la ligne à laquelle ils appartenaient était inscrit sur leur flanc, et ils étaient décorés de façon plus élaborée que le *Périclès,* par exemple.

Le médecin s'approcha au moment où, avec une secousse, on faisait descendre mon lit sur l'herbe, et me demanda : « Comment vous sentez-vous ? »

— « Mieux, merci, » répondis-je. « Où sommes-nous ? »

— « Vous ne reconnaissez donc pas la ville ? C'est Katmandou. Nous y avons notre quartier général. »

Katmandou ! La dernière fois que j'avais vu cette ville, c'était incontestablement une capitale orientale, dotée de l'architecture de style archaïque qui appartient à ces régions du globe. Mais maintenant, dans le lointain, au-delà des grandes tours d'amarrage, je voyais s'élever, un étage au-dessus de l'autre, de grands bâtiments blancs, si hauts qu'ils semblaient presque toucher les nuages. Il y avait certainement aussi des constructions népalaises, mais celles-ci étaient complètement écrasées par la masse d'édifices blancs. Je remarquai encore quelque chose avant qu'on me hissât dans le fourgon automobile : un long ruban d'acier, soutenu par une série de piliers gris, qui s'étirait à l'extrémité de la ville et disparaissait à l'horizon.

— « Qu'est-ce que cela ? » demandai-je au médecin.

Il parut surpris. « Quoi ? Le monorail ? Mais… c'est un monorail, naturellement. »

— « Vous voulez dire qu'un train roule sur ce rail unique ? »

— « Exactement. » Il s'interrompit pour monter avec moi dans le fourgon, dont les portes se refermèrent avec un petit sifflement d'air, et reprit : « Vous savez, Bastable, votre

étonnement est diablement convaincant ! Je voudrais bien savoir avec certitude quel est le mal dont vous souffrez. »

Je décidai de lui présenter mon mensonge. « Est-il possible que ce soit de l'amnésie, docteur ? » Il y eut une petite secousse au moment où le fourgon se mit en route, mais, n'entendant pas le bruit familier d'un moteur à combustion interne, je demandai : « Qu'est-ce qui fait marcher ce véhicule ? »

— « Qu'est-ce que vous croyez ? » répondit-il. « La vapeur, naturellement. C'est un banal moteur à vapeur de Stanley, actionné par étincelle. »

— « Pas un moteur à essence ? »

— « Fichtre non ! Ce sont des choses archaïques. Le moteur à vapeur est infiniment plus efficace. Mais vous devez savoir tout cela, Bastable. Je ne voudrais pas insinuer que vous cherchez délibérément à me faire marcher, mais… »

— « Je crois que vous feriez mieux de penser que j'ai tout oublié à l'exception de mon nom, docteur. Tout le reste est probablement une hallucination dont j'ai été victime, un mal provoqué par l'abandon dans lequel je me suis trouvé et par ma terreur à la pensée que personne ne viendrait me porter secours. Vous découvrirez sans doute que je suis le seul survivant d'un groupe d'ascensionnistes qui ont disparu il y a quelque temps. »

— « Oui, » dit-il avec un certain soulagement, « je pensais qu'il pouvait s'agir d'ascension… Vous ne vous rappelez pas avoir escaladé des montagnes ? Vous ne vous souvenez pas des noms de vos compagnons – ni d'autres choses de ce genre ? »

— « Je crains que non. »

— « Eh bien, » dit-il d'un ton satisfait, « nous avons tout de même fait un premier pas. »

Bientôt, le fourgon s'arrêta et, de nouveau, on roula mon lit, cette fois sur un plateau chargeur. Franchissant deux portes (qui s'ouvraient apparemment sans l'intervention de personne), je traversai un couloir propre et bien éclairé pour arriver dans une chambre qui était tout aussi propre et bien éclairée, et tout aussi dépourvue de caractère.

« Nous y voilà ! » dit le médecin.

— « Et où sommes-nous ? » demandai-je.

— « À l'hôpital Churchill, ainsi nommé en mémoire de feu le vice-roi, sir Winston. Churchill a fait beaucoup pour l'Inde. »

— « Est-ce le Churchill qui a écrit des livres ? des mémoires de guerre ? Celui qui a chargé à la tête du 21e Lanciers, à Omdourman, en 1898 ? »

— « Je crois que oui. Cela se passait au début de sa carrière. On peut dire que vous connaissez votre Histoire ! »

— « Eh bien, » dis-je en souriant, « il a dû s'assagir beaucoup pour devenir vice-roi des Indes ! »

De nouveau, le médecin me lança un regard bizarre. « Capitaine Bastable, » dit-il, « vous ne resterez à Katmandou qu'un jour ou deux, jusqu'à ce que le train sanitaire parte pour Calcutta. Je crois qu'il vous faut un spécialiste de… l'amnésie. Le plus proche est à Calcutta. »

Je retins ma langue. J'avais été sur le point de demander tout haut si Calcutta avait changé autant que Katmandou.

— « Et tout est calme là-bas en ce moment ? » demandai-je.

— « Calme ? Je l'espère bien ! Oh ! il y a bien de temps en temps de petits ennuis de la part des groupes extrémistes, mais rien de grave ! Il n'y a pas eu de *guerre* depuis… disons cent ans. »

— « Mon amnésie est vraiment grave, » dis-je en souriant.

Il s'approcha gauchement de mon lit, en marmonnant : « Eh bien… euh !… Ah ! » s'écria-t-il soudain avec soulagement, « voici votre infirmière. À bientôt, Bastable. Gardez le moral. Je vais simplement… » Prenant l'infirmière par le coude, il l'entraîna dans le couloir en fermant la porte derrière lui.

Je ne serais pas un homme doué d'instincts humains si je ne reconnaissais pas que j'avais été à la fois surpris et ravi par l'apparition de mon infirmière. Je n'avais fait que l'entrevoir, mais cela avait suffi à me montrer combien les choses avaient changé depuis 1902. Elle portait un uniforme bleu et blanc bien amidonné et une coiffe empesée sur ses cheveux châtain roux soigneusement relevés par des épingles. C'était là un uniforme d'infirmière tout à fait banal, à part un détail : la jupe s'arrêtait à près de *douze pouces* du sol, découvrant les plus ravissantes chevilles et les plus jolis mollets que j'eusse jamais vus… ailleurs que sur la scène de l'Empire, à Leicester Square. Cette tenue

donnait certainement à l'infirmière une plus grande liberté de mouvements et devait avoir avant tout une raison de commodité. Je me demandai si toutes les femmes étaient vêtues de cette façon pratique et séduisante. S'il en était ainsi, je pourrais trouver des plaisirs inattendus à mon involontaire incursion dans le Futur !

Je crois que j'effrayai mon infirmière lorsqu'elle revint, car je me sentais à la fois gêné et fasciné par son apparition. Il m'était difficile de voir en elle une jeune femme ordinaire, convenable – et, à la vérité, plutôt guindée – alors que, selon les critères de mon époque, elle était vêtue comme une danseuse de music-hall ! Je pense que je dus rougir de façon assez manifeste, car la première chose qu'elle fit fut de me prendre le pouls.

Un moment plus tard, le major Howell entra et attira près de mon lit la chaise à dossier métallique, en demandant : « Comment vous sentez-vous maintenant, mon vieux ? »

— « Beaucoup mieux, » répondis-je. « Je crois que je dois souffrir d'amnésie. » (J'avais répété cette phrase si souvent que j'avais l'impression de chercher à me convaincre moi-même.)

— « C'est ce que le toubib m'a dit. Ça y ressemble, en tout cas. Et vous vous souvenez d'une expédition d'ascensionnistes, n'est-ce pas ? »

— « Je crois que je me souviens d'avoir escaladé une montagne, en effet, » dis-je sans mentir.

— « Magnifique ! Il ne faudra pas longtemps pour que la mémoire vous revienne. Vous savez, je suis bigrement intéressé par ce que vous avez raconté. Ç'aurait été une rude chance pour moi si vous étiez vraiment sorti de l'époque dont vous parlez, hein ? »

— « Pourquoi donc, major ? » demandai-je avec un faible sourire.

— « Cela aurait facilité mes recherches. Je m'intéresse tout particulièrement à Teku Benga. C'est une énigme, vous savez, tant au point de vue architectural qu'au point de vue historique. Selon les règles de la logique, cette ville n'a pas le droit de se trouver là où elle est. Et les photos aériennes que nous en avons prises montrent un mélange de styles archéologiques suggérant

qu'elle a été pendant un certain temps le point de rencontre de toutes les cultures du monde. Difficile à croire, je le sais. »

— « Je suis d'accord avec vous cependant, » dis-je. « Et moi aussi je crois que sont représentées là des cultures qui existaient avant toute espèce de relation historique. Les constructions sont très, très anciennes, en vérité. »

— « Il existe naturellement quelques légendes. Étonnamment peu, à vrai dire. La plupart des prêtres kumbalaris ont été tués pendant le tremblement de terre de 1902, et le reste de la population est composé de gens assez ignorants. Après le tremblement de terre, on a complètement cessé de parler de Teku Benga, et la plus grande partie de la tradition orale s'était déjà perdue à l'époque où des spécialistes sont allés faire des études sur place. Je suppose que c'était ce que vous cherchiez, hein ? Votre but était de trouver un indice ? Une expédition diablement dangereuse ! Je n'aurais pas aimé m'y risquer, même par la voie des airs. Les conditions atmosphériques changent tellement vite ! L'expédition la mieux équipée peut facilement échouer… » Il fronça les sourcils et poursuivit : « C'est tout de même drôle que je n'en aie jamais entendu parler. Je croyais avoir lu tout ce qui avait été écrit sur ce sujet… À propos, j'ai chargé notre Service de Renseignements de s'occuper de vous – d'essayer de découvrir à quel régiment vous apparteniez, et ainsi de suite. Vous saurez bientôt qui vous êtes. Et, si vous avez de la famille, nous vous renverrons auprès d'elle. »

— « C'est très aimable à vous, » dis-je.

— « C'est la moindre des choses. À propos, êtes-vous archéologue ? Vous rappelez-vous cela ? »

— « Je suppose que oui, en un sens, » admis-je. « Il me semble que je sais beaucoup de choses sur le passé, et rien du tout sur… le présent. »

Il eut un petit rire bref. « Je crois que je vous comprends. Même chose pour moi, en fait. Toujours en train de fouiller dans le passé. À beaucoup de points de vue, tout était diablement mieux que de nos jours, hein ? »

— « Je vous répondrais plus facilement si je pouvais me rappeler quoi que ce soit sur l'époque actuelle, » dis-je en riant à mon tour.

— « Oui, naturellement. » Son expression devint sérieuse. « Vous voulez dire que vous savez tout ce qui s'est passé jusqu'à l'année 1902 – bien avant votre naissance – et que vous ne vous rappelez rien depuis ? C'est certainement le cas d'amnésie le plus bizarre dont j'aie jamais entendu parler ! Vous avez dû être un véritable érudit pour que votre « mémoire » ait retenu tous ces détails. Croyez-vous que je puisse faire quelque chose pour aider à la… stimuler d'une manière ou d'une autre ? »

— « Vous pourriez me faire un bref résumé des événements qui se sont déroulés depuis 1902. » Je pensais faire preuve de beaucoup d'astuce en l'orientant dans cette voie.

Il haussa les épaules et me répondit : « Il ne s'est pas passé grand-chose, à vrai dire. L'un dans l'autre, soixante-dix ans de paix glorieuse. Une période diablement terne. »

— « Aucune guerre, vraiment ? »

— « Rien qu'on puisse appeler une guerre à proprement parler. Je pense que la dernière échauffourée a été ce qu'on a appelé la Guerre des Boers. »

— « Une guerre en Afrique du Sud ? C'est cela ? »

— « Oui, en 1910. Les Boers ont demandé leur indépendance. À les en croire, ils avaient de bonnes raisons pour cela. Mais nous les avons calmés. Nous les avons combattus pendant six mois, puis nous leur avons fait un tas de concessions. Ç'a été une guerre assez sanglante tant qu'elle a duré – d'après ce que j'ai lu à ce sujet. » Il tira de sa poche un étui à cigarettes et me demanda : « La fumée ne vous gêne pas ? »

— « Pas du tout. »

— « Voulez-vous une cigarette ? »

— « Merci, » dis-je en l'acceptant.

Il eut un petit sourire en coin pour allumer ma cigarette à l'aide de quelque chose qui ressemblait à une boîte d'amadou, mais qui produisit un petit sifflement – une sorte de brûleur à gaz portatif, je suppose. Je m'efforçai de ne pas rouler des yeux ébahis en me penchant pour avoir du feu. « Je me fais l'effet

d'un maître d'école, » dit-il en rangeant son brûleur à gaz portatif. « Je veux dire… en vous racontant tout cela. Mais, si ces détails peuvent vous aider… »

— « Ils m'aideront sûrement, » affirmai-je. « Et les autres grandes puissances – la France, l'Italie, la Russie, l'Allemagne… »

— « Et le Japon, » ajouta-t-il d'un ton presque désapprobateur.

— « Quel genre de difficultés ont-elles eues avec leurs colonies ? »

— « Pas grand-chose. Mais certaines d'entre elles mériteraient d'en avoir, vous savez. La façon dont les Russes et les Japonais administrent leurs territoires chinois… » Il s'éclaircit la voix avant de poursuivre : « Je ne peux pas dire que j'aime leurs méthodes, mais il faut reconnaître que les Chinois peuvent se montrer diablement indisciplinés ! » Il tira une bouffée de sa cigarette et reprit : « Les Américains se montrent peut-être un peu trop mous – en particulier avec leurs colonies indochinoises ; cependant, je préfère cet excès à l'autre. »

— « Les Américains ont des colonies ? » demandai-je.

Cette question le fit rire. « Cela semble bizarre, n'est-ce pas ? » dit-il. « Cuba, Panama, Hawaï, les Philippines, le Vietnam, la Corée, Taiwan… Oh oui ! ils possèdent un Empire de belles dimensions ! Non pas *qu'ils* lui donnent ce nom, naturellement. Ils l'appellent « La grande communauté américaine »… Ils ont eu des relations un peu tendues avec la France et la Russie, mais, heureusement, l'Angleterre en a eu assez d'assumer des responsabilités. Qu'on les laisse se débrouiller entre eux, voilà ce que je dis. Notre Empire – et la Pax Britanica – leur survivra à tous, si vous voulez mon avis. »

— « Il y a eu des gens, » commençai-je d'un ton prudent, « qui en 1902, ou vers cette époque, ont prédit l'effondrement de l'Empire britannique… »

Le major Howell se mit à rire de bon cœur en répétant : « L'effondrement, hein ? Vous voulez parler de pessimistes comme Rudyard Kipling, Lloyd George, des gens de cette espèce ? Je crains que le Tyrtée saxon ne soit plutôt déconsidéré, de nos jours. Son cœur était bien placé,

naturellement, mais il semble avoir manqué de confiance à la dernière minute. S'il n'avait pas été tué au cours de la Guerre des Boers, il aurait changé d'avis, je suppose… Non, je crois qu'il est juste de dire que le vieil Empire a apporté au monde une stabilité qu'il n'avait encore jamais connue. Il a maintenu l'équilibre des pouvoirs de façon assez heureuse – et il n'a pas trop mal réussi avec les indigènes, après tout. »

— « Katmandou a certainement beaucoup changé… depuis 1902. »

De nouveau, il me jeta un coup d'œil surpris et méfiant. « Ah ! » dit-il, « vous voyez, Bastable, si je ne savais avec certitude que ce n'est pas possible, je pourrais presque croire que vous êtes resté sur cette maudite montagne pendant soixante-dix ans ! C'est très étrange d'entendre un garçon aussi jeune que vous parler du passé de cette façon. »

— « Je regrette, » dis-je.

— « Ne vous excusez pas. Ce n'est pas votre faute. Mais j'ose dire que vous serez un morceau de choix à mettre sous la dent des spécialistes. »

Je répliquai en souriant : « Vous présentez les choses d'une façon qui n'est guère attrayante pour moi ! » Puis, avec un geste vers la fenêtre, j'ajoutai : « Voudriez-vous remonter le store, je vous prie ? »

Il frappa légèrement sur une petite boîte posée sur la table de chevet et qui comportait trois boutons. « Appuyez sur celui-ci, » dit-il. Je fis ce qu'il me conseillait et fus surpris de voir le store s'enrouler lentement, découvrant les tours blanches de Katmandou et, plus loin, une partie du terrain d'atterrissage.

Je fis une remarque sur l'utilité des dirigeables.

— « Oh oui ! » répondit-il, « je pense bien qu'ils sont utiles ! De nos jours, on les considère comme monnaie courante, vous savez. Mais le dirigeable a fait beaucoup pour l'Inde. Pour l'Empire lui-même, d'ailleurs – pour le monde entier, si on va par là. Communications plus rapides. Échanges commerciaux plus faciles. Plus grande mobilité des troupes. »

— « Ce qui m'étonne, » dis-je, « c'est qu'ils puissent tenir en l'air. Je veux dire… ces enveloppes à gaz semblent faites de métal. »

Il éclata de rire en répétant : « De métal ! J'aimerais pouvoir penser que vous me mettez en boîte, Bastable ! De métal ! Les fuselages sont en fibre de bore. C'est plus résistant que l'acier et infiniment plus léger. Le gaz est de l'hélium. Il y a un peu de métal dans la nacelle, mais elle est surtout constituée de plastique. »

— « De plastique ? De quoi… plastique ? » demandai-je avec curiosité.

— « Hum !… de matière plastique. C'est fait de produits chimiques. Mais, bon Dieu ! vous devez avoir entendu parler du plastique, mon vieux ! On apprend ça à l'école ! Je suppose que c'est une sorte de caoutchouc qu'on peut faire durcir pour lui donner différentes formes, différents degrés de malléabilité… »

Je renonçai à comprendre ce que disait le major Howell. Je n'avais jamais eu l'esprit scientifique, même en mon meilleur temps. J'acceptais comme un mystère l'éclairage électrique. Cependant, c'était pour moi un réconfort de constater, en face de toutes ces nouvelles merveilles que certaines choses n'avaient pas beaucoup changé – en fait, qu'elles s'étaient améliorées.

Les critiqueurs malveillants de l'impérialisme auraient été réduits au silence assez brutalement s'ils avaient entendu ce que je venais d'entendre – et vu les preuves de stabilité et de prospérité que je voyais moi-même en ce moment de ma fenêtre. Je frémis d'orgueil alors, et remerciai la Providence pour cette vision d'Utopie qu'elle m'avait accordée. Il me semblait qu'au cours des soixante-dix dernières années, l'homme blanc avait joliment bien porté son fardeau.

Le major Howell se leva et alla vers la fenêtre, les mains croisées derrière le dos sur sa badine. Faisant écho à mes propres pensées, il murmura : « Comme ces Victoriens auraient aimé voir tout cela ! Tous leurs idéaux et leurs rêves aussi pleinement réalisés !… Mais il nous reste encore du travail à faire. » Il se retourna et me regarda avec attention, le visage à demi dans l'ombre. « Et une sérieuse étude des leçons du passé nous aide dans ce travail, n'est-ce pas, Bastable ? »

— « Je suis sûr que vous avez raison, » dis-je.

Avec un signe de tête, il confirma : « Je *sais* que j'ai raison. » Puis il se mit au garde-à-vous, me salua avec sa badine et me dit : « Il faut que je m'en aille, mon vieux. Le devoir m'appelle. »

Il se dirigea vers la porte.

À ce moment, il se passa quelque chose. Un coup sourd retentit, semblant secouer le bâtiment tout entier. Dans le lointain, j'entendis des sirènes hurler, des cloches sonner.

Le visage du major Howell devint brusquement pâle et sévère, et ses yeux noirs étincelèrent de fureur.

« Qu'est-ce donc, major ? » demandai-je.

— « Une bombe. »

— « Ici ? »

— « Des anarchistes. Des fous. Des fauteurs de troubles européens, sans aucun doute. Pas du tout des Indiens. Des Allemands, des Russes, des Juifs, tous ont un intérêt à troubler l'ordre. »

Il s'élança en courant hors de la chambre. Le devoir l'appelait, en effet, maintenant.

Le brusque passage de la tranquillité à la violence m'avait coupé le souffle. Je me laissai retomber sur mon lit, essayant de voir ce qui se passait dehors. J'assistai à une course entre des voitures de l'armée, à travers le terrain d'atterrissage. J'entendis le fracas d'une autre explosion dans le lointain. Qui diable pouvait être assez fou pour comploter la destruction d'une Utopie comme celle-ci ?

VI

UN HOMME SANS BUT

Cela ne m'aurait guère avancé de me perdre en conjectures sur les causes de l'explosion, ou de méditer sombrement sur la façon dont j'avais pu être propulsé à travers le Temps jusqu'en 1973. Les événements qui suivirent l'incident de la bombe se déroulèrent rapidement pour moi, transbahuté que j'étais à travers le monde comme une très rare pièce de musée. Le lendemain matin, on m'expédia à Calcutta à bord du monorail. Le train avait un peu la forme d'un dirigeable – bien qu'il fût vraiment fait d'acier et tout étincelant de cuivre et de peinture fraîche – et il traînait cinquante wagons derrière lui à une vitesse terrifiante, atteignant presque cent miles à l'heure sur certaines portions droites de la voie ferrée. L'énergie qui mettait en mouvement cette incroyable machine était – ainsi qu'on me l'apprit – l'électricité. Avec quelques brefs arrêts sur le parcours, nous atteignîmes Calcutta dans la journée ! Mon impression de Calcutta fut celle d'une vaste ville – beaucoup plus grande que le Calcutta que nous connaissons – avec de miroitantes tours de béton, de verre et d'acier, dépassant tout ce qui avait fait mon admiration à Katmandou. À l'hôpital général de Calcutta, je fus examiné par une vingtaine de spécialistes qui, tous, se déclarèrent complètement déconcertés, et il fut décidé qu'on m'embarquerait pour l'Angleterre à bord du premier dirigeable disponible. La pensée de parcourir une aussi grande distance à travers le ciel me causa quelque agitation. Je ne pouvais toujours pas m'habituer à l'idée qu'un matériau plus léger que l'acier pût être plus résistant que lui, et j'avais de la peine aussi à

concevoir la possibilité pour l'homme de parcourir en vol une distance de six mille miles sans atterrir une seule fois.

Les autorités préféraient me savoir en Angleterre pour un certain nombre de raisons, dont la principale était, bien entendu, qu'elles n'avaient réussi à retrouver la trace d'aucun capitaine Oswald Bastable porté manquant par un régiment anglais au cours des dix dernières années. Cependant, elles avaient vérifié les archives de mon propre régiment jusqu'en 1902 et découvert, naturellement, qu'un certain capitaine Bastable avait bien été tué à Teku Benga. Désormais, je n'étais plus seulement une énigme pour les médecins, mais un problème pour les services de renseignements de l'armée, curieux de savoir comment « l'homme mystérieux » (ainsi qu'ils m'appelaient) avait pu prendre l'identité de quelqu'un qui était mort depuis soixante-dix ans. Je crois qu'ils me soupçonnaient d'être une sorte d'espion étranger, mais – ainsi que je l'appris par la suite – leurs idées à ce sujet étaient aussi vagues que les miennes.

Je m'embarquai donc sur le grand paquebot des airs, le *Light of Dresden,* appareil à usage commercial appartenant conjointement à la compagnie allemande Krupp Luftschifahrt A.G. et à la compagnie anglaise Vickers Impérial Airways. En ce qui concerne l'immatriculation, le *Light of Dresden* était complètement britannique et portait sur ses nageoires caudales les emblèmes de sa nationalité ; mais le commandant, ainsi qu'une bonne moitié de l'équipage, étaient Allemands. Les Allemands avaient été, semblait-il, les premiers à développer les vols de dirigeables sur une grande échelle et, pendant quelque temps, la compagnie Zeppelin, aujourd'hui défunte, avait tenu la première place au monde dans ce domaine, jusqu'à ce que l'Angleterre et l'Amérique, travaillant ensemble, eussent inventé le fuselage en fibre de bore et mis au point une méthode pour faire monter et descendre les aérostats dans l'air sans avoir recours au lest en tant que tel. Le *Light of Dresden* était muni de ce dispositif qui permettait aussi le chauffage et le refroidissement de l'hélium à une grande vitesse et à une haute intensité. L'énorme paquebot était pourvu également du tout dernier modèle de machine à calculer actionnée électriquement,

que les gens de 1973 appelaient un « ordinateur » et qui était en mesure de corriger automatiquement l'équilibrage de l'aérostat sans avoir recours à aucune intervention humaine. Je ne pus jamais déterminer exactement la nature de cet engin. C'était une énorme turbo-machine à gaz qui actionnait une sorte de vis gigantesque et unique – ou, plus exactement, une « hélice » – à l'arrière de l'aérostat. Cette hélice était logée entre les grandes nageoires caudales. Il y avait des moteurs à essence auxiliaires qui aidaient à régler l'équilibrage de l'aérostat, qui pouvaient tourner à 360° et qui étaient orientables et réversibles, ce qui permettait de diriger l'aérostat vers le haut ou vers le bas.

Mais je n'ai pas encore mentionné la particularité la plus impressionnante de ce puissant vaisseau de l'air – à savoir qu'il mesurait plus de mille pieds de long et trois cents pieds de haut (une grande partie de sa masse étant, naturellement, occupée par son énorme réservoir à gaz). Il comportait trois ponts situés l'un au-dessous de l'autre, le pont de première classe étant en bas et celui de troisième classe au sommet. Cette unique et gigantesque nacelle faisait partie intégrante de la « coque » (ainsi qu'on nommait l'enveloppe à gaz). À l'avant, dans le nez effilé de l'aérostat, était située la passerelle de commandement, où se tenaient plus d'une douzaine d'officiers – la délicate machinerie « pensante » de l'appareil – de service à toute heure du jour et de la nuit.

Il fallait trois énormes pylônes d'amarrage pour maintenir solidement au sol le *Light of Dresden* et, la première fois que j'aperçus celui-ci sur le terrain d'atterrissage de Calcutta (qui, en fait, se trouvait à dix bons miles de la ville), j'eus un sursaut d'étonnement car ce géant faisait ressembler tous les autres aérostats – et il y en avait de très grands amarrés auprès de lui – à autant de minuscules épinoches entourant une baleine. J'avais déjà entendu dire que le *Light of Dresden* pouvait transporter sans difficulté quatre cents passagers et cinquante tonnes de fret et, en le voyant, je crus ce qu'on m'avait dit.

Je montai à bord de l'aérostat au moyen d'un ascenseur qui me hissa, avec plusieurs autres passagers, à travers la cage métallique que constituait le pylône d'amarrage et me déposa au niveau d'une coursive couverte conduisant au couloir situé sous

la passerelle. Je voyageais en 1re classe avec mon « guide », un certain lieutenant Jagger, à la garde duquel on m'avait confié jusqu'à l'arrivée à Londres. Le confort de ce vaisseau de l'air était extraordinairement fastueux et l'emportait sur tout ce qu'on pouvait trouver à bord du plus luxueux paquebot de notre propre temps. Je commençai à me détendre un peu en regardant autour de moi. Et quand, un peu plus tard, le *Light of Dresden* largua ses amarres et commença à s'élever avec une magnifique dignité dans le ciel, je me sentis presque plus en sécurité que sur la terre ferme.

Avec de brefs arrêts à Karachi et à Aden, le voyage de Calcutta à Londres dura en tout soixante-douze heures ! Trois jours pendant lesquels nous avions survolé l'Inde, l'Afrique et l'Europe, ainsi que trois grands océans, et cela par toutes sortes de temps. J'avais vu des villes s'étendre devant moi ; j'avais vu des déserts, des montagnes, des forêts défiler au-dessous de moi à toute vitesse. J'avais vu des nuages qui ressemblaient à des objets. J'avais volé *au-dessus* des nuages quand il pleuvait, flottant paisiblement dans un ciel bleu et ensoleillé tandis que les gens qui s'agitaient au-dessous de moi étaient trempés jusqu'aux os. J'avais pris mon déjeuner à une table aussi stable que celles du Ritz, et sur laquelle on m'avait servi un repas presque aussi bon que j'en aurais dégusté un là-bas, pendant que nous traversions la mer d'Arabie ; et j'avais pris mon dîner tout en volant très haut au-dessus des sables brûlants du Sahara !

Lorsque nous arrivâmes à Londres, j'étais déjà presque blasé sur les voyages aériens, mais je devais reconnaître que c'était certainement la façon de voyager la plus confortable que j'eusse jamais connue – et aussi la plus civilisée.

Je commençais – je l'admets – à me considérer comme l'homme le plus chanceux de toute l'histoire du monde. J'avais été tiré des griffes d'un terrible tremblement de terre en 1902 et projeté dans le luxe et l'abondance de 1973 – dans un monde qui semblait avoir résolu la plupart de ses problèmes. N'était-ce pas la plus grande, la plus incroyable chance ? Je le pensais alors, je dois le dire. Mais je n'avais pas encore fait connaissance avec Korzeniowski et les autres…

Je m'excuse de cette digression. Il faut que je m'efforce de raconter mon histoire telle qu'elle s'est déroulée, en vous donnant une idée des impressions que j'ai éprouvées au fur et à mesure que les faits se produisaient – et non pas de ce que j'ai ressenti par la suite.

Donc, alors que le soleil se couchait le troisième jour de notre voyage, nous traversâmes la Manche, et ce fut pour moi une expérience toute nouvelle que de voir les blanches falaises de Douvres très loin au-dessous de moi. Peu après, nous décrivîmes un cercle au-dessus de l'immense terrain d'atterrissage de Croydon, dans le Surrey, et les manœuvres d'amarrage commencèrent. Le plus grand terrain d'atterrissage et de décollage de Londres se trouvait dans sa banlieue, parce que, naturellement, il n'était guère possible de le placer au milieu de Piccadilly. Ce parc d'atterrissage de Croydon était même – ainsi que je l'appris plus tard – le plus vaste du monde, avec une circonférence de près de douze miles. Il était rempli – inutile de le dire – de toutes sortes d'aérostats grands ou petits, commerciaux ou militaires, vieux ou neufs. Ceux d'entre nous qui avaient effectué tout le trajet de Calcutta à Londres n'étant pas astreints à passer la douane, mon guide et moi allâmes directement vers les bâtiments qui abritaient la réception et prîmes nos billets pour le monorail spécial à destination de Londres. Une fois de plus, je me sentis abasourdi par tout ce qui se passait autour de moi, et je fus heureux de la rassurante présence à mes côtés du lieutenant Michael Jagger, qui me conduisit à mon siège et prit place à côté de moi.

Le lieutenant Jagger avait acheté à Croydon un journal qu'il me proposa. Je l'acceptai avec reconnaissance. Le format et la présentation du journal étaient nouveaux pour moi, de même que certaines abréviations ; mais je compris le sens général de ce qui y était imprimé. C'était le premier journal que je voyais depuis que j'étais arrivé en 1973. J'avais dix minutes pour le parcourir avant d'arriver à Londres. J'appris par lui que toutes les grandes puissances avaient signé un nouveau traité garantissant une échelle de tarifs fixes sur beaucoup de denrées (combien les libre-échangistes auraient détesté cela !) et qu'elles s'étaient mises d'accord sur diverses lois générales applicables à

tous les pays et à leurs ressortissants. Le journal m'apprit qu'à l'avenir il ne serait plus possible pour un délinquant de commettre un crime à Taiwan et de s'enfuir par mer jusqu'à la Mandchourie japonaise ou même le port britannique de Canton. La loi, semblait-il, avait été votée à l'unanimité par toutes les grandes puissances et avait été inspirée par le croissant désordre causé par des groupes de nihilistes, d'anarchistes ou de socialistes qui, ainsi que m'en informa le journal, ne recherchaient que la destruction pour elle-même. Il y avait d'autres nouvelles, dont certaines que j'avais peine à comprendre et d'autres de peu d'importance. Mais je lus et relus l'allusion aux nihilistes, car elle avait un rapport avec l'expérience que j'avais faite le jour de mon arrivée à l'hôpital de Katmandou. Comme l'insinuait le journal, ces actes de violence paraissaient dénués de tout sens logique dans un monde qui s'acheminait d'un pas ferme vers la paix, l'ordre et la justice pour tous. Que voulaient donc ces insensés ? Certains d'entre eux, bien sûr, étaient des nationalistes indigènes qui désiraient obtenir le statut de dominions avant d'être prêts à le recevoir. Mais les autres… qu'exigeaient-ils ? Comment serait-il possible de perfectionner l'Utopie me demandai-je avec étonnement.

Là-dessus, nous étions arrivés à la gare de Victoria, qui, dans l'ensemble, avait peu changé par rapport à celle que j'avais connue en 1902.

Tandis que mon compagnon et moi descendions du train pour nous diriger vers la sortie, je constatai que – bien qu'il fît nuit – la ville était resplendissante de lumières.

Des éclairages électriques de toutes les couleurs et combinaisons de couleurs imaginables étincelaient sur chaque tour élancée ou chaque dôme massif.

Autour de ces hautes tours, des rampes lumineuses supportaient le trafic aérien à différents niveaux, montant et descendant en spirale, comme soutenues par l'air lui-même.

Dans ce Londres, il n'y avait ni panneaux d'affichage voyants, ni enseignes lumineuses à l'éclat trop cru, ni slogans de mauvais goût et, au moment où nous prenions place dans le véhicule à vapeur pour descendre le long de l'une des rampes, je me rendis compte qu'il n'y avait pas de taudis comme on en

trouvait dans bien des quartiers du Londres que j'avais connu en 1902. La pauvreté avait été bannie ! La misère exilée ! La misère devait être inconnue !

J'espère avoir réussi à communiquer un peu de l'exaltation que j'éprouvai en me trouvant pour la première fois dans le Londres de 1973. Il n'est pas question de mettre en doute sa beauté, sa propreté, ses merveilleux agréments. Il est indubitable que les gens y étaient bien nourris, gais, coûteusement vêtus et, tout bien considéré, très satisfaits de leur sort.

Pendant les premiers jours qui suivirent mon arrivée, un certain docteur Peters m'emmena visiter Londres dans l'espoir que quelque spectacle familier parviendrait à tirer mon esprit de son sommeil. Ne pouvant guère faire autrement, je m'enferrai dans mon mensonge. Bientôt, je le savais, les spécialistes abandonneraient la partie. Je serais libre alors de choisir un métier – peut-être de me rengager dans l'armée, puisque j'étais habitué à la vie militaire. Mais, jusque-là, j'étais un homme sans but et je pouvais tout aussi bien me comporter comme les autres souhaitaient me voir me comporter. Partout où j'allais, j'étais stupéfait des changements qui s'étaient produits dans cette ville, autrefois sale et enveloppée de brouillard. Le brouillard faisait partie du passé et l'air était maintenant pur et vif. Des arbres, des arbustes, des fleurs poussaient partout où il y avait assez de place pour les planter. Une profusion de papillons et d'oiseaux voltigeaient en tous sens. Des fontaines jaillissaient sur de jolies places et, parfois, nous tombions sur une fanfare charmant un auditoire, ou sur un prestidigitateur, un spectacle de guignol ou une troupe de chanteurs comiques. Toutes les anciennes constructions n'avaient pas disparu. Tout frais et propres comme s'ils venaient d'être bâtis, je vis la Tour de Londres, la cathédrale Saint-Paul, les chambres du Parlement et le palais de Buckingham (où un nouveau roi Edouard – le roi Edouard VIII, déjà presque un vieillard – avait sa résidence). Comme toujours, le peuple anglais acceptait ce qu'il y avait de mieux dans le nouveau, tout en conservant ce qu'il y avait de mieux dans l'ancien.

Je commençais à considérer mon incursion en 1973 comme de merveilleuses vacances. Des vacances qui, si j'avais de la chance, pourraient durer longtemps.

LIVRE 2

D'AUTRES ÉVÉNEMENTS ÉTRANGES
UNE RÉVÉLATION
ET PLUSIEURS CATASTROPHES

I

UNE QUESTION D'EMPLOI

Je dois reconnaître que, pendant les six mois suivants, je vécus dans l'oisiveté. Je continuais à feindre l'amnésie et, naturellement, rien de ce que les médecins pouvaient faire ne réussissait à me rendre la « mémoire ». Parfois, il me semblait même que le monde de 1902 n'avait été pour moi qu'un rêve extrêmement précis. Tout d'abord, cela m'inquiéta, mais, par la suite, il ne m'importa plus de savoir à quelle époque j'« appartenais ».

J'étais considéré comme un phénomène et, pendant une brève période de temps, comme une célébrité. On écrivit des articles sur ma mystérieuse apparition au sommet des monts de l'Himalaya, et – en particulier dans la presse à bon marché – les hypothèses concernant la manière dont j'étais arrivé là allèrent bon train. Certains articles étaient si fantaisistes qu'ils frôlaient même la vérité ! Je fus interviewé pour le cinématographe – dont les films en couleur étaient maintenant aussi bien parlants qu'animés – pour le Marconiphone, variante du téléphone qui, des stations centrales, émettait des bulletins de nouvelles, des pièces de théâtre et de la musique populaire dans presque tous les foyers, où les récepteurs étaient amplifiés, de sorte qu'on n'avait plus besoin de les porter à l'oreille, mais dont les émissions pouvaient être entendues d'une autre pièce si on le désirait. Je fus invité à une réception à laquelle assistait le Premier Ministre libéral (les libéraux étaient au pouvoir depuis plus de trente ans, et le Parti Conservateur était sur le déclin), et j'appris que l'agitation socialiste de la fin du xixº et du début du XX^{ème} siècle avait eu un bon effet sur des partis politiques

plus sains, comme celui des libéraux – qu'en fait elle avait donné un certain élan à beaucoup des améliorations sociales dont j'avais été le témoin. C'était seulement tout récemment que le serpent du socialisme avait – chose presque incroyable – commencé à redresser la tête dans la vie politique. Non pas que ce credo politique obtînt le moindre soutien de la part du peuple britannique. Comme d'habitude, seuls quelques fanatiques et quelques intellectuels névrosés s'en servaient comme d'un moyen de rationaliser leurs propres rêves déments.

Pendant les six premiers mois, je fus conduit en monorail, en dirigeable, en steamer ou en véhicule électrique dans toutes les régions de Grande-Bretagne et, naturellement, une bien faible partie m'en parut reconnaissable. Toutes les grandes villes étaient construites sur le même modèle que Londres et il y avait un trafic rapide et constant entre ces énormes « agglomérations », comme on les appelait. Là où le commerce avait amené des améliorations dans les voyages et les communications, ces avantages s'étaient étendus à tout un chacun pour sa commodité et son agrément.

La population avait considérablement augmenté, mais l'ouvrier était aussi à l'aise que bien des gens de la classe moyenne en 1902, et il n'avait besoin de travailler que trente heures par semaine pour vivre dans un luxe relatif. Rien n'était plus facile que de trouver une maison bien équipée pour se loger, ou un travail pour assurer ses moyens d'existence, car l'excédent de population du pays était tout disposé à s'épancher au-delà des Iles Britanniques. Chaque année, des milliers de personnes quittaient le pays pour se rendre dans tous les coins de l'Empire : en Afrique, en Inde, dans les protectorats de Chine ou les dominions d'Australie, de Nouvelle-Zélande et du Canada. Les Anglais s'établissaient dans le monde entier et administraient – par conséquent civilisaient – les régions les plus inaccessibles, et cela grâce à l'invention du dirigeable.

À l'intérieur du pays, la campagne était aussi peu atteinte par les dégradations de l'âge moderne et aussi belle que jamais. Aucune locomotive à vapeur ne venait jeter un voile de fumée sur les arbres ou les plantations, et les panneaux-réclames avaient été supprimés depuis longtemps, comme tous les plus

vilains traits de la vie anglaise du début du xx^{o} siècle. Les bicyclettes électriques étaient à la portée des bourses les plus modestes, ce qui signifiait que les habitants d'une ville pouvaient goûter les charmes de la campagne chaque fois qu'ils le désiraient. Les prix étaient bas et les salaires élevés (certains ouvriers spécialisés gagnaient jusqu'à cinq livres par semaine) et, si on avait un peu d'argent à dépenser, il était souvent de bon ton d'aller faire un voyage par air en France ou en Allemagne. En réalisant quelques économies, l'homme de la rue pouvait même prendre place à bord d'un dirigeable pour aller rendre visite à des parents ou à des amis dans les régions les plus reculées de l'Empire. Quant aux vilains côtés de l'existence… eh bien, il n'y en avait pratiquement pas, car les maux sociaux ou moraux qui les avaient engendrés avaient disparu. Les suffragettes de mon époque auraient été heureuses d'apprendre que les femmes ayant atteint l'âge de trente ans avaient maintenant le droit de vote, et qu'il était question d'étendre ce privilège aux jeunes femmes de vingt et un ans. Entre parenthèses, les robes des jeunes personnes, à Londres, étaient encore plus courtes que la jupe de l'infirmière que j'avais vue à Katmandou. Au bout de quelques mois, je rassemblai mon courage pour inviter une ou deux jolies filles à m'accompagner au théâtre ou au concert. C'étaient généralement des filles de médecins ou d'officiers que je fréquentais et, selon nos critères, ces jeunes filles étaient plutôt « émancipées », acceptant une situation sociale équivalente à celle des hommes et ayant leur franc-parler tout comme eux. Le premier moment de surprise passé, je trouvai cet état de choses reposant, tout comme je trouvai délassantes les pièces que je vis et qui avaient beaucoup de traits osés, à la Bernard Shaw – bien que, fort heureusement, il n'y fût pas question de politique.

Peu à peu, ma célébrité diminua et je commençai à me sentir inquiet de ces longues « vacances » dans le Futur. Je refusai des offres d'éditeurs m'invitant à rédiger mes mémoires (ce qui m'aurait été difficile si j'avais réellement souffert d'amnésie !) et je commençai à considérer les diverses formes d'emploi honnête qui se présentaient à moi. Ayant commencé ma carrière dans l'armée, je décidai que je préférerais, si c'était possible,

continuer à servir mon pays de cette manière. Cependant, je caressais aussi l'idée d'effectuer des vols en dirigeable et, renseignements pris, je me rendis compte que, sans avoir besoin d'un grand entraînement en matière de pilotage et de navigation aérienne, je pourrais obtenir un poste dans la police spéciale de l'Air, récemment formée. Je devrais subir un certain nombre d'examens et, dans ce but, suivre des cours pendant six mois environ ; mais j'étais certain de pouvoir, sans trop de difficulté, venir à bout de tout cela. L'apprentissage de la discipline militaire, par exemple, ne me demanderait guère de temps !

Cette nouvelle branche du service – la police spéciale de l'Air – avait été formée d'abord d'officiers de l'armée de terre, mais elle comportait aussi des volontaires de la marine et des forces aériennes. Elle avait été constituée pour protéger la navigation aérienne civile contre les actes de piraterie et contre les sabotages éventuels (on avait enregistré des menaces de la part de quelques fanatiques, mais, jusqu'alors, aucun dommage sérieux n'avait été à déplorer), et aussi pour protéger les passagers qui pourraient être molestés, à bord même des appareils, par des voleurs ou des criminels en fuite.

Je posai donc ma candidature et je fus accepté. On me conduisit à l'École d'entraînement aérien de Cardington, où je fus initié à quelques-uns des mystères de la téléphonie sans fil – utilisée pour communiquer à l'intérieur du vaisseau aérien et, en cas de nécessité, avec le sol. J'appris comment volait un dirigeable et ce que signifiaient les différents termes techniques. Je reçus un petit enseignement pratique en matière de pilotage – ce fut la seule partie vraiment passionnante de l'enseignement qu'on me donna – et je fus mis au courant de ce qui concernait la météorologie, etc. Bien qu'un policier de l'air fût un officier de l'armée plutôt qu'un aéronaute et que, par conséquent, on n'attendît pas de lui qu'il pilotât un dirigeable, il était nécessaire de savoir quoi faire en cas d'urgence. Ainsi, à la fin de ma première année dans le Futur (il y a dans ces mots, je l'admets, une étrange sorte de contradiction !), je fus nommé lieutenant de la police aérienne spéciale de Sa Majesté, et affecté au dirigeable *Loch Ness*.

Contrairement à ce que son nom aurait pu faire croire, le *Loch Ness* n'était pas un monstre volant, mais un joli petit dirigeable ne pesant guère plus de quatre-vingts tonnes, ayant une force ascensionnelle de soixante tonnes, et qui se manœuvrait magnifiquement. C'était une chance pour moi d'y avoir été affecté, bien que le capitaine ne vît guère la nécessité de m'avoir à son bord et se montrât, au début, assez froid envers moi. En règle générale, plus un dirigeable est grand plus il est docile ; mais le petit *Loch Ness* était rapide et accommodant, et on pouvait lui faire confiance. Il n'était pas fait pour les longues courses : je crois que la plus longue que nous effectuâmes fut celle de Londres à Gibraltar. Le *Loch Ness* n'était pas vraiment équipé pour cela, étant ce qu'on appelle un dirigeable « à coque molle » (sa coque était faite d'étoffe et non pas de « plastique »), et il n'était pas muni d'un appareil de contrôle automatique de la température, de sorte qu'il fallait tout le diable et son train pour empêcher le gaz de se répandre quand on voyageait par une chaleur comme on en rencontre au-dessus de la Méditerranée. Le *Loch Ness* m'apprit un tas de choses sur les dirigeables. Ce fut pour moi un crève-cœur de le quitter, car on s'attache à un dirigeable un peu comme un marin s'attache à son bateau. Mais je n'y avais été affecté que pour acquérir un peu d'expérience pratique, et je crois pouvoir dire que je me débrouillai bien car la compagnie Macaphee (à qui appartenait le *Loch Ness)* demanda à mon colonel de m'affecter à l'appareil qui faisait l'objet de sa plus grande fierté : le *Loch Etive,* tout récemment construit.

Le *Loch Etive* ressemblait au premier dirigeable à usage commercial à bord duquel j'avais volé, le *Light of Dresden ;* mais, maintenant que je m'étais familiarisé avec les particularités des dirigeables, je pouvais pleinement apprécier ses merveilles. Il mesurait mille pieds de long et était pourvu de huit moteurs Diesel – quatre de chaque côté – et d'hélices. Sa capacité en hélium était de douze millions de pieds cubes contenus dans vingt-quatre enveloppes séparées à l'intérieur de la coque. Son fuselage était en « duralumin » et il pouvait transporter au maximum quatre cents passagers et une cargaison de cinquante tonnes. Il pouvait croiser à cent miles à

l'heure et, par beau temps, sa plus grande vitesse était de cent cinquante miles à l'heure. Tous ses mécanismes étaient logés à l'intérieur de la coque, à l'exception des moteurs et des hélices. Les coursives d'inspection, au sommet et sur les côtés, étaient couvertes, et, pour l'évacuation d'urgence, on disposait de parachutes, de bateaux gonflables, de gilets de sauvetage et de ballons souples. Pour la distraction des passagers, il y avait des cinémas, des salles de danse, des phonographes, des sports et des jeux divers, des restaurants – bref, tout ce qu'on pouvait désirer, concentré sur un espace d'un quart de mile flottant à deux ou trois mille pieds au-dessus de la surface de la Terre !

Nous effectuions une croisière autour du monde en suivant ce qu'on appelait la Route Toute Rouge (ainsi nommée d'après la couleur, sur la carte, des pays que nous survolions), mais avec un voyage aux États-Unis ajouté par-dessus le marché, pour faire bonne mesure. Nous allâmes de Grande-Bretagne, en passant par le Canada et les États-Unis, jusqu'à l'Équateur britannique et, de là, en Australie, à Hong-Kong, à Calcutta, à Aden, au Caire, et retour à Londres. Mon travail consistait à avoir l'œil sur les clients suspects, à veiller à ce qu'il n'y eût pas à bord d'armes, de bombes ni d'autres choses de ce genre, et – ce qui était la partie la moins agréable de ma tâche – à m'occuper des plaintes des passagers, allant de petits larcins ou de tricheries aux cartes dont ils avaient été victimes jusqu'aux tentatives de sabotage. C'était un travail qui, dans l'ensemble, me laissait beaucoup de temps libre pour goûter les plaisirs du voyage, et il y avait rarement des cas sérieux. Nous avions un choix intéressant de passagers de tous pays, de toutes couleurs et de toutes religions : princes indiens, chefs de tribus africains, diplomates anglais, congressistes américains, militaires de grade élevé – et il nous arriva même de transporter le président vieillissant de la République Chinoise (laquelle, je regrette de le dire, n'était guère qu'un assemblage de provinces placées sous le commandement de divers généralissimes). Je fus particulièrement impressionné par la bonne éducation et le raffinement des chefs indigènes, surtout des Africains, dont beaucoup – n'eût été la couleur de leur peau – auraient pu être pris pour des gentlemen anglais.

L'homme qui avait la complète responsabilité de la bonne marche du *Loch Etive* ainsi que de la vie de toutes les personnes qui se trouvaient à son bord était le vieux capitaine Harding, qui pilotait des dirigeables presque depuis l'époque où ceux-ci avaient été mis en service pour la première fois, alors que c'était une entreprise beaucoup plus périlleuse. J'appris qu'il avait été l'un des derniers à commander une « bombe volante », ainsi qu'on appelait ces aérostats remplis de gaz explosifs comme l'hydrogène, qui circulaient avant la catastrophe de l'*Éléphant,* survenue en 1936 et à la suite de laquelle, par accord international, tous les vaisseaux remplis d'hydrogène avaient été ramenés au sol pour être mis en pièces détachées. Je me rendais compte que le capitaine Harding n'était pas très heureux de commander un dirigeable de passagers, surtout un vaisseau aussi moderne que le *Loch Etive* ; mais, par ailleurs, l'idée de prendre sa retraite lui faisait horreur. L'air, affirmait-il, était son élément naturel, et il aurait préféré se damner plutôt que de passer plus de temps qu'il n'était nécessaire dans une cage à mouches sur terre. J'avais l'impression qu'il mourrait s'il était contraint de renoncer à voler. C'était l'un des hommes les plus sympathiques que j'eusse jamais rencontrés, et je me pris d'une très grande affection pour lui, au point de passer le plus clair de mon temps en sa compagnie pendant les longues périodes au cours desquelles je n'avais pas grand-chose à faire à bord. « Ils n'ont pas besoin d'un fichu capitaine sur ce dirigeable rempli de gadgets ! » avait-il coutume de dire, non sans amertume. « Ils pourraient tout aussi bien faire marcher leur engin par téléphone de Londres, s'ils le désiraient. »

Je suppose que ce fut ma vive affection pour le capitaine Harding qui déclencha la première catastrophe de ma nouvelle vie. Une catastrophe qui devait en entraîner d'autres, aux conséquences de plus en plus graves, jusqu'à la dernière… Mais j'anticipe une fois de plus.

Tout commença par un brusque changement de temps alors que nous venions de quitter San Francisco pour nous diriger vers l'Équateur britannique, Tahiti, Tonga, et plus loin vers l'ouest. On pourrait, je présume, rendre responsables de cette catastrophe les éléments ou moi-même ; mais je suis plutôt

porté à en rejeter la faute sur un déplaisant petit « chef-scout » californien nommé Egan. Certainement, si Egan n'était pas monté à bord du *Loch Etive,* je ne me serais pas retrouvé au centre des événements qui ont suivi – événements qui devaient changer le destin de bien des gens, et peut-être même la face du monde.

II

L'HOMME AU GROS BATON

Nous étions amarrés sur le terrain d'atterrissage de Berkley pour prendre à notre bord les passagers et la cargaison. Ayant eu du mal à trouver un pylône d'amarrage libre, nous étions un peu en retard sur notre horaire et nous nous hâtions pour tenter de rattraper le temps perdu. J'avais l'œil tant sur les passagers que sur la cargaison, surveillant les grandes caisses que les grues soulevaient pour les déposer dans les entrailles du dirigeable par les trappes de chargement situées sous le pont inférieur. Le dirigeable était amarré par une cinquantaine de gros câbles qui le retenaient solidement fixé à son pylône. Sous l'éclatante lumière du soleil, il jetait une ombre blanche sur le terrain. En le regardant, je ne pouvais m'empêcher de me sentir fier de lui. Sa coque était d'un bleu acier, et les écussons ronds de l'Union Jack brillaient sur ses énormes flancs. Son signalement était peint sur sa coque en lettres étincelantes : RMA 801 (le numéro d'immatriculation), *Loch Etive,* Londres. Macaphee Lines, Edimbourg.

Tout autour de moi étaient amarrés des dirigeables de l'American Impérial Airways, des Lignes versaillaises, de la Compagnie de navigation royale austro-prussienne, de la Compagnie impériale russe de dirigeables, des Lignes aériennes japonaises, des Lignes aériennes royales italiennes, et de beaucoup d'autres lignes de moindre importance, mais le *Loch Etive* me paraissait le plus beau de tous. C'était certainement l'un des plus fameux vaisseaux aériens de passagers.

À une certaine distance des hangars, j'aperçus un omnibus électrique de couleur verte qui arrivait vers nous en cahotant

sur le gazon. Sans doute amenait-il les derniers de nos passagers. Un peu tard, me dis-je. J'avais été averti que le *William Randolph Hearst,* de l'American Impérial Airways, avait une avarie de moteur et que, comme nous suivions à peu près le même itinéraire que lui, une partie de ses passagers allaient être transférés à bord de notre dirigeable. Nous étions presque prêts à partir. Je regardai hisser à bord les dernières caisses de la cargaison, vis les trappes de chargement se refermer et, non sans un sentiment de soulagement, je retournai près du pylône.

Il y avait un ascenseur pour monter et descendre dans la colonne centrale du pylône d'amarrage, mais il était réservé aux passagers et aux officiers du bord. Les membres du personnel rampant devaient utiliser l'escalier en colimaçon qui s'enroulait autour de la cage de l'ascenseur. Je les voyais se hâter d'aller occuper chacun son poste.

À l'entrée de l'ascenseur, je restai debout à côté des officiers chargés de l'embarquement, qui se tenaient de chaque côté des portes pour vérifier les cartes d'embarquement et les billets. Il n'y avait rien qui pût éveiller les soupçons chez ces Américains aisés qui montaient à bord, bien que tous parussent un peu ennuyés d'apprendre qu'ils devraient effectuer le voyage sur un autre appareil.

J'eus un petit sourire en apercevant l'homme qui se tenait au bout de la file des passagers. Âgé d'une cinquantaine d'années, il était vêtu de façon assez ridicule : short kaki, chaussettes montantes et chemise verte sur laquelle était brodé un insigne. Il tenait à la main un gros bâton orné d'un petit drapeau, et sur sa tête était posé un chapeau marron à larges bords. Son aspect comique était rehaussé encore par l'air à la fois sévère et suffisant qu'arborait son visage rougeaud à la peau grumeleuse. Ses genoux luisants étaient aussi rouges que son nez, et je me dis que ce devait être un acteur de cinéma ou un artiste de music-hall qui n'avait pas eu le temps de se changer. Derrière lui se groupaient environ vingt garçons d'une douzaine d'années, vêtus de la même manière, portant des havresacs sur le dos et des bâtons à la main, et qui, tous, avaient l'air aussi terriblement sérieux que leur chef.

« Pourquoi diable est-il habillé de cette façon ? » demandai-je à l'officier qui se trouvait le plus près de moi.

— « C'est la version américaine de la Brigade des Jeunes de Baden-Powell, » répondit-il. « Vous n'avez jamais fait partie de la Brigade ? »

Je secouai négativement la tête. « Et ceux-ci, qui sont-ils ? » demandai-je en désignant du doigt les jeunes garçons.

— « Les Scouts de Roosevelt, » répondit mon informateur. « On les appelle, je crois, les Jeunes Roughriders[2]. »

— « Leur chef ne paraît pas tellement jeune, » fis-je remarquer. L'homme me tournait maintenant le dos, présentant un postérieur rebondi qui menaçait de faire craquer le tissu kaki.

— « Il y a beaucoup de gens comme lui qui restent dans les Scouts, » dit l'officier. « Ils ne deviennent jamais adultes. Vous connaissez ce genre de types qui prennent plaisir à faire marcher les gosses comme de petits soldats ? »

— « Je suis bien content de ne pas avoir la charge de cette troupe, » dis-je d'un ton convaincu tout en jetant un coup d'œil sur les visages boutonneux et crispés qui apparaissaient sous les bords des chapeaux. Manifestement, aucun de ces garçons n'avait encore mis le pied sur un dirigeable.

Puis je remarquai quelque chose et me rendis compte que j'étais en train de manquer à mes devoirs. La taille, assez ronde, du chef-scout était entourée d'un ceinturon de cuir sur lequel rebondissait un grand étui à revolver. Quand l'homme fut arrivé près de l'officier qui vérifiait les billets, j'attendis qu'il eût montré le sien, puis, le saluant poliment, je lui dis :

« Je regrette, monsieur, mais toutes les armes doivent être remises au commissaire du bord jusqu'au débarquement. Si vous voulez bien me confier votre revolver… »

L'homme fit, avec son bâton, un geste de colère et tenta de passer devant moi en disant à sa troupe : « Allons, suivez-moi, mes garçons ! »

---

[2] Sobriquet donné aux officiers et soldats d'un célèbre régiment de cavalerie (composé uniquement de volontaires) recruté et organisé par Théodore Roosevelt pendant la guerre hispano-américaine.

— « Je regrette, monsieur, » répétai-je, « mais je ne puis vous autoriser à monter à bord avant que… »

— « J'ai le droit de porter un revolver si je le désire, » riposta-t-il. « Quelle sottise est-ce là ?… »

— « C'est le règlement en vigueur sur tous les aéronefs, monsieur. Si vous voulez bien me permettre de prendre votre revolver, je vous donnerai un reçu et vous pourrez réclamer cette arme en arrivant à Sydney… Mr. Egan, » ajoutai-je, après avoir jeté un coup d'œil sur son billet.

— « Capitaine Egan ! » rectifia-t-il d'un ton tranchant. « Chef des Roughriders. »

— « Capitaine Egan, » dis-je, « si vous ne me remettez pas votre revolver, nous ne pourrons vous autoriser à participer à ce vol. »

— « Je n'aurais pas ces ennuis à bord d'un dirigeable américain. Attendez que… »

— « Les règlements internationaux s'appliquent aux appareils américains aussi bien qu'aux britanniques, monsieur. Nous allons devoir partir sans vous, » ajoutai-je en regardant ma montre d'une manière significative.

— « Espèce de morveux ! » Pourpre de rage, il marmonna encore d'autres injures dans sa barbe, mais, débouclant son ceinturon, il en tira l'étui. Après un moment d'hésitation, il me le tendit. Je l'ouvris d'un coup sec et regardai l'arme.

« Je sais, » dit Egan, « c'est un pistolet à air ; mais il est très puissant ! »

— « Le règlement s'applique aussi à ce genre d'objets, monsieur, » dis-je. « Y a-t-il parmi vos… hum !… vos hommes quelqu'un qui soit armé de la même manière ? »

— « Naturellement non. J'ai fait partie des Roughriders. Des *vrais* Roughriders. Je suis même l'un des derniers à en avoir été congédié… Allons, venez, mes garçons ! » Il pointa son bâton en avant et se dirigea vers l'ascenseur, suivi de sa troupe sérieuse dont tous les membres me regardaient d'un air outragé pour avoir osé admonester leur chef. Il y avait de la place pour moi dans l'ascenseur, mais je préférai prendre l'escalier. Je n'étais pas sûr de pouvoir faire bonne contenance beaucoup plus longtemps.

Une fois à bord de l'appareil, je donnai le pistolet au commissaire, qui me remit un reçu en échange. Je confiai le reçu au premier steward que je rencontrai, en lui disant d'aller le porter dans la cabine du capitaine Egan. Puis je montai sur la passerelle. Nous étions sur le point de larguer les amarres. C'était le moment où cela valait la peine de se tenir sur la passerelle, et je ne me lassais jamais de cette expérience. L'un après l'autre, les câbles furent détachés et je sentis le dirigeable frémir un peu, comme s'il était impatient de se trouver tout à fait libre et de s'élever dans les airs. Les moteurs se mirent à ronronner et, à travers les glaces de côté, je vis les hélices tourner lentement. Le capitaine regarda devant lui, puis au-dessous de lui, et vérifia ses périscopes pour s'assurer que notre arrière était dégagé. Il donna des instructions, et la passerelle fut rentrée dans la coque. Maintenant, le dirigeable n'était plus retenu que par les câbles qui l'attachaient au pylône.

« Parez à glisser ! » lança la voix du capitaine Harding dans le téléphone.

— « Paré à glisser, capitaine ! » répondit la voix du contrôleur du pylône dans le récepteur.

— « Glissez ! »

Il y eut une légère secousse quand les câbles lâchèrent. Le *Loch Etive* se mit à tournoyer, le nez toujours engagé dans le cône.

« Arrière demie ! » D'après le ton de sa voix, on sentait que le capitaine Harding était soulagé de partir. Il frottait sa moustache blanche tombante avec satisfaction, un peu comme l'aurait fait un chat bien repu. Les moteurs se mirent à ronronner tandis que nous sortions du cône. Notre avant s'éleva.

« Avant demie ! » lança le capitaine. « Deux degrés à bâbord, pilote de direction. »

— « Bien, capitaine. Deux degrés à bâbord. »

— « Faites-nous monter à cinq cents pieds, pilote d'altitude ; et maintenez-vous à cette hauteur. »

— « Cinq cents pieds, capitaine ! » Le pilote d'altitude fit tourner la grande roue devant laquelle il officiait. Tout autour de nous, sur la vaste passerelle, des instruments vrombissaient

et cliquetaient, et nous nous trouvions en présence de tout un étalage de données qui auraient complètement dérouté un capitaine de navire de l'ancien temps.

Le vaste aérodrome disparut progressivement à nos yeux, et nous virâmes en direction de l'océan scintillant qui s'étendait au-delà de la baie de San Francisco. Au-dessous de nous, on voyait se rapetisser les coques des dirigeables encore amarrés. Le *Loch Etive* se comportait aussi magnifiquement qu'à l'accoutumée et volait presque de son plein gré. Maintenant, nous étions au-dessus de l'océan.

« Cinq degrés à bâbord, pilote de direction ! » dit le capitaine Harding, penché sur la console de l'ordinateur.

— « Cinq degrés à bâbord, capitaine ! »

Nous commençâmes à tourner, de sorte que, des hublots de tribord, nous voyions les gratte-ciel de San Francisco peints de milliers de couleurs éblouissantes.

— « Montez à deux mille pieds, pilote d'altitude ! »

— « Deux mille pieds capitaine ! »

Et nous nous élevâmes, à travers quelques traînées de nuages, jusqu'à cette vaste mer bleue qu'était le ciel.

— « En avant toute ! »

Avec un rugissement, les puissants moteurs poussèrent le dirigeable en avant. Progressivement, il prit sa vitesse de croisière de cent vingt miles à l'heure, en route vers l'Amérique du Sud, transportant à son bord trois cent quatre-vingt-cinq passagers et les quarante-huit tonnes de sa cargaison aussi aisément qu'un aigle une souris.

Vers le milieu de la soirée, l'histoire de ma rencontre avec le chef-scout s'était répandue parmi l'équipage. Quelques-uns de mes camarades officiers m'arrêtèrent pour me demander où en étaient mes rapports avec « Robbie le Roughrider », comme quelqu'un l'avait surnommé ; mais je les assurai que, à moins que celui-ci ne se révélât un dangereux saboteur, je m'efforcerais soigneusement de l'éviter pendant le reste du voyage. Cependant, la suite des événements prouva qu'il ne partageait pas ce désir.

Ma seconde rencontre avec lui eut lieu ce soir-là, alors que j'effectuais ma ronde sur le dirigeable – tâche habituellement longue et assez fastidieuse.

Les installations du *Loch Etive* étaient décrites, dans la brochure de la compagnie, comme « luxueuses » et, en particulier, dans les appartements de 1re classe, elles étaient incontestablement magnifiques. Partout, le « plastique » était traité de façon à ressembler exactement à du marbre, à du chêne, à de l'acajou ou du teck, à de l'acier, à du cuivre ou à de l'or. Il y avait des rideaux de peluche et de soie masquant les larges hublots sur toute la longueur du dirigeable ; il y avait de moelleux tapis bleus, rouges et jaunes, de confortables fauteuils dans les salons et les fumoirs. Les ponts réservés aux jeux et aux sports, les restaurants, les fumoirs, les bars et les salles de bains étaient pourvus des plus élégants accessoires et des derniers gadgets, et étincelaient de lumière électrique. C'était ce luxe qui faisait du *Loch Etive* l'un des plus coûteux paquebots du ciel, mais la plupart des passagers estimaient que le voyage valait bien son prix.

Arrivé aux cabines de 3e classe, je me disais, non sans un vif soulagement, que j'en aurais bientôt terminé avec mon inspection, quand, brusquement, surgit d'un couloir conduisant aux salles à manger le capitaine des Roughriders en personne. Son visage était cramoisi. Il éclatait de fureur et me saisit brutalement par le bras en hurlant :

« J'ai une réclamation à faire ! »

Je ne m'attendais guère à un compliment de sa part. Je haussai les sourcils d'un air interrogateur.

« Au sujet du restaurant ! » précisa-t-il.

— « Cela regarde les stewards, monsieur ! » répondis-je d'un ton soulagé.

— « Je me suis déjà plaint au chef steward et il a refusé de faire quoi que ce soit !... » Egan me regarda sous le nez en demandant : « Vous êtes officier, n'est-ce pas ? »

Je fus bien obligé de l'admettre, mais j'ajoutai : « Ma tâche consiste à veiller sur la sécurité du dirigeable. »

— « Et sur la morale aussi, je suppose ? »

Franchement étonné, je bredouillai : « Sur la morale, monsieur ? »

— « C'est ce que j'ai dit, jeune homme. J'ai des devoirs envers mes scouts. Je ne m'attendais pas à les voir soumis à ces affronts, à cette débauche… Venez avec moi ! »

Poussé plus par la curiosité que par tout autre sentiment, je le suivis dans la salle à manger, où un orchestre jouait une musique de jazz assez insipide tandis que quelques couples dansaient. À toutes les tables, les gens mangeaient ou bavardaient, et bon nombre d'entre eux regardaient avec curiosité la table à laquelle étaient assis les quelque vingt jeunes Roughriders.

« Tenez ! » siffla Egan. « Tenez ! Qu'en dites-vous, maintenant ? »

— « Je ne vois rien, monsieur. »

— « Personne ne m'avait dit que je montais à bord d'un temple de Jézabel volant ! Des femmes dévergondées qui s'exhibent !… Regardez ! Regardez ! »

Je m'apprêtais à dire que les femmes portaient des toilettes du soir légères, mais rien de plus choquant que ce qu'on aurait pu voir tous les soirs à Londres, quand mon interlocuteur reprit : « Et cette musique répugnante !… Une musique de jungle ! » Il montra du doigt les musiciens, qui avaient l'air de s'ennuyer mortellement sur l'estrade. « Et pire encore que cela !… » Il se rapprocha et me siffla dans l'oreille : « Il y a, jeune homme, des *moricauds* qui dînent à la table juste à côté de la nôtre ! Est-ce là ce que vous appelez un dirigeable décent ? »

À la table la plus proche de celle des scouts étaient assis un groupe de fonctionnaires indiens qui venaient de terminer leurs examens à Londres et faisaient route vers Hong-Kong. Ils étaient correctement vêtus et bavardaient tranquillement entre eux.

« Des garçons blancs contraints de manger coude à coude avec des moricauds ! » poursuivit Egan. « On ne nous a pas consultés avant de nous transférer sur ce dirigeable, vous savez. Sur un appareil américain convenable… »

Le chef steward s'approcha en me jetant un regard d'excuse. Je crus avoir trouvé une solution.

— « Peut-être ce passager et les jeunes garçons qui l'accompagnent pourraient-ils dîner dans leurs cabines ? » suggérai-je en m'adressant à lui.

— « Jamais de la vie ! » protesta Egan, dans les yeux duquel brillait une lueur dure et rageuse. « Je dois surveiller mes garçons, m'assurer qu'ils mangent à leur faim et proprement ! »

J'étais sur le point d'abandonner la partie quand le steward, le visage impassible, proposa qu'on mît des paravents autour de la table. Ils n'empêcheraient pas la musique de se faire entendre, bien sûr ; mais, du moins, le capitaine et ses jeunes compagnons ne seraient forcés de voir ni les dames légèrement vêtues ni les fonctionnaires indiens. Egan accepta de mauvaise grâce ce compromis et se disposait à retourner à sa table quand l'un des garçons se précipita vers nous, un mouchoir sur la bouche, le visage vert. Un autre garçon le suivait en criant : « Je crois que Dubrowski a le mal de l'air, chef ! »

Je m'éloignai précipitamment[3] laissant Egan demander en hurlant un médicament contre la nausée.

Étant essentiellement un trouble psychologique, le mal de l'air peut être contagieux et, à mon grand soulagement, j'appris bientôt que Egan et toute sa troupe en étaient atteints. Quand, deux jours plus tard, nous arrivâmes à Quito, en Équateur britannique, je n'avais plus entendu parler du chef-scout – bien que, je crois, l'un des médecins du bord eût eu fort à faire avec lui.

Nous fîmes une brève escale à Quito pour prendre quelques passagers, du courrier, ainsi que deux cages pleines de singes destinées à un zoo d'Australie.

Bien avant que nous ne survolions le Pacifique, Egan s'était fait une réputation tant parmi l'équipage que parmi les passagers et, bien que soutenu par certains de ceux-ci, il était devenu pour la plupart d'entre eux un grand sujet de plaisanterie.

---

[3] Rampant : personnel non navigant dans les compagnies aériennes.

Le capitaine Harding n'avait pas eu affaire directement à Egan, et ce qu'il entendait raconter de mes difficultés avec lui le faisait sourire. « Il faut vous montrer plus ferme envers ce monsieur, lieutenant Bastable, » me dit-il. « Sachez bien que c'est tout un art que de savoir maîtriser un passager difficile ! »

— « Celui-ci est fou, capitaine, » répondis-je, tandis que nous prenions un verre dans le petit bar réservé aux officiers qui était situé au-dessus de la cabine de contrôle. « Je voudrais que vous voyiez ses yeux, » ajoutai-je.

Harding eut un sourire de sympathie, mais, de toute évidence, il attribuait beaucoup des difficultés que j'éprouvais à mon manque d'expérience et au fait que j'étais avant tout un « rampant ».

Notre traversée de cette large portion d'océan qui s'étend entre l'Amérique du Sud et la première des îles du Pacifique fut aussi paisible que d'habitude, et nous volâmes dans un ciel bleu et ensoleillé.

Mais, comme nous arrivions en vue de Puka Puka, nous reçûmes un message téléphonique nous annonçant qu'un violent orage se déchaînait dans la région de Papeete. Des parasites vinrent bientôt brouiller le message, mais, à ce stade du voyage, nous n'eûmes pas trop de peine à maintenir le dirigeable en équilibre. Les stewards avertirent les passagers qu'ils risquaient de ressentir quelques secousses en approchant de Tahiti, mais nous espérions pouvoir atteindre l'île à temps. Nous montâmes à deux mille cinq cents pieds, avec l'espoir d'éviter ainsi les vents les plus violents. Les ingénieurs responsables des nacelles reçurent l'ordre de maintenir le *Loch Etive* « en avant toute » quand nous atteindrions la zone de perturbation atmosphérique.

Quelques minutes plus tard, il fit tout à coup étrangement sombre et une bizarre lueur froide et grisâtre filtra à travers nos hublots. Il fallut allumer la lumière électrique.

Un moment après, nous plongions au cœur de l'orage et entendions une violente rafale de grêle battre contre l'énorme coque du dirigeable. Le vacarme était semblable à celui de milliers de mitrailleuses crépitant en même temps, et c'était à peine si nous pouvions nous entendre parler. La température

baissa brusquement, et nous fûmes transis jusqu'au moment où le système de chauffage fut mis en marche.

Tandis que le tonnerre et les éclairs faisaient rage autour de nous, le *Loch Etive* fut un peu secoué, mais ses moteurs répondirent par un vrombissement de défi, et nous plongeâmes dans le nuage noir et tourbillonnant.

Il n'y avait pas de danger que la foudre frappât la coque parfaitement isolée du dirigeable. De temps à autre, les nuages se séparaient, nous laissant entrevoir la mer qui bouillonnait au-dessous de nous.

« Je suis bien content de ne pas être en bas ! » dit le capitaine Harding avec un large sourire. « Il y a de quoi vous rendre heureux que le dirigeable ait été inventé ! »

Une musique douce se fit entendre dans les récepteurs téléphoniques sur la passerelle. Le capitaine fit signe à son second de l'interrompre, en marmonnant : « ...Jamais rien pu comprendre à ce machin-là ! »

Je sentis mon estomac chavirer au moment où l'appareil descendit brusquement de quelques pieds, mais je me remis aussitôt. Cependant, de petits frissons de peur me parcouraient tout entier. C'était la première fois que je me sentais inquiet à bord d'un dirigeable depuis que le major Howell m'avait pris en charge à Teku Benga... et cela semblait remonter à des siècles.

« Quel sale temps ! » murmura le capitaine. « C'est le pire que j'aie jamais connu à cette époque de l'année ! » Boutonnant le col de sa vareuse, il demanda : « Où en est l'altitude ? »

— « Elle se maintient, capitaine, » répondit le pilote d'altitude.

À ce moment, la porte donnant sur la passerelle s'ouvrit et le troisième officier entra. Il était furieux.

« Que se passe-t-il ? » lui demandai-je.

— « Bon Dieu ! » jura-t-il. « Je viens d'avoir des démêlés avec votre type, Bastable. Au diable cet Egan ! Il réclame à cor et à cri des parachutes et des radeaux de sauvetage ! Il est fou à lier ! Je n'ai jamais vu un passager comme lui ! Il dit que nous allons tomber ! J'ai eu une terrible engueulade avec lui ! Il voulait vous voir, capitaine, » a jouta-t-il en se tournant vers Harding.

J'adressai un petit sourire au capitaine, qui me répondit par une grimace. « Que lui avez-vous dit, numéro 3 ? » demanda-t-il.

— « Je crois que j'ai fini par le calmer, capitaine. » Avec un froncement de sourcils, le troisième officier ajouta : « Mais j'ai eu toutes les peines du monde à me retenir de lui envoyer mon poing sur la figure ! »

— « Vous avez bien fait de vous en abstenir, numéro 3. » Tirant sa pipe de sa poche, le capitaine se mit à la bourrer, tout en poursuivant : « Ce ne serait pas une très bonne réclame pour la compagnie s'il nous intentait un procès, vous ne croyez pas ? Et puis, nous avons une responsabilité toute particulière – un devoir de courtoisie envers l'American Impérial… »

Le troisième officier se tourna vers moi et me demanda : « Je suppose qu'il vous a dit qu'il avait de puissantes relations politiques en Amérique et qu'il vous ferait dégrader ? »

— « Non ! » répondis-je en riant, « je n'ai pas encore eu droit à cela ! »

À ce moment, la grêle se mit à frapper plus violemment encore et le vent hurla avec fureur, comme pour nous punir de l'insolence dont nous faisions preuve en restant dans les airs. Le dirigeable fit une descente terrible, puis redressa sa position. Il frissonna sur toute la longueur de sa coque. Dehors, il faisait nuit noire, mais les éclairs crachaient de tous côtés. Dans l'intention d'aller rassurer les passagers, puisque je ne pouvais rien faire d'efficace sur la passerelle, je me dirigeai vers la porte.

Au même instant, celle-ci s'ouvrit brusquement et Egan, l'image même de la colère et de la frayeur réunies, suivi de ses scouts, leurs visages décomposés par la peur, fit irruption sur la passerelle.

Tout en s'avançant vers le capitaine, il faisait de grands gestes avec son bâton. « J'ai des devoirs envers ces garçons ! » hurla-t-il. « Leurs parents me les ont confiés ! J'exige qu'on nous donne immédiatement des parachutes et des radeaux de sauvetage ! »

— « Je vous en prie, monsieur, retournez dans votre cabine ! » dit Harding d'un ton ferme. « Le dirigeable est en parfaite sécurité ! Il vaut beaucoup mieux, cependant, que les

passagers ne se promènent pas d'un côté et de l'autre – et surtout pas sur la passerelle. Si vous vous sentez nerveux, un des médecins du bord va vous donner un calmant. »

Pour toute réponse, Egan cria quelque chose d'incohérent. « Veuillez quitter ma passerelle, monsieur ! » dit le capitaine Harding avant de remettre sa pipe dans sa bouche et de lui tourner le dos.

Je fis un pas en avant en disant : « Je crois que vous feriez mieux… »

Mais Egan avait posé sa main grassouillette sur l'épaule de Harding en criant : « Écoutez-moi, capitaine ! J'ai le droit de… ! »

Le capitaine se tourna vers nous en disant : « L'un de vous, messieurs, aurait-il l'obligeance de reconduire ce passager dans sa cabine ? »

Le troisième officier et moi nous saisîmes d'Egan et le traînâmes au-dehors. Il tremblait de tous ses membres et offrit étonnamment peu de résistance. Nous le conduisîmes dans le couloir, où j'appelai deux stewards pour me remplacer car, furieux de la manière dont Egan avait traité Harding, je craignais de ne pouvoir me contenir plus longtemps.

Quand je retournai sur la passerelle, le capitaine fumait sa pipe comme si rien ne s'était passé. « Sacrée femelle hystérique ! » grommela-t-il sans s'adresser à personne en particulier. « J'espère que cet orage va bientôt passer… »

III

CATASTROPHE ET DISGRACE

Quand enfin nous atteignîmes Tahiti et commençâmes à descendre à travers les nuages dans l'espoir de nous amarrer, il devint évident pour nous qu'un violent typhon s'était déchaîné sur l'île. Le dirigeable frémissait et faisait des embardées dans le ciel, et nous avions toutes les peines du monde à lui conserver un certain équilibre.

Au-dessous de nous, des centaines de palmiers ployaient jusqu'à terre sous le souffle du vent, et un certain nombre de bâtiments étaient sérieusement endommagés. Sur le terrain d'atterrissage, seuls trois pylônes d'amarrage tenaient encore debout, et deux vaisseaux aériens y étaient déjà amarrés. Il avait fallu tout un réseau de câbles supplémentaires pour les attacher.

Après avoir examiné la situation, le capitaine ordonna au pilote de direction de continuer à voler en cercle au-dessus du terrain, puis il quitta la passerelle en disant : « Je reviens tout de suite. »

Avec un clin d'œil entendu, le troisième officier me dit :

« Cela ne m'étonnerait guère qu'il soit allé prendre un verre de rhum pour se réconforter. On ne peut pas lui en vouloir, avec cet orage et ce diable d'Egan par-dessus le marché ! »

Le grand dirigeable continuait à décrire des cercles à toute vitesse, luttant contre la violence d'une tempête qui ne donnait aucun signe d'apaisement. De temps en temps, je regardais vers la terre, et je ne pouvais que constater que les vents déchaînés continuaient à balayer l'aérodrome.

Un quart d'heure s'écoula sans que le capitaine reparût sur la passerelle. « Ce n'est pas dans ses habitudes de rester absent aussi longtemps ! » fis-je remarquer.

Le troisième officier essaya d'obtenir au téléphone la cabine de Harding, mais il n'y eut pas de réponse. « Il doit être en route pour revenir ici, » dit-il.

Cinq autres minutes passèrent et, le capitaine ne revenant toujours pas, le troisième officier envoya un homme d'équipage voir dans sa cabine si tout allait bien.

Un moment plus tard, l'homme revint en courant, le visage décomposé. « C'est le capitaine !... » balbutia-t-il. « Il est dans la soute aux parachutes !... blessé !... Un médecin est parti le voir ! »

— « Dans la soute aux parachutes ? Que fait-il donc là ? » Comme il était impossible à aucun des autres officiers de quitter la passerelle, je suivis l'homme le long de l'étroit couloir, puis en haut de la petite échelle conduisant aux cabines des officiers. Passant devant la cabine du capitaine, nous arrivâmes à une autre petite échelle menant à la coursive située entre les soutes où était entreposé le matériel de sauvetage. La lumière y était faible, mais je pus cependant distinguer le capitaine gisant au pied de l'échelle, le visage tordu en une grimace de douleur. Je m'agenouillai près de lui.

« ...Tombé de cette sacrée échelle ! » murmura-t-il avec peine. « Je crois que j'ai la jambe cassée. » Le dirigeable fut secoué par une nouvelle et violente rafale de vent. « Damné Egan ! » reprit le capitaine. « Je l'ai trouvé en train d'essayer d'ouvrir la soute aux parachutes. Je suis monté pour le faire sortir. Il m'a poussé... aïe ! »

— « Où est Egan maintenant, capitaine ? »

— « Il s'est sauvé. Je suppose qu'il a pris peur. »

Le médecin arriva et déclara, après avoir examiné la jambe : « J'ai peur que ce ne soit une fracture. Vous allez devoir rester à terre pendant quelque temps, capitaine. »

Je remarquai le regard du capitaine quand il entendit ces mots. C'était un regard de pure frayeur. S'il devait rester à terre maintenant, cela signifiait qu'il devrait y rester pour toujours, car il avait déjà largement dépassé l'âge de la retraite. Le chef-

scout Egan avait réussi à mettre fin à la carrière volante de Harding – et par là même à sa vie. Si cet Egan avait été auprès de moi à ce moment-là, je crois bien que je l'aurais tué !

Peu après, l'orage s'étant enfin calmé, nous manœuvrâmes pour pénétrer dans le cône resté libre sur le terrain d'atterrissage. Le ciel était redevenu tout à fait pur, le soleil brillait, et Tahiti nous apparaissait, plus belle que jamais. À part quelques bâtiments endommagés et quelques arbres cassés, on n'aurait jamais pu croire qu'un typhon venait d'y faire rage.

Un peu plus tard, je vis les brancardiers prendre la civière sur laquelle était étendu le capitaine Harding, pour la porter à l'avant du dirigeable, puis l'ascenseur le descendre à terre, où l'attendait l'ambulance.

Je me sentais terriblement malheureux. Et j'étais certain que je ne reverrais plus jamais le capitaine. Dieu ! comme je haïssais Egan pour ce qu'il avait fait ! Jamais je n'ai autant haï quelqu'un. Dans ce monde du Futur, Harding avait été l'une des rares personnes avec lesquelles j'avais pu me lier d'amitié, sans doute parce qu'il était âgé et que, de ce fait, il appartenait davantage à mon monde qu'au sien – et, maintenant, il était parti ! J'éprouvais un terrible sentiment d'abandon, je peux vous le dire. Et je décidai que, désormais, j'aurais tout particulièrement à l'œil le « capitaine » Egan.

Après avoir survolé Tonga, nous poursuivîmes notre route vers Sydney à une vitesse à peine inférieure à cent vingt miles à l'heure, en luttant contre un vent debout qui, comparé à la tempête que nous venions d'essuyer, nous faisait l'effet d'une douce brise.

Pendant tout le temps qui s'était écoulé depuis notre arrivée à Tahiti, Egan et ses scouts n'avaient quitté leurs cabines que pour prendre leurs repas derrière leurs ridicules paravents.

Le chef-scout semblait enfin vaincu par sa propre stupidité, et il devait comprendre qu'il s'en était tiré à bon compte en ce qui concernait l'affaire de la soute aux parachutes. Quand, un jour, nous nous croisâmes dans un couloir, il baissa les yeux et passa devant moi sans m'adresser la parole.

Mais ce fut alors que se produisit l'incident qui devait amener les véritables catastrophes des mois suivants.

Le soir précédant celui où nous devions arriver à Sydney, un appel émanant de la salle à manger de 3e classe nous parvint sur la passerelle. Il semblait y avoir des ennuis de ce côté-là, et c'était à moi d'aller y mettre bon ordre.

À contrecœur, je quittai la passerelle et me dirigeai vers la salle à manger. Dans un coin, près de la porte donnant sur les cuisines, il y avait un attroupement. Des stewards en veste blanche, des membres de l'équipage en bleu marine, des messieurs en tenue de soirée et des jeunes femmes en robe courte se pressaient autour d'un homme vêtu du short kaki et de la chemise verte d'un jeune Roughrider – uniforme qui ne m'était que trop familier. Au milieu de cette mêlée se tenaient les scouts terrorisés. Je jetai un coup d'œil sur Egan. Il serrait son bâton dans sa main et en frappait ceux qui cherchaient à se saisir de lui. Son regard était fixe, son visage cramoisi avait une expression de fureur comique, et il criait des mots incohérents, dont je ne pus saisir qu'un seul, fort déplaisant : « Moricauds !... »

Un peu plus loin, quelques fonctionnaires indiens parlaient avec le jeune officier qui m'avait fait appeler.

« Que se passe-t-il, Muir ? » demandai-je à celui-ci.

Muir hocha la tête en répondant : « D'après ce que j'ai pu comprendre, ce monsieur » – il montra l'un des fonctionnaires – « a demandé à Mr. Egan de lui passer le sel. Mr. Egan l'a frappé, lieutenant ; puis il a commencé à s'en prendre aux amis de monsieur... »

Je constatai alors qu'il y avait sur le front de l'Indien une marque bleuâtre.

M'efforçant de me ressaisir, je dis : « Veuillez lâcher Mr. Egan et reculer tous, je vous prie. »

Avec reconnaissance, les passagers et les membres de l'équipage s'écartèrent d'Egan, qui se tenait debout, haletant, le regard fixe, ayant visiblement perdu la raison. D'un mouvement brusque, il se précipita vers la table la plus proche et se blottit dessous, le bâton bien serré dans la main, prêt à frapper.

Je fis un effort pour lui parler poliment, me rappelant qu'il était de mon devoir de protéger le bon renom de la compagnie aussi bien que celui de mon propre service, et dû ne donner à

Mr. Egan aucune occasion d'intenter un procès ou de faire appel à ses relations politiques pour nuire à qui que ce fût. Il m'était difficile d'entrer dans ces considérations étant donnée la violente haine que j'éprouvais à l'égard du chef-scout. J'essayai néanmoins de le prendre en pitié, de le ménager. « C'est fini, maintenant, capitaine Egan, » lui dis-je. « Si vous voulez bien présenter des excuses au monsieur que vous avez frappé… »

— « Des excuses ! » s'écria-t-il véhémentement, « à cette vermine ! » Avec un grognement de fureur, il pointa vers moi son bâton. Je m'en saisis et, en tirant de toutes mes forces, parvins à faire sortir Egan de dessous la table. Si je l'avais frappé à ce moment-là, pour le calmer, peut-être me l'aurait-on pardonné. Mais sa folie semblait être contagieuse.

Il approcha son visage grimaçant tout près du mien et gronda : « Rendez-moi mon bâton, espèce de sale pédé anglais amoureux des moricauds ! »

C'en était trop !…

Je ne me rappelle pas avoir porté le premier coup. Mais je me revois frappant et frappant encore, tandis qu'on me tirait en arrière. Je me rappelle avoir vu le sang couler de son visage tailladé. Je me rappelle lui avoir crié quelque chose à propos de ce qu'il avait fait à Harding. Je me rappelle son bâton, serré dans ma main, s'élevant et retombant. Puis je me sentis tiré en arrière par des membres de l'équipage ; tout devint soudain terriblement calme et je vis Egan gisant sur le plancher, le visage tuméfié et couvert de sang, complètement évanoui, mort peut-être.

Je me retournai, hébété, et vis les visages atterrés des scouts, des passagers, de l'équipage.

Je vis l'officier en second – qui faisait maintenant fonction de capitaine – arriver en courant. Je le vis regarder Egan et l'entendis demander : « Il est mort ? »

— « Non, » répondit quelqu'un. « Il devrait l'être, mais il ne l'est pas. »

L'officier en second s'approcha de moi et je lus la compassion sur son visage. « Mon pauvre Bastable ! » dit-il. « Vous n'auriez pas dû faire cela, mon vieux… Vous allez avoir des ennuis maintenant, j'en ai peur ! » Naturellement, je fus

relevé de mes fonctions dès que j'arrivai à Sydney et me présentai au quartier général de la police spéciale de l'Air. Chacun se montra compréhensif à mon égard, surtout après avoir entendu des autres officiers du *Loch Etive* le récit complet de ma mésaventure. Mais Egan avait déjà donné aux journaux du soir sa propre version de l'histoire. Le pire était en train de se produire. UN TOURISTE AMÉRICAIN ATTAQUÉ PAR UN OFFICIER DE POLICE, titrait le *Sydney Herald,* et les autres journaux publiaient, eux aussi, des reportages sensationnels, presque tous en première page. Le nom de la compagnie et celui du dirigeable étaient mentionnés ; le service de Sa Majesté le plus récemment constitué – la P.S.A. – était également mentionné (« Est-ce là ce que nous devons attendre des officiers chargés d'assurer notre protection ? » demandait l'un des journaux.) Des interviews de passagers étaient publiées et une déclaration officieuse du bureau de la compagnie à Sydney était citée. De mon côté, je n'avais naturellement rien dit à la presse, et certains journaux considéraient ce silence comme un aveu : je m'étais jeté sur Egan sans aucune provocation de sa part et avais tenté de le tuer. Très vite, je reçus par câble, de Londres, cet ordre de mon colonel : REVENEZ IMMÉDIATEMENT.

Le découragement s'empara de mon esprit et s'y installa, sombre et froid, pendant toute la durée du voyage de retour, que j'effectuai à bord du vaisseau aérien *Relentless*. Aux yeux de l'armée, il ne pouvait y avoir aucune excuse à ma conduite. Je savais que je passerais en conseil de guerre et que je serais presque certainement révoqué. Ce n'était pas une perspective agréable.

En arrivant à Londres, je fus immédiatement conduit au quartier général de la P.S.A., situé près du petit aérodrome militaire de Limehouse, et je fus consigné à la caserne en attendant qu'une décision fût prise à mon sujet par le ministère de la Guerre, sur avis de mon colonel.

D'après ce qui me revint aux oreilles, Egan s'était finalement laissé persuader de renoncer à toute plainte et, par la suite, de reconnaître qu'il m'avait sérieusement provoqué. Il n'en restait pas moins vrai que je m'étais mal conduit et que je méritais de passer en conseil de guerre.

Quelques jours après avoir eu connaissance de cette décision d'Egan, je fus convoqué dans le bureau du colonel, qui me fit asseoir. Le colonel Fry était un chic type, appartenant à la vieille école. Il comprenait ce qui s'était passé, mais m'exposa la situation sans ménagements.

« Écoutez, Bastable, » me dit-il, « je sais que vous en avez vu de dures. D'abord, votre amnésie, et puis ce… disons cet accès de colère… c'est cela ? Je comprends. Mais, voyez-vous, nous ne pouvons êtres sûrs que vous n'en aurez pas un autre. Je veux dire que… votre pauvre cerveau est resté… un peu fragile, non ? »

Je me rappelle lui avoir adressé un sourire forcé en demandant : « Vous pensez que je suis fou, colonel ? »

— « Non, non ! Bien sûr que non ! Mais… irritable, dirons-nous. Toujours est-il que, pour parler clairement, je dois vous demander votre démission, Bastable. »

Il toussota d'un air gêné et, sans me regarder, m'offrit un cigare. Je le refusai.

Puis je me levai, fis le salut militaire et dis : « Je comprends parfaitement, colonel, et j'apprécie la manière dont vous avez décidé de régler cette affaire. C'est très généreux de votre part, colonel. Naturellement, je vous remettrai ma démission. Demain matin, si cela vous convient, colonel ? »

— « Très bien. Prenez votre temps. Nous regretterons de vous perdre. Bonne chance, Bastable. Si j'ai bien compris, vous n'avez pas à craindre que la compagnie Macaphee vous intente un procès. Le capitaine Harding a parlé en votre faveur aux directeurs. Les autres officiers aussi, je crois. »

— « Merci de me le faire savoir, colonel. »

— « Je vous en prie. Bon courage, Bastable ! » Il se leva et me serra la main. « Oh ! à propos ! » reprit-il, « votre frère désire vous voir. J'ai reçu un message de lui. Il vous attendra ce soir au Club aéronautique royal. »

— « Mon frère, colonel ? »

— « Ignoriez-vous que vous en aviez un ? »

J'avais bien un frère. En fait, j'en avais trois. Mais je les avais laissés derrière moi, en 1902.

Avec le sentiment d'être devenu complètement fou, je quittai le bureau du colonel, retournai dans ma chambre, rédigeai ma lettre de démission, emballai mes quelques effets dans un sac, mis des vêtements civils et pris un cab électrique pour me rendre à Piccadilly et au Club aéronautique royal.

Pourquoi quelqu'un prétendait-il être mon frère ? Sans doute y avait-il une explication toute simple : ce devait être une erreur, naturellement. Mais je ne pouvais en être sûr.

IV

UN « FRÈRE » BOHÉMIEN

Assis dans le cab qui roulait sans à-coups, je regardais par la portière, tout en essayant de rassembler mes idées. L'incident avec Egan m'avait laissé complètement hébété, et c'était seulement maintenant, après avoir laissé la caserne derrière moi, que je commençais à saisir toute la portée de ce que j'avais fait. Je comprenais aussi que, tout bien considéré, je m'en tirais à bon compte. Cependant, mes efforts pour me faire accepter par la société de 1974 avaient été, semblait-il à présent, complètement gaspillés. J'étais encore beaucoup plus étranger à cette société maintenant que lorsque j'y avais pénétré pour la première fois. J'avais déshonoré mon uniforme et m'étais mis au ban de la société.

Qui plus est, le rêve euphorique avait commencé à se transformer en un cauchemar insensé. Je tirai ma montre de ma poche. Il n'était que trois heures : pas encore le soir, en aucun lieu que ce fût. Je n'étais pas certain de l'accueil qui me serait réservé au C.A.R.. Bien sûr, j'en étais membre, mais il était possible qu'on me priât de démissionner comme j'avais démissionné de la P.S.A.. Et je ne pourrais en vouloir à personne de m'y pousser. Après tout, ma présence risquait de causer une certaine gêne parmi les autres membres du Club. Je décidai de remettre ma visite au dernier moment. Frappant à la vitre du cab, je dis au chauffeur de m'arrêter au premier passage pour piétons ; puis je descendis, payai le prix de la course et me mis à marcher sans but sous les gracieuses arcades, regardant la profusion d'articles exotiques exposés dans les vitrines – articles venus de tous les coins de l'Empire et qui me

rappelaient des lieux que je ne reverrais peut-être jamais. Cherchant une évasion, j'entrai dans un cinéma, où je vis une comédie musicale dont l'action se passait au xvi® siècle, et qui avait pour vedettes un acteur nommé Humphrey Bogart, dans le rôle de Sir Francis Drake, et une actrice suédoise (la femme de Bogart, je crois) nommée Greta Garbo, dans le rôle de la reine Elizabeth. Chose étrange, c'est l'un des souvenirs les plus nets que j'aie conservés de cette journée.

Vers sept heures, je me rendis au Club et me glissai sans me faire remarquer dans l'agréable pénombre du bar, décoré de douzaines de glorieux souvenirs de l'aéronautique. Quelques tables étaient occupées par des membres du Club, mais, heureusement, personne ne me reconnut. Je commandai un whisky-soda et le bus presque d'un seul trait. J'en avais déjà pris plusieurs autres quand une main se posa sur mon bras, et je me retournai brusquement, m'attendant à ce qu'on me priât de sortir.

Au lieu de cela, je vis devant moi le visage souriant d'un jeune homme vêtu à ce qui (je l'appris par la suite) était la grande mode chez les étudiants les plus extravagants d'Oxford. Il avait des cheveux bruns assez longs et coiffés en arrière, sans raie. Il portait une sorte de redingote ou de soutane à revers de velours, une cravate écarlate, un gilet de brocart et un pantalon serré aux genoux mais qui allait en s'évasant jusqu'aux pieds. En 1902, nous aurions reconnu dans ce costume quelque chose de très semblable à celui dont s'affublaient les soi-disant esthètes. C'était un costume recherché dans le style bohémien, et je considérais avec quelque soupçon les jeunes gens qui portaient cet « uniforme ». Ils n'étaient pas du tout mon genre. Alors que j'avais réussi à ne pas me faire remarquer, ce jeune homme s'attirait les regards désapprobateurs de chacun. Je me sentais extrêmement gêné.

Cependant, il ne semblait pas avoir conscience de la réaction qu'il provoquait parmi les membres du Club. Prenant la main que je lui abandonnais mollement, il la serra avec chaleur en demandant : « Vous êtes frère Oswald, n'est-ce pas ? »

— « Je m'appelle Oswald Bastable, » répliquai-je, « mais je ne pense pas être celui que vous désirez voir. Je n'ai pas de frère. »

Il pencha la tête de côté et demanda en souriant : « Comment le savez-vous ? Je veux dire que… vous souffrez d'amnésie, n'est-ce pas ? »

— « Euh !… oui. » Il était parfaitement exact que je ne pouvais à la fois prétendre avoir perdu la mémoire et affirmer ne pas avoir de frère. Je m'étais mis dans une situation fausse. « Pourquoi ne vous êtes-vous pas manifesté plus tôt ? » rétorquai-je. « Au moment où les journaux ont publié toutes ces histoires à mon sujet ? »

Il se frotta la mâchoire et me regarda d'un air sarcastique. « J'étais à l'étranger à cette époque-là, » répondit-il. « En Chine, pour être précis. On est un peu coupé de tout, là-bas. »

— « Écoutez, » dis-je avec impatience, « vous savez parfaitement que vous n'êtes pas mon frère. J'ignore ce que vous voulez, mais je préférerais que vous me laissiez tranquille. »

— « Vous avez tout à fait raison, » répliqua-t-il. « Je ne suis pas votre frère. En fait, je m'appelle Dempsey – Cornélius Dempsey. J'ai eu l'idée de prétendre que j'étais votre frère afin de piquer votre curiosité et d'être sûr que vous accepteriez de me rencontrer. Mais… » – de nouveau il me jeta un coup d'œil sarcastique – « c'est bizarre que, souffrant d'amnésie, vous soyez cependant certain de ne pas avoir un frère !… Voulez-vous que nous restions ici pour bavarder, ou que nous allions prendre un verre ailleurs ? »

— « Je ne crois pas que je tienne ni à l'un ni à l'autre, Mr. Dempsey. Après tout, vous ne m'avez pas expliqué pourquoi vous vous étiez mis en tête de me mystifier de cette façon. Cela se serait révélé un jeu cruel, si je vous avais cru. »

— « Sans doute, » reconnut-il d'un ton désinvolte. « Par ailleurs, vous pouvez avoir de bonnes raisons pour vous prétendre amnésique. Peut-être avez-vous quelque chose à cacher ? Est-ce pour cela que vous n'avez pas révélé aux autorités votre véritable identité ? »

— « Ce que je peux avoir à cacher ne regarde que moi, » répliquai-je. « Et je peux vous assurer, Mr. Dempsey, qu'Oswald Bastable est le seul nom que j'aie jamais possédé. Maintenant… je vous serais reconnaissant de bien vouloir me laisser seul. J'ai beaucoup d'autres problèmes à considérer. »

— « Mais c'est justement pourquoi je suis ici, mon vieux ! Pour vous aider à résoudre ces problèmes. Si je vous ai offensé, j'en suis désolé. En fait, je suis vraiment venu pour vous aider. Accordez-moi une demi-heure. » Après avoir jeté un coup d'œil autour de lui, il reprit : « Il y a, au coin de la rue, un endroit où nous pourrions aller prendre un verre. »

— « Bon, » répondis-je enfin avec un soupir. Après tout, je n'avais rien à perdre. Pendant un moment, je me demandai si ce jeune dandy si flegmatique, si maître de lui-même, pouvait savoir ce qui m'était arrivé en réalité. Mais je repoussai cette pensée.

Nous quittâmes le C.A.R. pour nous diriger vers les arcades Burlington, l'un des rares endroits qui n'avaient pas beaucoup changé depuis 1902, puis nous nous engageâmes dans Jermyn Street. Bientôt, Dempsey s'arrêta devant une porte en bois plein et frappa avec le heurtoir de cuivre jusqu'à ce qu'on vînt nous ouvrir. Une vieille femme jeta un coup d'œil par l'entrebâillement de la porte, reconnut Dempsey et nous fit entrer dans un vestibule sombre. De quelque part au-dessous de nous venait un bruit de voix et de rires et, d'après l'odeur, je me dis que cet endroit devait être une sorte de cabaret. Nous descendîmes quelques marches et entrâmes dans une pièce faiblement éclairée où étaient disposées un certain nombre de tables en bois blanc. À ces tables étaient assis des jeunes femmes et des jeunes gens vêtus, comme Dempsey, à la mode bohémienne. Un ou deux d'entre eux le saluèrent tandis que nous nous frayions un chemin parmi les tables pour aller nous asseoir dans une niche. Un garçon arriva aussitôt, et Dempsey commanda une bouteille de vin rouge ordinaire. Je me sentais gêné, mais pas autant, toutefois, que dans mon propre Club. C'était mon premier contact avec un côté de la vie londonienne dont je soupçonnais à peine l'existence. Quand le garçon nous apporta le vin, j'en avalai un grand verre. Si je devais vivre en

réprouvé, pensais-je avec amertume, mieux valait m'habituer à ce genre de lieu.

Dempsey me regarda boire avec une expression d'amusement sur le visage. « Vous n'étiez encore jamais venu dans un caveau, n'est-ce pas ? » me demanda-t-il.

— « Non, » répondis-je en me versant un autre verre de vin.

— « On peut se détendre ici. L'ambiance est libre et décontractée. Est-ce que le vin est bon ? »

— « Excellent ! » Je me renversai contre le dossier de mon siège et demandai, en m'efforçant de prendre un air rassuré :

« Eh bien, Mr. Dempsey, de quoi s'agit-il ? »

— « Vous êtes sans emploi en ce moment, si j'ai bien compris ? »

— « C'est là un euphémisme ! » répondis-je d'un ton amer. « Je suis probablement inemployable ! »

— « Voilà précisément de ce dont il s'agit. Il se trouve que je connais un poste que vous pourriez prendre, si vous le désirez. À bord d'un dirigeable. J'en ai déjà parlé au capitaine, et il est disposé à vous engager. Il connaît votre histoire. »

Je me sentais méfiant. « De quel genre de travail s'agit-il, Mr. Dempsey ? » demandai-je. « Aucun honnête capitaine n'accepterait… »

— « Celui-là est l'un des hommes les plus honnêtes et les plus corrects qui aient jamais commandé un aéronef. » Abandonnant ses manières railleuses, Dempsey reprit d'un ton grave : « J'ai beaucoup d'admiration pour lui et je suis sûr qu'il vous plairait. Il est d'une droiture absolue. »

— « Alors, pourquoi ?… »

— « Ce dirigeable est une sorte de vieux coucou. Rien de comparable à vos grands paquebots du ciel. Il est démodé, lent, et transporte surtout des marchandises. Des marchandises qui n'intéressent pas les autres. Il effectue de petites besognes. Quelquefois des besognes dangereuses. Vous voyez le genre d'appareil ? »

— « J'en ai vu, » répondis-je en sirotant mon vin. Je ne pouvais guère m'attendre à une occasion d'une autre nature que celle-ci, et j'avais une chance incroyable qu'elle me fût offerte. Il était logique que de petits dirigeables « tramps » fussent à court

d'aéronautes chevronnés, étant donné qu'il était matériellement beaucoup plus intéressant de travailler pour de grandes compagnies. Et pourtant, à ce moment-là, ce point de vue m'importait peu. Ma propre folie me remplissait encore d'amertume. « Mais êtes-vous certain que le capitaine connaisse toute l'histoire ? » demandai-je. « J'ai été viré de l'armée pour de bonnes raisons, vous savez ! »

— « Je connais ces raisons, » répondit Dempsey d'un ton convaincu, « et je vous approuve. »

— « Vous m'approuvez ? Pourquoi ? »

— « Disons simplement que j'aime pas le genre d'hommes auquel appartient Egan. Et j'admire ce que vous avez fait pour ces Indiens auxquels il s'en est pris. Cela prouve que vous êtes un chic type et que vous avez du cœur. »

Je n'étais pas sûr d'apprécier de tels éloges venant de ce jeune homme. Je haussai les épaules en répondant : « Le fait que j'aie pris la défense des Indiens n'a été qu'accidentel. La vérité est que je détestais Egan à cause de ce qu'il avait fait à mon capitaine. »

Dempsey sourit. « Présentez les choses comme vous voudrez, Bastable, » dit-il. « De toute façon, ce poste est à prendre. Le voulez-vous ? »

Je vidai mon deuxième verre de vin avant de répondre, en fronçant les sourcils : « Je ne suis pas sûr… »

Dempsey remplit à nouveau mon verre. « Je ne cherche pas à vous convaincre de faire quelque chose qui ne vous plaît pas, » dit-il ; « mais je vous ferai simplement remarquer que peu de gens pourraient se montrer disposés à vous employer autrement que comme homme de pont – pendant quelque temps, du moins. »

— « Je m'en rends parfaitement compte. »

Il alluma un long cigare et reprit : « Peut-être avez-vous des amis qui vous ont offert un travail au sol ? »

— « Des amis ? Non, je n'ai pas d'amis. » C'était vrai : le capitaine Harding avait été pour moi ce qui ressemblait de plus près à un ami.

— « Et vous avez l'expérience des dirigeables, » poursuivit Dempsey. « Vous pourriez en piloter un en cas de besoin ? »

— « Je pense que oui. J'ai passé un examen équivalent à celui d'officier en second. Mais je manque probablement de pratique. »

— « Vous en acquerrez certainement très vite. »

— « Comment se fait-il que vous connaissiez le capitaine d'un cargo de l'air ? » demandai-je. « N'êtes-vous pas étudiant ? »

Dempsey baissa les yeux. « Vous vous demandez si je suis à l'Université ? » dit-il. « Eh bien, j'y ai été. Mais c'est une autre histoire… J'ai suivi votre carrière, vous savez, depuis le moment où on vous a découvert sur le sommet de cette montagne. On pourrait dire que vous avez captivé mon imagination. »

Je me mis à rire, sans beaucoup de gaieté. « Eh bien, » dis-je, « je pense que c'est généreux de votre part de vouloir essayer de me venir en aide. Quand pourrais-je voir ce capitaine ? »

— « Ce soir vous conviendrait-il ? » me proposa Dempsey avec un large sourire. « Nous pourrions aller à Croydon avec ma voiture. Qu'en pensez-vous ? »

Avec un haussement d'épaules, je répondis : « Pourquoi pas ? »

V

LE CAPITAINE KORZENIOWSKI

Dempsey nous conduisit à Croydon à vive allure, mais je ne pus m'empêcher d'admirer la façon dont il maîtrisait le vieux véhicule à vapeur Morgan. Nous arrivâmes à Croydon en une demi-heure.

La ville de Croydon est une ville d'aérodrome. Elle doit son existence à l'aérodrome et, de quelque côté qu'on se tourne, ce fait paraît frappant. Beaucoup d'hôtels portent le nom de fameux dirigeables, et les rues sont remplies d'aéronautes de toutes nationalités. Croydon est une ville insolente et bruyante si on la compare à la plupart des autres – une ville qui doit ressembler beaucoup à certains des vieux ports de mer de mon époque. (Peut-être, dans mon récit, devrais-je employer le futur et dire « sera », etc. Mais cela me semble difficile, car, naturellement, tous ces événements se sont déroulés dans mon passé personnel.)

Dempsey s'arrêta dans la cour d'un petit hôtel situé dans une rue écartée du centre de la ville. L'hôtel, dont le nom était *Au Repos de l'Aéronaute,* avait dû être autrefois un relais de poste. Inutile de dire qu'il se trouvait dans la partie ancienne de la ville et contrastait de façon frappante avec les tours de béton et de verre qui dominaient l'ensemble de Croydon.

Dempsey me fit traverser un salon rempli d'aéronautes de la vieille génération qui, manifestement, préféraient cette ambiance à celle d'hôtels plus élégants. Nous montâmes un escalier en bois et suivîmes un couloir conduisant à une porte, à laquelle il frappa en demandant : « Capitaine, pouvez-vous recevoir des visiteurs ? »

Je fus surpris par le ton de respect sincère avec lequel le jeune homme s'adressait à ce capitaine invisible.

— « Entrez, » répondit une voix âpre et gutturale. La voix d'un étranger.

Nous pénétrâmes dans une confortable chambre, dont le seul éclairage provenait d'un feu brûlant dans l'âtre. Dans un profond fauteuil de cuir était assis un homme d'une soixantaine d'années. Il portait une barbe taillée à l'impériale, dont la teinte gris fer s'harmonisait avec celle de ses cheveux. Ses yeux bleu-gris avaient un regard appuyé, pénétrant et qui inspirait confiance. Il avait un grand nez en bec d'aigle et une bouche bien dessinée. Quand il se leva, je constatai qu'il était relativement petit, mais solidement bâti. Sa poignée de main, quand Dempsey nous présenta l'un à l'autre, était sèche et ferme.

— « Capitaine Korzeniowski, » dit mon compagnon, « voici le lieutenant Bastable. »

— « Bonjour, lieutenant. » L'accent était prononcé, mais les mots très clairs. « Enchanté de faire votre connaissance. »

— « Tout le plaisir est pour moi, capitaine, » dis-je ; « mais je crois que vous feriez mieux de m'appeler tout simplement « monsieur ». J'ai démissionné aujourd'hui même de la police spéciale de l'Air. Je suis un civil, à présent. »

Korzeniowski sourit et, se tournant vers un grand buffet de chêne, me demanda : « Voulez-vous prendre un verre, *monsieur* Bastable ? »

— « Merci, capitaine. Un whisky, je vous prie. »

— « Très bien. Et vous, jeune Dempsey ? »

— « Un verre de ce Chablis que je vois dans le buffet, s'il vous plaît, capitaine. »

— « Très bien. »

Korzeniowski portait un gros pull-over blanc à col roulé. Son pantalon avait la teinte bleu de nuit de ceux des officiers de l'aviation civile. Sur une chaise, près du bureau appuyé contre le mur le plus éloigné de nous, je vis sa vareuse portant les galons de capitaine et, posée dessus, sa casquette un peu cabossée.

— « J'ai transmis votre proposition à Mr. Bastable, capitaine, » dit Dempsey en prenant son verre. « Et c'est pourquoi nous sommes ici. »

Korzeniowski se passa les doigts sur les lèvres et me regarda d'un air pensif en murmurant : « Sans doute. Sans doute. » Après nous avoir tendu nos verres, il retourna vers le buffet, se versa une faible dose de whisky et remplit le verre de soda. « Vous savez, » reprit-il, « j'ai grand besoin d'un second. Ce qu'il me faudrait, c'est quelqu'un qui ait une certaine expérience du pilotage, mais je ne peux trouver personne en Angleterre et je ne veux pas du genre d'homme que je serais susceptible de trouver ailleurs. J'ai entendu parler de vous par les journaux, Mr. Bastable. Vous avez la tête près du bonnet, à ce qu'il paraît. »

— « Pas en règle générale, capitaine, » répondis-je. « Mais je me trouvais dans des… circonstances particulières. »

— « C'est ce que j'ai cru comprendre. J'avais, jusqu'à tout récemment, un excellent second. Un nommé Marlowe. Il a eu des ennuis à Macao. » Fronçant les sourcils, le capitaine prit dans son bureau une boîte de cigares. Il m'offrit un de ces longs rouleaux de tabac noir et je l'acceptai. Dempsey refusa avec une petite grimace. Tout en parlant, le capitaine Korzeniowski tenait les yeux fixés sur moi, et j'avais l'impression qu'il lisait dans mon âme. Il parlait d'un ton grave et tous ses mouvements étaient lents, calculés. « On vous a trouvé sur les monts de l'Himalaya, » reprit-il. « Vous aviez perdu la mémoire. Vous avez suivi des cours pour entrer dans la police de l'Air. Vous avez eu une bagarre avec l'un des passagers du *Loch Etive*. Vous vous êtes emporté. Vous l'avez blessé grièvement. Ce passager était un insupportable individu, n'est-ce pas ? »

— « Oui, capitaine, » répondis-je. Le cigare était étonnamment doux et avait même un goût un peu sucré.

— « Il refusait de prendre ses repas à côté d'un groupe d'indiens, si j'ai bien compris ? »

— « Entre autres choses, capitaine. »

— « Bon, » dit Korzeniowski en me jetant encore un de ses regards pénétrants.

— « Egan était responsable de l'accident survenu à notre capitaine, ce qui l'a obligé à rester définitivement à terre, » expliquai-je. « Le capitaine ne pouvait supporter cette perspective. »

Korzeniowski hocha la tête en disant : « Je comprends ce qu'il a dû ressentir. J'ai connu autrefois le capitaine Harding. C'était un excellent aéronaute. Ainsi, votre faute était due à un excès de loyauté, si je comprends bien ? Cela peut être une faute très grave dans certaines circonstances, n'est-il pas vrai ? »

Ses mots semblaient avoir un sens particulier que je ne pouvais saisir. « Je suppose que oui, capitaine, » répondis-je.

— « Bon. »

— « Capitaine, » dit Dempsey, « je crois que, de tempérament en tout cas, il est des nôtres. »

Korzeniowski leva la main pour faire taire le jeune homme. Le regard fixé sur le feu, il restait absorbé dans ses réflexions. Au bout d'un moment, il se retourna en disant : « Je suis Polonais, Mr. Bastable. Naturalisé Anglais, mais Polonais de naissance. Si je retournais dans mon pays, je serais fusillé. Savez-vous pourquoi ? »

— « Vous êtes exilé, capitaine. Les Russes… »

— « Précisément : les Russes. La Pologne fait partie de leur empire. Je trouvais que ce n'était pas juste, que les nations devaient être libres de décider de leur propre destin. Je l'ai dit – il y a bien des années. On m'a entendu le dire. Et on m'a envoyé en exil. C'est alors que je suis entré dans le Service commercial aérien britannique. Parce que j'étais un patriote polonais. » Il haussa les épaules. Je me demandais pourquoi il me racontait cela, mais, comprenant qu'il devait avoir une bonne raison pour le faire, je l'écoutai avec respect. Enfin, il releva la tête et me regarda en disant :

« Ainsi, vous le voyez, Mr. Bastable, nous sommes tous les deux des réprouvés, à notre manière. Non parce que nous le voulons, mais parce que nous n'avons pas le choix. »

— « Je vois, capitaine. » J'étais toujours intrigué, mais je n'ajoutai rien.

— « Je suis propriétaire de mon dirigeable, » reprit Korzeniowski. « Il n'a pas très fière allure, mais c'est un bon

petit appareil. Voulez-vous faire partie de son équipage, Mr. Bastable ? »

— « Je le souhaite vivement, capitaine. Je vous suis très reconnaissant… »

— « Vous ne me devez aucune reconnaissance, Mr. Bastable. J'ai besoin d'un second, et vous avez besoin d'un poste. La solde n'est pas très élevée : cinq livres par mois, tout compris. »

— « Merci, capitaine. »

— « Bon. »

Je continuais à me demander quel rapport pouvait bien exister entre le jeune bohémien et le vieux patron de dirigeable. Ils semblaient très bien se connaître.

« Je pense que vous trouverez à vous loger pour cette nuit à l'hôtel, si vous le désirez, » poursuivit le capitaine. « Ralliez le bord demain matin. Huit heures, cela vous convient-il ? »

— « Parfaitement, capitaine. »

— « Bon. »

Je pris mon sac et regardai Dempsey d'un air interrogateur. Le jeune homme jeta un coup d'œil au capitaine, m'adressa un sourire et me tapa sur l'épaule en disant : « Installez-vous dans votre chambre. Je vous rejoindrai plus tard. Il me reste une ou deux questions à régler avec le capitaine. » Encore un peu abasourdi, je dis au revoir à mon nouveau patron et quittai la pièce. Au moment où je refermais la porte, j'entendis Dempsey dire : « Maintenant, en ce qui concerne les passagers, capitaine… »

Le lendemain matin, je pris un omnibus pour me rendre à l'aérodrome.

Il y avait là des douzaines de dirigeables, certains amarrés, d'autres arrivant ou partant, semblables à de monstrueuses abeilles tournant autour d'une monstrueuse ruche. Sous le soleil d'automne, les coques des vaisseaux aériens étincelaient comme de l'argent, de l'or ou de l'albâtre. La veille, avant de partir, Dempsey m'avait donné le nom de l'appareil à bord duquel je devais monter. C'était le *Rover*[4] (nom plutôt romantique, me dis-je), et le personnel de l'aérodrome m'avait appris qu'il était

[4] Le vagabond.

amarré au pylône numéro quatorze. Sous la froide lumière du jour, je me demandais si je n'avais pas agi trop précipitamment en acceptant ce poste, mais il était trop tard pour revenir sur ma décision. Je pourrais toujours quitter le dirigeable par la suite si je me rendais compte que je n'étais pas à la hauteur de ce qu'on attendait de moi.

En arrivant au pylône numéro quatorze, je découvris que le dirigeable avait été amarré ailleurs pour laisser la place à un gros cargo russe transportant des matières combustibles qui devaient être évacuées au plus vite. Personne ne semblait savoir où se trouvait maintenant le *Rover*.

Enfin, après avoir erré en vain pendant une demi-heure à sa recherche, j'appris que je devais me rendre au pylône numéro trente-huit, à l'autre extrémité du terrain. Je me traînai sous les énormes coques des paquebots et des cargos de l'air, me faufilai entre les câbles d'amarrage, contournai les pylônes, et trouvai enfin le numéro trente-huit et mon nouvel appareil.

Il était délabré et avait besoin d'être repeint, mais il paraissait aussi propre et brillant que le plus beau des vaisseaux aériens. Il possédait une coque dure, qui était apparemment une transformation de l'ancienne enveloppe en tissu. Il se balançait un peu à son pylône et, d'après la manière dont il oscillait entre ses câbles, semblait très lourdement chargé. Ses quatre gros moteurs de modèle ancien étaient encastrés dans des nacelles extérieures auxquelles on accédait par des coursives partiellement couvertes, et ses couloirs d'inspection étaient ouverts à tous vents. Je me faisais l'effet de quelqu'un qu'on aurait transféré de l'*Océanic* pour lui donner un poste à bord d'un navire sans ligne régulière. Étant donné que j'appartenais à une époque antérieure à celle où le dirigeable était apparu comme un moyen de transport pratique, l'intérêt qu'éveillait en moi le *Rover,* tandis que je l'examinais, était surtout un intérêt historique. Il était certes usé par le temps et les intempéries. L'argenture de sa coque commençait à s'écailler et les inscriptions indiquant son numéro (806), son nom et son immatriculation (Londres) se détachaient par endroits. Comme il était illégal d'avoir un numéro d'immatriculation partiellement effacé, deux membres de l'équipage, accroupis sur

une plate-forme suspendue par une poulie à la coursive supérieure, badigeonnaient les lettres et les chiffres à la créosote. L'appareil était encore plus ancien que mon premier dirigeable, le *Loch Ness,* et beaucoup plus rudimentaire. Il avait un petit air de dirigeable pirate. Je doutais qu'il pût se vanter de posséder des engins tels que : ordinateurs, régulateurs de température ou autres instruments de ce genre. Je me dis qu'il devait se contenter de la plus simple forme de radiotéléphonie et que sa vitesse ne pouvait guère excéder quatre-vingts miles à l'heure.

J'éprouvais un certain émoi en le regardant tournoyer nonchalamment entre ses câbles puis, comme à regret, revenir à sa position première. Il mesurait environ six cents pieds de long, et pas un pouce de toute sa surface ne paraissait en état de navigabilité. Je me hâtai de monter en haut du pylône, en espérant que ce n'était pas mon retard qui avait retenu le dirigeable.

Bientôt j'arrivai en haut du pylône et pénétrai dans le cône. Pour aller du cône dans le dirigeable, on ne disposait que d'une étroite planche, avec des cordes en guise de rampes. La planche ploya quand je mis le pied dessus. Le *Rover* n'était pourvu ni d'une passerelle d'embarquement couverte ni de parois en plastique pour empêcher les passagers de voir le sol à quelque cent pieds au-dessous d'eux. Un bizarre sentiment de satisfaction s'empara de moi. Après le choc que j'avais ressenti tout d'abord, l'idée de voler à bord de ce vieux cargo du ciel délabré et cabossé commençait à me plaire. Il possédait une sorte de style bien à lui, et son équipement n'avait rien de fantaisiste. Et puis, il me paraissait enveloppé d'une sorte d'aura, comme celle qui entourait les tout premiers dirigeables dont parlait si souvent le capitaine Harding.

En arrivant sur la plate-forme d'embarquement circulaire, je fus salué par un aéronaute portant un pull-over sale. Du pouce, il désigna un petit escalier en aluminium qui s'enroulait autour du centre de la plateforme, en disant : « Vous êtes le nouveau second, n'est-ce pas ? Le capitaine vous attend sur la passerelle. »

Je le remerciai et montai les marches conduisant à la passerelle. Seul s'y trouvait le petit homme trapu portant l'uniforme, bien repassé mais élimé, d'un capitaine de compagnie aérienne de fret. Il tourna vers moi ses yeux bleu-gris au regard pénétrant et songeur, un de ses cigares noirs aux lèvres, son impériale grise en bataille, et s'avança pour me serrer la main en disant :

« Content de vous avoir à bord, Mr. Bastable. »

— « Merci, capitaine. Je suis heureux d'y être. Je vous prie d'excuser mon retard, mais… »

— « Je sais, » interrompit-il, « on nous a délogés pour faire place à ce satané cargo russe. Vous ne nous avez pas retardés. Nous sommes en train de donner un coup de peinture à notre numéro d'immatriculation, et nos passagers ne sont pas encore arrivés. » Il désigna du doigt quelques marches conduisant à une porte au bout de la passerelle et ajouta : « Votre cabine est là-bas. Vous la partagerez avec Mr. Barry pendant la durée de ce voyage, mais vous aurez une cabine personnelle dès que nous aurons débarqué nos passagers. Ce n'est pas souvent que nous en transportons – bien que nous ayons des passagers de pont qui doivent monter à Saigon – et la cabine qui sera la vôtre plus tard est la seule convenable. Cet arrangement vous convient-il ? »

— « Oui, capitaine, je vous remercie. »

— « Très bien. »

Je ramassai mon sac.

« Votre cabine est à droite, » reprit Korzeniowski. « La mienne est juste en face de vous, et celle des passagers – qui sera la vôtre par la suite – est à gauche. Je crois que Barry vous attend. Nous nous reverrons dans un quart d'heure. J'espère que nous pourrons partir à ce moment-là. »

Je montai le petit escalier conduisant aux cabines, ouvris la porte de communication et me trouvai dans un étroit couloir sur lequel donnaient trois portes. Les parois étaient couvertes d'une peinture grise écaillée comme celle de la coque.

Je frappai à la porte de droite.

« Entrez, » dit une voix.

À l'intérieur de la cabine, un homme grand et mince, à l'épaisse tignasse rousse, était assis en sous-vêtements sur la couchette du bas, occupé à se verser une grande rasade de gin. Quand j'entrai, il leva les yeux et m'adressa un signe de tête amical en disant : « Bastable, n'est-ce pas ? Mon nom est Barry. Je peux vous offrir à boire ? » Il me tendit la bouteille, puis, comme s'il se rappelait soudain les bonnes manières, me présenta un verre.

— « Merci, il est un peu trop tôt pour moi, » répondis-je avec un sourire. « Ma couchette est celle du haut, je suppose ? »

— « Je le crains. Ce n'est probablement pas ce à quoi vous étiez habitué sur le *Loch Etive*. »

— « Cela me va très bien. »

— « Vous trouverez deux uniformes dans l'armoire, là-bas. (Marlowe était à peu près de votre taille, heureusement.) Vous pouvez y ranger tout votre attirail… J'ai entendu parler de votre bagarre. Bravo ! Ce sacré dirigeable transporte tout un ramassis de laissés-pour-compte. La discipline n'y est pas trop stricte, mais on travaille dur et le capitaine est l'un des meilleurs qui soient. »

— « Il m'a beaucoup plu, » dis-je tout en rangeant mes affaires dans l'armoire, d'où je venais de tirer un uniforme froissé. Pendant ce temps, Barry enfilait un pantalon et une vareuse.

— « L'un des meilleurs, » répéta-t-il. Après avoir vidé son verre, il le remit soigneusement à sa place ainsi que la bouteille. « Eh bien, » reprit-il, « je crois avoir entendu les passagers monter à bord. Nous pouvons enfin partir. Nous nous retrouverons sur la passerelle. À tout à l'heure. »

Lorsqu'il ouvrit la porte pour sortir, j'aperçus le dos de l'un des passagers qui entrait dans la cabine d'en face. C'était, en fait, une passagère – une femme portant un gros manteau de voyage de couleur sombre. Je trouvais bizarre que le capitaine Korzeniowski prît des passagers à son bord. Il ne semblait pas être le genre d'homme à apprécier les gens qui vivaient à terre. Mais sans doute le *Rover* accueillait-il favorablement toute occasion de réaliser un profit supplémentaire, les dirigeables de cette espèce travaillant avec une très petite marge de bénéfice.

Un moment plus tard, je rejoignis le capitaine et Mr. Barry sur la passerelle. Les pilotes d'altitude et de direction étaient à leurs commandes, et le radio était accroupi dans sa niche, en contact avec la tour de contrôle, attendant qu'on lui fît savoir quand nous pourrions quitter notre pylône.

Par la fenêtre ronde de la passerelle de commandement, je regardai tous les magnifiques dirigeables encore amarrés. Notre petit cargo semblait si peu à sa place au milieu d'eux que je me sentais heureux de partir.

Le capitaine Korzeniowski dit dans le tube acoustique : « Capitaine à toutes les machines. Parez à manœuvrer ! »

Une seconde après, j'entendis le grondement des moteurs Diesel que les ingénieurs commençaient à faire chauffer.

L'ordre arriva du contrôle au sol : nous pouvions partir.

Le capitaine prit son poste à l'avant et regarda en bas, de façon à pouvoir distinguer les grosses chaînes d'amarrage et la passerelle d'embarquement. Barry alla prendre place devant le transmetteur d'ordres et resta debout, le tube acoustique à la main. Le maître d'équipage se tenait à mi-hauteur de l'escalier conduisant à la plate-forme d'embarquement, la moitié du corps cachée par le tablier de la passerelle.

« Passerelle d'embarquement enlevée ! » dit le capitaine. « Fermez hermétiquement les portes ! »

Le maître d'équipage transmit cet ordre à un homme invisible, au-dessous de lui. On entendit des bruits, des coups sourds, des cris. Puis la tête du maître d'équipage reparut. « Parés à glisser, capitaine ! » dit-il.

« Glissez ! » Le capitaine se redressa et mit les deux mains dans les poches de sa vareuse, un cigare serré entre les dents.

« Glissez en bas ! » dit Barry dans le tube.

Il y eut une secousse quand l'appareil se détacha du pylône.

« Lâchez tous les câbles ! »

« Lâchez tous les câbles, en bas ! » répéta Barry.

Les câbles d'amarrage se détachèrent et nous nous sentîmes lâchés dans l'air.

« Toutes les machines en marche arrière ! »

Barry régla un bouton. « Toutes les machines en marche arrière ! » Il s'adressait maintenant aux ingénieurs accroupis dans leurs nacelles extérieures, occupés à soigner leurs moteurs.

Le dirigeable frémit et se cabra légèrement quand les machines le firent s'écarter du pylône.

« Deux cent cinquante pieds, pilote d'altitude ! » dit le capitaine en continuant à regarder par la fenêtre d'observation à l'avant.

— « Deux cent cinquante pieds, capitaine ! » Le pilote fit tourner sa grande roue métallique.

Lentement, nous glissâmes dans le ciel, notre avant légèrement dressé vers le haut, tandis que le pilote manœuvrait le gouvernail de profondeur et réglait les stabilisateurs.

Et, pour la première fois, j'éprouvai une impression de dépaysement. Je sentis que je laissais derrière moi tout ce que j'avais fini par comprendre de ce monde des années 70, et que j'entreprenais ce qui allait être pour moi un nouveau voyage de découvertes. Mon état d'esprit devait être un peu celui de ces anciens navigateurs de l'époque élisabéthaine prenant la mer pour aller voir ce qui se passait à l'autre extrémité de la planète.

Laissant derrière nous l'aérodrome de Croydon, nous survolâmes les champs du Kent, en route vers la côte, nous élevant progressivement jusqu'à une altitude de mille pieds, nous déplaçant par moments à moins de cinquante miles à l'heure. Le *Rover* répondait étonnamment bien, et je commençais à me rendre compte qu'il y avait en lui plus de ressources que je ne l'avais cru tout d'abord. J'apprenais à ne pas juger un dirigeable sur son apparence. Tout rudimentaire que fût son équipement, celui-là se déplaçait uniment et régulièrement, et son vol à travers le ciel avait quelque chose de majestueux. Barry, que j'avais pris pour un ivrogne arrivé à la fin d'une carrière peu glorieuse, se révélait un officier efficace, et je découvris bientôt qu'il buvait sec uniquement lorsqu'il était à terre. J'espérais vivement que mes manières guindées ne m'avaient pas fait prendre pour un poseur par mes camarades officiers.

Pendant la première journée et la première soirée de notre voyage, les passagers ne quittèrent pas leur cabine. Cela ne me

parut pas particulièrement surprenant. Peut-être souffraient-ils du mal de l'air ou n'avaient-ils tout simplement pas envie de se montrer. Après tout, il n'y avait sur le *Rover* ni cinéma ni pont-promenade. Si on voulait marcher un peu et voir autre chose que la cargaison entassée dans une demi-obscurité, il fallait aller sur les coursives extérieures et bien se cramponner au bastingage de crainte d'être précipité par-dessus bord.

Je m'acquittais de mes tâches avec enthousiasme, bien qu'un peu maladroitement au début, car je désirais vivement faire preuve de zèle vis-à-vis du capitaine Korzeniowski. Je crois que tant lui-même que le reste de l'équipage s'en rendaient compte, et bientôt je commençai à me détendre.

Quand nous arrivâmes au-dessus des eaux miroitantes et bleues de la Méditerranée, en route vers Jérusalem – notre première escale – j'avais commencé à acquérir la maîtrise du *Rover*. Il fallait le traiter avec beaucoup de douceur et avec ce qu'on pourrait appeler de la « grâce ». Manœuvré de cette façon, il était capable de faire à peu près tout ce qu'on attendait de lui. Cela peut paraître sentimental et ridicule, mais il y avait dans ce dirigeable un je-ne-sais-quoi d'affectueux et d'humain qui s'attachait aussi bien à l'équipage qu'à l'appareil lui-même.

Cependant, je ne voyais toujours pas les passagers. Ils prenaient leurs repas dans leur cabine, et non dans le petit mess où mangeaient les officiers et les hommes d'équipage. Je commençais à avoir l'impression qu'ils étaient gênés de se montrer à d'autres personnes que le capitaine Korzeniowski ou Mr. Barry, qui, tous deux, allaient de temps en temps leur rendre visite.

Nous n'avions à bord ni navigateur ni météorologiste spécialisés. Ces rôles étaient répartis entre le capitaine, Barry et moi-même. Le soir précédant notre arrivée à Jérusalem, j'avais pris le petit quart et vérifiais notre cap sur les cartes et les instruments quand le radio arriva à l'improviste et entama la conversation. Au bout d'un moment, il me demanda :

« Qu'est-ce que vous pensez de nos passagers, Bastable ? »

Je haussai les épaules en répondant : « Je n'en pense rien, Johnson. Je n'ai fait qu'entrevoir l'un d'eux : une femme. »

— « Je crois que ce sont des réfugiés, » reprit Johnson. « Le vieux a dit qu'ils devaient descendre à Brunei. »

— « Vraiment ? Ce n'est pourtant pas le coin le plus sûr du monde ! N'y a-t-il pas eu des histoires avec des bandits, là-bas ? »

— « Vous voulez dire avec des terroristes. Bien organisés, à ce qu'il paraît. J'ai entendu dire qu'ils étaient soutenus par les Allemands et les Japonais. Je ne serais pas surpris qu'ils cherchent à s'emparer de quelques-unes de nos colonies. »

— « Il existe des accords, » dis-je. « Ils n'oseraient pas. »

Johnson se mit à rire. « Vous êtes un peu naïf, vous savez, Bastable. Des troubles se préparent dans tous les coins de l'Orient : en Inde, en Chine, dans le Sud-Est de l'Asie. Les gens s'inquiètent. »

Johnson était un pessimiste qui se délectait de ce genre de nouvelles. De tout ce qu'il disait, il y avait à prendre et à laisser.

« Cela ne m'étonnerait pas que nos passagers soient des compatriotes du vieux, » poursuivit-il. « Des exilés polonais Ou même peut-être des anarchistes russes, vous ne croyez pas ? »

J'éclatai de rire. « Voyons, Johnson, » répondis-je. « Le capitaine n'a rien à voir avec cette sorte d'individus ! »

Johnson hocha la tête d'un air de réprobation moqueuse. « Vraiment, Bastable ! » s'écria-t-il, « vous êtes encore plus naïf que je ne le pensais ! Excusez-moi d'avoir interrompu votre travail. » Il s'éloigna d'un pas nonchalant. Avec un sourire, je chassai ses railleries de mon esprit. Johnson cherchait manifestement à semer le trouble en moi. C'était là un genre de plaisanterie comme on aime à en faire aux « bleus » à bord de n'importe quel vaisseau. Cependant, les passagers semblaient vraiment tenir à rester entre eux.

Le lendemain matin, nous nous amarrâmes à Jérusalem et je mis mon uniforme blanc pour aller m'occuper de la cargaison, composée surtout de caisses d'instruments aratoires qui devaient être livrées aux immigrés juifs de Palestine. Le temps était chaud et sec, et il y avait un peu de remue-ménage à propos de deux caisses qu'on attendait et qui n'étaient pas arrivées.

Comme je ne me trouvais pas encore à bord quand on avait commencé à embarquer la cargaison, j'envoyai chercher le capitaine. En l'attendant, j'achetai à un jeune marchand ambulant un journal de langue anglaise, sur lequel je jetai négligemment un coup d'œil. La seule nouvelle importante concernait l'explosion d'une bombe qui s'était produite, quelques jours plus tôt, au domicile de Sir George Brown – l'une des personnalités politiques les plus en vue. Heureusement, Sir George était absent de chez lui au moment de l'explosion, et seul un de ses domestiques avait été légèrement blessé. Mais cet attentat avait mis, naturellement, toute la presse en émoi. Les mots *Liberté pour les colonies* étaient gribouillés sur les murs des maisons. Cette affaire était manifestement l'œuvre de fanatiques, et je me demandais quel genre de fous pouvaient bien envisager d'employer de pareils moyens. Il y avait dans le journal sept ou huit photographies de personnes soupçonnées d'être mêlées à cette tentative de meurtre, et parmi elles le fameux comte Rudolfo Guevara, chassé depuis longtemps de son Portugal natal et que, jusqu'à l'explosion de la bombe, on croyait réfugié en Allemagne. Comment un gentilhomme tel que lui pouvait-il se tourner contre ceux de sa race et renier tous les idéaux auxquels auraient dû l'attacher sa naissance et son éducation ?... voilà ce que nul ne pouvait comprendre.

Enfin, le capitaine arriva, et cela mit bon ordre à la confusion qui régnait dans mon esprit. Je repliai le journal, le fourrai dans ma poche et repris mon travail.

Les voies du Destin sont vraiment étranges. Il est difficile de savoir de quelle manière elles s'accomplissent – et je ne le savais que trop bien car j'en avais fait suffisamment l'expérience. Ce qui s'est passé par la suite en est un exemple probant.

L'un des hommes qui transportaient la cargaison avait laissé un crampon sur l'une des caisses d'emballage et, en entrant dans la cale, j'y accrochai ma chemise, qui se déchira sur toute la hauteur du dos. Ce n'était pas grave, et je continuai mon travail jusqu'au moment où le capitaine remarqua ce qui s'était passé.

« Vous allez attraper un coup de soleil sur le dos si vous n'y prenez pas garde, » me dit-il. « Vous feriez mieux d'aller changer de chemise, Mr. Bastable. »

— « Si vous croyez que c'est nécessaire, capitaine, » répondis-je. Laissant un des gabiers surveiller le transport de la cargaison, je traversai l'étroit passage entre les cales et montai le petit escalier pour me rendre sur la passerelle et, de là, dans ma cabine. Il faisait terriblement chaud dans le couloir et toutes les portes étaient ouvertes. Pour la première fois, je vis distinctement les passagers en passant devant leur cabine. À leur vue, je fus profondément stupéfait, mais je ne pouvais m'arrêter pour les regarder bien qu'il me fallût faire un effort considérable pour m'en empêcher. Je me hâtai d'entrer dans ma cabine, dont je fermai la porte.

Je tremblais de tous mes membres en m'asseyant sur la couchette du bas pour tirer le journal de ma poche et le déplier lentement. J'avais vu un homme et une femme dans la cabine des passagers. Je ne connaissais pas la femme, mais le visage de l'homme ne m'était que trop familier. J'ouvris le journal et regardai de nouveau les photographies des anarchistes recherchés pour tentative d'assassinat sur la personne de Sir George Brown. Toutes sortes de pensées bouillonnaient dans mon esprit tandis que j'examinais avec une attention particulière l'une des photographies. Aucun doute n'était possible : le grand et bel homme que j'avais vu dans la cabine était le comte Rudolfo Guevara, le fameux anarchiste et assassin !

Des larmes me vinrent aux yeux tandis que les conséquences de cette révélation s'imposaient à mon esprit.

Le bon vieux patron de dirigeable qui m'avait fait l'effet d'un homme intègre et doué d'une grande force de caractère, l'homme entre les mains duquel j'avais si délibérément remis mon destin, était lui-même, pour le moins, un sympathisant socialiste !

Le sentiment d'avoir été trahi m'accablait. Comment pouvais-je m'être trompé aussi grossièrement sur le compte de quelqu'un ?

Je devrais, naturellement, prendre immédiatement contact avec les autorités pour les avertir de ce que j'avais découvert. Mais comment quitter le dirigeable sans éveiller les soupçons ? Il était probable que tous les officiers et tous les membres de l'équipage partageaient les convictions de leur capitaine. Je doutais de pouvoir arriver vivant jusqu'à la police de Jérusalem et, pourtant, mon devoir était d'essayer de la joindre.

Le temps avait dû passer rapidement tandis que je débattais ainsi avec moi-même car, tout à coup, je sentis le dirigeable faire une embardée et je compris qu'il s'était détaché du pylône d'amarrage.

J'étais dans les airs, impuissant maintenant à faire quoi que ce fût, à bord d'un dirigeable rempli d'hommes fanatiques et dangereux, qui ne reculeraient certainement devant rien pour me réduire au silence s'ils se rendaient compte que je les soupçonnais.

Avec un gémissement, j'enfouis ma tête dans mes mains.

Quel insensé j'avais été de faire confiance à Dempsey qui – cela me paraissait évident à présent – appartenait à la même bande ! J'attribuais ma folie au fait que je m'étais trouvé complètement désorienté après avoir donné ma démission.

La porte s'ouvrit brusquement et je sursautai. C'était Barry. Il souriait. Je le regardai avec horreur. Comment pouvait-il dissimuler aussi bien sa véritable nature ?

« Qu'avez-vous donc, mon vieux ? » me demanda-t-il d'un ton affable. « Un coup de soleil ? Le vieux m'a envoyé voir si tout allait bien. »

Au prix d'un grand effort, je parvins à articuler : « Les… les passagers… pourquoi sont-ils à bord ? » Je voulais entendre de lui une réponse qui prouverait son innocence et celle du capitaine Korzeniowski.

Il me regarda un moment d'un air surpris avant de répondre : « Vous voulez dire les gens qui sont dans la cabine en face de la nôtre ? Mais… ce sont tout simplement de vieux amis du patron. Il leur rend un service. »

— « Un service ? »

— « Précisément. Écoutez, » reprit-il, « vous feriez mieux de vous étendre pendant un moment. Vous devriez porter un

chapeau, vous savez. Voulez-vous une goutte d'alcool pour vous remettre d'aplomb ? » ajouta-t-il en se dirigeant vers son armoire.

Comment pouvait-il se comporter avec autant de désinvolture ? Sans doute – me disais-je – parce qu'à force de vivre en marge des lois on finissait par devenir indifférent aussi bien aux souffrances que l'on infligeait aux autres qu'à sa propre corruption.

Quelles chances pouvais-je avoir contre des hommes tels que Barry ?

LIVRE 3

LE REVERS DE LA MÉDAILLE
RENVERSEMENT DE LA SITUATION
ENTRE LE SEIGNEUR DES AIRS
ET SORT LE « VOYAGEUR TEMPOREL »

I

LE GÉNÉRAL O.T. SHAW

Tandis qu'étendu dans ma cabine je me remémorais les événements des derniers jours, je compris comment Cornélius Dempsey et, après lui, ses associés dans le crime en étaient venus à penser que j'étais des leurs. À leur point de vue, l'attaque à laquelle je m'étais livré sur la personne d'Egan visait la forme d'autorité que celui-ci représentait. Plusieurs insinuations avaient été faites à ce sujet et, en les interprétants de travers, je m'étais laissé entraîner dans cette effroyable situation.

« Nous sommes tous les deux des réprouvés, à notre manière, » avait dit le capitaine Korzeniowski. C'était seulement maintenant que la signification de ses paroles m'apparaissait. Il me prenait pour une tête brûlée comme lui-même ! Pour un socialiste ! Un anarchiste, même !

Mais, peu à peu, l'idée me vint que je me trouvais dans une position parfaite pour reconquérir mon honneur – pour faire oublier ma disgrâce – pour amener mes chefs à me réintégrer dans le service que j'aimais.

Car Korzeniowski et ses complices n'éprouvaient aucun soupçon à mon égard. Ils me considéraient toujours comme l'un des leurs. Si, d'une manière ou d'une autre, je parvenais à prendre le contrôle du dirigeable et à le ramener sur un aérodrome britannique, je pourrais livrer toute la bande à la police. Je deviendrais un héros (non pas, d'ailleurs, que je fusse attiré par les honneurs pour eux-mêmes) et, presque certainement, on me demanderait de rejoindre mon régiment. Et puis, je revis en esprit le visage du capitaine Korzeniowski,

ses yeux au regard pénétrant, et j'éprouvai un terrible serrement de cœur. Devrais-je vraiment envoyer cet homme en prison ? Un homme qui m'avait traité en ami, un homme d'apparence si droite et si honnête ?

J'endurcis mon cœur. C'était justement pour cela qu'il avait réussi à rester en liberté pendant si longtemps – parce qu'il paraissait tellement honnête. Cet homme était un démon. Sans doute en avait-il abusé bien d'autres au cours de sa longue carrière d'anarchie et de crime, les dupant comme il m'avait dupé moi-même.

Je me levai et me mis à marcher avec raideur, comme sous l'influence d'un hypnotiseur. Je me dirigeai vers l'armoire de Barry, dans laquelle je savais qu'il rangeait un gros revolver d'ordonnance. J'ouvris l'armoire, en sortis le revolver et m'assurai qu'il était chargé. Je le passai dans ma ceinture et mis ma vareuse par-dessus pour le cacher.

Puis je me rassis et essayai de dresser un plan.

Notre prochain port d'escale était Kandahar, en Afghanistan. Bien qu'allié en principe à la Grande-Bretagne, l'Afghanistan se montrait d'un loyalisme notoirement inconstant. À Kandahar, il y avait des Russes, des Allemands, des Turcs et des Français, qui, tous, conspiraient pour gagner à leur cause cet état montagneux, en jouant ce que Mr. Kipling appelle le Grand Jeu de la politique et des intrigues. Même si j'avais la possibilité de quitter le vaisseau, je n'étais pas certain de trouver à Kandahar quelqu'un qui fût disposé à m'entendre. Que pourrais-je faire alors ? Ramener de force le dirigeable à Jérusalem ? Là aussi, je me heurterais à des difficultés. Non, mieux valait attendre que le dirigeable eût quitté l'aérodrome de Kandahar et fit route vers son troisième port d'escale, Lahore, en Inde britannique.

Donc, tant que nous n'aurions pas laissé Kandahar derrière nous, je devrais continuer à me comporter de façon normale. À regret, je remis le revolver de Barry dans l'armoire. Je poussai un profond soupir, essayai de détendre mes traits et remontai sur la passerelle.

Comment je parvins à donner le change à mes nouveaux « amis », je ne le saurai jamais. Pendant les quelques jours qui suivirent, je vaquai à mes tâches habituelles comme si de rien

n'était et me montrai aussi compétent que de coutume. Je n'éprouvais de difficultés que dans mes conversations avec Korzeniowski, Barry ou les autres, car je ne pouvais me contraindre à échanger avec eux des banalités. Pendant que je ressentais encore les effets de mon « coup de soleil », ils se montraient pleins de sympathie. Si je ne les avais pas percés à jour, j'aurais pu croire que le souci qu'ils prenaient de ma santé était sincère. Peut-être l'était-il, d'ailleurs, mais il s'adressait à quelqu'un que Korzeniowski et sa bande prenaient pour l'un des leurs.

Nous arrivâmes à Kandahar – ville morne et entourée de murailles, qui n'avait pas beaucoup changé depuis mon époque – puis nous repartîmes. La tension montait en moi. De nouveau, je m'emparai du revolver de Barry. J'examinais attentivement les cartes, attendant le moment où nous aurions franchi la frontière pour arriver en Inde (qui maintenant, bien sûr, était entièrement sous l'autorité britannique). Dans vingt-quatre heures, nous arriverions à Lahore. Prétendant de nouveau me sentir mal, je restai dans ma cabine et traçai dans mon esprit les derniers détails de mon plan.

Je m'étais assuré qu'en règle générale aucun des membres de l'équipage ni des officiers ne portait d'arme sur lui. Tout mon plan en dépendait.

Les heures s'écoulaient. Nous devions nous amarrer à midi. À onze heures, je quittai ma cabine et montai sur la passerelle.

Le capitaine Korzeniowski était debout, le dos tourné à la porte, regardant à travers des traînées de nuages les plaines brunes, brûlées par le soleil, qui défilaient au-dessous de nous. Barry était devant l'ordinateur, occupé à calculer le meilleur parcours à suivre pour atterrir à Lahore. Le radio était penché sur son appareil. Les pilotes d'altitude et de direction vérifiaient leurs commandes. Personne ne me vit arriver et tirer le revolver de ma ceinture pour le cacher derrière mon dos.

« Tout est prêt pour l'atterrissage à Lahore ? » demandai-je.

Barry leva les yeux et fronça les sourcils. « Salut, Bastable ! » dit-il. « Vous vous sentez mieux ? »

— « En pleine forme ! » répondis-je. Il y avait dans ma voix une note étrange, que moi-même je percevais.

Le froncement de sourcils de Barry s'accentua. « À la bonne heure ! » dit-il. « Mais, si vous avez envie de vous reposer un peu plus longtemps… Il nous reste encore au moins trois quarts d'heure à attendre avant de pouvoir nous amarrer. »

— « Je suis en pleine forme, » répétais-je, en ajoutant : « Je voulais seulement m'assurer que nous arrivions à bien à Lahore. »

Korzeniowski se retourna en souriant. « Pourquoi n'y arriverions-nous pas ? » demanda-t-il. « Avez-vous lu quelque chose dans le marc de café ? »

— « Pas dans le marc de café, » répliquai-je. « Mais… je crains que vous ne vous soyez fait de moi une idée fausse, capitaine. »

— « Vraiment ? » Il leva les sourcils sans cesser de tirer des bouffées de sa pipe. Son flegme me rendit furieux. Je montrai le revolver que je tenais à la main. J'armai le chien. « Oui, » dit Korzeniowski sans changer de ton ni d'expression, « vous devez avoir raison. C'est plus qu'un coup de soleil, n'est-ce pas ? »

— « Cela n'a rien à voir avec le soleil, capitaine ! » ripostai-je. « J'avais confiance en vous – en vous tous. Je suppose que ce n'est pas votre faute : après tout, vous me croyiez des vôtres – de tempérament, en tout cas, pour employer l'expression de votre ami Dempsey. Mais il n'en est rien. J'ai commis l'erreur de vous prendre pour des hommes honnêtes – et vous avez commis celle de me croire un scélérat comme vous. Ne trouvez-vous pas cela comique ? »

— « Très. » Cependant, l'attitude de Korzeniowski ne changea pas. Par contre, Barry avait l'air alarmé et son regard allait de mon visage à celui du capitaine, comme s'il pensait que nous étions tous les deux devenus fous.

— « Vous savez, naturellement, de quoi je veux parler ? » demandai-je à Korzeniowski.

— « Je dois reconnaître que je n'en suis pas sûr, Bastable. Si vous voulez mon opinion sincère, je pense que vous êtes victime d'une attaque dont j'ignore la nature. Je veux espérer que vous n'avez l'intention de blesser personne. »

— « Je suis en possession de toute ma raison, » répliquai-je. « J'ai découvert ce que vous étiez, vous et votre équipage,

capitaine. J'ai l'intention de conduire ce dirigeable à Lahore – dans la section militaire de l'aérodrome – et, là, de vous remettre tous aux mains des autorités. »

— « Pour contrebande, peut-être ? »

— « Non, capitaine, pour trahison, car vous m'avez signalé que vous étiez sujet britannique. Je vais vous livrer parce que vous donnez asile à des criminels recherchés par la police – vos deux passagers : Guevara et la jeune femme. Je sais qui ils sont, voyez-vous ; et je sais aussi ce que vous êtes : au mieux, un sympathisant anarchiste. Au pire… eh bien !… »

— « Je me rends compte, en effet, que je m'étais fait de vous une idée fausse, mon garçon, » dit Korzeniowski en ôtant sa pipe de sa bouche. « Je ne voulais pas que vous sachiez qui étaient réellement nos passagers, parce que je tenais à vous laisser en dehors de cette affaire – au cas où nous serions pris. Mes sympathies vont, en effet, à des êtres comme le comte Guevara et miss Persson – qui est l'amie du comte. Tous deux sont ce que je considère comme des radicaux modérés. Vous pensez qu'ils ont quelque chose à voir avec les attentats à la bombe ? »

— « Les journaux le pensent. La police aussi. »

— « C'est parce qu'ils mettent tout le monde dans le même sac, » dit Korzeniowski. « Comme vous le faites vous-même, sans aucun doute. »

— « Vous ne pouvez vous en tirer de cette façon, capitaine. » Ma main s'était mise à trembler et, pendant un moment, je sentis ma résolution fléchir. « J'ai compris quel hypocrite vous étiez, » ajoutai-je.

Korzeniowski haussa les épaules en disant : « Tout cela est ridicule ! Mais je suis d'accord avec vous – c'est en même temps comique. Je vous croyais… disons neutre, pour le moins. »

— « Quoi que je puisse être d'autre, capitaine, je suis en tout cas un patriote, » répliquai-je vertement.

— « Je me considère comme tel, moi aussi, » répondit-il en souriant. « Je crois fermement en l'idéal de justice britannique. Mais j'aimerais voir cet idéal se répandre un peu au-delà des rives d'une petite île. J'aimerais le voir mis en pratique dans le monde entier. J'admire à bien des égards ce que représente la

Grande-Bretagne. Mais je n'admire pas ce qu'elle a fait pour ses colonies, car je sais par expérience ce que c'est que de subir une loi étrangère, Bastable. »

— « La tyrannie que la Russie fait peser sur la Pologne ne saurait être comparée à l'administration que la Grande-Bretagne exerce sur l'Inde, » répliquai-je.

— « Je ne vois pas grande différence, Bastable. » Avec un soupir, Korzeniowski reprit : « Mais vous devez faire ce que vous estimez juste. Vous avez un revolver, et celui qui tient le revolver a toujours raison, n'est-ce pas ? »

Je refusais de me laisser prendre à ce piège. Comme la plupart des Slaves, Korzeniowski se montrait un magnifique ergoteur.

Barry intervint, d'une voix à l'accent irlandais plus prononcé que jamais. « Tyrannie… administration… ou, comme disent les Américains, envoi de « conseillers » ; tout cela, c'est la même chose, Bastable, mon garçon. À la racine, il y a le même vice : ce vice qu'est la cupidité. Je n'ai pas encore vu de colonie plus prospère que le pays qui l'a colonisée. La Pologne… l'Irlande… le Siam… »

— « Comme la plupart des fanatiques, vous avez au moins un point commun avec les enfants, » lui fis-je remarquer : « vous voulez tout *immédiatement*. Toute amélioration exige du temps. On ne peut rendre le monde parfait d'un jour à l'autre. Pour la plupart des gens, les conditions de vie sont infiniment meilleures aujourd'hui qu'elles ne l'étaient à mon… au cours des premières années de ce siècle, par exemple. »

— « À certains égards, c'est vrai, » reconnut Korzeniowski. « Mais les anciens maux sont toujours là, et ils y resteront jusqu'à ce qu'on ait fait comprendre aux gens qui détiennent le pouvoir que ce sont *eux* qui perpétuent ces maux. »

— « Et vous voulez le leur faire comprendre en faisant éclater des bombes, en tuant des hommes et des femmes qui ne vous ont rien fait, en semant l'agitation chez les indigènes ignorants pour les inciter à prendre part à des soulèvements qui risquent de tourner à leur désavantage ? Ce n'est pas l'idée que je me fais de ceux qui doivent combattre les maux dont vous parlez. »

— « Ce n'est pas mon idée non plus si on expose les choses de cette façon, » releva Korzeniowski.

— « De sa vie Guevara n'a fait exploser une bombe ! » déclara Barry.

— « Il a donné sa bénédiction à ceux qui le faisaient. C'est la même chose, » répliquai-je.

J'entendis un léger bruit derrière moi et voulus me retourner pour voir d'où il provenait. Mais je sentis un objet dur presser fortement mes côtes. Une main apparut et couvrit le barillet de mon revolver, tandis qu'une voix calme et légèrement amusée disait :

« Je suppose que vous avez raison, señor Bastable. En fin de compte, nous sommes ce que nous sommes. Nos caractères sont ainsi faits que nos sympathies vont d'un côté ou d'un autre. Et je crains qu'aujourd'hui elles n'aillent pas de votre côté. »

Avant que j'eusse eu le temps de réfléchir, le revolver m'avait été enlevé des mains et, en me retournant, je me trouvai devant le visage au sourire cynique de l'archianarchiste en personne. Auprès de lui se tenait une jolie jeune femme portant un long manteau de voyage noir. Des cheveux bruns coupés court encadraient son petit visage en forme de cœur, à l'expression sérieuse, et elle fixait sur moi avec curiosité de grands yeux gris au regard appuyé qui me rappelèrent immédiatement ceux de Korzeniowski.

« Voici ma fille, Una Persson, » dit le capitaine par-dessus mon épaule. « Et, bien entendu, vous connaissez déjà le comte Guevara. »

Une fois de plus, je voyais échouer un plan que j'avais formé dans ce monde du Futur. Je finissais par acquérir la conviction que j'étais condamné à ne jamais réussir dans aucune de mes entreprises. Et je me demandais si cela tenait simplement au fait que j'étais un homme existant dans une période de temps qui n'était pas la sienne. Ou bien si, confronté à de semblables situations dans mon propre temps, j'aurais manqué les occasions qui auraient pu s'offrir à moi comme j'avais manqué celles-ci.

Tel était le cours de mes pensées tandis que, prisonnier dans ma cabine, j'évoquais les récents événements. Nous avions

atterri à Lahore et en étions repartis, et, maintenant, le dirigeable faisait route vers l'escale suivante : Calcutta. Après Calcutta, ce serait Saigon, où les « passagers de pont » devaient monter à bord, puis Brunei, où se rendaient Guevara et sa belle amie (sans doute pour se joindre aux terroristes qui cherchaient à secouer le joug britannique). Après Brunei, nous ferions escale à Canton, où nous laisserions nos passagers de pont – qui se donnaient pour des pèlerins, mais devaient, plus probablement, être des terroristes amis de Korzeniowski ! Puis nous partirions pour Darwin, via Manille. Je me demandais lequel de ces ports je pourrais voir avant que les anarchistes n'aient décidé de mon sort. Sans doute étaient-ils en train d'en discuter dès à présent. Ils n'auraient certainement aucun scrupule à prétendre que j'étais tombé à la mer en quelque lieu approprié.

Barry, muni de son revolver qu'il avait récupéré, m'apporta à manger. Son point de vue était tellement déformé qu'il paraissait sincèrement désolé d'avoir à me considérer désormais comme un « traître ». Il semblait incontestablement plus attristé que fâché. J'avais toujours du mal à voir en lui et en Korzeniowski des scélérats, et j'allai jusqu'à lui demander si Una Persson, la fille du capitaine, ne servait pas en quelque sorte d'otage pour répondre de la bonne conduite de son père. Cette question fit rire Barry, qui secoua la tête en répondant : « Non, mon garçon ; elle est la fille de son père, voilà tout ! » Mais c'était là, évidemment, qu'il fallait chercher le rapport – la raison pour laquelle le *Rover* avait été choisi par ces anarchistes pour s'enfuir de Grande-Bretagne. Cela me montrait aussi à quel point la sensibilité du capitaine devait être émoussée pour qu'il permît à sa fille de partager la cabine d'un homme avec lequel, de toute évidence, elle n'était pas mariée. Je me demandais où pouvait bien être Mr. Persson – sans doute s'agissait-il d'un autre anarchiste qui, lui, avait été arrêté. Apparemment, je n'avais guère de chances de demeurer en vie plus de quelques heures encore.

Il me restait un espoir, cependant : Johnson, le radio, ne connaissait certainement pas l'identité de Guevara. Bien qu'il eût sans doute d'autres bonnes raisons pour avoir choisi de servir sur le *Rover,* ce n'était pas, comme les autres, un

socialiste engagé. Peut-être réussirais-je, d'une manière ou d'une autre, à acheter la complicité de Johnson. Ou bien pourrais-je lui offrir mon aide, au cas où il aurait besoin d'y faire appel, s'il consentait à m'aider maintenant. Mais comment entrer en contact avec Johnson ? Et, si j'y parvenais, celui-ci ne ferait-il pas l'objet de soupçons qui le mettraient dans l'impossibilité de faire passer un message téléphonique à un aérodrome britannique ?

Je regardai par le minuscule hublot de ma cabine. Quand nous nous étions posés à Lahore, Guevara m'avait tenu en joue pour m'empêcher d'appeler à l'aide ou de lancer un message par le hublot. Je ne voyais que des nuages gris s'étendant dans le ciel à l'infini, et tout ce que je pouvais entendre, c'était le grondement continu des moteurs du *Rover,* qui semblaient me conduire inexorablement à mon destin.

À Calcutta, Guevara me rejoignit de nouveau dans ma cabine, en tenant son revolver braqué sur ma poitrine. Je jetai un coup d'œil sur le soleil étincelant, sur une ville lointaine que j'avais visitée et aimée en mon temps, mais que je ne reconnaissais plus. Comment ces anarchistes pouvaient-ils prétendre que l'administration anglaise était mauvaise, alors qu'elle avait tant fait pour moderniser l'Inde ? Je posai cette question à Guevara, qui se mit à rire :

« Savez-vous combien coûte en Grande-Bretagne une bonne paire de chaussures ? » me demanda-t-il.

— « Environ dix shillings, » dis-je.

— « Et ici ? »

— « Probablement moins. »

— « Environ trente shillings à Calcutta, pour un Indien. Pas plus de cinq shillings pour un Européen. Voyez-vous, les Européens contrôlent l'industrie de la chaussure. Alors qu'ils peuvent acheter à la source, les Indiens doivent acheter dans un magasin. Les magasins de détail font payer une paire de chaussures trente shillings, et c'est ce que l'Indien gagne par mois. La nourriture coûte plus cher à Delhi qu'à Manchester, mais l'ouvrier indien gagne à peu près le quart de ce que gagne l'ouvrier anglais. Vous savez pourquoi il en est ainsi ? »

— « Non, » répondis-je. Tout cela me semblait un tissu de mensonges.

— « Parce que les prix et les revenus de la Grande-Bretagne sont maintenus artificiellement, aux dépens de ses colonies. Tous les accords commerciaux sont faits en sa faveur. Elle fixe elle-même les prix auxquels elle achète. Elle contrôle les moyens de production, de façon que les prix restent stables quelles que soient les fluctuations du marché. L'Indien meurt de faim pour que l'Anglais puisse festoyer. Il en est de même dans toutes les colonies, les « possessions » et les protectorats, quel que soit le nom dont on les pare. »

— « Mais il existe des hôpitaux, des programmes d'aide sociale, un système d'allocations, » rétorquai-je. « L'Indien ne meurt pas de faim. »

— « C'est exact : on le maintient en vie. Ce serait une lourde erreur que de laisser se tarir une source de main-d'œuvre utilisable, car on ne sait jamais quand on pourra en avoir besoin. Les esclaves représentent une richesse, n'est-il pas vrai ? »

Je refusais de me laisser prendre à ces discours incendiaires. D'une part, je n'étais pas sûr que la doctrine économique de Guevara fût très saine et, par ailleurs, j'avais la conviction qu'il voyait les choses à travers le miroir déformant de son propre esprit.

— « Tout ce que je sais, c'est que l'Indien moyen est plus à son aise maintenant qu'il ne l'était en 1900, » dis-je. « Plus à son aise, même, que bien des Anglais ne l'étaient à cette époque. »

— « Vous n'avez vu que les villes, » répliqua-t-il. « Savez-vous que les Indiens ne peuvent se rendre dans les villes qu'avec l'autorisation du gouvernement ? Ils doivent être munis de laissez-passer attestant qu'ils ont un emploi dans la ville où ils se rendent. S'ils n'ont pas d'emploi, on les renvoie vivre à la campagne, où les écoles, les hôpitaux et tous les autres avantages que procure l'administration britannique sont rares et disséminés. Ce genre de système s'applique à l'Afrique et à l'Orient tout entiers. Il s'est développé au cours des années, et s'étend même maintenant à certaines colonies européennes – la

Pologne sous la domination russe, la Bohême sous la domination allemande… »

— « Je connais le système, » répondis-je. « Il n'est pas inhumain. Ce n'est qu'un moyen d'endiguer le flot de main-d'œuvre, d'empêcher les villes de redevenir les taudis qu'elles étaient autrefois. Tout le monde en bénéficie. »

— « C'est un système d'esclavage, » déclara l'aristocrate anarchiste. « Il est injuste. Il conduit à une nouvelle érosion de la liberté. Ce sont les tyrans que vous défendez, mon ami, en défendant ce système. »

Je secouai la tête et dis en souriant : « Demandez à l'homme de la rue ce qu'il en pense. Il vous répondra qu'il est content, j'en suis sûr. »

— « Parce qu'il ne connaît rien de mieux. Parce que les Anglais s'entendent pour lui enseigner juste un tout petit quelque chose – assez pour semer le trouble dans son esprit et l'amener à gober leur propagande – rien de plus. Il est étrange de constater que leur budget d'éducation reste le même, alors que certaines autres dépenses « sociales » augmentent en fonction de la demande. C'est ainsi que l'on a sapé le moral de ceux que l'on colonisait. Vous, et les gens qui pensent comme vous, parlez avec complaisance de libre entreprise, vous souhaitez voir chacun « voler de ses propres ailes », « améliorer sa condition » grâce à ses propres efforts, et vous êtes horrifiés quand ceux que vous colonisez veulent se débarrasser de votre protection, de votre « système pour endiguer le flot de main-d'œuvre ». Bah ! »

— « Puis-je vous rappeler, » dis-je, « que, comparé à ce qu'il était il y a soixante-dix ans, ce monde jouit d'une stabilité qu'il n'avait jamais connue auparavant ? Aucune guerre importante n'a été à déplorer. Pendant cent ans, la paix a régné presque partout dans le monde. Est-ce là un mal ? »

— « Oui, car votre stabilité a été acquise aux dépens de la fierté des autres. Vous avez détruit des âmes, non des corps, et, à mon avis, c'est là un mal de la pire espèce ! »

— « Cela suffit ! » criai-je d'un ton impatienté. « Vous m'ennuyez, comte Guevara. Vous devriez vous contenter d'avoir déjoué mes plans. Je n'en écouterai pas davantage. Je me

considère comme un homme intègre – humain – en fait, comme un libéral, mais les gens de votre espèce me donnent envie de… de… Je ferais mieux de ne rien dire, » ajoutai-je en me maîtrisant au prix d'un grand effort.

— « Vous voyez ! » s'écria-t-il en éclatant de rire. « Je suis la voix de votre conscience. Celle que vous refusez d'entendre. Et vous êtes tellement décidé à ne pas l'écouter que vous vous montrez prêt à éliminer quiconque chercherait à vous la faire entendre ! Vous êtes le type parfait de ces hommes « intègres », « humains » et « libéraux » qui tiennent en esclavage les deux tiers du monde. » Il agita son revolver et reprit : « C'est bizarre que tous les partisans de l'autorité posent automatiquement en principe que les libertaires tiennent à leur imposer leur propre point de vue, alors que tout ce qu'ils désirent c'est de faire appel aux bons côtés des partisans de l'autorité. Mais je suppose que vous autres, qui vous rangez dans cette catégorie, ne voyez les choses qu'en fonction de vous-mêmes. »

— « Vous ne me confondrez pas avec vos arguments, » répliquai-je. « Faites-moi au moins la grâce de me laisser vivre mes dernières heures dans le silence. »

— « Comme vous voudrez. »

Jusqu'au moment où nous quittâmes le pylône d'amarrage, Guevara n'ouvrit plus la bouche que pour marmonner quelque chose à propos de la « dignité de l'homme » qui finissait par ne plus rien signifier d'autre que « l'arrogance du conquérant ». Mais je fermai les oreilles à ses divagations. C'était lui qui faisait preuve d'arrogance en cherchant à m'imposer ses opinions révolutionnaires.

Pendant le reste du voyage, je fis des efforts désespérés pour prendre contact avec Johnson, déclarant que j'en avais assez que ce fût toujours Barry qui m'apportât mes repas, et que je souhaitais voir un autre visage que le sien.

Mais, au lieu de Johnson, ils m'envoyèrent la fille du capitaine. Sa grâce et sa beauté étaient telles que je ne pouvais guère lui faire grise mine comme je l'avais faite aux autres. J'essayai, à une ou deux reprises, de l'amener à me dire quelles étaient les intentions de son père à mon sujet, mais elle se contenta de répondre qu'il continuait à « se creuser la tête » à ce

propos. Je lui demandai sans détours si elle accepterait de m'aider. Elle parut surprise de ma question et, sans y faire aucune réponse, se hâta de quitter ma cabine.

À Saigon – je me rendis compte que nous devions être à Saigon en voyant scintiller des temples dorés dans le lointain – j'entendis le babillage des pèlerins indochinois qui prenaient place dans l'espace aménagé pour eux entre les balles de marchandises. Je ne leur enviais pas ce recoin étouffant où ils devaient se tenir serrés les uns contre les autres ; mais naturellement (si c'étaient d'authentiques pèlerins bouddhistes), ils devaient s'estimer heureux d'avoir pu obtenir leur passage à bord d'un dirigeable.

De nouveau – bien que Saigon fût un port « libre » sous contrôle américain – je fus gardé avec vigilance par un comte Rudolfo Guevara qui semblait moins sûr de lui que dans les autres occasions où nous nous étions rencontrés. Il était incontestablement mal à l'aise, et l'idée me vint que les autorités américaines avaient peut-être eu vent de la mission du *Rover* et posé des questions embarrassantes. Nous quittâmes certainement Saigon en hâte et reprîmes notre route à peine trois heures après nous être amarrés et avoir fait le plein de gas-oil, en faisant marcher les moteurs Diesel à plein régime.

Plus tard, ce même soir, j'entendis des voix qui s'élevaient en une discussion orageuse. Parmi elles, je reconnus celles de Guevara, du capitaine, de Barry et d'Una Persson – et il me sembla qu'il y en avait une autre, plus douce et très calme, que je ne connaissais pas.

Je perçus quelques mots : « Brunei », « Canton », « Japonais », « Shan-Tung » – surtout des noms de lieux que je reconnaissais au passage, sans toutefois pouvoir comprendre la nature de la discussion.

Il s'écoula une journée, au cours de laquelle on ne m'apporta à manger qu'une seule fois. Ce fut Una Persson qui vint, en s'excusant de me présenter un repas froid. Elle paraissait tendue et préoccupée. Par simple politesse, je lui demandai s'il y avait quelque chose qui n'allait pas. Elle me regarda d'un air embarrassé en m'adressant un petit sourire qui m'intrigua. « Je

ne sais pas, » répondit-elle simplement, avant de sortir et de refermer la porte à double tour, comme d'habitude.

Il était minuit et nous avions déjà parcouru un bon bout de chemin en direction de Brunei quand j'entendis le premier coup de feu. Tout d'abord, je crus qu'il s'agissait d'un bruit de moteur, mais je me rendis très vite compte que je me trompais.

Je me levai, toujours vêtu de mon uniforme, me dirigeai d'un pas chancelant vers la porte et y appuyai l'oreille pour écouter, tous mes sens aux aguets. Maintenant, j'entendais d'autres coups de feu, des cris, un bruit de pas pressés. Que diable se passait-il ? Les scélérats se querellaient-ils entre eux ? Ou bien avions-nous atterri sans que je m'en fusse rendu compte et des policiers anglais ou américains étaient-ils montés à bord pour effectuer une inspection ?

Je m'approchai du hublot. Nous étions toujours dans les airs, volant très haut au-dessus de la Mer de Chine, si mon estimation était juste.

Les bruits de bagarre continuèrent à se faire entendre pendant au moins une demi-heure encore. Ensuite, il n'y eut plus de coups de feu, mais des voix courroucées s'élevèrent dans le couloir. J'entendis des pas, puis le bruit de la clef tournant dans ma serrure.

La lumière jaillit, m'aveuglant à demi.

Je regardai en clignant des paupières l'homme dont la haute silhouette s'encadrait dans l'ouverture de la porte, une main tenant un revolver, l'autre posée sur la poignée. Il était vêtu d'une robe flottante à la mode asiatique, mais son beau visage était indéniablement celui d'un Eurasien – un mélange de Chinois et d'Anglais, si je ne me trompais pas.

« Bonjour, lieutenant Bastable, » dit-il en un parfait anglais d'Oxford. « Je suis le général O.T. Shaw, et ce dirigeable est maintenant sous mon commandement. Je crois que vous avez une certaine expérience du pilotage. Je vous serais très reconnaissant de bien vouloir me faire profiter de cette expérience. »

La stupéfaction me laissa bouche bée.

Je connaissais ce nom. Qui ne le connaissait ? L'homme qui s'adressait à moi était connu dans le monde entier comme le

plus féroce des chefs de bandits qui harcelaient le gouvernement central de la République chinoise. C'était le généralissime Shuo Ho Ti, le chef suprême de Chihli !

II

LA VALLÉE DU MATIN

Ma première pensée fut que j'étais tombé de Charybde en Scylla. Mais, bientôt, je me rappelai qu'il était d'usage Chez beaucoup de généralissimes chinois d'exiger une rançon en échange de leurs prisonniers européens. Avec un peu de chance, mon gouvernement paierait pour obtenir ma libération. Je souris intérieurement à la pensée que Korzeniowski et compagnie avaient innocemment pris à leur bord une bande de gredins encore plus vils qu'eux-mêmes. C'était bien là le plus comique de tout.

Le général O.T. Shaw (ou Shuo Ho Ti, pour employer le nom qu'il se donnait à l'intention de ses partisans chinois) s'était constitué une armée de bandits, de renégats et de déserteurs si importante qu'elle gouvernait de vastes portions des provinces de Chihli, de Shan-Tung et de Kiang-Sou, donnant ainsi à Shaw la mainmise sur les routes reliant Pékin à Shanghaï. Il faisait payer une somme tellement exorbitante, comme « droit de passage », aux trains et aux véhicules qui traversaient son territoire que le commerce et les communications entre les deux villes s'effectuaient maintenant presque uniquement par dirigeables, et ceux-ci n'étaient guère en sécurité s'il leur arrivait de voler assez bas pour se trouver à portée des canons de Shaw. Le gouvernement central était impuissant à lutter contre celui-ci, et il répugnait à aller chercher de l'aide auprès des étrangers qui administraient de vastes régions de la Chine ne faisant pas partie de la République. Car ces étrangers – des Russes et des Japonais pour la plupart – auraient pu en prendre prétexte pour occuper ce territoire et refuser de le quitter.

C'était cette crainte du gouvernement qui donnait à Shaw – et à d'autres généralissimes comme lui – son pouvoir.

J'étais resté stupéfait de voir apparaître devant moi, en chair et en os, un personnage aussi fameux et aussi romanesque. Mais je parvins enfin à articuler :

— « Pour… pour quelle raison voudriez-vous que je pilote le dirigeable ? »

Le grand Eurasien lissa ses cheveux noirs et raides, ce qui le fit ressembler davantage encore à un démon, et répondit d'une voix douce : « Mr. Barry est mort, j'en ai peur. Le capitaine Korzeniowski est blessé. Vous êtes donc la seule personne qualifiée pour cette tâche. »

— « Barry est mort ? » m'écriai-je. J'aurais dû exulter, alors que, tout au contraire, je ressentais de la peine.

— « Mes hommes ont réagi très vite en constatant qu'il tenait un revolver. Voyez-vous, ils ont peur de se trouver si haut dans les airs. Ils croient que, s'ils meurent, les esprits des régions supérieures – tous des démons – captureront leurs âmes… Ce sont des hommes ignorants et superstitieux que mes partisans ! »

— « Le capitaine Korzeniowski est-il grièvement blessé ? » demandai-je.

— « Il souffre d'une blessure à la tête. Rien de bien grave, mais, naturellement, il est très secoué et dans l'incapacité d'assurer le commandement du dirigeable. »

— « Et sa fille ? Et le comte Guevara ? »

— « Ils sont enfermés dans leur cabine avec le capitaine. »

— « Et Johnson ? »

— « La dernière fois qu'il a été vu, c'était sur la coursive extérieure. Je crois qu'il est tombé par-dessus bord au cours d'un combat contre quelques-uns de mes hommes. »

— « Mon Dieu ! » murmurai-je. « Mon Dieu ! » Je me sentais pris de nausées. « C'est de la piraterie ! De l'assassinat ! Je ne peux y croire !… »

— « C'est tout cela en même temps, j'ai le regret de le dire, » répondit Shaw. Maintenant, naturellement, je reconnaissais cette voix douce : je l'avais entendue un peu plus tôt, lors de la discussion qui s'était élevée dans la cabine en face de la mienne.

« Mais nous ne voulons plus tuer personne maintenant que nous sommes maîtres du dirigeable et que nous pouvons le conduire à Shan-Tung. Rien de tout cela ne serait arrivé si votre comte Guevara n'avait pas insisté pour que nous allions à Brunei, bien que je l'eusse averti que les Anglais étaient au courant de sa présence à bord du *Rover* et qu'ils l'attendraient là-bas. »

— « Comment le saviez-vous ? » demandai-je.

— « C'est le devoir d'un chef de se tenir au courant de tout ce dont il peut avoir connaissance et d'en faire profiter ses hommes, » fut la réponse un peu ambiguë du généralissime.

— « Et que ferez-vous pour moi si j'accepte de vous aider ? » demandai-je encore.

— « C'est surtout ce que nous ferons *des autres* qui devrait vous intéresser, » répliqua-t-il. « Nous nous abstiendrons de les torturer à mort. Peut-être cela ne vous importe-t-il guère, d'ailleurs, du fait que ce sont pour vous des ennemis. Mais ce sont aussi » – il leva le sourcil droit d'un air sardonique avant d'achever – « …des Blancs comme vous ! »

— « Quoi qu'ils puissent être – et je n'éprouve que du mépris à leur égard – je ne souhaite pas les voir torturés par vos bandits, » répliquai-je.

— « Si tout se passe comme nous le voulons, il ne sera fait de mal à personne. » Shaw désarma son revolver et le laissa retomber, mais sans le remettre dans son étui. « Je vous assure, » reprit-il, « que je ne prends pas plaisir à tuer, et je vous donne ma parole que les vies de tous ceux qui se trouvent à bord du *Rover* seront épargnées… *si* nous atteignons sans incident la Vallée du Matin. »

— « Où se trouve cette vallée ? »

— « Dans la province de Shan-Tung. C'est mon quartier général. Nous vous guiderons quand nous serons arrivés à Wu-Ch'ang. Et il serait bon que nous y arrivions vite. Nous avions d'abord pensé aller à Canton et, de là, poursuivre notre voyage par voie de terre ; mais quelqu'un – Johnson, je suppose – a téléphoné aux autorités pour signaler notre présence, et, dès lors, il nous a paru évident que le mieux était de nous rendre à notre base sans nous arrêter en cours de route. Si le comte

Guevara n'avait pas fait d'objection à ce projet, toute agitation aurait pu être évitée. »

Ainsi, Johnson était de mon côté ! En tentant de me sauver et d'avertir les autorités de ce qui se passait à bord du *Rover,* il avait amené ce désastre et causé sa propre perte !

C'était atroce. En fait, Johnson était mort en essayant de me sauver. Et, maintenant, son assassin me demandait de le conduire en lieu sûr. Si je refusais, d'autres mourraient à leur tour. Certes, plusieurs d'entre eux méritaient la mort, mais ils ne méritaient pas qu'elle leur fût infligée sous la forme à laquelle Shaw avait fait allusion. Je poussai un profond soupir et enfonçai la tête dans mes épaules pour répondre, tout acte d'héroïsme semblant inutile à présent :

— « Vous me donnez votre parole qu'il ne nous sera fait aucun mal si je fais ce que vous me demandez ? »

— « Je vous en donne ma parole. »

— « Très bien, général Shaw. Je commanderai votre damné dirigeable. »

— « C'est là une excellente décision, mon vieux ! » dit Shaw avec un sourire épanoui, en me frappant sur l'épaule. Et il remit le revolver dans son étui.

Quand j'arrivai sur la passerelle, mon horreur s'accrut à la vue du sang qui éclaboussait le plancher, les cloisons, les instruments. Un homme au moins avait été tué à bout portant probablement le malheureux Barry. Les pilotes étaient à leur poste, le visage blême, l'air atterré. À côté de chacun d'eux se tenaient deux bandits chinois portant en bandoulière des cartouchières remplies de munitions et, à la ceinture, des couteaux et des armes portatives. De ma vie je n'avais vu une bande d'assassins pareille à celle que constituaient les partisans de Shaw… Rien n'avait été fait pour réparer le désordre indescriptible qui régnait sur la passerelle : cartes marines et tables de logarithmes, baignant dans le sang, étaient éparpillées sur le sol.

« Je ne peux rien faire avant que tout cela ait été nettoyé, » déclarai-je d'un ton morne. Shaw murmura quelques mots en cantonais et, avec une mauvaise grâce évidente, deux des bandits quittèrent la passerelle, pour revenir bientôt portant des

seaux et des balais. Pendant qu'ils s'occupaient à remettre de l'ordre, j'examinai les instruments pour m'assurer qu'ils étaient toujours en état de marche. À part quelques dégâts causés par les balles, aucun n'était sérieusement endommagé, à l'exception du téléphone, qui me parut avoir été sciemment mis hors d'usage, peut-être par Johnson lui-même avant sa fuite sur la coursive extérieure.

Enfin, les bandits achevèrent leur travail. Shaw montra du geste les commandes principales. L'appareil ne volait guère à plus de trois cents pieds – une dangereuse altitude.

« Montez à sept cent cinquante pieds, pilote d'altitude, » dis-je d'un ton lugubre. Sans un mot, le pilote exécuta cet ordre. Le dirigeable pencha fortement et Shaw porta la main à l'étui de son revolver, en plissant des yeux. Mais l'appareil se redressa. Je pris les cartes de Chine et me mis en devoir de les étudier.

« Je crois pouvoir nous conduire jusqu'à Wu-Ch'ang, » dis-je. En cas de nécessité, nous pourrions toujours suivre la voie ferrée, mais je doutais que Shaw fût disposé à laisser réduire la vitesse : il semblait tenir à arriver dès le matin sur son propre territoire. « Mais, avant d'accepter de mettre le cap sur Wu-Ch'ang, » repris-je, « je tiens à m'assurer que le capitaine Korzeniowski et les autres sont toujours en vie. »

Shaw pinça les lèvres et me jeta un regard dur. Puis tournant sur ses talons, il me dit : « Très bien. Suivez-moi. » De nouveau, il lança un ordre en cantonais, et l'un des bandits m'emboîta le pas.

Nous arrivâmes à la cabine du milieu et, tirant une clef de sa ceinture, Shaw ouvrit la porte.

Trois visages pitoyables se levèrent pour nous regarder. Un bandage grossier et trempé de sang entourait la tête du capitaine Korzeniowski. Une pâleur mortelle couvrait son visage et il paraissait beaucoup plus vieux que lors de notre dernière rencontre. Il ne parut pas me reconnaître. Sa fille, assise à ses côtés, lui tenait la tête appuyée contre son épaule et la caressait doucement. Sa chevelure était en désordre et elle semblait avoir pleuré. Elle lança à Shaw un regard chargé de haine et de mépris. En nous voyant entrer, Guevara détourna les yeux.

« Êtes-vous… sains et saufs ? » demandai-je assez sottement.

— « Nous ne sommes pas morts, si c'est ce que vous voulez dire, Mr. Bastable, » répondit Guevara d'un ton amer. Et, se levant, il nous tourna le dos.

— « Je suis en train d'essayer de vous sauver la vie, » déclarai-je avec un peu trop de suffisance eu égard aux circonstances ; mais je tenais à leur faire savoir qu'un homme tel que moi était capable de générosité envers ses ennemis. « Je vais conduire ce dirigeable à la base du… général Shaw. Il a promis qu'aucun de nous ne serait tué si je faisais ce qu'il me demandait. »

— « Il est difficile de croire en sa parole après ce qui s'est passé ce soir, » dit Guevara. Il éclata d'un étrange rire sec et reprit : « C'est bizarre que nos opinions politiques vous répugnent tellement, alors que vous vous disposez aussi allègrement à unir votre destinée à la sienne ! »

— « Shaw n'est pas un politicien, » lui fis-je remarquer. « D'ailleurs, ce qu'il est importe peu. Il a toutes les cartes en main, sauf celle que je suis en train de jouer. »

— « Bonsoir, Mr. Bastable, » dit Una Persson en continuant à caresser la tête de son père. « Je crois que vos intentions sont bonnes. Merci. »

Gêné, je quittai la cabine et retournai sur la passerelle.

Au matin, nous arrivâmes à Wu-Ch'ang, et Shaw parut beaucoup plus détendu qu'il ne l'avait été au cours de la nuit. Il alla jusqu'à m'offrir une pipe d'opium, que je m'empressai de refuser. À cette époque, l'opium me semblait une drogue assez répugnante, ce qui montre à quel point j'ai changé, n'est-ce pas ?

Wu-Ch'ang est une assez grande ville, mais nous la dépassâmes avant qu'elle fût complètement réveillée, survolant des jardins suspendus, des pagodes et de petites maisons aux toits bleus, tandis que Shaw se repérait et nous indiquait la direction à suivre.

Il n'existe rien de comparable à un lever de soleil chinois. Un énorme soleil embrumé apparut à l'horizon, et toute la campagne alentour prit des tons roses, jaunes et orange au fur

et à mesure que nous approchions d'une rangée de collines couleur sable. J'avais l'impression que nous faisions outrage à cette beauté de la nature avec notre dirigeable délabré et bruyant, chargé de malfaiteurs de nationalités diverses.

Bientôt, nous arrivâmes au-dessus des collines, et Shaw nous dit de réduire la vitesse. Il lança quelques ordres brefs en cantonais, et l'un de ses hommes quitta la passerelle pour se diriger vers l'échelle menant à la coursive extérieure. Manifestement, l'homme avait pour mission de faire quelque signal indiquant que nous étions des amis.

Puis, tout à coup, nous nous trouvâmes au-dessus d'une vallée. C'était une vallée large et profondément encaissée à travers laquelle serpentait une rivière, une vallée verdoyante qui ne semblait guère à sa place dans ce paysage rocailleux. Je vis des troupeaux de bétail en train de paître. Je vis de petites fermes, des champs de riz, des porcs et des chèvres.

« Est-ce la vallée en question ? » demandai-je.

Shaw fit un signe de tête affirmatif. « C'est la Vallée du Matin, » répondit-il. « Et regardez, Mr. Bastable… voici mon campement ! »

De la main, il montra quelque chose devant nous. Je vis de hauts bâtiments blancs séparés par des taches de verdure. Je vis des fontaines jaillissantes auprès desquelles on apercevait de minuscules silhouettes d'enfants en train de jouer. Au-dessus de cette cité moderne flottait un grand drapeau pourpre – sans doute le pavillon de guerre de Shaw. J'étais stupéfait de voir une colonie de ce genre dans cette région déserte, et plus encore d'apprendre que c'était le quartier général de Shaw. Ce lieu paraissait tellement paisible, tellement civilisé !

Amusé de mon étonnement, Shaw m'adressa un sourire narquois.

« Pas mal pour un généralissime barbare, n'est-ce pas ? » demanda-t-il. « Nous avons construit nous-mêmes cette cité. On y trouve toutes les commodités, dont certaines que Londres même ne pourrait se vanter de posséder ! »

Je le regardai avec des yeux neufs. Tout bandit, pirate et assassin qu'il fût, il devait être quelque chose de plus pour avoir construit une cité comme celle-là au milieu du désert chinois.

« Vous n'avez pas lu ma publicité, Mr. Bastable ? » demanda-t-il. « Peut-être n'avez-vous pas eu l'occasion de jeter un coup d'œil sur le *Shanghaï Express* ces derniers temps ? J'y suis désigné sous le nom d'« Alexandre chinois ». Voici mon Alexandrie : voici Shawtown, Mr. Bastable ; la ville de Shaw ! » Il gloussait de joie comme un écolier ravi de ses propres exploits. « C'est moi qui l'ai construite ! » reprit-il d'un ton triomphant. « Oui, c'est moi qui l'ai construite ! »

Je commençais à revenir de ma surprise. « Peut-être, » murmurai-je, « mais vous l'avez construite avec la chair et les os de ceux que vous avez tués, et vous l'avez peinte du même sang pourpre qui donne sa couleur à votre drapeau ! »

— « Voilà une déclaration bien emphatique, Mr. Bastable ! » répondit-il. « Cependant il se trouve que, par nature, je n'ai pas beaucoup de goût pour le meurtre. En fait, je suis un soldat. Je suppose que vous percevez la différence ? »

— « Je perçois la différence, mais l'expérience m'a prouvé que vous n'étiez rien d'autre qu'un assassin, *général* Shaw ! »

De nouveau, il se mit à rire en répondant : « Nous verrons ; nous verrons… Maintenant… regardez par là. Le reconnaissez-vous ? Là-bas… de l'autre côté… Vous le voyez ? »

Je le vis enfin. Je vis son énorme coque se balancer doucement au vent. Je vis les câbles d'amarrage qui le retenaient au sol. Et je le reconnus, bien sûr.

— « Grand Dieu ! » m'écriai-je. « Vous vous êtes emparé du *Loch Etive* ! »

— « Oui, » répondit-il avec enthousiasme, comme un écolier qui aurait ajouté un nouveau timbre rare à sa collection, « c'est bien son nom. Il va devenir mon « vaisseau de commandement ». À cette cadence, je posséderai bientôt ma propre flotte aérienne. Qu'en pensez-vous, Mr. Bastable ? Bientôt, j'exercerai ma domination non seulement sur terre, mais aussi dans les airs. Quel généralissime je serai alors ! Un véritable Seigneur des Airs, n'est-ce pas ? »

Je regardai son visage rayonnant, à l'expression passionnée, et je ne trouvai aucune réponse à lui faire. Il n'était pas fou. Il n'était pas non plus naïf. Ce n'était pas un imbécile. En fait,

c'était l'un des hommes les plus intelligents qu'il m'eût jamais été donné de rencontrer. Il me déconcertait complètement.

Il avait rejeté la tête en arrière et riait joyeusement de sa propre habileté – du culot monstre dont il avait fait preuve en s'emparant de ce paquebot de l'air, le plus grand et le plus beau sans doute de tous ceux qui volaient dans le ciel.

« Oh ! » s'écria-t-il – et son visage aux traits à demi chinois se plissa de joie – « quelle farce, Mr. Bastable ! Quelle farce ! »

III

CHI'NG CHE'ENG TA-CHIA

Il n'y avait pas de pylône d'amarrage sur l'espace plat qui s'étendait en dehors de la ville, de sorte qu'il fallut lancer des cordages aux hommes qui attendaient à terre et qui halèrent le dirigeable jusqu'à ce que la nacelle touchât le sol. Puis câbles et cordages furent fixés en terre pour retenir le *Rover* comme, un peu plus loin, le *Loch Etive* était retenu.

Tandis que nous débarquions sous le regard méfiant des bandits de Shaw, je m'attendais à voir des coolies arriver en courant pour vider le dirigeable de sa cargaison ; mais, à leur place, se présentèrent des hommes robustes et bien vêtus, que je pris tout d'abord pour des employés ou des commerçants. Shaw leur dit quelques mots et ils montèrent à bord du dirigeable sans faire montre de cette servilité habituellement témoignée aux chefs de bandits par leurs acolytes. En fait, les pirates qui débarquaient avec leurs revolvers, leurs couteaux et leurs cartouchières, leurs robes de soie en loques, leurs sandales et leurs serre-tête en perles, semblaient tout à fait déplacés en ce lieu. Aussitôt après avoir quitté le dirigeable, ils montèrent dans un grand véhicule à moteur qui se mit en route vers l'extrémité de la vallée.

« Ils vont rejoindre le reste de l'armée, » m'expliqua Shaw. « Chi'ng Che'eng Ta-Chia est, avant tout, un camp pour les civils. »

J'aidai le capitaine Korzeniowski à descendre en le soutenant d'un côté, tandis qu'Una Persson le soutenait de l'autre. Guevara marchait devant nous d'un air morne en direction de la ville. Korzeniowski se sentait mieux que la veille et avait repris

possession de ses moyens intellectuels. Derrière nous venaient les hommes d'équipage du *Rover,* qui avançaient en regardant tout autour d'eux avec un étonnement non dissimulé.

— « Quel nom avez-vous prononcé ? » demandai-je au général.

— « Chi'ng Che'eng Ta-Chia. C'est un nom difficile à traduire, celui de la ville que vous voyez là-bas. »

— « Je croyais que vous l'appeliez Shawtown. »

De nouveau, il éclata d'un rire qui secoua tout son grand corps et, les mains posées sur les hanches, il répondit : « C'est une plaisanterie, Mr. Bastable ! Cette ville se nomme… mettons… la Cité démocratique de l'Aube, peut-être, Ou la Cité de l'Aube qui appartient à Tous ? Quelque chose comme cela. Appelez-la Cité de l'Aube, ou Dawn City, si vous voulez. Dans la Vallée du Matin, elle est la première ville du Nouvel Âge. »

— « De quel Nouvel Âge s'agit-il ? » demandai-je.

— « Du Nouvel Âge de Shuo Ho Ti. Voulez-vous connaître la traduction de mon nom chinois, Mr. Bastable ? C'est ; Celui qui fait la Paix – le Pacificateur. »

— « Eh bien, Ce n'est pas une mauvaise plaisanterie, » dis-je d'un ton sinistre, tout en traversant à la suite de mon interlocuteur une pelouse au bout de laquelle se dressaient les premiers grands et élégants bâtiments de Dawn City, « étant donné que vous avez simplement tué deux officiers anglais et volé un dirigeable britannique ! Combien d'autres personnes avez-vous dû supprimer avant de vous emparer du *Loch Etive* ? »

— « Pas beaucoup, » répondit-il. « D'ailleurs, il faut que vous fassiez connaissance avec mon ami Ulianov. Il vous dira que la fin justifie les moyens. »

— « Et quelle est exactement votre fin ? » J'eus un mouvement d'impatience quand Shaw m'entoura les épaules de son bras, tandis que son mielleux visage d'Oriental s'épanouissait en un large sourire.

— « D'abord, libérer la Chine, » répondit-il. « En chasser tous les étrangers – Russes, Japonais, Anglais, Américains, Français – tous ! »

— « Je doute que vous y parveniez, » avançai-je. « Et, à supposer que vous réalisiez ce rêve, vous serez bientôt réduits à mourir de faim. Vous avez besoin de l'argent étranger. »

— « Pas vraiment. Pas vraiment. D'abord, les étrangers – en particulier les Anglais, avec leur trafic d'opium – ont ruiné notre économie. Nous aurons du mal à la remonter tout seuls, mais nous y parviendrons. »

Je ne répondis rien. De toute évidence, c'était là un rêve messianique qui n'était pas sans ressemblance avec ceux du vieux Sharan Kang. Shaw se croyait beaucoup plus puissant qu'il ne l'était en réalité. J'éprouvai presque de la compassion pour lui, à ce moment-là. Une flotte de vaisseaux aériens de combat de Sa Majesté aurait suffi pour transformer son rêve en cauchemar. Maintenant qu'il avait commis des actes de piraterie envers la Grande-Bretagne, son existence posait tout autre chose qu'un problème local à résoudre par des autorités chinoises.

Comme s'il avait lu dans mes pensées, il reprit : « Les passagers et l'équipage du *Loch Etive* constituent d'utiles otages, Mr. Bastable. Je doute que vos vaisseaux de combat nous attaquent immédiatement, que vous en semble ? »

— « Vous avez peut-être raison, » reconnus-je. « Et que comptez-vous faire lorsque vous aurez libéré la Chine tout entière ? »

— « Libérer le monde tout entier, naturellement. »

À mon tour, je me mis à rire en disant ; « Oh ! je vois ! »

Il me demanda alors, avec un petit sourire mystérieux : « Savez-vous qui vit à Dawn City, Mr. Bastable ? »

— « Comment le saurais-je ? Des membres de votre futur gouvernement, sans doute ? »

— « Quelques-uns d'entre eux, en effet. Mais Dawn City est une ville de hors-la-loi. Il s'y trouve des exilés de tous les pays opprimés du monde. C'est un camp international. »

— « Une ville de criminels ? »

— « Certains pourraient l'appeler ainsi. » Nous suivions maintenant de larges rues bordées de saules et de peupliers, de vertes pelouses et de massifs de fleurs aux couleurs éclatantes. D'une fenêtre ouverte nous parvenait le son d'un violon jouant

du Mozart. Shaw s'arrêta pour écouter, tandis que l'équipage du *Rover* faisait halte derrière nous.

« C'est beau, n'est-ce pas ? » demanda-t-il.

— « Très beau, » répondis-je. « Est-ce un phonographe qu'on entend ? »

— « Non, un homme, le professeur Hira, un physicien indien. Il a été mis en prison à cause de ses sympathies nationalistes. Mes hommes l'ont aidé à s'enfuir et, maintenant, il poursuit ses recherches dans l'un de nos laboratoires. Nous possédons beaucoup de laboratoires, où se font beaucoup d'inventions nouvelles. Les tyrans haïssent toute forme de pensée originale, c'est pourquoi les hommes dont la pensée est originale sont amenés à Dawn City. Nous avons des savants, des philosophes, des artistes, des journalistes, même quelques politiciens. »

— « Et beaucoup de soldats, » dis-je avec rudesse.

— « Oui, beaucoup de soldats, beaucoup de fusils et de matériel, » répondit-il d'un ton vague, comme décontenancé par cette interruption.

— « Et tout cela ne servira à rien, » intervint brusquement Guevara en se retournant pour nous regarder, « parce que vous voulez exercer trop de pouvoir, Shaw. »

Shaw agita mollement la main en répondant : « J'ai eu de la chance dans ce domaine, Rudy. Je détiens le pouvoir. Je dois l'utiliser. »

— « Contre des camarades ?... On m'attendait à Brunei. Un soulèvement était prévu. Si je ne me trouve pas sur place pour le diriger, il risque d'échouer. Il a d'ailleurs déjà dû échouer à l'heure qu'il est. »

Je les regardai avec surprise en demandant : « Vous vous connaissez ? »

— « Très bien, » répliqua Guevara d'un ton furieux. « Trop sacrément bien ! »

— « Alors, vous aussi vous êtes un socialiste ? » demandai-je à Shaw.

Celui-ci haussa les épaules pour répondre : « Je préfère le terme de communiste ; mais les noms importent peu. Voilà l'ennui avec Guevara : il s'attache aux noms. Je vous ai dit,

Rudy, que les autorités britanniques vous attendaient pour vous arrêter ; que, quand vous êtes arrivés, les Américains savaient déjà qu'il se passait quelque chose de suspect à bord du *Rover*. Votre radio a dû leur adresser des messages secrets. Mais vous n'avez pas voulu m'écouter, et votre obstination a causé la mort de Barry ainsi que celle du radio. »

— « Vous n'aviez pas le droit de prendre le commandement du dirigeable ! » cria le comte portugais. « Pas le moindre droit ! »

— « Si je n'avais pas agi comme je l'ai fait, à l'heure qu'il est nous serions tous dans une prison anglaise… ou morts ! »

D'une voix faible, Korzeniowski intervint : « C'est fini, maintenant. Shaw nous a mis devant le fait accompli, et voilà tout. Mais j'aurais souhaité que vous exerciez un plus grand contrôle sur vos hommes, Shaw… Le pauvre Barry n'aurait pas tiré sur vous, vous le savez bien. »

— « Ils ne le savaient pas, eux ! » répliqua Shaw. « Mon armée est une armée démocratique ! »

— « Si vous n'y prenez pas garde, ils vous détruiront ! » poursuivit Korzeniowski. « Ils vous servent uniquement parce qu'ils vous considèrent comme le plus grand bandit de toute la Chine. Si vous tentez de les plier à une discipline, ils finiront par vous couper la gorge. »

Shaw accepta cette déclaration sans répondre. Il nous conduisait le long d'une route goudronnée menant à une sorte de pagode basse. « Je n'ai pas l'intention de me fier à eux beaucoup plus longtemps, » dit-il. « Dès que ma flotte aérienne sera prête… »

— « Votre flotte aérienne ! » répéta Guevara d'un ton méprisant. « Deux vaisseaux ! »

— « Bientôt, j'en aurai davantage, » répondit Shaw avec assurance. « Bien davantage ! »

Nous entrâmes dans un vestibule plongé dans une froide pénombre. « C'est démodé de compter sur des armées, Rudy, » poursuivit Shaw. « Moi, c'est sur la science que je compte. J'ai actuellement beaucoup de projets en cours, et, si le projet NFB est couronné de succès, je pense dissoudre mon armée. »

— « Le projet NFB ? Qu'est-ce donc ? » demanda Una Persson avec un froncement de sourcils étonné.

Shaw se mit à rire en répondant : « Vous êtes une physicienne, Una, la dernière personne à laquelle je puisse dire quoi que ce soit, au stade où nous en sommes. »

Un Européen portant un costume d'une blancheur immaculée apparut dans le vestibule et nous adressa un sourire de bienvenue. Il avait des cheveux gris et un visage creusé de rides.

« Ah ! camarade Spender ! » dit Shaw. « Pourriez-vous accueillir cette dame et ces messieurs pendant quelque temps ? »

— « Avec plaisir, camarade Shaw. » Le vieillard se dirigea vers une partie du mur vide et passa la main dessus. Aussitôt, une série de lumières colorées apparurent sur le mur. Quelques-unes de ces lumières étaient rouges, mais la plupart étaient bleues. Le camarade Spender examina pensivement, pendant un moment, les lumières bleues, puis il se retourna vers nous en disant : « Toute la Section Huit est libre. Un moment ; je vais préparer les chambres. » Il toucha de la main une rampe de lumières bleues, et celles-ci devinrent rouges. « C'est fait, » dit-il. « Tout est en ordre à présent. »

— « Merci, camarade Spender, » dit Shaw.

Je me demandais ce que cet étrange rituel pouvait bien signifier.

Shaw nous fit suivre un couloir percé de larges fenêtres donnant sur une avant-cour où jaillissaient des fontaines. Celles-ci appartenaient au tout dernier style d'architecture… pas entièrement de mon goût. Nous arrivâmes devant une porte sur laquelle était peint le chiffre huit. Shaw appuya une main sur ce chiffre en disant : « Ouvrez ! » Aussitôt, la porte glissa vers le haut et disparut dans le plafond. « Je crains qu'il ne vous faille loger à deux par chambre, » dit Shaw. « Vous trouverez ici tout ce qui peut vous être nécessaire et, si vous désirez autre chose, il vous suffira de nous le faire savoir au moyen du téléphone installé dans chaque chambre. À tout à l'heure, messieurs. » Il se détourna, et la porte se referma en glissant derrière lui. Je m'en approchai et appuyai ma paume.

« Ouvrez ! » criai-je.

Comme je m'y attendais, rien ne se produisit. D'une manière ou d'une autre, la porte était agencée pour reconnaître la main et la voix de Shaw ! Certes, c'était bien là une ville remplie de merveilles scientifiques !

Après avoir longuement discuté et arpenté les chambres en tous sens pour essayer les portes et les fenêtres, nous dûmes constater qu'il n'y avait aucun moyen d'évasion possible.

« Je suppose que le mieux est que vous partagiez ma chambre, » dit Guevara en me tapant sur l'épaule. « Una et le capitaine Korzeniowski s'installeront dans celle d'à côté. » Les membres de l'équipage pénétraient déjà dans leurs chambres, dont les portes s'ouvraient et se fermaient sur commande.

— « Très bien », répondis-je à contrecœur.

Nous entrâmes dans notre chambre, où se trouvaient deux lits, un bureau, des armoires, des commodes, des étagères remplies de livres de fiction et d'autres ouvrages, un téléphone, et un grand objet de forme ovale, à la surface d'un bleu laiteux, que je ne pus identifier. Nos fenêtres donnaient sur une roseraie d'où s'élevait un doux parfum, mais la vitre était en verre incassable et les fenêtres s'ouvraient juste assez pour laisser pénétrer l'air et le parfum. Un pyjama bleu pâle était posé au pied de chaque lit. Sans même regarder le sien, Rudolfo Guevara se laissa tomber tout habillé sur son lit et tourna la tête pour m'adresser un petit sourire.

« Eh bien, Bastable, » dit-il, « maintenant que vous avez fait la connaissance d'un révolutionnaire bon teint, je dois vous paraître très pâle par comparaison, n'est-il pas vrai ? »

Je m'assis au bord du lit pour enlever mes chaussures, qui me serraient. « Vous vous valez tous, » répliquai-je. « La seule chose qui rende Shaw différent de vous, c'est que sa folie est beaucoup plus grande encore, et mille fois plus ridicule ! Vous, du moins, vous borniez vos activités à ce qui appartenait au domaine du possible. Lui rêve de l'impossible. »

— « C'est ce que j'aime à croire, » dit Guevara d'un ton grave. « Cependant, il a apporté des améliorations considérables à Dawn City depuis la dernière fois que j'y suis venu. Et il s'est emparé du *Loch Etive* – ce qui aurait pu paraître une entreprise

impossible. De plus, il est hors de doute que tous ses gadgets scientifiques – ceux qui se trouvent dans ces appartements, par exemple – sont en avance sur tout ce qui peut exister dans le monde extérieur. » Avec un froncement de sourcils, il ajouta : « Je me demande ce que peut bien être le projet NFB. »

— « Moi, je ne m'en soucie guère, » répliquai-je. « Mon seul désir est de retourner à la civilisation que je connais, à un monde sain, où les gens se comportent avec une raisonnable bienséance. »

Guevara eut un petit sourire condescendant. Puis il se redressa sur le lit et s'étira en s'écriant : « Bon Dieu ! J'ai faim ! Je me demande si on va nous apporter quelque chose à manger. »

— « Quelque chose à manger ? » dit une voix venue de nulle part.

Fasciné, je regardai un visage apparaître sur l'ovale d'un bleu laiteux. C'était celui d'une jeune fille chinoise. Avec un sourire, elle reprit : « Que désirez-vous, messieurs ? De la cuisine chinoise ou européenne ? »

— « De la cuisine chinoise, assurément ! » répondit Guevara sans me consulter. « Je l'aime beaucoup. Qu'avez-vous à nous proposer ? »

— « Nous allons vous envoyer un choix de plats. » Le visage de la jeune fille disparut de l'écran.

Quelques instants plus tard, alors que nous restions stupéfaits de ce qui venait de se passer, une portion du mur s'ouvrit pour laisser apparaître, dans une sorte d'alcôve, un plateau sur lequel était dressé un assortiment de délicats mets chinois. Guevara sauta vivement sur ses pieds, saisit le plateau et le posa sur notre table.

Oubliant pour un moment toute chose autre que le parfum de la nourriture qui me faisait venir l'eau à la bouche, je commençai à manger, en me demandant pour la nième fois si je n'étais pas la proie d'un rêve fantastiquement détaillé provoqué par la drogue de Sharan Kang.

IV

WLADIMIR ILYITCH ULIANOV

Après m'être restauré, je fis ma toilette, enfilai le pyjama et me glissai sous les couvertures. Le lit était particulièrement confortable, et je ne tardai pas à m'endormir.

Je dus dormir pendant le reste de la journée et toute la nuit suivante, car je me réveillai le lendemain matin dans une forme splendide. Je pus me remémorer les événements des jours précédents avec une philosophie qui me surprit moi-même. Je continuais à penser que Korzeniowski, Guevara, Shaw et les autres se fourvoyaient complètement, mais je me rendais compte maintenant qu'ils n'étaient pas des monstres inhumains. Ils croyaient vraiment travailler pour le bien des peuples qu'ils considéraient comme « opprimés ».

Je me sentais si reposé que j'en vins à me demander si la nourriture n'avait pas contenu quelque drogue, mais, en tournant la tête, je constatai que, de toute évidence, Guevara n'avait pas dormi aussi bien que moi. Ses yeux étaient injectés de sang ; il avait gardé ses vêtements et, les mains croisées derrière la tête, fixait le plafond d'un air morose.

« Vous ne semblez guère heureux, comte Guevara, » dis-je en me levant pour me diriger vers le lavabo.

— « Quelle raison d'être heureux pourrions-nous avoir les uns ou les autres, Mr. Bastable ? » demanda-t-il en faisant entendre un petit rire amer. « Pour ma part, je suis cloîtré ici au moment où je devrais me trouver quelque part dans le monde en train d'accomplir ma mission. Je ne goûte pas du tout les effets théâtraux de Shaw. Un révolutionnaire devrait être silencieux, invisible, circonspect, discret… »

— « Vous n'êtes pas précisément inconnu du monde, vous non plus, » lui fis-je remarquer, en faisant un petit saut en arrière car l'eau qui coulait du robinet était bouillante. « Votre photo paraît fréquemment dans les journaux et, si j'ai bien compris, vos ouvrages connaissent une large diffusion. »

— « Ce n'est pas ce que je voulais dire. » Il me lança un regard furieux, puis referma les yeux comme pour m'effacer de son esprit.

J'étais un peu amusé par les rivalités que j'avais pu constater parmi les anarchistes, ou socialistes, ou communistes, quel que fût le nom qu'ils se donnaient. Chacun d'eux semblait nourrir un rêve personnel au sujet de la façon dont le monde devrait être ordonné, et rejetait systématiquement toute autre version de ce rêve. Si seulement ils avaient pu s'entendre sur certains points essentiels, me disais-je, cela aurait donné à leur action beaucoup plus d'efficacité.

Tout en m'essuyant le visage, je jetai un coup d'œil par la fenêtre. Certes, je devais reconnaître que Shaw n'avait pas complètement échoué. Dans la roseraie, je voyais des enfants de tous âges et de toutes nationalités jouer ensemble et courir au soleil en faisant entendre des rires joyeux. Et, le long des allées, des hommes et des femmes se promenaient en bavardant gaiement et en souriant souvent. Selon toute apparence, beaucoup d'entre eux étaient mariés, et les unions entre Blancs et gens de couleur n'étaient pas rares. Je ne m'en sentis pas choqué comme j'aurais dû l'être. Au contraire, cela me parut naturel. Je me rappelais la traduction du nom de la ville que Shaw m'avait donnée : la Cité démocratique de l'Aube – la Cité de l'Égalité. Mais cette égalité était-elle possible dans le monde extérieur ? La cité de rêve de Shaw n'était-elle pas conçue artificiellement ? Je fis part de cette pensée à Guevara, qui avait rouvert les yeux, et j'ajoutai : « Cette ville *semble* paisible, mais n'est-elle pas bâtie sur la piraterie et le meurtre, tout comme vous dites que Londres est bâtie sur l'injustice ? »

Il haussa les épaules en répondant : « Je ne tiens pas à discuter des ambitions de Shaw. » Il se tut un instant, puis reprit : « Mais, pour être juste, je crois pouvoir dire que Dawn City est un commencement, elle a été conçue en fonction de

l'avenir. Londres est une fin, l'ultime conception d'une idéologie morte. »

— « Qu'entendez-vous par là ? »

— « L'Europe a épuisé ses rêves. Elle n'a pas d'avenir. L'avenir est ici, en Chine. Il est en Afrique, en Inde, dans tout le Moyen et l'Extrême-Orient, peut-être aussi en Amérique du Sud. L'Europe est en train de mourir et, pour ma part, je le regrette. Mais, avant de mourir, elle offre aux pays qu'elle a déshonorés certaines idées sur ce qu'il est possible de faire… »

— « Vous voulez dire que nous sommes décadents ? »

— « Si vous voulez. Mais ce n'est pas ce que j'ai dit. »

Je ne parvenais pas à suivre complètement sa pensée, aussi abandonnai-je le sujet. Ayant trouvé au pied du lit mes vêtements nettoyés et repassés, je m'habillai.

Un peu plus tard, un coup léger fut frappé à la porte et un très vieil homme entra dans la chambre. Ses cheveux étaient d'un blanc immaculé et son menton s'ornait d'une barbiche blanche à la mode chinoise. Il portait de simples vêtements de coton et s'appuyait sur une canne. Il donnait l'impression d'avoir vécu cent ans et vu une grande partie du monde. D'une voix aiguë et fêlée, à l'accent russe très prononcé, il dit :

« Bonjour, jeune homme. Bonjour, Guevara. »

Oubliant sa morosité, Guevara se redressa sur son lit et un sourire éclaira son visage.

— « Oncle Wladimir ! » s'écria-t-il. « Comment allez-vous ? »

— « Je vais bien, mais je sens un peu mon âge ces jours-ci. »

Tandis que le vieillard s'asseyait dans un fauteuil, Guevara me le présenta en ces termes : « Mr. Bastable, voici Wladimir Ilyitch Ulianov. Il était révolutionnaire avant que vous et moi ne fussions nés ! »

Sans le détromper sur ce point, je serrai la main du vieux Russe.

Guevara reprit en riant : « Mr. Bastable est un capitaliste invétéré, oncle Wladimir. Il nous désapprouve tous, il nous traite d'anarchistes et d'assassins ! »

Avec un petit rire dans lequel ne perçait aucune rancœur, Ulianov répondit : « Il est toujours amusant d'entendre ceux qui

écrasent la masse accuser les gens qu'ils cherchent à détruire. Jamais je n'oublierai les milliers d'accusations qui ont été formulées contre moi au cours des années 20, avant que je ne sois contraint de quitter mon pays. Kerenski était président à cette époque, l'est-il toujours ? »

— « Il est mort l'année dernière, oncle Wladimir. On a élu un nouveau président. C'est maintenant le prince Sukhanov qui est le chef de la Douma. »

— « Et qui, sans nul doute, lèche les bottes des Romanov comme l'a fait son prédécesseur, » interrompit le vieillard. « La Douma ! Une parodie de démocratie ! J'ai été fou de m'y laisser élire. Ce n'est pas de cette façon qu'on peut lutter contre l'injustice. Le tsar continue à gouverner la Russie – même si, de nos jours, c'est par l'intermédiaire de son prétendu Parlement. »

— « C'est vrai, Wladimir Ilyitch, » murmura Guevara, et j'eus l'impression qu'il faisait en sorte de ne pas contrarier son interlocuteur. On ne pouvait mettre en doute l'admiration qu'il éprouvait à l'égard de cet ancien révolutionnaire, seulement, à présent, il supportait celui-ci comme on supporterait un homme ayant accompli de grandes actions en son temps mais qui serait devenu un peu sénile.

— « Ah ! si seulement j'en avais eu l'occasion, » poursuivit Ulianov, « j'aurais montré à Kerenski ce qu'est en réalité la démocratie ! Nous aurions dû juguler le pouvoir du tsar, peut-être même chasser celui-ci du pays. Oui, oui, peut-être cela aurait-il été possible si le peuple tout entier s'était soulevé pour le combattre. Il doit y avoir eu un moment dans l'Histoire où cela aurait pu se produire, et j'ai manqué ce moment. Peut-être dormais-je alors ; peut-être étais-je exilé en Allemagne ; peut-être » – il eut un sourire attendri – « étais-je en train de courtiser une femme ! Ha ! Mais, un jour, la Russie *sera* libre, n'est-ce pas, Rudolfo ? Nous ferons des Romanov d'honnêtes travailleurs et nous enverrons Kerenski et son « Parlement » en Sibérie, tout comme ils m'y ont envoyé moi-même. Qu'en dites-vous ? La Révolution doit se faire bientôt. »

— « Oui, bientôt, oncle Wladimir. »

— « Qu'on laisse le peuple crier famine un peu plus longtemps. Qu'on l'oblige à travailler un peu plus dur. Qu'on le

laisse faire un peu mieux connaissance avec la maladie, la peur et la mort, alors il se soulèvera. Une marée humaine balaiera les princes et les affairistes corrompus et les noiera dans leur propre sang ! »

— « Vous avez raison, oncle Wladimir. »

— « Ah ! si seulement j'avais eu ma chance ! Si j'avais pu diriger la Douma ! Mais ce renard de Kerenski m'en a perfidement évincé. Il m'a discrédité, m'a chassé de mon propre pays, de ma Russie ! »

— « Vous y retournerez un jour. »

Ulianov jeta un coup d'œil rusé à Guevara en répliquant : « J'y suis retourné une ou deux fois déjà. J'ai distribué des pamphlets. J'ai rendu visite à mon riche ami politicien Bronstein, et je lui ai causé une rude frayeur, car, si l'Okhrana avait découvert ma présence chez lui, elle aurait pu le prendre pour un révolutionnaire, lui aussi. Il l'a été autrefois, bien sûr ; mais il a préféré changer d'opinion pour conserver sa place à la Douma. Ces Juifs ! Ils sont bien tous les mêmes ! »

Guevara accueillit cette sortie d'un air légèrement désapprobateur. « Il y a Juif et Juif, oncle Wladimir, » fit-il remarquer.

— « C'est vrai. Mais Bronstein… Oh ! à quoi bon ? Il a quatre-vingt-dix-sept ans. Bientôt il sera mort, et moi aussi. »

— « Mais vos écrits resteront, Wladimir Ilyitch. Ils inspireront une nouvelle génération de révolutionnaires, tous ceux qui ont appris à haïr l'injustice. »

Ulianov fit un signe d'assentiment. « Oui, » dit-il. « Espérons-le. Mais vous ne vous rappellerez pas… » Et il se lança dans une série d'anecdotes qu'il avait déjà dû raconter maintes et maintes fois, tandis que Guevara, dissimulant son impatience, l'écoutait poliment, même quand le vieillard lui reprocha un moment avec aigreur de ne pas suivre le vrai Chemin de la Révolution.

Pendant ce temps, je prononçai le mot magique de « nourriture », et la jeune fille chinoise apparut de nouveau dans l'ovale d'un bleu laiteux. Je demandai un petit déjeuner pour trois, qui nous fut aussitôt apporté. Guevara et moi nous mîmes à table avec empressement, mais Ulianov, qui ne voulait

pas perdre son temps à manger, continua à débiter des discours tandis que nous dégustions notre repas. Wladimir Ilyitch me rappelait un peu les vieux saints hommes, les lamas, que j'avais eu l'occasion de rencontrer au cours de mon ancienne vie d'officier de l'armée des Indes. Sa conversation semblait souvent aussi abstraite que la leur. Et pourtant, tout comme j'éprouvais du respect à l'égard de ces lamas, je respectais le vieux Russe – pour son âge, pour sa foi, pour la conviction avec laquelle il énonçait et répétait les articles de son credo. Il semblait être un bon vieillard inoffensif, très différent de l'image que je me faisais autrefois d'un révolutionnaire confirmé.

La porte s'ouvrit au moment où il se lançait de nouveau dans sa péroraison : « Qu'on laisse le peuple crier famine un peu plus longtemps. Qu'on l'oblige à travailler un peu plus dur. Qu'on le laisse faire un peu mieux connaissance avec la maladie, la peur et la mort, alors il se soulèvera. Une marée… » C'était Shaw qui se tenait dans l'encadrement de la porte, vêtu d'un costume de toile blanche, un panama sur la tête et un cigare entre les lèvres. « Une marée humaine qui balaiera l'injustice, n'est-ce pas Wladimir Ilyitch ? » demanda-t-il en souriant. « Mais je suis en désaccord avec vous, comme toujours. »

Le vieux Russe releva la tête et le menaça du doigt en disant : « Vous ne devriez pas discuter avec quelqu'un d'aussi vieux que moi, Shuo Ho Ti : c'est contraire à la coutume chinoise. Vos devriez respecter mes paroles, » ajouta-t-il en souriant à son tour.

— « Qu'en pensez-vous, Mr. Bastable ? » demanda Shaw d'un ton goguenard. « Le désespoir engendre-t-il la révolution ? »

— « Je ne connais rien aux révolutions, » répliquai-je ; « mais je suis tenté d'admettre avec vous que quelques réformes pourraient être utiles, en Russie par exemple. »

— « Quelques réformes ! » répéta Ulianov avec un grand rire. « Oh ! c'est là ce que voulait Kerenski ! Mais les réformes s'en sont allées à vau-l'eau quand il s'est avéré commode de les oublier. Il en est toujours ainsi avec les « réformes ». Le *système* lui-même doit disparaître. »

— « C'est l'espoir, et non le désespoir, qui engendre les révolutions, Mr. Bastable, » dit Shaw. « Qu'on donne l'espoir au peuple, qu'on lui montre ce qu'il est possible de réaliser, ce qu'il peut attendre, alors il tentera peut-être d'accomplir quelque chose. Le désespoir n'engendre qu'un désespoir plus grand : les gens perdent courage et meurent à eux-mêmes. Sur ce point, le camarade Ulianov et ceux qui partagent ses idées se trompent lourdement. Ils croient que les gens se soulèveront quand leurs difficultés deviendront insupportables. Mais ce n'est pas vrai : quand leurs difficultés deviendront absolument insupportables, ils abandonneront la partie. Qu'on leur donne un peu plus de confort et, étant des êtres humains, ils en demanderont davantage, et davantage encore ! C'est alors que se fera la Révolution. Voilà pourquoi, à Dawn City, nous nous employons à donner aux coolies de Chine de meilleurs moyens d'existence. Nous travaillons à faire de la Chine un exemple qui encouragera les peuples opprimés du monde entier ! »

Ulianov répliqua en secouant la tête : « Bah ! Bronstein avait des idées de ce genre, et voyez ce qu'il est devenu ! »

— « Bronstein ? Ah ! votre vieil ennemi ! »

— « Il a été mon ami autrefois, » répondit Ulianov avec une tristesse soudaine. Il se leva et reprit en soupirant : « Mais nous sommes tous des camarades ici, même si nous différons au sujet des méthodes. » Avec un regard dur à mon adresse, il ajouta : « Il ne faut pas croire que nous sommes divisés parce que nous discutons, Mr. Bastable. »

C'était exactement ce que j'avais pensé.

« Voyez-vous, » reprit Ulianov, « nous sommes des êtres humains. Nous formons des rêves fantastiques. Mais ce que l'esprit humain peut concevoir, il peut en faire un ? réalité. Pour le bien ou pour le mal. »

— « Peut-être pour le bien *et* pour le mal, » rectifiai-je.

— « Que voulez-vous dire ? »

— « Toute médaille a son revers. Tout rêve de perfection contient un cauchemar d'imperfection. »

Ulianov eut un petit sourire. « C'est peut-être pour cela que nous ne devrions pas tendre à l'absolu, n'est-ce pas ? »

demanda-t-il. « L'absolu ne se détruit-il pas lui-même aussi sûrement qu'il nous détruit, nous ? »

— « L'absolu… et les abstractions, » soulignai-je. « Il existe de petits actes de justice aussi bien que des grands, Wladimir Ilyitch. »

— « Vous pensez que nous, révolutionnaires, laissons de côté notre caractère humain pour suivre les fantaisies de l'Utopie ? »

— « Peut-être pas vous… »

— « Vous venez d'énoncer l'éternel problème qui pose au fidèle adepte de toute doctrine, Mr. Bastable. Il n'y aura jamais de solution à ce problème. »

— « Si j'en juge d'après mon expérience personnelle, » assurai-je, « il n'y a jamais de solution à aucun problème ayant trait aux affaires humaines. Je suppose qu'on peut appeler cette philosophie le « pragmatisme britannique ». Prendre les choses comme elles viennent… »

— « C'est bien ainsi que les Anglais les ont prises, » répliqua Guevara en riant. Et il ajouta : « Vous serez d'accord, j'en suis sûr, pour reconnaître qu'on éprouve une joie particulière à chercher des solutions de remplacement et à voir si elles s'avéreront valables, si elles seront meilleures… »

— « Il doit exister une solution de remplacement à ce monde, » dit Ulianov avec conviction. « Une meilleure solution… Il ne peut manquer d'en exister une ! »

Shaw était venu nous chercher pour nous faire visiter la ville. Tous les quatre – le capitaine Korzeniowski, tout à fait rétabli maintenant et ne portant plus aucune trace de sa blessure à la tête, Una Persson, le comte Guevara et moi-même – nous parcourions à sa suite une large rue ensoleillée.

Dawn City continuait à être un sujet d'enseignement pour moi, qui avais toujours considéré les révolutionnaires comme des nihilistes un peu simples d'esprit, faisant sauter des maisons, assassinant les gens, sans avoir la moindre idée de ce qu'ils reconstruiraient sur les ruines du monde qu'ils étaient en train de détruire. Et voici que j'avais sous les yeux leur rêve devenu réalité.

Mais n'était-ce pas une réalité un peu falsifiée ? me demandais-je. Pourrait-elle réellement s'étendre au monde entier ?

Lors de mon irruption dans le monde des années 70, j'avais cru trouver l'Utopie. Et, maintenant, je m'apercevais que c'était une Utopie seulement pour quelques-uns. Shaw voulait une Utopie qui existerait pour tous.

Je me rappelai le sang que j'avais vu répandu sur la passerelle du *Rover*. Le sang de Barry. Il me paraissait difficile de concilier cette image avec celle que j'avais maintenant sous les yeux.

Shaw nous emmena visiter des écoles, des restaurants communautaires, des ateliers, des laboratoires, des théâtres, des studios, où se trouvaient réunis des gens détendus et heureux appartenant à une centaine de nationalités, de races et de croyances différentes, ce qui produisit sur moi une forte impression.

« Voilà ce que toute l'Asie et l'Afrique pourraient être maintenant sans la cupidité des Européens, » dit Shaw en s'adressant à moi. « Au point de vue économique, nous serions actuellement plus forts que l'Europe. Il y aurait un véritable équilibre des pouvoirs. Et vous comprendriez alors ce que c'est que la justice ! »

— « Mais c'est un idéal européen que vous poursuivez, » lui fis-je remarquer. « Si nous ne vous l'avions pas fait connaître… »

— « Nous l'aurions découvert, » interrompit-il. « Les peuples apprennent par l'exemple, Mr. Bastable. Ils n'ont pas besoin qu'on leur impose des idées. »

Nous étions entrés dans une salle obscure. Devant nous se trouvait un large écran de cinéma. Shaw nous invita à nous asseoir et, bientôt, des images apparurent sur l'écran.

Fasciné, je regardai des hommes et des femmes chinois en grand nombre, que des soldats décapitaient.

« Voici le village de Shinnan, en Mandchourie japonaise, » dit Shaw d'une voix terne et dure. « Les habitants du village n'ont pas été capables de fournir leur contingent annuel de riz,

et ils subissent leur châtiment. Cela s'est passé l'année dernière. »

Je vis les soldats japonais rire en levant et en abaissant leurs longs sabres.

Frappé de stupeur, je ne pus que murmurer : « Mais c'est le Japon… »

Une nouvelle série d'images. Celles-ci représentaient des coolies travaillant sur une voie ferrée. Des hommes en uniforme utilisaient des fouets pour les obliger à travailler avec plus d'ardeur. Les uniformes étaient russes.

« Tout le monde connaît la cruauté avec laquelle les Russes traitent les peuples qui leur sont soumis… »

Shaw ne fit pas de commentaire.

Une foule de Chinois, composée en grande partie de femmes et d'enfants armés d'instruments aratoires, se dirigeaient en courant vers un mur de pierre. Tous étaient en guenilles et avaient un aspect famélique. Des coups de feu partirent de derrière le mur et ils tombèrent, couverts de sang, se tordant et hurlant de douleur. Je dus me faire violence pour continuer à regarder. Le tir continua jusqu'à ce qu'ils fussent tous morts.

Des hommes vêtus d'uniformes bruns et portant des chapeaux à larges bords sortirent de derrière le mur et examinèrent les corps pour s'assurer qu'aucun de ces malheureux ne restait en vie.

« Des Américains ! » m'écriai-je.

— « Pour être juste, » dit le général Shaw d'une voix sans timbre, « je dois reconnaître qu'ils agissaient sur la demande du gouvernement siamois. Cette scène s'est déroulée tout près de Bangkok. Les troupes américaines aident le gouvernement à maintenir l'ordre. Un certain nombre de petites rébellions ont eu lieu récemment dars quelques régions du Siam. »

L'image suivante représentait une ville indienne. Des baraques en ciment s'étendaient à perte de vue, en rangées rectilignes.

« Cette ville est abandonnée, » relevai-je.

— « Attendez. »

La caméra nous conduisit le long des rues désertes jusqu'à l'extrémité de la ville où se trouvaient des soldats vêtus

d'uniformes anglais rouges. À l'aide de bêches, ils empilaient des corps dans des fosses remplies de chaux.

— « Le choléra ? » demandai-je.

— « Il y a eu le choléra, la typhoïde, la malaria, la variole, » répondit Shaw. « Mais ce n'est *pas* de cela que tous les habitants du village sont morts. Regardez. »

L'image devint plus nette, et je vis que les cadavres étaient couverts de blessures faites par des balles.

« Ils ont marché sur Delhi sans être munis de laissez-passer pour pénétrer dans la ville, » dit Shaw. « Ils ont refusé de faire halte quand l'ordre leur en a été donné. Ils ont tous été fusillés. »

— « Mais il ne pouvait s'agir d'une décision officielle ! » m'écriai-je. « Sans doute un officier a-t-il pris peur. Cela arrive parfois. »

— « Les Russes, les Japonais, les Américains que vous avez vus, avaient-ils pris peur ? »

— « Non. »

— « Voilà comment est utilisé le genre de pouvoir dont vous vous faites le champion lorsqu'il est menacé par d'autres, » souligna Shaw. Je regardai ses yeux : ils étaient brillants de larmes.

Je comprenais un peu ce qu'il pouvait ressentir. Dans mes yeux aussi il y avait des larmes.

J'essayai de me persuader que les films étaient fabriqués de toutes pièces et joués par des acteurs pour faire impression sur des gens comme moi. Mais je savais qu'il n'en était rien.

En quittant le cinéma, je tremblais de tous mes membres. Je me sentais malade de dégoût. Et il y avait toujours des larmes dans mes yeux.

Nous traversâmes en silence la paisible Cité de l'Aube, aucun de nous ne se sentant le courage de parler après ce qu'il venait de voir. Arrivés à l'extrémité du camp, nous jetâmes un coup d'œil sur l'aérodrome de fortune qui s'étendait un peu plus loin. Des hommes y travaillaient maintenant à monter ce qui, de toute évidence, devait être un grand pylône d'amarrage. Nous vîmes le *Rover,* toujours retenu au sol par son réseau de câbles, mais le grand dirigeable avait disparu.

« Où est donc le *Loch Etive* ? » Ce fut le capitaine Korzeniowski qui posa cette question.

Shaw releva la tête et le regarda d'un air distrait ; puis, comme rappelé au sens du devoir, il répondit en souriant ; « Oh ! il est sur la route du retour ! J'espère que sa deuxième mission aura réussi aussi bien que la première. »

— « Des missions ? Quelles missions ? » demanda Guevara.

— « La première consistait à abattre le *Kanazawa,* de la Compagnie impériale japonaise. Nous avons armé notre appareil de quelques canons d'essai. Ils fonctionnent parfaitement. Aucun recul. C'est toujours le problème avec les gros canons à bord d'un dirigeable, vous savez. »

— « C'est vrai, » dit Korzeniowski. Il tira sa pipe de sa poche, la bourra et l'alluma en répétant : « C'est vrai. »

— « Sa deuxième mission, » reprit Shaw, « était de bombarder une portion du chemin de fer transsibérien pour s'emparer du chargement d'un certain train à destination de Moscou. J'ai appris il y a quelque temps que ce chargement avait été enlevé. S'il s'agit bien de ce que j'espère, nous allons être en mesure de hâter la réalisation du projet NFB. »

— « Mais qu'est-ce donc que ce mystérieux projet ? » demanda Una Persson.

Le général O.T. Shaw montra de la main un grand bâtiment pareil à une usine qui s'élevait à l'extrémité de l'aérodrome. « Là-bas, » dit-il d'un ton vague. « Je peux vous affirmer qu'il s'agit d'un projet dont la réalisation est très coûteuse, mais je crains de ne pouvoir vous en dire davantage. C'est à peine si je comprends moi-même ce qu'il en est. Beaucoup de nos exilés allemands et hongrois y travaillent actuellement, ainsi qu'un ou deux Américains et un Anglais, tous des réfugiés politiques en même temps que de brillants savants. La tyrannie que les pays occidentaux font peser sur la curiosité scientifique profite à Dawn City. »

Je ne pouvais croire qu'il n'eût pas envisagé les conséquences de ces actes. « Vous vous êtes attiré le courroux de trois grandes puissances, » lui fis-je remarquer.

« Vous avez volé un dirigeable britannique pour détruire un bâtiment de guerre japonais et un chemin de fer russe. Vous

devez vous attendre à ce que la Grande-Bretagne, le Japon et la Russie s'unissent pour exercer des représailles… Dawn City aura de la chance si elle subsiste un jour de plus ! »

— « Nous avons toujours les otages pris sur le *Loch Etive,* » murmura Shaw avec sérénité.

— « Est-ce cela qui empêchera les bombes russes ou japonaises de réduire votre ville en cendres ? »

— « Le sort de ces otages pose un sérieux problème diplomatique, » répliqua-t-il. « Les trois pays vont devoir en discuter ensemble, et cela prendra du temps dont nous profiterons pour mettre la dernière main à nos défenses. »

— « Même vous, général Shaw, n'êtes pas de taille à vous défendre contre les flottes aériennes unies de la Grande-Bretagne, du Japon et de la Russie ! » m'écriai-je.

— « Nous verrons, » riposta Shaw. « Et maintenant, Mr. Bastable, dites-moi ce que vous pensez de mon spectacle de lanterne magique. »

— « Vous m'avez convaincu qu'il serait nécessaire de surveiller de plus près la manière dont les indigènes sont traités, » répondis-je.

— « C'est tout ? »

— « Pour mettre fin à l'injustice, il existe d'autres moyens que la révolution ou une guerre sanglante, » soulignai-je.

— « Pas si l'on veut détruire complètement le cancer, » intervint Korzeniowski. « Je m'en rends compte à présent. »

— « Ah, ah ! » dit soudain Shaw, dont le regard était tourné vers les collines, « voici le *Fei-chi*… »

— « Le quoi ? »

— « La machine volante. »

— « Je ne la vois pas, » dit Korzeniowski.

Moi non plus je ne voyais aucune trace du *Loch Etive,* bien qu'un bourdonnement pareil à celui d'un moustique se fit entendre au-dessus de nous.

— « Regardez ! » cria Shaw avec un sourire épanoui. « Là ! »

Une tache apparut à l'horizon, et le bourdonnement se transforma en un gémissement aigu.

« Là ! » répéta Shaw en riant d'excitation. « Je ne parle pas d'un dirigeable : je parle du *Fei-chi,* du petit frelon. Le voici qui arrive ! »

Instinctivement, je me baissai au moment où quelque chose passa en sifflant au-dessus de ma tête. Puis je relevai les yeux. J'eus l'impression de voir des ailes de moulin à vent tournant à une vitesse fantastique, de longues ailes semblables à celles d'un oiseau. Puis l'objet disparut dans le lointain en continuant à faire entendre le même gémissement de colère.

— « Mon Dieu ! » s'écria Korzeniowski en retirant sa pipe de sa bouche. Depuis que je le connaissais, c'était la première fois qu'il laissait paraître son étonnement. « Mon Dieu ! C'est une machine volante plus lourde que l'air ! J'étais convaincu – on me l'avait toujours dit – que pareille chose était impossible ! »

Shaw eut un sourire jusqu'aux oreilles et se mit presque à danser de joie. « Et j'en possède cinquante, capitaine ! » cria-t-il d'un ton triomphant. « Cinquante petits frelons pourvus de dards très mauvais. Vous comprenez maintenant que je me sente de force à défendre Dawn City contre tout ce que les grandes puissances pourraient envoyer ! »

— « Ces appareils me semblent un peu fragiles ! » relevai-je.

— « Ils le sont, en effet, » reconnut Shaw. « Mais ils sont capables de voler à près de cinq cents miles à l'heure. Et c'est là leur force. Qui donc aurait le temps de pointer un canon sur l'un de ces *Fei-chi* avant que celui-ci fit sauter la coque de n'importe quel cuirassé volant, au moyen de ses balles explosives spéciales ? »

— « Qui… Comment cette invention est-elle venue en votre possession ? » demanda Guevara.

— « Oh ! c'est l'un de mes hors-la-loi américains qui en a eu l'idée, » répondit Shaw d'un ton désinvolte. « Et quelques-uns de mes ingénieurs français ont mis cette idée à exécution. Nous avons construit et fait voler la première machine en moins d'une semaine. Et, au bout d'un mois, nous en avions fait ce que vous venez de voir. »

— « J'admire les hommes qui acceptent de monter à bord d'appareils comme celui-là, » dit Guevara. « Ne risquent-ils pas d'être écrasés par de telles vitesses ? »

— « Naturellement, ils sont équipés de vêtements matelassés spéciaux, » répondit Shaw. « Et il va de soi que leurs réactions doivent être aussi rapides que celles de leurs machines pour qu'ils puissent les diriger comme il le faut. »

— « Eh bien, » dit Korzeniowski en hochant la tête, « je crois que je m'en tiendrai aux dirigeables. Ils m'inspirent beaucoup plus confiance que ces appareils bizarres… Malgré ce que j'ai vu, je n'arrive toujours pas à croire aux machines plus lourdes que l'air. »

Shaw me regarda d'un air rusé en demandant : « Eh bien, Mr. Bastable, êtes-vous toujours convaincu que je sois fou ? »

— « Pas comme je l'avais cru tout d'abord, » dus-je reconnaître. Je gardais les yeux fixés sur le point du ciel où le *Fei-chi* avait disparu. Un terrible pressentiment s'emparait de moi. J'aurais souhaité de tout mon cœur être de retour dans ma propre époque, où les machines plus lourdes que l'air, la téléphonie sans fil et le cinéma parlant en couleurs n'existaient que dans l'imagination des enfants et des fous. Pensant à H.G. Wells, je demandai, en me tournant vers le bâtiment qui abritait le projet NFB : « Vous n'auriez pas inventé une machine à explorer le Temps, par hasard ? »

Le Seigneur des Airs répliqua, avec un sourire : « Pas encore, Mr. Bastable ; mais nous y pensons. Pourquoi posez-vous cette question ? »

Je secouai la tête sans répondre.

— « Vous voulez savoir où tout cela mènera, n'est-ce pas ? » demanda Guevara en me donnant une petite tape sur l'épaule. « Vous voulez voyager dans le Futur et voir l'Utopie du général Shaw ? » Il semblait à présent tout à fait acquis à la cause du général.

Avec un haussement d'épaules, je murmurai : « Je crois avoir eu mon compte d'Utopies. »

V

L'ARRIVÉE DES FLOTTES AÉRIENNES

Au cours des jours qui suivirent, je ne fis aucune tentative pour m'enfuir de Dawn City. De toute façon, l'entreprise aurait été vouée à l'échec. Les hommes du général Shaw surveillaient toutes les routes et gardaient les aérodromes et les hangars où étaient rangés les « frelons » *Fei-chi*. Je regardais parfois les grands pilotes chinois essayer leurs appareils. C'étaient de jeunes hommes robustes et sûrs d'eux-mêmes, entièrement dévoués à la cause de Shaw et qui acceptaient les machines plus lourdes que l'air, ce que je ne pouvais faire.

Quelque temps auparavant, je m'étais assuré que les otages du *Loch Etive* étaient sains et saufs, et j'avais bavardé avec un ou deux membres de l'équipage que j'avais connus à bord. Ceux-ci m'avaient appris que, comme je le craignais, le capitaine Harding était mort peu de temps après avoir été contraint de se retirer dans la petite maison de Balham où il logeait pendant ses permissions. Une autre personne de ma connaissance était morte : en lisant un journal ancien, j'appris que Cornélius Dempsey avait été tué au cours d'une bataille de rue contre des policiers armés. Dempsey faisait partie d'une bande d'anarchistes qui avait été prise au piège dans un immeuble du quartier Est de Londres. On n'avait pas retrouvé son cadavre, mais plusieurs témoins avaient affirmé qu'il était mort lorsque ses camarades l'avaient emporté. La tristesse m'envahit et accrut encore l'amertume et la dépression auxquelles la vue des horribles films m'avait laissé en proie.

Des journaux plus récents, apportés par les hommes de Shaw, contenaient des rapports détaillés sur les raids audacieux

de Shuo Ho Ti, ses actes de pirateries et ses crimes. Un ou deux journaux voyaient en lui « le plus grand bandit des temps modernes », et c'étaient ceux-là, je crois, qui l'avaient surnommé « le Seigneur des Airs ». En effet, tandis que l'Angleterre s'efforçait de dissuader les militaires russes et japonais d'exercer une vengeance immédiate et que le gouvernement central chinois tentait vainement d'empêcher les vaisseaux de guerre aériens de pénétrer sur son territoire, Shaw exécutait une série de raids extraordinaires, fondant du haut du ciel sur les trains, les convois motorisés, les navires, les édifices militaires, pour se procurer ce dont il avait besoin. Ce qui ne lui était pas nécessaire, il le distribuait à la population chinoise. Son « bâtiment amiral » repeint à neuf – qui ne portait plus le nom de *Loch Etive* mais celui de *Shan-tien* (l'Éclair) – arborant son pavillon pourpre bien connu, apparaissait souvent dans le ciel au-dessus d'une ville ou d'un village appauvri, pour laisser tomber une pluie d'argent, de nourriture et d'objets de toutes sortes, ainsi que des pamphlets invitant la population à se joindre à Shuo Ho Ti, le Pacificateur, pour délivrer la Chine de l'oppression étrangère. Des milliers d'hommes venaient grossir les rangs de son armée cantonnée dans la Vallée du Matin. Et Shaw ajoutait de nouveaux vaisseaux à sa flotte, obligeant, sous la menace de ses canons, des cargos de l'air à descendre, et, après avoir relâché équipage et passagers, conduisait les appareils capturés à Dawn City pour les équiper de ses nouvelles armes. Son seul problème était le manque d'hommes capables d'assurer le commandement des appareils. Des commandants inexpérimentés avaient, à plusieurs reprises, mis leurs vaisseaux en danger, et leur incompétence avait même causé la perte de deux appareils. Shaw m'avait offert plusieurs fois de devenir son allié et de commander le vaisseau de mon choix, mais j'avais refusé, car seul le désir de m'enfuir aurait pu me pousser à prendre place à bord d'un dirigeable, et je ne voulais pas me livrer à la piraterie simplement pour avoir une chance de recouvrer ma liberté.

Néanmoins, j'eus avec le Seigneur des Airs quelques conversations au cours desquelles il me raconta son passé, avec l'espoir de finir par me gagner à sa cause.

Son histoire était intéressante. Il était le fils d'un missionnaire anglais et d'une Chinoise qui avaient vécu et travaillé paisiblement dans un village perdu de la province de Shan-Tung, jusqu'au moment où le vieux chef qui régnait sur leur coin du monde – un bandit « traditionnel », comme l'appelait Shaw – les avait découverts. Ce chef, Lao-Shu, avait tué le père de Shaw et pris sa mère comme concubine. Quant à Shaw, il avait été élevé comme l'un des nombreux enfants de Lao-Shu et, par la suite, s'était enfui à Pékin où enseignait le frère de son père. Celui-ci l'avait envoyé dans une école en Angleterre, où il s'était trouvé très malheureux et avait appris à haïr ce qu'il considérait comme le sentiment de supériorité des Anglais envers les gens d'autres races, d'autres classes ou d'autres croyances. Plus tard, il était allé à Oxford, où il avait fait de bonnes études, mais avait commencé à « réaliser » – comme il disait – que l'impérialisme était un mal qui dépouillait la plus grande partie de la population mondiale de sa dignité et du droit de régler ses propres affaires. Il était le premier à reconnaître que c'étaient là des conceptions anglaises, mais déplorait quelles fussent réservées aux seuls Anglais. « Le conquérant, » disait-il, « considère toujours que c'est sa supériorité morale, et non sa féroce convoitise, qui lui a permis de triompher. » En quittant Oxford, Shaw était entré dans l'armée, où il avait fait une brillante carrière et appris tout ce qu'il pouvait apprendre sur les affaires militaires anglaises. Puis il avait été transféré dans la colonie de la Couronne de Hong-Kong, pour servir dans la police, car, naturellement, il parlait couramment le mandarin et le cantonais. Très vite, il avait quitté la police, emmenant avec lui tout son détachement de soldats indigènes, deux camions à vapeur et une quantité considérable d'armes et de munitions. Puis il était retourné dans la province de Shan-Tung, où Lao-Shu continuait à exercer sa domination, et…

« Alors, j'ai tué l'assassin de mon père et j'ai pris sa place, » dit-il sans ambages.

Entre-temps, sa mère était morte. Grâce aux relations qu'il avait nouées avec des révolutionnaires à travers le monde, Shaw avait conçu l'idée de Dawn City. Il prendrait de l'Europe ce que,

dans son orgueil, celle-ci rejetait – ses remarquables savants, ses ingénieurs, ses politiciens et ses écrivains, trop brillants pour que leur propre gouvernement tolérât leur présence – et il utiliserait leurs services au profit de *sa* Chine.

« Cela fait partie de ce que l'Europe nous doit, » déclara-t-il. « Et, bientôt, nous serons en mesure d'exiger le reste de la dette. Savez-vous comment ils ont commencé à ruiner la Chine, Mr. Bastable ? « Ils » – c'est-à-dire surtout les Anglais, mais aussi les Américains. Ils ont cultivé l'opium en Inde – de vastes champs d'opium – et expédié secrètement la drogue en Chine où, officiellement, elle était interdite. Cela a provoqué une telle inflation (car ceux qui en faisaient la contrebande étaient payés en argent chinois) que toute l'économie du pays s'est trouvée ruinée. Quand le gouvernement chinois a élevé des protestations, les étrangers ont envoyé des armées pour punir les Chinois d'avoir eu l'arrogance de se plaindre. Ces armées ont trouvé un pays économiquement ruiné et une grande partie de la population fumant l'opium. Naturellement, selon les Anglais, seules une décadence foncière et une grande bassesse morale pouvaient avoir conduit à une telle situation… » Avec un rire amer, Shaw reprit : « Les clippers transportant l'opium étaient spécialement conçus pour faire le commerce avec la Chine, pour se rendre rapidement d'Inde en Chine avec leur cargaison, et, souvent, ils transportaient des bibles en même temps que de l'opium, car les missionnaires déclaraient que, si leur connaissance du pidgin les amenait à servir d'interprètes aux contrebandiers, ils devaient avoir le droit de leur distribuer des bibles. Après cela, » conclut Shaw, « il n'y avait pas de retour en arrière possible. Et les Européens jugent insensée la haine que leur vouent les Chinois ! »

Dans des moments comme ceux-là, il devenait grave et me disait : « Des diables étrangers ? Croyez-vous que le mot « diables » soit assez fort, Mr. Bastable ? »

Maintenant, il poussait l'ambition jusqu'à vouloir reprendre la Chine tout entière.

« Bientôt, » me dit-il un jour, « les grandes usines grises de Shanghaï seront à nous. Les laboratoires, les écoles et les musées de Pékin seront à nous. Les centres industriels et

commerciaux de Canton seront à nous. Les fertiles champs de riz nous appartiendront, tout sera à nous ! » Ses yeux brillaient. « La Chine sera unie, » poursuivit-il. « Les étrangers en seront chassés, et tous seront égaux. Nous donnerons l'exemple au monde entier… »

— « Si vous réussissez, » dis-je doucement, « montrez aussi au monde que vous êtes humains. La bonté impressionne les gens, tout autant que les usines et la puissance militaire. »

Shaw me regarda d'un air bizarre.

Il y avait maintenant une quinzaine de dirigeables attachés aux pylônes d'amarrage sur le terrain qui s'étendait au-delà de Dawn City, et près de cent *Fei-chi* dans les hangars. La vallée tout entière était gardée par l'artillerie et l'infanterie, et se trouvait ainsi en mesure de faire face à une attaque, de quelque côté que celle-ci se produisît. Et nous savions qu'elle se produirait.

Nous ?… Je ne sais comment j'en étais venu à m'identifier à des bandits et à des révolutionnaires, et, pourtant, le fait était là. Je refusais de me joindre à eux, mais j'espérais qu'ils seraient vainqueurs, qu'ils l'emporteraient sur les vaisseaux de mon propre pays qui viendraient leur livrer bataille et qui, sans aucun doute, seraient détruits par eux. Comme j'avais changé au cours des deux dernières semaines ! J'en étais arrivé au point d'envisager sans horreur la mort sanglante de soldats britanniques, mes camarades.

Mais il me fallait accepter le fait que les habitants de Dawn City, eux aussi, étaient maintenant pour moi des camarades, même si je refusais d'adhérer à leur cause. Je ne voulais pas que Dawn City fût détruite avec tout ce qu'elle représentait. Je voulais voir le général O.T. Shaw – le Seigneur des Airs – chasser les étrangers de son pays et rendre la puissance à celui-ci.

J'attendais avec une vive impatience l'arrivée des « ennemis », mes compatriotes.

Je dormais dans mon lit quand la nouvelle me parvint par l'intermédiaire de la machine *tien-ying* (dont le nom signifie « ombre électrique »). Dans l'ovale d'un bleu laiteux apparut le visage du général Shaw. Il avait l'air à la fois sévère et en proie à une vive agitation.

« Elles sont en route, Mr. Bastable, » m'annonça-t-il. « J'ai pensé que vous aimeriez être réveillé pour assister au spectacle. »

— « Qui ?... » murmurai-je d'une voix blanche. « Qu'est-ce ?... »

— « Les flottes aériennes américaines, britanniques, russes, japonaises, et quelques unités françaises aussi, je crois. Elles sont en route vers la Vallée du Matin. Elles viennent châtier les méchants Chinois... »

Je vis sa tête remuer, et il reprit avec plus de hâte :

« Je dois m'en aller à présent. Vous verrons-nous tout à l'heure à notre quartier général ? »

— « J'y serai, » répondis-je. Tandis que l'image s'effaçait, je sautai du lit, fis ma toilette, m'habillai et descendis d'un pas vif les rues paisibles de Dawn City pour arriver à la tour circulaire qui était le principal bâtiment administratif de la ville. Naturellement, une fiévreuse activité y régnait. Un message radio était parvenu du vaisseau britannique *Victoria Imperatrix,* disant que, si les otages du *Loch Etive* étaient libérés, Shaw recevrait l'autorisation de faire sortir en même temps qu'eux de la ville les femmes et les enfants, auxquels il ne serait fait aucun mal. Shaw répondit avec rudesse que les otages avaient déjà été conduits à l'extrémité de la vallée, où ils allaient être relâchés, et que les habitants de Dawn City combattraient ensemble et, s'il le fallait, mourraient ensemble. Le *Victoria Imperatrix* annonça que cent dirigeables étaient en route vers Dawn City et fit remarquer que la ville ne pouvait espérer résister plus d'une heure à une flotte aussi importante. Shaw répliqua que, selon lui, Dawn City pourrait résister un peu plus longtemps et qu'il attendait impatiemment l'arrivée de la flotte de combat. Il avait, ajouta-t-il, reçu l'intéressante nouvelle que deux canonnières japonaises avaient dévasté un village auquel lui, Shaw, avait apporté son aide, et se demandait si les Anglais

s'apprêtaient à exercer le même genre de représailles. Là-dessus, le *Victoria Imperatrix* coupa la communication avec Dawn City. Shaw eut un pâle sourire.

Levant les yeux, il me vit debout dans la pièce. « Ah ! vous voilà, Bastable ! » dit-il. « Bon Dieu ! Croyez-moi, les Japonais vont avoir à répondre pour tous les forfaits dont ils se sont rendus coupables envers la Chine. Je voudrais… Qu'est-ce que c'est ? » ajouta-t-il en prenant un papier que lui tendait l'un de ses hommes. « Bien. Très bien. Le projet NFB est en bonne voie. »

— « Où est donc le capitaine Korzeniowski ? » demandai-je.

À l'autre bout de la salle, le comte Rudolfo et Una Persson étaient en grande conversation avec l'un des « majors », en vêtements de coton, de Shaw ; mais je ne voyais nulle part le père de Mrs. Persson.

— « Korzeniowski a repris le commandement du *Rover,* » répondit Shaw en désignant de la main l'aérodrome, bien visible du haut de la tour. Je vis de minuscules silhouettes courir de tous côtés, tandis que les vaisseaux se préparaient à s'élever dans les airs. Pour le moment, il n'y avait aucune trace de machines volantes *Fei-chi.* « Et regardez, » ajouta Shaw, « voici la flotte de combat qui arrive. »

Tout d'abord, je crus voir une masse de nuages noirs se déplacer au-dessus des collines, en masquant le pâle soleil. Les nuages s'accompagnaient d'un vacarme pareil à celui de nombreux gongs résonnant à l'unisson. Le vacarme s'amplifia tandis que les nuages emplissaient le ciel tout entier, jetant une ombre noire et sinistre sur la Vallée du Matin.

C'étaient les flottes aériennes de cinq nations alliées.

Chaque vaisseau mesurait mille pieds de long. Chacun possédait une coque résistante comme l'acier. Chacun était hérissé de canons et de grenades prêtes à être lancées sur l'ennemi. Chaque vaisseau volait implacablement dans le ciel à la même vitesse que ses puissants voisins. Chacun était déterminé à exercer une vengeance féroce sur les impudents qui avaient osé mettre en doute la puissance de ceux qu'ils

servaient. Ils formaient un banc de monstrueux requins volants, sûrs de posséder la maîtrise du ciel et de pouvoir, du ciel, exercer leur domination sur la terre : des vaisseaux japonais portant, peint sur leurs coques blanches, le grand soleil cramoisi, symbole de l'Empire ; des vaisseaux russes avec, sur leurs coques d'un rouge écarlate, de grands aigles noirs bicéphales lançant des regards furieux, les griffes ouvertes comme pour frapper ; des vaisseaux français, dont le drapeau tricolore se déployant sur un fond bleu était un étalage d'hypocrisie, une affectation de républicanisme et un affront aux idéaux de la Révolution française ; des vaisseaux américains portant la bannière étoilée, qui n'était plus désormais celle de la Liberté ; des vaisseaux britanniques.

Des vaisseaux munis de canons et de bombes, dont l'équipage, dans son orgueil, considérait comme une affaire toute simple la destruction de Dawn City et de tout ce que celle-ci représentait.

Des vaisseaux-requins, rapaces, cruels et arrogants, dont les moteurs faisaient entendre un grondement pareil à un rire de triomphe anticipé.

Serions-nous capables de leur résister ne fût-ce qu'un moment ? J'en doutais.

Maintenant, nos défenses au sol étaient entrées en action. Des projectiles s'élançaient dans le ciel et explosaient autour des vaisseaux de la puissante flotte aérienne, mais ceux-ci, indifférents et altiers, poursuivaient leur route vers Dawn City à travers la fumée et les flammes. Bientôt, notre minuscule flotte décolla de l'aérodrome pour se porter à la rencontre de l'envahisseur – quinze cargos transformés contre cent vaisseaux spécialement conçus pour le combat ! Ils possédaient l'avantage d'être munis de canons sans recul et de pouvoir « tenir » l'air et tirer beaucoup plus longtemps et avec beaucoup plus de précision que les vaisseaux plus gros, mais ces cuirassés volants avaient peu de points faibles et les projectiles ne faisaient guère que noircir la peinture de leurs coques ou briser leurs vitres.

Un mugissement partit du bâtiment commandant britannique *Edwardus Rex,* et le feu jaillit quand ses canons répondirent aux nôtres. Je vis la coque d'un de nos dirigeables

se plier en accordéon et l'appareil plonger en direction des collines basses au sol rocheux. Je vis de petites silhouettes sauter par-dessus bord, dans l'espoir d'éviter le choc. Une spirale de fumée noire s'élevait tout autour. Il y eut une explosion, et des flammes jaillirent quand le vaisseau heurta le sol et que ses moteurs sautèrent. Le combustible prit feu instantanément.

Shaw regardait d'un air morne par la fenêtre, tout en dirigeant par radio la formation de combat de nos appareils. Comme il s'était avéré difficile de faire front à la flotte ennemie, et comme celle-ci avait aisément détruit notre vaisseau !

Boum ! Boum !

De nouveau, les gros canons grondèrent. De nouveau, un cargo converti en appareil de combat prit feu en l'air et s'abattit sur le sol.

Maintenant seulement, je me prenais à regretter de n'avoir pas accepté le commandement d'un de ces appareils. Maintenant seulement, j'éprouvais un ardent désir de prendre part au combat, d'exercer des représailles, surtout, dans un esprit de justice.

Boum !

C'était le *Rover* qui descendait en spirale, avec deux moteurs en feu et son enveloppe, coupée en deux, laissant l'hélium se répandre dans l'atmosphère. Les nerfs tendus, je le regardais tomber, en priant pour qu'il restât assez de gaz dans l'enveloppe afin de permettre au dirigeable de descendre relativement légèrement. Mais c'étaient cent tonnes de métal et de plastique, de canons et d'hommes, qui tombaient du ciel. Je fermai les yeux et fis une grimace, croyant percevoir la secousse de son choc contre le sol.

Je n'avais aucun doute quant au sort de Korzeniowski. Mais au même moment, comme inspiré par la mort héroïque du vieux capitaine, le *Shan-tien* (l'ancien *Loch Etive*) lâcha une bordée sur le bâtiment japonais, le *Yokomoto,* et dut atteindre la soute aux munitions car l'appareil explosa en un millier de fragments enflammés, et c'est à peine s'il en resta quelques débris reconnaissables quand l'explosion eut pris fin.

Bientôt, nous vîmes s'abattre deux autres vaisseaux – un américain et un français – et nous nous réjouîmes. Nous nous réjouîmes tous, à l'exception d'Una Persson, qui regardait tristement le point où le *Rover* avait disparu. Guevara, en conversation animée avec le major, ne semblait pas remarquer le chagrin de sa maîtresse. J'allai vers la jeune femme et lui touchai doucement l'épaule en disant :

« Peut-être est-il seulement blessé. »

Elle me sourit à travers ses larmes. « Non, il est mort, » répondit-elle en secouant la tête. « Il est mort en brave, n'est-ce pas ? »

— « Comme il a vécu, » opinai-je.

Elle parut surprise. « Je croyais que vous le haïssiez ? »

— « Je le croyais aussi, » dis-je. « Mais je me trompais. »

Elle se ressaisit en entendant ces paroles et posa le bout de ses doigts sur ma manche en disant : « Merci, Mr. Bastable. Je souhaite que mon père ne soit pas mort pour rien. »

— « Nous sommes en train de nous distinguer dans ce combat, » lui fis-je remarquer.

Mais je constatai qu'il nous restait tout au plus cinq vaisseaux sur les quinze que nous possédions avant le début de l'attaque, alors qu'il y avait encore dans le ciel près de quatre-vingt-dix bâtiments de guerre alliés.

Shaw leva les yeux et écouta attentivement. « L'infanterie et la cavalerie motorisée sont en train d'attaquer la vallée de toutes parts, » dit-il. « Nos hommes tiennent bon. » Après avoir écouté encore un peu, il reprit : « Je ne pense pas que nous ayons beaucoup à craindre de ce côté pour le moment. »

Les vaisseaux envahisseurs n'avaient pas encore atteint Dawn City. Ils avaient été contraints de faire face à notre première attaque aérienne et, maintenant que nos canonniers tiraient du sol, un ou deux autres d'entre eux venaient d'être touchés.

« Je crois qu'il est temps d'envoyer les *Fei-chi,* » dit Shaw, qui transmit aussitôt cet ordre par téléphone. « Les grandes puissances s'imaginent avoir gagné ! Mais c'est maintenant que nous allons leur montrer notre véritable force ! » Il téléphona aux soldats qui défendaient le bâtiment abritant le projet NFB,

pour leur rappeler qu'en aucun cas ils ne devaient laisser à un appareil ennemi la possibilité d'attaquer ce bâtiment. De toute évidence, ce mystérieux projet était d'une importance considérable pour sa stratégie.

Je ne pouvais voir les hangars où étaient rangés les « frelons », et je n'aperçus les petites machines ailées et tourbillonnantes que lorsque celles-ci s'élevèrent à travers la fumée noire et se mirent à éclabousser de balles explosives les coques des cuirassés de l'air, les attaquant d'en haut et piquant sur leurs adversaires qui, sans aucun doute, ne se rendaient pas encore pleinement compte de ce qui était en train de se passer.

Le *Victoria Imperatrix* s'abattit. Le *Theodore Roosevelt* s'abattit. L'*Alexandre Nevski* s'abattit. Le *Tashiyawa* s'abattit. L'*Empereur Napoléon* et le *Pyat* s'abattirent. L'un après l'autre, ils tombèrent du ciel, décrivant lentement des cercles ou s'écrasant rapidement, mais ils tombèrent. Et pas un seul des fragiles *Fei-chi* à bord desquels se trouvaient seulement deux hommes – un aviateur et un mitrailleur – ne semblait avoir été touché. Les canons des vaisseaux étrangers n'étaient tout simplement pas conçus pour atteindre des cibles aussi minuscules. Ils grondaient et lançaient leurs énormes projectiles dans toutes les directions, mais ils manquaient leur coup. Pareils à de lourdes vaches marines attaquées par des piranhas aux dents acérées, ils ne savaient tout bonnement pas comment se défendre. La Vallée du Matin était jonchée de leurs débris. Des milliers de feux s'allumaient sur les collines, éclairant les points où les fiers cuirassés de l'air avaient fini leur carrière. La moitié de la flotte alliée avait été détruite, et cinq de nos dirigeables (y compris le *Shan-tien)* rentraient maintenant s'amarrer, laissant les *Fei-chi* terminer le combat. Apparemment, le choc causé par cet affrontement avec les minuscules machines plus lourdes que l'air avait été trop fort pour les attaquants. Ceux-ci avaient vu leurs meilleurs vaisseaux éliminés du ciel en quelques minutes. Lentement, les lourds bâtiments de guerre firent demi-tour et commencèrent à battre en retraite. Pas une seule bombe n'était tombée sur Dawn City.

VI

NOUVELLE RENCONTRE AVEC L'ARCHÉOLOGUE AMATEUR

Au prix de quelques pertes, nous avions gagné la première bataille, mais il nous en restait encore beaucoup d'autres à livrer avant d'être sûrs que nous avions chassé pour de bon les grandes puissances. Nous apprîmes que leur invasion par voie de terre avait, elle aussi, échoué, et que les forces alliées avaient dû battre en retraite. Nous fûmes transportés de joie.

Au cours des jours suivants, nous attendîmes en rassemblant nos forces, et ce fut pendant cette période que je me décidai enfin à offrir mes services au Seigneur des Airs. Celui-ci les accepta sans faire aucun commentaire et me confia le commandement de mon ancien dirigeable, devenu le *Shan-tien*.

Il se confirma que le capitaine Korzeniowski et tout son équipage avaient été tués lorsque le *Rover* s'était abattu.

Puis les attaques reprirent, et je m'apprêtais à monter à bord de mon dirigeable, mais Shaw me pria de rester au quartier général, car il était vite devenu évident que les vaisseaux des grandes puissances avaient adopté une stratégie plus prudente. Ils arrivaient jusqu'aux collines qui se détachaient à l'horizon et planaient au-dessus d'elles pour tenter de bombarder les hangars où étaient garés nos *Fei-chi*. Une fois de plus, je remarquai que Shaw semblait plus préoccupé de la sécurité du bâtiment qui abritait le projet NFB que de celle des hangars où se trouvaient les machines volantes ; mais, en l'occurrence, aucun d'eux ne fut sérieusement touché.

Cependant, je me sentis terriblement outragé quand quelques bombes explosèrent sur Dawn City, endommageant les jolies maisons, brisant les vitres, foudroyant les arbres, dévastant les massifs de fleurs, et j'attendis avec impatience l'ordre de rejoindre mon vaisseau. Mais Shaw garda tout son sang-froid et laissa l'ennemi lancer ses projectiles pendant près d'une heure avant d'envoyer ses *Fei-chi* dans les airs.

« Et moi ? » demandai-je, me sentant lésé. « Ne me donnerez-vous pas une chance de me mesurer à eux ? J'ai à tirer vengeance de plusieurs morts, vous le savez, celle de Korzeniowski en particulier. »

— « Nous avons tous à tirer vengeance de bien des choses, capitaine Bastable, » répondit Shaw (à son habitude, il m'avait conféré un titre ronflant). « Et je crains que le moment ne soit guère choisi pour vous permettre d'exercer la vôtre. Le *Shan-tien* aura à accomplir la mission la plus importante de toutes. Mais pas encore, pas encore. »

Ce fut tout ce que je pus tirer de lui.

Une fois de plus, nos machines plus lourdes que l'air attirèrent les cuirassés volants au-delà des collines, et en détruisirent sept au cours de cette action. Mais, cette fois, nous subîmes des pertes, car les dirigeables s'étaient équipés de mitrailleuses à tir rapide, montées sur le dessus des coques dans des tourelles blindées fabriquées à la hâte, d'où elles pouvaient, tant qu'elles fonctionnaient, effectuer un très bon tir de représailles. Les délicates machines à deux places étaient facilement détruites une fois touchées, et nous en perdîmes six au cours de ce deuxième combat.

Les attaques continuèrent pendant près de deux semaines, au cours desquelles l'ennemi reçut constamment des renforts, alors que nos propres réserves s'épuisaient lentement. Je crois que Shaw lui-même ne s'était pas attendu à voir les grandes puissances montrer un tel acharnement à le détruire. Elles sentaient, semblait-il, que leur emprise sur tous leurs territoires s'affaiblirait considérablement si elles étaient vaincues par le Seigneur des Airs. Des nouvelles encourageantes nous parvinrent, cependant. Dans toute la Chine, des paysans, des ouvriers, des étudiants se dressaient contre leurs oppresseurs.

Le pays tout entier était en pleine révolution. Shaw espérait que les troubles éclateraient dans tellement de régions à la fois que les forces alliées seraient trop disséminées pour pouvoir assurer une défense efficace.

En fait, Dawn City avait contraint les grandes puissances à concentrer beaucoup de leurs forces en un même point, et des révoltes couronnées de succès s'étaient produites à Shanghaï (placé maintenant sous l'autorité d'un comité révolutionnaire) et à Pékin (où les occupants japonais avaient été mis à mort), ainsi que dans d'autres villes et parties de provinces.

De Dawn City, Shaw apprit que sa révolution gagnait du terrain, et son courage s'accrut en dépit du fait que nos réserves diminuaient.

Cependant, nous réussîmes à tenir encore en échec les forces alliées des grandes puissances, et l'intérêt que Shaw portait à la réalisation de son mystérieux projet devint de plus en plus vif.

Un matin, je me rendais à pied de ma chambre à la tour centrale quand j'entendis un brouhaha devant moi. Je me mis aussitôt à courir et trouvai une foule regardant d'un air ébahi dans la direction de l'aérodrome, en désignant quelque chose dans le ciel.

Stupéfait, je vis qu'un unique dirigeable y planait, tous moteurs coupés. Le pavillon de l'Union Jack peint sur sa coque ne laissait aucun doute quant à sa nationalité. Je me précipitai vers la tour qui abritait le quartier général de Shaw, certain que ceux qui s'y trouvaient avaient déjà constaté la présence dans le ciel du mystérieux appareil.

Au moment où j'arrivais devant la porte, il y eut une violente explosion qui ébranla la tour tout entière. Je pris l'ascenseur, qui me hissa rapidement au sommet du bâtiment.

Le petit dirigeable britannique – dont les dimensions étaient loin d'atteindre celles des vaisseaux de combat que nous étions habitués à voir dans le ciel – était en train de bombarder les hangars des *Fei-chi !* Il avait attendu un vent favorable pour s'élever dans les airs, sans se faire voir ni entendre, dans le but de détruire nos machines volantes.

Déjà, tous les canons que nous possédions ouvraient le feu sur le dirigeable qui se déplaçait très bas dans le ciel.

Heureusement, ses bombes n'avaient pas encore atteint les hangars eux-mêmes, mais plusieurs cratères fumants montraient qu'elles les avaient manqués de peu. Le dirigeable n'était pas fortement blindé, et sa coque ne tarda pas à éclater, tandis que l'appareil dégringolait et rebondissait sur le terrain, manquant de peu ce qui restait de notre « flotte » avant de s'arrêter. Aussitôt, plusieurs d'entre nous quittèrent la tour pour monter dans une voiture qui nous conduisit à toute vitesse, à travers les rues de Dawn City, jusqu'à l'aérodrome, où, déjà, les soldats-bandits de Shaw en vêtements multicolores faisaient cercle autour du dirigeable. Comme je le pensais, peu des membres de l'équipage avaient été sérieusement blessés. Pour la première fois, je lus le nom de l'appareil sur sa coque fracassée, et je le reconnus avec un choc. C'était le premier dirigeable que j'avais vu de ma vie. Manifestement, les Anglais avaient appelé à la rescousse leur flotte aérienne indienne. Car le dirigeable que je voyais en pièces sur le terrain, tout près du bâtiment qui abritait le projet NFB, n'était autre que le *Périclès,* celui qui m'avait sauvé la vie !

Cela me fit un drôle d'effet de revoir ce dirigeable, je ne crains pas de l'avouer. Je comprenais que les grandes puissances devaient faire appel à tous les appareils dont elles pouvaient disposer dans leur effort pour détruire Dawn City.

Puis je vis le major Howell lui-même sortir en chancelant de l'épave, le regard égaré. Il avait le visage barbouillé d'huile et son uniforme était déchiré. L'un de ses bras pendait, inerte, à son côté ; mais, de l'autre, il agitait encore sa badine, tout en s'assurant que ses hommes quittaient tous les débris de l'appareil. Il me reconnut immédiatement.

D'un ton aigu et contraint, il dit : « Tiens, bonjour, Bastable ! Vous voici maintenant de connivence avec nos frères de couleur, hein ? Bon. Bon… Je n'ai pas tellement bien fait de vous sauver la vie, à ce qu'il semble ! »

— « Bonjour, major, » répondis-je. « Permettez-moi de vous féliciter pour votre bravoure. »

— « Sottises ! Mais cela valait la peine d'essayer. Vous ne pouvez pas gagner, vous savez, malgré vos satanés petits

vaisseaux aériens. En fin de compte, c'est nous qui aurons le dessus. »

— « Mais cela vous coûte d'ores et déjà très cher, » lui fis-je remarquer.

Howell regarda avec méfiance les soldats de Shaw, en demandant : « Que vont-ils faire de nous ? Nous faire mourir sous la torture et expédier nos cadavres en guise d'avertissement pour les autres ? »

— « Vous serez bien traités, » affirmai-je. Je me mis en route à sa suite quand lui et ses hommes, après avoir été désarmés, furent conduits sous escorte à Dawn City. « Je regrette ce qui est arrivé au *Périclès,* » ajoutai-je.

— « Moi aussi. » Il pleurait presque, de rage ou de chagrin, je n'aurais su le dire. « Ainsi, » reprit-il, « voilà ce que vous étiez : un sale nihiliste ! C'est pourquoi vous prétendiez souffrir d'amnésie. Et dire que je vous avais pris pour l'un des nôtres ! »

— « J'étais l'un des vôtres, » répondis-je doucement. « Peut-être le suis-je encore. Je ne sais plus. »

— « C'est une vilaine affaire, Bastable. Toute la Chine est en révolte. L'agitation a gagné une partie de l'Inde. Et ne parlons pas de ce qui se passe dans le Sud-Est de l'Asie… De misérables indigènes ignares s'imaginent avoir une chance… Naturellement, ils n'en ont aucune. »

— « Si, » dis-je, « je crois qu'ils en ont une, maintenant. Le temps de l'impérialisme – du moins tel que nous l'entendons – est révolu. »

— « Si ce temps est révolu, nous allons tous être replongés dans l'Âge des Ténèbres. Les grandes puissances ont assuré la paix du monde pendant cent ans, et maintenant c'est fini. Il nous faudra plus de dix ans pour revenir à la normale, à supposer que nous y revenions jamais ! »

— « Rien ne sera plus jamais « normal », vous savez, » répliquai-je. « Cette paix a coûté trop cher, major. »

Avec un grognement, il répondit : « On peut dire qu'ils vous ont converti ! Mais, moi, ils ne me convertiront jamais. Vous souhaiteriez voir la guerre éclater en Europe, n'est-ce pas ? »

— « Une guerre aurait dû éclater en Europe depuis longtemps. Une guerre entre les grandes puissances aurait

détruit la tyrannie qu'elles font subir aux peuples placés sous leur dépendance. Ne le voyez-vous pas ? »

— « Je ne vois rien de ce genre. Je me fais l'effet de quelqu'un qui assisterait aux derniers jours de l'Empire romain… Bon Dieu ! » jura-t-il avec une grimace de douleur, car il venait de se cogner le bras contre le mur d'un hangar.

— « Je vais veiller à ce qu'on soigne votre bras dès que nous serons rentrés en ville, » lui dis-je.

— « Je ne veux pas de votre charité ! » répliqua Howell. « Ces damnés chinetoques et négros gouvernant le monde !… C'est une plaisanterie ! »

Je le quittai sur ces mots et ne le revis plus.

Si, un peu plus tôt, j'avais eu des doutes quant au parti à prendre, je n'hésitais plus à présent : la remarque méprisante lancée par Howell avait eu pour effet de me décider à me ranger une fois pour toutes aux côtés de Shaw. Le masque d'aimable paternalisme était tombé, laissant voir la haine et la peur qui se cachaient dessous.

En retournant dans la tour centrale, je trouvai Shaw qui m'attendait. Il avait l'air résolu.

« Cette attaque déloyale m'a conduit à une détermination, » dit-il. « Le projet NFB est au point. Je crois sincèrement qu'il sera couronné de succès, bien que nous n'ayons pas le temps – ni les moyens – de le mettre à l'épreuve. Nous allons faire ce qu'a fait ce dirigeable. Nous allons partir ce soir même. »

— « Je crois que vous feriez bien de vous expliquer un peu plus clairement, » dis-je en souriant. « Qu'allons-nous faire ? »

— « Les grandes puissances utilisent comme base principale les grands chantiers d'Hiroshima pour y effectuer la réparation de leurs appareils et se munir de pièces de rechange. C'est le seul endroit relativement proche où leurs dirigeables puissent être convenablement entretenus et remis en état. C'est là aussi que sont construits beaucoup de leurs grands cuirassés volants. En détruisant cette base, nous obtiendrions une beaucoup plus grande souplesse de manœuvre, capitaine Bastable. »

— « J'en conviens, » répondis-je. « Mais nous ne possédons pas assez de dirigeables pour le faire, général Shaw. Nous avons très peu de bombes. Les *Fei-chi* ne peuvent pas parcourir une

aussi grande distance. Et il est fort probable que nous serions repérés et abattus dès que nous quitterions la Vallée du Matin. Comment réussirions-nous à détruire cette base ? »

— « Le projet NFB est prêt, » répliqua-t-il. « Serait-il possible de sortir le *Shan-tien* ce soir et de le faire passer devant les appareils alliés ? »

— « Nous avons autant de chances d'y parvenir que ce dirigeable en avait d'arriver ici, » répondis-je. « Si le vent est favorable. »

— « Dans ce cas, capitaine Bastable, tenez-vous prêt à partir au coucher du soleil. »

Je haussai les épaules. C'était un suicide. Mais j'étais décidé à faire ce que Shaw me demandait.

VII

LE PROJET NFB

Au coucher du soleil, nous étions tous à bord du dirigeable. Pendant la journée, l'ennemi s'était livré à plusieurs attaques désordonnées, mais aucun de nos appareils n'avait été sérieusement endommagé.

« Ils attendent des renforts, » me dit Shaw. « Et, d'après les renseignements que j'ai reçus, ces renforts doivent venir d'Hiroshima à partir de demain matin. »

— « Nous allons avoir un long parcours à effectuer, » lui fis-je remarquer. « Nous ne pourrons pas être de retour le matin, même si notre entreprise est couronnée de succès. »

— « Dans ce cas, nous irons à Pékin. La ville est maintenant aux mains de nos camarades révolutionnaires. »

— « C'est vrai. »

Ulianov, Guevara et Una Persson se trouvaient à bord avec le général Shaw. « Je veux qu'ils voient ce qui va se passer afin de pouvoir y croire, » m'avait dit celui-ci. Il y avait également à bord un certain nombre de savants dont la mission consistait à surveiller l'embarquement, dans la cale inférieure, d'un objet d'assez grandes dimensions. Ces savants étaient des Hongrois, des Allemands et des Américains, qui ne m'adressèrent pas la parole. Mais parmi eux se trouvait aussi un Australien, auquel je demandai ce qui se passait.

« Ha, ha ! » me répondit-il avec un sourire narquois. « Quelqu'un pourrait peut-être vous le dire, mais ce n'est pas mon affaire. Bonne chance, mon vieux ! »

Et il s'éloigna avec ses collègues.

« Ne vous inquiétez pas, Bastable, » me dit le général Shaw en passant un bras autour de mes épaules ; « vous saurez de quoi il s'agit avant que nous n'arrivions là-bas. »

— « Ce doit être une bombe, » dis-je. « Une bombe particulièrement puissante. Une bombe à la nitroglycérine peut-être ? Ou une bombe incendiaire ? »

— « Attendez. »

Nous nous tenions tous sur la passerelle du *Loch Etive,* contemplant le coucher du soleil. Le dirigeable – auquel je devrais désormais donner son nouveau nom de *Shan-tien* – n'était plus le luxueux paquebot des airs que j'avais connu. On l'avait dépouillé de tous ses attributs superflus et, à travers ses hublots, apparaissait la gueule des canons sans recul du général Shaw. Les anciens ponts-promenades s'étaient transformés en plates-formes d'artillerie. Là où dansaient autrefois les passagers s'amoncelaient maintenant des munitions. Si nous étions repérés, nous saurions nous montrer à la hauteur des circonstances. Je me remémorai le stupide incident survenu avec « Robbie le Roughrider ». Sans ce malfaisant Egan, je n'aurais pas assuré actuellement le commandement de ce dirigeable pour accomplir une mission dont je ne connaissais même pas la nature. J'avais l'impression qu'il s'était écoulé plus de temps depuis ma rencontre avec Egan que depuis le moment où j'avais été projeté de mon époque dans le Futur.

Ulianov s'approcha de moi tandis que je me tenais à mes commandes et m'apprêtais à dégager le dirigeable du pylône.

« On broie du noir, jeune homme ? » me demanda-t-il.

Je plongeai mon regard dans celui de ses yeux à l'expression bienveillante et répondis en souriant : « J'étais en train de me demander ce qui pouvait bien, d'un jour à l'autre, transformer un honnête officier de l'armée anglaise en un révolutionnaire acharné. »

— « Cela arrive à bien des gens, » répliqua-t-il. « Je l'ai constaté moi-même. Mais il faut pour cela leur faire prendre conscience de *beaucoup* d'injustices… Personne ne veut croire à la cruauté du monde, ou à celle des êtres de sa propre espèce. Ne pas croire à la cruauté, c'est rester innocent, n'est-ce pas ? Et nous voudrions tous rester innocents. Un révolutionnaire est un

homme qui ne conserve peut-être pas son innocence, mais qui souhaite si désespérément la recouvrer qu'il s'efforce de créer un monde où tous seront innocents de cette manière. »

— « Mais un tel monde pourra-t-il jamais exister, Wladimir Ilyitch ? » Avec un soupir, j'ajoutai : « C'est le Paradis terrestre que vous décrivez, savez-vous ? Un rêve familier, mais une réalité ? Je me le demande… »

— « Il existe un nombre infini de sociétés possibles, » assura Ulianov. « Dans un univers infini, toutes peuvent, tôt ou tard, devenir des réalités. Cependant, c'est à l'homme qu'il appartient de rendre réel ce qu'il souhaite vraiment voir se réaliser. L'homme est un être capable de construire – ou de détruire – à peu près tout ce qu'il veut. Quelque vieux que je sois, j'éprouve parfois de la surprise à constater ce dont il est capable, » ajouta-t-il avec un petit rire étouffé.

Je lui répondis par un sourire, en pensant à ce qu'aurait été sa surprise s'il avait su qu'en fait j'étais plus vieux que lui !

La nuit tombait et je poussai un soupir de soulagement. Notre seule lumière venait des tableaux de bord éclairés. Mon intention était de faire monter le dirigeable à trois mille pieds et de maintenir cette altitude aussi longtemps que possible. Le vent violent qui soufflait du nord-est nous pousserait dans la direction où nous devions aller si nous quittions la vallée sans avoir recours aux moteurs.

« Filez les câbles ! » commandai-je.

Le dirigeable se détacha du pylône et commença à s'élever dans l'air. J'entendis le vent siffler autour de sa coque. Je vis les lumières de Dawn City disparaître peu à peu au-dessous de nous.

« Montez à trois mille pieds, pilote d'altitude ! » ordonnai-je. « Allez-y doucement : élévation, quarante-cinq degrés. Virez de façon à avoir le vent à bâbord, pilote de direction. Maintenez l'appareil dans cette direction, » ajoutai-je après avoir consulté la boussole.

Chacun restait silencieux. Guevara et Una Persson se tenaient près de la fenêtre et regardaient le paysage défiler au-dessous de nous. Shaw et Ulianov, debout à côté de moi, examinaient avec curiosité les instruments oui ne

représentaient à peu près rien pour eux. Shaw tirait de petites bouffées de sa cigarette. Il portait un costume de toile bleue et un chapeau de coolie, en jonc tressé, posé de travers sur sa tête. Un revolver dans son étui était passé à sa ceinture. Au bout d'un moment, il se mit à faire les cent pas sur la passerelle.

Nous plissions lentement dans l'air au-dessus des collines. Dans quelques minutes, nous survolerions le plus grand camp de l'ennemi et nous nous trouverions à portée de son artillerie. S'il nous repérait, il pourrait envoyer très vite des vaisseaux, et l'issue de notre entreprise ne ferait pas de doute. Nous serions balayés du ciel avec le projet NFB. Si Shaw mourait, je doutais que Dawn City eût le courage de poursuivre le combat beaucoup plus longtemps.

Mais, ayant enfin laissé le camp ennemi derrière nous, nous commençâmes à nous détendre un peu.

« Pouvons-nous mettre les moteurs en marche, maintenant ? » demanda Shaw.

Je secouai négativement la tête en répondant : « Pas encore. Dans une vingtaine de minutes, peut-être. Ou même un peu plus. »

— « Il faut pourtant que nous arrivions à Hiroshima avant le lever du jour. »

— « Je comprends. »

— « Une fois ses chantiers détruits, » reprit Shaw, « l'ennemi aura presque autant de difficultés que nous à se réapprovisionner en munitions. Le combat deviendra plus égal. »

— « C'est vrai, » répondis-je. « Et maintenant, général Shaw, pouvez-vous me dire de quoi vous comptez vous servir pour détruire ces chantiers ? »

— « De ce qui se trouve dans la cale inférieure, » répliqua-t-il. « De ce que vous avez vu les savants déposer à bord du *Shantien.* »

— « Mais qu'est-ce donc que ce projet NFB ? »

— « On m'a dit que c'était une bombe très puissante. Je n'en sais guère davantage. Il s'agit d'un projet *extrêmement* scientifique qu'un certain nombre de savants ont rêvé de réaliser depuis le début du siècle, je crois. Ce projet nous a coûté

beaucoup d'argent, et il a fallu plusieurs années de recherches pour fabriquer une seule bombe, celle qui se trouve maintenant dans la cale inférieure. »

— « Comment pouvez-vous savoir que tout marchera comme vous le désirez ? » demandai-je.

— « Je n'en sais rien. Mais, si c'est le cas, la bombe devrait, *en une seule explosion,* dévaster la plus grande partie des chantiers où se trouvent les dirigeables ennemis. Je me suis laissé dire par des experts que, quand elle éclatera, l'explosion sera d'une violence égale à celle que pourraient produire plusieurs centaines de tonnes de T.N.T.. »

— « Grand Dieu ! » m'écriai-je.

— « Au début, je ne voulais pas le croire, » reprit Shaw. « Mais ces experts ont réussi à me convaincre, surtout quand, il y a trois ans, ils ont failli démolir leur laboratoire entier au cours d'une toute petite expérience dans ce domaine... Je crois que cette bombe a un rapport avec la structure atomique de la matière. Les savants connaissaient depuis longtemps la théorie de la bombe, mais il leur a fallu des années pour mettre cette théorie en application. »

— « Eh bien, espérons qu'ils savent ce qu'ils font, » répondis-je en souriant. « Si nous lâchons la bombe pour nous apercevoir qu'elle possède le pouvoir explosif d'un pétard, nous ferons piètre figure ! »

— « C'est vrai. »

— « Par contre, si elle est aussi puissante que vous le dites, nous ferons bien de nous maintenir à une altitude assez élevée, car nous risquerions d'être atteints par la déflagration. Il faudrait nous trouver à mille pieds au moins au-dessus du sol quand la bombe explosera. »

Shaw fit un signe d'assentiment distrait.

Bientôt, je pus mettre les moteurs en marche, et la passerelle du *Shan-tien* trembla légèrement quand, d'un élan puissant, le dirigeable s'éleva dans la nuit, à cent cinquante miles à l'heure, avec le vent en poupe. Le vrombissement de ses moteurs tournant à pleine vitesse résonnait comme une musique à mes oreilles. Je me sentis ragaillardi et relevai notre position. Nous n'avions pas de temps à perdre. D'après mes calculs, nous

atteindrions les chantiers d'Hiroshima environ une demi-heure avant les premières lueurs de l'aube.

Pendant quelques instants, debout sur la passerelle, nous restâmes tous perdus dans nos pensées, prêtant l'oreille au bruit rapide des moteurs.

Ce fut Shaw qui rompit le silence.

« Si je dois mourir maintenant, » dit-il soudain, exprimant une pensée qui était dans l'esprit de chacun, « je crois pouvoir dire, du moins, que j'ai jeté à travers le monde les semences d'une Révolution triomphante. Les savants de Dawn City mèneront à bien le projet NFB, même si cette bombe-ci n'atteint pas son but. Nous construirons d'autres *Fei-chi* pour les distribuer à d'autres révolutionnaires. Je donnerai au peuple le pouvoir de décider de son propre sort. Je lui ai déjà montré que les grandes puissances n'étaient pas invincibles, quelles pouvaient être battues. Vous le voyez, oncle Wladimir, c'est bien l'espoir – et non le désespoir – qui engendre la Révolution triomphante ! »

— « Peut-être, » reconnut Ulianov. « Mais l'espoir seul ne suffit pas. »

— « Non, le pouvoir politique prend naissance dans l'éclatement d'une bombe comme celle que nous transportons. Avec de telles bombes à leur disposition, les peuples opprimés seront en mesure de dicter à leurs oppresseurs toutes les conditions qu'ils voudront. »

— « Si la bombe atteint son but, » fit remarquer Una Persson. « Mais je ne suis pas sûre qu'elle le puisse. La fission de l'atome, dites-vous ?... Très bien, mais comment comptez-vous la réaliser ? Je crains que vous ne vous soyez laissé abuser, Mr. Shaw. »

— « Nous verrons. »

Je me rappelle mon sentiment d'impatience joyeuse au moment où les sombres côtes du Japon commencèrent à se détacher sur l'océan miroitant éclairé par la lune. De nouveau, nous coupâmes les moteurs, laissant le dirigeable s'en aller au gré du vent.

Je réglai les dispositifs qui devaient desserrer les boulons de sûreté des portes de la soute aux munitions (les boulons principaux devaient être retirés à la main) et laisser tomber la bombe sur des chantiers où nul ne se doutait de ce qui allait se passer. Je vis se dérouler des rubans de lumières aux mille couleurs : la ville d'Hiroshima. Plus loin s'étendaient à perte de vue les chantiers eux-mêmes, avec leurs hangars, leurs pylônes d'amarrage, leurs ateliers de réparations. C'était une installation presque exclusivement réservée aux dirigeables militaires, particulièrement en ce moment. Si nous réussissions à en détruire ne fût-ce qu'une partie, nous contraindrions ainsi l'ennemi à différer son attaque sur Dawn City.

Je me rappelle avoir regardé Una Persson en me disant qu'elle devait être encore en train de penser à la mort de son père. Et je me demandais quelles sombres pensées Guevara agitaient dans sa tête. Il avait commencé par haïr Shaw, mais, à présent, il semblait prêt à reconnaître dans le Seigneur des Airs un génie qui avait accompli ce que bien d'autres révolutionnaires avaient espéré accomplir sans y parvenir. Ulianov, par exemple.

Le vieillard semblait à peine se rendre compte que son rêve était en train de se réaliser. Il avait attendu si longtemps… C'est surtout maintenant, je crois, que j'éprouve de la compassion envers Ulianov. Toute sa vie, il avait attendu la Révolution, le soulèvement du prolétariat, et il ne devait jamais les voir se produire effectivement. Peut-être ne se sont-ils jamais produits, d'ailleurs…

Shaw était penché en avant, brûlant d'impatience, tandis que nous volions très haut au-dessus des chantiers. Il avait posé une main sur l'étui de son revolver et tenait une cigarette dans l'autre. Son chapeau de jonc tressé était rejeté en arrière sur sa tête et, avec ses beaux traits d'Eurasien, il avait tout à fait l'air d'un héros de roman populaire.

Sur les chantiers embrasés de lumière, des hommes travaillaient à la mise en état des vaisseaux de guerre qui devaient être prêts pour la grande invasion de Dawn City, le lendemain. Je vis les contours noirs des coques et l'éclat des lampes à acétylène.

« Nous y sommes ? » demanda Shaw. Une fois de plus, le généralissime qui avait changé le cours de l'Histoire ressemblait à un écolier surexcité. « Ce sont bien les chantiers, capitaine Bastable ? »

— « Ce sont eux, » confirmai-je.

— « Les pauvres types ! » dit Ulianov en désignant d'un geste de sa tête blanche les hommes qui se trouvaient à terre ; « ce ne sont que des travailleurs comme les autres. »

— « Leurs enfants nous remercieront quand ils seront grands, » répliqua Guevara.

Je me demandais s'il disait vrai. Il y aurait demain beaucoup de veuves et d'orphelins à Hiroshima…

Una Persson me regarda d'un air craintif. Elle semblait avoir perdu ses doutes quant à l'efficacité de la bombe.

— « Mr. Bastable, » dit-elle, « si je comprends bien, on ne peut calculer l'importance des destructions causées par une bombe de ce type. Certains quartiers de la ville risquent d'être touchés. »

— « La ville se trouve à près de deux miles d'ici, Mrs. Persson, » répondis-je avec un sourire.

Elle inclina la tête en disant : « Je suppose que vous avez raison, » puis, passant une main dans ses beaux cheveux bruns, elle abaissa de nouveau son regard vers les chantiers.

« Faites descendre l'appareil à mille pieds, pilote d'altitude ! » ordonnai-je. « Allez-y doucement ! »

Maintenant, nous distinguions nettement les hommes qui étaient à terre ; nous les voyions marcher sur le sol recouvert de ciment, en transportant des outils, ou grimper sur les échafaudages entourant les énormes cuirassés.

— « Voici les grands chantiers de réparations, » dit Shaw avec un geste de la main. « Pouvez-vous amener le dirigeable au-dessus d'eux sans faire appel aux moteurs ? »

— « Nous serons vite repérés, » répondis-je. « Mais je vais essayer. Cinq degrés, pilote de direction ! »

— « Cinq degrés, capitaine ! » dit le pâle jeune homme posté devant la roue. Le dirigeable fit entendre, en tournant, un léger grincement.

— « Tenez-vous prêt à remonter très vite, pilote d'altitude ! » dis-je.

— « Très bien, capitaine ! »

Nous survolions les chantiers. Je saisis mon tube acoustique.

« Capitaine à la cale inférieure. Les portes principales de la soute aux munitions sont-elles prêtes ? »

— « Prêtes, capitaine ! »

J'appuyai sur le levier pour libérer les boulons de sûreté.

« Boulons de sûreté libérés, capitaine ! »

— « Tenez-vous prêts à lâcher le chargement ! »

— « Prêts, capitaine ! »

Je faisais appel à un moyen utilisé habituellement pour alléger le dirigeable en cas d'urgence.

L'énorme vaisseau sombra dans la nuit. J'entendis le vent souffler et soupirer autour de son nez. Un vent mélancolique.

« Canonniers, tenez-vous prêts à faire feu ! Ripostez si on nous tire dessus. » C'était pour le cas où nous serions reconnus et attaqués que je donnais cet ordre. Je comptais sur la surprise causée par la violente explosion pour nous laisser le temps de prendre la fuite.

— « Tous les canons sont prêts, capitaine ! »

Shaw m'adressa un clin d'œil en étouffant un petit rire.

— « Attention toutes les machines ! » lançai-je. « Pleine vitesse avant dès que vous entendrez la déflagration. »

— « À vos ordres, capitaine ! »

— « Préparez les portes de la soute aux munitions ! »

— « Prêtes, capitaine ! »

— « Lâchez le chargement ! »

— « Chargement lâché, capitaine ! »

— « Élévation soixante degrés ! » ordonnai-je. « Montez à trois mille pieds, pilote d'altitude. Nous avons réussi ! »

Le dirigeable bascula et nous dûmes nous agripper aux balustrades tandis que la passerelle s'inclinait en pente raide.

Shaw et les autres regardaient attentivement le sol. Je me rappelle si bien leurs visages et leur attitude… Guevara, les lèvres serrées, les sourcils froncés. Una Persson pensant apparemment à tout autre chose. Ulianov souriant

intérieurement. Shaw se tourna vers moi, le visage épanoui : « Elle est sur le point d'exploser, » dit-il. « La bombe… »

Je me souviens de son visage rempli de joie au moment où jaillit derrière lui l'aveuglante lumière blanche, sous laquelle sa silhouette et celles de ses trois compagnons se découpèrent en noir. Il y eut un bruit étrange, pareil à un unique et retentissant battement de cœur. L'obscurité se fit soudain, et je compris que j'étais aveugle. Je brûlais d'une chaleur intolérable. Je me rappelle mon étonnement devant la violence de l'explosion. Elle devait avoir détruit toute la ville, peut-être même l'île tout entière… L'énormité de ce qui venait de se passer m'accablait. Je me rappelle avoir pensé : « Oh ! mon Dieu ! Comme je souhaiterais que ces damnés dirigeables n'eussent jamais été inventés ! »

VIII

L'HOMME PERDU

« Et voilà, » dit Bastable. « C'est à peu près tout. » Sa voix était dure et cassée. Il avait parlé pendant la plus grande partie de trois journées entières.

Je posai mon crayon avec lassitude et me mis à feuilleter les pages et les pages couvertes de notes sténographiques qui relataient sa fantastique histoire.

— « Vous croyez vraiment que vous avez vécu tout cela ? » lui demandai-je. « Mais comment expliquez-vous le fait que vous soyez revenu à votre propre époque ? »

— « Eh bien, j'ai apparemment été recueilli en mer alors que j'étais inconscient, momentanément aveugle et grièvement brûlé. Les pêcheurs japonais qui m'ont découvert m'ont pris pour un marin qui aurait été victime d'un accident survenu dans la salle des machines. Ils m'ont conduit à Hiroshima et fait admettre à l'hôpital de la Marine. Je ne vous cacherai pas que j'ai été extrêmement surpris d'apprendre que la ville où je me trouvais était Hiroshima, car j'étais convaincu qu'elle avait été réduite en cendres. Naturellement, il s'est écoulé un peu de temps avant que je me rende compte que j'étais de retour en 1902. »

— « Et qu'avez-vous fait alors ? » Je me servis à boire et lui offris un verre, qu'il refusa.

— « Dès ma sortie de l'hôpital, je me suis, naturellement, rendu à l'ambassade de Grande-Bretagne, dont le personnel s'est montré très correct envers moi. De nouveau, j'ai prétendu souffrir d'amnésie. J'ai donné mon nom, mon grade et mon numéro matricule, et j'ai dit que la dernière chose dont je me

souvenais c'était d'avoir été poursuivi par les prêtres de Sharan Kang dans le Temple du Futur Bouddha. On a télégraphié à mon régiment qui, bien entendu, a confirmé la véracité des renseignements que j'avais fournis. L'ambassade a payé ma traversée et mon voyage en chemin de fer jusqu'à Lucknow, où mon régiment tenait alors garnison. Six mois s'étaient écoulés depuis l'affaire de Teku Benga. »

— « Et votre colonel vous a reconnu, naturellement ? »

Bastable fit entendre un de ses petits rires amers, en répliquant : « Il a dit que j'étais mort à Teku Benga, que je ne pouvais pas avoir survécu. Il a déclaré que, bien que ressemblant à Bastable par certains côtés, je devais être un imposteur. D'abord, j'étais plus vieux que Bastable, et ma voix était différente. »

— « Mais n'avez-vous pas évoqué des faits dont vous seul pouviez vous souvenir ? »

— « Si. Il m'a félicité pour la façon dont j'avais appris ma leçon et m'a dit que, si je m'avisais encore de jouer à ce petit jeu, il me ferait arrêter. »

— « Et vous avez accepté cela ?... Mais votre famille ? N'avez-vous pas essayé d'entrer en contact avec elle ? »

Bastable me regarda d'un air grave en répondant : « J'ai eu peur de le faire. Voyez-vous, ce monde n'est pas tout à fait celui dont j'ai gardé le souvenir. Je suis sûr que c'est ma mémoire qui me joue des tours... Quelque chose qui a été provoqué par mes allées et venues dans le Temps. Mais il y a de petits détails qui clochent... » Il regarda autour de lui d'un air égaré, comme quelqu'un qui se trouve soudain perdu dans un lieu qu'il croyait familier, et répéta : « Quelques petits détails... »

— « L'opium peut-être ? » murmurai-je.

— « Peut-être. »

— « Et c'est pour cela que vous avez peur de retourner auprès de votre famille ? Vous craignez quelle ne vous reconnaisse pas ? »

— « C'est pour cela... Je crois que je vais prendre ce verre que vous m'avez offert. » Il traversa la pièce pour aller se verser un grand verre de rhum. Tout en me racontant son histoire, il avait épuisé sa réserve de pilules. Au bout d'un moment, il

reprit : « Après avoir été chassé par mon colonel – à propos, moi je l'ai bien reconnu ! – je suis allé à Teku Benga. Je suis arrivé jusqu'au bord du gouffre et, assurément, tout ce qui se trouvait autour était en ruine. J'ai eu l'horrible impression que, si je pouvais franchir ce gouffre, je trouverais de l'autre côté un cadavre qui serait le mien. Aussi n'ai-je pas tenté de le faire. J'avais en poche quelques shillings avec lesquels j'ai acheté des vêtements indigènes, et j'ai traversé l'Inde en mendiant sur ma route, prenant parfois le train, cherchant, au début, une sorte de confirmation de ma propre identité, quelqu'un pour me dire que j'étais réellement en vie. J'ai parlé à des mystiques que j'ai rencontrés et essayé d'en tirer quelque chose, mais tout s'est révélé inutile. Alors, j'ai décidé de tout faire pour essayer d'oublier mon identité. Je me suis mis à prendre de l'opium sous toutes les formes sous lesquelles j'ai pu me le procurer. Je suis allé en Chine, dans la province de Shan-Tung. J'ai revu la Vallée du Matin. Je ne sais pas comment je m'étais attendu à la trouver, mais elle m'a paru plus belle que jamais. Il y avait dans la vallée un petit village très pauvre. Ses habitants se sont montrés bons envers moi. »

— « Ensuite, vous êtes venu ici ? »

— « Oui, après m'être rendu encore dans un certain nombre d'endroits. »

Je ne savais que penser de ce pauvre diable. Je ne pouvais m'empêcher de croire chacun des mots de son récit : il y avait dans sa voix une telle conviction…

— « Je crois que vous devriez retourner à Londres avec moi, » dis-je « et aller rendre visite aux parents que vous y avez laissés. Il y a des chances pour qu'ils vous reconnaissent. »

— « Peut-être. » Avec un soupir, il reprit : « Mais, voyez-vous, je pense que je ne *devrais* pas me trouver ici. Cette explosion – cette terrible explosion sur Hiroshima – elle… elle m'a, pour ainsi dire, recraché d'une époque à laquelle je n'appartenais pas… dans un autre… »

— « Voyons, » protestai-je, « vous déraisonnez. »

— « Non, c'est vrai. Nous sommes en 1903 – du moins *un* 1903 – mais ce n'est pas *mon* 1903. »

J'avais l'impression de comprendre ce qu'il voulait dire, mais je ne pouvais croire que pareille chose fût vraie, même partiellement. J'acceptais l'idée qu'un homme eût été projeté dans le Temps, puis rendu à sa propre époque, mais je ne pouvais croire qu'il y eût *un autre* 1903.

Bastable se versa encore un verre de rhum avant de reprendre : « Et priez Dieu pour que ce que j'ai connu ne soit pas *votre* 1973… La science en délire, des révolutions, des bombes capables de détruire des villes entières ! » Il frissonna.

— « Mais il y a eu aussi des avantages, » dis-je d'un ton hésitant. « Et je ne suis pas sûr que, dans l'ensemble, les indigènes dont vous parlez n'aient pas connu une certaine aisance. »

Il haussa les épaules en répliquant : « À des âges différents, les mêmes personnes pensent de façon différente. J'ai fait ce que j'ai fait. Il n'y a pas à revenir là-dessus. Je ne le referais probablement pas aujourd'hui. En outre, il existe réellement une plus grande liberté dans ce monde qui est le nôtre, mon vieux. Croyez-moi, c'est vrai ! »

— « Elle diminue un peu chaque jour, » répondis-je. « Et tout le monde n'est pas libre. Je reconnais que les privilèges existent… »

Il leva une main pour me faire taire, en s'écriant : « Pas de discussion de ce genre, pour l'amour de Dieu ! »

— « Très bien. »

— « Vous feriez mieux de déchirer ces notes, » dit-il. « Personne ne vous croira. Comment pourrait-on vous croire ?… » Après un instant de silence, il reprit : « Cela vous ennuierait-il que j'aille faire un petit tour ? Prendre un peu d'air frais tout en réfléchissant à ce que je vais faire ? »

— « Pas du tout. Allez-y. »

Je le regardai quitter la pièce d'une démarche lasse, puis j'entendis son pas pesant dans l'escalier. Quel étrange jeune homme c'était là !

Je jetai un coup d'œil sur mes notes. De gigantesques dirigeables, des monorails, des bicyclettes électriques, la téléphonie sans fil, des machines volantes… toutes ces

merveilles ne pouvaient être le fruit de l'imagination d'un simple jeune homme…

Je m'étendis sur mon lit, en continuant à retourner le problème dans ma tête, et je dus m'endormir très vite. Je me réveillai un moment dans la nuit et me demandai où était Bastable ; puis je me rendormis jusqu'au matin, en me disant qu'il devait se trouver dans la chambre voisine.

Mais, quand je me levai, Ram Dass me dit que personne n'avait couché dans le lit. J'allai demander à Olmeijer s'il savait où était Bastable, mais le gros Hollandais ne l'avait pas vu.

J'interrogeai à son sujet tous les habitants de la ville. L'un d'eux me dit avoir vu, tard dans la nuit, se diriger en titubant vers le port un jeune homme qu'il avait pris pour un ivrogne.

Un navire était parti ce matin-là. Peut-être Bastable se trouvait-il à bord. Peut-être s'était-il jeté à la mer.

Je n'entendis plus parler de Bastable, malgré les annonces que je fis passer dans les journaux pour demander de ses nouvelles et les recherches auxquelles je me livrai pendant plus d'un an. Il avait disparu. Peut-être avait-il été de nouveau lancé dans le Temps, dans le passé ou dans l'avenir, ou même dans le 1903 auquel il pensait devoir appartenir.

Voilà où en sont les choses. J'ai fait dactylographier le manuscrit ; j'y ai mis de l'ordre en coupant quelques répétitions ou des commentaires inutiles faits par Bastable au cours de son récit. J'ai clarifié celui-ci chaque fois que cela m'a été possible. Mais, pour l'essentiel, cette histoire est celle de Bastable telle qu'il me l'a racontée.

Note (1907) : Depuis que j'ai rencontré Bastable, naturellement, les frères Wright ont conquis les airs et l'usage des aérostats s'est considérablement développé. La radio-téléphonie est devenue une réalité, et j'ai entendu dire dernièrement que des inventeurs mettaient au point un système de monorail. Tout cela est-il en train de devenir vrai ? Si tel est le cas, pour des raisons toutes personnelles et égoïstes, j'envisage avec plaisir la perspective d'un monde qui sera rendu de plus en plus paisible et agréable, car je serai mort avant que

l'univers ne voie l'holocauste révolutionnaire décrit par Bastable. Et pourtant, certaines choses ne cadrent pas avec sa description. La machine volante plus lourde que l'air est déjà une réalité. En France et en Amérique, il y a des gens qui pilotent ces machines et qui parlent même de leur faire traverser la Manche ! Mais peut-être ces aéroplanes ne dureront-ils pas, ou ne sont-ils pas capables de réaliser de grandes vitesses ni d'effectuer de longs vols.

J'ai essayé d'intéresser au récit de Bastable un certain nombre d'éditeurs, mais tous l'ont jugé trop fantastique pour être présenté comme véridique, et trop lugubre pour faire l'objet d'un roman. Des écrivains comme Mr. Wells semblent avoir le monopole de ce genre de récits. Mais celui-ci est vrai. Je suis sûr qu'il est vrai. Et je continuerai à essayer de le faire publier, dans l'intérêt de Bastable.

Note (1909) : Blériot a traversé la Manche en aéroplane ! De nouveau, j'ai essayé d'intéresser un éditeur au récit de Bas table, et, comme plusieurs autres avant lui, il m'a conseillé de le modifier. « Ajoutez-y quelques aventures, une histoire d'amour, d'autres inventions merveilleuses. » Telles ont été ses paroles. Je ne peux rien changer à ce que Bastable m'a raconté, aussi vais-je laisser le manuscrit dans un tiroir pendant encore un an ou même davantage.

Note (1910) : Je pars bientôt pour la Chine. Sans doute chercherai-je la Vallée du Matin pour voir à quoi elle ressemble, avec l'espoir, aussi, d'y trouver Bastable. Il semblait aimer cette vallée et, d'après ce qu'il m'avait dit, les habitants du village s'étaient montrés bons pour lui. Naturellement, la Chine est remplie de révolutionnaires ces temps-ci, mais j'espère cependant m'y trouver suffisamment en sécurité. Peut-être serai-je sur place lorsque le pays deviendra une république ! Les choses ne sont guère d'aplomb là-bas, et il est probable que les Russes et les Japonais vont profiter de l'occasion pour tenter de mettre la main sur de vastes portions du pays.

Si je ne reviens pas de mon voyage en Chine, je serais reconnaissant à quiconque voudrait bien continuer à essayer de faire publier ce récit.

M.C.M.

La note ci-dessus est la dernière que mon grand-père ait ajoutée au manuscrit, ou, du moins, la dernière que nous ayons retrouvée. Il est bien revenu de Chine, mais sans doute n'a-t-il pas rencontré Bastable là-bas, sinon il l'aurait mentionné. Je pense qu'après 1910 il a dû renoncer à essayer de faire publier son manuscrit.

Mon grand-père est parti pour la France en 1914 et a été tué sur la Somme en octobre 1916.

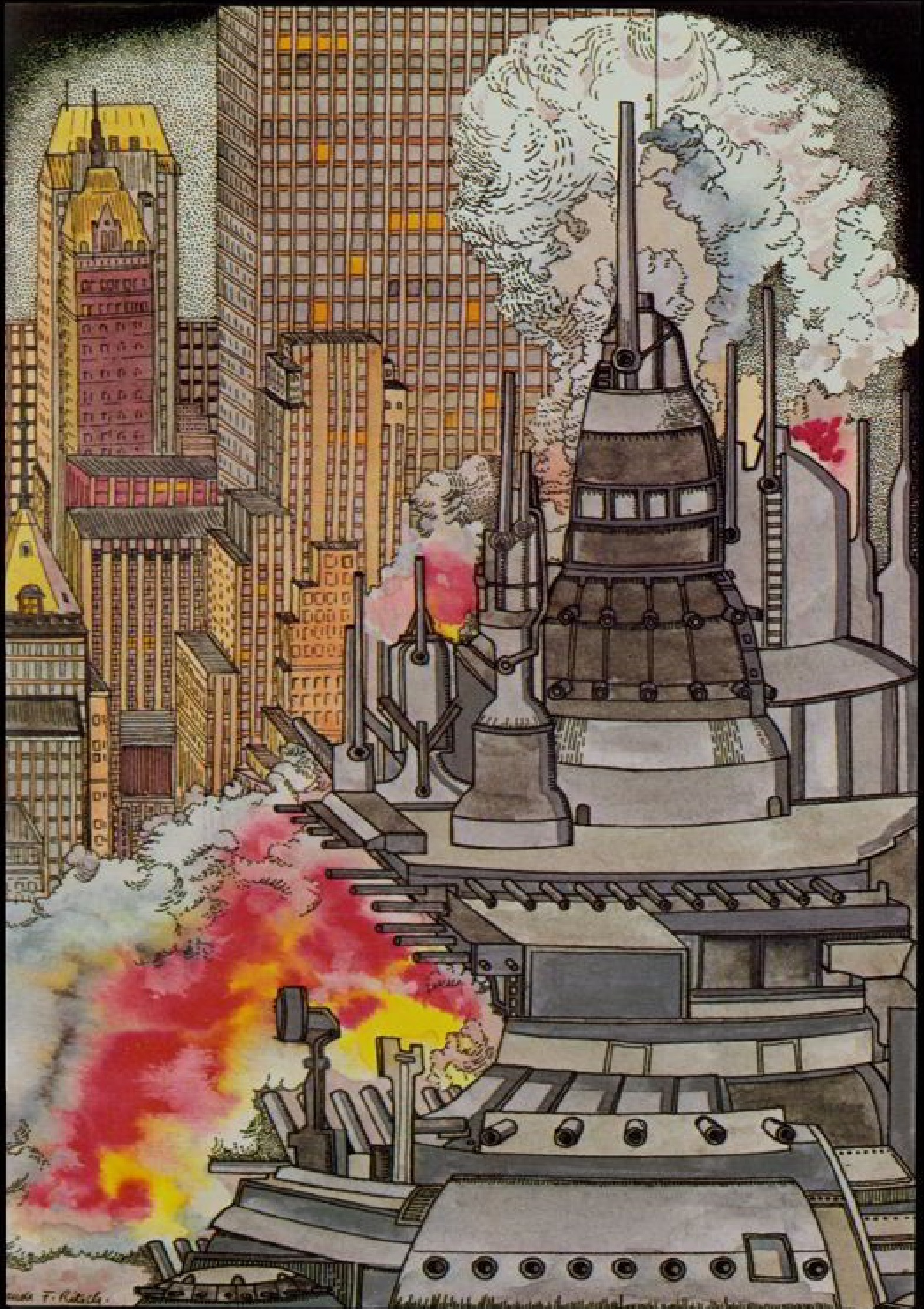
Michael MOORCOCK, 1971.

LE LÉVIATHAN DES TERRES

Titre original : THE LAND LEVIATHAN
Traduction de Denise Hersant

© 1974, 1982, Michael Moorcock
© 1976, 1982, Nouvelles Éditions Opta pour la traduction française.
Toute reproduction interdite sans accord de l'Éditeur.

Pour Emma
(et aussi pour Bertie)



INTRODUCTION

Mon grand-père, qui mourut relativement jeune après avoir servi comme volontaire pendant la Grande Guerre, était devenu, vers la fin de sa vie, extrêmement renfermé et misanthrope, de sorte que la découverte d'un coffret métallique parmi ses effets personnels ne causa pas de surprise et n'éveilla même aucune curiosité chez ses héritiers, lesquels, constatant qu'il était impossible d'ouvrir le coffret (aucune clef n'ayant jamais été retrouvée), se contentèrent de le ranger avec les papiers du défunt et n'y pensèrent plus. Le coffret resta dans un grenier de notre maison du Yorkshire pendant plus de cinquante ans, et y serait probablement encore sans ma découverte du manuscrit que je publiai il y a deux ans sous le titre *Le Seigneur des Airs*. Après la parution de ce livre, je reçus de nombreuses et intéressantes lettres de lecteurs me demandant s'il s'agissait simplement d'un ouvrage de fiction ou si le récit était bien venu en ma possession dans les conditions que j'avais décrites. Pour ma part, naturellement, j'ajoutais foi sans réserve au récit de Bastable (et de mon grand-père), mais il m'arrivait de me sentir aussi frustré que ce dernier avait pu l'être lorsqu'il s'était efforcé de faire partager aux autres sa propre foi en la véracité du récit. De plus, je ne pouvais m'empêcher parfois de méditer sombrement sur le mystère de la disparition du jeune homme après les longues heures passées à raconter ses aventures à mon grand-père lorsque tous deux se trouvaient sur l'île de Rowe, au début du siècle.

En l'occurrence, je devais bientôt me trouver en possession de ce qui allait être pour moi la meilleure preuve possible de la sincérité de mon grand-père, sinon de celle de Bastable.

Je passais cet été là dans le Yorkshire, où nous possédons une maison qui domine les marécages du West Riding et, n'ayant guère autre chose à faire que de me promener ou de goûter les plaisirs de l'escalade, j'avais entrepris de passer en revue le reste des affaires ayant appartenu à mon grand-père ; c'est ainsi que je tombai sur le vieux coffret métallique abandonné dans le coin d'un de nos innombrables greniers. Le coffret était caché sous les restes desséchés d'un loup empaillé qui me terrorisait lorsque j'étais enfant, et c'était peut-être la raison pour laquelle je ne l'avais pas encore découvert. Quand je repoussai la bête, ses yeux de verre embués de poussière semblèrent me regarder avec une dignité offensée ; elle bascula lentement sur le côté et tomba, avec un bruit étouffé, sur un amas de journaux jaunis qu'un de mes proches parents, pour quelque raison connue de lui seul, avait jugé bon d'entasser là. On aurait dit que le loup gardait le coffret depuis le commencement des Temps, et le sentiment de violer un territoire sacré, que j'éprouvai alors, devait être comparable à celui d'un archéologue de l'époque victorienne creusant son chemin à coups de pic dans le tombeau de quelque ancien roi égyptien pour y chercher un trésor !

Le coffret, en acier épais, avait à peu près dix-huit pouces de profondeur et deux pieds de hauteur. L'extérieur était un peu rouillé, et la poignée refusa de bouger quand je la manœuvrai. Je battis la maison à la recherche de clefs susceptibles de s'adapter à la serrure ; j'en trouvai une bonne vingtaine, mais aucune qui pût la faire fonctionner. Tous ces efforts ayant stimulé ma curiosité, je descendis le coffret dans mon atelier pour tenter de le forcer. Mais je ne réussis qu'à casser deux ou trois ciseaux et à émousser la lame de ma scie à métaux, de sorte qu'en fin de compte je dus appeler à l'aide un serrurier de Leeds. Ma conviction pessimiste était que le coffret ne contenait que des titres périmés ou peut-être même rien du tout, mais je savais que je n'aurais de cesse qu'il ne fût ouvert. Le serrurier arriva enfin et réussit à ouvrir le coffret en un rien de temps.

Je me rappelle encore le regard sardonique qu'il me lança quand le contenu de la boîte métallique fut mis au jour pour la première fois en près de soixante ans. De toute évidence, il se

disait que j'avais gaspillé mon argent en le faisant venir, car il n'y avait là aucun trésor de famille, mais simplement une pile de feuillets de papier écolier couverts d'une écriture serrée, et qui, à leur aspect jauni, accusaient bien leur âge. L'écriture n'était même pas celle de mon grand-père, et je sentis mon cœur se serrer car, au fond de moi-même, j'avais espéré trouver des notes qui m'en auraient appris davantage sur les aventures de Bastable et de mon grand-père après que ce dernier se fut mis en route vers la Chine, à la recherche de la Vallée du Matin, où il pensait pouvoir retrouver Bastable.

En me quittant, le serrurier me dit, avec un sourire apitoyé, que la maison m'enverrait la note plus tard. Je poussai un profond soupir, me fis une tasse de café et m'assis pour feuilleter les pages manuscrites.

Alors seulement je me rendis compte que j'étais en présence de quelque chose de plus révélateur que tout ce que j'avais pu espérer découvrir (et, à ce qu'il me parut, de plus déconcertant encore !). *Car ces notes étaient celles de Bastable.* Sous mes yeux, écrit de sa main, se trouvait le récit des aventures qu'il avait vécues après avoir quitté mon grand-père. Il y avait même un bref message adressé à celui-ci par Bastable :

> *Moorcock, j'espère que ces notes vous parviendront. Faites-en ce que bon vous semblera. Je vais de nouveau tenter ma chance. Si je ne réussis pas cette fois-ci, je crains de perdre courage et de n'avoir d'autre ressource que de mettre fin à ma vie (si tant est que ce soit vraiment la mienne). Bien à vous. Bastable.*

À ces notes étaient joints quelques feuillets portant l'écriture déliée de mon grand-père. J'en reproduis le contenu dans le corps de ce texte, dont ils forment la première partie.

Cette première partie s'explique d'elle-même, et je n'ai que peu de chose à y ajouter. Il appartient au lecteur de décider si le reste est véridique ou non.

Michael MOORCOCK
Ladbroke Grove
Septembre 1973.

PROLOGUE

À LA RECHERCHE DE BASTABLE

Si je devais écrire un livre de voyages, quelle que fût l'étrangeté des événements que j'y relaterais, je n'éprouverais jamais, j'en suis sûr, autant de difficultés à en assurer la publication que je n'en connus en essayant d'intéresser un éditeur à l'extraordinaire récit fait par Oswald Bastable de son incursion dans le Futur, en 1973. Les gens n'ont pas peur de l'insolite, du moment que celui-ci se place dans un contexte acceptable. Un livre rapportant comme un fait avéré la découverte, au Tibet par exemple, d'une race d'hommes à quatre jambes ou à trois yeux, d'une intelligence exceptionnelle et dotés de pouvoirs prodigieux, serait probablement considéré par une grande partie du public comme parfaitement plausible. De même, si j'avais présenté le récit de Bastable comme un ouvrage de fiction, je suis certain que les critiques auraient loué ma fertile imagination et qu'un public assez nombreux, trouvant ce livre passionnant pour son prix, l'aurait dévoré en un ou deux après-midi d'été, pour l'oublier aussitôt la dernière page tournée.

Peut-être est-ce là ce que j'aurais dû faire ; mais, très déraisonnablement sans doute, je me sentais obligé vis-à-vis de Bastable de publier son récit tel qu'il me l'avait présenté.

Si je cherchais à faire argent de ma plume, je pourrais écrire un livre entier rempli d'anecdotes sensationnelles sur mes voyages en Chine – ce pays divisé par des influences à la fois

intérieures et extérieures, où on ne trouve de loi véritable que sur les territoires loués à diverses puissances étrangères, et où toutes sortes de révolutionnaires et de prophètes appartenant à de bizarres sectes politiques et religieuses se chamaillent continuellement pour obtenir de plus grandes portions de ce vaste et ancien pays. Mais mon but n'est pas de gagner de l'argent avec le récit de Bastable. J'estime simplement de mon devoir de tenir la parole que je lui ai donnée et de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour présenter son récit au public.

Maintenant qu'à mon vif soulagement me voici de retour chez moi, en Angleterre, je me sens un peu plus optimiste quant aux chances que peut avoir la Chine de sortir du chaos et d'échapper à l'exploitation étrangère. Une révolution a eu lieu ; elle s'est terminée par la déposition du dernier Mandchou et l'instauration d'une république sous la présidence de Sun Yat-Sen qui semble être un chef raisonnable et modéré, un homme à qui l'histoire politique de l'Europe a beaucoup appris et qui, pourtant, ne paraît pas se contenter de singer les coutumes de l'Occident. Peut-être est-on maintenant en droit de nourrir quelque espoir au sujet de la Chine. Cependant, mon rôle n'est pas de spéculer ici sur l'avenir politique de ce pays, mais de raconter comment je me suis rendu dans la Vallée du Matin, en me fondant sur la description assez vague que Bastable m'avait faite de sa situation. J'avais cru comprendre qu'elle se trouvait quelque part dans la province de Shan-Tung et au nord de Wu-Ch'ang, située elle-même dans la province de Hu-Pei. Mon plan était de me rendre aussi directement que possible à Shan-Tung, et ensuite de poursuivre ma route vers l'intérieur. Je consultai tous les atlas et répertoires géographiques sur lesquels je pus mettre la main, interrogeai des amis qui avaient été missionnaires dans cette partie de la Chine, et parvins de cette façon à me faire une idée assez précise de l'endroit où je pourrais trouver la vallée – à supposer qu'elle existât réellement.

Cependant, j'hésitais encore à entreprendre ce qui ne pouvait manquer d'être une expédition longue et épuisante. Tout en croyant fermement au récit de Bastable, je ne possédais aucune preuve pour appuyer l'hypothèse selon laquelle il serait retourné

dans la Vallée du Matin, où, en 1973, devait se trouver la cité utopique construite par le général Shaw, le Seigneur des Airs, et portant le nom de Ch'ing Che'eng Ta-Chia (traduit, de façon approximative, par : « Cité démocratique de l'Aube »). Même s'il s'y était rendu – et n'avait rien trouvé – il pouvait fort bien avoir disparu dans l'immensité du continent asiatique ou, d'une manière tout aussi plausible, avoir péri au cours d'une des petites guerres ou révolutions qui ne cessaient de ravager ces terres pauvres, continuellement en proie aux conflits politiques.

C'est pourquoi je continuai à mener une vie normale, reléguant aussi loin que possible au fond de mon esprit cette histoire compliquée du capitaine Bastable, et envoyant sans me décourager son manuscrit original à un nouvel éditeur chaque fois qu'il m'était retourné par le précédent. J'adressai aussi une ou deux lettres au *Times* dans l'espoir que le récit de ma rencontre avec Bastable attirerait l'attention de ce journal ou d'un autre ; mais ces lettres ne furent jamais publiées et aucune des revues populaires, telles que le *Strand,* ne parut s'intéresser à ce récit, bien que leurs colonnes fussent remplies de prédictions invraisemblables et délirantes sur ce que l'avenir nous réservait. J'envisageai un moment d'écrire à Mr. H.G. Wells, dont les romans *Anticipations* et *la Découverte de l'Avenir* avaient fait grand bruit quelques années plus tôt. Mais Mr. Wells, que je tenais pour un socialiste bon teint, aurait probablement trouvé le récit de Bastable trop contraire à ses opinions et m'aurait ignoré aussi noblement que tous les autres. J'allai jusqu'à rédiger à son intention le brouillon d'une lettre, qu'en fin de compte je n'envoyai pas.

Vers cette époque, je commençai à me rendre compte que j'avais acquis la réputation d'une sorte d'excentrique – pour ne pas dire plus. C'était une réputation que je savais ne pas pouvoir me permettre de conserver longtemps, et cela signifiait qu'il me fallait enfin prendre une décision. Depuis quelques mois, j'avais remarqué qu'une atmosphère assez singulière régnait dans mon Club de Londres. Des gens que je connaissais depuis des années, mais qui étaient pour moi de simples relations, semblaient répugner à passer un moment en ma compagnie ; d'autres me regardaient parfois d'un air bizarre. Je ne m'en sentais pas

particulièrement troublé, mais, en l'occurrence, le mystère fut finalement éclairci par un de mes vieux amis, qui était lui-même éditeur mais s'était spécialisé dans la publication de poèmes et de romans, de sorte que je n'avais jamais eu l'occasion de lui soumettre le manuscrit de Bastable. Il en avait entendu parler, cependant, et m'avait même donné les noms d'un ou deux de ses confrères que le manuscrit aurait pu intéresser. Un jour, il vint vers moi dans la bibliothèque du Club, où je m'étais installé après le déjeuner pour lire pendant un moment, et attira mon attention par une toux discrète.

« J'espère que vous ne m'en voudrez pas de vous interrompre un instant, Moorcock. »

— « Pas du tout, » répondis-je en lui désignant de la main une chaise près de la mienne. « En fait, je voulais justement vous dire un mot, mon vieux. J'ai beaucoup de peine à faire accepter le manuscrit dont je vous ai parlé… »

Ignorant le siège que je lui offrais, il resta debout à côté de moi.

— « C'est exactement ce dont je venais vous entretenir, » dit-il. « Voilà déjà un mois ou deux que je voulais vous en parler, mais, à vrai dire, je ne savais pas comment vous aborder. Vous allez penser que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, et je vous serais très reconnaissant de ne pas prendre en mauvaise part ce que j'ai à vous dire. »

Il semblait extrêmement embarrassé et se tortillait comme un écolier qui craint d'être puni. J'eus même l'impression de voir ses joues s'empourprer légèrement.

Je me mis à rire.

— « Voilà de quoi piquer sérieusement ma curiosité, mon vieux ! » répliquai-je. « De quoi s'agit-il donc ? »

— « Vous ne vous fâcherez pas ?… Si… Vous auriez toutes les raisons du monde pour vous fâcher. Ce n'est pas que je croie… »

— « Allons, parlez ! » m'écriai-je. Et, posant mon livre sur la table, j'ajoutai avec un sourire : « Vous et moi sommes de vieux amis ! »

— « Eh bien, Moorcock, » reprit-il, « il s'agit du manuscrit de Bastable. Beaucoup de gens – surtout parmi les éditeurs, naturellement, mais beaucoup d'entre eux sont membres du

Club – beaucoup de gens pensent… euh… que le type qui vous a raconté cette histoire vous a pris pour un jobard ! »

— « Un jobard ? » répétai-je en fronçant les sourcils.

— « Pour ne pas dire plus, » murmura-t-il en fixant le tapis d'un air malheureux.

— « Je crois que vous feriez mieux de me répéter exactement ce que disent les gens, » déclarai-je avec une grimace. « Je suis certain que vos intentions sont bonnes, et je vous promets de vous écouter sans broncher. Je vous connais depuis trop longtemps pour m'offenser de ce que vous pourriez me dire ! »

Manifestement soulagé, il vint s'asseoir sur la chaise à côté de la mienne. « Eh bien, » commença-t-il, « la plupart des gens estiment que vous avez été victime d'un mauvais plaisant. Mais quelques-uns commencent à vous trouver un peu… un peu bizarre. Comme ces individus qui passent leur temps à prédire la fin du monde ou à communiquer avec les astres… Vous comprenez ce que je veux dire, n'est-ce pas ? »

Le sourire par lequel je lui répondis dut lui paraître un peu sardonique. « Je comprends parfaitement ce que vous voulez dire, » affirmai-je. « J'y avais même réfléchi. Tout cela doit sembler absolument loufoque à quelqu'un qui n'a pas connu Bastable. Maintenant que vous m'en parlez, je dois reconnaître que je ne suis pas surpris d'être un sujet de commérages pour la moitié des habitants de Londres. Comment les gens pourraient-ils me juger autrement ? C'est ainsi que je serais tenté de vous juger moi-même si vous veniez me raconter une histoire comme celle de Bastable. En fait, vous vous montrez extrêmement indulgent envers moi ! »

Il accueillit avec un pâle sourire cette remarque faite sur le ton de la plaisanterie. Je poursuivis :

« Ainsi, les gens considèrent que je suis un client tout désigné pour Colney Hatch[5], c'est bien cela ? Naturellement, je n'ai aucune preuve à fournir pour démentir ce jugement. Si seulement je pouvais leur présenter Bastable en personne !

[5] Colney Hatch : village au nord de Londres où se trouve un important asile d'aliénés.

Alors, ils seraient en mesure de se faire eux-mêmes une opinion sur cette affaire. »

— « Elle est devenue chez vous une sorte d'obsession, » fit remarquer mon ami avec douceur. « Peut-être vaudrait-il mieux abandonner le sujet. »

— « Vous avez raison, » dis-je, « c'est une obsession. Il se trouve que je crois à la sincérité de Bastable. »

— « Quoi qu'il en soit… »

— « Vous voulez dire que je devrais cesser de déployer mes efforts pour faire publier ce récit ? »

Avec une nuance de tristesse dans le regard, mon ami répondit : « Il n'y a pas à Londres un seul éditeur qui accepterait d'y toucher maintenant, mon vieux. Ils doivent penser à leur propre réputation. Celui qui consentirait à publier ce manuscrit deviendrait la risée de tous. C'est pourquoi vous n'avez réussi à le placer nulle part. Laissez tomber cette affaire, Moorcock. Dans votre intérêt et dans celui de tout le monde. »

— « Vous avez peut-être raison, » dis-je en soupirant.

« Cependant, si je pouvais présenter une preuve quelconque, peut-être les gens cesseraient-ils de rire… »

— « Où pourriez-vous trouver la preuve susceptible de les convaincre ? »

— « Je pourrais aller en Chine à la recherche de Bastable et lui faire part des difficultés qu'il m'a causées. Je pourrais le ramener à Londres, l'inciter à parler à tous ces sceptiques. Je pourrais remettre l'affaire entre ses mains et le laisser s'occuper lui-même de son manuscrit. Qu'en pensez-vous ? »

Il haussa les épaules et fit un geste de la main en disant : « Je reconnais que ce serait mieux que rien. »

— « Mais votre avis est que je ferais mieux d'oublier tout cela ? Vous pensez que je devrais brûler le manuscrit et en finir ainsi une fois pour toutes ? »

— « C'est mon avis, en effet. Dans votre propre intérêt, Moorcock, et dans celui de votre famille. Vous perdez votre temps, sans parler de votre argent. »

— « Je sais que mes intérêts vous tiennent à cœur, » répondis-je, « mais j'ai fait une promesse à Bastable (bien qu'il ne m'ait jamais entendu la formuler), et j'ai l'intention de la

tenir dans la mesure du possible. Cependant, je suis heureux que vous m'ayez parlé comme vous l'avez fait. Il vous a fallu du courage pour cela, et je suis certain que vos intentions étaient bonnes. Quoi qu'il en soit, je réfléchirai à la question. »

— « Oui, » approuva-t-il avec empressement, « réfléchissez-y. À quoi bon livrer une bataille perdue d'avance ? Vous avez très bien pris ce que je vous ai dit, Moorcock. J'avais peur que vous ne m'envoyiez promener – comme vous auriez été parfaitement en droit de le faire. »

De nouveau je me mis à rire, en répliquant : « Comme vous pouvez le constater, je ne suis pas aussi fou qu'on veut bien le dire. Je n'ai pas perdu tout sens commun, bien qu'en m'écoutant quelqu'un de tout à fait sensé se convaincrait sans doute que je suis fou. Quant à savoir si j'ai suffisamment de sens commun pour me débarrasser de cette obsession, c'est une autre histoire ! »

— « N'en parlons plus, » dit-il en se levant. « Puis-je vous offrir un verre ? »

Étant donné les circonstances, il était évidemment de bonne politique d'accepter l'offre de mon ami afin de lui prouver que ses paroles ne m'avaient pas vexé. « Avec plaisir, » répondis-je donc. « J'espère seulement que les autres membres du Club n'ont pas peur que je déclenche une bagarre en brandissant un hachoir à viande ou un instrument contondant ! »

— « Je ne crois pas, » répondit mon ami d'un ton soulagé, en me donnant une petite tape sur l'épaule au moment où nous quittions la bibliothèque, « bien qu'il ait été question, il y a deux ou trois semaines, d'attacher à la table le siphon à soda ! »

Je ne retournai au Club qu'une seule fois au cours de cette période et pus remarquer combien l'atmosphère s'était détendue. Je décidai alors de renoncer à toute tentative immédiate pour faire publier le récit de Bastable et me mis à élaborer des plans en vue d'un voyage en Chine.

C'est ainsi qu'un beau matin d'automne je me présentai aux bureaux de la compagnie de navigation à vapeur portant le nom de Compagnie péninsulaire et orientale pour retenir ma place à bord du premier navire en partance, le *Mère-Ganga*. D'après ce que je compris, ce navire n'était pas le plus fier de la ligne, mais

il devait être le premier à faire escale à Wei-Hai-Wai, ville située sur la côte de cette partie du Shan-Tung qui avait été louée à la Grande-Bretagne en 1898. Je jugeais sensé de commencer mon voyage dans un pays relativement ami, où je pourrais me procurer une aide et des conseils avisés avant de poursuivre ma route vers l'intérieur.

Le *Mère-Ganga* prit son temps. C'était un vieux navire parvenu, de toute évidence, à la conclusion qu'il n'y avait rien au monde d'assez urgent pour l'obliger à se hâter. Il faisait escale à tous les ports qui se trouvaient sur son parcours pour débarquer une cargaison et en embarquer une autre, car, à l'origine, ce n'était pas du tout un navire de passagers. Je comprenais facilement pourquoi il se débarrassait de certaines de ses cargaisons (qui semblaient dépourvues de toute valeur), mais j'avais du mal à saisir quel motif pouvait amener les négociants de ces petits ports inconnus à échanger une marchandise de quelque prix pour eux !

Mais je m'attendais à la lenteur du voyage et passai le plus clair de mon temps à mettre au point mes plans ou à me plonger dans mes premières notes de sténo pour voir si Bastable m'aurait dit quelque chose qui pût me donner une indication sur le lieu où il s'était rendu en me quittant. Je ne trouvai malheureusement rien, mais, quand le moment de débarquer fut venu, je me sentais en forme (grâce à l'habitude que j'avais prise à bord de faire beaucoup d'exercice), bien reposé et prêt à affronter les désagréments qui ne pourraient manquer de se présenter à moi.

Ces désagréments, je les attendais donc, mais ce que je n'avais pas prévu, c'était la beauté et l'extraordinaire diversité de cette région de Chine, considérée pourtant comme assez insignifiante. J'en fus frappé en montant sur le pont pour surveiller le déchargement de mes bagages, et l'admiration dut me laisser bouche bée.

Un énorme ciel bleu pâle planait au-dessus d'une ville où les teintes dominantes étaient le blanc, le rouge et l'or, où pagodes et voûtes chinoises se mêlaient à des bâtiments européens plus récents. À la lumière venue du ciel, même ces bâtiments-là n'étaient pas dépourvus d'une certaine magie, car ils étaient

construits en pierres du pays dont beaucoup contenaient des fragments de quartz qui étincelaient sous les rayons du soleil. Les bâtiments européens dominaient sur le front de mer, où beaucoup de sociétés commerciales avaient installé leurs bureaux et leurs entrepôts, et les drapeaux d'une vingtaine de pays occidentaux flottaient en haut de leurs mâts dans les rues, tandis que les noms des diverses sociétés s'étalaient en lettres appartenant à leur alphabet propre ou, souvent, en beaux caractères chinois de couleur noire, argent ou pourpre.

Des fonctionnaires chinois vêtus de robes flottantes se frayaient à grand-peine un chemin parmi les coolies à demi nus au corps trempé de sueur ; des agents de police anglais et chinois, des soldats et des Européens en costume blanc, des marins appartenant à une douzaine de pays différents, formaient une foule rassemblée là comme par hasard et paraissant presque à l'aise au milieu de ce qui me semblait, à moi nouveau venu, une formidable mêlée de rugby.

Un jeune garçon chinois portant la natte me prit en charge à ma descente du bateau et me conduisit à travers la foule jusqu'à un pousse-pousse dans lequel il me fit monter, empilant mes bagages autour de moi jusqu'à ce que l'osier du léger véhicule gémît sous leur poids. Je déposai dans sa main tendue un pourboire que j'espérais convenable, et il parut enchanté car il sourit et s'inclina jusqu'à terre en répétant à plusieurs reprises : « Dieu bénisse ! » avant de dire au Céleste attelé entre les brancards que je désirais me rendre à l'hôtel Grasmere, recommandé par la Compagnie péninsulaire et orientale comme le meilleur hôtel anglais de Wei-Hai-Wai.

Le pousse-pousse se mit en route en brinquebalant, et, au bout de quelques instants, je me rendis compte, non sans un certain étonnement, qu'il était tiré par un petit brin de fille qui ne devait guère avoir plus de seize ans. Elle lui fit parcourir à bonne allure les rues étroites et encombrées de la ville et, au bout de vingt minutes environ, me déposa devant le Grasmere.

Cette fois encore, mon pourboire fut accueilli avec un transport de joie. L'idée me vint alors que je m'étais peut-être montré généreux à l'excès et qu'un Chinois moyen vivant à

Shan-Tung pouvait faire durer très longtemps une faible somme d'argent.

Je trouvai l'hôtel mieux tenu que je ne m'y étais attendu. Le service était excellent et le confort assez moderne. Les chambres, agréables et bien installées, donnaient sur un jardin exotique rempli de sculptures délicates, d'énormes fleurs aux riches couleurs et d'un feuillage dans lequel se mêlaient une vingtaine de sortes de verts différents, ce qui lui donnait l'aspect d'une jungle peinte par quelque artiste symboliste. Le parfum des fleurs, surtout le matin et le soir, était enivrant. Des ventilateurs électriques branchés sur un générateur très moderne installé dans l'hôtel répandaient de l'air frais dans toutes les pièces, et des écrans de mousseline avaient été placés devant les fenêtres pour empêcher les insectes d'entrer. Je me pris à regretter de ne devoir passer que peu de temps dans cet hôtel.

Le lendemain de mon arrivée, j'allai me présenter au consul de Grande-Bretagne, un homme encore jeune, apparenté, m'avait-on dit, à l'une des plus grandes familles de notre pays. D'allure assez nonchalante et affectée, il me donna l'impression d'un monsieur que la Chine et tout ce qui était chinois ennuyaient à l'extrême, mais les renseignements qu'il me fournit me parurent sensés. De plus, il me mit en rapport avec un habitant de la ville que son commerce amenait à se rendre fréquemment dans l'arrière-pays et qui, moyennant rétribution, accepta de m'escorter jusqu'à la Vallée du Matin.

Cet homme était un grand Chinois d'âge moyen aux épaules légèrement voûtées, d'allure très digne et qui, bien que vêtu avec une extrême simplicité, réussissait à donner (à moi, du moins) l'impression de n'avoir pas toujours été un simple commerçant. En le voyant, je ne pus m'empêcher de penser à ces aristocratiques chevaliers d'industrie de l'ancienne Europe. En fait, j'appris bientôt que M. Lu Kan-Fon possédait une extraordinaire maîtrise de l'anglais et du français, qu'il connaissait bien l'allemand et l'espagnol, s'exprimait avec aisance en hollandais et parlait aussi le japonais. De plus, il avait beaucoup lu dans toutes ces langues et était beaucoup plus familiarisé que moi avec la littérature de ces divers pays (celle

de l'Angleterre mise à part). Il me dit qu'il avait été élevé par un missionnaire européen à qui il était redevable de presque tout ce qu'il connaissait ; mais je jugeai cette explication insuffisante (tout en me gardant bien, par politesse, de le lui faire remarquer). Je le soupçonnais d'être soit un aristocrate déchu (originaire de Pékin peut-être), soit le plus jeune fils d'une grande famille ruinée. Les intrigues de cour des Mandchous étaient notoires, et il me paraissait probable qu'à un moment ou à un autre cet homme avait tenté de jouer, à Pékin, un rôle politique dans lequel il avait échoué. Cependant, s'il tenait à garder secrets son passé et ses origines, cela ne me regardait en rien et, pour ma part, je me sentais soulagé à la perspective de voyager en compagnie d'un homme cultivé qui parlait l'anglais presque aussi bien que moi. (Je craignais, en effet, d'avoir du mal à communiquer avec le guide chargé de me conduire à travers ces régions sauvages de la Chine, car ma connaissance du mandarin et du cantonais n'a jamais été très bonne.)

M. Lu m'ayant dit que sa petite caravane ne quitterait pas Wei-Hai-Wei avant plusieurs jours, je passai le reste de la semaine dans cette ville, où, (à mon point de vue), je ne perdis pas mon temps car je l'employai sans me lasser à m'enquérir d'un nommé Bastable ou de quelqu'un répondant à la description de celui-ci. Je n'obtins aucun renseignement valable, mais je m'estimai satisfait de n'avoir pas commis l'erreur de partir à la recherche d'un homme qu'une ironique coïncidence aurait pu placer dans la chambre voisine de la mienne, à l'hôtel !

À la fin de la semaine, je pris un pousse-pousse pour me rendre au grand bazar de M. Lu, situé dans le cœur de la vieille ville, n'emportant avec moi que le strict nécessaire pour entreprendre ce long voyage. Quand j'arrivai, les autres membres de l'expédition étaient déjà réunis. Ils m'attendaient dans une spacieuse écurie qui me rappela un peu une cour d'auberge de l'Angleterre médiévale, occupés à harnacher et à charger les chevaux de selle et les bêtes de somme, qui piaffaient en raclant de leurs sabots le sol boueux. Des Chinois équipés de solides vêtements de voyage s'interpellaient d'une voix aiguë tout en travaillant, et je remarquai qu'à part Lu Kan-

Fon lui-même il n'y en avait pas un seul qui ne portât sur l'épaule un fusil moderne en bon état et au moins une cartouchière accrochée à sa ceinture.

Lu me vit et s'avança pour dire à ses domestiques comment répartir mes bagages sur le dos des bêtes de somme, en s'excusant du désordre qui régnait et du piteux état du cheval que je devais monter (lequel était cependant une excellente bête). Désignant de la main les armes que portaient ses hommes, je lui dis :

« Je vois que vous vous attendez à des ennuis, monsieur Lu. »

Avec un léger haussement d'épaules, il répondit : « On peut toujours s'attendre à des ennuis en ces temps troublés, monsieur Moorcock. Mais ces fusils devraient servir à nous en préserver ! »

Je fus soulagé en apprenant que les hommes qui se trouvaient là avaient pour mission de nous accompagner. En dehors de la ville, j'aurais fort bien pu les prendre pour les bandits mêmes que nous craignions de rencontrer. La pensée me vint que, si nous devions nous trouver en présence de bandits d'apparence deux fois moins farouche que celle de nos propres hommes, je ne me sentirais qu'à moitié rassuré !

Enfin, nous nous mîmes en route, M. Lu prenant la tête de la caravane. Les chevaux avançaient lentement dans les rues encombrées et trépidantes, où aucun droit de priorité ne semblait être respecté – chacun prenant ses risques. Je m'attendais à ce que nous nous dirigions vers les portes de la vieille ville, mais, au lieu de cela, nous traversâmes les quartiers les plus modernes, pour arriver bientôt à la gare (qu'on aurait pu croire apportée de Londres pierre par pierre sans l'inscription en caractères chinois qui ornait sa façade). Puis nous passâmes sous une voûte pour nous diriger en droite ligne vers l'un des principaux quais, où attendait un train prêt à partir.

La surprise que je ne pus dissimuler dut réjouir M. Lu, car il dit avec un petit sourire : « Nous effectuerons par le train la première partie du parcours. Mais, pour le cas où ce train rencontrerait des obstacles, nous allons emmener les chevaux

avec nous. C'est là, je pense, ce que vous pourriez appeler une assurance contre les risques ? »

— « Sans doute, » répondis-je en souriant à mon tour.

Les chevaux et leurs cavaliers montèrent aussitôt dans les wagons de marchandises qui les attendaient, tandis que, lui et moi, nous nous dirigions vers le compartiment de première classe réservé pour nous. M. Lu semblait être un personnage très influent auprès de la compagnie de chemins de fer, et je crus comprendre qu'il empruntait fréquemment cette ligne.

Nous prîmes place dans un compartiment dont le luxe aurait pu faire honte à la plupart des compagnies de chemins de fer britanniques. À peine installés, des boissons rafraîchissantes et du thé nous furent servis.

Ce fut alors que M. Lu, prenant visiblement plaisir à me dérouter un peu, me révéla la destination du train.

« Avec un peu de chance, nous arriverons à Nankin, » me dit-il. « En temps normal, le voyage ne devrait pas durer plus de trois jours, mais il faut nous préparer à quelque retard. »

— « Quelle pourrait être la cause de ce retard ? » demandai-je en sirotant le délicieux thé qu'on venait de me servir.

— « Oh ! il peut y avoir de multiples causes ! » répondit-il avec un haussement d'épaules. « Des bandits qui font sauter la voie ferrée. Des paysans qui prennent le train d'assaut et occupent les wagons-lits. Et puis, il y a l'habituelle incompétence des employés de la compagnie, qui constitue probablement le plus grand problème de tous ! »

Cette incompétence se manifesta très rapidement. Notre train devait partir à midi, mais, en fait, il ne quitta la gare qu'après quatre heures. Cependant, la vue du paysage qui s'offrit à moi lorsque nous quittâmes la ville eut tôt fait de dissiper mon impatience. S'étendant à perte de vue, d'immenses champs de riz, coupés par endroits par de petites collines au sommet desquelles s'élevait invariablement un village, miroitaient sous la douce lumière du soleil chinois. À mes yeux se découvrait la vraie, l'immuable richesse de la Chine – son riz. La valeur de l'argent peut subir des fluctuations, l'industrie peut prospérer ou décliner selon le caprice du reste du monde, les États et les Empires peuvent grandir ou s'écrouler, les

conquérants briller ou disparaître, mais le riz chinois et les vigoureux paysans chinois sont éternels. C'est ainsi, du moins, que je considérais les choses à ce moment-là. Jamais je n'avais vu de culture sur une aussi grande échelle. Sur des miles et des miles, dans toutes les directions, s'étendaient des champs verts ou jaunes traversés de fines rigoles ou de plus larges rubans argentés qui étaient des canaux d'irrigation, et au-dessus de tout cela planait le vaste ciel d'un bleu lavé dans lequel flottaient çà et là quelques pâles nuages solitaires.

Le train poursuivait sa course poussive, et bien que le paysage ne changeât guère il ne devenait pas monotone. Il y avait toujours quelque chose à regarder : un petit groupe de paysans sommairement vêtus et portant sur leur natte des chapeaux à larges bords, nous adressant de la main des saluts (auxquels je répondais toujours) ; un sampan remontant lentement un canal ; un pont ancien qui semblait à mes yeux une parfaite œuvre d'art et, de toute évidence, n'était qu'un simple pont construit pour relier une petite commune à une autre. Parfois aussi, je voyais des pagodes, de petites villes entourées de murailles (dont beaucoup étaient pratiquement en ruine), avec ces portes surchargées d'ornements qui sont typiques de l'architecture chinoise, des maisons aux toits couverts de tuiles rouges et vertes, décorées de statues en céramique, d'objets en bronze et de miroirs ardents donnant l'impression qu'un étrange feu argenté les dévorait. Quand le train s'arrêtait brusquement avec une secousse, comme cela se produisait souvent, j'avais tout le loisir d'étudier ces spectacles en détail. Ce fut le troisième jour, alors que nous avions effectué un peu plus de la moitié du voyage, que je commençai à remarquer des changements significatifs dans l'attitude des habitants des villes et des villages que nous traversions. Les paysans nous adressaient rarement des signes de la main, et semblaient même nous regarder avec appréhension, sinon même avec suspicion. De plus, il me parut bientôt évident que beaucoup des gens qui se trouvaient là n'étaient pas originaires de la région. Je remarquai sur les routes plusieurs

détachements de cavalerie et crus voir, à un certain moment, une division d'infanterie traverser un champ de riz. Ailleurs, une sorte de loi martiale – si ce n'est pis encore – semblait régner car, plus d'une fois, je vis des hommes en uniformes disparates arrêter des paysans pour les interroger et les fouiller. Il ne faisait aucun doute pour moi que trois factions au moins – parmi lesquelles le pouvoir central – se disputaient cette région de la Chine. J'avais entendu raconter que de petits chefs, se parant du titre de seigneurs et surgis d'un peu partout depuis quelques années, revendiquaient toutes sortes d'honneurs et de droits, chacun prétendant représenter la loi et l'ordre, mais aucun n'acceptant de reconnaître qu'il n'était guère qu'un bandit rapace. Maintenant, me semblait-il, jetais en mesure de constater par moi-même la véracité de ces dires. Cependant, le long voyage jusqu'à Nankin s'effectua sans incident et nous nous sentîmes soulagés en descendant du train.

Nankin est une ville grandiose et magnifique (bien qu'un peu délabrée par endroits), et mériterait une description plus longue que je ne peux en donner ici. C'est la capitale de la province de Chiang-Su et l'une des principales villes de la Chine (dont elle fut la capitale à diverses reprises). Construite sur les rives du puissant fleuve Yang Tsé Kiang, elle s'étend au pied d'une impressionnante chaîne de montagnes dont les pentes sont couvertes de forêts touffues et de fertiles champs en terrasse. C'est, tout à la fois, l'une des plus anciennes et l'une des plus modernes villes de Chine. Idéale pour le commerce, entourée de terres qui sont parmi les plus fertiles du monde, elle possède un grand nombre d'industries florissantes. Ses financiers sont réputés pour leur richesse et leur puissance, et la cuisine de Nankin jouit d'une grande renommée. Contrairement à ceux de la plupart des villes chinoises, les remparts de Nankin – qui s'étendent du fleuve, en longeant les rives du lac Xuan-Wu, jusqu'à la colline de la Pluie de Fleurs – sont irréguliers. Les chantiers navals et les marchés se trouvent dans la partie ouest de la ville, entre les remparts et le fleuve. Là encore, on voit un bizarre mélange de l'ancienne architecture chinoise – constructions grandioses, tarabiscotées, ornées d'objets en céramique enchevêtrés – et de bâtiments plus modernes.

Certains de ceux-ci sont très ternes mais d'autres constituent des chefs-d'œuvre du gothique victorien, qui, fort heureusement, est en voie de disparition en Europe, où il est peu à peu remplacé par une architecture plus élégante influencée par l'Art Nouveau. Une importante navigation s'effectue sur le fleuve : on y voit des sampans, des jonques, des bateaux à vapeur servant à tous les usages possibles, ainsi que des ferry-boats, des navires de commerce, des bâtiments militaires, etc. À Nankin, il y a un champ de courses, un nombre considérable de jardins, dont quelques-uns sont grands et richement décorés, d'autres petits et tout simples. Il y a des bibliothèques, des musées, des écoles, des galeries d'art, les consulats de toutes les grandes puissances européennes, de luxueux hôtels, des temples, des palais, de larges avenues bordées d'arbres… Je regrettais vivement que notre séjour dans cette ville ne pût se prolonger davantage et, tandis que Lu vaquait à ses affaires, je mis mon temps libre à profit pour visiter ce qu'il y avait de plus intéressant à voir. Je me rendis aussi au consulat britannique pour faire connaître mes déplacements, m'enquérir de Bastable et toucher l'argent que je m'y étais fait expédier.

La deuxième étape de notre voyage se fit par steamer, et nous n'avions toujours pas utilisé nos chevaux ! Je me pris à envier ces animaux, dont le moins qu'on pût dire est qu'ils n'étaient pas surmenés ! Des écuries avaient été aménagées pour eux dans la cale du grand bateau à vapeur, et ils parurent satisfaits de regagner leur logis exigu tandis que Lu et moi nous retirions dans la luxueuse cabine de mon guide, où le déjeuner nous fut servi sans tarder. Le steamer partit à l'heure prévue, et bientôt nous remontâmes le large Yang Tsé Kiang en direction de Wu-Han, qui devait être notre prochaine escale. Je me rongeais d'impatience car le fleuve faisait de larges détours, mais M. Lu m'assura que cette voie était la plus sûre et celle par laquelle j'avais le plus de chances d'arriver à destination, car cette partie de la Chine était en proie à une grande agitation politique. En fait, mon guide avait appris qu'une armée placée sous les ordres du général Zhang Xun était en marche vers la ville et que de durs combats pourraient bien se livrer dans ses

faubourgs. J'avais remarqué, en effet, qu'un grand nombre de soldats occupaient les rues avoisinant le centre, et je me dis qu'il s'en était peut-être fallu de peu que nous ne fussions pris dans la bataille.

En toute autre circonstance, j'aurais été ravi de rester sur place pour assister aux combats ; mais il était très important pour moi de retrouver la trace de Bastable et, de plus, je ne pouvais courir le risque de perdre un guide et un compagnon de voyage aussi compétent que Lu Kan-Fon. J'avais entendu parler du général Zhang Xun et savais que c'était un gredin de la pire espèce, dont les hommes avaient mis à feu et à sang une partie de la province, s'emparant de tout ce qui leur tombait sous la main, violant les femmes, etc.

Mais, bientôt, nous laissâmes derrière nous Nankin et ses problèmes, et, par moments, nous eûmes l'impression que notre navire était le seul à se déplacer dans le vaste monde car, au fur et à mesure que le fleuve s'élargissait nous rencontrions de moins en moins d'autres bateaux. Les machines de notre steamer fonctionnaient lentement mais sûrement, avec un battement régulier. La fumée flottait bas derrière nous, puis restait en suspens au-dessus du fleuve, qui tantôt était profond et bleu, tantôt haut de fond et jaune. Des collines s'élevaient maintenant de chaque côté, et la variété des teintes de vert qui s'y mêlaient aurait fait paraître terne le plus beau paysage anglais. En fait, plus je voyageais à travers la Chine, plus elle me rappelait les paysages anglais. La seule différence était l'échelle : un paysage qui, en Angleterre, s'étendait sur trois ou quatre miles prenait, en Chine, des proportions gigantesques. Comme en Angleterre aussi, on avait ici le sentiment que la plus grande partie de la terre avait été entretenue et cultivée depuis le commencement des temps – utilisée certes, mais utilisée avec amour, en respectant son aspect naturel.

Ce fut le troisième jour de notre voyage sur le fleuve que se produisit le premier incident sérieux. Appuyé au bastingage, je regardais la rive occidentale – la plus proche de nous – en savourant ma première pipe de la journée quand, tout à coup, j'entendis une forte détonation et, en regardant dans la direction d'où semblait venir le bruit, je vis une longue traînée

de fumée blanche. Je regardai plus attentivement et aperçus plusieurs cavaliers armés de fusils. D'autres détonations suivirent, et quelque chose passa en sifflant au-dessus de ma tête. Me rendant compte alors que nous étions visés, je me mis à courir vers la timonerie pour prévenir le capitaine hollandais.

Celui-ci, le vieux Cornélius, se contenta de sourire quand je lui dis ce qui se passait.

« Alors, il vaut mieux rester à l'intérieur, *meinherr,* » répondit-il en tirant flegmatiquement une bouffée de sa pipe. Son gros visage rougeaud ruisselait de sueur car l'air était terriblement confiné dans la timonerie.

— « Ne devrions-nous pas nous mettre au milieu du fleuve ? » demandai-je. « Ici, nous sommes en danger… »

— « Oh oui ! nous sommes sûrement en danger ; mais nous le serions encore plus si nous naviguions au milieu du fleuve. Les courants… ils sont très forts, *meinherr*. On peut seulement espérer que rien d'important ne sera touché, pas vrai ? Ils tirent toujours sur nous depuis quelque temps. Ils soupçonnent tous les gros bateaux d'être des navires de guerre ! »

— « Qui sont ces « ils » dont vous parlez ? N'y aurait-il pas lieu de les signaler aux autorités les plus proches ? »

— « Ce sont peut-être bien *eux* qui sont les autorités, *meinherr,* » répondit Cornélius avec un petit rire, en me tapant sur l'épaule. « Mais ne vous inquiétez pas, allez ! »

Je suivis son conseil. Après tout, je n'avais guère autre chose à faire ! Et bientôt le danger fut passé.

Plus rien de semblable ne se produisit au cours des deux jours suivants. À un moment, je vis toute une ville en feu. De grandes flammes rouges s'élevaient dans l'obscurité, tandis qu'une épaisse fumée flottait au-dessus du fleuve et venait se mêler à celle de notre navire. Je vis des malheureux, pris de panique, essayer de s'entasser sur des sampans, pendant que d'autres, de la rive, nous appelaient à l'aide. Mais le capitaine ne voulut rien entendre, affirmant qu'arrêter le navire équivaudrait à un suicide car il serait aussitôt emporté par les courants. Je compris son point de vue, mais ressentis un terrible serrement de cœur car nous passions assez près de la rive pour voir, à l'aide de jumelles, les visages des femmes et des enfants révulsés

par la frayeur. Des femmes, serrant leurs bébés contre elles, se tenaient debout dans le fleuve avec de l'eau jusqu'à la ceinture et criaient au secours en nous adressant de grands signes. Le lendemain matin, je vis plusieurs détachements de cavalerie, dont les soldats portaient l'uniforme du gouvernement central, courir à bride abattue sur la rive du fleuve, tandis que galopaient derrière eux d'autres soldats dont il était difficile de dire s'ils faisaient partie du détachement ou étaient lancés à sa poursuite. Au cours de l'après-midi, je vis des attelages de six chevaux tirer du matériel d'artillerie sur un grand pont enjambant une portion particulièrement étroite du Yang Tsé Kiang. Ce matériel avait visiblement été utilisé au cours de combats féroces, car les hommes qui l'accompagnaient paraissaient blessés et épuisés, et les canons des fusils étaient noirs de boue. Je ne vis qu'un seul caisson de munitions, et en conclus que les autres avaient dû être abandonnés une fois vides. Éclairés par la lumière flamboyante du soleil couchant, les soldats semblaient sortis tout droit de l'Enfer.

J'étais heureux d'arriver à Wu-Ch'ang, mais je ressentais un peu d'inquiétude quant à l'étape suivante de notre voyage. Nous devions effectuer celle-ci à cheval, en revenant un peu en arrière le long du fleuve pour prendre ensuite la direction générale de Shancheng – à moins qu'il ne nous fût possible de prendre un train pour Kwang-Shui. C'était ce que nous avions projeté de faire tout d'abord, mais le bruit courait que des bandits avaient fait sauter la ligne.

Wu-Ch'ang est la plus belle des trois grandes villes qui s'élèvent près du confluent du Han Chiang et du Yang Tsé Kiang. Les deux autres, Han-K'ou et Nanyang, où l'industrie et la construction navale se développent de plus en plus, commencent à prendre un caractère nettement européen. Mais le calme ne régnait pas à Wu-Ch'ang : l'état de siège avait été déclaré et une atmosphère d'intense tristesse planait sur la ville. De plus, il tombait une bruine fine et persistante qui transperçait tous les vêtements et vous glaçait jusqu'aux os. Les quelques fonctionnaires qui apparurent sur le quai quand nous accostâmes examinèrent nos papiers et inspectèrent nos bagages avec un zèle excessif, nous soupçonnant sans doute

d'être des révolutionnaires ou des bandits. Les meilleurs hôtels avaient été réquisitionnés par les officiers supérieurs et nous en fûmes réduits, en fin de compte, à loger dans une auberge pas très propre située près des quais, et où des soldats en goguette nous tinrent éveillés jusqu'à une heure avancée de la nuit. (Je ne pus m'empêcher de m'apitoyer sur le sort des villes qu'ils pourraient être appelés à défendre !)

M. Lu disparut de très bonne heure le lendemain, et revint alors que j'étais aux prises avec un petit déjeuner infect composé de riz et de ragoût, que notre hôte m'avait servi en s'excusant vivement de n'avoir rien d'autre à m'offrir. Les soldats avaient tout mangé, me dit-il, et il ne se trouvait personne pour payer.

M. Lu, qui semblait très satisfait de lui-même, m'annonça qu'il avait réussi à nous faire admettre dans le premier train en partance de Wu-Ch'ang. Ce train – d'après ce qu'il m'apprit – servait avant tout au transport des troupes, mais il comportait un certain nombre de fourgons à bestiaux et, si je ne redoutais pas trop l'inconfort d'un voyage en compagnie de ses hommes et de ses chevaux, nous pourrions partir sans tarder.

J'acceptai avec empressement et, après avoir rassemblé nos bagages, nous allâmes rejoindre les hommes à l'autre bout de la ville, où ils avaient couché en plein air, serrés contre leurs bêtes. Les yeux rougis par l'insomnie, ils paraissaient fort en colère et se lançaient des injures tout en sellant les chevaux et en préparant les colis destinés à être chargés sur le dos des bêtes de somme.

Nous nous dirigeâmes vers la gare en toute hâte car le temps pressait. M. Lu me dit qu'un transport de troupes avait des chances de partir à l'heure prévue, ou même un peu avant si tout était prêt. Il appartenait à l'armée d'en décider.

Cependant, quand nous arrivâmes à la gare, le train était toujours à quai, attelé à une énorme locomotive et crachant plus de feu et de fumée que le dragon de Siegfried.

Nous nous entassâmes dans les fourgons à bestiaux, dont les portes se refermèrent sur nous. Le train s'ébranla aussitôt dans une secousse, et nous nous accrochâmes désespérément à la vie tandis qu'il prenait peu à peu de la vitesse.

Un peu plus tard, nous parvînmes à entrouvrir l'une des portes coulissantes pour regarder au-dehors. Nous nous trouvions dans une région de hautes montagnes, devant le plus beau paysage que j'aie vu de ma vie. De très anciennes montagnes couvertes d'arbres au feuillage verdoyant donnaient l'image même de ces peintures chinoises qui paraissent conventionnelles jusqu'à ce qu'on ait admiré de ses propres yeux le tableau original. On se rend compte alors qu'en Chine c'est la nature elle-même qui est conventionnelle. Le pays est peuplé depuis si longtemps que c'est à peine si, dans le coin le plus reculé, pousse un brin d'herbe qui n'ait pas, d'une manière ou d'une autre, subi l'influence de l'homme. Mais, aussi bien dans la région que nous traversions que dans d'autres parties de la Chine, cette empreinte humaine n'enlève rien au caractère sauvage du lieu. M. Lu parut jouir comme moi du spectacle qui se déroulait sous nos yeux (tout en adoptant une condescendante attitude de propriétaire devant ma surprise et mon admiration).

« Je m'attendais à ce que la Chine m'enchantât, » lui dis-je ; « mais je suis plus qu'enchanté : je suis ébloui – et ma foi en la beauté de la nature n'en est que plus vivace ! »

M. Lu ne répondit pas ; mais, un peu plus tard, tirant son étui de sa poche pour m'offrir une cigarette turque, il me fit remarquer que, même lorsqu'elle paraissait parfaitement invulnérable, la nature n'était pas à l'abri des méfaits de l'homme.

Je venais justement de penser à Bastable et à sa description de la bombe dont l'explosion l'avait réintégré dans son propre Temps, et je dois reconnaître que je lançai à M. Lu un regard dur, en me demandant s'il n'en savait pas plus sur Bastable qu'il n'avait bien voulu l'admettre. Cependant, il n'ajouta rien à sa remarque, et je décidai de la prendre pour une simple réflexion philosophique.

— « C'est vrai, » répondis-je simplement en prenant la cigarette qu'il me présentait. « Mais je souhaite de tout cœur que cette guerre civile n'endommage pas trop votre pays, » ajoutai-je au moment où la voie ferrée, faisant une courbe,

découvrait à mes yeux une luxuriante forêt aux délicates teintes vertes, « car je suis tombé amoureux de la Chine ! »

— « Malheureusement, » riposta M. Lu d'un ton sec mais sans acrimonie, « vous n'êtes pas le seul Européen à vous en être ainsi épris. Mais doit-on toujours faire en sorte de posséder ce que l'on aime, monsieur Moorcock ? »

Sans m'offenser de cette remarque piquante, je répondis : « Je n'approuve pas la politique de mon gouvernement à l'égard de la Chine. Mais vous m'accorderez que la loi et l'ordre sont mieux respectés sur les territoires placés sous l'autorité de la Grande-Bretagne que dans les autres régions de la Chine. Après tout, la Question chinoise reste très controversée… »

— « Sans l'Europe et le Japon, il n'y aurait pas de Question chinoise, monsieur Moorcock, » dit M. Lu avec une ombre de sourire. « Qui a favorisé l'importation massive d'opium dans notre pays ? Qui est responsable de la dévaluation de notre monnaie ? Ces problèmes-là ne sont pas nés à l'intérieur du pays ! »

— « Probablement pas. Et pourtant… »

— « Et pourtant, je peux me tromper. Qui saurait le dire ? »

— « On ne saurait prétendre que les Mandchous soient incorruptibles, » fis-je remarquer avec un sourire qui répondait au sien.

Son visage s'épanouit en un sourire plus large et, le dos appuyé contre la paroi, il agita la main qui tenait sa cigarette comme pour me faire signe que j'avais gagné la première manche. Mais ce geste me parut plutôt une marque de bienveillance qu'une acceptation du point de vue que je venais de présenter.

Le train poursuivit sa course sans arrêt pendant le reste de la journée et une grande partie de la nuit. Nous dormîmes tant bien que mal sur le plancher mouvant du fourgon, risquant à tout moment d'être piétinés par un cheval qui aurait réussi à se détacher. L'aube commençait à poindre quand le train s'arrêta brusquement, avec un grincement qui effraya les chevaux. Ceux-ci se mirent à piaffer et à hennir, tandis que nos hommes se levaient d'un bond, la main sur leur fusil.

Au bruit causé par cet arrêt brutal succéda bientôt un silence bizarre et inquiétant. Puis nous entendîmes des voix qui s'interpellaient et, entrouvrant les portes avec précaution, nous scrutâmes l'obscurité pour tenter de voir ce qui se passait.

« En tout cas, il n'y a pas eu de coups de feu, » dit M. Lu d'un ton tranquille. « Nous ne sommes pas directement visés. Peut-être s'agit-il simplement d'un encombrement sur la voie ferrée. »

Mais lui-même ne semblait guère convaincu de ce qu'il avançait. Non sans peine, nous descendîmes tous les deux du fourgon pour nous diriger vers la locomotive.

L'énorme machine continuait à émettre de gros nuages de fumée blanche à travers lesquels on distinguait des silhouettes sombres. Aux fenêtres des compartiments apparurent des visages de soldats qui échangeaient des considérations sur les raisons possibles de cet arrêt.

Choisissant parmi les officiers celui qui paraissait le plus compétent, M. Lu alla lui poser quelques questions. L'homme répondit brièvement, en haussant fréquemment les épaules et en désignant d'un geste évasif les sommets déchiquetés des montagnes au-dessus de nous.

Le soleil faisait sa première et timide apparition quand mon compagnon revint vers moi.

« Des bandits ont fait sauter la ligne, » me dit-il, « Nous avons de la chance que le mécanicien ait eu des réflexes assez rapides pour arrêter le train à temps. Impossible d'aller plus loin. Le train va devoir regagner la gare la plus proche. Nous avons le choix entre rester dans ce train et voyager sous la douteuse protection de ces soldats, ou poursuivre notre route à cheval. »

Ma décision fut aussitôt prise, car j'étais excédé de ces détours et de ces retards. « Je préférerais que nous poursuivions notre route, » répliquai-je. « D'ailleurs, il est temps que nos chevaux prennent un peu d'exercice ! »

De toute évidence, c'était la réponse que M. Lu attendait. Avec un petit sourire, il se détourna et se mit en marche vers notre fourgon, en criant à ses hommes de tenir les chevaux prêts. Puis il me dit en aparté :

— « Personnellement, je pense que nous avons une bien meilleure chance de nous en tirer tout seuls. Ce territoire est actuellement placé sous la domination du général Liu Fang, dont le principal objectif est d'exterminer les troupes que nous avons envoyées pour combattre les siennes. Je doute qu'il s'en prenne à une pauvre caravane comme la nôtre, d'autant qu'un Européen voyage avec nous. Je me suis laissé dire que Liu Fang espérait se faire des alliés parmi les Européens. Ce plan est certainement voué à l'échec, mais il peut cependant servir les nôtres. »

Nous enfourchâmes donc nos chevaux pour descendre la longue pente en haut de laquelle le train s'était arrêté. Vers midi, nous nous trouvâmes dans une vallée déserte où coulait une rivière. La vallée était étroite et couverte de forêts si touffues qu'au bout d'un moment nous dûmes mettre pied à terre et conduire nos chevaux par la bride sur les rochers couverts de mousse. Il s'était mis à pleuvoir assez fort et le sol devenait glissant, ce qui ralentissait encore notre marche, d'autant qu'on n'y voyait pas à plus de deux mètres devant soi. Épuisé par le manque de sommeil, et sous l'effet hypnotique de la pluie frappant le feuillage au-dessus de ma tête, j'avançais comme dans un rêve, sans même me rendre compte de ma fatigue. Il était déjà tard et la nuit commençait à tomber quand nous quittâmes la forêt et pûmes nous remettre en selle. Enfin, en suivant le cours de la rivière d'une vallée à l'autre, nous arrivâmes sur un terrain relativement plat où nous décidâmes d'installer notre campement et de consulter nos cartes pour nous rendre compte du chemin parcouru.

Tout en regardant les hommes monter la tente que Lu et moi devions partager, je levai les yeux vers les collines et crus voir une silhouette se déplacer derrière un rocher. J'en fis aussitôt la remarque à M. Lu, qui s'empressa de me rassurer en disant :

« Cela n'a rien détonnant. Il s'agit sans doute d'un soldat envoyé en éclaireur pour nous observer et s'assurer que nous ne sommes pas des militaires déguisés. Je doute qu'il nous cause des ennuis. »

Je dormis mal cette nuit-là encore, et je dois reconnaître que, dans l'état d'épuisement où je me trouvais, je me pris à

regretter l'élan qui m'avait jeté dans cette aventure. Je commençais à me demander si celle-ci n'allait pas se terminer par un sordide massacre et si, au matin, on ne retrouverait pas mon corps lacéré parmi les vestiges de notre campement. Je ne serais pas le premier Européen assez fou pour entreprendre un tel voyage et qui paierait de sa vie cette folie. Quand, enfin, je m'endormis, je fis les rêves les plus étranges et les plus terrifiants. Cependant, je me réveillai étonnamment dispos et débarrassé de mes frayeurs. Je me sentais optimiste quant à nos chances d'atteindre la Vallée du Matin, et je dévorai avec un appétit féroce la viande crue qui nous fut servie par nos hommes en guise de petit déjeuner.

Mon attitude désinvolte inspira à M. Lu cette remarque : « Nous autres Chinois sommes réputés pour notre stoïcisme, mais nous aurions certainement beaucoup à apprendre d'Anglais tels que vous ! »

— « Ce n'est pas du stoïcisme, » répliquai-je, « mais une simple disposition d'esprit que je ne puis expliquer. »

— « Peut-être sentez-vous que la chance est avec nous. Je le souhaite de tout cœur. Mais, » ajouta-t-il en désignant de la main les collines rocheuses qui nous entouraient, « une importante compagnie de soldats s'est installée là-haut au cours de la nuit. Je crains que nous ne soyons encerclés. »

— « Je me demande s'ils ont l'intention de nous attaquer, » dis-je en regardant autour de moi sans voir aucune trace de soldats.

— « Je suppose qu'il s'agit d'une manœuvre de précaution, » répondit M. Lu. « Ils doivent continuer à se demander si nous sommes des espions ou des soldats camouflés. »

Je remarquai alors une certaine nervosité chez nos hommes, qui tripotaient leurs fusils et leurs cartouchières en jetant autour d'eux des regards inquiets et en se parlant à voix basse avec une vive agitation. Seul Lu Kan-Fon restait impassible. D'un ton bref, il ordonna à ses hommes de charger les colis sur le dos des chevaux, et, de mauvais gré, les hommes obéirent. Ce fut seulement quand, le dernier colis ayant été chargé, nous nous apprêtions à monter en selle que les soldats se manifestèrent.

Contrairement à beaucoup de soldats des troupes gouvernementales, ceux-ci portaient des uniformes entièrement chinois – tuniques lâches et pantalons noirs, jaunes, blancs ou rouges. Sur le devant et le dos des tuniques étaient imprimés, au milieu de larges cercles, des caractères chinois indiquant probablement le grade de chaque soldat et le régiment auquel il appartenait. Quelques-uns avaient sur la tête une calotte, tandis que d'autres portaient des chapeaux en jonc tressé à larges bords. Tous étaient rasés de près, bien disciplinés et munis de fusils modernes – de marque allemande à ce qu'il me sembla. Quoique leurs fusils fussent pointés vers nous, ils les tenaient sur la hanche et non à l'épaule, et nous en conclûmes que nous ne courions pas de danger immédiat. Aussitôt, M. Lu leva la main pour interdire à ses hommes de toucher à leurs armes. Au même moment surgit de derrière un buisson un cavalier si magnifiquement vêtu que, tout d'abord, je le crus paré pour une fête.

Bien en selle sur son poney à longs poils, il descendit lentement le versant de la colline pour se diriger vers nous. Haut d'au moins six pieds – pour autant qu'on en pouvait juger – il avait de larges épaules et un torse puissant. Il portait une longue robe chinoise dont le bas était orné de broderies représentant les vagues de la mer ainsi que des emblèmes chinois et, par-dessus, un ample manteau de satin brodé devant et derrière. Les manchettes en forme de fer à cheval, que les Mandchous avaient imposées aux Chinois lorsque l'actuelle dynastie était montée sur le trône, retombaient sur ses poignets. De hautes bottes d'officier, un collier d'ambre tombant jusqu'à la taille et un bonnet en forme d'auréole garni d'un gros pompon rouge complétaient cette toilette. Une grande épée pendait à son côté, mais on ne lui voyait pas d'autre arme. Il conduisait son poney d'une seule main et tenait l'autre sur la poignée de son épée, s'efforçant de conserver une dignité hautaine tandis que sa monture se frayait un chemin vers l'endroit où nous nous tenions, comme figés sur place.

Le visage impassible, le cavalier pénétra dans notre campement et, s'arrêtant devant M. Lu et moi, il nous toisa de ses yeux noirs comme du jais. Je choisis le moment où il me

dévisageait pour essayer de détendre l'atmosphère et, m'inclinant légèrement, je lui dis :

« Bonjour, monsieur. Je suis un citoyen britannique qui voyage à titre personnel en compagnie de ces négociants. Si nous avons par inadvertance pénétré sur un territoire interdit aux étrangers, je vous prie de nous en excuser… »

Mon discours assez mielleux fut interrompu par un grognement du magnifique cavalier, qui, sans me prêter la moindre attention, se tourna vers M. Lu pour lui demander en mandarin – langue qu'il parlait avec aisance :

« Vous savez qui je suis ? Vous savez où vous êtes ? Quelle excuse pouvez-vous invoquer pour vous trouver ici ? »

M. Lu s'inclina très bas avant de répondre : « Je sais qui vous êtes, Très Honorable, et j'implore humblement votre pardon pour vous avoir importuné en vous obligeant à inspecter notre petite caravane. Jusqu'à hier, nous voyagions par le train ; mais ce train, ayant rencontré un obstacle, a dû retourner à la ville la plus proche. Nous avons donc décidé de poursuivre notre route à cheval… »

— « On vous a vus descendre du train régimentaire. Vous êtes des espions, avouez-le ! »

— « Pas du tout, puissant général Liu Fang ! » répondit M. Lu. « Le train régimentaire était le seul moyen de transport disponible. Nous sommes des marchands, et nous nous rendons à Shan-Tung pour notre commerce. »

— « Qui est l'étranger ? »

— « Un Anglais. Un écrivain qui désire faire un livre sur notre pays. »

À ce mensonge improvisé, le légendaire général Liu Fang laissa paraître une lueur d'intérêt. Il se radoucit même un peu, car il n'avait aucune raison de voir en moi autre chose qu'un citoyen neutre en visite sur son territoire (ce que j'étais, naturellement) et pensait sans doute qu'il pourrait avoir intérêt à gagner les bonnes grâces de l'un de ces étrangers, dont le bruit courait qu'il recherchait l'appui.

— « Dites à vos hommes de déposer leurs armes ! » ordonna-t-il. Et M. Lu transmit aussitôt cet ordre. D'un air maussade, les

hommes, qui avaient leurs fusils en bandoulière, les laissèrent tomber à terre.

« Et quelle est votre prochaine destination ? » demanda le général, s'adressant à moi en un français hésitant.

Je répondis dans la même langue : « J'ai entendu parler d'une vallée particulièrement belle qui se trouve dans ces parages. On l'appelle la Vallée du Matin. » Je ne voyais pas de raison de tourner autour du pot, d'autant que l'occasion d'apprendre où était exactement située la vallée ne se présenterait peut-être plus à moi avant quelque temps.

Manifestement, le général connaissait le nom que je venais de prononcer, mais sa réaction fut bizarre. Il fronça les sourcils et me jeta un regard chargé de soupçons, en demandant : « Qui allez-vous chercher, là-bas ? »

— « Personne en particulier, » répliquai-je. « L'intérêt que je porte à cette vallée est, en fait, purement géographique. » À mon tour, devant sa réaction, je prenais bien garde de ne pas en dire trop long.

Satisfait sans doute de ma réponse, il parut se détendre, mais n'en déclara pas moins : « Je vous déconseille vivement de vous rendre dans cette vallée. La région est infestée de bandits. »

In petto, je me demandai ironiquement comment il se considérait lui-même, mais mon visage n'en laissa naturellement rien paraître et je me contentai de dire : « Je vous suis reconnaissant de cet avertissement. Peut-être, sous la protection de vos soldats… »

Avec un geste d'impatience, il riposta : « Je fais la guerre, monsieur ! Je n'ai pas d'hommes à mettre à la disposition de journalistes étrangers pour les escorter à travers le pays ! »

— « Excusez-moi, » dis-je en m'inclinant de nouveau.

La situation restait extrêmement tendue, et je remarquai que les soldats continuaient à pointer leurs fusils vers nous. Ils étaient plus de cent, rangés en bon ordre de chaque côté de la vallée. Tournant son attention vers M. Lu, le général demanda :

« De quel genre de marchandises faites-vous le commerce ? »

M. Lu, qui avait croisé les bras, répondit avec un sérieux imperturbable : « Des marchandises de tout genre. Beaucoup d'objets d'art : des statuettes, des poteries, etc. »

— « Nous allons les examiner, » déclara le général. « Dites à vos hommes de décharger ces marchandises. »

Cette fois encore, M. Lu obéit sans murmurer.

Pendant que ses hommes déballaient les colis qui venaient d'être chargés sur le dos des bêtes de somme, il me dit en anglais : « Nous en sortirons peut-être vivants, mais je crains fort que ce ne soit sans nos biens… »

— « Silence ! » ordonna le général d'un ton sévère. Il alla passer en revue les marchandises, de l'œil exercé d'une paysanne chinoise examinant un poisson au marché, puis revint vers nous en disant : « Nous allons les réquisitionner : elles nous aideront à nous libérer des Mandchous. »

M. Lu s'inclina avec fatalisme. « C'est une juste cause, » dit-il d'un ton sec. « Et les chevaux ? »

— « Eux aussi vont être réquisitionnés. Ils nous seront particulièrement utiles… »

Le crépitement d'une mitrailleuse l'interrompit net, et je crus tout d'abord qu'il avait, d'une manière ou d'une autre, donné le signal de notre massacre. Mais la rafale de mitrailleuse venait de l'une des collines, et je me rendis compte alors que c'étaient ses hommes qui étaient visés. Je sentis renaître mon courage à la pensée que les troupes gouvernementales venaient à notre secours.

Mais mon soulagement fut de courte durée. Presque aussitôt, le général Liu Fang lança un ordre à ses hommes et, la tête posée sur l'encolure de son poney, éperonna l'animal, qui partit au galop vers l'abri offert par les rochers.

Une forte pluie chargée de brouillard s'était brusquement mise à tomber, masquant toute chose, et je n'avais aucune idée de ce qui se passait – sauf que les soldats du général étaient en train de nous tirer dessus.

Les hommes de M. Lu se précipitèrent vers leurs armes, mais beaucoup d'entre eux furent abattus avant d'avoir pu les ramasser. Ceux qui restaient debout saisirent leurs fusils et coururent à la recherche d'un abri. M'agrippant par le bras, M.

Lu m'entraîna vers un creux de terrain où il pensait que nous pourrions trouver refuge, et nous nous jetâmes à terre, enfouissant notre visage dans la mousse, pendant que la bataille faisait rage autour de nous. Je me rappelle avoir remarqué le crépitement régulier des mitrailleuses et m'être demandé comment une armée chinoise avait pu se constituer une artillerie aussi efficace (car les Chinois sont réputés pour la mauvaise qualité de leurs armes et leur incapacité à maintenir en état de fonctionnement celles qu'ils possèdent).

Les balles sifflaient au-dessus de nos têtes, et je m'attendais à tout moment à ce que l'une d'elles me frappât. Par-dessus le crépitement des mitrailleuses et les plaintes des blessés, je criai : « Qui sont nos attaquants, monsieur Lu ? »

— « Je ne sais pas, monsieur Moorcock, » répondit-il. « Tout ce que je peux vous dire, c'est que, si j'ai cru un moment que nous nous en tirerions, je pense maintenant que nous avons de grandes chances d'être tués. Pour ces soldats, il est sans aucun doute beaucoup plus important d'anéantir le général Liu Fang et son armée que de sauver nos pauvres vies ! » Avec un petit rire, il reprit : « À mon grand regret, je vais devoir vous restituer la rémunération que vous m'avez versée, car je n'ai pas rempli ma part du contrat : vos chances de parvenir à la Vallée du Matin sont devenues extrêmement minces ! Ma protection s'est révélée inefficace. »

— « Je suis obligé d'en convenir, monsieur Lu, » dis-je. Et j'aurais continué ma phrase si je n'avais été interrompu par le bruit, très reconnaissable, d'une balle pénétrant dans la chair. Je levai les yeux, me demandant si c'était moi qu'elle avait touché. Mais c'était M. Lu. Il avait dû être tué net, car c'étaient deux balles, et non une seule, qui l'avaient atteint, presque simultanément, à la tête.

Je ressentis une peine infinie, me rendant compte en cet instant combien j'avais apprécié la compagnie de ce négociant chinois un peu sophistiqué. Mais la vue de sa tête fracassée me soulevait le cœur, et je dus détourner mon regard.

La mort de M. Lu sembla donner le signal de la fin des combats. Peu après, le vacarme des mitrailleuses se tut, et je me redressai prudemment pour regarder autour de moi à travers la

pluie battante. La mort était partout. Une grande partie de nos hommes gisaient parmi les débris épars des objets d'art qu'ils avaient apportés de si loin. Ceux qui restaient debout avaient de nouveau déposé leurs armes et tenaient les mains levées très haut au-dessus de leur tête. Nulle part il n'y avait trace du général Liu Fang (j'appris par la suite qu'il avait fui, abandonnant à leur destin ses hommes, que je voyais maintenant étendus, morts, de quelque côté que se portât mon regard). Je me levai, en mettant, à mon tour, les mains en l'air. Quelques coups de feu isolés se firent encore entendre, et je compris que, selon la méthode chinoise, on était en train d'achever les blessés.

Ce ne fut que dix longues minutes plus tard que j'aperçus pour la première fois nos « sauveurs ». Tous étaient à cheval, la tête couverte de bonnets d'un modèle nettement mongol, et munis de fusils dont la marque m'était inconnue. Leurs amples tuniques étaient en soie ou en coton et, pour se protéger de la pluie, certains portaient des capes de cuir tandis que d'autres étaient vêtus de vestes rembourrées. C'étaient, pour la plupart, de grands et beaux Chinois du Nord à la mine assez arrogante, dont aucun ne portait la natte. Ils avaient pour tout insigne un brassard sur lequel était dessiné un cercle d'où partaient huit fines flèches. Je compris aussitôt que ces soldats ne pouvaient appartenir à une troupe gouvernementale, comme je l'avais cru tout d'abord, et qu'ils devaient faire partie d'une bande rivale de celle qui nous avait attaqués et qui combattait soit pour son propre compte, soit en tant qu'alliée des troupes gouvernementales, contre le général Liu Fang.

Bientôt, émergeant de la brume, leur chef apparut à mes yeux. Je me rendis compte que c'était lui à la manière dont les autres s'écartaient pour lui faire place. D'ailleurs, il était rare de voir dans cette région de beaux étalons arabes noirs comme celui que montait le cavalier. Mince et gracieux, vêtu d'un long manteau noir serré à la taille et d'une jupe évasée, le visage caché sous un chapeau de cuir à larges bords, un long sabre à la cosaque pendu à sa ceinture de soie finement brodée, le chef des bandits se dirigea vers moi, souleva le bord de son chapeau pour

découvrir son visage et, laissant éclater une joie presque enfantine devant ma stupéfaction, me dit :

« Bonjour, monsieur Moorcock ! »

La voix, claire et modulée (bien que portant une légère trace d'accent étranger), était celle d'une Anglaise cultivée. La personne à laquelle elle appartenait était jeune – ayant à peine atteint la trentaine. Elle avait un teint pâle et délicat, des yeux gris-bleu et une bouche assez grande, aux lèvres charnues. Son visage ovale aurait été simplement joli sans la forte personnalité qu'il reflétait.

Des cheveux bruns, légèrement ondulés et assez courts, l'encadraient sans descendre jusqu'aux épaules. En la regardant, je me dis que c'était la plus belle femme que j'eusse jamais vue.

Interdit, je ne parvins qu'à bredouiller : « Comment connaissez-vous mon nom ? »

— « Notre service de renseignements est nettement supérieur à celui du général Liu Fang, » répliqua-t-elle en riant. Puis, d'un ton plus grave, elle reprit : « Je regrette que tant de vos hommes aient été tués – et je déplore tout particulièrement la mort de M. Lu. Il ne savait pas que je commandais cette attaque, mais nous étions de vieux amis et je me réjouissais de le revoir. »

— « Vous prenez sa mort bien à la légère ! » lui fis-je remarquer.

— « Cette mort a été purement accidentelle, » affirma la jeune femme. « Mais laissez-moi me présenter. Mon nom est Una Persson. Depuis plusieurs mois, les troupes du général Liu n'ont cessé de nous harceler, et c'est la première chance que nous ayons eue de leur donner une leçon. Notre intention était, tout d'abord, de venir vous chercher pour vous conduire à la Vallée du Matin ; mais je ne pouvais manquer l'occasion de prendre au piège un aussi grand nombre de partisans du général. »

— « Comment saviez-vous que je cherchais la Vallée du Matin ? » demandai-je.

— « Voilà plus d'un mois que je le sais, monsieur Moorcock. Vous vous êtes informé à maintes reprises de cette vallée. »

— « Votre nom m'est familier, » repris-je. « Où donc l'ai-je entendu ?… » Lentement, le jour se fit dans mon esprit. « Bastable m'a parlé de vous ! La femme à bord du dirigeable – la révolutionnaire. Una Persson ! »

— « Je suis, en effet, une connaissance du capitaine Bastable. »

— « Est-il là-bas ? » m'écriai-je, le cœur battant. « Se trouve-t-il donc dans la Vallée du Matin ? »

— « Il y a été, » reconnut-elle. « Et il a laissé quelque chose en partant. »

— « Mais lui-même ? Qu'est-il devenu ? Je suis si désireux de parler avec lui ! Où est-il maintenant ? »

La mystérieuse jeune femme fit alors entendre les paroles les plus énigmatiques qu'elle eût encore prononcées. Elle haussa les épaules, eut un petit sourire las et tira sur les rênes de son cheval pour le faire avancer, en disant : « Où, en vérité ?… Ce n'est pas là une question à laquelle il soit facile de répondre, monsieur Moorcock, car nous sommes tous des nomades portés sur le courant du Temps… »

Je restai cloué sur place, déconcerté, transi, misérable et trop fatigué pour l'interroger davantage. Elle se dirigea vers les marchandises de M. Lu, qui gisaient éparpillées sur le sol ou cachées sous les cadavres des hommes et des chevaux. Mettant pied à terre, elle se baissa pour examiner une statuette brisée, enfonça son doigt dans une cassure, puis le porta à son nez. Elle eut alors un petit hochement de tête, comme si elle venait d'avoir confirmation de quelque chose qu'elle savait déjà. Puis, en dialecte cantonais, elle donna à ses hommes quelques ordres brefs que je ne pus saisir, et ils se mirent à ramasser avec soin les débris et les quelques objets d'art qui restaient encore entiers. Il n'était pas nécessaire de posséder une intelligence très subtile pour en tirer des conclusions. Maintenant, je comprenais pourquoi M. Lu avait emprunté une route aussi étrangement détournée, et pourquoi il avait montré tant de hâte à quitter le train régimentaire aussitôt que possible. De toute évidence, c'était un trafiquant d'opium. Il me semblait difficile de croire qu'un homme aussi instruit et d'apparence aussi digne pût se livrer à un commerce aussi répugnant, mais la preuve

était là. Cependant, au fond de mon cœur, je n'éprouvais pas d'aversion envers mon compagnon mort, me disant qu'une sorte d'idéalisme perverti avait dû le pousser à se procurer de l'argent de cette manière. J'avais aussi l'explication de l'intérêt porté par le général aux marchandises de M. Lu : sans aucun doute, le chef des bandits avait deviné la vérité, d'où sa hâte à « réquisitionner » les marchandises.

Le butin fut rapidement ramassé et, enfourchant son étalon au poil luisant, Una Persson s'éloigna sous la pluie sans m'accorder un autre regard. L'un de ses silencieux guerriers m'amena un cheval et me fit signe de me mettre en selle. J'obéis avec empressement, car je n'avais pas l'intention de me laisser séparer de ce ravissant chef de bande qui constituait mon premier lien réel avec Bastable et, selon toute probabilité, me conduirait auprès de lui. Je ne me sentais pas en danger au milieu de ces gredins, et j'avais l'impression qu'à mon égard Una Persson était, sinon bien disposée, du moins sans parti pris.

Entouré de ses hommes, je me mis donc en route derrière elle, quittant cette vallée de mort où gisaient les restes de M. Lu et des siens, pour suivre au petit galop un étroit sentier qui montait en serpentant à travers la montagne.

J'avais à peine conscience des péripéties de ce voyage tant la curiosité me rongeait. Des milliers de questions se pressaient dans mon esprit : comment une femme que Bastable avait décrite comme jeune en 1973 pouvait-elle se trouver ici, apparemment tout aussi jeune, en 1910 ? De nouveau, je sentis ce frisson un peu effrayant qui m'avait parcouru lorsque j'écoutais les réflexions de Bastable sur les paradoxes du Temps.

Et la Cité démocratique de l'Aube – Ch'ing Che'eng Ta-Chia – cette mystérieuse citadelle révolutionnaire utopique serait-elle là quand nous atteindrions la Vallée du Matin ?

Et pourquoi Una Persson était-elle mêlée à la meurtrière politique de la Chine ? Pourquoi ces grands hommes silencieux la suivaient-ils ?

J'espérais connaître au moins quelques réponses à ces questions quand nous arriverions à la Vallée du Matin, mais,

comme la suite le montrera, je devais être déçu à bien des égards.

Il faisait presque nuit quand nous atteignîmes le campement d'Una Persson et la pluie était tombée sans discontinuer, de sorte qu'on y voyait mal. Cependant, il me parut aussitôt évident que ce n'était pas là une cité du Futur – mais simplement les ruines d'une petite commune chinoise dont quelques rares maisons étaient encore habitables. La plupart des soldats logeaient, avec leurs femmes et leurs enfants, dans des abris de fortune dressés sur les ruines, tandis que d'autres avaient monté des tentes ou des huttes provisoires semblables aux yourtes des Mongols. Des trous pour faire du feu avaient été creusés çà et là au milieu de décombres et de poutres calcinées indiquant qu'une catastrophe s'était abattue récemment sur la ville. Une grande partie du sol était transformée en bourbier, que le passage de nos chevaux rendait plus traître encore. Au moment où je mettais pied à terre, Una Persson dirigea son cheval vers moi et, désignant de sa cravache l'une des maisons qui tenaient encore debout, me dit :

« J'espère que vous voudrez bien être mon invité pour souper, monsieur Moorcock. »

— « Vous êtes très aimable, madame, » répondis-je, « mais je crains que ma tenue ne soit pas digne d'une aussi belle hôtesse… »

Elle sourit à ce compliment. « Je vois que vous commencez à vous exprimer à la manière chinoise, » dit-elle. « Vos vêtements ont pu être récupérés. Vous les trouverez dans votre chambre. San Chui, que voici, va vous y conduire. Vous aurez aussi de quoi vous laver. À tout à l'heure, donc. » Elle me salua du bout de sa cravache et s'éloigna pour surveiller le déchargement de son butin (constitué en grande partie d'armes qui, peu de temps auparavant, appartenaient à M. Lu et aux hommes du général). J'eus ainsi l'occasion de voir l'une des mitrailleuses dont je n'avais fait qu'entendre le crépitement, et je fus surpris de constater combien elle était légère, alors qu'elle répandait la mort avec une si extraordinaire célérité. Cette mitrailleuse était, elle aussi, d'un modèle que je ne connaissais pas. En fait, c'était

le genre d'arme que j'aurais pu m'attendre à trouver dans une cité du Futur !

San Chui, impassible comme ses camarades, s'inclina devant moi et me fit entrer dans la maison, qui, à part le somptueux tapis dont le sol était recouvert, avait un aspect plutôt spartiate. Dans une chambre située en haut, je trouvai mes bagages et mon costume de rechange déjà étalé sur la natte (il n'y avait pas de lit). Peu après, un autre soldat, qui avait troqué son uniforme contre une tunique et un pantalon de toile bleus, m'apporta un broc d'eau chaude. Je me débarrassai de la boue et de la poussière dont j'étais couvert, mis celle de mes chemises qui était la moins chiffonnée, endossai mon costume propre et descendis souper avec la certitude d'être à peu près présentable.

Je devais, semblait-il, dîner seul avec mon hôtesse. Elle aussi s'était changée et je la trouvai vêtue d'une simple robe de soie bleu de nuit garnie d'écarlate, à la mode chinoise. Avec ses cheveux courts et son visage ovale, éclairée par la lueur des bougies qui brûlaient sur la table, elle avait d'ailleurs presque l'air d'une Chinoise. Bien qu'elle ne portât aucun bijou et qu'il n'y eût pas trace de maquillage sur son visage, elle me parut encore plus belle que la première fois. Quand je m'inclinai devant elle, ce fut d'instinct, en hommage à cette beauté. La salle du rez-de-chaussée contenait peu de meubles : deux coffres appuyés contre le mur et une table chinoise basse devant laquelle on s'asseyait sur des coussins, les jambes croisées, pour manger.

Sans me demander ce que je désirais, la jeune femme me tendit un verre de madère, que je pris en la remerciant. J'y trempai mes lèvres et, le trouvant délicieux en fis compliment à mon hôtesse.

« Ce n'est pas mon goût qu'il faut louer, monsieur Moorcock, » répondit-elle en souriant, « mais celui du missionnaire français qui a commandé ce vin à Shanghaï – et qui continue, sans doute, à se demander ce qu'il est devenu ! »

Sa façon désinvolte et presque impudente d'avouer cet acte de brigandage me surprit, mais je ne dis rien. N'ayant jamais été un solide pilier de l'Église conformiste, je continuai à savourer avec délectation le vin du missionnaire et me sentis détendu

pour la première fois depuis que j'avais quitté le monde civilisé. Bien que j'eusse mille questions à poser à mon hôtesse, je restais muet, ne sachant par où commencer. J'espérais qu'elle m'éclairerait sans qu'il me fût besoin de parler de Bastable et des conditions dans lesquelles elle l'avait connu – alors que, la dernière fois que j'avais entendu parler d'Una Persson, elle se trouvait à bord du dirigeable qui, en 1973, avait lâché une bombe d'une puissance considérable sur la ville d'Hiroshima. Pour la première fois, je me surpris à mettre en doute la véracité du récit de Bastable et à me demander si, en fait, ce que celui-ci m'avait décrit n'était pas tout simplement un rêve d'opiomane qu'il avait confondu avec la réalité au point d'y introduire des personnages qu'il avait vraiment connus.

Nous nous assîmes pour prendre notre repas, et je décidai d'entamer la conversation d'une manière assez banale, en disant à mon hôtesse (tout en goûtant la délicieuse soupe qui nous était servie, à la manière occidentale, avant le plat principal) : « Puis-je vous demander des nouvelles de votre père, le capitaine Korzeniowski ? »

Cette fois, ce fut elle qui fronça les sourcils d'étonnement. Puis son front s'éclaircit et elle se mit à rire en répondant : « Ah ! bien sûr… Bastable ! Oh ! Korzeniowski va très bien, je crois. Bastable m'a parlé de vous en d'excellents termes. Il semblait avoir confiance en vous. À dire vrai, la raison pour laquelle vous êtes ici est qu'il m'a demandé de lui rendre un service. »

— « Un service ? » répétai-je.

— « Mais nous en parlerons plus tard. Pour l'instant, contentons-nous de savourer notre souper. C'est un luxe pour moi, savez-vous ? Ces derniers temps, je n'ai eu ni le loisir ni les moyens de préparer des repas soignés. »

Une fois de plus, elle avait poliment, gentiment même, coupé court à mes questions. Je résolus de changer de tactique.

— « Ce village semble avoir subi un bombardement, » dis-je. « Vous a-t-on attaqués ? »

Elle répondit d'un ton évasif : « Oui, le village a été bombardé – par les troupes du général Liu, je crois, avant notre arrivée. Mais on s'habitue aux ruines. J'en ai vu de bien plus

affreuses que celles-ci. » Ses yeux avaient un regard triste et lointain, comme si elle se rappelait d'autres moments, d'autres ruines. Puis elle haussa les épaules et son expression changea. « Le monde que vous connaissez est un monde stable, n'est-ce pas, monsieur Moorcock ? » demanda-t-elle.

— « Relativement stable, » opinai-je. « Bien que des menaces pèsent toujours sur lui, je suppose. Je me suis parfois demandé en quoi consiste la stabilité. Sans doute n'est-ce qu'une question d'expérience et de point de vue personnels. Pour ma part, j'ai de la vie une conception plutôt gaie. Si j'étais, disons, un Juif immigrant vivant dans un quartier sordide de Londres, cette conception serait probablement beaucoup moins optimiste ! »

Elle apprécia ma remarque d'un sourire. « En tout cas, » dit-elle, « vous acceptez qu'on puisse avoir sur la société un autre point de vue que le vôtre. Peut-être est-ce pour cela que Bastable vous a parlé et qu'il éprouvait de la sympathie pour vous. »

— « De la sympathie pour moi ? » m'écriai-je. « Ce n'est pas l'impression que j'ai eue. Vous savez qu'après notre rencontre, dans l'île de Rowe, il a disparu sans me donner le moindre avertissement ? Je me suis fait du souci pour lui, car il était dans un état d'extrême tension nerveuse. L'avez-vous vu récemment ? Se porte-t-il bien ? »

— « Je l'ai vu. Il se portait bien. Mais il est pris dans un piège – sans doute pour toujours. » S'adressant, me sembla-t-il, plus à elle-même qu'à moi, elle acheva : « Entraîné pour toujours sur les courants changeants du Temps. »

J'attendais qu'elle s'expliquât, mais elle n'en fit rien.

« Bastable vous en apprendra davantage là-dessus, » se contenta-t-elle de déclarer.

— « Alors, il est ici ? »

Elle secoua la tête, et ses cheveux se balancèrent comme les branches d'un saule au vent. Elle s'absorba dans son repas et ne dit plus rien pendant un moment.

Maintenant, j'avais l'étrange impression que je n'étais pas tout à fait réel à ses yeux, qu'elle me parlait comme elle aurait parlé à son cheval, ou à un animal familier, ou a un tableau

accroché au mur de sa chambre – comme si elle ne s'attendait pas à être comprise et ne parlait que pour clarifier ses propres idées. Je me sentais un peu mal à l'aise, comme pourrait l'être quelqu'un qui, sans le vouloir, surprendrait une conversation intime. Cependant, j'étais décidé à obtenir d'elle au moins quelques explications.

— « Je crois comprendre, » dis-je, « que vous vous proposez de me conduire auprès de Bastable – ou que Bastable doit revenir ici ? »

— « Vraiment ? Non, non. Je regrette de vous avoir donné une fausse impression. J'ai beaucoup de choses en tête en ce moment. Les problèmes de la Chine… Les conséquences historiques… La crainte de tout ce qui pourrait aller mal… La question de savoir si nous devons nous ingérer dans ces affaires – si nous nous y ingérons, en fait, ou croyons seulement le faire… » Elle leva la tête et ses yeux magnifiques plongèrent dans les miens.

« Beaucoup de soucis, » reprit-elle. « Beaucoup de responsabilités – et je suis très lasse, monsieur Moorcock. Ce siècle va être long. »

Complètement déconcerté, je décidai de mettre fin à la conversation. « Peut-être pourrions-nous reprendre ce sujet demain matin, » suggérai-je, « quand nous serons tous les deux plus reposés. »

— « Peut-être, » répondit-elle. « Vous allez vous coucher ? »

— « Si cela ne vous semble pas impoli. Le souper était excellent. »

— « Oui, il était bon. Demain matin… »

Je me demandai si, comme Bastable, elle ne s'adonnait pas à l'opium, car son regard était devenu extatique. C'est à peine si elle comprenait ce que je lui disais.

— « À demain matin, alors, » dis-je.

— « À demain matin, » répéta-t-elle machinalement.

— « Bonne nuit, madame. »

— « Bonne nuit. »

Je remontai dans ma chambre, me déshabillai, m'étendis sur la natte, et, aussitôt me sembla-t-il, me trouvai replongé dans les rêves étranges et terrifiants de la nuit précédente. De

nouveau, le matin, je me sentis complètement reposé et débarrassé de mes frayeurs. Je me levai, fis ma toilette à l'eau froide, m'habillai et descendis. La pièce du rez-de-chaussée était telle que je l'avais quittée la veille. Les reliefs du repas encombraient toujours la table. Et j'eus soudain la conviction que tout avait été abandonné à la hâte – que moi aussi j'avais été abandonné. Je sortis sous la faible lumière du matin. La pluie avait cessé et l'air était pur et embaumé. Je cherchai des signes d'activité et n'en trouvai aucun. Le seul être vivant que je vis dans le village était un cheval sellé et prêt à être monté. Les soldats, les femmes et les enfants, tous avaient disparu. Je me demandai alors si je n'aurais pas moi-même, par mégarde, goûté à l'opium de M. Lu et rêvé toute cette histoire ! Je rentrai dans la maison en appelant :

« Madame Persson ! Madame Persson ! »

Je n'entendis que l'écho de ma voix. Il ne restait plus dans le village aucun être humain.

Je ressortis. Dans le lointain, les petites collines vertes qui bordaient la Vallée du Matin prenaient des teintes douces et brillantes après la pluie, qui avait dû s'arrêter dans le courant de la nuit. Un grand soleil noyé s'était levé dans le ciel. Les oiseaux chantaient. Le monde semblait parfaitement calme, la vallée m'apparaissait comme un havre de paix absolue. Je ne vis pas une seule mitrailleuse, pas un seul des trophées que les bandits avaient rapportés. Les feux servant à cuire les aliments étaient encore chauds, mais ils avaient été éteints. La boue, encore épaisse, portait des traces de sabots indiquant qu'un grand nombre de chevaux avaient quitté le village peu de temps auparavant.

Peut-être les bandits, apprenant que les forces du général Liu préparaient une contre-attaque sur une grande échelle, s'étaient-ils enfuis. À moins qu'ils ne fussent partis de leur propre gré, pour aller attaquer de nouveaux objectifs. Je décidai de rester là aussi longtemps que possible dans l'espoir de les voir revenir.

Je parcourus le village en tous sens. J'explorai chacune des maisons qui restaient debout. Je suivis pendant quelque temps une route menant dans la campagne, puis revins sur mes pas.

Nulle part je ne trouvai d'indice permettant d'étayer ma première hypothèse selon laquelle le village aurait été sur le point de subir une attaque.

Vers l'heure du déjeuner, je retournai à la maison pour picorer les restes du repas de la veille. Je me versai un verre de l'excellent madère du missionnaire. J'explorai les antichambres du rez-de-chaussée, puis je montai au premier étage, résolu, contre tous mes principes, à fouiller chaque pièce.

Un léger parfum féminin flottait encore dans la chambre voisine de la mienne, qui devait être celle d'Una Persson. Il y avait un miroir au mur, une bouteille d'eau de Cologne près de la natte, quelques cheveux bruns sur une brosse en ivoire posée à même le sol. Par ailleurs, la pièce était aussi sommairement meublée que les autres. Je remarquai une petite table incrustée de nacre près d'une fenêtre dont le balcon donnait sur le village en ruine. Un gros paquet enveloppé de toile cirée et entouré d'une ficelle était posé sur la table.

En passant devant pour aller regarder par la fenêtre, je jetai un coup d'œil sur le paquet. Puis je fis bien plus que lui accorder un coup d'œil, car j'avais reconnu mon propre nom, tracé d'une encre pâle sur du papier jauni ! Simplement le nom de famille : « Moorcock ». Je ne connaissais pas l'écriture, mais je me sentis parfaitement autorisé à défaire l'emballage, découvrant ainsi un tas de feuillets couverts d'une écriture serrée.

C'était le manuscrit que le lecteur va redécouvrir (car je n'ai pas l'intention de me ridiculiser à nouveau).

Un message, bref et précis, y était joint. Il m'était adressé par Bastable, de la même écriture que celle du manuscrit.

C'était, naturellement, à cela qu'Una Persson faisait allusion en me disant que Bastable avait laissé quelque chose lorsqu'il avait quitté la Vallée du Matin. Il me parut normal aussi de penser qu'elle avait eu l'intention de me remettre le manuscrit avant de partir (à supposer qu'elle sût que son départ devait être aussi précipité).

J'emportai la table, un tabouret et le manuscrit sur le balcon, et je m'assis, le visage tourné vers le village mystérieusement déserté et les lointaines collines enserrant la vallée que j'avais cherchée pendant si longtemps. Puis j'entamai la lecture d'un

récit dont le moins qu'on pût dire était qu'il dépassait encore en étrangeté la première histoire que Bastable m'avait racontée…

LIVRE 1

LE MONDE
EN PROIE À L'ANARCHIE

I

LE RETOUR À TEKU BENGA

En vous quittant ce matin-là dans l'île de Rowe, Moorcock, je n'avais pas l'intention de partir aussi précipitamment. Je voulais simplement faire un petit tour pour m'éclaircir les idées. Mais, comme vous le savez, j'étais très fatigué et porté à agir sous l'impulsion du moment. En me promenant le long du quai, je vis un steamer prêt à partir et je saisis l'occasion qui s'offrait à moi de m'embarquer à son bord comme passager clandestin. Ayant eu la chance de n'être pas découvert, j'atteignis bientôt le continent indien. Aussitôt débarqué, je me mis en route vers l'intérieur du pays, arrivai à Teku Benga (espérant toujours réintégrer ce que je considérais comme ma « véritable » époque), constatai que la route transversale était toujours coupée par un gouffre infranchissable. J'envisageai alors un moment de me jeter du haut de la falaise pour en finir avec tout ce mystère. Mais je n'eus pas le courage de le faire, ni la force de retourner dans votre monde, Moorcock – ce monde si subtilement différent de celui que j'avais quitté en premier lieu.

Je suppose que je dus tomber dans une sorte de langueur (due soit au choc que j'avais subi, soit à la brusque privation de l'opium auquel mon organisme s'était habitué). Je restai au bord du gouffre, coupé ainsi de ce qui aurait pu être la source de cette connaissance particulière que j'étais venu chercher. Pendant des heures, je tins les yeux fixés sur les ruines, à peine visibles dans la pénombre, de cette ancienne et misérable forteresse de montagne, et je crois bien que je lui adressai une prière – la suppliant de me laisser échapper au destin

redoutable auquel elle (ou son prêtre-roi défunt, Sharan Kang) m'avait condamné.

Pendant quelque temps (ne me demandez pas combien), je menai une vie de bête sauvage, me nourrissant des petits insectes que je pouvais attraper, me réjouissant presque de la lente érosion de mon esprit et de mes instincts civilisés.

Les premières neiges me contraignirent à chercher un refuge, et je descendis peu à peu vers la plaine, pour découvrir enfin une caverne offrant un abri plus que suffisant. Cette caverne avait dû, tout récemment encore, servir d'antre à quelque bête féroce, car le sol était jonché d'ossements – de chèvres, de moutons sauvages, de chiens montagnards, etc., ainsi que des restes de plusieurs êtres humains – mais rien ne donnait à penser que ce premier occupant fût toujours là. La caverne était longue et étroite ; elle s'étendait si loin et devenait si obscure au fur et à mesure qu'on s'y enfonçait que je ne l'explorai jamais tout entière. Je me contentai de m'installer près de l'entrée, sans faire de feu, mais en m'enveloppant dans les peaux, mal préparées à cet usage, de mes proies, tandis que l'hiver devenait de plus en plus rigoureux.

Le précédent habitant de la caverne était un énorme tigre. Je découvris cela un matin où, réveillé par un reniflement bizarre, je me dressai sur mon séant pour voir l'entrée bloquée par une grosse tête rayée et de monstrueuses épaules de félin. Le tigre considérait cette caverne comme son gîte pour l'hiver, et, de toute évidence, il n'aurait pas apprécié l'idée de la partager équitablement avec moi. Je sautai sur mes pieds et battis en retraite vers les profondeurs de la caverne, puisque l'issue était complètement bouchée par le tigre qui, ayant sans doute grossi au cours de l'été passé dans la plaine, se forçait lentement un passage vers l'intérieur.

Je constatai ainsi que la caverne était en réalité un tunnel – et, qui plus est, un tunnel creusé par la main de l'homme – qui devenait de plus en plus sombre au fur et à mesure que j'avançais. Je m'appuyai des mains contre la paroi et me rendis compte que, peu à peu, la roche rugueuse faisait place à de la pierre lisse et que les aspérités étaient, en fait, des sculptures dont le contact répugnant m'était familier. Alors, je me sentis

devenir un peu agité, un peu fou. Je me rappelle m'être mis à rire nerveusement, puis m'être arrêté net en me disant que le tigre se trouvait peut-être encore derrière moi. Je fis halte, tâtant avec précaution les murs de l'étroit passage. J'éprouvais un violent dégoût tandis que mes doigts découvraient à tâtons les détails des sculptures, et mon vertige s'accentuait, en même temps que je me sentais transporté de joie à la pensée que mes pas trébuchants m'avaient conduit dans l'un des innombrables corridors secrets de Teku Benga et que j'avais peut-être enfin retrouvé le chemin de ce labyrinthe s'étendant sous le Temple, incommensurablement ancien, du Futur Bouddha ! J'étais convaincu que, en cherchant sans succès un moyen de franchir le gouffre, j'avais découvert par hasard un chemin *au-dessous* de lui – car, maintenant, le sol du couloir commençait à s'élever en pente raide et je me sentais assailli par un froid dont la nature et la violence étaient tout à fait différentes de celles d'un froid normal. Lorsque j'avais senti ce froid pour la première fois, j'en avais été terrifié ; je l'étais encore à présent, mais ma terreur se nuançait d'espoir. D'étranges petits bruits parvenaient à mes oreilles : tintements de cloches, murmures d'un vent apportant avec lui les mots indistincts d'une langue que je ne connaissais pas… Autrefois, j'avais essayé d'échapper à tout cela, mais, maintenant, je courais pour l'atteindre – et je crois bien que je pleurais tout en appelant. Et le sol du couloir semblait osciller tandis que je courais ; les murs s'écartaient au point que je ne pouvais plus les toucher en allongeant les bras, et, enfin, je vis devant moi un point de lumière blanche. Cette lumière était celle que j'avais déjà vue autrefois, et, cette fois encore, je me mis à rire, et mon rire me parut rauque et dément. Mais je ne m'en souciai pas. La lumière devenait de plus en plus brillante, au point de m'aveugler. Des ombres bougeaient derrière elle ; il y avait des couleurs étincelantes et indéfinissables, des toiles tissées de quelque substance métallique vibrante – et, une fois de plus, me revinrent en mémoire les légendes des dieux hindous qui avaient fabriqué des machines pour défier les lois de l'Espace et du Temps.

Puis je commençai à tomber.

La tête la première, je me mis à tournoyer, et j'eus l'impression de dégringoler dans le vide qui s'étend entre les étoiles. Peu à peu, la faible conscience des choses qui me restait encore s'éteignit, et je m'abandonnai à cette ancienne puissance qui s'était emparée de mon être pour faire de moi son jouet…

Si tout cela vous paraît le fruit de mon imagination, je le regrette, Moorcock. Vous savez que je ne suis pas d'un naturel particulièrement imaginatif. J'ai passé mes premières années d'adulte comme un soldat quelconque, remplissant son devoir envers son Pays et son Empire. Je n'aurais rien désiré de plus que de continuer dans cette voie, mais le Destin en a décidé autrement… Je me réveillai dans l'obscurité complète, espérant contre tout espoir que mon vol à travers le Temps s'était effectué en marche arrière et que j'allais me retrouver dans ma propre époque. Je n'avais aucun moyen de le vérifier, naturellement, car j'étais toujours dans le noir, toujours dans le tunnel ; mais les bruits avaient cessé et ce froid d'une étrange nature s'était calmé. Je me levai, tâtant mon corps avec l'espoir de découvrir que je portais mon ancien uniforme. Mais il n'en était rien : j'étais toujours vêtu de haillons. Cela ne me tourmenta pas particulièrement, cependant, et je fis demi-tour pour revenir sur mes pas, bien résolu – si je me trouvais encore dans l'époque que j'espérais avoir quittée – à me livrer aux crocs du tigre pour en finir une fois pour toutes.

Mais bientôt je me retrouvai dans la caverne, et le tigre n'y était pas. De plus – et cela me redonna du courage – je ne découvris aucun signe indiquant que j'avais moi-même occupé cette caverne. Je sortis sous la neige et me tins un moment immobile, regardant le ciel d'un bleu dur, aspirant de grandes gorgées d'air frais et riant comme un écolier, dans la certitude où je me trouvais d'être de retour « chez moi ».

Ma descente de la montagne ne fut pas agréable, et je ne saurai jamais comment je réussis à ne pas geler sur place. Je traversai plusieurs villages dont les habitants me traitèrent avec un mélange de respect et de méfiance – comme ils auraient pu le faire de quelque saint homme – et me donnèrent des vêtements chauds ainsi que de la nourriture. Mais aucun de ceux que je rencontrai ne comprenait l'anglais et, de mon côté,

je n'étais guère familiarisé avec leur dialecte. Près d'un mois s'écoula donc sans qu'il me fût possible d'obtenir confirmation de l'espoir que je nourrissais d'avoir réintégré ma propre époque. Cependant, quelques points de repère commencèrent à se présenter à mon esprit – un bouquet d'arbres, un rocher de forme bizarre, une petite rivière que je reconnaissais – et je compris que je me trouvais près du poste frontière que Sharan Kang avait attaqué, entraînant ainsi ma première visite à Teku Benga et, en fin de compte, mon incursion dans le Futur.

Environ un jour plus tard, j'arrivai en vue du poste, qui consistait simplement en plusieurs baraquements entourés de quelques cabanes indigènes, le tout clôturé par un mur encore en bon état. C'était là que les membres de notre police indigène et leur commandant avaient été tués, et j'avoue que je priai le ciel de me faire retrouver ce lieu tel que je l'avais quitté. Il y avait effectivement des traces de combat et peu de vestiges d'habitations, et cela me réjouit considérablement ! Je franchis d'un pas chancelant la porte délabrée donnant accès à la petite forteresse, espérant contre tout espoir retrouver le détachement de Lanciers du Pendjab et les Gurkhas que j'avais laissés derrière moi en partant pour Kumbalari… Et il y avait bien là des soldats !… Le soulagement que j'éprouvai à cette vue me fit pousser un cri. La faim et ma longue course m'avaient épuisé, et ma voix dut résonner bien faiblement dans l'air chaud et printanier ; mais les soldats se levèrent d'un seul bond, la main sur leur fusil. Alors seulement je me rendis compte que c'étaient des Blancs. Sans doute des soldats britanniques étaient-ils venus relever les Indiens.

Pourtant, de toute évidence, ces soldats avaient pris part récemment à un combat. Une autre troupe d'hommes placés sous les ordres de Sharan Kang avait-elle attaqué la forteresse pendant que j'étais parti en expédition sur le territoire du vieux renard des collines ?

Je criai : « Êtes-vous Anglais ? »

— « Et comment ! » fut la réponse assurée qui me parvint.

Alors, je tombai évanoui dans la poussière sèche de l'enceinte fortifiée.

II

LE RÊVE – ET LE CAUCHEMAR – DU MAGICIEN CHILIEN

Naturellement, mes premiers mots quand je repris conscience, étendu sur un lit de fortune dans ce qui restait du dortoir des baraquements furent :

« En quelle année sommes-nous ? »

— « En quelle *année,* monsieur ? » La personne qui me répondit était un jeune homme au visage intelligent. Il portait des galons de sergent sur sa tunique écarlate poussiéreuse (dans laquelle je reconnus l'uniforme d'un régiment de Londonderry qui entretenait d'étroits rapports avec le mien) et tenait d'une main une tasse en fer-blanc remplie de thé, tandis que de son autre main, passée derrière ma tête, il m'aidait à me redresser.

— « Je vous en prie, sergent, faites-moi plaisir, » demandai-je. « Dites-moi en quelle année nous sommes. »

— « En 1904, monsieur. »

Ainsi, j'étais resté « perdu » pendant deux ans ! Cela expliquait beaucoup de choses. Tout en buvant le thé assez faible que m'offrait le sergent (je devais apprendre par la suite qu'il n'en restait presque plus), je me présentai à lui, en indiquant mon grade et le régiment auquel j'appartenais. Je lui dis qu'à ma connaissance j'étais l'unique survivant d'une expédition punitive effectuée environ deux ans plus tôt, que j'avais été fait prisonnier, m'étais échappé, avais erré pendant quelque temps et venais seulement de retrouver l'endroit d'où j'étais parti. Le sergent écouta ce récit sans laisser paraître

aucune trace de la suspicion à laquelle je m'attendais, mais les mots qu'il prononça ensuite m'alarmèrent :

« De sorte que vous ne savez rien de la guerre, capitaine Bastable ? » me demanda-t-il.

— « Une guerre ? » m'écriai-je. « Ici, à la frontière nord-ouest ? Les Russes… »

— « Pour le moment, capitaine, cet endroit est l'un des rares que la guerre ait à peine touchés. Mais vous avez raison de penser que les Russes sont au nombre de nos ennemis. La guerre s'étend au monde entier. Moi-même et une vingtaine d'hommes tout au plus sommes tout ce qui reste de l'armée qui a été vaincue en défendant Darjeeling. Cette ville et la plus grande partie des territoires qui l'entourent sont placés sous l'autorité des Russes – à moins que ceux-ci n'aient été, à leur tour, battus par les pays membres de la Ligue arabe. Personnellement, je souhaite que ce soient toujours les Russes qui exercent leur contrôle. Eux, du moins, laissent leurs prisonniers en vie ou, dans le pire des cas, ils les exécutent sans les faire souffrir. Cependant, les dernières nouvelles que nous avons reçues n'étaient pas bonnes… »

— « Des renforts n'arrivent-ils pas d'Angleterre ? » demandai-je.

Une expression de tristesse emplit les yeux du sergent. « J'ai l'impression que, pendant quelque temps, il n'en arrivera guère de là-bas, capitaine, » répondit-il. « La plus grande partie de l'Europe est dans une situation bien pire encore que celle dans laquelle se trouve l'Asie, car elle a subi le plus gros des bombardements. La guerre est terminée en Europe, capitaine Bastable. Elle continue dans ce pays. On pourrait dire que c'est une sorte de champ de bataille annexe, avec bien peu de chose à gagner pour qui que ce soit. La situation de nos forces militaires est désastreuse. Il n'y a probablement pas un seul vaisseau britannique – à supposer qu'il en existât encore – qui soit capable de prendre la mer… »

Ses paroles étaient devenues pour moi complètement vides de sens. Je n'avais conscience que d'un seul fait, terrifiant et qui me remplissait de désespoir : ce monde de 1904 avait encore moins de rapports avec mon propre monde que celui d'où

j'avais tenté de m'échapper. Invoquant ma vieille excuse d'amnésie partielle, je priai le sergent de m'exposer les faits historiques récents comme il l'aurait fait pour un enfant. Il accepta l'excuse que je lui présentais et me fit aimablement un compte rendu de l'Histoire de ce monde depuis le dernier quart du dix-neuvième siècle. C'était un monde totalement différent aussi bien du vôtre, Moorcock, que de ce monde du Futur que je vous ai décrit.

Il ressortait de ce compte rendu que, vers 1870, au Chili – entre tous les pays ! – avait surgi le génie auquel on était redevable d'avoir, en quelques courtes années, transformé radicalement le sort des pauvres du monde entier : d'avoir répandu de la nourriture à profusion là où autrefois sévissait la famine, du confort là où il n'y avait que misère sordide. Cet homme, nommé Manuel O'Bean, était le fils d'un ingénieur irlandais installé au Chili et d'une héritière chilienne (qui était sans doute la femme la plus riche de toute l'Amérique du Sud). À un âge encore extraordinairement tendre, O'Bean avait fait montre d'une très grande facilité pour apprendre et inventer. Inutile de dire que son père l'avait encouragé dans cette voie, lui enseignant tout ce qu'il savait lui-même avant que le jeune Manuel eût atteint l'âge de huit ans. Les ressources que lui offraient l'énorme fortune de sa mère avaient favorisé l'éclosion de son génie de la mécanique et, à douze ans, il avait mis au point un nouvel outillage minier qui, utilisé dans les gisements que possédait sa famille, avait permis à celle-ci de centupler sa fortune. Non seulement O'Bean était doué d'un grand talent pour concevoir et fabriquer de nouveaux types de machines, mais il était également capable de découvrir de nouvelles sources d'énergie dont l'exploitation était infiniment moins onéreuse que celle des autres sources connues jusqu'alors. Il inventa un moyen de transformer et de retransformer l'électricité de telle sorte qu'elle n'eût pas besoin d'être transportée par des fils métalliques, mais pût être transmise par des rayons de presque n'importe quel coin du globe dans n'importe quel autre. Ses générateurs étaient petits, ils fonctionnaient bien en nécessitant un minimum d'énergie, et ils actionnaient la plupart des appareils qu'inventait O'Bean.

D'autres machines, notamment des modèles compliqués de turbines à vapeur fonctionnant au moyen de liquides à réchauffement rapide autres que l'eau, furent également fabriquées. En même temps que l'outillage minier et les instruments aratoires qu'il mit au point au cours de ses premières années, O'Bean, avant l'âge de quinze ans, conçut un matériel de guerre extrêmement puissant (c'était encore un tout jeune garçon et, comme beaucoup de jeunes garçons, il était fasciné par ce genre de choses) comportant des sous-marins, des canons mobiles, des dirigeables (construits en collaboration avec le grand expert français en aéronautique La Perez) et des engins blindés autopropulsés appelés parfois « cuirassés de terre ». Cependant, sa conscience sociale se développant, O'Bean abandonna bientôt ce genre de recherches et, à dix-huit ans, s'étant juré de ne plus jamais appliquer son génie à des fins guerrières, il le consacra, au contraire, à la fabrication de machines destinées à irriguer les déserts, à défricher les forêts et à transformer le monde entier en un jardin extrêmement fertile afin de pouvoir nourrir les affamés et de mettre ainsi un terme à ce qu'il considérait comme la source de la plupart des différends entre les hommes.

Au début du nouveau siècle, donc, l'Utopie semblait un fait accompli. Il n'y avait pas une seule personne au monde qui ne fût bien nourrie et n'eût les moyens d'acquérir une bonne instruction. La pauvreté avait été abolie presque du jour au lendemain.

L'homme *peut* vivre seulement de pain quand il consacre toutes ses énergies à se procurer ce pain ; mais lorsque son esprit est libre, lorsqu'il cesse de peiner pendant toutes ses heures de veille pour assurer sa subsistance, alors il commence à penser. S'il a la possibilité d'assembler des faits, si son esprit est cultivé, il se met à considérer sa position dans le monde pour la comparer à celle d'autres hommes. Désormais, des milliers de gens se rendaient compte que toute la puissance de l'univers se trouvait entre les mains de quelques-uns – les propriétaires fonciers, les industriels, les politiciens et les membres des classes dirigeantes. Tous ceux-là avaient accueilli favorablement les progrès scientifiques et techniques réalisés par O'Bean, car

ils étaient en mesure d'exploiter ses brevets pour fabriquer leurs propres machines, et de s'enrichir au fur et à mesure que ceux qu'ils dirigeaient acquéraient plus d'aisance. Mais vingt-cinq ans suffisent pour que grandisse une nouvelle génération – une génération qui n'a jamais connu la misère noire et qui, contrairement à la précédente, ne se trouve pas satisfaite simplement parce qu'elle a des loisirs et qu'elle mange plus qu'à sa faim. Cette génération en vient à vouloir décider de son propre destin. Bref, elle recherche le pouvoir politique.

En 1900, dans ce monde, la guerre civile était devenue monnaie courante pour presque toutes les nations, grandes ou petites. Dans certains pays – généralement ceux qui avaient été les plus arriérés – les révolutions se succédaient et, soutenus par un nationalisme fanatique, de nouveaux groupements politiques se formaient. Les Grandes Puissances se voyaient arracher leurs territoires coloniaux – en Asie, en Afrique, en Amérique – et, comme les sources d'énergie étaient bon marché et que les brevets de O'Bean étaient exploités partout, comme la puissance militaire ne dépendait plus tellement d'armées (ni même de forces, navales) bien entraînées, ces nations anciennes se gardaient d'entreprendre des guerres contre les pays plus jeunes et préféraient tenter de maintenir leurs positions au moyen d'une diplomatie compliquée consistant à établir des « sphères d'influence ». Mais les parties diplomatiques compliquées qui se jouent dans les coins reculés du monde ont tendance à créer des tensions plus grandes à l'intérieur des pays ; c'est pourquoi – particulièrement en Europe, mais aussi aux États-Unis et au Japon – le nationalisme devenait de plus en plus fort. Les Grandes Puissances commençaient à se livrer de féroces batailles de communiqués, tout en s'appliquant mutuellement d'injustes et prohibitifs tarifs douaniers qui paralysaient leurs échanges commerciaux. Une sorte de folie s'emparait des dirigeants. Ils se voyaient menacés à l'intérieur par leur jeunesse, qui exigeait plus de justice sociale, et à l'extérieur par leurs voisins. Ils consacraient une part de plus en plus grande de leurs ressources à se constituer des forces de terre, de mer et de l'air, à fabriquer de gros canons, à organiser des armées capables de maîtriser les populations dissidentes (et

en même temps, espéraient-ils, de les absorber). Dans beaucoup de pays, le service militaire obligatoire, calqué sur le modèle prussien, était devenu la norme – ce qui entraînait des réactions de plus en plus violentes de la part de ceux qui voulaient réformer leur gouvernement. Des méthodes révolutionnaires actives et virulentes recevaient l'approbation de ceux-là même qui, au début, avaient espéré atteindre leurs objectifs par d'éloquents discours et le recours au vote populaire.

Ce que O'Bean lui-même pensait de tout cela, nul ne pourrait le dire avec certitude, mais il devait éprouver un sentiment d'extrême culpabilité. Certains affirment que, le jour où – l'inévitable s'étant produit – les grandes puissances entrèrent en guerre, il se suicida discrètement.

La guerre se limita d'abord à l'Europe et, dès les premières semaines, la plupart des grandes villes du continent et de la Grande-Bretagne furent réduites en cendres ou en ruine. Une brève alliance entre les pays de l'Amérique Centrale dura assez longtemps, cependant, pour entraîner dans une guerre contre les États-Unis ces pays, qui ne tardèrent pas à connaître un sort semblable. D'énormes engins de guerre traversèrent les pays dévastés ; de sinistres vaisseaux aériens croisèrent dans le ciel rempli de fumée, tandis que, sous l'eau, se cachaient des escadres de navires qui, souvent, se détruisaient mutuellement sans jamais remonter à la surface, où des cuirassés réduisaient en miettes les bateaux ennemis au moyen des canons terriblement puissants inventés par un jeune garçon de treize ans.

« Mais le plus gros des *vrais* combats est passé maintenant, » dit le sergent avec une nuance de mépris dans la voix. « Le combustible destiné aux générateurs et aux machines s'est épuisé ; les engins de guerre qui restaient ont… tout simplement cessé de fonctionner. On est revenu pendant quelque temps à la tactique d'infanterie et de cavalerie, mais il n'y avait pratiquement plus un seul soldat *capable* de combattre de cette manière – et pas beaucoup de soldats encore en vie, d'ailleurs. Guère de munitions non plus, je crois. Nous en sommes réduits à une cartouche chacun. » Il frappa de la main l'arme pendue à sa ceinture et ajouta : « Si jamais nous

rencontrons l'ennemi, ce sera à la baïonnette qu'il faudra nous battre. Ces diables d'indiens auront le dessus – eux qui possèdent encore des épées, des lances, des arcs et des flèches… »

— « Vous ne pensez pas que la guerre va prendre fin ? » demandai-je. « Les gens doivent être bouleversés et écœurés par tout ce qui s'est passé ! »

Le sergent hocha la tête et répondit d'un ton méditatif : « C'est de la démence, capitaine. Nous en sommes tous atteints. Cela peut continuer jusqu'à ce que le dernier être humain s'écarte en rampant du corps de l'ennemi dont il vient de défoncer la tête avec une pierre. Voilà ce qu'est la guerre, capitaine : de la démence. On ne pense pas à ce qu'on fait. On oublie, vous savez. On continue simplement à tuer – et à tuer encore ! » Il s'interrompit un moment, presque gêné, avant d'achever : « Du moins, c'est ce que je pense. »

Je convins qu'il pourrait bien avoir raison. Rempli d'une indicible tristesse, obsédé par l'ironie du sort qui m'avait fait fuir un monde relativement paisible pour pénétrer dans celui-là, j'éprouvais cependant le désir de retourner en Angleterre, de constater par moi-même si le sergent avait dit vrai ou s'il avait exagéré – poussé soit par un fâcheux besoin de dramatiser, soit par le désespoir que lui causait la précarité de sa position.

Je lui dis que je souhaitais regagner mon pays, mais il me répondit, avec un sourire de compassion, que je n'avais pas la moindre chance d'y parvenir. Si je me mettais en route vers Darjeeling, par exemple, je ne pourrais manquer d'être pris par les Russes ou par les Arabes. Même si je réussissais à atteindre la côte, je ne trouverais aucun navire dans les ports (à supposer qu'il y eût encore des ports). Ce que je pouvais faire de mieux, me suggéra-t-il, était de me joindre à lui et à ses camarades. Ils avaient fait leur devoir, et leur situation était désespérée. Leur intention était maintenant de s'installer dans les collines pour y vivre de leur mieux. Le sergent estimait que, la population étant en voie d'extermination rapide, le gibier abonderait et que nous pourrions vivre – et même *bien* vivre, ajouta-t-il – des produits de la chasse. Mais j'en avais assez des collines, et, coûte que

coûte, dès que j'aurais repris des forces, je voulais essayer d'atteindre la côte.

Deux jours plus tard, je dis adieu au sergent et à ses hommes. Ils m'exhortèrent à ne pas me montrer aussi téméraire, affirmant que je courais à une mort certaine.

« On dit qu'il y a la peste là-bas, capitaine, » déclara le sergent. « Et d'autres terribles maladies dues à la disparition de toute hygiène. »

J'écoutai poliment ces avertissements, et, tout aussi poliment, je les laissai à leur sort.

Sans doute avais-je eu ma part de malheur, car la chance m'accompagna pendant le reste de mon voyage à travers le continent indien. Darjeeling était effectivement tombée aux mains des Arabes, mais ceux-ci avaient évacué le cœur de la ville peu après l'avoir occupé. Leurs troupes s'étaient beaucoup amenuisées, et une partie de celles qui restaient avaient été rappelées dans le pays. Il y avait encore une ou deux divisions, mais elles étaient occupées à pourchasser les Russes, et, en apprenant que j'étais Anglais, les soldats virent en moi un ami. D'après ce que je compris, vers la fin des combats, la signature d'un pacte entre la Grande-Bretagne et l'Arabie avait été envisagée, et ces hommes avaient l'impression (qui se révéla entièrement fausse) que nous luttions du même côté. Je me joignis à eux. Ils étaient en route vers Calcutta – ou, plus exactement, vers le lieu où s'élevait autrefois Calcutta – avec l'espoir d'y trouver un navire pour les ramener au Moyen-Orient. Il y avait, en effet, un navire en partance, un vieux bateau dont les moteurs fonctionnaient au charbon et qui, bien que portant sur son flanc un nom écrit en russe, naviguait sous le pavillon de la Ligue arabe. Il était dans un état de délabrement terrible, et pour monter à bord il fallait s'accrocher à la vie. Mais je savais n'avoir guère eu qu'une chance sur un million de trouver un bateau pour m'emmener, et je n'étais pas disposé à laisser passer cette chance là. Le navire était un ancien cargo qui, comme tel, offrait très peu de place aux passagers. Les hommes s'entassèrent dans les cales, de la façon la moins inconfortable possible. En tant qu'officier et « hôte d'honneur », je fus invité à partager une cabine avec quatre Arabes, dont trois

étaient Palestiniens et le quatrième Égyptien. Tous parlaient parfaitement l'anglais et, bien qu'assez réservés, ils se montrèrent des compagnons agréables, allant jusqu'à me prêter un uniforme de capitaine et s'ingéniant à m'offrir ces commodités de la vie dont, au cours dés derniers mois, j'avais appris à me passer.

Le navire traversa très lentement le Golfe du Bengale, et je trompai mon ennui en racontant à mes compagnons que, pendant plusieurs années, j'étais resté prisonnier au milieu d'une tribu himalayenne – les amenant ainsi à me donner sur l'Histoire de leur monde des détails que le sergent n'avait pu me fournir.

Ils me parlèrent d'un homme qu'ils appelaient l'« Attila Noir » – un chef surgi depuis peu en Afrique et en qui ils voyaient une menace pour eux. L'Afrique n'avait pas souffert autant que l'Europe des conséquences de la guerre, et la plupart des pays qui la composaient – dont certains avaient seulement quelques années d'existence – s'étaient arrangés pour rester neutres. De ce fait, leurs récoltes étaient fructueuses ; ils possédaient des instruments aratoires en bon état et une réserve de forces militaires pour défendre leurs richesses. L'Attila Noir trouvait dans les pays peuplés de Noirs un appui de plus en plus grand en vue d'une *jehad* contre les Blancs (les Arabes, tout comme les Asiatiques, étant compris dans cette catégorie) ; mais, selon les derniers renseignements que mes informateurs avaient reçus, il s'employait à consolider ses victoires locales et ne manifestait aucune intention de s'attaquer à ce qui restait des pays occidentaux. D'après certaines rumeurs, il aurait été tué, alors que d'autres informateurs prétendaient qu'il avait envahi et conquis la plus grande partie de l'Europe.

Il n'y avait pas de radio à bord (et c'était là une chance de plus pour moi, car, ainsi que je l'appris par la suite, les Arabes n'en étaient jamais arrivés au point d'entamer des pourparlers avec les Anglais !), de sorte que nous n'avions aucun moyen d'obtenir confirmation ou démenti de ces bruits. Le navire longea la côte de l'Inde, traversa le Golfe de Manaar, réussit à charger du charbon à Agatti, dans l'Archipel des Laquedives, fut pris par une tempête dans la Mer d'Arabie, perdit trois matelots

et une partie de son gréement, entra dans la Mer Rouge et ne se trouvait plus qu'à une faible distance du Canal de Suez quand, sans le moindre avertissement, il fut atteint par de puissantes torpilles et commença presque aussitôt à couler.

C'était l'œuvre d'un sous-marin – l'un des rares encore en état de service – et, comme je l'appris plus tard, il ne s'agissait pas du tout là d'un fait de guerre, mais d'un cynique acte de piraterie.

Quoi qu'il en soit, le pirate n'avait que trop bien accompli son œuvre. Notre navire soupira, toussa, et sombra avec la plus grande partie de ses passagers et de son équipage. Une douzaine d'hommes et moi-même réussîmes à nous accrocher à ce qui restait de l'épave.

Le sous-marin maintint sa proue hors de l'eau pendant quelques secondes pour admirer son ouvrage, constata qu'il ne gagnerait rien à rester là, et nous abandonna à notre sort. Je suppose que nous aurions dû lui être reconnaissants de ne pas faire usage, pour nous achever, des canons montés le long de ses flancs. Un peu partout, semblait-il, les munitions étaient devenues rares.

III

LE CORSAIRE POLONAIS

Je ne décrirai pas en détail les épreuves par lesquelles je passai au cours des vingt-quatre heures suivantes. Il me suffira de dire qu'elles furent fort pénibles, puisque je vis mes compagnons, épuisés, disparaître, l'un après l'autre, sous les vagues, et j'étais convaincu que, tôt ou tard, je finirais par aller les rejoindre. Mais sans doute avais-je une grande expérience de l'art de la survie car, cramponné à mon pathétique débris de navire, je réussis à surnager jusqu'à la fin de l'après-midi du lendemain – moment où le monstre surgit de la mer en crachant de la vapeur par tous les pores de sa peau bleu-noir et en fixant sur moi le regard furieux de ses grands yeux cristallins, tandis qu'un rugissement rauque et horrible sortait de ses entrailles. Tout d'abord, mon esprit épuisé me fit voir en lui un être vivant, mais ma seconde pensée fut que le sous-marin était revenu pour m'achever.

Peu à peu, les remous qui avaient agité l'eau s'apaisèrent, le rugissement fit place à un paisible ronronnement, et le navire fuselé et luisant vint se poser à la surface de l'eau. Des marins en uniforme vert surgirent des écoutilles avant et arrière et se précipitèrent vers le bastingage. L'un d'eux lança par-dessus bord une bouée de sauvetage et, avec ce qu'il me restait de forces, je nageai vers elle, l'agrippai et me laissai haler jusqu'au navire. Des mains me saisirent et me hissèrent à bord, on me fit ingurgiter un verre de rhum, puis, roulé dans des couvertures, je fus porté le long du pont, qui oscillait en tous sens, et descendu dans l'écoutille avant. Celle-ci se referma vivement sur nous et, tandis qu'on m'allongeait, je sentis le navire plonger sous l'eau.

Tout cela s'était déroulé en l'espace de quelques minutes et j'avais eu une impression de hâte, comme si le sous-marin avait risqué gros en restant à la surface. Je pensais que ce sous-marin ne devait pas être celui qui m'avait abandonné à mon destin (d'ailleurs, il me paraissait plus grand que l'autre). Ce n'était certainement pas un navire anglais car je ne comprenais pas la langue parlée par les matelots qui, m'ayant transporté dans une petite cabine aux murs recouverts d'acier, me débarrassaient de mon uniforme arabe trempé pour me déposer sur la couchette en m'enveloppant de chaudes couvertures. Cette langue me semblait être une langue slave, et je me demandai si j'avais été fait prisonnier par les Russes. J'entendis les moteurs se remettre en marche, et il y eut une secousse à peine perceptible quand le sous-marin repartit à ce que j'estimai une assez grande vitesse. Alors, sans plus me soucier de ce que pourrait être mon sort, je sombrai dans un sommeil profond et, heureusement, sans rêves.

En me réveillant, je jetai machinalement un coup d'œil vers le hublot, mais, naturellement, je ne pus déterminer s'il faisait nuit ou jour, et moins encore quelle heure il pouvait être ! Je ne vis qu'un tourbillon d'eau vert sombre, faiblement éclairé par les lumières du navire qui se précipitait, à la vitesse d'un requin, vers les profondeurs. Pendant un moment, je regardai, fasciné par ce spectacle, espérant distinguer quelques détails qui auraient échappé à mon premier coup d'œil sur ce mystérieux monde sous-marin, mais sans doute nous déplacions-nous trop vite. Pendant que je regardais, la porte de la cabine s'ouvrit et un matelot entra, portant une grande tasse de café noir bien chaud. Avec un fort accent étranger, il me dit :

« Le capitaine vous envoie ses compliments, monsieur.

Voulez-vous aller le rejoindre dans sa cabine quand cela vous conviendra ? »

J'acceptai le café, tout en remarquant que mon uniforme emprunté aux Arabes avait été lavé, séché et repassé, et que des sous-vêtements propres étaient posés sur une petite table fixée au mur en face de moi.

— « Avec plaisir, » répondis-je. « Quelqu'un pourra-t-il m'y conduire quand j'aurai fait ma toilette et me serai habillé ? »

— « Je vous attendrai devant la porte de votre cabine, monsieur. » Le marin me salua et quitta la cabine, en refermant vivement la porte derrière lui. On ne pouvait douter que l'équipage de ce navire fût magnifiquement discipliné – la promptitude avec laquelle j'avais été secouru en faisait foi – et j'espérais que cette discipline s'étendrait au respect des conventions internationales !

Je me hâtai de me préparer et sortis peu après de la cabine, devant la porte de laquelle se tenait le matelot. Celui-ci se mit en marche le long de l'étroit couloir tubulaire, qui présentait la particularité de posséder des coursives en liège disposées sur les côtés et au plafond aussi bien que sur le plancher, ce qui semblait indiquer que le sous-marin était destiné à naviguer à n'importe quelle position du quadrant. Ma supposition se révéla exacte (il y avait aussi des « ponts » à l'extérieur de la coque pour faire pendant aux coursives, et la salle des machines constituait une sphère parfaite tournant selon l'angle du navire – simplement, m'apprit-on, une des idées « en l'air » de O'Bean !). Bref, le sous-marin était très en avance sur tout ce que j'avais pu connaître dans cet autre Futur de 1973.

Le couloir tubulaire nous conduisit à une intersection et, après avoir tourné à gauche et monté le petit escalier menant aux cabines, nous arrivâmes devant une porte ronde en acier, à laquelle le matelot frappa en prononçant quelques paroles dans sa langue. Un seul mot se fit entendre en réponse, de l'autre côté de la porte, et il tira un loquet encastré pour ouvrir celle-ci et me faire entrer, puis salua de nouveau avant de s'éloigner.

Je me trouvai dans une cabine dont l'aspect me parut presque familier car on aurait pu en trouver de semblables sur n'importe quel navire de mon propre Temps. Il y avait beaucoup d'objets en acajou et en cuivre bien poli, des plantes vertes dans des paniers accrochés au plafond et aux murs, une couchette à une place soigneusement faite, une petite table aux bords de laquelle étaient suspendus toutes sortes d'instruments. Des gravures représentant des voiliers, ainsi que des cartes marines anciennes, étaient fixées aux murs. La lumière qui rayonnait du plafond avait la qualité de celle du jour (encore une invention « fortuite » de O'Bean !). Un petit homme sémillant, portant

une barbiche à l'impériale, se leva pour m'accueillir avec un sourire presque timide, tout en remettant sa casquette bien d'aplomb sur sa tête. C'était un homme encore jeune – guère plus âgé que moi, sans doute – mais les rides qui creusaient son visage indiquaient une grande expérience de la vie et ses yeux étaient ceux d'un homme beaucoup plus vieux – des yeux au regard clair et assuré, mais dans lesquels se lisait une ironie mordante. La poignée de main qu'il me donna était ferme, mais non dépourvue de douceur. Quelque chose en lui me semblait familier et je cherchai avec agacement ce que c'était, mais mon esprit se refusait à accepter la vérité jusqu'à ce que, en un anglais correct mais avec un accent guttural, il me dît :

« Soyez le bienvenu à bord de la *Lola-Montez,* capitaine. Mon nom est Korzeniowski et je suis le capitaine de ce navire. »

Je fus trop abasourdi pour pouvoir prononcer un mot, car je me trouvais devant un exemplaire très rajeuni de mon vieux patron des jours passés à bord du *Rover*. À l'époque, Korzeniowski était (ou aurait été ?) un capitaine de dirigeable polonais. Les déductions à tirer de tout cela étaient terrifiantes. Ne risquais-je pas de rencontrer un nouvel exemplaire de *moi-même* dans cet autre monde ?... Je retrouvai mes bonnes manières. De toute évidence, Korzeniowski ne savait rien de moi. Je me présentai donc, pour le meilleur ou pour le pire, indiquant mon nom et le régiment auquel j'appartenais réellement, et j'expliquai rapidement de quelle manière j'avais été amené à revêtir cet uniforme arabe d'un modèle assez recherché. « J'espère que la Pologne n'est pas en guerre contre la Ligue arabe, » ajoutai-je.

Avec un haussement d'épaules, le capitaine Korzeniowski se tourna vers un meuble contenant des bouteilles et des verres, en demandant :

« Que désirez-vous boire, capitaine Bastable ? »

— « Du whisky avec une goutte de soda, je vous prie, » répondis-je. « Vous êtes très aimable ».

Korzeniowski sortit de l'armoire la carafe de whisky et l'agita d'un geste désinvolte tout en prenant un verre sur la planche. « La Pologne n'est plus en guerre avec personne, maintenant, » dit-il. « D'abord, l'Allemagne l'a vaincue ; ensuite, la Russie l'a

anéantie ; puis la Russie elle-même a cessé d'exister, en tant que nation du moins. Pauvre Pologne ! Ses combats sont à jamais terminés. Peut-être quelque chose de moins funeste sortira-t-il de ses ruines. » Il me tendit un verre plein, ébaucha le geste de lancer le sien par-dessus son épaule à la manière polonaise, mais se retint et en sirota le contenu d'un air presque cérémonieux, en se tirant le lobe de l'oreille gauche comme pour se punir d'avoir failli faire un geste trop spectaculaire.

— « Mais vous et votre équipage êtes polonais, » dis-je. « Ce navire est polonais. »

— « Nous n'appartenons plus à aucune nation à présent, » répondit tristement Korzeniowski, « bien que la Pologne soit le pays natal de la plupart d'entre nous. Ce navire a été autrefois le plus beau de notre flotte. Maintenant, il est tout ce qui en reste. Nous sommes devenus ce qu'on pourrait appeler des « corsaires ». C'est ainsi que nous nous efforçons de survivre à l'Apocalypse. » Avec une lueur d'orgueil sardonique dans le regard, il ajouta : « Et je crois que nous y réussissons assez bien, quoique le butin devienne rare. Nous avons guigné votre bateau pendant un moment, mais il ne nous a pas paru valoir la peine qu'on lui sacrifie une torpille. Vous serez peut-être content d'apprendre que le navire qui vous a attaqués s'appelait le *Mannanan* et qu'il appartenait à la marine irlandaise. »

— « *Irlandaise ? »* répétai-je, surpris. L'autonomie de l'Irlande était-elle donc une réalité dans ce monde ?

— « Nous n'avons pas pu nous arrêter pour vous recueillir tout de suite, » reprit Korzeniowski, « et nous avons décidé de vous laisser courir votre chance. Le *Mannanan* était un navire bien équipé, mais nous avons réussi assez facilement à le toucher et à le forcer à remonter à la surface. C'était une « bonne prise », comme diraient les pirates ! » Il se mit à rire et poursuivit : « Nous avons ainsi pu prendre à bord des provisions qui vont nous permettre de subsister pendant trois mois. Et aussi des pièces de rechange. »

Le sous-marin avait bien mérité tout ce que le capitaine Korzeniowski avait pu lui faire, et sans doute le Polonais l'avait-il traité avec moins de férocité que le *Mannanan* n'en avait montrée envers notre pauvre cargo délabré. Mais je n'exprimai

pas ce sentiment à haute voix, de peur de paraître donner mon approbation à ce qui, somme toute, avait été, de la part de la *Lola-Montez,* un acte de piraterie semblable à celui commis par le *Mannanan*.

« Eh bien, capitaine Bastable, » demanda Korzeniowski en allumant un petit cigare et en m'invitant à en prendre un dans la boîte, « que voulez-vous que nous fassions de vous ? D'habitude, nous débarquons les rescapés dans le pays le plus proche et les laissons courir leur chance. Mais votre cas est un peu spécial. Nous faisons route actuellement vers les Outer Hebrides, où nous avons une base. Y a-t-il un point intermédiaire entre ici et là-bas où vous souhaiteriez que nous vous laissions ? Quoiqu'il n'y ait plus guère d'endroit habitable, de nos jours ! »

Je lui dis que je formais le projet de retourner en Angleterre et que, s'il avait la possibilité de me débarquer sur la côte Sud, je lui en serais très reconnaissant. À cette demande, il leva les sourcils avec étonnement.

« Si vous aviez dit en Écosse, j'aurais pu le comprendre ! » s'écria-t-il, « mais sur la côte Sud ! Après vous avoir soustrait à la mort, je ne suis pas sûr de pouvoir me justifier à mes propres yeux en devenant l'instrument de votre perte ! N'êtes-vous donc pas au courant de ce qui se passe ? Ignorez-vous quel enfer le sud de l'Angleterre est devenu ? »

— « J'ai entendu dire que Londres avait subi de très violents bombardements… »

Korzeniowski ne put retenir un pâle sourire. « J'ai toujours apprécié les euphémismes des Anglais, » murmura-t-il. « Et qu'avez-vous entendu dire encore ? »

— « Qu'on risquait d'y attraper toutes sortes de maladies : le typhus, le choléra et d'autres… »

— « Et d'autres encore, oui ! Savez-vous quelle était la *nature* des bombes que les forces aériennes ont lancées vers la fin, capitaine Bastable ? »

— « Des bombes extrêmement puissantes, j'imagine. »

— « Oh ! Extrêmement ! Seulement, elles ne contenaient pas d'explosifs, elles contenaient des bactéries. Ces bombes étaient remplies de bacilles, capitaine. Des bacilles qui portaient des

noms scientifiques, mais que la population a vite appris à désigner par des surnoms. Connaissez-vous les effets du Champignon du Diable, par exemple ? »

— « Je n'en ai jamais entendu parler, » répondis-je.

— « Il tire son nom du fongus qui se forme sur la peau moins de deux heures après que les germes ont commencé à infecter la victime. Si on gratte le fongus, la chair vient avec. Au bout de deux jours, celui qui en est atteint ressemble à l'un de ces arbres pourris que vous avez dû voir parfois dans la forêt, mais, heureusement, à ce moment-là il est déjà mort sans avoir ressenti de souffrance *physique*. Et puis il y a Emma-la-Prussienne, qui provoque des hémorragies par tous les orifices du corps. Je me suis laissé dire que cette mort-là était particulièrement douloureuse. Je peux vous citer encore l'Œil-Purulent, la Pustule-Rouge, la Cloque-de-Brighton. Ce sont des noms bizarres, n'est-ce pas ? Aussi colorés que les manifestations de ces bactéries sur la peau… En dehors de ces maladies, il existe des bandes errantes de brigands qui s'entre-tuent et massacrent tous les autres êtres humains qu'ils rencontrent – et pas toujours proprement, je vous l'assure ! De temps en temps, il arrive qu'on pose le pied sur une bombe asphyxiante qui explose quand on marche dessus, vous soufflant au visage un gaz empoisonné. Si vous échappez à tous ces dangers, une douzaine d'autres vous attendent… Croyez-moi, capitaine Bastable, il n'y a plus actuellement de vie propre – de vie possible pour un homme – que sur la mer, ou dans son sein. C'est à la mer que beaucoup d'entre nous sont retournés – pour vivre de pillage, je l'avoue. Mais c'est là une existence infiniment préférable à celle, faite de terreur et d'avilissement, qu'on mène sur la terre. Et on conserve ainsi une certaine liberté ; on reste, dans une certaine mesure, maître de son propre destin. La terre ferme est devenue l'Enfer tel que le représentaient les peintres du Moyen Âge. Moi, je préfère ce Purgatoire qu'est la mer ! »

— « Je ne doute pas que vous ayez raison, » déclarai-je, « mais je tiens à m'en rendre compte par moi-même. » Korzeniowski haussa les épaules. « Très bien, » dit-il. « Je vous débarquerai à Douvres si vous le désirez. Mais, au cas où vous

changeriez d'avis, rappelez-vous qu'un officier compétent – même un officier de l'armée de terre – me serait très utile à bord. Vous pourriez servir à mes côtés sur ce navire, Bastable. »

C'était, en fait, l'Histoire qui se répétait (ou qui se préfigurait ?…) Bien que Korzeniowski ne le sût pas, j'avais déjà servi sous ses ordres – non pas dans la marine, mais à bord d'un dirigeable. Ce serait pour moi un recommencement que de prendre la mer avec lui maintenant. Mais je déclinai son offre, dont je le remerciai, en affirmant que ma décision était prise.

« Je vous garderai tout de même le poste pendant quelque temps, » dit-il. « On ne sait jamais ! »

Quelques jours plus tard, je débarquai sur une plage située juste sous les fameuses falaises de Douvres, et adressai de la main un adieu à la *Lola-Montez,* qui ne tarda pas à disparaître sous les vagues. Puis je chargeai sur mon dos mon havresac rempli de provisions, serrai dans ma main la carabine à tir rapide que m'avait donnée Korzeniowski et me mis en route vers Londres.

IV

LE ROI D'EAST GRINSTEAD

Si j'avais considéré comme fantaisiste la description que Korzeniowski m'avait faite de l'Angleterre de l'après-guerre, j'eus bientôt l'occasion de constater qu'il était probablement resté en dessous de la vérité en dépeignant les conditions de vie qu'on y trouvait. Les épidémies y étaient largement répandues et faisaient partout des victimes. Mais le pire des fléaux était passé, surtout parce que la plus grande partie de la population avait été anéantie par eux et que les rares survivants étaient immunisés contre le mal ou, d'une façon ou d'une autre, y avaient résisté. À beaucoup de ceux qui s'en étaient remis il manquait un membre, ou le nez, ou un œil, tandis que d'autres avaient une partie du visage ou du corps complètement rongée. Je rencontrai un grand nombre de ces misérables êtres à demi dévorés par la maladie en traversant les ruines de Douvres et de Canterbury pour me rendre à Londres – sans jamais cependant cesser de me tenir sur mes gardes.

En quelques brèves années, les habitants des comtés du Sud étaient tombés des hauteurs de la civilisation dans les bas-fonds de la barbarie. Les vestiges de belles villes, de routes larges et propres, de monorails, de l'architecture légère et élancée du monde créé par O'Bean étaient toujours là pour témoigner de la beauté qui avait surgi et disparu en si peu de temps ; mais, maintenant, des troupes d'hommes pareils à des bêtes campaient dans ces ruines, démolissaient ce qu'il en restait pour utiliser les pierres à la fabrication d'armes grossières et d'abris rudimentaires, s'entre-tuaient au milieu d'elles. Aucune femme n'y était en sécurité et les enfants constituaient une nourriture

particulièrement appréciée de certaines des « tribus » qui y rôdaient ! D'anciens directeurs de banque, des agents de change, des commerçants respectables en étaient venus à considérer les insectes et la vermine comme des friandises et se montraient prêts à couper avec leurs dents la veine jugulaire d'un homme pour lui disputer un chat mort dont il faisait sa pâture. On voyait peu d'armes modernes (la production de fusils et de pistolets avait diminué depuis l'invention des dirigeables et des sous-marins), mais des lances, des arcs et des flèches grossièrement taillés, ainsi que des couteaux et des piques se trouvaient entre presque toutes les mains. Dans la journée, je restais caché là où je pouvais trouver un bon abri, regardant ces brutes aller et venir autour de moi, et je voyageais de nuit, au risque de tomber dans une embuscade, car je pensais avoir de plus grandes chances de m'en tirer lorsqu'il faisait noir et que la plupart des « membres des tribus » retournaient à leur campement. Non seulement le pays avait subi de terribles bombardements aériens, mais il avait été soumis (particulièrement dans la région où je me trouvais) au tir massif de canons à longue portée montés de l'autre côté de la Manche. À deux reprises, les comtés du Sud avaient été envahis par des forces venues de la mer et de l'air qui avaient ravagé ce qu'il en restait, s'emparant des dernières ressources du pays, détruisant les rares bâtiments encore debout, avant d'être repoussées par les quelques régiments rescapés de notre armée. La nuit, les collines du Kent et du Surrey étaient parsemées de points lumineux indiquant l'emplacement de campements semi-nomades où d'énormes feux brûlaient nuit et jour. Ces feux ne servaient pas simplement à faire la cuisine et à chauffer, mais aussi à brûler les cadavres rongés par l'épidémie qui s'accumulaient continuellement.

La chance m'accompagna jusqu'au moment où j'arrivai près d'East Grinstead – petit village que j'avais bien connu dans mon enfance et qui était alors fort joli, mais ne constituait plus à présent qu'un désert couvert d'herbe sèche et de maisons en ruine. Comme d'habitude, je me mis à l'abri pour inspecter les lieux, et remarquai bientôt qu'une sorte de grossière palissade, faite de troncs d'arbres, s'élevait à l'extrémité nord du village.

Des hommes sortaient ou entraient constamment par une porte ouverte dans cette palissade, et je fus surpris de voir que beaucoup d'entre eux étaient munis de revolvers ou de fusils de chasse et portaient des vêtements qui, bien que déchirés, semblaient plus présentables que ceux des habitants de la région que j'avais rencontrés jusqu'alors. La communauté elle-même paraissait plus grande et mieux organisée, installée dans un endroit fixe au lieu de rôder dans la campagne. J'entendis les cris, nettement reconnaissables, de bovins, de moutons et de chèvres, et j'en conclus qu'un certain nombre de ces animaux avaient survécu et restaient parqués, par mesure de sécurité, derrière la palissade. C'était vraiment là ce qu'on pouvait appeler la « civilisation » ! J'envisageai un moment de manifester ma présence et de demander leur aide aux habitants du village, dont je pouvais espérer qu'ils se comporteraient d'une façon moins agressive que les autres. Mais, prudemment, je décidai de continuer à observer le campement pendant quelque temps afin de recueillir tous les renseignements possibles avant de me montrer.

Environ deux heures plus tard, je pus constater que j'avais agi avec sagesse. Je m'étais caché dans un petit bâtiment en brique qui, on ne sait comment, avait résisté au bombardement. Il avait dû servir autrefois de bûcher et était tout juste assez grand pour me donner refuge. Par une ouverture destinée à l'aération, je pouvais observer la palissade sans être vu. Trois hommes vêtus d'habits hétéroclites – parmi lesquels un melon noir, un chapeau de chasse et un panama, une cape de femme en fourrure, un pantalon de golf, une veste de cuir, une queue de pie et une sortie de bal – escortaient, le long du chemin conduisant à la porte percée dans la palissade, un prisonnier – ou plutôt, comme je m'en rendis compte peu après, une prisonnière. Celle-ci était une grande jeune femme portant une longue capote militaire noire, apparemment taillée pour elle, une jupe-culotte de même couleur et des bottes de cheval ; et, en la voyant ainsi encadrée, je compris que, tout comme moi, elle avait dû s'introduire en ce lieu sans y être invitée. Les trois hommes la traitaient avec rudesse, la poussant si brutalement qu'elle tomba à deux reprises et ne se releva qu'à grand-peine

(ses mains étaient liées derrière son dos). Quelque chose dans son allure me parut familier, mais ce fut seulement quand elle tourna la tête pour parler à l'un de ses ravisseurs (en s'adressant sans doute à lui avec un grand mépris car, pour toute réponse, il lui donna un coup de poing sur la bouche) que je la reconnus. C'était Mrs. Persson, la révolutionnaire dont j'avais fait la connaissance à bord du *Rover,* le dirigeable du capitaine Korzeniowski, et que je croyais être la fille de celui-ci ! Cela ne pouvait être vrai à présent, car cette femme était à peu près du même âge que Korzeniowski. Mais j'en avais assez de spéculer sur les mystères et les paradoxes du Temps – ils commençaient à me devenir familiers, et j'apprenais à les accepter comme on accepte les faits courants de l'existence, sans me poser de questions. Pour le moment, je voyais seulement en Una Persson une femme en danger, à laquelle, par conséquent, il fallait porter secours dans la mesure du possible. J'avais ma carabine entre les mains, des munitions dans mon havresac – et l'avantage que personne ne soupçonnât ma présence. J'attendis la tombée de la nuit et rampai alors hors de ma cachette, en remerciant la Providence que la pleine lune fût masquée par un épais nuage.

Je me dirigeai vers la palissade et constatai qu'elle était très rudimentaire et facile à escalader à condition que le bois ne s'effondrât pas sous mon poids. Je me hissai jusqu'à son sommet et regardai ce qui se passait dans le camp.

C'était une scène d'une extrême barbarie. Una Persson était attachée, bras et jambes écartés, sur une sorte d'échafaud dressé au milieu du campement. En face d'elle, jambes croisées, étaient assis la plupart des membres de la « tribu » – dont beaucoup portaient les marques des diverses maladies à virus dont ils avaient été atteints. Derrière l'échafaud s'élevait une estrade faite d'une grande table de réfectoire sur laquelle était posé un fauteuil en bois sculpté à haut dossier, du style que nos ancêtres victoriens considéraient comme le summum du bon goût « gothique ». Le velours du fauteuil était déchiré et taché en maints endroits, et le bois était recouvert d'un vernis doré mal appliqué. Plusieurs grands feux brûlaient en demi-cercle derrière l'estrade et une fumée grasse s'élevait au-dessus de

celle-ci, tandis que des flammes rougeâtres dansaient comme des diables tout autour et se reflétaient dans le visage couvert de sueur des assistants. Voilà ce que je vis avant de me laisser tomber de l'autre côté de la palissade et de ramper dans l'ombre vers l'un des abris délabrés qui se trouvaient près de moi.

Une sorte de hideux fredonnement sortait maintenant des lèvres des spectateurs, qui se balançaient doucement de droite à gauche en tenant les yeux fixés sur le corps à demi nu d'Una Persson. Celle-ci, loin de se débattre, restait parfaitement immobile dans ses liens, les regardant à son tour avec une expression de mépris et de dégoût intenses. J'admirais son courage comme j'avais déjà eu l'occasion de l'admirer autrefois. Bien peu d'hommes, dans sa situation, auraient montré autant de bravoure.

Puisqu'elle ne semblait pas courir de danger immédiat, j'attendis de voir comment les choses allaient tourner.

D'une cabane plus grande que les autres et située derrière le demi-cercle de feux sortit alors un homme corpulent en grande toilette – un beau chapeau de soie grise posé négligemment sur la tête, le pouce droit enfoncé dans la poche de son gilet, une épingle en diamant piquée dans sa cravate – et qui ressemblait tout à fait à un artiste de music-hall de mon époque. Lentement, d'un air désinvolte, il monta sur l'estrade et s'assit avec beaucoup de suffisance dans son fauteuil doré, pendant que la foule, cessant un moment de fredonner et de se balancer, l'accueillait par une immense acclamation dont je ne pus saisir les paroles.

La voix du nouveau venu était distincte, grêle et pourtant brutale, et, bien que ce fût la voix vulgaire d'un petit boutiquier, elle avait le ton du commandement.

« Loyaux sujets d'East Grinstead, » prononça-t-elle, « l'homme – ou la femme – qui accomplit sa tâche est le bienvenu ici, vous le savez. Mais East Grinstead n'a jamais bien accueilli les étrangers, les chapardeurs, les Juifs ni les fainéants, comme vous ne l'ignorez pas non plus. Nous autres, habitants d'East Grinstead, savons comment traiter ceux-là. Cette intruse, cette espionne que voici, a été prise à rôder aux environs d'East Grinstead, complotant, de toute évidence, quelque mauvais

coup. Il ne fait guère de doute dans mon – dans notre – esprit que c'est une aviatrice ennemie, revenue probablement pour voir comment nous nous débrouillons maintenant que toutes les bombes qu'elle a lancées sur nous ont causé leurs dégâts. Elle a trouvé une communauté prospère – encore couverte de sang, mais non pas terrassée – et prête à tout. Si cette femme en avait eu la moindre occasion, je suis sûr qu'elle serait allée rapporter à ses compatriotes que East Grinstead n'était pas anéanti – qu'il s'en fallait même de beaucoup – et nous aurions pu nous attendre à une nouvelle vague de bombes. Mais » – et sa voix, baissant d'un ton, devint implacable et sinistre, tandis que sur son visage se lisait la jouissance que lui procuraient les souffrances infligées à Una Persson – « elle *ne retournera pas* auprès de ses compatriotes. Et nous allons lui faire voir ce qui attend les aviateurs et les espions étrangers s'ils osent encore s'attaquer à East Grinstead ! »

Il continua sur le même ton et je l'écoutai avec horreur. Se pouvait-il vraiment que cet homme eût servi autrefois derrière un comptoir dans une quelconque petite boutique de village ? Peut-être m'avait-il vendu une once de réglisse ou un paquet de thé. Et ses « sujets », qui grondaient et ricanaient, et que la soif du sang faisait trembler, avaient-ils été d'honnêtes et braves citoyens des comtés du Sud ? Suffisait-il d'aussi peu de temps pour dépouiller des hommes de leur apparente civilisation ? Si jamais je retournais dans mon propre monde, je verrais ces gens-là sous un tout autre jour.

De nouveau, je regardai. Le roi d'East Grinstead s'était levé et quelqu'un lui avait tendu un tison. Sous la lumière du feu, son visage replet et poilu se transformait en un masque de démon tandis qu'il élevait le tison au-dessus de sa tête, les yeux étincelants de cruauté et les lèvres plissées en un rictus bestial.

« *Maintenant,* elle va apprendre qui nous sommes ! » hurla-t-il. Et ses « sujets » se levèrent, les bras tendus en avant, l'encourageant par leurs cris à faire ce qu'il s'apprêtait à faire.

Le tison s'abaissa et s'approcha de la tête d'Una Persson. Celle-ci ne pouvait pas voir ce qui se passait, mais il était évident qu'elle le devinait. Elle fit un effort désespéré pour se

dégager de ses liens, puis ses lèvres se serrèrent et elle ferma les yeux tandis que le tison se rapprochait de ses cheveux.

Sans presque en avoir conscience, j'épaulai ma carabine, visai soigneusement et atteignis le roi d'East Grinstead juste entre les deux yeux. Un étonnement presque comique se lut son visage, et il s'écroula comme une masse devant ses « sujets » frappés de stupeur.

J'agis très vite alors, en bénissant l'entraînement militaire que j'avais reçu.

Tandis que ces visages hideusement ravagés se tournaient vers moi avec une expression d'horreur et de stupéfaction, je courus vers l'échafaud et, à l'aide de mon couteau, libérai Mrs. Persson de ses liens.

Puis, délibérément, j'abattis trois des hommes qui se trouvaient le plus près de moi. L'un d'eux était armé, et je fis signe à Una Persson de ramasser son revolver – ce qu'elle se hâta de faire bien que, manifestement, elle souffrît encore beaucoup.

« Vous êtes encerclés par nos hommes, » déclarai-je, « et tous sont des tireurs d'élite. Le premier d'entre vous qui nous menacera de son arme mourra aussi promptement qu'est mort votre chef à tous. Comme vous pouvez le constater, nous sommes impitoyables. Par contre, si vous restez derrière la palissade et nous laissez franchir la porte sans intervenir, il ne sera plus fait de mal à aucun de vous. »

Plusieurs des assistants firent entendre des grognements de bête, mais ils étaient trop effrayés et désemparés pour faire autre chose. Au moment où nous arrivions à la porte, je me retournai pour leur adresser un discours d'adieu.

« Je peux vous dire que je suis Anglais ! » lançai-je. « Aussi Anglais que vous l'êtes vous-mêmes et originaire de la même région. Et je suis écœuré de ce que je vois ! Ce n'est pas ainsi que des Anglais devraient se conduire. Rappelez-vous les traditions de notre pays et ce qu'elles ont autrefois signifié pour vous. Les champs sont toujours là ; vous avez des réserves et du bétail. Produisez de quoi vous nourrir, élevez vos bêtes, refaites d'East Grinstead le village prospère qu'il était autrefois… » Una Persson posa une main sur mon bras en murmurant : « Le

temps presse. Ils vont bientôt s'apercevoir que nous n'avons pas d'hommes. Ils commencent déjà à les chercher sans en voir aucun. Venez ! Courons vers ma machine. »

Nous sortîmes à reculons en refermant la porte derrière nous. Puis, courbant le dos, nous nous mîmes à courir. Je suivais Una Persson, qui, de toute évidence, savait où elle allait. Nous traversâmes un bois et quelques champs envahis par les mauvaises herbes, puis un autre bois, où nous fîmes halte pour guetter le bruit d'une éventuelle poursuite ; mais nous n'entendîmes rien.

Una Persson reprit sa course haletante jusqu'à ce qu'elle arrivât à un endroit où la forêt devenait moins dense. Alors, elle se pencha au-dessus d'un arbuste et, sans effort apparent, l'arracha, découvrant ainsi du métal étincelant. Elle manœuvra un mécanisme, un bourdonnement se fit entendre et un panneau se souleva.

« Montez, » dit-elle. « Il y a juste assez de place pour nous deux. »

J'obéis. Je me trouvai dans une étroite cabine, entouré d'un assortiment d'appareils que je ne connaissais pas. Mrs. Persson referma le panneau au-dessus de sa tête, puis elle se mit à tourner des boutons et à manipuler des manettes jusqu'à ce qu'une secousse agitât la machine, qui fit entendre un grincement. La jeune femme regarda à travers un dispositif qui ressemblait un peu à un stéréoscope, puis elle tira complètement en arrière un grand levier. Le grincement devint plus aigu, et la machine se mit en mouvement, se dirigeant vers les entrailles mêmes de la terre.

« Quel genre de machine est-ce là ? » demandai-je, rempli d'étonnement.

— « N'en avez-vous donc jamais vue ? » répondit-elle d'un ton désinvolte. « Il s'agit d'une foreuses O'Bean n° 5. C'est à peu près le seul moyen de transport qu'on puisse utiliser de nos jours sans se faire repérer. C'est un moyen lent, mais sûr. » Elle sourit et cessa un instant de manipuler ses commandes pour me tendre la main, en disant : « Je ne vous ai pas encore remercié. Je ne sais pas qui vous êtes, monsieur, mais je vous suis très reconnaissante de ce que vous avez fait. La mission que je suis

venue remplir dans cette région d'Angleterre est d'une importance vitale, et maintenant, grâce à vous, elle a quelques chances de réussir. »

La température s'était considérablement élevée et j'avais l'impression que nous arrivions au cœur même de la planète !

— « Inutile de me remercier, » répondis-je. « Je suis trop heureux d'avoir pu vous être utile. Mon nom est Bastable. Et vous êtes madame Persson, n'est-ce pas ? »

— « Mademoiselle Persson, » rectifia-t-elle. « On vous a donc envoyé me rejoindre pour m'aider en cas de besoin ? »

— « Non, » répliquai-je. « Il s'est simplement trouvé que je passais par là. » Je regrettais maintenant d'avoir laissé échapper que je connaissais son nom, car l'explication de ce fait pouvait se révéler embarrassante. Me rappelant ce que j'avais appris à son sujet quand j'étais à bord du *Rover,* je hasardai une hypothèse. « J'ai vu votre photographie, » dis-je. « Vous avez été actrice, n'est-ce pas ? »

Elle essuya avec un grand mouchoir blanc la transpiration qui coulait sur son visage et répondit en souriant : « Certains pourraient dire que je le suis toujours. »

— « À quelle profondeur sommes-nous ? » demandai-je, commençant à me sentir défaillir.

— « Oh ! à une centaine de pieds, pas davantage ! Le système d'aération ne fonctionne pas bien, et je ne m'y connais pas suffisamment en mécanique pour le régler. Mais je ne pense pas que nous courions un danger pour le moment. »

— « Pour quelle raison vous trouviez-vous à East Grinstead, mademoiselle Persson ? » demandai-je encore.

Les secousses qui agitaient la machine et l'étrange grincement du moteur couvrirent ma voix et, après avoir manœuvré des commandes pour rectifier notre route, Una mit sa main en cornet autour de son oreille pour m'inviter à répéter ma question.

Quand elle l'eut entendue, elle haussa les épaules en réponse : « Ce que je cherchais était tout près de là. Vers la fin des combats, on a tenté d'instaurer un gouvernement central secret. Nous savions que des plans avaient été établis en vue de la construction d'une machine O'Bean qui n'a jamais pu être

terminée. Il en existe une seule de ce type, en Afrique. Les plans vont nous permettre de résoudre un ou deux problèmes qui nous préoccupaient. »

— « En Afrique ! » m'écriai-je. « Vous revenez d'Afrique ? »

— « Oui… Ah ! nous voici arrivés ! » Elle poussa deux leviers en avant, et je sentis la foreuse pencher sur le côté, puis remonter peu à peu à la surface. « Le terrain devait être très argileux, » poursuivit Una Persson. « Nous avons bien marché ! »

Elle coupa les moteurs, jeta un dernier coup d'œil dans le stéréoscope, parut satisfaite de son examen et, se dirigeant vers le panneau, appuya sur un bouton. Le panneau se souleva, laissant entrer l'air frais de la nuit.

« Vous feriez mieux de descendre le premier, » dit-elle.

Je descendis de la machine péniblement, mais avec reconnaissance, et j'attendis un moment que ma vue redevînt plus nette. Le sol, tout autour de nous, était plat et uni. Je pouvais tout juste distinguer les contours de ce qui, au premier abord, me parut être des bâtiments disposés en cercle. Ce lieu me semblait décidément familier. « Où sommes-nous ? » demandai-je à Una Persson.

— « Je crois qu'on appelait autrefois cet endroit *The Oval*[6], » répondit-elle en venant me rejoindre sur l'herbe. « Mais dépêchons-nous, monsieur Bastable, mon aéronef nous attend tout près d'ici. »

Une émotion de ce genre en pareille circonstance était ridicule, j'en conviens ; mais je ne pus réprimer un serrement de cœur à la pensée que nous avions profané l'un des plus fameux terrains de cricket du monde !

[6] The Oval : terrain de cricket situé au sud de Londres.

V

LE DÉBUT D'UNE NOUVELLE CARRIÈRE

L'aéronef d'Una Persson était très différent de ceux que je m'étais habitué à voir dans le monde de 1973. C'était un appareil léger, composé d'une coque en aluminium d'où dépassait une sorte de mât sur lequel était montée une grande hélice à trois pales. La queue était munie d'un gouvernail, de chaque côté duquel étaient disposées deux hélices plus petites. De la coque sortaient aussi deux grands empennages qui, comme les petites hélices, servaient à stabiliser et à diriger l'appareil lorsqu'il était en l'air. Dès que nous fûmes montés dedans, il commença à s'élever en oscillant légèrement, tandis que le moteur faisait entendre un ronronnement à peine perceptible. Ce fut seulement alors que je pensai à m'enquérir de notre destination. Nous volions à une altitude d'environ mille pieds au-dessus des vestiges de Londres. Il ne restait plus un seul bâtiment debout. La ville tout entière avait été anéantie par les bombes ennemies. Le légendaire destin de Carthage n'était rien comparé au sien. Comment un groupe d'êtres humains avait-il pu s'avilir au point d'infliger pareil traitement à un autre ? Je me demandai si c'était à cela que ressemblait Hiroshima après que le *Shan-tien* eut déversé sur elle son chargement de mort. S'il en était ainsi, j'avais un bien gros poids sur la conscience… Mais était-ce bien le cas ? Je commençais à me demander si je ne passais pas d'un rêve à un autre. La réalité n'était-elle pas seulement ce que j'en faisais ? Existait-il vraiment une chose telle que l'« Histoire » ?

« Où allons-nous, mademoiselle Persson ? » demandai-je quand nous eûmes laissé Londres derrière nous.

— « Mon premier arrêt devra être Kerry, où j'ai une base de ravitaillement. »

— « L'Irlande, » dis-je, me rappelant le premier sous-marin que j'avais vu. « J'espérais… »

Je me rendis compte alors que j'avais d'ores et déjà décidé d'accepter la proposition de Korzeniowski. Ce que j'avais vu de mon pays et de l'avilissement de ses habitants me suffisait. Je commençais à comprendre ce qu'avait voulu dire Korzeniowski en affirmant que la mer était le seul milieu « propre » où l'on pût vivre.

— « Oui ? » dit Una Persson en se tournant vers moi. « Je voudrais pouvoir vous emmener avec moi jusqu'au bout. Je vous devrais bien cela, en vérité ! Mais, d'une part, j'ai tout juste assez de carburant pour me transporter moi-même, et un passager de plus rendrait l'entreprise risquée, et par ailleurs, vous n'apprécieriez sans doute pas le genre de vie qu'il vous faudrait mener là où je vais. Je peux vous déposer dans une région moins dangereuse que le sud de l'Angleterre. C'est ce que j'ai de mieux à vous offrir. »

— « Je pensais aller en Écosse, » dis-je. « Aurais-je de meilleures chances de survivre, là-bas ? » J'hésitais à lui révéler ma véritable destination : Korzeniowski n'aurait pas aimé qu'on fît connaître sa base secrète.

Elle répondit en fronçant les sourcils : « La côte du Lancashire est ce que je peux vous suggérer de mieux. Quelque part au-delà de Liverpool. En évitant les grandes villes, comme Glasgow par exemple, vous devriez vous en tirer. Les Highlands ont subi très peu de bombardements et je doute que les maladies infectieuses s'y soient répandues. »

Ainsi donc, je fis mes adieux à Una Persson sur une étendue de marais salants, dans la baie de Morecambe, non loin d'un village appelé Silverdales. L'aube se levait et le spectacle qui se déroulait devant moi faisait un agréable contraste avec celui que j'avais vu peu de temps auparavant. L'air s'emplissait des cris d'oiseaux de mer cherchant leur nourriture ; quelques moutons qui paissaient sur les salines me jetaient des regards méfiants en tondant l'herbe grasse. Au loin s'étendait la mer, vaste, unie, étincelant à la lumière du soleil levant. C'était un réconfortant

tableau de paix rustique – l'image de l'Angleterre que j'aurais voulu voir en débarquant à Douvres. Je fis un signe d'adieu à Mlle Persson, regardai son aéronef s'élever rapidement dans le ciel et disparaître au-dessus de l'océan en direction de l'Irlande, puis je suspendis ma carabine à mon épaule et me mis en marche vers le village.

C'était un assez grand village, constitué de ces belles maisons en pierre qu'on trouve dans la région ; mais il était complètement désert. Ou bien ses habitants avaient fui sous la menace d'une invasion, ou bien la plupart d'entre eux étaient morts de la peste et avaient été enterrés par les survivants, qui s'étaient ensuite prudemment éloignés du foyer de la maladie. Mais il n'y avait trace d'aucune catastrophe de quelque nature que ce fût. Dans l'espoir de trouver de la nourriture, des cartes et autres objets essentiels, je fouillai plusieurs maisons, que je trouvai parfaitement en ordre. Les meubles étaient soigneusement recouverts de housses et toutes les denrées périssables avaient été emportées, mais je finis par découvrir des boîtes de corned-beef ainsi que des bocaux de fruits et de légumes qui, bien que lourds à transporter, me permettraient de subsister pendant quelque temps. J'eus aussi la chance de trouver des cartes routières détaillées du nord de l'Angleterre et de l'Écosse. Après m'être reposé pendant une journée entière à Silverdales en m'accordant le luxe de dormir dans un lit douillet, je partis vers la région des Lacs.

Je constatai bientôt que la vie continuait à un rythme presque normal dans cette partie du monde. Le bétail y est constitué surtout de moutons et de bovins et, bien que les rescapés fussent contraints de vivre dans une misère relative, la guerre avait à peine changé leur mode d'existence. Au lieu d'être considéré avec méfiance ou frayeur comme je l'avais été dans les comtés du Sud, je fus accueilli à bras ouverts par les habitants, qui me donnèrent à manger et me demandèrent toutes les nouvelles que je pouvais rapporter sur ce qui se passait dans le Sud. Je fus heureux de leur dire tout ce que je savais et de mettre en garde ces aimables gens du Nord contre la démence qui s'était emparée des régions proches de Londres. Ils m'apprirent que des conditions semblables existaient aux

environs de Birmingham, de Manchester, de Liverpool et de Leeds, et me conseillèrent d'éviter Carlisle si je le pouvais car, sans être tombés au niveau de barbarie dont j'avais fait l'expérience à East Grinstead, les habitants de cette ville se montraient très envieux et très soupçonneux à l'égard de ceux dont la situation paraissait plus prospère que la leur. De plus, une variante de la maladie connue sous le nom de Champignon du Diable avait commencé à se répandre – ce qui n'améliorait pas leurs dispositions envers les personnes étrangères à la région.

Ainsi prévenu, je poursuivis ma route vers le nord – en me déplaçant avec prudence et en profitant de toute l'hospitalité qui pouvait m'être offerte – tant que dura l'automne, le plus beau sans doute que j'eusse jamais connu. Je voulais à tout prix arriver dans les Iles avant que l'hiver ne s'installât et que la montagne ne devînt infranchissable. J'atteignis bientôt les Grampians, ces majestueux monarques des Highlands occidentaux, et traversai enfin le grand Rannoch Moor pour prendre la direction générale de Fort Williams, qui est situé dans l'ombre du Ben Nevis. Les montagnes étincelaient comme de l'or rouge sous la claire lumière de ce début d'hiver. Il n'existe pas au monde de spectacle comparable à celui-là, et on ne peut penser aux Iles Britanniques comme à un petit pays – ce qu'il est, cependant, par rapport à la plupart des pays du continent – quand on voit s'étendre dans toutes les directions ces Grampians, peuplés uniquement de bêtes couleur fauve des Highlands, de lagopèdes et de faisans, et couler ces rivières sauvages remplies de truites et de saumons.

Je mangeai comme un roi pendant cette partie de mon voyage – la venaison était devenue mon ordinaire – et je fus tenté de renoncer à mon projet d'aller rejoindre Korzeniowski dans les Outer Hebrides pour faire ma vie ici, en m'installant dans quelque petite ferme abandonnée où je pourrais élever des moutons, et en laissant le reste du monde aller à sa perte si bon lui semblait. Mais je savais que les hivers risquaient d'être rigoureux, et j'avais entendu dire que d'anciens clans se reformaient et razziaient le bétail tout comme ils le faisaient dans l'ancien temps, avant que les rêves du prince Charles

Édouard Stuart, ce dandy ivrogne, eussent mis une fin brutale aux coutumes des Highlands.

Je continuai donc ma route en direction de Skye, où j'espérais trouver une sorte de ferry-boat encore en service dans le détroit de Lochalsh. En effet, les habitants de Skye n'avaient pas rompu leurs liens vitaux avec la terre ferme. De petits bateaux à voiles assuraient un commerce régulier avec l'île, et un cuissot de chevreuil me permit de payer mon passage sur l'un d'eux juste au moment où les premières neiges de l'hiver commençaient à tomber de l'immense ciel couleur d'acier.

Mes véritables difficultés commencèrent alors ! Les habitants de Skye ne sont pas désagréables – en fait, je les classai vite parmi les gens les plus sympathiques du monde. Mais ils se montrent souvent taciturnes, et mes questions concernant le lieu où pouvait se trouver un sous-marin appelé *Lola-Montez* tombèrent dans des oreilles polies, mais des oreilles de sourds. Je ne pus recueillir le moindre renseignement. On me donna à manger, on m'abreuva de ce whisky velouté qui est la principale boisson locale, je fus invité à des bals dans tous les coins de l'île (je crois que beaucoup de mères voyaient en moi un parti possible pour leurs filles !) et autorisé à prendre part à tous les travaux qui devaient être exécutés. Ce fut seulement quand j'offris de partir en mer avec les pêcheurs (espérant ainsi repérer le navire de Korzeniowski) que mon aide fut refusée. D'Ardvasar, dans le sud, à Kilmaluag, dans le nord, la même histoire se répéta : nul ne niait que des sous-marins faisaient de temps en temps escale dans les Iles, mais nul non plus ne l'affirmait. Le visage des vieux comme des jeunes, des hommes comme des femmes, prenait une expression bizarre, lointaine, chaque fois que j'abordais le sujet. Les gens souriaient, hochaient la tête, pinçaient les lèvres et regardaient dans le vague, en se hâtant de détourner la conversation. Je commençais à penser que non seulement il y avait au moins une base de ravitaillement dans les Outer Hebrides mais que les insulaires tiraient du ou des navires qui venaient s'y approvisionner une grande partie de leur prospérité – et par conséquent de leur sécurité dans les périodes troublées. Sans doute les habitants de l'île ne se méfiaient-ils

pas de moi, mais ils n'étaient pas disposés à donner des renseignements qui auraient risqué de modifier leur situation. Du moins, c'est ce que je supposais.

Non pas que cela changeât grand-chose pour moi, comme la suite le montrera. Il était évident que quelqu'un avait pris contact avec la base de ravitaillement et donné mon nom et mon signalement, car, un soir, juste après les spectaculaires festivités du Nouvel An, pour lesquelles les habitants des Iles sont réputés à juste titre, j'étais assis sur un siège confortable, devant un feu crépitant, dans une excellente taverne située dans la commune de Uig, occupé à déguster un bon whisky de malt en discutant de questions intéressant la commune, quand la porte de la taverne s'ouvrit. Le vent s'engouffra à l'intérieur, apportant avec lui quelques flocons de neige, jusqu'à ce qu'on lui claquât la porte au nez, et je vis paraître, engoncé dans une lourde veste de cuir, mon vieil ami le capitaine Josef Korzeniowski, qui s'inclina devant moi avec raideur pour m'adresser son salut à la polonaise en claquant les talons, tandis qu'une lueur de gaieté ironique brillait dans son regard intelligent.

Il était manifestement bien connu des habitués de la taverne et fut chaleureusement accueilli par un bon nombre d'entre eux. J'appris plus tard qu'il considérait comme de bonne politique de partager au moins une moitié de son butin avec les insulaires, qui, en échange, lui accordaient leur amitié et leur loyauté. Quand son équipage avait besoin de nouveaux membres, il recrutait ceux-ci à Skye, à Harris, à Lewis, à Uist et dans les îles plus petites, car beaucoup de ces insulaires avaient été des marins professionnels qui – comme me l'apprit Korzeniowski – se classaient parmi les hommes les plus courageux, les plus loyaux et les plus débrouillards du monde, et acceptaient de bonne grâce les dangers et le romanesque de ses activités de pirate !

Nous parlâmes pendant des heures cette nuit-là. Je lui racontai mes aventures et lui confirmai que tout ce qu'il m'avait dit au sujet des conditions de vie que je trouverais dans le Sud était vrai. À son tour, il me décrivit quelques-unes des actions auxquelles il venait de prendre part et me mit au courant de ce qui se passait dans le reste du monde. Le moins qu'on pût dire

était que les choses allaient de mal en pis. L'Europe et la Russie tout entières étaient retombées presque complètement dans la barbarie. La situation n'était guère meilleure en Amérique du Nord. La plupart des pays restés neutres étaient divisés à l'intérieur et ne portaient aucun intérêt aux problèmes internationaux. En Afrique, l'infâme Attila Noir avait incorporé à ce qu'il appelait « son empire » les pays du Moyen-Orient, puis il avait traversé la Méditerranée, revendiqué de vastes portions de l'Europe et conquis la plus grande partie de l'Asie Mineure.

« Le bruit court même qu'il aurait des visées sur l'Angleterre et les États-Unis, » m'apprit Korzeniowski. « Seule la Fédération australo-japonaise pourrait constituer une menace pour ses rêves de conquête, mais celle-ci poursuit une politique de strict isolationnisme et refuse de se laisser impliquer dans des affaires qui ne la concernent pas personnellement. Cette politique lui a épargné les pires conséquences de la guerre, et il n'y a pas de raison pour qu'elle risque de tout perdre en prenant part à ce qu'elle considère comme un conflit entre différentes tribus barbares. Jusqu'à présent, l'Attila Noir n'a pas directement menacé la Fédération australo-japonaise, et, tant qu'il en sera ainsi, celle-ci ne fera rien pour l'arrêter. Les pays africains qui se sont refusés jusqu'ici à faire alliance avec lui sont trop faibles pour lui opposer une résistance et espèrent, en évitant de s'attirer son courroux, le voir continuer à se concentrer sur la conquête de territoires qui, de toute façon, sont d'ores et déjà perdus pour la civilisation. »

— « Mais n'est-il pas d'usage, pour des conquérants tels que lui, de consolider les victoires qu'ils ont facilement remportées avant de tourner leur attention vers des proies plus importantes ? » demandai-je.

Korzeniowski haussa les épaules et alluma sa pipe. Les autres consommateurs avaient quitté depuis longtemps la taverne et nous étions seuls, assis près du feu qui s'éteignait, avec, entre nous, une bouteille de whisky presque vide. « Peut-être son ardeur finira-t-elle par se calmer, » dit-il au bout d'un moment. « C'est ce que la majorité des gens espèrent. Jusqu'à présent, il a fait régner un certain ordre dans les pays qu'il a

conquis – et même une sorte de justice, toute fruste soit-elle, pour ceux qui ont la peau brune, noire ou jaune. Je me suis laissé dire que les Blancs étaient, dans l'ensemble, beaucoup moins bien traités. L'Attila Noir éprouve une haine féroce à l'égard de la race caucasienne, qu'il considère comme la source de tous les maux dont le monde est accablé, bien que (me suis-je laissé dire aussi) il ait à son service quelques ingénieurs blancs. Ceux-ci lui sont sans doute utiles et, de leur côté, ils préfèrent travailler pour lui plutôt que d'être soumis à certaines des affreuses tortures qu'il a imaginées à l'intention d'autres Blancs… En conséquence, ses ressources augmentent. Il possède d'importantes flottes de cuirassés de terre, de dirigeables, de dreadnoughts, qui ne cessent de s'accroître au fur et à mesure qu'il s'empare des appareils de combat restant dans le monde. »

— « Mais quel intérêt pourrait-il avoir à conquérir l'Angleterre ? » demandai-je. « Elle ne possède rien qui puisse lui servir. »

— « Elle ne constitue pour lui qu'une occasion de vengeance, » répondit simplement le capitaine polonais. Puis, après avoir consulté sa montre, il reprit : « Il est grand temps que je rejoigne mon navire. Venez-vous avec moi, Bastable ? »

— « C'est la raison pour laquelle je suis ici, » répondis-je. Je me sentais le cœur lourd en pensant aux conséquences de tout ce que Korzeniowski m'avait appris, mais je m'efforçai de plaisanter. « Quand j'étais enfant, il m'arrivait parfois de rêver d'aventures de ce genre, » dis-je avec un sourire forcé. « Mais, maintenant, le rêve est devenu réalité : je m'apprête à combattre sous la bannière des pirates ! Devrai-je signer le contrat d'engagement avec mon sang ? »

Korzeniowski me donna une petite tape sur l'épaule en répliquant : « On ne vous demandera même pas de porter un toast au Diable, mon vieux – à moins, bien entendu, que vous n'y teniez ! »

J'allai chercher dans ma chambre les quelques effets que je possédais et sortis dans la nuit fraîche aux côtés de mon nouveau commandant.

VI

UN HAVRE DE CIVILISATION

Pendant plus d'un an, je naviguai avec le capitaine Korzeniowski à bord de la *Lola-Montez,* prenant part à des actions qui m'auraient valu la peine de mort dans beaucoup de pays de mon propre monde, menant l'existence rude, dangereuse et souvent inhumaine d'un loup de mer moderne. À mes yeux – sinon à ceux de mes camarades – j'étais devenu un criminel, mais, bien que ma conscience me tourmentât parfois, je dois reconnaître que j'en étais arrivé à apprécier cette vie. Nous partions à la recherche du grand gibier des mers, ne nous attaquant jamais à un bateau sans défense, mais, en vertu de la logique qui avait pris possession de ce monde dévasté et cruel, livrant habituellement bataille à des navires dont les commandants avaient à leur actif autant d'actes de piraterie que nous-mêmes.

Cependant, au fur et à mesure que l'année s'écoulait et que nous écumions les mers (en prenant toujours soin de ne pas porter atteinte aux navires de la Fédération australo-japonaise ni à ceux qui naviguaient sous le pavillon de l'Attila Noir), nous voyions notre butin devenir de plus en plus maigre. Comme les sources de carburant s'épuisaient et que les pièces de rechange commençaient à manquer, les rares navires qui avaient survécu à la guerre disparaissaient peu à peu. Les sentiments que j'éprouvai alors devaient être semblables à ceux d'un chasseur de buffles américain se rendant compte qu'il a exterminé le gibier. Il s'écoulait parfois un mois ou deux sans qu'aucune proie possible se présentât, de sorte qu'en fin de compte nous fûmes placés devant cette alternative : nous exposer au

courroux des Grandes Puissances en attaquant leurs navires ou nous mettre en quête d'un gibier de moindre importance. Ces deux perspectives étaient aussi déplaisantes l'une que l'autre, car nous n'aurions pas tenu longtemps en face des Grandes Puissances et, par ailleurs, l'idée de nous en prendre à des adversaires qui ne fussent pas à notre mesure nous répugnait. La seule autre solution possible était de nous rallier à la marine d'un des petits pays neutres. Il ne faisait aucun doute que nous y serions accueillis avec soulagement car, en tant que pirates, nous étions pour ces pays un constant sujet d'inquiétude et d'irritation, et ils seraient heureux d'avoir de leur côté un navire comme le nôtre – au point que la plupart d'entre eux renonceraient certainement à toute idée de représailles. Mais il nous serait, évidemment, très pénible de devoir nous soumettre à une discipline après avoir goûté la complète liberté des mers… Cependant, tout en faisant des réserves, je fus le premier à donner mon approbation à ce projet et, peu à peu, je gagnai Korzeniowski à ma cause. C'était un marin intelligent et avisé, et il comprenait que le temps de la piraterie était révolu pour lui. Il me confia d'ailleurs qu'il avait eu une autre idée.

« Je pourrais couler la *Lola-Montez* et prendre ma retraite, » me dit-il. « Je sais que je serai accueilli chaleureusement dans les Iles, mais je crains de m'y ennuyer. Savez-vous que j'ai parfois envisagé d'écrire des romans ? J'ai toujours pensé que j'avais en moi la matière d'un ou deux livres. Mais cette idée ne me paraît plus aussi séduisante qu'autrefois – car qui lirait mes romans ? Qui, en fait, les publierait ? Et je ne peux pas dire que je considère avec enthousiasme la perspective d'écrire pour une postérité qui n'existera peut-être même pas !… Non, je crois que vous avez raison, Bastable. Le temps est venu de vivre une nouvelle aventure. Il se trouve encore, en Amérique du Sud et en Indochine, quelques navires d'assez fort tonnage. Il y en a aussi un ou deux en Afrique. J'avais pensé que l'un des pays scandinaves pourrait faire appel à nos services, mais les nouvelles que nous avons reçues hier ont mis fin à cet espoir. »

La vieille, en effet, nous avions appris que les armées de l'Attila Noir avaient atteint le nord de l'Europe et renversé les derniers bastions de la culture occidentale. Au récit du

traitement infligé aux Suédois, aux Danois et aux Norvégiens, j'avais senti mon sang se glacer dans mes veines. Maintenant, des chefs de tribu noirs parcouraient les rues de Stockholm dans les carrosses de la famille royale assassinée, et les habitants d'Oslo, réduits à l'esclavage, étaient contraints par la force de fabriquer les grands générateurs et de construire les usines de produits chimiques dont la Horde Noire avait besoin pour continuer la guerre. À Copenhague, personne n'avait été réduit en esclavage, car, la ville ayant subi un siège massif, il n'en restait plus que des ruines fumantes.

Après avoir médité un moment sur ces sinistres événements, Korzeniowski reprit : « L'autre raison qui me retient de me retirer dans les Iles, c'est, naturellement, la rumeur selon laquelle l'Attila Noir se préparerait à envahir la Grande-Bretagne. S'il mettait ce projet à exécution, d'un moment à l'autre les Highlands et les Iles seraient menacées. »

— « Je me refuse à croire à cette éventualité, » répondis-je, « mais si, par malheur, ce que vous envisagez se produisait, je préconiserais de lui livrer une sorte de guérilla. Tôt ou tard, bien entendu, nous serions vaincus, mais, du moins, nous aurions tenté quelque chose… »

Korzeniowski sourit. « Je ne professe aucun loyalisme spécial envers la Grande-Bretagne, Bastable, » dit-il doucement. « Qu'est-ce qui peut vous faire croire que je donnerais mon approbation à ce projet ? »

Je restai un instant interloqué. Puis le sourire du Polonais s'élargit, et il reprit : « Mais je la donnerais, bien sûr ! Les Écossais se sont montrés bons envers moi. Dans la mesure où je peux prétendre avoir une patrie, désormais, c'est dans les Outer Hebrides qu'elle se trouve. Cependant, j'ai l'impression que la conquête de la Grande-Bretagne par les Noirs serait uniquement symbolique. Cicero Hood a de plus hautes visées. »

Le général Cicero Hood (pour employer le nom qu'il se donnait lui-même) était le génie militaire plus connu sous le pseudonyme d'Attila Noir. Nous avions entendu dire qu'il n'était pas du tout africain, mais était né dans l'Arkansas et était fils d'une esclave. On pouvait logiquement penser que, si son principal mobile en attaquant les pays occidentaux était

d'exercer une vengeance sur la race blanche pour les prétendus torts que celle-ci avait causés à lui-même et à son peuple, il aurait pour premier objectif les États-Unis d'Amérique (bien que le mot « unis » n'eût plus beaucoup de sens désormais) !

Je fis quelques commentaires sur le monumental égocentrisme du personnage, ajoutant que son homonyme lui-même avait obéi à des mobiles plus nobles qu'une simple vengeance en lâchant ses Huns à travers le monde.

« C'est vrai, » reconnut Korzeniowski, « mais il y a chez Hood quelque chose de messianique. Il s'est lancé dans ce qu'il considère comme une *jehad* religieuse contre ceux qui ont asservi son peuple. Nous avons eu des chefs comme lui en Pologne. Je suppose qu'étant Anglais vous ne pouvez comprendre de tels sentiments, mais il me semble que je les comprends, moi. D'ailleurs, quelle que soit votre opinion sur son caractère (et, à vrai dire, nous en savons bien peu à ce sujet), vous ne pouvez manquer de reconnaître qu'il a du génie. En premier lieu, il a réussi à mettre d'accord un grand nombre de pays et de tribus disparates qu'il a enflammés de ses idéaux, puis il s'est employé, avec une rapidité et uns habileté étonnantes, à transformer ces idéaux en réalités. »

Je répondis que je ne doutais pas des capacités de Hood en tant que stratège, pas plus, à vrai dire, que de son intelligence. Mais je considérais – ajoutai-je – qu'il avait mis un don précieux au service d'une ambition mauvaise.

— « Mais c'est que vous n'êtes pas un Noir, Bastable ! » se contenta de répliquer Korzeniowski.

Je ne compris pas bien la raison de cette remarque, mais, n'ayant plus rien à dire sur le sujet, je l'abandonnai.

Ce fut donc sans doute par une ironie du sort qu'environ deux mois plus tard, après avoir pris contact avec un certain nombre d'« employeurs » éventuels, nous mîmes le cap sur le Bantoustan dans l'intention de rallier la marine de ce pays.

Le Bantoustan avait été plus connu, dans mon propre monde, sous le nom d'Afrique du Sud. C'était l'une des premières colonies à avoir demandé son indépendance au cours de ces années d'avant-guerre où les inventions de O'Bean avaient délivré le monde de la pauvreté et de l'ignorance. Sous

la conduite d'un jeune politicien d'origine indienne nommé Gandhi, le Bantoustan avait réussi à négocier son retrait pacifique de l'Empire britannique de telle façon que celui-ci s'était à peine rendu compte de ce qui se passait. Naturellement, les hommes d'État anglais, hollandais et américains n'avaient pas renoncé facilement aux grandes richesses du Bantoustan – notamment à ses diamants et à son or – mais Gandhi avait réussi à les apaiser en leur offrant d'importants intérêts dans les mines sans qu'ils eussent à investir de capitaux. Comme la plupart des compagnies étaient nationalisées, lors des élections les actionnaires avaient tous donné leur approbation aux projets de Gandhi. Puis la guerre avait éclaté et, par la suite, il était devenu inutile de payer des dividendes aux morts ou aux disparus ! Le Bantoustan avait beaucoup prospéré pendant et après la guerre et était en passe de tenir un grand rôle dans le jeu politique de l'après-guerre. En consolidant sa puissance militaire, en signant avec le général Hood des pactes qui lui assuraient, à très bas prix, un important approvisionnement en denrées alimentaires et en minerais, le président Gandhi avait garanti sa neutralité. Le Bantoustan était sans doute l'un des petits pays les plus stables et les plus sûrs du monde et, puisqu'il faisait appel à notre navire et à notre expérience, il était évident que nous devions le choisir de préférence à tout autre. De plus, on nous avait assurés que nous n'y trouverions aucune stupide discrimination raciale. Les races noire, brune et blanche y coexistaient en bonne harmonie – ce qui faisait de ce pays un modèle pour le reste du monde. Les seules réserves que je pouvais faire concernaient le système politique en vigueur là-bas. Le Bantoustan était une république, mais une république fondée sur les théories d'un visionnaire et archi-socialiste allemand appelé Karl Marx. Cet homme qui, en fait, avait passé une grande partie de sa vie dans une Angleterre tolérante, avait rendu le nom de « radical » synonyme de celui de « tory », et, personnellement, je considérais ses idées comme pour le moins chimériques, et peut-être même moralement et socialement dangereuses. Je doutais que ces théories pussent être mises en pratique dans aucune société, et je m'attendais à en avoir la preuve aussitôt que nous atteindrions Le Cap.

Nous arrivâmes au Cap le 14 septembre 1906 et fûmes frappés de voir non seulement une flotte composée de navires de surface et de sous-marins en bon état mais aussi un grand nombre de chantiers de construction travaillant à plein rendement. Pour la première fois, j'eus l'occasion de me rendre compte de ce que pouvait être le monde dé O'Bean avant la guerre. Le Cap était une grande ville très propre aux magnifiques constructions. Dans ses rues circulaient de nombreuses voitures électriques et s'entrecroisaient des lignes de monorails, et, au-dessus d'elles, le ciel était rempli d'aéronefs et de majestueux dirigeables à usage commercial ou militaire.

Des gens de toutes races, bien vêtus et bien nourris, flânaient sous de larges arcades, et le Londres que j'avais visité en quelque autre 1973 semblait aussi arriéré par rapport à cette ville que mon propre Londres m'avait paru l'être en comparaison avec ce Londres-là.

Tout à coup, je me sentais indifférent aux théories politiques sur lesquelles s'appuyait le gouvernement du Bantoustan, car il était évident que cela n'avait guère d'importance tant le pays était prospère et ses habitants satisfaits. Nous n'éprouvâmes pas de difficultés à communiquer avec nos nouveaux collègues, car, bien que la langue officielle fût le bantou, tous parlaient l'anglais et beaucoup connaissaient aussi le taal, qui est une sorte de patois dérivé du hollandais. Ici, il n'y avait pas eu de guerre ; en conséquence, les colons anglais et hollandais ne ressentaient pas d'amertume les uns envers les autres et avaient même fait alliance entre eux bien avant l'accession au pouvoir du président Gandhi. En voyant ce qu'était devenue l'Afrique du Sud, j'avais envie de pleurer sur le sort du reste du monde. Que n'avait-il suivi cet exemple ! Je me sentais prêt à servir ce pays pendant le reste de ma vie, et à lui offrir mon loyalisme comme je l'avais offert autrefois à l'Angleterre.

Le président Gandhi vint nous accueillir personnellement. C'était un petit homme encore jeune, qui avait un peu l'air d'un gnome, mais dont le sourire était enjoué et communicatif. Au cours des dernières années, il avait consacré une grande part de

son énergie à attirer au Bantoustan ce qui restait d'Occidentaux expérimentés et doués de talent. Il rêvait d'un monde sain et paisible dans lequel pourrait se développer l'élite de l'humanité. Son plus vif regret était de devoir conserver une position militaire solide (et, par suite – à son avis – de gaspiller des ressources) pour se protéger contre d'éventuelles attaques de l'extérieur. Mais il s'en tirait avec beaucoup de grâce et voyait là (ainsi qu'il nous le dit au cours du dîner intime auquel il nous convia, Korzeniowski et moi) une occasion de donner l'exemple à des hommes tels que Cicero Hood.

« Peut-être commencera-t-il à comprendre que ses ambitions sont ruineuses et qu'il ferait mieux d'employer ses talents à rendre le monde meilleur et à en faire un lieu où toutes les races pourraient vivre sur un pied d'égalité, en paix les unes avec les autres, » nous dit-il.

Je ne suis pas certain que, si on m'avait exposé ces idées dans mon propre monde, j'aurais été complètement d'accord avec le président Gandhi. Mais la preuve que celui-ci voyait juste se trouvait tout autour de nous. O'Bean avait cru que la prospérité matérielle suffirait à supprimer les conflits et à apaiser les craintes, mais Gandhi avait montré qu'il fallait en plus une nette compréhension des besoins les plus subtils des hommes – qu'un exemple moral devait être donné, qu'une vie morale sans compromis devait être menée – que l'hypocrisie, même inconsciente, des dirigeants d'un pays conduisait la population au cynisme et à la violence. Sans recourir à la ruse, sans chercher à tromper ceux qu'il représentait, le président Gandhi avait posé au Bantoustan les bases d'un bonheur durable.

— « C'est, en vérité, un havre de civilisation que vous avez là, » dit le capitaine Korzeniowski d'un ton approbateur, tandis qu'assis sous une large véranda dominant la grande ville du Cap nous dégustions un délicieux vin du pays en fumant d'excellents cigares, eux aussi de production locale. « Mais vous possédez tant de richesses ! Croyez-vous pouvoir défendre votre pays contre ceux qui chercheraient à s'en emparer ? »

Alors, le petit Indien nous jeta, à Korzeniowski et à moi, un coup d'œil timide, presque gêné. Puis il se mit à tripoter sa

cravate en regardant fixement le toit des maisons voisines, et répondit au bout d'un moment, avec une nuance de tristesse dans la voix : « C'est là quelque chose dont je voulais vous parler plus tard. Vous savez, je suppose, que le Bantoustan n'a jamais versé le sang au nom de ses idéaux ? »

— « Nous le savons, en effet, » affirmai-je avec emphase.

— « Jamais il ne le fera, » déclara le président Gandhi. « En aucun cas je ne voudrais être responsable de la mort ne serait-ce que d'un seul homme. »

— « Excepté si votre pays était attaqué », répliquai-je. « Dans ce cas, vous seriez contraint de le défendre. Ce serait différent. »

Mais le président Gandhi secoua négativement la tête en disant : « Vous venez, messieurs, de vous engager dans une marine qui existe pour une seule raison : elle n'est utile que dans la mesure où elle réussit à dissuader ceux que nous redoutons d'envahir notre pays. C'est un épouvantail coûteux et impressionnant, mais, tant que je dirigerai ce pays, il ne fera pas plus de mal que n'importe quel épouvantail dressé par un fermier pour tenir les oiseaux à l'écart de son champ. Si jamais nous sommes envahis, il vous appartiendra de prendre à bord de votre navire autant de personnes qu'il en pourra contenir et de les conduire en un lieu où elles seront aussi en sécurité que possible. C'est là un secret que je vous confie en vous demandant de bien le garder. Je l'ai fait connaître à tous mes autres officiers en leur adressant la même prière. »

L'énormité du risque que courait le président Gandhi en nous révélant ce secret me laissa pantois. Je ne répondis rien.

Korzeniowski fronça les sourcils et médita soigneusement les paroles qu'il venait d'entendre avant de répondre : « C'est un lourd fardeau que vous avez placé sur nos épaules, monsieur le président ! »

— « J'aurais souhaité ne pas avoir eu à le faire, capitaine Korzeniowski. »

— « Il suffirait d'un traître… » Le Polonais n'acheva pas sa phrase.

— « En effet, » approuva Gandhi avec un hochement de tête, « il suffirait d'un seul traître pour que nous soyons attaqués et

écrasés en quelques heures. Mais je fonde mes espoirs sur autre chose, capitaine Korzeniowski. Les êtres tels que le général Hood ne peuvent croire au pacifisme. Si un traître allait le trouver pour lui révéler la vérité, il y aurait de grandes chances pour qu'il ne la crût pas. » Il sourit comme un enfant joyeux avant de poursuivre : « Vous connaissez la technique japonaise de combat qu'on nomme le jiu-jitsu et qui consiste à utiliser contre lui la violence de l'adversaire ? C'est ce que je m'efforce de faire avec le général Hood. Les hommes violents ne croient qu'à des concepts tels que « faiblesse » et « lâcheté ». Leur âme est si profondément cynique, leurs propres croyances insensées sont tellement enracinées en eux qu'ils sont incapables de saisir le sens du mot « pacifisme ». Supposons que vous soyez un espion envoyé par le général Hood pour vous renseigner sur mes projets. Supposons que vous alliez maintenant le retrouver et lui disiez : « Général, le président Gandhi possède une armée importante et bien équipée, une flotte aérienne et une marine bien entraînées, mais il n'a pas l'intention d'y faire appel au cas où vous l'attaqueriez. » Que ferait le général Hood ? Certainement, il se moquerait de vous et, si vous insistiez, il vous ferait sans doute enfermer ou exécuter comme des fous dont il ne pourrait plus utiliser les services. » Avec un sourire plus large encore, le président Gandhi ajouta : « Il est moins dangereux que ne le pensent la plupart des politiciens de vivre selon des principes moraux élevés ! »

Sur ce, l'audience étant terminée, le président nous souhaita bonne chance pour aborder notre nouvelle vie, et nous quittâmes sa résidence dans un état de trouble extrême.

Ce fut seulement en franchissant la passerelle pour monter à bord de notre navire et en voyant les quelque cent bâtiments du même genre groupés autour de lui que Korzeniowski, hochant la tête d'un air méditatif, me demanda avec un petit rire :

« Eh bien, Bastable, quelle impression cela vous fait-il d'être une partie de l'un des épouvantails les plus coûteux que le monde ait jamais connus ? »

VII

UNE LÉGENDE EN CHAIR ET EN OS

Une paisible année s'écoula au Bantoustan – paisible pour nous seulement, d'ailleurs, car des rapports continuaient à nous parvenir sur les conquêtes toujours plus étendues de l'Attila Noir. Nous apprîmes que son drapeau flottait sur les ruines de Londres et qu'il avait laissé sur place une armée symbolique, mais n'avait rencontré aucune véritable résistance et semblait, ainsi que nous l'avions prévu, se contenter (comme les Romains avant lui) de revendiquer les Iles Britanniques comme une partie de son nouvel empire, sans prétendre – en ce moment du moins – à aucun droit particulier sur le pays. Nos amis des Outer Hebrides seraient donc en sécurité pendant quelque temps encore. Nos tâches les plus dures consistaient à participer, de temps en temps, à des manœuvres navales, ou à escorter des cargos le long des côtes africaines. L'équipage de ces bateaux était constitué uniquement de Noirs et nous voyions rarement la terre, car il était conseillé aux Blancs de ne pas se montrer, bien que Hood sût parfaitement qu'ils n'étaient pas l'objet d'une discrimination raciale au Bantoustan.

Nous avions beaucoup de loisirs et nous les occupions à visiter le magnifique pays du président Gandhi. D'importantes réserves de gibier avaient été installées dans le veldt et la jungle, et des aéronefs silencieux amenaient constamment d'autres bêtes, de sorte qu'on pouvait observer toutes les formes de la vie sauvage sans troubler celle-ci. On né pratiquait pas la chasse au Bantoustan, et les lions, les éléphants, les zèbres, les antilopes, les gnous et les rhinocéros pouvaient se promener sans être attaqués par l'homme. Je ne pouvais m'empêcher parfois de

comparer ce pays au Paradis terrestre, où l'homme et les animaux avaient vécu côte à côte en bonne harmonie. Ailleurs, on voyait des fermes modèles et des mines exploitées uniquement à l'aide d'un outillage automatique, qui apportaient leur contribution à la prospérité de la nation et, en fin de compte, à la dignité de sa population. Des usines de transformation – aussi bien pour les denrées alimentaires que pour les minerais – s'élevaient à proximité de la côte, où les articles d'alimentation, en particulier, étaient entreposés. Le Bantoustan en avait en quantité suffisante pour faire face largement à ses propres besoins, et le surplus était mis en réserve ou vendu à bas pris aux pays plus pauvres. Je m'étais étonné de voir des denrées alimentaires en aussi grand nombre conservées dans des dépôts, jusqu'au jour où le président Gandhi réunit une partie de ses officiers – au nombre desquels je me trouvais – pour leur faire part d'un projet qu'il formait depuis quelque temps.

« Partout dans le monde, » nous dit-il, « des hommes sont réduits à l'état de bêtes sauvages. Ils sont devenus des brutes, mais la faute ne leur en incombe pas. S'ils sont devenus des brutes, c'est parce qu'ils ont faim et qu'ils vivent dans la terreur. C'est pourquoi, depuis quelques années, je mets de côté une certaine quantité de vivres, et aussi des médicaments – notamment des sérums que mes chimistes ont mis au point pour enrayer les diverses maladies épidémiques qui continuent à se propager en Europe et dans certaines parties de l'Afrique. Vous savez tous que notre flotte a pour tâche d'assurer la sécurité du Bantoustan, mais il me paraît injuste de gaspiller tant de potentiel, et je vais vous dire maintenant quel est mon dessein. »

Il s'interrompit un instant pour nous regarder en souriant, de ce sourire à la fois timide et engageant qui l'avait rendu célèbre, puis il reprit : « Je n'exige pas que vous le fassiez vôtre. Je ne demande que des volontaires, car la réalisation de ce dessein comporte un risque. Je veux faire parvenir cette nourriture et ces médicaments aux pays qui en ont le plus grand besoin. Vous, monsieur Bastable, qui avez vu – et nous avez raconté – ce qui se passe dans le sud de l'Angleterre, ne pensez-

vous pas que ces ressources contribueraient à améliorer les conditions de vie dans cette région ? »

— « Je crois que si, monsieur, » répondis-je avec un signe de tête approbatif.

— « Et vous, monsieur Caponi ? » reprit le président. Il s'adressait au jeune Sicilien fougueux et idéaliste qui s'était distingué en sauvant, presque seul, les survivants de Chicago des violents incendies qui avaient ravagé la ville, se jetant dans le brasier à plusieurs reprises, au péril de sa vie, pour porter secours à ceux qui s'y trouvaient. « Vous m'avez dit que vos compatriotes en étaient revenus à leurs anciennes coutumes de vendetta et se livraient même parfois au cannibalisme. Vous voudriez voir changer tout cela, n'est-ce pas ? »

Caponi, le regard étincelant, fit un signe de tête affirmatif. « Confiez-moi ces réserves, président ! » s'écria-t-il, « et, dès demain, je les transporterai en Sicile ! »

La plupart des commandants de navires firent écho aux paroles du capitaine Caponi, et le président Gandhi se montra fort satisfait de leurs réactions.

— « J'ai encore quelques problèmes à résoudre avant de mettre ce projet à exécution, » dit-il, « mais je pense que nous pourrons commencer à embarquer les vivres et les médicaments vers la fin du mois. D'ici là, je dois vous avertir, messieurs, que le général Hood est attendu au Bantoustan en visite officielle. »

Cette nouvelle fut accueillie avec consternation par la plupart d'entre nous, et avec un dégoût non dissimulé par quelques-uns, dont Caponi, qui n'était pas homme à cacher ses sentiments. Il dit tout haut ce que beaucoup parmi nous – surtout les Blancs – se retenaient d'exprimer :

— « Cet homme est un meurtrier des foules ! Un pillard sanguinaire ! Un dément ! Beaucoup de nos parents ou de nos amis ont été massacrés par ses sbires ! En vérité, je me suis juré de le tuer, si jamais l'occasion m'en était donnée… Oui, de le tuer de mes propres mains ! »

Le petit président fixa le plancher d'un air gêné, en disant : « J'espère que vous ne vous laisserez pas aller à cette tentation, capitaine Caponi, alors que le général Hood sera mon hôte dans ce pays… »

— « Votre hôte ! » rugit Caponi en se frappant le front de la main. « Votre *hôte ! »* Il laissa échapper un flot de jurons siciliens dont, personnellement, je fus heureux de ne pas comprendre la signification – bien que le ton sur lequel ils étaient lancés fût assez explicite.

Le président Gandhi le laissa continuer pendant quelques moments avant de l'interrompre en demandant avec douceur : « Ne vaudrait-il pas mieux, *capitano,* voir cet homme ici en hôte plutôt qu'en conquérant ? En parlant avec lui, j'espère réussir à l'influencer, à l'amener à mettre fin à cette guerre insensée, à cette vendetta exercée contre la race blanche, dont ne peuvent sortir que plus de violence, plus de terreur, plus de malheurs encore… »

Caponi étendit les mains et son visage aux traits un peu lourds prit une expression presque compatissante. « Vous croyez qu'il vous écoutera, président ? » demanda-t-il. « Mais il est impossible de faire entendre raison à un tel homme ! Je sais, pour mon malheur, combien une vendetta peut être destructrice, mais l'Attila Noir est un fou, une bête sauvage, un meurtrier dément et féroce, un tortionnaire de femmes et d'enfants. Oh ! monsieur ! vous êtes trop candide !… »

Le président Gandhi fronça les sourcils, se mordit la lèvre et répondit avec un soupir : « Non, j'espère ne pas l'être. Je connais tous les arguments et je comprends ce que vous pouvez ressentir, mais je dois obéir à ma conscience. Je dois m'efforcer de raisonner le général Hood. »

Le capitaine Caponi détourna la tête en répliquant : « Très bien : raisonnez-le et voyez ce que cela donnera. Peut-on raisonner un vent déchaîné ? Peut-on raisonner un buffle solitaire ? Raisonnez-le, président, et priez pour la sauvegarde de votre pays ! » Sur ces mots, il sortit en toute hâte.

Deux ou trois autres officiers marmonnèrent des paroles qui faisaient écho à celles de Caponi. Tous, nous aimions le président Gandhi, mais nous avions tous le sentiment que ses espoirs étaient mal fondés.

Au bout d'un moment, il dit : « Eh bien, messieurs, j'espère que quelques-uns d'entre vous accepteront de prendre part au banquet que j'ai l'intention de donner en l'honneur du général

Hood. Si vos voix viennent se joindre à la mienne, vous aurez du moins, comme moi, conscience d'avoir fait votre possible… »

Il nous congédia alors et nous partîmes tous le cœur lourd, en faisant des suppositions variées sur ce que pouvait être le général Hood en chair et en os, et en nous demandant quelles seraient nos réactions quand nous le verrions – du moins pour ceux d'entre nous qui seraient appelés à le voir.

Pour ma part, j'éprouvais des sentiments mitigés. Après tout, ce n'était pas tous les jours qu'on avait l'occasion de souper avec un personnage légendaire, un tyran de renommée mondiale que l'Histoire mettrait au même rang que Genghis Kan ou Alexandre le Grand. J'étais donc décidé à accepter l'invitation du président. D'ailleurs, l'existence que je menais au Bantoustan commençait à m'ennuyer un peu. J'étais, d'abord et avant tout, un soldat, un homme d'action habitué à une certaine manière de vivre, et non, par nature, un contemplatif, ni même un intellectuel. La visite général Hood aurait, du moins, pour effet de me distraire de cet ennui.

Une semaine plus tard, l'armada aérienne noire planait dans le ciel du Cap. Vingt à trente vaisseaux de belle taille, attachés à des pylônes érigés pour la circonstance, se balançaient doucement au vent chaud de l'ouest, chacun arborant l'emblème du Nouvel Ashanti (comme l'Attila Noir appelait son « Empire »), qui représentait un lion noir rampant et montrant les dents dans un cercle écarlate. Hood se prétendait le descendant du célèbre Quacoo Duah, qui avait été roi d'Ashanti vers 1860, et c'était sur la Côte-de-l'Or qu'il avait commencé à constituer son armée, n'ayant avec lui, au début, qu'une poignée de nationalistes ashanti et fanti qui s'étaient juré de renverser le premier gouvernement indigène d'Ashantiland (nom donné à ce pays après l'indépendance). Bien que la Horde Noire fût constituée de représentants de tous les peuples africains, aussi bien que d'autres venus de plus loin, elle avait conservé le nom d'Ashanti – tout comme l'Empire romain avait conservé son nom même lorsqu'il n'avait plus eu que de rares et vagues rapports avec Rome. De plus, le peuple ashanti était respecté

sur tout le territoire africain, aussi, comme Hood se prétendait le descendant direct de Quacoo Duah, lui convenait-il de garder ce nom.

Beaucoup de ceux qui avaient déclaré ne rien vouloir connaître de la visite de Hood furent entraînés, bon gré mal gré, dans les rues ou sur les balcons pour assister à l'atterrissage du vaisseau commandant (diplomatiquement appelé le *Chaka),* amenant Cicero Hood et sa suite, et qui planait juste au-dessus de la formation principale. Pour la première fois, nous pûmes voir la fameuse Garde Léonine de Hood – composée d'énormes guerriers magnifiquement bâtis, à la peau d'ébène, au beau et fier visage, venus de toutes les tribus d'Afrique. Sur leur tête était posé un casque d'acier d'où sortaient de grandes plumes d'autruche teintes en rouge écarlate et en orange. De leurs épaules pendaient de courtes capes faites avec les crinières et les peaux de lions mâles. Ils portaient des blouses courtes et sans manches, couleur bleu de nuit, comme celles des zouaves français, garnies de galons dorés et argentés, et des pantalons de cheval assortis. Leurs pieds étaient chaussés de hautes bottes de cuir étincelant, et chaque homme portait deux armes, symboles de l'Ancienne et de la Nouvelle Afrique – une carabine moderne sur l'épaule et une lance à longue hampe et à large lame dans la main droite. Debout dans les vaisseaux découverts, parfaitement immobiles, le visage impassible, ils étaient indubitablement les plus majestueux soldats du monde. Leurs vaisseaux formaient un cercle parfait autour de celui du général Hood – un aéronef peint de splendides couleurs et arborant le drapeau noir et écarlate de l'Empire de l'Attila Noir. De l'endroit où je me tenais, sur le toit de mon immeuble (et où beaucoup de mes collègues, dont Korzeniowski, se trouvaient avec moi), je pouvais voir deux personnes dans l'aéronef, mais j'étais trop loin pour distinguer leurs traits. Cependant, il me semblait que l'un des deux occupants était blanc !

Après avoir atterri, Hood et la Garde Léonine montèrent dans des véhicules électriques découverts, et une longue procession se forma à travers les rues du Cap, où elle fut accueillie avec un surprenant enthousiasme par beaucoup de citoyens (dont la plupart, je dois le reconnaître, étaient des

Noirs). Mais, ne pouvant pas voir grand-chose de mon poste d'observation, je descendis au bar situé en bas de l'immeuble et où plusieurs autres officiers étaient venus s'installer après avoir assisté au spectacle dans la rue. Malgré eux, quelques officiers blancs et beaucoup de noirs laissaient paraître une certaine admiration, car on ne pouvait nier la perfection avec laquelle l'atterrissage de Hood avait été organisé. Un officier que je connaissais un peu et qui avait été à la tête d'une armée de terre aux Indes avant de se rallier à l'armée du Bantoustan (son nom, je m'en souviens, était Laurence), commanda un brandy corsé et l'avala d'un seul trait avant de se tourner vers moi pour dire, d'un ton où se mêlaient l'étonnement et la crainte : « Savez-vous, Bastable, que ce type trimbale à sa suite une femme blanche ? C'est cocasse, hein ?

Le dégoût qu'il éprouve pour nous ne doit pas s'étendre aux femelles de l'espèce ! Qu'est-ce que vous en pensez ? »

Une autre de mes connaissances – un nommé Horion, qui avait servi dans la marine de la Sierra Leone avant l'annexion de ce pays par Hood – répondit sèchement : « Au vainqueur les dépouilles, mon vieux ! » Son visage bistré avait une expression ironique et, d'un clin d'œil amusé, il me fit remarquer l'air gêné de Laurence.

— « Euh !... je veux dire... » commença celui-ci, se rendant compte de son impair. « Ce n'est pas que je pense... »

— « C'est seulement que vous croyez... » l'interrompit Horton en riant. Il se retourna et commanda un autre verre pour Laurence avant de poursuivre : « Vous croyez que Hood a pris une maîtresse blanche en manière de défi ou pour faire un geste spectaculaire. Mais peut-être la trouve-t-il si séduisante que peu lui importe sa couleur ! J'ai entendu parler d'Européens qui sont tombés amoureux de femmes africaines. Pas vous ? »

Laurence tenta de se rattraper par une réponse pertinente. « Mais ces Européens-là n'affichaient pas une violente aversion à l'égard des Noirs, Horton, » fit-il remarquer. « Je veux dire... C'est en complète contradiction avec l'opinion que Hood a de nous, les Blancs, qu'il considère comme d'horribles et répugnants démons ! »

— « Peut-être préfère-t-il le Diable, qu'il connaît ! » dit Horton en souriant.

Un lieutenant, dont la carrière avait commencé dans la marine russe et qui s'appelait quelque chose comme Kuriyenko, intervint en disant : « Je dois avouer que cela ne me déplairait pas du tout de faire connaissance avec elle. Quelle beauté ! C'est, je crois bien, la plus ravissante créature que j'aie jamais vue. On ne peut que souhaiter bonne chance à Hood ! »

La conversation continua sur ce ton jusqu'au moment où ceux d'entre nous qui avaient accepté l'invitation au banquet allèrent se préparer. Korzeniowski, moi-même et quelques autres partîmes ensemble. Vêtus de l'uniforme de cérémonie blanc, tout simple, de la marine bantoue, nous nous mîmes en route vers le palais dans un grand véhicule électrique ressemblant un peu à un char à bancs. Accueillis en bas des marches, nous fûmes conduits dans la vaste salle où se réunissaient habituellement les représentants élus de la population bantoue. De longues tables avaient été dressées et, devant chaque siège, étaient disposés une assiette et un couvert d'or et d'argent. Nous avions le privilège (si tel est le mot qui convient) d'être placés à la table du président – ce qui nous donnerait l'occasion d'observer de tout près le fameux général Cicero Hood.

Quand chacun eut trouvé le siège qu'il devait occuper, le président Gandhi, le général Hood et la compagne de celui-ci entrèrent par une porte située au fond de la salle et allèrent prendre leurs places à table.

Je crois que j'avais appris à me dominer suffisamment pour ne pas laisser paraître ma stupéfaction en reconnaissant la femme dont la main était maintenant posée sur le bras du despote qui s'était rendu maître de la plus grande partie de l'Afrique et de l'Europe tout entière. Nos regards se croisèrent et elle montra, par l'ombre d'un sourire, qu'elle m'avait reconnu, avant de tourner la tête pour s'adresser à Hood. C'était Una Persson ! Je comprenais maintenant pourquoi elle avait voulu retourner si vite en Afrique et pourquoi elle ne tenait pas à m'emmener avec elle ! Avait-elle déjà alors une liaison avec l'Attila Noir ?

Ce dernier ne ressemblait pas à l'image que je m'étais faite de lui. Il était aussi grand que les membres de sa Garde Léonine, mais assez mince, et il y avait dans tous ses mouvements ce que je ne peux décrire que comme une sorte de grâce maladroite. Il portait une tenue de soirée très bien coupée, sans aucune décoration. Je m'attendais à voir un généralissime au regard farouche, alors que je me trouvais en présence d'un homme d'âge moyen ayant l'allure distinguée d'un diplomate de haut rang. Ses cheveux et sa barbe grisonnaient légèrement, et dans ses grands yeux noirs il y avait une douceur qui ne pouvait qu'être feinte. Malgré moi, en le voyant, je pensai à une sorte d'Abraham Lincoln noir !

Le président Gandhi était rayonnant. Il semblait avoir eu avec le général Hood une conversation qui s'était révélée satisfaisante pour lui. Le petit Indien portait, comme à son habitude, un costume en coton léger d'une coupe qu'il appelait « à la Bombay ». Ses deux compagnons et lui prirent place à table, et nous, qui étions restés debout pour les attendre, fîmes de même. Le repas commença dans un silence assez pénible, mais peu à peu l'atmosphère se détendit. Le général Hood devisait aimablement avec le président Gandhi et ses adjoints ainsi qu'avec Una Persson. Je saisis quelques bribes de leur conversation – suffisamment pour comprendre que c'étaient là ces banalités polies qu'échangent les politiciens en pareille circonstance. Par souci des convenances, je m'efforçai de ne pas regarder Una Persson pendant le souper et m'entretins avec ma voisine de gauche, que semblait hanter le projet d'élever, en Afrique, certains oiseaux dont l'espèce était en voie de disparition en Europe à la suite des guerres terribles qui s'y étaient livrées.

Le repas – un excellent mélange de mets européens et africains – était sans doute le meilleur que j'eusse jamais mangé, mais nous en étions au dessert quand je pus enfin échapper à la conversation de l'ornithologue amateur. Tout à coup, j'entendis la voix profonde et veloutée du général Hood prononcer mon nom et, un peu embarrassé, je levai les yeux.

« Vous êtes bien monsieur Bastable, n'est-ce pas ? » demandait le général.

Dans un bredouillement, je répondis que c'était exact. Je ne savais pas très bien de quelle manière il convenait de s'adresser à un conquérant despotique qui avait sur les mains le sang de milliers d'innocents.

« Vous avez droit à toute ma reconnaissance, monsieur Bastable, » reprit le général.

Je me rendis compte que les conversations s'interrompaient autour de moi, et je crois que je dus rougir légèrement. Puis je remarquai qu'Una Persson et le président Gandhi m'adressaient de grands sourires et, sans raison spéciale, je me sentis parfaitement ridicule.

— « Vraiment, monsieur ? » fut, je crois bien, ma seule réponse. Elle rendit un son creux à mes oreilles, et je tentai de reprendre mon aplomb en me rappelant que cet homme, malgré les apparences, était l'ennemi juré de ma race. Cependant, il m'était difficile d'afficher une attitude dédaigneuse tout en me comportant comme l'exigeait la situation. J'avais accepté l'invitation à souper du président Gandhi et ne pouvais, par conséquent, me permettre d'offenser son hôte.

Le général Hood éclata d'un rire sonore. « Vous avez sauvé la vie à quelqu'un qui m'est cher, » dit-il en tapotant la main d'Una Persson. « Vous ne pouvez manquer de vous en souvenir, monsieur Bastable ? »

Je balbutiai que ce n'était rien, que n'importe qui, à ma place, en aurait fait autant, et ainsi de suite.

« Mademoiselle Persson m'a dit que vous aviez fait preuve d'un grand courage, » reprit le général.

Je ne répondis pas. Alors, le général ajouta : « En fait, monsieur Bastable, il est fort probable que, sans vous, je n'aurais pas pu mener à bien certaines ambitions militaires que j'avais formées. Quoique votre peau soit blanche, je crois pouvoir dire que vous possédez le courage d'un homme noir ! »

C'était certainement de l'ironie voulue. Il s'était arrangé pour me mêler à ses crimes, et sans doute se délectait-il de mon embarras. Au bout d'un moment, il reprit :

« Si, à quelque moment que ce soit, vous souhaitez quitter votre poste au Bantoustan, l'Empire ashanti sera toujours

heureux d'utiliser vos services. Après tout, vous avez déjà donné la preuve de votre loyauté envers notre cause. »

Je vis se fixer sur moi le regard de tous les Blancs présents dans la salle. Saisi de colère, je répliquai maladroitement : « J'ai le regret de vous dire, monsieur, que ma loyauté va à la cause de la paix – et à la reconstruction d'un monde sain. Le massacre prémédité des femmes et des enfants de ma race n'est pas un acte auquel je saurais consentir facilement ! »

Le silence était maintenant complet dans la salle, mais Hood ne tarda pas à le rompre. Se renversant contre le dossier de sa chaise, il dit en souriant : « Monsieur Bastable, je n'éprouve pas d'aversion à l'égard des Blancs. Aux postes qu'ils occupent, ils remplissent bien des fonctions utiles. Je fais appel à leurs services dans beaucoup de domaines. En fait, certains d'entre eux possèdent toutes les qualités que je souhaiterais trouver chez les Africains. À ceux-là sont offertes, dans l'Empire ashanti, toutes les occasions de se distinguer. Je crains que vous n'ayez une piètre opinion de moi, alors que je n'éprouve que du respect pour vous. » Il leva son verre pour me porter un toast et reprit : « À votre santé, monsieur Bastable ! La proposition que je vous ai faite est sincère. Le président Gandhi et moi avons envisagé d'échanger des émissaires. J'insisterai auprès de lui pour que vous en fassiez partie et soyez au nombre de mes invités à New Kumasi. Là, vous aurez l'occasion de voir par vous-même si je suis vraiment le tyran qu'on vous a décrit. »

J'étais bien trop furieux alors pour pouvoir lui répondre. Avec beaucoup de délicatesse, le président Gandhi détourna la conversation et, un moment plus tard, Korzeniowski vint me taper sur l'épaule pour m'inviter à quitter la salle avec lui.

Mes sentiments étaient pour le moins mitigés. Partagé entre une rage folle, la gêne que j'éprouvais de m'être laissé aller à cet éclat en société, ma loyauté envers le président Gandhi et ses rêves de paix, je me sentais en même temps un peu honteux de ma réaction à l'égard de Hood. Maintenant, je ne m'étonnais plus que celui-ci eût atteint si vite une aussi haute position dans le monde. C'était, certes, un tyran et un assassin, mais on ne pouvait nier qu'il possédât une personnalité fascinante et le don de charmer ceux qui le haïssaient le plus. Je m'étais attendu à

voir un barbare vaniteux et, au lieu de cela, je m'étais trouvé en présence d'un fin politique, d'un Américain (je l'appris par la suite) qui avait fait ses études à Oxford et à Heidelberg et dont la carrière universitaire avait été remarquable jusqu'à ce qu'il abandonnât ses livres pour prendre l'épée. Je tremblais et pleurais presque de rage tandis que Korzeniowski me reconduisait à mon appartement en s'efforçant de me calmer. Mais il fallut des heures pour que s'apaisât ma colère. Je bus beaucoup et, quand je finis par me taire, ce fut, je crois, sous l'effet mêlé de l'alcool et de l'épuisement nerveux. Après avoir écumé de rage au souvenir des insultes de l'Attila Noir, je m'écroulai brusquement, la face contre terre.

Korzeniowski dut me mettre au lit. Le lendemain matin, je me réveillai avec la plus violente migraine de ma vie, toujours en proie à une fureur intense, mais hors d'état de la manifester. C'était un coup frappé à ma porte qui m'avait tiré de mon sommeil et, peu après, mon ordonnance entra avec le plateau du petit déjeuner, sur lequel était posée aussi une enveloppe portant le sceau personnel du président. Je repoussai le plateau et examinai l'enveloppe pendant un moment sans oser l'ouvrir. Je ne doutais pas qu'elle contînt un blâme pour ma conduite de la veille au soir, mais je n'éprouvais aucun remords.

Je restai couché, l'enveloppe toujours dans ma main, réfléchissant aux réponses que j'aurais pu faire à Hood si je n'avais pas perdu la tête.

J'étais bien décidé à ne pas me laisser embobiner par lui, à ne le juger que sur ses actes, à me rappeler qu'il avait anéanti des villes européennes entières et réduit leur population à l'esclavage. Je regrettais de ne pas lui en avoir parlé lors de notre rencontre. Je n'avais jamais été partisan de recourir à des moyens violents pour résoudre des problèmes politiques, mais je sentais que, s'il y avait au monde un homme qui méritât d'être assassiné, c'était bien le général Hood. Le fait qu'il eût reçu une excellente instruction ne le rendait que plus scélérat à mes yeux, car il avait mis cette instruction au service de sa *jehad* raciale. Il pouvait bien désavouer hypocritement sa politique de génocide, les actes qu'il avait commis au cours des dernières

années parlaient d'eux-mêmes. En ce moment, tout comme Caponi, je l'aurais tué volontiers de mes propres mains.

L'arrivée inopinée de Korzeniowski me força à me ressaisir. Debout au pied de mon lit, me regardant avec une sorte de sympathie ironique, il me demanda comment je me sentais.

« Pas très bien, » répondis-je. Et j'ajoutai en montrant la lettre : « C'est mon congé, je crois bien, que je viens de recevoir. Je ne serais pas surpris de devoir quitter le Bantoustan dans les plus brefs délais ! »

— « Mais vous n'avez pas ouvert cette lettre, mon vieux ! » me fit-il observer.

Je la lui tendis en disant : « Tenez, ouvrez-la vous-même et apprenez-moi le pire ! »

Korzeniowski alla prendre sur mon bureau un coupe-papier pour décacheter l'enveloppe. Il en tira le contenu – une simple feuille de papier – et lut tout haut, dans son anglais précis et guttural :

> *Cher monsieur Bastable,*
>
> *Si vous en avez le temps aujourd'hui, je vous serais reconnaissant de passer me voir à mon bureau. Disons vers 5 heures, si cela vous convient.*
>
> *Cordialement vôtre. Gandhi.*

Korzeniowski me rendit la lettre en disant d'un ton admiratif : « C'est bien de lui ! *Si vous avez le temps, monsieur Bastable !…* Il vous laisse le choix. Cela ne me fait pas du tout l'effet d'une semonce, mon vieux ! Et à vous ? »

Je lus la lettre à mon tour et fronçai les sourcils en demandant : « Alors, que diable cela peut-il bien vouloir dire ? »

VIII

UNE DÉCISION FROIDEMENT CALCULÉE

Inutile de dire que, tout en ayant beaucoup lambiné, je me présentai, net et bien astiqué, au palais présidentiel à 5 heures précises et fus immédiatement conduit dans le bureau du président Gandhi. Cette pièce était aussi simplement meublée et aussi « fonctionnelle » que toutes celles où il avait l'habitude de se tenir. Assis à sa table de travail, le président avait – pour lui – une mine sévère, et je me dis qu'en fin de compte il allait me passer un bon savon et me demander ma démission. Je me mis donc aussitôt au garde-à-vous, prêt à encaisser tout ce qu'il pourrait avoir à m'envoyer.

Il se leva, frottant d'une main sa tête chauve, ses lunettes étincelant au soleil qui entrait à flots par la fenêtre ouverte, et me désigna une chaise en disant : « Asseyez-vous, je vous prie, capitaine. » Il employait rarement les titres militaires. Je m'empressai d'obéir à cet ordre.

« J'ai eu aujourd'hui une longue conversation avec le général Hood, » commença Gandhi. « Nous avons, comme vous le savez, étudié les moyens de consolider les bons rapports entre le Bantoustan et l'Empire du Nouvel Ashanti. Sur la plupart des sujets, nous sommes arrivés à une entente amicale, mais il reste un détail qui vous concerne. Vous savez que je tiens à laisser chacun libre de ses actes, qu'il n'est pas dans mes habitudes de contraindre un homme à faire ce qu'il ne veut pas faire. Je vais donc vous exposer la situation et il vous appartiendra de décider comment y faire face. Le général Hood ne plaisantait pas, hier soir, en vous offrant un poste… »

— « Il ne plaisantait pas ? » interrompis-je. « J'espère bien que si, monsieur ! Je ne tiens pas du tout à être engagé comme tueur… »

Le président Gandhi leva la main pour me faire taire, en disant : « Naturellement. Mais le général Hood semble s'être pris de sympathie pour vous. Il a admiré la façon dont vous lui avez tenu tête hier soir. »

— « Ma réaction m'a paru bien mauvaise, » dis-je. « Je vous prie de m'en excuser, monsieur. »

— « Non, non, » répondit-il. « J'ai parfaitement compris votre attitude. Vous avez fait preuve de beaucoup de sang-froid. Sans doute était-ce là ce que Hood désirait : vous mettre à l'épreuve. Il vous est sincèrement reconnaissant du rôle que vous avez joué, paraît-il, en sauvant la vie de Mlle Persson en Angleterre, et je peux me tromper complètement, mais j'ai l'impression qu'il tient à se justifier à vos yeux. Peut-être voit-il en vous un spécimen de ce qu'il appelle « la meilleure espèce de Blancs ». Peut-être est-il las de massacrer des innocents et veut-il réellement commencer à bâtir un monde plus sûr et plus sain – bien que ses projets militaires actuels semblent en contradiction avec cette hypothèse. Quoi qu'il en soit, Bastable, il insiste pour que vous fassiez partie de la mission diplomatique que je vais envoyer à New Kumasi, sa capitale – à vrai dire, il en fait même une condition impérative. Vous serez le seul… hum !… représentant blanc de la mission. Si vous ne partez pas, il refuse de poursuivre les négociations. »

— « Eh bien, monsieur ! » m'écriai-je, « si ce n'est pas là le comportement d'un despote dément, je me demande ce que c'est ! »

— « Certes, ce comportement n'est pas basé sur le genre de logique que j'approuve, » dit Gandhi. « Le général Hood a l'habitude de n'en faire qu'à sa tête – en particulier lorsqu'il s'agit du sort des Blancs. Je ne le nie pas. Cependant, vous savez quelle importance ont pour moi ces conversations. J'espère influencer le général – l'amener, tout au moins, à modérer sa politique future à l'égard des pays qu'il conquiert. Tout ce que j'ai rêvé d'accomplir est compromis si vous jugez impossible d'accepter ses conditions. Mais vous ne devez consulter que

votre conscience, monsieur Bastable. Je ne veux vous influencer en aucune manière : je n'ai déjà que trop enfreint mes principes. Je me rends bien compte que je suis en train d'exercer sur vous une pression morale. Il faut oublier ce que je souhaite et ne faire que ce que vous estimez juste. »

Je pris alors ce qui était sans doute la décision la plus froidement calculée de ma vie. Si j'acceptais, je me trouverais dans une excellente position pour approcher Hood et, le cas échéant, pour mettre un terme une fois pour toutes à ses ambitions. J'avais envisagé la possibilité de le tuer – maintenant l'occasion m'était donnée de le faire. Je décidai d'aller à New Kumasi, d'observer par moi-même les actes de l'Attila Noir, d'être à la fois son juge et son jury. Et, si je le reconnaissais coupable, de prendre sur moi de me faire son justicier !

Naturellement, je ne dis rien de tout cela au président Gandhi. Tout au contraire, les sourcils froncés, je fis semblant de réfléchir profondément à ce qu'il m'avait dit.

Je crois bien que j'étais un peu fou à ce moment-là. Il me semble à présent que je devais l'être. Ce furent probablement la tension que j'éprouvais à me trouver, une fois de plus, en face d'une nouvelle version de l'Histoire, et mon impuissance à influencer, de quelque manière que ce fût, mon propre destin, qui me poussèrent à tenter de modifier le cours des événements de ce monde. Cependant, je ne cherche pas à me disculper. Le fait est que j'avais décidé de devenir, en cas de besoin, un meurtrier ! Je laisse au lecteur le soin de juger quel genre de moralité pourrait bien justifier une telle décision.

Enfin, je tournai mon regard vers le président Gandhi en demandant :

— « Et quand devrais-je partir, monsieur ? »

Avec un soulagement évident, il répondit : « Dans deux semaines. Il me faut le temps de choisir les autres membres de la mission. »

— « Avez-vous une idée du rôle que Mlle Persson a joué dans cette affaire ? » demandai-je encore.

— « Non, » avoua-t-il. « Pas une idée très nette. Tout ce que je sais, c'est que ce rôle devait être important. Elle semble avoir

une grande influence sur le général Hood. C'est une femme très énigmatique. »

J'étais bien d'accord avec lui sur ce point.

Ce fut avec un vif regret que je dis adieu au capitaine Korzeniowski et aux autres amis que je m'étais fait au Cap. Tous comprenaient bien que cette situation m'avait été imposée par la force des choses, et j'aurais voulu pouvoir leur confier ma décision secrète ; mais c'était, bien entendu, impossible. Partager un secret équivaut à partager un fardeau, et je n'avais pas l'intention de placer la moindre part d'un tel fardeau sur les épaules de qui que ce fût.

Le président Gandhi envoyait à New Kumasi quelques-uns de ses meilleurs agents – dix hommes, trois femmes et moi-même. Les autres étaient des Asiatiques, des Africains ou des métis. Bien que seul Blanc, je ne me sentais pas dépaysé en leur compagnie, car j'étais depuis longtemps habitué aux rapports faciles qui existaient entre les diverses races vivant au Bantoustan. Dans son choix, le président Gandhi s'était montré, en même temps qu'un idéaliste, un politicien avisé, car deux des membres de la mission étaient des experts militaires chargés d'observer le potentiel de guerre du général Hood et de recueillir tous les renseignements possibles sur ses visées militaires à long terme. Tous – à l'exception peut-être de moi-même – croyaient de toute leur âme aux idéaux de Gandhi.

Le jour vint enfin où on nous transporta en bac jusqu'à la frégate aérienne qui nous attendait. Sa coque était d'un blanc étincelant, et elle planait dans le ciel bleu sombre comme un nuage parfaitement symétrique, arborant sur ses ailes le drapeau vert pâle du Bantoustan.

Dès que nous fûmes montés à bord, le vaisseau largua les amarres et piqua vers le nord-ouest, en direction des eaux miroitantes de la Baie de Sainte-Hélène.

Je me retournai pour regarder les fines flèches du Cap, en me demandant si je reverrais jamais cette ville et les amis que j'y avais laissés. Mais j'écartai bientôt ces pensées de mon esprit et m'engageai dans une conversation polie avec mes collègues,

qui, tous, se perdaient en conjectures sur ce qui nous attendait à New Kumasi et sur la façon dont nous serions traités au cas où les relations entre le Nouvel Ashanti et le Bantoustan deviendraient tendues. Aucun de nous n'avait encore jamais eu affaire à un despote possédant sur ses sujets le droit de vie et de mort.

En vingt-quatre heures environ, nous survolâmes la plus grande partie de l'Afrique occidentale et arrivâmes enfin au-dessus de la capitale de Cicero Hood.

C'était une ville très différente du Cap. Les bâtiments récemment construits, de caractère nettement africain, étaient – je dois le reconnaître – plaisants à regarder. Il y avait là une prédominance de formes cylindriques couronnées de toits coniques, rappelant un peu le genre de huttes qu'on trouvait autrefois dans les pittoresques kraals, mais ces « huttes » étaient hautes de plusieurs étages et construites en verre, en acier, en béton, ou en divers alliages modernes. L'aspect insolite de la ville était dû aussi au fait qu'à la manière médiévale elle était entourée de murailles indiquant qu'elle avait été construite pour devenir une forteresse – on voyait sur ces murailles de gros canons, ainsi que l'emplacement de « réduits » en béton pour mitrailleuses.

Le grandiose et barbare drapeau orné d'un lion, symbole de l'Empire ashanti, flottait un peu partout, et des dirigeables militaires croisaient dans le ciel au-dessus de la ville comme des oiseaux de proie montant la garde. Il n'y avait là ni monorails, ni trottoirs roulants, ni aucun des autres transports publics en usage dans les villes du Bantoustan ; mais, autant qu'on en pouvait juger, New Kumasi était une ville bien organisée – et que l'armée tenait bien en main. En fait, la plupart des gens, hommes ou femmes, que nous rencontrâmes après notre atterrissage portaient l'uniforme. Il n'y avait aucun signe apparent de pauvreté, mais aucun signe, non plus, de la magnifique prospérité du Cap. La population était constituée en majorité de Noirs, et les seuls Blancs que je vis accomplissaient d'assez basses besognes (deux ou trois des porteurs, à l'aérodrome, étaient des Européens), mais ne paraissaient pas mal traités. Dans les rues, on voyait très peu de véhicules

particuliers, mais beaucoup d'omnibus publics, d'un genre – pour ce monde – assez démodé, car ils roulaient grâce à du courant électrique transporté par fils métalliques. En outre, il y avait beaucoup de véhicules militaires. D'énormes « cuirassés de terre », ayant, de toute évidence, priorité sur tous les autres véhicules, circulaient le long de la voie principale. Ils étaient, pour la plupart, de forme sphérique et montés sur un châssis muni de roues, mais pouvaient, en cas de besoin, se détacher du châssis et rouler tout seuls, leur vitesse et leur direction étant réglées par des trépieds télescopiques qui se déployaient de divers points de la coque. J'avais entendu parler de ces engins, mais je n'en avais encore jamais vus de près. Lâchés sur des villes ou des positions ennemies, ils pouvaient les anéantir en quelques minutes, sans même tirer un coup de leurs puissantes mitrailleuses à vapeur ou de leurs canons électriques. J'imaginais sans peine la terreur que l'on pouvait éprouver en voyant venir sur soi un tel monstre !

Par contre, la garde d'honneur qui nous accueillit et nous escorta jusqu'au quartier général de Cicero Hood était montée sur de grands étalons blancs, et les voitures dans lesquelles nous prîmes place avaient un aspect beaucoup plus familier pour moi que pour mes collègues, car elles étaient tirées par des chevaux et ressemblaient un peu aux landaus de mon propre monde. Les plumes ondoyantes des cavaliers de la Garde Léonine qui nous encadraient, la discipline avec laquelle ils chevauchaient à nos côtés, me rappelaient de façon saisissante ce monde dans lequel je souhaitais si ardemment retourner, mais que, désormais, j'étais résigné à ne plus jamais revoir.

Le palais impérial du Nouvel Ashanti évoqua pour moi, par sa majestueuse beauté, ce que j'avais vu de la fameuse culture du Bénin. Comme la plupart des autres constructions, il était de forme cylindrique et couronné par un toit conique dépassant la muraille à la manière d'un parapluie. Il était soutenu par des colonnes sculptées recouvertes d'ivoire, d'or, de bronze ou d'argent, formant une sorte de cloître ou d'arcade qui offrait son ombre aux nombreux gardes entourant le palais. Les techniques

architecturales et les matériaux les plus modernes avaient été utilisés dans la construction de ce palais, qui, cependant, était indubitablement de style africain, ne laissant paraître presque aucune trace d'influence européenne. Je devais apprendre par la suite que la politique de Cicero Hood avait toujours été d'encourager, dans son Empire, ce qu'il appelait « les arts appliqués » et d'exiger que les monuments fussent de conception nettement africaine. Pour ma part, j'avais vu trop de villes étrangères d'Asie gâchées par une vilaine architecture de style européen et déplorais trop vivement la disparition des formes ethniques et traditionnelles pour ne pas approuver cet aspect – sinon les autres – de son administration.

Ayant une certaine expérience des petits tyrans indiens, je m'attendais à voir l'Attila Noir se comporter comme eux et nous laisser faire antichambre pendant des heures avant de nous accorder une audience. Mais, contrairement à ce que je pensais, à peine arrivés nous fûmes conduits, le long des couloirs exquisément décorés du palais, jusqu'à une vaste salle éclairée d'en haut par de larges fenêtres, aux murs couverts de frises et de bas-reliefs du plus pur style traditionnel africain mais représentant les événements des récentes années – c'est-à-dire les luttes héroïques et les victoires du Nouvel Ashanti. Hood en personne figurait dans certaines scènes – notamment la conquête de la Scandinavie – et des reproductions de combats terrestres, aériens ou sous-marins donnaient aux tableaux un aspect très étrange, mélange d'images anciennes, presque barbares, et des réalisations techniques les plus modernes de l'homme.

À l'autre extrémité de la salle, en face des grandes doubles portes par lesquelles nous étions entrés, s'élevait une estrade couverte d'un tapis en peau de zèbre et, sur cette estrade (qui me rappela, un moment, le roi d'East Grinstead), était posé un trône en ébène sculptée dont le dossier capitonné portait, sur fond écarlate, le motif du lion qu'on voyait partout à New Kumasi.

Vêtu d'un costume tropical blanc, Cicero Hood, debout près de son trône, regardait par la fenêtre. Il se retourna quand on nous annonça, congédia les gardes d'une main en tenant l'autre

dans la poche de son pantalon, et se dirigea d'un pas souple vers une table sur laquelle était posé tout un assortiment de boissons, alcoolisées ou non (sans doute lui avait-on fait savoir que plusieurs d'entre nous ne buvaient pas d'alcool). Après avoir servi chacun, il alla disposer des sièges dans la salle de façon à nous permettre de nous asseoir tout près les uns des autres. Aucun roi européen n'aurait pu faire preuve d'une courtoisie plus grande envers des hôtes qu'il était décidé à honorer (et tout aussi décidé à impressionner, car il s'était assuré qu'aucun des signes extérieurs de sa puissance ne pourrait nous échapper) !

Il s'était donné la peine d'apprendre le nom de chacun des membres de notre groupe et de se mettre au courant de ce qui l'intéressait, ainsi que des fonctions dont il était chargé au Bantoustan, et il se mit à causer avec beaucoup d'aisance – montrant une bonne connaissance de la plupart des sujets abordés, mais prêt, le cas échéant, à avouer son ignorance. Ce n'étaient pas du tout là les manières grossières ou vaniteuses d'un monarque parvenu, et, en matière de dignité et de noblesse, l'Attila Noir aurait pu en remontrer à beaucoup de rois et d'empereurs de mon propre monde !

Ce ne fut qu'après avoir parlé assez longuement avec les autres qu'il s'adressa personnellement à moi. Me faisant un large sourire, il me secoua chaleureusement la main, et j'eus l'impression très nette que le tyran éprouvait pour moi de la *sympathie* – sentiment que je me sentais incapable de payer de retour et qui me paraissait incompatible avec sa haine affichée de la race blanche. Ma réaction fut donc polie, calme, mais très réservée.

« Je suis vraiment heureux que vous ayez accepté de venir, monsieur Bastable, » me dit-il.

— « Je crois que je n'avais guère le choix, monsieur, » répliquai-je. « Le président Gandhi semblait considérer que vous teniez instamment à ce que je fisse partie de la mission. »

— « Certes, j'ai exprimé l'espoir que vous puissiez vous joindre à ses autres représentants. Après tout, je dois faire montre d'objectivité. » Ces derniers mots furent dits avec un

sourire par lequel il espérait certainement me désarmer. « L'Européen symbolique, comprenez-vous ? » ajouta-t-il.

Intentionnellement ou non, il avait suscité en moi une gêne en faisant allusion à la couleur de ma peau. Même faite en manière de plaisanterie, cette remarque avait pour effet de souligner la différence dont nous étions, tous les deux, conscients, et, eût-elle été faite par mon meilleur ami, mon embarras n'en aurait pas été moins grand – d'autant qu'il n'y avait pas d'autre Blanc dans la salle.

Remarquant cet embarras, Cicero Hood me donna une petite tape sur l'épaule en disant : « Excusez-moi, monsieur Bastable. Cette réflexion était de mauvais goût. Mais vous admettrez, j'en suis sûr, qu'il était difficile à un fils d'esclave de s'en abstenir ! »

— « Il me semble, monsieur, » dis-je, « que vos succès devraient suffire à vous faire oublier toute flétrissure… »

— « Flétrissure, monsieur Bastable ? » répliqua-t-il d'une voix dure. « Je vous assure que je ne considère pas cela comme une flétrissure ! Ce sont, bien plutôt, ceux qui ont asservi mon peuple qui portent cette flétrissure ! »

Il avait marqué un point. « C'est peut-être vrai, monsieur, » murmurai-je, ne me sentant pas de force à lutter contre sa vivacité d'esprit.

Ses manières redevinrent aussitôt aimables. « Mais vous avez raison, » reprit-il. « Mon caractère s'est adouci depuis un an ou deux grâce, en partie, à la bonne fortune que j'ai connue. Il ne me reste qu'un seul but à atteindre pour être complètement satisfait. Mais ce but est le plus difficile de tous, et j'ai l'impression que je vais me heurter à une forte résistance de la part d'une certaine puissance qui, jusqu'à présent, était restée neutre. »

— « Vous voulez parler de la Fédération australo-japonaise, monsieur ? » Cette question était posée par le feld-maréchal Akari, que nous avions choisi comme porte-parole de notre mission. Officier remarquable, ami et partisan de longue date du président Gandhi, il était très estimé au Bantoustan et avait souvent, dans le passé, fait office de vice-président. « Croyez-vous, » reprit-il, « que la Fédération mettrait en péril tout ce

qu'elle a édifié au cours des dernières années ? Elle ne peut se sentir menacée par l'Empire ashanti ! »

— « Je crains que si, feld-maréchal, » répondit Hood d'un ton d'extrême regret. « Elle semble considérer le Pacifique comme son domaine personnel et, ayant eu quelques échos de mes projets – dont je ne fais pas un secret – elle considère que, si mes navires se mettent à naviguer sur « son » océan, il ne s'écoulera guère de temps avant que je ne jette sur ses îles un regard de convoitise. » Mme Nzinga, qui avait occupé récemment le poste de ministre des Communications dans le gouvernement de Gandhi, demanda d'un ton calme : « Ainsi, vous avez l'intention d'attaquer les États-Unis ? Est-ce là ce que vous voulez dire, monsieur ? »

Avec un haussement d'épaules, Hood répondit : « Attaquer n'est pas le mot que j'emploierais, madame Nzinga. Mon intention est de libérer les peuples noirs des États-Unis, de les aider à instituer chez eux une nouvelle et durable civilisation. Je sais que certains me considèrent comme un tyran dément, lancé dans un impitoyable génocide, dans une guerre d'usure contre les Blancs. Mais je crois qu'il y a de la méthode dans ma « démence ». Pendant trop longtemps, les Européens ont donné un complexe d'infériorité aux peuples dits « de couleur » du monde entier. Dans beaucoup de régions d'Afrique, les gens vivaient dans un état d'apathie dégradante et abrutissante, jusqu'au moment où j'ai entrepris de montrer à ceux que je dirigeais que les Blancs n'étaient pas doués de talents particuliers, qu'ils n'avaient pas une intelligence particulièrement développée et ne possédaient pas de droits spéciaux à gouverner. Mes discours contre les Blancs étaient calculés, tout comme mon nationalisme était calculé. Je savais que je disposerais de peu de temps, après la guerre, pour réaliser les profits que je devais réaliser. Il me fallait recourir à des méthodes brutales pour consolider mon territoire, mes ressources, la confiance de ceux que je dirigeais. À tort ou à raison, je crois qu'il est temps de donner aux Noirs l'occasion de gouverner le monde. Je crois que, s'ils parviennent à se débarrasser de ce mal que constitue la logique européenne, ils seront en mesure d'instituer une Utopie durable. J'admire le

président Gandhi, madame Nzinga – bien que cela puisse vous sembler étrange de la part d'un « tyran aux mains tachées de sang ». Je n'ai pas menacé le Bantoustan parce que je redoute votre force militaire. Je veux que le Bantoustan continue d'exister parce qu'il constitue, pour le reste du monde, le symbole d'un État idéal. Mais c'est la *bonne fortune* du Bantoustan – et non une vertu particulière – qui en a fait ce qu'il est. Le reste du monde n'a pas eu la même bonne fortune et, si le président Gandhi tentait d'instaurer un État semblable, disons en Inde, il se rendrait vite compte que cet État ne pourrait durer longtemps ! Avant tout, le monde doit être uni ; or le moyen de le rendre uni est de former de vastes empires, et le moyen de former de vastes empires est (je le regrette, madame) de faire la guerre et de répandre le sang, d'entreprendre une féroce conquête. »

— « Mais la violence engendre la violence, » intervint le professeur Hira, dont le programme universitaire avait connu un vif succès au Bantoustan. C'était un petit homme rondelet, dont l'émotion qui l'agitait faisait rougir le visage luisant. « Ceux que vous aurez conquis tenteront, tôt ou tard, de se révolter contre vous. C'est dans l'ordre des choses. »

— « Des révoltes comme celles dont vous parlez, professeur, » répondit le général Hood d'un ton sévère, « ne peuvent être couronnées de succès que dans les pays dont le gouvernement est faible. La tyrannie peut durer pendant des siècles – elle a duré pendant des siècles – si le gouvernement continue à exercer fermement son autorité. S'il cultive pour lui-même les vertus de stoïcisme. Si, selon ses propres termes, il est équitable. On a comparé mon Empire à celui de Rome. L'Empire romain ne s'est pas effondré, il s'est éteint lorsqu'il n'a plus eu aucune utilité. Mais il a laissé derrière lui un héritage de philosophie qui continue à exercer son influence sur nous tous. »

— « Mais vous considérez que la pensée occidentale a conduit le monde au bord de l'anéantissement, » interrompis-je.

— « D'une certaine manière seulement, » répondit Hood. « D'ailleurs, là n'est pas la question. J'ai cité un exemple. Je

crois que la pensée africaine produira une civilisation plus saine et plus durable que celle de l'Occident. »

— « Vous n'en avez pas la preuve, » lui fis-je remarquer.

— « Non, mais, pour réfuter une théorie, il faut l'avoir mise à l'épreuve, monsieur Bastable. Je compte mettre ma théorie à l'épreuve et faire en sorte que cette épreuve soit très minutieuse. L'expérience se poursuivra longtemps après ma mort. »

Ne pouvant pas répondre grand-chose à cela sans m'engager dans des abstractions, je me tus.

« Vous pensez peut-être que mes visées sur l'Amérique sont motivées uniquement par un désir de vengeance, » reprit Hood ; « mais je veux construire dans le pays où je suis né quelque chose d'aussi solide que ce que je suis en train de construire ici. Les Blancs des États-Unis sont décadents – peut-être ont-ils toujours été décadents. Mais un nouvel enthousiasme peut être suscité parmi les Noirs. J'ai l'intention de placer des pouvoirs entre leurs mains. J'ai l'intention de libérer l'Amérique. N'avez-vous pas entendu raconter ce qui s'y passe actuellement ? N'ayant plus de véritable ennemi à combattre, les Blancs se tournent, comme toujours, vers les minorités. Ils ont exterminé les Peaux-Rouges ; maintenant, ils forment le projet d'exterminer les Noirs. L'esprit de Salem – l'influence corruptrice du puritanisme, qui est lui-même une déformation de l'idéal stoïcien – est en train de contaminer ce qui reste d'une nation qui aurait pu constituer un exemple pour le monde, tout comme le Bantoustan, à l'heure actuelle, constitue pour lui un exemple. Il faut, une fois pour toutes, exorciser cet esprit. Quand les Blancs seront conquis, ils ne seront pas asservis comme nous l'avons été. Ils auront leur place dans l'Empire du Nouvel Ashanti. Une chance leur sera donnée de *mériter* d'atteindre à l'égalité complète. Je leur enlèverai le pouvoir qu'ils possèdent, mais je ne leur enlèverai pas leur dignité. Trop longtemps on a confondu les deux. Mais, cela, seul un Noir peut le comprendre, car il en a fait *l'expérience* pendant des siècles d'exploitation par les Blancs ! »

C'était un noble discours, bien que sa logique me parût laisser à désirer. Mais, à la fin, je ne pus m'empêcher de glisser une remarque destinée à impressionner le général Hood.

— « Vous parviendrez peut-être à nous convaincre que vos mobiles sont idéalistes, général, » dis-je ; « mais vous nous avez déclaré vous-même que la Fédération australo-japonaise n'en était pas tellement convaincue. Il y a de grandes chances pour qu'elle réussisse à déjouer vos projets. Que se passera-t-il alors ? Vous aurez tout risqué pour n'aboutir à rien. Pourquoi ne pas consacrer vos forces à faire de l'Afrique une seule grande nation ? Oubliez votre haine envers les États-Unis. Laissez-les trouver eux-mêmes la solution à leurs problèmes. La Fédération australo-japonaise est probablement aussi puissante que l'Empire ashanti… »

— « Oh ! probablement plus puissante à l'heure actuelle ! ». C'était la voix claire et douce d'Una Persson qui m'avait interrompu. La jeune femme était entrée par une porte située derrière le trône de Hood. « Je viens de recevoir confirmation de ce que je soupçonnais, général Hood, » reprit-elle. « O'Bean est à Tokyo. Il s'y trouve, semble-t-il, depuis le début de la guerre. Il a acquis la conviction que l'Empire ashanti représentait une nouvelle menace pour le monde et, depuis près de deux ans, il élabore des plans en vue de la constitution d'une puissante flotte. Les chantiers de Sydney et de Melbourne ont déjà construit pour lui une vingtaine de navires qui sont prêts à prendre la mer. Si nous ne mobilisons pas immédiatement, nous risquons fort d'être vaincus. »

La réaction du général Hood fut inattendue. D'abord, il me regarda, puis il regarda Una Persson ; enfin, renversant la tête en arrière, il éclata d'un long rire sonore.

— « Alors, nous allons mobiliser, » dit-il. « Oui, certes, nous allons mobiliser. Je rentre chez moi, mademoiselle Persson ! Je rentre chez moi ! »

LIVRE 2

LE COMBAT
POUR WASHINGTON

I

LES DEUX FLOTTES S'AFFRONTENT

En faisant un retour en arrière, je suppose que je devrais m'estimer heureux d'avoir, par un étrange concours de circonstances, non seulement été témoin de la décision prise par Hood de risquer tout ce qu'il avait acquis en envahissant l'Amérique, mais encore d'avoir participé à cette invasion elle-même (et à ses conséquences). Une telle chance est rarement donnée à de jeunes officiers.

Ma détermination de me transformer en justicier si j'estimais Hood « coupable » était toujours aussi forte, mais je commençais à me rendre compte que l'Attila Noir était un personnage beaucoup plus subtil que je ne l'avais cru tout d'abord. En outre, j'eus bientôt l'occasion de constater que la réputation qu'on lui faisait de mettre à mort ou d'asservir toute la population des villes qu'il conquérait était, en réalité, un mythe que lui-même encourageait. Il lui était utile de laisser ses ennemis croire à ce mythe, car cela lui permettait souvent de réaliser des conquêtes sans effusion de sang ! Ceux qu'il attaquait préféraient parlementer avec lui plutôt que de se battre et posaient, le plus souvent, des conditions très inférieures à celles auxquelles Hood était disposé à traiter ! Par voie de conséquence, quand il proposait des conditions meilleures que celles attendues par ses adversaires, il acquérait une réputation de munificence tout à fait imméritée, mais encourageait ainsi les populations qu'il conquérait à travailler pour lui de bon gré, ne fût-ce que par un sentiment de soulagement !

Au cours de la semaine suivante, je vis très peu Hood et Una Persson : ils étaient bien trop absorbés par leurs plans de mobilisation. Nous autres, membres de la mission diplomatique, ne pouvions que rassembler toutes les informations dont nous disposions et les transmettre au Bantoustan. Les premiers jours, nous fûmes autorisés à communiquer librement à notre pays des renseignements de toutes sortes, mais, par la suite, on nous soumit à une certaine censure car le général Hood s'inquiétait un peu des nouvelles parvenant à Tokyo. Il avait appris, je crois, que la flotte de la Fédération australo-japonaise faisait route vers l'Atlantique. La plus grande partie de la flotte ashanti était basée en Europe, où elle était d'une extrême utilité, mais certains de ses navires durent être rappelés, tandis que d'autres recevaient l'ordre de se rassembler à Hambourg, à Copenhague, Göteborg, ainsi que dans d'autres ports de l'Europe septentrionale, et de se tenir prêts à mettre le cap sur l'Amérique.

Je croyais comprendre que Hood ne comptait pas seulement sur ses puissantes flottes de terre, de mer et de l'air, mais qu'il avait encore quelque autre pion à jouer. D'après quelque chose qu'avait dit Una Persson, je devinais que le voyage de celle-ci en Angleterre avait facilité la mise au point de l'« arme secrète » de Hood ; mais je devais en apprendre davantage à ce sujet par la suite.

Une nouvelle surprise m'attendait. Un ou deux jours avant celui fixé pour le départ de Hood, Una Persson vint me rendre visite à la légation, où j'étais occupé à trier quelques paperasses et, en s'excusant de me déranger, me dit que le général Hood désirait me voir pendant le déjeuner.

Je me rendis de mauvaise grâce à cet appel. Au fond de moi-même, j'étais convaincu que la puissante Fédération australo-japonaise allait mettre, pour toujours, un terme aux rêves de conquête du général et que je n'avais plus aucun rôle à jouer dans l'Histoire de ce monde. Je souhaitais vivement retourner au Bantoustan quand l'Empire ashanti s'enfondrerait, ce qui ne pouvait manquer de se produire.

Quand j'arrivai au palais, Hood avait presque fini de déjeuner. Assis au bout d'une longue table, il était entouré de

ses principaux ministres et généraux qui, penchant leur visage noir sur des cartes marines étalées au milieu des reliefs d'un frugal repas, discutaient avec ardeur. Tous levèrent les yeux quand j'entrai et certains, fronçant les sourcils, firent des remarques insultantes sur cette intrusion d'un Blanc qui leur gâchait leur repas. J'étais habitué à ce genre d'accueil de la part des collaborateurs de Hood (bien que, je dois le reconnaître, tous ne fussent pas aussi impolis) et, feignant de ne pas entendre ces commentaires désobligeants, je demandai : « Vous m'avez fait demander, général ? »

Hood parut surpris de me voir. Il me regarda pendant un moment d'un air lointain, puis fit claquer ses doigts comme s'il se rappelait tout à coup pourquoi il m'avait fait venir. « Ah ! Oui, monsieur Bastable, » dit-il. « Je voulais vous prier de tenir vos bagages prêts pour demain matin et de vous présenter au capitaine du *Dingiswayo*. Il vous attend. Je me suis mis en rapport avec le président Gandhi, qui se montre favorable à mon projet. Vous êtes détaché auprès de mon état-major. Vous allez en Amérique avec nous, monsieur Bastable. Félicitations ! »

Je ne sus que répondre. J'essayai de trouver une réplique à faire, n'y parvins pas et me contentai de saluer en disant : « Très bien, général. » Qu'il y eût là-dessous quelque motif caché, ou que ce fût simplement un nouvel exemple du comportement fantasque et exalté de Hood à mon égard, je n'aurais su le dire. En tout cas, il semblait qu'ayant pris ma décision initiale je fusse désormais tenu d'aller jusqu'au bout.

C'est ainsi que je me trouvai être le seul officier blanc à accompagner la Horde Noire quand celle-ci s'embarqua sur l'Atlantique à destination de New York dans l'intention expresse d'anéantir à jamais la puissance de la race caucasienne.

Le sort s'est toujours montré ironique envers moi depuis ma première et fatale expédition à Teku Benga, mais je crois que cette ironie-là dépassait toutes les autres !

Hood avait mis dans sa flotte d'invasion pratiquement toutes les forces dont il disposait. Des navires de surface et des sous-marins, des dirigeables en tout genre, s'assemblèrent au large des côtes d'Islande en une flotte qui emplissait le ciel et

s'étendait sur l'océan aussi loin que la vue pouvait porter. À bord des navires était entassée l'importante collection de cuirassés terrestres de Hood et, au milieu de tout cela, s'élevait une gigantesque coque construite spécialement pour la circonstance, mais dont la destination était extrêmement mystérieuse et qui, ne pouvant se déplacer par ses propres moyens, devait être remorquée par trente autres cuirassés. Je pensais qu'il devait s'agir là de l'« arme secrète » de Hood, mais ni moi ni aucun des autres officiers à bord du *Dingiswayo* n'avions la moindre idée de sa nature.

Pendant ce temps nous parvint la nouvelle que la flotte de la Fédération australo-japonaise se dirigeait vers la nôtre.

Hood espérait que nous pourrions précéder la flotte australo-japonaise et atteindre les côtes de l'Amérique du Nord avant qu'elle nous rattrapât ; mais les nouveaux navires construits par O'Bean étaient beaucoup plus rapides que les nôtres (leur puissance de tir constituait un facteur qui nous était complètement inconnu), et je savais bien que nous n'avions aucune chance contre eux. Certains d'entre nous pensaient que nous devrions disperser notre flotte, mais Hood se montrait hostile à ce projet, estimant, au contraire, que nous avions intérêt à concentrer nos forces. En outre, de toute évidence, il était prêt à risquer presque tout pour protéger la gigantesque coque que nous remorquions (ou, du moins, le contenu de cette coque), et j'avais l'impression qu'il consentirait à sacrifier tout le reste pourvu qu'elle arrivât en bon état à New York.

Il n'y avait guère un navire de cette flotte qui n'eût fait paraître minuscule un cuirassé de mon époque. Munis de canons à gueule géante capables de lancer dans l'air un flot de projectiles incroyablement puissants en moins de temps qu'il n'en fallait à un bateau de guerre de mon propre monde pour tirer un seul coup de feu, ces navires pouvaient atteindre une vitesse de quatre-vingt-dix nœuds et manœuvrer avec la rapidité et l'aisance du croiseur le plus léger. Deux d'entre eux auraient suffi pour faire passer un fort mauvais quart d'heure à notre bonne vieille marine britannique. La flotte de Hood en comportait une centaine, ainsi que plus de cinquante sous-marins et près de soixante-dix gros vaisseaux aériens (qui, à

leur tour, transportaient des avions de combat légers susceptibles de quitter le vaisseau principal pour foncer sur l'ennemi et retourner se mettre en sécurité au-dessus des nuages). Outre cette énorme force de combat, il y avait des douzaines de vaisseaux plus petits, beaucoup de cargos transportant les cuirassés terrestres, le matériel d'infanterie, les canonnières et les torpilleurs, c'est-à-dire pratiquement tout ce qui restait des navires de combat appartenant aux nations qui avaient pris part à la guerre.

Si j'avais eu foi en la cause de l'Empire ashanti, je suis sûr que j'aurais éprouvé un élan d'orgueil en considérant la splendeur de cette flotte lorsqu'elle quitta Reykjavik à l'aube du 23 décembre 1907, masse noire et écarlate se déplaçant sur le champ mouvant de la mer aux teintes hivernales. Des traînées de brouillard flottaient de temps en temps au-dessus d'elle et, debout sur le gaillard du *Dingiswayo,* écoutant le mugissement des sirènes dans le lointain, je sentais la frayeur m'envahir. Comment, me demandais-je, était-il possible, pour quoi que ce fût au monde, de résister à une telle puissance ? Et, s'il existait un Dieu, comment avait-il pu permettre sa création ?

J'avais l'impression, à ce moment, d'avoir été arraché à mon propre monde pour me trouver devant une vision d'Armaggedon – et, chose étrange, je me sentais privilégié !

L'idée me vint alors à l'esprit, pour la première fois, que la Providence m'avait peut-être choisi pour me mêler à une interminable série de ce qu'on pourrait appeler des variantes de l'Apocalypse, qu'elle m'avait condamné à être indéfiniment le témoin de la fin du monde, condamné, aussi, à rechercher un monde où l'Homme aurait appris à maîtriser les impulsions conduisant à ces conflits suicidaires, pour, peut-être, ne jamais le trouver. Je ne comprends toujours pas très bien à quels mobiles j'ai obéi en relatant les épreuves par lesquelles je suis passé. Sans doute est-ce parce que j'espère que, si jamais on en prend connaissance, elles serviront de leçon à un monde qui, jusqu'à présent, a réussi à éviter sa propre destruction.

Mais n'étant, comme je l'ai déjà dit, d'un caractère ni introspectif ni morbide, je tournai bientôt mes pensées vers les aspects plus immédiats de ma situation.

Ce fut vers quatre heures de l'après-midi, le jour de Noël 1907, que nous vîmes la flotte australo-japonaise surgir du crépuscule au sud-sud-ouest et arriver sur nous à toute vitesse en faisant feu de tous ses canons.

La nuit était tombée quand les véritables combats s'engagèrent, dans une grande confusion. L'air était plein de feu et de vacarme. Au-dessus de nous, les flottes aériennes se livraient une terrible bataille pendant que, de tous côtés, d'énormes canons semaient la destruction, au hasard semblait-il ; et quand, de temps en temps, se produisait une accalmie soudaine, quand, pendant une ou deux secondes, le silence et l'obscurité se faisaient, j'éprouvais une glaçante et indicible frayeur, certain que tout était fini, que le monde entier avait été anéanti et que jamais plus le soleil ne se lèverait.

Au moyen de la télégraphie sans fil, Hood dirigeait les combats depuis le *Chaka,* qui volait quelque part au-dessus des nuages, et il me parut bientôt évident que le général organisait une défense autour du contenu de l'énorme et mystérieuse coque placée au centre de notre flotte. Le *Dingiswayo,* qui, lui aussi, se trouvait près du centre, n'était donc pas immédiatement engagé dans le combat, mais attendait impatiemment l'ordre d'entrer en lutte avec l'ennemi, tirant de temps en temps, quand on le lui commandait, sur l'un des dirigeables australo-japonais qui ripostait par des bombes et des coups de canon, dont aucun, heureusement, n'atteignait son but et ne réussissait à percer notre blindage d'acier extrêmement robuste.

Enfin, nous reçûmes l'ordre de rompre la formation et d'aller à toute vitesse occuper une position sur le flanc droit du principal groupe australo-japonais, qui était en train d'infliger à nos navires des pertes particulièrement lourdes.

Tout d'abord, nous eûmes l'impression de nous éloigner du gros des combats – des éclairs jaunes et pourpres des canons, de l'incessant vacarme – pour pénétrer dans une obscurité complète. Puis, soudain, comme s'ils avaient été avertis de notre présence, deux cuirassés braquèrent sur nous leurs projecteurs.

D'éclatants rayons de lumière blanche vinrent frapper notre vue, nous rendant momentanément aveugles. Je me tenais toujours sur le gaillard, avec très peu de chose à faire puisque je n'appartenais pas à l'équipage régulier du navire. J'entendis le capitaine appeler de la passerelle, je vis nos longs canons se mettre en position de tir, je sentis le *Dingiswayo* rouler au moment où il vira à angle aigu pour présenter le flanc à l'ennemi, me laissant voir nettement, pour la première fois, deux longues rangées de cuirassés, dont certains se découpaient en formes vagues dans l'obscurité tandis que d'autres formaient des taches sous les éclairs des canons. L'air s'emplit du gémissement des obus, du bruit explosif et rauque de ces obus frappant l'eau à l'avant et à l'arrière de notre navire sans jamais, heureusement, toucher sa coque ni sa superstructure. Puis tous nos canons tonnèrent en même temps et le *Dingiswayo* frémit de la proue à la poupe, si violemment que je me demandai si la secousse n'allait pas le faire éclater en morceaux. Nos obus quittaient la gueule des canons avec un hurlement – une sorte de cri de joie triomphante – et les navires ennemis étaient si rapprochés les uns des autres que nous ne pouvions pas les manquer. Les obus touchaient les cuirassés et explosaient aussitôt, renvoyant vers nous une épaisse fumée, de sorte que nous dûmes mettre les masques spéciaux destinés à protéger nos poumons en pareille circonstance.

Il avait fait très froid : la température était tombée bien au-dessous de zéro, mais elle remontait maintenant, devenant même tropicale à l'endroit où nous nous trouvions. Nous virâmes pour aller de nouveau chercher l'obscurité, comprenant bien que nous avions eu de la chance et que nous ne pouvions pas espérer, à nous seuls, prendre une douzaine de cuirassés.

Pendant quelque temps, les projecteurs ennemis explorèrent la mer pour tenter de nous repérer, mais nous fûmes bientôt hors de leur rayon d'action, nous guidant sur leur lumière pour déterminer l'endroit où nous serions le plus en sécurité. Un cuirassé s'était détaché de la formation principale et fonçait sur nous à l'aveuglette, ne se doutant apparemment pas que nous nous trouvions sur son parcours. C'était pour nous une occasion magnifique. J'entendis donner l'ordre de lâcher les torpilles,

mais de ne pas tirer. Il y eut un léger bruit, pareil au tintement d'une cloche, quand les torpilles s'élancèrent silencieusement sur leur proie, sans que le navire ennemi se rendît compte qu'il était l'objet d'une attaque !

Les torpilles atteignirent le cuirassé juste au-dessous de la ligne de flottaison, le perçant en cinq points, et il commença à couler avant même d'avoir pu s'en rendre compte. J'entendis des cris confus s'élever de sa passerelle et ses projecteurs s'allumèrent ; mais, déjà, il sombrait, et ses lumières se dressèrent vers le ciel comme les doigts d'une main suppliante cherchant à s'agripper à quelque chose. Le cuirassé coula sans avoir tiré un seul coup de canon. Pendant quelques moments, je vis ses projecteurs briller sous la mer et s'éteindre lentement au fur et à mesure qu'il s'enfonçait. Puis l'eau, parsemée d'épaves et d'une poignée de marins gémissants, redevint noire.

Le temps nous manquait pour recueillir les survivants, même si nous avions voulu le faire (et les Ashantis n'avaient pas coutume de se montrer très compatissants envers leurs ennemis vaincus). Nous avions été repérés, et deux cuirassés se précipitaient sur nous à une vitesse qui aurait paru incroyable sur terre et qui, pour moi, était impossible sur mer ! Nous ne pouvions guère fournir plus de la moitié de cette vitesse, mais, de nouveau, nous réussîmes à trouver un abri dans l'obscurité.

Il me semblait que nous nous étions sensiblement éloignés du gros des combats. À un mile au moins de distance, maintenant, la mer et le ciel paraissaient ne former qu'une seule et énorme masse de flammes, éclairant une vaste étendue de mer sur laquelle flottaient d'innombrables épaves. L'océan tout entier était couvert de débris – tant de cuirassés que de dirigeables abattus – et, sous cette masse de métal déchiqueté et de bois enflammé, on apercevait de temps en temps les formes sombres de sous-marins, pareils à de gigantesques épaulards à la recherche d'une proie.

Un moment, j'entrevis deux contre-torpilleurs engagés dans un combat sous la mer à quelques brasses de nous. Leurs phares perçaient l'obscurité, leurs canons lançaient des éclairs au milieu de ce qui me semblait être un silence surnaturel. Puis l'un des bateaux se retourna et s'enfonça plus profondément,

tandis que l'autre le suivait en continuant à tirer. Je vis quelque chose clignoter, et tout à coup, au-dessus de cette scène, l'eau jaillit comme un monstrueux geyser, projetant très haut dans l'air des fragments de métal et des lambeaux de chair, et je compris que, pour l'un des bateaux, tout était terminé.

Mon attention fut alors ramenée vers les deux cuirassés dont les projecteurs nous avaient repérés. Les ponts de notre navire furent soudain inondés de lumière et, presque aussitôt, les canons ennemis commencèrent à tirer. Cette fois, nous n'eûmes pas autant de chance que précédemment. Un obus explosif nous atteignit par le travers, et la force de l'explosion me fit tomber à la renverse. Une équipe de marins préposés à la lutte contre l'incendie passa en courant devant moi, tirant à leur suite un long tuyau, et je vis le feu s'éteindre en ce qui me parut être quelques secondes. Je me relevai et gravis l'escalier menant à la passerelle, où le capitaine, scrutant l'obscurité à travers une longue-vue, lançait des ordres dans un haut-parleur électrique qui amplifiait sa voix métallique à l'accent rauque (il parlait un dialecte de la Côte-d'Ivoire que je ne connaissais pas). De nouveau, le *Dingiswayo* vira comme pour s'éloigner, et tous ses canons de bâbord tirant en même temps atteignirent en deux points au moins le vaisseau qui l'avait endommagé. Nous vîmes celui-ci pencher lourdement de côté et s'enfoncer sous l'eau, tandis qu'une partie de sa coque s'embrasait et qu'une volée d'étincelles jaillies de l'arrière-pont s'élevait dans l'air. Nous avions dû toucher le vaisseau à un endroit vital car, un moment plus tard, il se produisit une explosion qui me fit de nouveau tomber à la renverse, si brutalement, cette fois, que mon dos heurta le bastingage et que je restai un moment privé de souffle. Une fumée grasse et noire soulevée par l'explosion nous aveugla, et le *Dingiswayo* fut secoué sur les vagues aussi violemment que s'il avait été pris soudain dans un ouragan ; mais, bientôt, la fumée se dissipa et, de l'autre navire, nous ne vîmes plus que quelque chose qui devait être son grand-mât, s'élevant un instant au-dessus de la ligne de flottaison pour disparaître à son tour.

Son navire jumeau se livra alors à une forte canonnade et, de nouveau, nous fûmes touchés ; heureusement pas de façon très

grave, et nous pûmes riposter jusqu'au moment où l'ennemi, renonçant de toute évidence à poursuivre le combat, fit demi-tour et, s'éloignant au maximum de sa vitesse, s'enfonça bientôt dans l'obscurité.

Ce geste de prudence de la part du capitaine ennemi eut sur notre moral un excellent effet, et une immense acclamation s'éleva de notre navire, tandis que notre canon avant tirait un dernier et méprisant coup de feu sur l'arrière du vaisseau qui battait en retraite.

Il me semblait – et cette impression se révéla exacte par la suite – que, bien que sa vitesse et sa puissance de tir fussent très supérieures aux nôtres, la marine australo-japonaise n'avait guère de goût pour le combat. Elle n'avait encore jamais fait directement l'expérience d'une guerre navale, tandis que les Ashantis combattaient depuis plusieurs années déjà et étaient habitués à risquer leur vie presque chaque jour. Mis en face des terribles conséquences qu'entraînait une véritable bataille, notre ennemi commençait à perdre courage, et cela aussi bien sur mer que sous la mer.

Mais, quand l'aube se leva, nous nous battions toujours. Sur une étendue de plusieurs miles dans toutes les directions, les cuirassés s'affrontaient, évoluant sur une mer couverte d'épaves comme la Mer des Sargasses est couverte d'algues, au point qu'en certains endroits on ne voyait même pas l'eau. Et, dans l'air, continuaient à s'élever le grondement des canons, le gémissement des obus et, moins perceptibles mais beaucoup plus glaçants à mes oreilles, les cris et les plaintes des blessés des deux camps, de ceux qui allaient se noyer et que les leurs abandonnaient à ce triste sort. En certains points, l'eau elle-même était en feu ; il en sortait une fumée noire et fuligineuse qui montait dans le ciel gris et froid. Et, maintenant, les nuages étaient descendus si bas que nous apercevions rarement un vaisseau aérien au-dessus de notre tête, alors que nous entendions le grondement de tonnerre des canons et que des lueurs pareilles à des éclairs zébraient de temps en temps les nuages. À deux reprises, je vis une coque en flammes tomber brutalement de ce dais gris et bouillonnant au-dessus de nous.

Bientôt, nous fûmes engagés dans un nouveau combat contre un navire portant le nom de *Iwo-Shima,* qui, à en juger d'après son aspect, devait avoir participé déjà à de féroces batailles. Une partie de sa proue avait été arrachée et ses dalots étaient remplis de déchets de toutes sortes. Mais c'était un navire courageux et il possédait encore une grande puissance de tir, comme il le montra par la suite. Je crois qu'il se sentait de toute façon condamné et était décidé à entraîner le *Dingiswayo* au fond de la mer avec lui, car, sans prendre aucun souci de sa propre sécurité, il fonçait droit sur nous dans l'intention évidente de nous éperonner si ses canons ne réussissaient pas à nous couler.

Dans le lointain, une centaine de navires de tonnages divers étaient engagés dans de semblables combats, mais je ne vis pas trace de l'énorme coque que nous avions été chargés de protéger, non plus que des navires qui la remorquaient, et je pensai qu'elle avait dû sombrer.

Le *Iwo-Shima* ne déviait pas de sa course, et nous dûmes faire tout ce que nous pouvions pour l'éviter, tirant sur lui tout ce qui restait dans nos canons avant et faisant appel, pour la première fois, à toutes les mitrailleuses que nous gardions dans nos tourelles. Cette manœuvre nous amena si près de l'ennemi que nous nous touchâmes presque, de sorte qu'à une aussi faible distance aucun de nous ne put faire usage de ses gros canons ni se risquer à utiliser les torpilles. Je vis distinctement des marins japonais dont l'uniforme (d'un modèle recherché et assez peu pratique) était déchiré et sale et le visage barbouillé de sang, de suie et de sueur, nous regarder d'un œil féroce tandis que leur navire passait très vite devant nous, s'apprêtant déjà à virer dans l'espoir de nous toucher à l'arrière. Mais nous aussi nous virions, et, quelques minutes plus tard, la manœuvre était terminée. Sur l'ordre de notre capitaine, nous lâchâmes nos torpilles de tribord au moment même où nous nous présentions de flanc au *Iwo-Shima,* tirant en même temps sur lui le reste de nos munitions par tous les canons de tribord tonnant à la fois. Le navire était assez rapide pour échapper à presque tous nos obus, mais sa vitesse même jouait contre lui, car son tir de représailles passait au large de notre navire, ne réussissant à lui

porter qu'un coup peu important à l'avant droit. Nous avions réussi à mettre hors d'usage la plupart des gros canons de sa batterie, mais il vira de nouveau, beaucoup plus lentement cette fois car nos torpilles avaient endommagé au moins une de ses hélices. La mer devenait maintenant plus forte, et il devenait beaucoup plus difficile pour nous de viser, ou même de distinguer nettement notre adversaire. Partout où mon regard se portait, il y avait des vagues hautes comme des murailles sur lesquelles flottaient toutes sortes de débris – morceaux de métal ou de bois et lambeaux de chair se mêlant comme pour danser un horrible menuet – puis la vague retombait, laissant, pendant un moment, apparaître le *Iwo-Shima,* et nous tirions précipitamment jusqu'à ce que, pendant un autre moment, il disparût de nouveau.

Les dégâts que nous avions subis nous-mêmes n'étaient pas négligeables. Quelque part dans le navire, les pompes fonctionnaient à plein pour évacuer l'eau des compartiments qui avaient été inondés. En plusieurs endroits, la superstructure du *Dingiswayo* avait fondu et pris de bizarres formes déchiquetées, et des corps pendaient mollement aux mâts démantelés des hunes d'où le personnel médical n'avait pas réussi à les décrocher. Il y avait deux grands trous dans la coque, au-dessus de la ligne de flottaison, et un plus petit au-dessous, au milieu du navire, et nous avions perdu au moins trente hommes. Dans des circonstances ordinaires, nous aurions parfaitement pu nous retirer en gardant l'honneur sauf, mais nous savions tous que ce combat était décisif et nous ne pouvions faire autrement que de le continuer. Nous nous rapprochions maintenant du *Iwo-Shima,* nous laissant porter par la mer de façon à nous présenter par le travers au cuirassé ennemi et nous apprêtant à virer afin de pouvoir, avec un peu de chance, le prendre sous le tir de notre batterie bâbord, qui était en meilleur état et mieux équipée que l'autre pour s'attaquer à lui.

Nous nous sentîmes soulevés sur la crête d'une grosse vague et vîmes le *Iwo-Shima* au-dessous de nous. Il avait pris plus d'eau que ses pompes ne pouvaient en évacuer et commençait à

donner de la bande à l'arrière et à tribord. Quand l'énorme vague nous fit redescendre, nous commençâmes à tirer.

Le *Iwo-Shima* coula sans lâcher un seul coup de feu. L'eau se mit à moutonner et à clapoter, et nous vîmes la proue du navire ennemi saillir obstinément, pendant quelques secondes, du grand océan gris-vert avant de disparaître. Aussitôt, nous fîmes machine arrière pour éviter qu'il ne nous entraînât à sa suite au fond de l'eau. Au-dessous de nous se produisit une massive et grondante série d'explosions, puis une trombe d'eau jaillit en rugissant dans l'air, à une hauteur d'au moins cent pieds, faisant pleuvoir sur nous une averse de minuscules éclats d'obus.

De nouveau, des cris de joie s'élevèrent de notre navire, mais ils furent rapidement étouffés par l'apparition d'une grosse forme noire émergeant des nuages au-dessus de notre tête. Avant de couler, le *Iwo-Shima* avait dû appeler à l'aide un des dirigeables. Il ne nous restait pratiquement rien pour nous défendre. Les mitrailleurs, dans leurs tourelles, pointèrent leurs canons vers le ciel pour envoyer dans la coque du cuirassé volant les rares projectiles dont ils disposaient encore. J'entendis le *ping-ping* régulier de ces projectiles frappant le métal, mais ils eurent à peu près autant d'effet qu'une nuée de moucherons sur un rhinocéros furieux. C'était une chance pour nous que le monstre eût apparemment lâché toutes ses bombes et épuisé ses gros obus, car la volée de mitraille par laquelle il nous répondit s'abattit sur notre pont à l'endroit où il y avait le plus d'hommes massés, avec une telle violence qu'en un instant, là où se tenaient de fiers et joyeux soldats de l'Empire ashanti, il n'y eut plus qu'une horrible masse de chair et de corps qui se tordaient de douleur.

Je réussis à lire le nom inscrit sur la coque noire du dirigeable – le *Botany-Bay* – et à reconnaître son emblème. Et j'en éprouvai, au creux de l'estomac, une sensation bizarre, car le monstre arborait le bon vieux pavillon de l'Union Jack avec le chrysanthème cramoisi du Japon impérial ! Je me sentais déchiré entre deux sentiments contradictoires : j'aurais voulu saluer le dirigeable en ami, tout en partageant l'émotion de mes compagnons de bord qui, avec le courage du désespoir, ripostaient à cette attaque. Seul notre canon arrière – une sorte

de canon de 90 moderne – était en état de fonctionnement, et, au moment où le *Botany-Bay* passa au-dessus de nous, nous parvînmes à tirer sur lui trois ou quatre coups qui percèrent sa coque juste au-dessus des hélices principales – mais c'était tout ce que nous pouvions faire ! Apparemment insouciant des dégâts que nous lui avions causés, le dirigeable vira gracieusement en l'air et piqua sur nous. Cette fois, j'eus tout juste le temps de me plaquer au sol derrière l'abri d'un de nos petits canons inutilisables, avant qu'une grêle de balles s'abattît sur le pont.

Quant, un peu plus tard, je relevai la tête, je m'attendais tout à fait à voir venir la mort ; mais, au lieu de cela, j'aperçus les points noirs et blancs d'un de nos propres vaisseaux aériens, descendant presque comme s'il était privé de direction tant il se déplaçait vite, des nuages de fumée grise sortant de sa fine coque tandis qu'il soumettait le vaisseau ennemi à une canonnade massive. L'un après l'autre, les obus venaient frapper le blindage du *Botany-Bay,* le perçant de toutes parts. Il se tourna d'abord sur un côté, puis sur l'autre, et ce fut un spectacle à la fois horrible et terrifiant que de voir cette énorme bête rouler dans l'air juste au-dessus de notre tête ! J'ai assisté à l'agonie de bien des dirigeables, mais je n'ai jamais rien vu de semblable à la mort du *Botany-Bay*. Il frissonna. Il tenta de se redresser. Il perdit de la hauteur, puis s'élança de nouveau dans l'air jusque sous les nuages ; enfin, il piqua du nez, ses convulsions cessèrent et il s'abattit dans la mer, disparut sous les vagues, puis remonta, couché sur le côté, émettant des jets de vapeur par toutes ses ouvertures, et s'immobilisa enfin à la surface de l'océan comme une baleine sur le point de mourir. Bien peu de ceux qui se trouvaient à son bord pouvaient avoir survécu à ces effroyables secousses, et nous ne prîmes pas la peine de nous mettre à leur recherche. Notre croiseur aérien nous salua en agitant son pavillon et remonta dans les nuages.

Quelques minutes plus tard, tandis que nous allions et venions au milieu de nos blessés pour tenter de sauver ceux qui pouvaient l'être, l'ordre nous parvint par radio de rejoindre le gros de la flotte en un point situé à quelques miles seulement de la côte de Terre-Neuve. La Bataille de l'Atlantique était

terminée, la flotte ennemie ayant battu en retraite, mais la Bataille d'Amérisque n'avait pas encore commencé.

II

LE LÉVIATHAN DES TERRES

Ce qui restait de notre flotte se regroupa le lendemain matin. Bien qu'ayant vaincu la flotte australo-japonaise, nous avions probablement subi des pertes plus lourdes que les siennes. Il ne nous restait plus guère qu'une douzaine de cuirassés volants, peut-être six sous-marins encore en état de service ; quant à la flotte de surface, près de la moitié en avait été coulée et les quelque cinquante bâtiments rescapés avaient tous subi des avaries, dont certaines très graves. Le *Dingiswayo,* dont les pompes fonctionnaient encore à plein, était sans doute en meilleur état que la plupart de ses pareils, et les seuls navires à n'avoir souffert que de dégâts légers étaient ceux qui, sous le couvert de l'obscurité, remorquaient l'énorme coque flottante pour la mettre à l'abri. Je vis le *Chaka* voler au-dessus de nous pour inspecter notre navire, qui se balançait sur une mer modérément houleuse. Une pluie fine et chargée de brume tombait du ciel, rendant encore plus lugubre l'atmosphère qui enveloppait la flotte tout entière. À la lumière hivernale de l'Atlantique Nord, nos fiers pavillons ornés du lion noir et écarlate n'avaient plus aussi grand air que sous le ciel embrasé d'Afrique. Vêtus d'épais chandails et de suroîts, la casquette rabattue sur le nez pour nous protéger le mieux possible du crachin, nous nous tenions sur le pont, frissonnants, las et abattus, et même les messages de félicitations qui commençaient à nous parvenir du *Chaka* étaient impuissants à remonter notre moral. C'était la première expérience que beaucoup de ces Africains faisaient du véritable froid – un froid qui pénètre jusqu'aux os et fait geler le sang dans les veines – et

une abondante quantité de grogs bien chauds semblaient n'avoir aucun effet.

Debout sur la passerelle, je parlais des conditions atmosphériques avec Ombuto, le capitaine du navire – stupéfait de m'entendre dire que la température me paraissait plutôt élevée pour la saison – quand un message qui me concernait directement nous parvint du *Chaka*. Le capitaine le lut, puis me le tendit en levant les sourcils. Ce capitaine Ombuto, un brave type, n'avait jamais montré envers moi aucun des préjugés auxquels m'avaient habitué certains autres officiers de son équipage. Il parlait anglais avec un fort accent français, ayant servi pendant quelque temps, avant la guerre, dans la marine arabe. « Les huiles semblent se soucier beaucoup de votre santé, Bastable, » me dit-il.

Le message, qui n'était pas signé et portait simplement le nom du vaisseau commandant, disait : « *Donnez d'urgence détail des officiers tués et blessés. Comment va Bastable ? Envoyez rapport immédiatement.* » Il était rédigé en anglais, quoique le français fût utilisé tout aussi bien comme *lingua franca* par les Ashantis.

Le capitaine Ombuto attendit d'avoir établi la liste complète des morts et des blessés avant de la transmettre au vaisseau commandant, en ajoutant à la fin : « *Bastable sain et sauf.* » Un peu plus tard arriva un second message : « *Prière transmettre expression ma sympathie à ceux qui ont perdu tant de camarades. Vous avez combattu courageusement et dans l'honneur. Envoyez Bastable sur vaisseau commandant. Canot viendra le prendre.* » C'était signé simplement « *Hood* ». Ombuto me lut le message, haussa les épaules et ôta sa casquette pour gratter sa chevelure crépue, en disant : « Jusqu'à présent, miss Persson avait été la seule représentante de votre race tolérée à bord du vaisseau commandant. Vous vous élevez, Bastable ! » Dressant son pouce en l'air, il ajouta : « Au sens propre du mot. » Un moment après, un canot aérien vint se poser sur le pont endommagé du *Dingiswayo,* et j'y pris place en rendant son salut à l'officier grelottant de la Garde Léonine qui le pilotait. Le pauvre homme avait un aspect pitoyable, et je me dis un peu cyniquement que, si Hood avait l'intention de

traverser l'Amérique pour conquérir les États du Sud, il ne pourrait offrir à ses hommes de meilleur stimulant que la promesse d'un temps plus chaud.

Vingt minutes plus tard, le canot pénétra dans l'énorme cale arrière du *Chaka* pour aller se ranger dans le hangar spécialement aménagé à cet effet entre les deux ponts inférieurs. Un ascenseur électrique nous hissa à l'intérieur du grand vaisseau et, peu après, je posai les pieds sur le moelleux tapis de peluche écarlate de la salle de contrôle. Tout autour de la salle de contrôle, il y avait des fenêtres, donnant non pas à l'extérieur du vaisseau mais à l'intérieur. De ces fenêtres, on pouvait voir le pont principal, les gros canons dépassant de leurs sabords, les cavités destinées à recevoir les bombes (et dont la plupart étaient vides à présent), ainsi que les officiers et les hommes fourbus par les combats, qui se tenaient debout à leurs postes. À en juger d'après sa mine, le général Hood devait avoir pris encore moins de sommeil que moi, mais Una Persson paraissait en excellente forme. Ce fut elle qui me salua la première.

« Bonjour, monsieur Bastable, » me dit-elle. « Laissez-moi vous féliciter d'avoir survécu au combat. »

D'un ton plein de fierté, le général Hood déclara : « Je crois pouvoir dire que ce fut la bataille navale la plus importante et la plus féroce de toute l'Histoire du monde. Et cette bataille, nous l'avons gagnée, monsieur Bastable ! Que pensez-vous de nous à présent ? Sommes-nous toujours pour vous des barbares qui s'en prennent aux faibles et aux innocents, aux blessés, à des adversaires sans défense ? »

— « Vos hommes et vos navires se sont acquittés de leur tâche avec une extrême bravoure et une habileté considérable, » avouai-je. « Et, dans le cas présent, je dois reconnaître qu'ils ont tout lieu de se montrer fiers y car la flotte australo-japonaise nous a attaqués sans même se donner la peine d'engager des pourparlers. »

— « Nous ? » répéta Hood, prompt à saisir le mot. « Ainsi, en fin de compte, vous vous identifiez avec notre cause ? »

— « Je me suis identifié avec mon navire, » répliquai-je, « bien que j'aie eu fort peu à faire à son bord. Mais je crois comprendre que je suis ici en tant qu'observateur, non en tant que participant. »

— « Cela dépend de vous, monsieur Bastable, » répondit Hood en passant sa main noire dans sa chevelure grisonnante. « Je vous ai simplement donné l'occasion de faire votre choix ! Le déjeuner va être servi. Voulez-vous vous joindre à nous ? »

— « Merci, » dis-je avec un petit salut guindé.

— « Alors, venez. » Me prenant le bras, il m'entraîna vers ses appartements privés, qui étaient reliés à la passerelle par un petit escalier menant directement à sa cabine. Sur une table avait été disposé un appétissant assortiment de mets froids auxquels je ne pus résister. On servit aussi un délicieux vin du Rhin dont j'acceptai un verre avec empressement.

« Les conditions de vie à bord des dirigeables semblent bien meilleures que sur les navires, » fis-je remarquer. « Sur mer, il est à peu près impossible de se réchauffer ailleurs que dans la chaufferie, et à condition qu'il s'agisse de bateaux de fabrication ancienne, marchant au charbon et qu'on puisse chauffer par n'importe quelle température ! »

— « Eh bien, nous devons atterrir demain, » dit Hood d'un ton dégagé tout en mangeant son déjeuner. « Mais si, d'ici là, vous vous trouvez plus à votre aise à bord du *Chaka,* je serai heureux de vous y avoir pour hôte. »

Je m'apprêtais à décliner cette invitation quand Mlle Persson, qui, vêtue d'une longue robe de velours marron très simple, était assise à côté de moi, posa une main sur mon bras en disant : « Restez, je vous en prie, monsieur Bastable. Ce sera pour vous la meilleure occasion d'assister à l'invasion de New York. »

— « Est-il donc vraiment nécessaire d'envahir New York ? » demandai-je. « J'ai entendu dire qu'il n'y restait pratiquement plus âme qui vive. »

— « Seulement quelques milliers d'habitants, » répondit Hood avec désinvolture. « Et environ un tiers d'entre eux se rallieront certainement à nous dès notre arrivée. »

— « Comment pouvez-vous en être aussi sûr ? » demandai-je encore.

— « Mes agents se sont montrés actifs, monsieur Bastable. Vous oubliez que j'ai gardé des contacts un peu partout aux États-Unis. C'est mon pays natal, après tout… »

Si j'avais pu douter un instant que Hood fût capable d'attaquer la ville de New York et de s'en emparer, ces doutes se seraient dissipés dès notre entrée dans ce qui avait été l'un des ports les plus grands et les plus prospères du monde. New York avait subi – si c'était possible – des bombardements plus violents encore que ceux dont Londres avait été victime. Des énormes tours métalliques étincelant de mille couleurs qui l'avaient rendue célèbre, seules deux ou trois subsistaient, noircies par les intempéries, à demi détruites par les explosions, menaçant de s'effondrer au milieu des ruines qui recouvraient complètement ce qui avait été autrefois de larges avenues, des rues bordées d'arbres ombreux et des parcs magnifiques. Un vent froid balayait ces ruines quand nos navires jetèrent l'ancre et que nos aéronefs, se déployant en formations, partirent en reconnaissance pour repérer tout signe de résistance. Le *Chaka* effectua plusieurs vols au-dessus de New York, descendant parfois à moins de cinquante pieds. Tout indiquait que les ruines étaient habitées. De grands feux brûlaient dans des trous creusés entre les dalles arrachées ; des groupes d'hommes et de femmes en haillons couraient vers un abri quand l'ombre de notre grand vaisseau planait au-dessus d'eux, tandis que d'autres restaient debout, immobiles, à le regarder d'un air ébahi.

J'eus l'impression qu'ailleurs une certaine forme d'ordre régnait. Je crus apercevoir des uniformes blancs sales, ceux de soldats portant sur la tête ce qui devait être une sorte de casque dissimulant leur visage. Cependant, pas un seul coup de feu ne fut tiré sur nous par les petits groupes qui se retiraient précipitamment dans l'ombre à notre approche.

La scène était rendue plus lugubre encore par la présence, un peu partout, d'amoncellements de neige, le plus souvent sale et à moitié fondue.

« Je ne vois pas pourquoi vous vous donnez la peine de vous emparer de cette ville, » dis-je au général Hood.

Cette remarque lui fit froncer les sourcils. « Il s'agit de démolir le moral des défenseurs. Ici aussi bien que dans d'autres parties du pays, » répondit-il. Son visage avait pris une expression d'ardeur presque fanatique et son regard ne quittait pas les ruines. De temps en temps, il annonçait, avec un mélange de nostalgie et de satisfaction, que là se trouvait le premier appartement qu'il eût occupé à New York, là l'endroit où, jeune étudiant, il avait travaillé pendant un été ; qu'à la place de l'amas de ferraille rouillée au-dessus duquel nous volions s'élevait autrefois un musée célèbre ou un immeuble de rapport. Ce n'était pas du tout agréable de l'entendre parler ainsi, débiter avec une exultation mauvaise cette espèce de litanie… Un peu écœuré, je me détournai de la vitre et vis Una Persson debout derrière nous. Son visage avait une expression à la fois railleuse et mélancolique comme si elle aussi, à sa manière, regrettait d'avoir à entendre les remarques triomphantes et morbides de Hood.

« La nuit va tomber dans trois heures, » dit-elle. « Peut-être vaudrait-il mieux attendre le matin pour atterrir ? »

Hood se retourna, l'air furieux, en criant : « Non ! Nous allons atterrir maintenant ! Je vais en donner l'ordre ! Je veux que ces gens se rendent compte de ma puissance ! » Il étendit la main pour prendre un porte-voix, dans lequel il aboya quelques ordres. « Tenez-vous prêts à atterrir. Toute résistance devra être impitoyablement réprimée. Ce soir, les Ashantis vont faire la fête. Nos hommes sont autorisés à s'emparer de tout le butin qu'ils pourront trouver. Prenez contact avec les amis que nous avons ici. Amenez-moi leurs chefs dès que ceux-ci se seront fait connaître. Demain, nous poursuivrons notre route vers Washington. »

Ce fut avec un sentiment de pitié que je retournai mon attention vers les ruines. « Ne pourriez-vous épargner ces

malheureux ? » demandai-je. « N'ont-ils pas déjà trop souffert ? »

— « Pas par moi, monsieur Bastable ! » riposta Hood d'un ton féroce. « Pas par moi ! »

Il se refusa à poursuivre toute conversation et nous congédia, Mlle Persson et moi, d'un geste de la main, en disant : « Si vous ne pouvez pas partager mon plaisir, du moins n'essayez pas de me le gâter, je vous prie ! Allez-vous-en, tous les deux ! Je ne veux pas de Blancs ici ! »

Bien que visiblement froissée, Mlle Persson ne protesta pas. Elle partit en même temps que moi et, ensemble, nous allâmes prendre place à l'avant, sur un autre pont d'observation d'où on devait avoir une meilleure vue de l'atterrissage.

D'abord arriva l'infanterie, amenée à terre dans les bateaux, et qui s'aligna en rangs réguliers sur ce qui restait des quais. Puis d'énormes rampes furent abaissées des navires, et des entrailles de ceux-ci commencèrent à sortir, dans un grondement sourd, les gigantesques « cuirassés terrestres ». Il semblait presque impossible que même des navires de cette taille eussent pu contenir d'aussi encombrants véhicules. Écrasant tous les obstacles, ils vinrent se grouper en formations cunéiformes, braquant leurs gros canons sur New York, tandis que leurs tourelles inférieures basculaient lentement pour permettre aux équipages d'effectuer une série d'essais afin de s'assurer qu'elles étaient en parfait état de fonctionnement. Bien qu'ayant perdu près de la moitié de leurs effectifs au cours de la Bataille de l'Atlantique, les Ashantis étaient encore en mesure de réunir une armée assez importante, et on pouvait douter que les États-Unis, écrasés par la terrible Guerre entre les Nations, fussent capables de soutenir leur attaque. Les États-Unis d'Amérique devaient maintenant compter sur le soutien de la Fédération australo-japonaise (et nous étions tous certains qu'ils feraient quelque nouvelle tentative pour arrêter Hood dans ses conquêtes).

Mais j'allais enfin voir ce qui était resté caché dans la gigantesque coque que nous remorquions depuis l'Afrique. Et le visage d'Una Persson prit une expression d'attente passionnée quand la coque fut amenée au dock.

« Voici le résultat des recherches que j'ai effectuées en Angleterre, monsieur Bastable, » dit-elle avec exaltation. « Une invention de O'Bean qui était considérée comme trop terrible pour pouvoir jamais être réalisée, même au plus fort de la guerre. Regardez ! »

Je regardai, tandis que la nuit commençait à tomber. Quelque part à l'intérieur de la coque, des boulons furent desserrés, libérant les parties latérales de la coque, qui tombèrent en arrière dans la mer, et en avant sur le dock. L'une après l'autre, les diverses parties de cette gigantesque coque se détachèrent, laissant apparaître ce qui se trouvait à l'intérieur. C'était une véritable ziggourat d'acier qui s'élevait, un étage au-dessus de l'autre, écrasant de sa masse les véhicules déjà groupés à terre. De chaque étage dépassaient des canons qui auraient fait honte à tous ceux dont était pourvu le *Dingiswayo*. Sur la tourelle la plus élevée (la plus petite de celles que comportait cette pyramide de métal) étaient montés quatre canons à large gueule ; sur la deuxième en descendant, il y avait six canons semblables ; sur la troisième, douze ; sur la quatrième, dix-huit. Au cinquième étage étaient disposées des batteries de canons plus petits (leurs dimensions correspondaient à peu près au tiers de celles des autres), qui devaient être utilisés pour le tir à courte distance. J'en comptai environ trente. Au sixième étage en descendant, il y avait une cinquantaine de canons semblables, tandis qu'au septième et dernier étage étaient montées plus de cent mitrailleuses à vapeur du modèle le plus moderne, capables de tirer chacune cent cinquante coups à la minute. Il y avait aussi, depuis le haut jusqu'en bas du blindage, des ouvertures pour les tireurs. Il y avait des hublots d'observation grillagés à tous les étages ; chaque tourelle pouvait pivoter indépendamment des autres, et chaque canon avait un grand champ de déplacement à l'intérieur de la tourelle. L'ensemble était supporté par des roues massives (la taille de la plus petite étant à peu près quatre fois celle d'un homme), montées – je l'appris plus tard – sur des châssis séparés par groupes de dix, ce qui signifiait que la colossale machine pouvait se déplacer à volonté en avant, en arrière et *sur le côté*. En outre, les énormes roues et le poids

qu'elles supportaient étaient capables d'anéantir presque n'importe quel obstacle.

Telle était l'« arme secrète » de Hood. Sa fabrication avait dû nécessiter la moitié des richesses de l'Afrique et de l'Europe réunies. Jamais au monde on n'avait vu un engin mobile de cette taille (et bien peu d'engins non mobiles !). Grâce à lui, j'en avais la certitude, l'Attila Noir serait invincible. Je ne m'étonnais plus qu'il se fût montré prêt à sacrifier le reste de sa flotte d'invasion pour le protéger !

C'était vraiment là un symbole de la Guerre finale, d'Armaggedon ! Un Léviathan lâché sur la Terre ! Un monstre Capable de détruire tout ce qui se trouvait sur son passage ! Un gigantesque dragon bardé de fer, apportant, en rugissant, la mort à tout ce qui lui résistait ! Son étincelante coque d'un bleu gris arborait, sur ses quatre côtés et à chacun de ses étages, le cercle écarlate encadrant le lion noir et rampant d'Ashanti, emblème d'une Afrique puissante et vengeresse, une Afrique gardant le souvenir des millions d'esclaves noirs qui avaient été entassés dans des bagnes flottants, où régnaient les épidémies et la puanteur, pour servir la Cause des Blancs ; une Afrique qui avait attendu ce moment pour lâcher ce monstre sur les descendants de ceux qui, à travers les siècles, avaient torturé sa population, l'avait insultée, terrifiée, dépouillée et mise à mort.

Si c'était de justice qu'il s'agissait, ce serait véritablement une justice redoutable et spectaculaire !

Tout en regardant le Léviathan des Terres broyer sous ses roues le béton et l'acier aussi aisément qu'on peut écraser de l'herbe sous ses pieds, je ne pensais pas seulement au sort qui attendait l'Amérique, mais à ce qui pourrait arriver au reste du monde – particulièrement au Bantoustan – quand Hood aurait réalisé ses plans actuels.

Il me semblait qu'après avoir créé un tel monstre il lui faudrait continuer à l'utiliser, et que ce monstre finirait par devenir le maître, par conquérir le conquérant, jusqu'à ce que plus rien au monde ne subsistât !

C'était certainement la logique sur laquelle était basé, jusqu'à présent, ce monde, et je ne voyais rien – sauf, peut-être, l'idéal représenté par le Bantoustan – pour s'opposer à cette logique.

J’eus alors le sentiment qu’il était, moralement, de mon devoir de faire tout ce que je pouvais pour déjouer les terribles plans de conquête de Hood ; mais l’assassinat d’un seul homme ne me paraissait plus le moyen d’y parvenir. En proie à un grand trouble, je me détournai de la scène au moment où, la nuit étant complètement tombée, les feux du Léviathan des Terres commençaient à percer l’obscurité comme des yeux au regard terrifiant.

Mlle Persson m’adressa quelques mots, mais je ne compris pas ce qu’elle disait. D’un pas chancelant, je quittai le pont, l’esprit en désarroi, en me disant que, d’ici peu, elle et moi pourrions bien être les derniers survivants de notre race.

III

LE DÉSERTEUR

Il fallut trois heures pour anéantir New York. Et « anéantir » est bien le mot qui convient. La monstrueuse machine de Hood roulait à sa guise à travers les ruines, renversant les rares tours qui restaient encore debout, soumettant à un tir intensif et totalement destructeur les positions de ceux qui tentaient de résister. Tous les Noirs de New York, qui avaient commencé à combattre les Blancs bien avant que nous n'arrivions, se rallièrent aussitôt au drapeau noir et écarlate de Hood et, dès midi, les quelques défenseurs qui restaient encore en vie furent rassemblés et soumis à un interrogatoire serré destiné à leur arracher tous les renseignements qu'ils pouvaient fournir sur les autres « poches de résistance » existant dans le pays.

Hood m'invita à assister à l'un de ces interrogatoires, et j'acceptai dans l'espoir de pouvoir plaider la cause des pauvres diables tombés aux mains des Ashantis.

Hood portait maintenant un magnifique uniforme lui aussi noir et écarlate, avec une quantité de galons d'or et d'argent, et un tricorne orné de plumes d'autruche comme les membres de sa « Garde Léonine ». Le général m'avait confié que ce genre d'ostentation était tout à fait contraire à ses principes, mais que tant ses ennemis que ses partisans attendaient de lui qu'il adoptât ce style vestimentaire. Il tenait à la main, presque en permanence, une épée recourbée, et dans sa ceinture étaient glissés deux gros pistolets automatiques sans étui qui ressemblaient à des Mauser. L'interrogatoire des prisonniers avait lieu dans ce qui restait de la cave d'une maison s'élevant autrefois sur Washington Square. Tous ces malheureux que l'on

questionnait étaient blessés, faméliques, sales et terrorisés. On leur avait arraché leurs capuchons blancs (selon une sorte de superstition qui s'était répandue dans la ville, ces capuchons étaient censés protéger des épidémies), et leurs uniformes, grossièrement taillés dans des sacs à farine, étaient déchirés et tachés de sang. Je dois reconnaître que je ne me sentis pas du tout fier en voyant ces représentants de ma race. Dans n'importe quelle circonstance, ils auraient été des gueux, et sans doute était-ce justement pour cela qu'ils avaient réussi à survivre, grâce à la férocité et à la ténacité de ceux de leur espèce. Ils crachaient au visage de leurs conquérants ashanti et leur répondaient d'un ton hargneux, en un langage d'une grossièreté telle que je n'en avais encore jamais connue. Mlle Persson se trouvait auprès de moi, et j'aurais donné tout au monde pour qu'elle n'entendît pas ces jurons obscènes.

L'homme qui semblait être le chef du groupe (il s'était conféré à lui-même le titre de gouverneur !) était un certain Hoover, que ses compagnons appelaient entre eux « le Débauché ». C'était le représentant-type de cette race d'« escrocs » de petite envergure qui avaient jusque-là sévi à New York et qui étaient prêts à commettre n'importe quel délit pourvu que le risque d'être pris ne soit pas trop grand. Cela se lisait clairement sur son vilain visage à l'expression cruelle et haineuse. Sans doute, avant de s'élire lui-même « gouverneur », s'était-il borné à dépouiller les gens faibles et sans défense, à terroriser les enfants et les vieillards, à servir de commissionnaire aux « chefs de bande » plus importants et plus prospères de la ville. Cependant, je ne pouvais me défendre d'une certaine sympathie pour lui tandis qu'il continuait à tonitruer, pour tourner enfin son attention vers moi.

« Et toi, toi l'bon ami des négros, t'es qu'un sale traître ! » fut sa seule déclaration possible à répéter. Il cracha dans ma direction, puis se tourna vers le lieutenant au visage ouvert qui l'interrogeait (et dont le nom, je crois m'en souvenir, était Azuma) en disant : « On savait qu'vous, les négros, vous arriviez. Y a des mois qu'on l'savait. Et ici, à New York, i's sont en train d'se préparer pour vous rec'voir. I's ont des plans. I's ont l'moyen d'vous calmer pour de bon ! » Avec un ricanement,

il reprit : « Vous avez p't être leur artillerie, mais leur cerveau, vous l'avez pas, hein ? Vous allez pas tarder à vous dégonfler. Faudrait bien aut'chose que des pauv'types comme vous pour flanquer la pile à des vrais hommes blancs ! »

Mais ses menaces restaient vagues, et le lieutenant Azuma se rendit bientôt compte qu'il n'avait pas grand intérêt à poursuivre son interrogatoire.

Je n'avais pas du tout apprécié de m'entendre qualifier de traître par cette canaille, tout en me disant que cette injure n'était peut-être pas tout à fait imméritée. Jusqu'à présent – il fallait bien le reconnaître – je n'avais pas haussé la voix ni même levé le petit doigt pour tenter d'arrêter Hood.

Je dis alors : « Général Hood, je vous prie d'épargner ces hommes. Après tout, ce sont des prisonniers de guerre. »

Hood lança au lieutenant Azuma un regard plein d'une ironie cruelle, en répliquant : « Mais on ne saurait penser que des hommes comme ceux-ci méritent d'être épargnés, monsieur Bastable. Quel rôle pourraient bien jouer de tels êtres dans une société quelconque ? »

— « Ils ont droit à la vie, » déclarai-je d'un ton ferme.

— « Ils ne seraient certainement pas d'accord avec vous si vous parliez en *ma* faveur, » répondit Cicero Hood d'un ton devenu glacial. « Vous avez entendu la remarque de Hoover au sujet des « négros ». Si la situation était inversée, croyez-vous que vos plaidoyers seraient écoutés ? »

— « Non, » dis-je, « mais, si vous tenez à prouver votre supériorité sur des hommes tels que Hoover, il vous appartient de donner l'exemple. »

— « Je reconnais bien là votre morale occidentale ! » dit Hood. Il se mit à rire sans beaucoup de gaieté, et reprit : « Mais notre intention n'est pas de tuer ces hommes. Nous allons les laisser ici, à la garde de nos amis. Ils contribueront à la reconstruction de New Bénin ; c'est ainsi que la ville s'appellera désormais. »

Sur ce, il quitta la cave d'un pas rapide, en riant toujours, de ce rire bizarre qui vous glaçait le sang.

La flotte terrestre de Hood quitta donc New York, m'emmenant comme passager à bord de l'un de ses plus petits appareils de combat. Notre prochain objectif était Philadelphie où, de nouveau, selon ses propres termes, Hood allait porter secours aux Noirs vivant dans cette ville. Je suis forcé de reconnaître que la situation des Noirs d'Amérique était, à cette époque, fort pénible. Les Blancs s'en prenaient, une fois de plus, à eux, leur attribuant la responsabilité de tous les maux dont ils souffraient. Si beaucoup d'entre eux portaient ces étranges capuchons blancs, c'était – entre autres raisons superstitieuses – parce qu'ils considéraient les Noirs comme « plus sales » qu'eux et les accusaient de répandre les maladies infectieuses que la guerre avait amenées dans le pays comme elle les avait amenées en Angleterre. Dans beaucoup de régions des États-Unis, on chassait les représentants de la race noire comme on chasse des animaux, et on les brûlait vifs quand on les prenait – le motif invoqué pour expliquer cette odieuse façon d'agir étant qu'elle constituait le seul moyen d'empêcher la peste de se propager. Pour une raison ou une autre, les Noirs ne se montraient pas très vulnérables aux divers microbes contenus dans les bombes et, de là à voir en eux des « porteurs de germes », il n'y avait qu'un pas – que, dans leur logique insensée, les Blancs s'étaient empressés de franchir. Depuis plus de deux ans, des groupes se constituaient, sous les directives de l'Attila Noir, pour attendre l'invasion des Ashantis. La prétention de Hood de venir en « libérateur » des Noirs n'était donc pas – il faut bien le reconnaître – entièrement dénuée de fondement.

Néanmoins, rien de tout cela ne me paraissait suffisant pour justifier sa conduite.

Précédée par le Léviathan des Terres, l'armée conquérante traversa les États de New York, du New Jersey et de Pennsylvanie en pillant ou en brûlant tout sur son passage. Partout où elle s'arrêtait, elle hissait le drapeau noir et écarlate et, en s'en allant, laissait l'administration des territoires conquis aux mains des Noirs qui y vivaient.

Ce fut pendant la bataille de Philadelphie, au cours de laquelle la ville fut complètement détruite et tous ses habitants

blancs – hommes, femmes et enfants – exterminés par le pilonnage régulier du Léviathan des Terres, que je trouvai l'occasion d'abandonner la Horde Noire – de « déserter », en quelque sorte – d'abord en me détachant du convoi dont mon véhicule blindé faisait partie, puis en ayant la chance de capturer un cheval errant.

Mon intention était de me rendre à Washington pour avertir ses défenseurs de ce qui les attendait. Je voulais aussi, dans la mesure du possible, étudier avec eux les moyens de mettre hors d'usage le Léviathan des Terres. Mon plan était d'attirer, sous un prétexte quelconque, le monstre au bord d'une falaise d'où il serait précipité pour aller s'écraser une centaine de pieds plus bas. Mais je n'avais pas la moindre idée de la manière dont ce plan pourrait se réaliser.

Ma course à cheval de Philadelphie jusqu'à la ville de Wilmington constitua, je crois pouvoir le dire, une sorte de record. Dans toute la région, des groupes de « soldats » noirs se battaient contre des Blancs. Sous mon uniforme ashanti, j'offrais une cible aux uns comme aux autres et, si j'avais été pris, je me serais certainement trouvé en bien plus mauvaise posture entre les mains des Blancs – qui me considéraient comme un traître – qu'entre celles des Noirs. Mais j'eus la chance d'atteindre, sans être capturé, Wilmington, qui n'avait pas subi de très violents bombardements et présentait seulement l'aspect abandonné et mal entretenu de tant de « villes fantômes » américaines. En arrivant dans les faubourgs, j'enlevai ma tunique noire, que je jetai loin de moi et, vêtu seulement de mon gilet et de mon pantalon – bien que le temps fût encore très froid – je me mis à la recherche des Blancs de la ville.

Ce furent eux qui me découvrirent les premiers. J'avançais prudemment le long d'une des rues principales quand ils surgirent soudain de tous côtés, portant les sinistres « cagoules » blanches qui me rappelaient ces anciens Chevaliers du Sud, les membres du Ku-Klux-Klan, dont les aventures romanesques me passionnaient lorsque j'étais enfant. Ils me demandèrent qui j'étais et ce que je venais faire à Wilmington. Je leur répondis que je devais de toute urgence rencontrer leur

chef pour lui communiquer, au sujet de l'Attila Noir, des renseignements d'une importance extrême.

Peu après, je fus conduit dans un grand édifice public où un certain Joe Kennedy, dit « la Grenade », avait établi son quartier général (j'appris plus tard qu'il devait ce surnom à un talent tout particulier pour fabriquer des explosifs au moyen de toutes sortes de matériaux). Kennedy avait entendu parler de moi et dut se retenir pour ne pas me tuer sur-le-champ. Mais je le persuadai de m'écouter ; il le fit avec beaucoup d'attention et parut enfin convaincu que je disais la vérité. Il m'apprit qu'il avait formé le projet de conduire sa petite « armée » à Washington pour la joindre aux troupes, sans cesse croissantes, des défenseurs de cette ville. Il ne voyait pas d'inconvénient à m'emmener avec lui, mais me prévint que, si jamais il avait l'impression que j'espionnais pour le compte de Hood, il me ferait subir le sort réservé aux nègres dans cette région. Je ne compris jamais très bien ce qu'il entendait par là, et la seule chose qui me mit sur la voie, quand je m'en informai, fut cette phrase, prononcée avec délectation par un « soldat » de Kennedy : « On les coupe ou on les grille ; ça n'te dit rien, mon garçon ? »

Les Blancs avaient réussi à remettre en état l'ancien réseau ferroviaire, car la plupart des voies avaient survécu à la guerre, et les locomotives roulaient toujours – en brûlant maintenant du bois au lieu de charbon. Il y avait une ligne directe pour Washington et, le lendemain, nous montâmes tous dans l'antique train qui devait nous y conduire. Kennedy alla rejoindre le chauffeur et le mécanicien sur la plate-forme et m'y entraîna à sa suite en déclarant : « J'veux pas courir le risque de vous perdre de vue. »

Le train s'ébranla et s'éloigna de Wilmington en un rien de temps. Son premier arrêt devait être Baltimore, où Kennedy espérait récolter des renforts.

Tandis que nous roulions à vive allure à travers la campagne dévastée, mon compagnon me raconta un peu de sa vie. Il affirmait avoir été autrefois, avant la débâcle, un homme très riche – un multimillionnaire. Sa famille était originaire d'Irlande et il n'aimait pas les Anglais, qu'il classait juste après

les « négros » parmi les responsables des maux dont souffrait le monde. Il me parut cocasse que cet homme éprouvât un attachement romantique pour une minorité opprimée (selon sa propre expression), alors qu'il montrait tant d'aversion envers une autre.

Kennedy me dit aussi que les habitants de Washington s'organisaient d'ores et déjà pour résister à l'Attila Noir.

« Ils ont un « truc » en réserve pour l'arrêter dans son élan, » affirma-t-il d'un ton suffisant. Mais il refusa de s'expliquer davantage, et j'eus l'impression qu'il ne savait pas très bien de quoi il s'agissait.

Selon lui, il y avait de grandes chances pour que l'« armée » de Washington reçût des renforts de la flotte australo-japonaise, qui – il le tenait de source sûre – avait déjà jeté l'ancre dans la baie de Chesapeake.

J'exprimai le doute qu'il y eût au monde un engin capable de résister au Léviathan de l'Attila Noir, mais cette remarque n'ébranla nullement la conviction de Kennedy. Il se contenta de se frotter le nez en affirmant qu'il y avait « plus d'un moyen de faire la peau à un nègre[7]. »

À deux reprises, le train dut faire halte pour s'approvisionner en bois, mais nous approchions de Baltimore et ne nous en trouvions guère à plus d'une heure quand une escadre de cuirassés terrestres apparut en avant de nous. Ils arboraient le pavillon orné du lion de l'Empire ashanti et devaient précéder le gros de l'armée (ayant peut-être appris que des trains transportant des soldats blancs étaient en route vers Washington). Je vis leurs canons à large gueule lancer des gerbes de feu rouge et des nuages de fumée blanche, tandis qu'une quantité d'obus venaient frapper le sol tout près de nous. Le mécanicien, considérant que nous n'avions aucune chance de nous en tirer, était d'avis d'arrêter le train pour que nous nous rendions purement et simplement, mais Kennedy, s'il était cruel, ignorant et stupide, n'avait rien d'un lâche. Il fit passer le

[7] Dans le texte : « ...of skinning a "coon" », ce qui veut dire : « de dépiauter un raton laveur ». « Coon » est le sobriquet donné aux Noirs dans les États du Sud.

long du train l'ordre de mettre en batterie tous les gros canons encore en état de tirer, puis ordonna au mécanicien de faire donner à la vieille locomotive toute la vitesse possible et de rouler droit sur les lourds engins blindés, qui s'étaient maintenant postés sur le talus de chaque côté de la voie ferrée de façon à pouvoir nous tirer dessus quand nous passerions.

Cela me rappela une image que j'avais vue autrefois – une affiche illustrée annonçant un « spectacle Buffalo Bill » et qui représentait des Peaux-Rouges attaquant un train. Les cuirassés terrestres étaient capables de réaliser une vitesse égale à la nôtre (car le train transportait un grand nombre de véhicules), et leurs tourelles pouvaient pivoter très rapidement pour leur permettre de tirer sous n'importe quel angle. L'un après l'autre, les obus vinrent s'abattre sur le train, mais celui-ci n'en continua pas moins sa course, filant vers l'abri offert par un long tunnel qui s'étendait devant nous et où les engins blindés ne pourraient pas nous atteindre ni nous suivre.

Nous nous engouffrâmes dans le tunnel avec un vif soulagement, et le mécanicien proposa de ralentir et d'arrêter le train en son milieu dans l'espoir que les engins ennemis abandonneraient la poursuite ; mais Kennedy trouva cette suggestion ridicule.

« Ils nous tomberont dessus des deux côtés, mon vieux ! » s'écria-t-il. « Ils se creuseront un chemin à travers la voûte. Ils possèdent des espèces de « taupes » qui sont capables de forer n'importe quoi. Nous serons faits comme des rats, si nous restons ici ! » Ce qu'il disait me parut sensé, bien que les chances que nous pouvions avoir à l'air libre ne fussent guère meilleures. Quoi qu'il en soit, sur son ordre le train traversa le tunnel à toute vitesse et ressortit au grand jour – pour trouver une demi-douzaine de cuirassés terrestres qui l'attendaient, les canons braqués vers l'ouverture du tunnel. Jamais je ne saurai comment la locomotive put résister à cette canonnade, mais elle y résista – bien que sa cheminée eût été arrachée, une partie de son toit endommagée et que son tender eût été enflammé par un obus incendiaire.

Mais le reste du train n'eut pas autant de chance.

Un obus coupa l'attelage qui rattachait la locomotive aux wagons, et elle fut projetée en avant avec une violence qui faillit la faire dérailler. Mais, soulagée de la charge que constituait le reste du train, elle put bientôt laisser loin derrière elle les cuirassés terrestres. Je me retournai pour voir l'« armée » abandonnée se battre, avec l'acharnement du désespoir, contre les lourds engins qui étaient en train de la mettre en pièces.

Puis la voie ferrée fit un coude et la scène disparut à mes yeux. Kennedy eut l'air abattu pendant un moment, mais il se ressaisit bientôt, comprenant qu'il n'y avait rien à faire.

« Eh bien, » dit-il avec un haussement d'épaules résigné, « nous ne nous arrêterons pas à Baltimore, maintenant. »

IV
LE MONSTRE TRIOMPHANT

Je fus surpris de voir que Washington n'avait pas subi de dégâts comparables à ceux dont j'avais été le témoin dans des villes comme New York ou Londres. Le gouvernement et les divers ministères avaient fui la capitale pour se replier quelque part dans les Monts Appalaches. Cependant, si la ville avait résisté aux explosifs, sa population avait souffert des épidémies. Mais, par suite de sa faible importance stratégique, Washington conservait intacts la plupart de ses monuments. Ces tributs – de faux style grec ou géorgien – payés à un mauvais goût grandiose se détachaient dans le lointain tandis que nous pénétrions dans les faubourgs de la ville – pour être arrêtés bientôt par des barrières récemment dressées. Elles ne devaient exister que depuis une semaine ou deux, mais paraissaient d'une solidité surprenante. Faites de briques, de pierres et de béton, et étayées par des sacs de sable soigneusement empilés, elles étaient apparemment destinées à protéger le centre de la ville.

Les papiers de Kennedy étaient en règle – il fut reconnu par trois des gardes et salué comme une sorte de héros – et nous pûmes continuer notre route jusqu'à la gare principale, où nous laissâmes notre locomotive aux autorités. On nous conduisit, le long des rues larges et dénuées de caractère (dont les fameux arbres avaient tous été abattus pour servir à la construction des barricades ou comme combustible pour les trains), jusqu'à la Maison-Blanche, occupée maintenant par le « président » Penfield. Jadis brillant diplomate, celui-ci avait su tirer profit de la vague d'hystérie qui avait soulevé son pays à la suite de la guerre – on disait qu'il avait été le premier à « coiffer le capuchon blanc ». C'était un gros homme dont le visage

rougeaud portait toutes les marques de la dépravation. Nous fûmes introduits dans son bureau dont les beaux meubles anciens de style « colonial » donnaient l'impression que rien n'avait changé depuis le bon vieux temps. Les seules différences étaient constituées par l'odeur, et par l'homme avachi dans un fauteuil près de la baie vitrée. L'odeur – mélange d'alcool, de tabac et de transpiration humaine – aurait paru incommodante dans une taverne du quartier le plus populeux de Londres. Le « président » Penfield, en grand uniforme de général américain – dont la vareuse avait du mal à boutonner sur son énorme panse – agita pour nous saluer une main qui tenait un cigare et, de l'autre – dans laquelle il y avait un verre – nous fit signe de nous asseoir. « Je suis bien content que vous vous en soyez tiré, Joe, » dit-il à Kennedy, qui semblait être pour lui une vieille connaissance. « Vous voulez boire quelque chose ? Servez-vous. » Il fit comme si je n'existais pas.

Kennedy se dirigea vers le bar et se servit un plein verre de whisky, en disant : « Je regrette de ne pas avoir pu vous amener d'hommes. Vous savez ce qui s'est passé, n'est-ce pas, Fred ? Nous avons été attaqués par une importante flotte de ces « cuirassés terrestres » nègres. Nous avons eu de la veine de nous en sortir ! »

— « Je l'ai entendu dire, en effet, » répondit Penfield. Tournant vers moi ses petits yeux au regard glacial, il ajouta : « Et celui-ci, c'est le traître, hein ? »

— « Laissez-moi vous dire tout de suite, » répliquai-je, tout en éprouvant une brusque répugnance à me justifier, « que je me suis rallié à Cicero Hood dans le but exprès de tenter de mettre un terme à ses activités. »

— « Et comment comptiez-vous y parvenir ? » demanda Penfield en se penchant pour adresser un clin d'œil à Kennedy.

— « Mon plan initial était de l'assassiner, » répondis-je simplement.

— « Mais vous ne l'avez pas fait. »

— « Après l'apparition du Léviathan des Terres, j'ai compris que le meurtre de Hood ne servirait à rien. Il est le seul à exercer une autorité quelconque sur la Horde Noire. Le tuer

n'aurait eu pour effet que de rendre la situation pire pour vous et pour tous les autres Occidentaux. »

Penfield renifla d'un air sceptique et demanda, en sirotant son whisky : « Mais quelle preuve pouvons-nous avoir de tout cela ? Quelle preuve pouvez-vous nous donner que vous ne continuez pas à travailler pour Hood – que ce n'est pas *moi* que vous complotez de tuer ? »

— « Aucune, » répliquai-je. « Mais je veux étudier avec vous les moyens de barrer la route au Léviathan des Terres. Ces murailles que vous êtes en train d'élever ne l'arrêteront pas plus que ne pourrait le faire une feuille de papier. Si on pouvait creuser une profonde tranchée – tendre un piège, comme pour prendre quelque gigantesque animal – on réussirait peut-être à le mettre hors d'usage, pendant quelque temps du moins… »

Mais le « président » Penfield hocha la tête et répondit avec un sourire affecté :

— « Nous sommes en avance sur vous. Il existe plus d'une sorte de murailles, vous savez. Jusqu'ici, vous avez vu seulement ce qu'on pourrait appeler notre première ligne de défense. »

— « Il ne peut rien exister d'assez puissant pour arrêter le Léviathan des Terres, » déclarai-je avec emphase.

— « Oh ! je ne sais pas ! » riposta Penfield en adressant à Kennedy un autre clin d'œil entendu. « Voulez-vous lui faire voir nos installations, Joe ? » ajouta-t-il. « Je crois que nous pouvons lui faire confiance. Il est des nôtres. »

Kennedy n'en paraissait pas tellement convaincu. « Eh bien, » dit-il, « si vous croyez… »

— « Bien sûr que je le crois ! » interrompit Penfield. « J'en ai l'intuition. C'est un type bien. Un peu écervelé, un peu balourd – un peu anglais, quoi ! mais un type bien. Soyez le bienvenu à Washington, Bastable, » ajouta-t-il en se tournant vers moi. « Vous allez voir maintenant comment nous comptons mettre une terme aux agissements de cette racaille ! »

Un moment plus tard, nous quittâmes la Maison-Blanche dans une voiture à cheval qui nous attendait. Non sans une certaine fierté, Kennedy m'expliqua que le Capitole avait été transformé en un arsenal bien défendu, et que les monuments

de style néo-grec contenaient pratiquement tous les gros canons en état de fonctionner restant aux États-Unis.

Cependant, ce ne furent ni l'architecture des monuments ni les détails du système de défense qui retinrent mon regard, mais ce que je vis en passant dans les rues. Washington avait toujours eu une forte population noire, et maintenant, cette population était exploitée par les Blancs. Je vis des groupes d'hommes, de femmes et d'enfants, épuisés et faméliques, enchaînés les uns aux autres par le cou, les poignets ou les chevilles, traînant vers les barricades d'énormes charges de briques et de sacs de sable. C'était un spectacle qui semblait surgi du passé – celui d'esclaves noirs couverts de sueur et exténués, que de brutaux gardiens blancs armés de longs fouets, dont ils se servaient généreusement et avec un plaisir pervers évident, faisaient travailler, littéralement, à mort – un spectacle auquel je ne me serais jamais attendu à assister en plein vingtième siècle ! J'étais horrifié, mais je m'efforçais de ne pas montrer mon émotion à Kennedy, qui ne semblait pas remarquer ce qui se passait !

À plusieurs reprises, je tressaillis et me sentis pris de nausées en voyant tomber quelque malheureuse femme à demi nue, que ses gardiens forçaient à se remettre debout – en l'accablant d'injures – à coups de poing et de fouet. À un moment, je vis s'écrouler un jeune garçon, presque encore un enfant. On voyait bien qu'il était mort, mais les gardiens obligèrent ses compagnons d'infortune à traîner son corps par les chaînes qui liaient ses poignets aux leurs.

Essayant de paraître indifférent, je dis, d'un ton aussi détaché que possible : « Je comprends maintenant comment vous avez réussi à construire ces murailles aussi rapidement : vous avez rétabli l'esclavage ! »

— « Eh bien… c'est sans doute le nom qu'on pourrait lui donner, en effet, » répondit Kennedy en grimaçant un sourire. « Les nègres accomplissent, comme nous tous, une tâche d'utilité publique en aidant à reconstruire le pays. D'ailleurs » – et son expression redevint sérieuse – « c'est ce qu'ils connaissent le mieux. C'est ce que, pour la plupart, ils préfèrent. Leur façon de penser et de sentir n'est pas la même que la nôtre,

Bastable. Tenez : prenez les abeilles ouvrières, par exemple. Si on les empêche de travailler, elles s'étiolent, elles sont malheureuses et elles ne tardent pas à mourir. C'est la même chose pour les nègres. »

— « Il semble que leur sort doive être le même quelle que soit la manière dont on envisage la question, » lui fis-je remarquer.

— « Bien sûr, » riposta-t-il, « mais au moins, comme ça, ils se rendent utiles ! »

En parcourant les rues de Washington, je vis plusieurs milliers de Noirs. Quelques-uns, qui devaient être au service de particuliers, semblaient se trouver dans une situation un peu moins mauvaise que leurs compagnons ; mais la plupart d'entre eux étaient enchaînés par groupes et transpiraient abondamment, bien que le temps fût assez froid. Aucun espoir ne se lisait sur leur visage. En les regardant, je ne me sentais pas fier de ma race, et je ne pouvais m'empêcher d'évoquer la dignité – l'arrogance, même, pourrait-on dire – dont faisaient montre les soldats ashantis.

J'écartai cette pensée pendant un moment, mais elle me revint par la suite avec de plus en plus de force. Réduire des êtres humains à l'esclavage et les traiter avec une telle cruauté constituait une grande injustice, de quelque côté qu'elle vînt. Cependant, cette injustice me paraissait un peu moins grande dans le cas de Hood, car celui-ci exerçait une vengeance, tandis que des hommes comme Penfield et Kennedy agissaient sous l'empire des mobiles les plus bas et les plus cyniques.

D'une voix douce, je demandai : « Mais n'est-ce pas une mauvaise politique que de les faire travailler aussi dur ? Leur rendement serait sans doute meilleur s'ils étaient un peu mieux traités ! »

— « Voilà le genre de logique qui nous a conduits à la guerre civile, Bastable ! » répondit Kennedy comme s'il s'adressait à un enfant. « On commence comme ça et, tôt ou tard, les nègres décident qu'ils doivent être traités comme des Blancs, et ce sont les anciens conflits sociaux qui recommencent ! Et puis, » ajouta-t-il avec un large sourire, « ce n'est pas la peine de se

faire trop de souci au sujet des chances de survie des nègres à Washington, comme vous pourrez vous en rendre compte. »

Nous arrivions près d'une haute muraille où, comme partout ailleurs, d'importants groupes de Noirs étaient forcés par leurs gardiens à travailler à une vitesse inhumaine. La façon dont Washington avait réussi à édifier ses défenses ne constituait plus pour moi un mystère. Je pensais aux récits des traitements que Hood avait fait subir aux Blancs, en Scandinavie ; mais ces récits, que Hood lui-même encourageait et exagérait pour accentuer la férocité de son personnage, paraissaient bien ternes en comparaison des atrocités bien réelles qui avaient cours actuellement à Washington !

En passant devant les murailles, je remarquai que de grandes cages semblables à celles qui servent à transporter les animaux d'un cirque étaient posées dessus, bien en évidence. Je les désignai de la main à Kennedy en lui demandant ce que c'était.

Il se renversa en arrière, alluma un cigare et répondit d'un ton suffisant :

— « Ça, monsieur Bastable, c'est notre arme secrète ! » Je ne lui demandai pas de s'expliquer davantage : la vue des mauvais traitements infligés aux Noirs m'avait beaucoup affligé et je me sentais très las. Je dis donc à Kennedy que je souhaitais me reposer. La voiture fit aussitôt demi-tour et me conduisit à un hôtel proche du Capitole, où on me donna une chambre ayant vue sur un coin de parc.

Mais, là encore, je ne pus regarder par la fenêtre sans être témoin de la brutalité des Blancs. À une centaine de mètres devant moi il y avait une carrière de chaux vive dans laquelle, de temps en temps, des charrettes venaient déverser les corps des morts ou des mourants.

Je croyais avoir connu l'Enfer dans le sud de l'Angleterre, mais – je le comprenais maintenant – je n'en avais vu que les prémices. C'était ici – en ce lieu où on avait proclamé comme article de foi que tous les hommes naissaient égaux en droits, où il avait semblé possible de donner une réalité aux idéaux de sagesse et de justice du dix-huitième siècle – c'était ici, vraiment, que se trouvait l'Enfer !

Et c'était un Enfer créé par des représentants de ma propre race, dont j'espérais assurer la survie en m'opposant à Hood et à sa Horde Noire !

Je dormis mal cette nuit-là et, le lendemain matin, je sollicitai un entretien avec le « président » Penfield à la Maison-Blanche. On me fit savoir qu'il était trop occupé pour me recevoir. Je me mis à flâner dans les rues, mais ce que j'y vis avait de quoi me soulever le cœur. Je sentais la colère monter en moi. Je me sentais frustré. J'aurais voulu discuter avec Penfield, le supplier d'avoir pitié des Noirs, de donner à ses partisans coiffés du capuchon blanc l'exemple de la tolérance et de l'équité. Gandhi disait vrai : il n'y avait qu'une seule manière de se conduire – même si, à court terme, celle-ci semblait contraire à l'intérêt personnel. À long terme, l'intérêt de chacun était certainement de se montrer généreux, humain, bon et juste envers ses semblables. C'était le cynisme d'hommes comme Penfield qui, en fin de compte, menaçait d'extinction toute la race humaine. Certes, il ne peut y avoir de guerre « juste », car la guerre, par sa nature même, est un acte d'iniquité envers l'individu ; mais il existe des guerres « injustes », des guerres mauvaises, fomentées par des hommes totalement corrompus, tant sur le plan moral que sur le plan intellectuel. J'en venais à me dire qu'on ne pouvait trouver aucune excuse à ceux qui faisaient la guerre : quels que fussent les mobiles auxquels ils obéissaient, l'idéal qu'ils proclamaient, la « menace » contre laquelle ils prétendaient se défendre, leurs actes mêmes prouvaient l'immoralité et la vilenie de leur caractère.

Gandhi affirmait que la violence engendrait la violence : eh bien, j'avais sous les yeux, semblait-il, la preuve vivante qu'il disait vrai ! Et je me rendais compte que j'avais moi-même été tout près de me laisser aller à la brutalité et au cynisme en formant le projet d'assassiner Hood.

Une fois de plus, au pire moment, je me trouvais partagé entre des sentiments contradictoires, en proie à un grand désarroi, accablé par la certitude de ne pouvoir rien faire…

Tout en marchant, je m'étais écarté du centre de la ville, pour arriver dans un quartier résidentiel où de jolies maisons au toit en terrasse rappelaient celles qui ornent les places de style

Régence de mon pays. Mais ces maisons étaient en grande partie démolies. Il n'y avait plus de vitres aux fenêtres et les portes donnaient l'impression d'avoir été forcées. Je compris que des combats avaient eu lieu non contre une armée d'invasion mais entre les Noirs et les Blancs.

Je recommençais à m'interroger sur la destination des grandes cages posées sur les murailles quand, au tournant d'une rue, je me trouvai devant une longue rangée d'ouvriers noirs enchaînés les uns aux autres par les chevilles, qui se traînaient au milieu de la chaussée en tirant derrière eux une grande plate-forme montée sur roues, sur laquelle étaient empilés des sacs de sable. Tous ces malheureux portaient sur le corps les marques sanglantes faites par les longs fouets que leurs gardiens maniaient avec tant de dextérité. C'était à peine s'ils pouvaient mettre un pied devant l'autre. Ils semblaient destinés à finir, à très brève échéance, dans la carrière de chaux vive – et pourtant ils chantaient. Ils chantaient comme – dit-on – chantaient les martyrs chrétiens en route vers les arènes romaines. Ils chantaient une sorte d'hymne dont on avait du mal à distinguer les paroles. Les Blancs, coiffés d'épais capuchons, qui les accompagnaient leur criaient de se taire. Leurs voix étaient assourdies, mais leurs fouets éloquents. Et, cependant, les Noirs continuaient à chanter, et, peu à peu, je réussis à saisir quelques-uns des mots qu'ils prononçaient :

Il viendra. Il viendra.
Du fond de l'Afrique, il viendra.
Conduisant le Monstre, il viendra.
Pour nous libérer, il viendra.
Nous rendre la Dignité, il viendra.

Il était, naturellement, hors de doute que le chant exaltait les victoires de Hood et qu'il avait pour objet d'exaspérer les Blancs. Le refrain était repris par un grand et beau garçon qui réussissait, par un grand effort de volonté, à tenir la tête haute et les épaules droites malgré les coups violents qui pleuvaient sur lui. Son attitude digne et courageuse, contrastant avec l'odieuse et lâche conduite des Blancs, forçait l'admiration.

Mais les malheureux esclaves paraissaient voués à un sort funeste. Ils ne cessaient pas de chanter, et, au bout d'un moment, les hommes au capuchon blanc jetèrent leurs fouets à terre, puis, d'un air menaçant, braquèrent leurs fusils sur eux.

La procession fit halte.

Les voix se turent.

Le Blanc qui marchait en tête arracha son capuchon, découvrant un visage haineux qui ne pouvait avoir connu plus de dix-sept printemps. Il épaula son fusil et demanda, avec un sourire sinistre :

« Eh bien ! vous voulez continuer à chanter ? »

Le grand Noir reprit son souffle – en pensant que ce serait sans doute le dernier – et entonna les premières mesures du chant.

Alors, d'un mouvement impulsif, je me jetai sur le jeune Blanc, avec tant de force que le coup parti en l'air. J'eus le temps de saisir son fusil avant de tomber sur lui. J'entendis des cris confus, puis la détonation d'un autre fusil. Je vis une balle pénétrer dans le corps du jeune garçon et, me faisant un rempart de ce corps, je tirai à mon tour sur mes frères de race !

Je n'aurais pas tenu longtemps, naturellement, si le grand Noir, d'un cri aigu et presque joyeux, n'avait rameuté ses compagnons vers les Blancs qui, leur tournant le dos, concentraient leur attention sur moi.

Pendant un moment, je vis des capuchons blancs danser sur une mer de chair noire et boursouflée. J'entendis quelques coups de fusil, puis ce fut le silence. Les Blancs gisaient, morts, sur le pavé, et les Noirs se servaient de leurs fusils pour briser les chaînes qui leur entouraient les chevilles. N'étant pas sûr de l'accueil qui me serait réservé, je me relevai prudemment, prêt à fuir en cas de besoin, car je savais que la plupart des Noirs éprouvaient des sentiments fort peu cordiaux à l'égard des Blancs, même si ceux-ci ne s'employaient pas directement à leur faire du mal.

Mais, au même moment, le jeune Noir s'approcha de moi et me sourit en disant : « Merci, monsieur. Pourquoi ne portez-vous pas votre capuchon ? »

— « Je n'en ai jamais porté ! » répondis-je. « Je suis Anglais. »

Mon ton devait être assez pompeux, car le jeune homme éclata de rire avant de reprendre : « Nous ferions bien de nous tirer en vitesse. »

Il nous dirigea, ses compagnons et moi, vers les maisons les plus proches, qui se révélèrent abandonnées. La plate-forme roulante et les cadavres des Blancs, dépouillés – pour quelque mystérieuse raison – de leurs capuchons, furent laissés sur place.

Le jeune Noir nous fit traverser plusieurs arrière-cours, passant précipitamment de l'une à l'autre jusqu'à ce qu'enfin il arrivât dans une maison qu'il connaissait. Il nous fit descendre à la cave et s'arrêta pour reprendre haleine.

« Ceux qui sont trop mal en point pour aller plus loin vont rester ici, » dit-il. « Les gosses aussi. » Se tournant vers moi, il demanda avec un sourire : « Et vous, monsieur ? Vous pouvez nous donner ce fusil et partir si vous voulez. Il n'y a pas eu de témoins. Tout ira bien pour vous. Ils ne sauront jamais qu'il y avait un Blanc dans le coup. »

— « Mais il faut qu'ils le sachent ! » m'entendis-je répondre. « Mon nom est Bastable. Jusqu'à ces derniers temps, j'étais attaché en tant qu'observateur à l'état-major de Hood. J'ai déserté il y a quelques jours pour me rallier aux Blancs. Mais j'ai décidé de ne plus servir, désormais, que la cause de l'humanité. Je suis avec vous, monsieur… »

— « Appelez-moi Paul, monsieur Bastable. Eh bien ! c'est un fort beau discours que vous venez de faire – quoiqu'un peu solennel, si vous me permettez de le dire. Mais vous avez fait vos preuves. Vous avez du cran, et le cran est une chose fort utile en ces temps troublés. Allons-y ! »

Il repoussa quelques caisses d'emballage, laissant ainsi apparaître un trou creusé dans le mur. Il nous fit entrer dans ce trou, qui donnait accès à un passage reliant entre elles plusieurs maisons, et, tout en marchant, me demanda par-dessus son épaule : « Savez-vous s'ils ont commencé à remplir les cages ? »

— « Je ne sais rien de ces cages, » répondis-je. « Je me demandais justement à quoi elles pouvaient servir. Quelqu'un

m'a dit qu'elles constituaient « l'arme secrète » des défenseurs de Washington contre le général Hood, mais cela n'a fait que m'intriguer davantage. »

— « Eh bien, cela pourrait marcher, » dit Paul. « Quoique, j'en suis sûr, la plupart d'entre nous préféreraient mourir… »

— « Mais que comptent-ils mettre dans ces cages ? des bêtes féroces ? »

Paul me jeta un coup d'œil amusé en répondant : « Bien des gens n'hésiteraient pas à employer ce nom. C'est *nous* qu'ils vont mettre dedans ! Si Hood commence à canonner les murailles, il tuera ceux qu'il est venu sauver. Il ne peut libérer Washington sans tuer tous les hommes, les femmes et les enfants noirs de la ville ! »

Si la conduite des Blancs m'avait écœuré jusqu'alors, l'annonce de ce qu'ils s'apprêtaient à faire me stupéfia. Cela rappelait les pratiques les plus barbares décrites dans l'Histoire. Comment les Blancs pouvaient-ils s'estimer supérieurs à Hood alors qu'ils se préparaient à utiliser contre lui des méthodes devant lesquelles lui-même aurait reculé, quelle que fût la violence de sa haine envers la race caucasienne ?

C'était une muraille de chair vivante qu'ils allaient élever pour protéger Washington !

— « Mais tout ce qu'ils pourront faire, c'est tenir Hood en échec pendant quelque temps, » fis-je remarquer. « À moins qu'ils ne menacent de tuer tous les vôtres dans l'espoir de le contraindre à se retirer. »

— « C'est aussi ce qu'ils feront, je suppose, » répondit Paul. Nous nous faufilions maintenant le long d'un tunnel très étroit, et j'entendais un bruit d'eau dans le lointain. « Mais ils ont reçu des nouvelles des Austra-japs, » reprit le jeune homme. « S'ils peuvent tenir pendant vingt-quatre, heures, les forces terrestres de la Fédération assureront la relève. Même ces gros cuirassés de Hood dont nous avons entendu parler ne pourront pas faire feu sans tuer ceux qu'ils viennent défendre. Hood sera obligé de prendre une décision, et, de toute façon, il y laissera des plumes ! »

— « Mais Ce sont des démons ! » m'écriai-je. « On ne peut pas les considérer comme des êtres humains ! »

— « Avant qu'ils me capturent, j'étais un agent spécial de Hood, » dit Paul. « J'espérais trouver un moyen de l'aider de l'intérieur. Mais les Blancs nous ont tous pris. La seule chance que nous puissions courir, c'est de pénétrer ce soir dans le camp où sont rassemblés le plus grand nombre des nôtres, d'armer autant d'hommes que possible et de tenter une percée. »

— « Croyez-vous que vous y parviendrez ? » demandai-je.

— « Non, je ne le crois pas, » répondit Paul en secouant la tête. « Mais un tas de nègres morts ne sera pas d'une grande utilité pour les troupes de Hood quand elles arriveront, n'est-ce pas ? »

Une odeur fétide m'assaillit les narines, et je compris alors d'où venait le bruit d'eau que j'avais entendu : des égouts. Nous dûmes patauger, parfois jusqu'à la ceinture, dans cette eau infecte, pour arriver enfin dans une grande salle souterraine où se trouvaient déjà une vingtaine de Noirs – seuls survivants de ceux qui se proposaient, le moment venu, d'apporter leur soutien à Hood. Ils possédaient un assez important stock d'armes, mais il paraissait évident que ces armes ne leur serviraient à rien et que tout ce qu'ils pouvaient faire, maintenant, c'était de mourir en braves.

Nous passâmes toute la journée à mettre au point nos plans. À la nuit tombante, quittant notre souterrain, nous nous mîmes en route vers le quartier nord de la ville, où était installé le plus grand camp d'esclaves.

Dans les rues mal éclairées, beaucoup de Noirs continuaient à travailler à la lueur de torches, et, d'après ce que disaient leurs gardiens, nous comprîmes que les troupes de Hood devaient se trouver tout près de Washington.

Nos fusils sur l'épaule, nous marchions à découvert dans les larges rues, nous dirigeant vers le nord. En nous voyant, on aurait pu nous prendre pour des soldats magnifiquement disciplinés effectuant une patrouille, et pas une seule fois nous ne fûmes arrêtés.

En effet, chacun de nous était coiffé d'un capuchon – raison pour laquelle Paul en avait fait dépouiller les morts – et tous les hommes et les femmes de notre groupe, à l'exception de moi-même, portaient des gants. La morbide insanité des Blancs se

retournait pour la première fois contre eux. Grâce à ces capuchons, symboles de la peur et de la haine qu'ils éprouvaient envers la race noire, des représentants de cette race pouvaient maintenant défiler sous leur nez sans être inquiétés !

Derrière nous, les pieds entravés par des chaînes qu'il serait facile d'enlever le moment venu, marchait le reste de notre troupe, tirant une grande charrette apparemment remplie de briques mais qui, en réalité, transportait toutes les armes que nous avions pu rassembler.

Plus d'une fois, nous craignîmes d'être découverts, mais, en fin de compte, nous arrivâmes sans incident à l'entrée du camp. Comme mon accent nous aurait immédiatement trahis, ce fut Paul qui prit la parole. Avec beaucoup d'autorité, il dit aux gardiens : « On vient pour ram'ner des nègres et en chercher d'autres. »

Les gardiens au capuchon blanc ne montrèrent pas le moindre soupçon : trop de gens allaient et venaient cette nuit, et la confusion était plus grande que jamais.

« Mais pourquoi qu'vous entrez tous ? » demanda cependant l'un d'eux au moment où nous franchissions la porte.

— « Tu n'sais donc pas c'qui s'passe ? » répondit Paul. « Y a eu une émeute. Une vingtaine de nos hommes ont été tués par les négros. »

— « J'ai entendu que'que chose, » dit un autre gardien.

Mais nous étions déjà à l'intérieur du camp. C'était simplement un grand terrain à ciel ouvert, où les esclaves noirs dormaient, enchaînés, jusqu'à ce qu'on vînt les chercher pour les emmener au travail. Une sorte de pâtée contenue dans un grand baquet placé au milieu du camp constituait leur seule nourriture. Ceux qui avaient encore la force de se traîner jusqu'au baquet pouvaient manger ; les autres devaient soit compter sur leurs camarades pour les nourrir, soit mourir de faim. Peu importait aux Blancs, car ces malheureux avaient pratiquement terminé leur tâche.

Nous nous dirigeâmes vers la partie la plus sombre du camp, en criant aux hommes de se lever pour passer à l'inspection et, subrepticement, nous leur distribuâmes les armes.

Mais notre manège avait fini par éveiller la curiosité de deux gardiens, qui d'un air détaché s'approchaient de nous.

Je dois reconnaître – Dieu me pardonne ! – que je fus le premier à tirer. Je le fis sans aucun remords, tuant un des gardiens d'une balle en plein cœur. Les autres se mirent à tirer à leur tour, tout en courant vers la porte. Mais notre chance avait tourné : alerté par les coups de feu, un antique tracteur à vapeur, recouvert d'un blindage grossier et transportant deux mitrailleuses, se dirigea vers le camp et en obtura l'entrée avant que nous ayons eu le temps de l'atteindre.

Un moment, les occupants de ce « cuirassé terrestre » rudimentaire hésitèrent à la vue de nos capuchons blancs, mais les gardiens leurs crièrent d'ouvrir le feu.

Nous nous jetâmes dans l'ombre – le seul abri possible – au moment où une grêle de balles s'abattait sur le camp, semant la mort avec une absence totale de discrimination. Beaucoup de Noirs encore enchaînés furent tués là où ils se trouvaient, et nous dûmes utiliser leurs cadavres comme protection, en ripostant désespérément au tir de nos adversaires, tandis que quelques-uns d'entre nous faisaient le tour du camp à la recherche d'une issue.

Mais les murs étaient hauts. Ils avaient été construits de façon à prévenir toute évasion. Nous étions pris au piège et n'avions d'autre ressource que de nous battre.

Lentement, le tracteur pénétra dans le camp, en tirant des rafales de mitrailleuses à jet continu. Nos balles restaient sans effet contre son blindage, tout rudimentaire qu'il fût.

Paul, accroupi près de moi, posa une main sur mon bras en disant : « Eh bien, mister Bastable, vous avez au moins la consolation de vous dire qu'avant de mourir vous avez choisi la bonne cause ! »

— « C'est un maigre réconfort, » répliquai-je.

À ce moment, le sol devant nous se souleva en ondoyant comme les vagues de la mer, et quelque chose de métallique dont l'aspect m'était familier apparut, taraudant la terre de son nez en vrille et, avec un gémissement de fureur, se dirigea en droite ligne vers le tracteur. Le crépitement des mitrailleuses

s'interrompit et fut remplacé par le sourd *boum boum* d'un canon électrique.

Bientôt, deux autres « taupes » d'acier, s'ouvrant un chemin dans le sol, apparurent, en faisant feu elles aussi. Quelques secondes après, le tracteur n'était plus qu'un amas de ferraille tordue et les « taupes » avançaient en tirant toujours, faisant de grands trous dans les murs du camp.

Avec des acclamations joyeuses, nous nous mîmes en marche derrière ces étranges engins. O'Bean n'avait certainement jamais imaginé qu'un jour ils pourraient servir à cet usage ! Chaque capuchon blanc que nous voyions – nous avions enlevé les nôtres – était une cible sur laquelle nous tirions.

Je m'étais montré bien naïf en supposant qu'un stratège aussi habile que le général Hood aurait pu négliger de se renseigner sur les plans des défenseurs de Washington et de prendre des mesures pour les contrecarrer ! Nous quittâmes le camp en nous dispersant, pour nous diriger vers un parc où quelques arbustes encore sur pied pouvaient nous fournir un abri.

Soudain, j'entendis un bruit lointain, rappelant, plus que tout autre, celui d'un tapis qu'on bat. Je savais ce que ce bruit signifiait…

Un moment plus tard, des obus explosifs s'abattirent en sifflant sur Washington.

Le Léviathan des Terres arrivait !

Nous nous regroupâmes de notre mieux, en utilisant parfois comme abri les engins foreurs, mais en restant le plus souvent à découvert. Dans toute la ville, on voyait maintenant des taches de lumière qui allaient en s'élargissant au fur et à mesure que les obus du Léviathan des Terres incendiaient les bâtiments.

Je n'eus qu'un petit aperçu de la bataille pour la libération de Washington, car je ne pus assister aux opérations. Hood, ayant entendu dire que des renforts envoyés par la Fédération australo-japonaise étaient en route vers la ville, avait rapidement déplacé ses troupes afin de pouvoir frapper et

écraser l'ennemi bien avant l'arrivée de ceux qui venaient à son secours. Par ailleurs, il savait que les défenseurs de Washington ne s'attendaient pas à une attaque de nuit, mais l'heure était pour lui sans importance car les puissants feux du Léviathan des Terres permettaient de repérer une cible à pratiquement n'importe quelle distance.

Tandis que mes compagnons et moi livrions notre petit combat personnel dans les rues, je voyais les lumières du monstre, perçant l'obscurité, se poser sur un bâtiment ou un autre, le marquant ainsi pour la destruction. Aussitôt se faisaient entendre des coups de tonnerre retentissants suivis de gémissements aigus, puis d'une série d'explosions au moment où les obus atteignaient leur objectif.

Non pas que Washington fût sans défense. Ses canons – en particulier ceux du Capitole – ripostaient par un feu nourri, et je crois qu'à eux seuls les cuirassés ordinaires de la Horde Noire n'auraient pu venir à bout de cette résistance.

Sans trop savoir comment, je me trouvai séparé des autres membres de mon groupe au moment où un obus, éclatant tout près, nous obligea à nous disperser. Quand la fumée se dissipa, je constatai que les « taupes » d'acier s'étaient éloignées, suivies par la petite armée d'anciens esclaves. Mon isolement me rendant extrêmement vulnérable, je partis à la recherche de mes camarades ; mais, à deux reprises, je dus changer de direction car des soldats portant le capuchon blanc m'avaient repéré et commençaient à tirer sur moi.

Pendant une heure, je restai caché, canardant l'ennemi quand je l'apercevais, puis repartant comme une flèche. Mon instinct me poussait à grimper sur le toit d'une maison d'où j'aurais pu voir les Blancs sans être vu moi-même, mais je comprenais qu'une telle entreprise aurait été insensée car, tout autour de moi, les bâtiments s'effondraient sous la canonnade ininterrompue du Léviathan des Terres.

Je retournai lentement vers le centre, où je constatai qu'un grand nombre de soldats ennemis avaient été abattus. Un silence relatif régnait aux abords du Capitole, dont seuls les canons tiraient encore. Je venais de m'asseoir derrière un arbuste pour rassembler mes esprits quand j'entendis un bruit

de sabots résonner sur le pavé. Le bruit se rapprochait et, en jetant un coup d'œil à travers les branches, je fus surpris de voir des cavaliers passer devant moi à bride abattue, comme s'ils avaient eu à leurs trousses le Diable en personne. Les cavaliers avaient ôté leur capuchon, laissant voir leur visage à l'expression sombre et terrifiée, et, par leurs cris, ils excitaient leurs montures pour les faire courir encore plus vite. Derrière eux, dans une voiture découverte, venait le « président » Penfield, qui poussait des hurlements sauvages, puis ses hommes, qui suivaient en courant. Beaucoup d'entre eux avaient abandonné leurs armes et paraissaient en proie à la panique. Je restai tapi derrière mon abri, mais je savais que je n'avais rien à craindre de ces « soldats » : ils étaient bien trop effrayés pour s'arrêter et me faire un mauvais parti.

Soudain, je sentis la terre trembler sous moi, et une question angoissante me vint à l'esprit : Dieu avait-Il finalement décidé d'agir ? Avait-Il décidé de nous punir tous pour ce que nous faisions ? Avait-Il déclenché un séisme pour détruire Washington ?

Un grondement sourd se fit entendre, devint de plus en plus fort. Commençant à me rendre compte de ce qui se passait, je scrutai l'obscurité autour de moi.

Des lumières jaillirent dans la nuit – des lumières qui avaient leur source très haut et qui auraient pu être des feux de dirigeables. Mais ce n'étaient pas des feux de dirigeables (tous les vaisseaux aériens de Hood étaient d'ailleurs occupés, comme nous l'apprîmes plus tard, à harceler la flotte de terre australo-japonaise en marche vers Washington). C'étaient les « yeux » flamboyants du Léviathan des Terres !

Il arrivait, démolissant tout sur son passage, fauchant les maisons, les affûts de canon, les monuments. Le vrombissement de ses douze énormes moteurs et l'étrange plainte qu'il faisait entendre quand ses roues tournaient dans une nouvelle direction emplissaient l'air d'un vacarme effroyable.

C'était cette gigantesque ziggourat destructrice qui avait tant effrayé Penfield et ses hommes. Après avoir pilonné la ville et renversé des murailles qu'on pouvait croire indestructibles, elle roulait maintenant, implacable, invincible, vers le Capitole.

Ce fut mon tour alors de prendre mes jambes à mon cou, réussissant de justesse à éviter le monstre qui avançait, poussait un nouveau geignement, et s'arrêtait enfin devant le Capitole dans une attitude de défi.

Presque nerveusement, les canons du Capitole pivotèrent et commencèrent à tirer, et – en risquant ma vie pour regarder – j'eus l'impression d'assister à un combat entre deux monstrueuses bêtes appartenant à une ère préhistorique.

Les obus du Capitole frappaient un coup après l'autre, mais ne faisaient qu'éclater sans causer de dégâts sur les tourelles du Léviathan des Terres, qui, tout d'abord, ne riposta pas.

Puis ses deux tourelles supérieures pivotèrent, pointant leurs canons vers le grand dôme blanc dans lequel se reflétaient encore les flammes qui consumaient les bâtiments tout autour de lui.

Par deux fois, les canons du Léviathan des Terres tirèrent à intervalles très rapprochés. Le premier tir arracha le toit tout entier. Le deuxième détruisit les murs, et le silence se fit à l'intérieur du Capitole. L'énorme monstre de métal se remit pesamment en marche, projetant de tous côtés la lumière de ses phares comme pour chercher d'autres adversaires avec qui se mesurer.

Enfin, il fit demi-tour et roula sur les ruines brûlantes et fumantes tandis que, dans l'air, résonnaient les cris de ceux qui n'avaient pas été tués sur le coup et qui gisaient, écrasés par ses énormes roues ou coincés sous sa masse. Il roula jusqu'au milieu des ruines, et là il s'arrêta, accroupi sur les os de ses proies. Puis, l'un après l'autre, ses feux s'éteignirent au moment où l'aube se levait derrière lui.

Maintenant, en vérité, le Léviathan des Terres était bien un monstre triomphant !

V

UNE QUESTION DE LOYAUTÉ

Ironie du sort ! Il se trouvait que c'était Mlle Persson qui commandait l'unité de « taupes » d'acier auxquelles nous devions la vie. Alors que je me tenais debout, la tête levée vers le Léviathan des Terres, oubliant tout le reste, je m'entendis appeler et, en me retournant, je vis la jeune femme qui, le corps penché hors de sa cabine de pilotage, m'adressait un signe de la main.

« Bonjour, monsieur Bastable, » me dit-elle. « Je croyais que nous vous avions perdu ! »

Me sentant soudain très las, je demandai : « Les combats sont-ils terminés ? »

— « Presque. D'après les renseignements que nous avons reçus par radio, la flotte australo-japonaise a, une fois de plus, battu en retraite, ayant appris de son côté que Washington était entre nos mains. Je crois que la Fédération est maintenant disposée à négocier avec nous les conditions d'un traité. D'ici une semaine, nous nous mettrons en route vers le Sud et, avant un mois, les États-Unis tout entiers devraient être libérés. »

Pour une fois, ce mot n'amena pas sur mes lèvres un sourire sarcastique : ayant été témoin de la cruauté des Blancs, je me rendais compte que c'était bien de « libération » qu'il s'agissait.

— « Merci de m'avoir sauvé la vie, » dis-je.

Avec un sourire et une petite inclinaison de la tête, la jeune femme répliqua : « Je vous devais bien cela après ce que vous aviez fait pour moi !... Croyez-vous qu'il va neiger, monsieur Bastable ? » ajouta-t-elle au bout d'un moment, en levant les yeux vers le ciel pur et froid.

Je haussai les épaules avec indifférence et demandai, en me dirigeant d'un pas lourd vers la « taupe » d'acier : « Pouvez-vous m'emmener, Mlle Persson ? »

— « Avec plaisir, monsieur Bastable, » répondit-elle.

Eh bien, Moorcock, me voici arrivé presque à la fin du récit que j'avais à vous faire. Je restai à la disposition de Hood pendant toute la première année qu'il passa aux États-Unis. Il y eut quelques combats sanglants, en particulier – comme nous nous y attendions – dans le Sud (où nous eûmes cependant l'occasion de constater que, dans certaines régions, les Blancs et les Noirs vivaient en parfaite harmonie !). Les procédés de combat de Hood n'étaient pas toujours bien jolis, naturellement ; mais il ne se montrait jamais injuste à l'égard de ses ennemis vaincus et ne fit jamais preuve d'une cruauté ni d'une brutalité pareilles à celles des Blancs de Washington. Hood n'était certes pas un conquérant accommodant, et il avait sur les mains le sang de bien des êtres humains ; mais, à sa manière, c'était un vainqueur équitable. En le voyant agir, j'évoquais – bien malgré moi au début – Guillaume le Conquérant entreprenant, dans un esprit de stricte impartialité, la pacification de l'Angleterre au onzième siècle.

Entre autres événements, j'avais assisté à la pendaison publique du « président » Penfield (découvert dans les égouts mêmes où les Noirs s'étaient cachés pour lui échapper !) et de beaucoup de ses anciens partisans, dont Joe Kennedy dit « la Grenade ». Cela n'avait pas été beau à voir, d'autant que la manière dont Penfield et plusieurs autres étaient morts n'avait rien d'héroïque.

Cependant, à peine Hood eût-il établi son pouvoir qu'il employa ses machines de guerre à des fins pacifiques. D'énormes charrues furent ajustées de façon à pouvoir être tirées par les cuirassés terrestres, qui, en quelques minutes, préparaient pour l'ensemencement des champs entiers, tandis que les dirigeables apportaient des vivres là où ils étaient nécessaires. Seul le Léviathan des Terres n'était pas utilisé : il restait à l'endroit où il se trouvait depuis le lendemain de la

bataille, comme symbole du triomphe de Hood. Par la suite, le monstre pourrait servir en cas de besoin ; mais Hood jugeait de bonne politique de le laisser pendant quelque temps là où il était, et je crois qu'il avait raison.

Entre-temps eurent lieu des négociations avec la Fédération australo-japonaise, et une trêve fut conclue. Pour sa part, Hood pensait que cette trêve pourrait bien être de courte durée et que, ayant déjà rompu une fois avec leur politique d'isolement, les Australo-Japonais pourraient, dans un avenir plus ou moins éloigné, tenter une invasion. C'était une raison de plus pour laisser sur place le Léviathan des Terres, qui, pendant les pourparlers qui eurent lieu à Washington, ne cessa de nous fixer de ses « yeux » menaçants. Je ne me sentais pas en complet accord avec Hood. J'aurais souhaité montrer à nos adversaires que nous ne représentions pas une menace pour leur sécurité car, après tout, O'Bean continuait à travailler pour eux. Mais Hood considérait qu'il serait temps de prouver notre bonne foi par la suite et qu'en attendant nous ne devions pas leur donner l'impression qu'ils pouvaient frapper une nouvelle fois en profitant d'un moment où nous n'étions pas sur nos gardes. Le président Gandhi n'aurait pas approuvé ce point de vue, mais, de guerre lasse, je finis par m'y rallier.

Au cours de l'année, je fis un voyage au Bantoustan afin d'organiser l'envoi de vivres et de médicaments en Amérique, car le pays n'était pas encore en mesure de faire face à ses propres besoins, et ne le serait sans doute pas avant un certain temps. C'était une étrange alliance que celle conclue entre Gandhi, l'homme de la paix, et Hood, l'Attila Noir, le guerrier par excellence – mais cette alliance semblait devoir durer car les deux hommes éprouvaient un grand respect l'un pour l'autre. J'occupais mes moments de loisir à rédiger ces « mémoires » – surtout à votre intention, Moorcock, car j'estime que j'ai une dette envers vous. Si vous pouvez les faire publier – si jamais vous les lisez – tant mieux. Présentez-les comme un ouvrage de fiction.

Je passais beaucoup de temps en compagnie de Mlle Persson, mais celle-ci restait pour moi un personnage mystérieux. J'essayais d'amener la conversation sur mes

aventures passées dans une époque future, et elle m'écoutait poliment mais refusait de prendre part à cette conversation. Cependant, à tort ou à raison, j'avais l'impression que, tout comme moi, elle avait voyagé à travers le Temps et dans divers mondes « successifs ». Je sentais aussi qu'elle pouvait voyager ainsi à volonté, et j'espère de tout mon cœur qu'un jour elle en conviendra et qu'elle m'aidera à retourner dans mon propre monde. Quoi qu'il en soit, je lui ai confié ce manuscrit en lui parlant de vous, et en lui disant combien il était important pour moi que vous puissiez le lire. Pour le reste, je m'en suis remis à elle. Il se peut que mes impressions à son sujet soient complètement erronées, mais je ne le crois pas. Je me demande même quelle part on peut lui attribuer dans les succès de Hood.

L'Amérique noire fait maintenant partie intégrante de l'Empire Ashanti. Sa prospérité commence à revenir, et ce sont les Noirs qui dirigent le pays. Les Blancs qui y restent occupent généralement des postes subalternes, et il en sera ainsi pendant quelque temps encore. Hood m'a dit qu'il entendait « punir une génération pour les crimes de ses ancêtres ». Selon son plan, au fur et à mesure que l'ancienne génération s'éteindra, le joug qu'il fait peser sur la race blanche s'allégera. Je suppose que c'est là une sorte de justice, bien que je ne puisse me résoudre à l'approuver entièrement.

Una Persson et moi-même sommes, naturellement, haïs par la grande majorité des Blancs d'Amérique, qui nous considèrent comme des traîtres – pour ne pas dire plus. Mais leur opinion semble laisser Mlle Persson totalement indifférente ; quant à moi, elle me cause simplement un léger malaise.

Cependant, je suis un homme de mon temps, et un an d'existence dans l'Amérique de Hood était à peu près tout ce que je pouvais supporter. Beaucoup de ses hommes avaient eu l'amabilité de me dire qu'ils ne me considéraient pas du tout comme un Blanc mais éprouvaient à mon égard autant de sympathie que si j'avais appartenu à leur race. J'appréciais leur bonne disposition d'esprit, mais cette bienveillance ne suffisait pas à compenser l'aversion à peine déguisée dont j'étais l'objet de la part de certains autres que mes fonctions m'amenaient à fréquenter à la « cour » de Hood. C'est pourquoi, en fin de

compte, j'ai sollicité de l'Attila Noir l'autorisation de regagner mon poste au Bantoustan. Demain, je monterai à bord d'un dirigeable qui me ramènera au Cap. Une fois là-bas, je déciderai de ce que je dois faire.

Vous vous rappelez peut-être m'avoir entendu autrefois faire des conjectures sur mon destin – me demander si j'étais condamné à errer à travers toute une série d'époques diverses et de mondes légèrement différents du mien, à connaître les nombreuses manières dont l'Homme peut se détruire ou s'améliorer. Eh bien, je continue à me le demander, mais je sens que ce rôle ne me convient pas. Il est probable qu'un jour je retournerai à Teku Benga et que je pénétrerai de nouveau dans ce corridor… J'espère qu'il me conduira dans un monde où je ne serai pas un étranger, où mes parents et amis me reconnaîtront, et, inversement, un monde où le bon vieil Empire britannique poursuivra sa paisible évolution et où la menace d'une guerre mondiale semblera vraiment très lointaine. Ce n'est pas un espoir excessif, n'est-ce pas, Moorcock ?

Et pourtant, alors que ma loyauté personnelle envers vous me pousse à tenter de vous faire parvenir ce manuscrit, je sens naître en moi une nouvelle loyauté qui va non pas à un seul homme – comme Hood ni même Gandhi – à un seul pays, un seul monde ou une période déterminée de l'Histoire, mais, en même temps, à moi-même et à l'Humanité tout entière. J'ai du mal à m'expliquer, n'étant pas – comme je l'ai déjà dit – un intellectuel, et je suppose que ce que j'écris là doit paraître assez ridicule ; mais j'espère que vous comprendrez.

Je doute que nous nous revoyions un jour, Moorcock, mais on ne sait jamais. Peut-être me présenterai-je un beau matin sur le seuil de votre porte avec une autre « histoire à dormir debout » à vous raconter. Dans ce cas, vous auriez lieu de vous faire du souci, car cette visite pourrait bien être le présage d'une nouvelle guerre !

Bonne chance, mon vieux !

Bien à vous.

Oswald Bastable.

ÉPILOGUE

Le soir tombait quand, ayant achevé la lecture du manuscrit, je repris le message que Bastable m'avait adressé et qu'il avait manifestement écrit plus tard, à une époque où il s'était senti particulièrement déprimé :

> *Je vais de nouveau tenter ma chance. Si je ne réussis pas cette fois-ci, je crains de perdre courage et de n'avoir d'autre ressource que de mettre fin à ma vie (si tant est que ce soit vraiment la mienne !)*

Avec un soupir, je tournai et retournai ce message entre mes doigts, perplexe, et me disant que, cette fois, je devais vraiment rêver.

Mlle Persson n'était plus là – elle avait disparu dans le néant avec ses bandits et ses canons d'un modèle bizarre et d'une incroyable efficacité (qui devaient prouver la véracité du récit de Bastable et l'exactitude de ses hypothèses concernant la jeune femme !). Il ne me restait plus que le cheval qui, si j'avais de la chance, si je savais garder mon sang-froid, si je n'étais pas massacré par des bandits, pourrait me ramener, disons, à Shanghaï. J'avais perdu presque tous mes bagages, une importante somme d'argent et beaucoup de temps – et tout ce que je possédais en compensation, c'était un manuscrit pour le moins déconcertant ! En outre, Mlle Persson constituait maintenant pour moi un mystère aussi irritant que Bastable lui-même, de sorte que je n'avais guère l'esprit plus en repos qu'au moment de mon départ pour la Chine.

Au bout de quelque temps, je me levai, allai m'étendre sur mon lit et m'endormis aussitôt. Le lendemain matin, je fus presque surpris de voir le manuscrit à côté de moi et, en regardant par la fenêtre, le cheval qui paissait tranquillement l'herbe rare. Je pris une feuille de papier et griffonnai un message à l'intention de mademoiselle (ou de madame) Persson, la remerciant pour son hospitalité et pour le manuscrit. Puis, moitié par plaisanterie, moitié sérieusement, je lui donnai mon adresse à Londres en l'invitant à venir me rendre visite « si jamais elle se trouvait de nouveau dans ma portion du vingtième siècle ».

Un mois plus tard, maigre et exténué, j'arrivai à Shanghaï. Je ne restai en Chine que le temps nécessaire pour me procurer un billet de retour.

Et maintenant, assis à ma table de travail, dans mon petit bureau, dont la fenêtre donne sur les collines onduleuses et éternelles du West Riding, je relis le manuscrit de Bastable et je tente de saisir la signification de ses aventures, mais sans y parvenir.

Si *jamais* quelqu'un d'autre lit ce récit, peut-être en tirera-t-il davantage que je n'ai pu le faire moi-même.

Bastable a été mystifié ; mon grand-père a été mystifié ; et je dois reconnaître que je le suis aussi – bien que mon lot semble être de devoir toujours me perdre en conjectures. J'ai utilisé sans vergogne, pour certains de mes propres romans, quelques idées trouvées dans le livre que j'ai appelé *Le Seigneur des Airs* et j'ai « piqué » un ou deux personnages (notamment celui d'Una Persson, qui joue un rôle dans *l'Assassin anglais*). Peut-être Mlle Persson tombera-t-elle un jour sur l'un de ces romans. Dans ce cas, j'espère sincèrement qu'elle viendra me rendre visite – et me donner, peut-être, la clef du « mystère Oswald Bastable ». Je puis vous assurer que, s'il en est ainsi, je ne manquerai pas de vous le faire savoir aussitôt !

Michael MOORCOCK,
Quelque part dans le vingtième siècle.

LE TSAR D'ACIER

Titre original : THE STEEL TSAR
Traduction de Jacques Schmitt

© 1982, Michael Moorcock.
© 1982, Nouvelles Éditions Opta pour la traduction française.
Toute reproduction interdite sans accord de l'Éditeur.

À mes créanciers,
intarissable source d'inspiration.



INTRODUCTION

La découverte et la publication consécutive de deux manuscrits dont mon grand-père était entré en possession ont donné lieu à de multiples conjectures quant à leur authenticité et à leur paternité. L'un de ces manuscrits, rédigé de la main de mon grand-père, lui avait été dicté par le mystérieux capitaine Bastable rencontré sur l'île de Rowe au début du siècle ; le second, écrit, semble-t-il, par Bastable lui-même, fut remis en Chine à mon grand-père lors de son séjour voué à la recherche de l'homme devenu, comme on le lui dit, un « voyageur temporel ».

Ces textes à peine remaniés furent publiés par mes soins sous les titres respectifs du *Seigneur des Airs* et du *Léviathan des Terres,* et je ne comptais pas en apprendre davantage sur les aventures de Bastable. En souhaitant, dans la note finale du *Léviathan des Terres,* qu'Una Persson vienne un jour ou l'autre me rendre visite, je ne faisais qu'ironiser. Je ne m'attendais pas pour de bon à rencontrer la fameuse chrononaute. Le hasard voulut que ses visites commencèrent peu après que je me fus occupé du *Léviathan des Terres*. Elle semblait heureuse de trouver quelqu'un à qui parler et m'autorisa à user libéralement du récit de ses expériences dans notre flux temporel et dans quelques autres. À propos d'Oswald Bastable, elle se montra toutefois réticente et je renonçai rapidement à lui arracher ses secrets. Tout ce que j'ai pu avancer à son sujet dans d'autres livres (par exemple *Les Danseurs de la Fin des Temps*) était largement hypothétique.

En 1979, vers la fin du printemps, venant de terminer un roman, j'étais occupé à me remettre de l'état d'épuisement dans

lequel il m'avait laissé, gâchant ma vie privée et affaiblissant considérablement mon jugement, quand je reçus la visite de Mrs. Persson dans mon appartement de Londres. Je n'étais guère d'humeur à voir un de mes semblables, mais elle avait entendu dire (à moins qu'elle ne l'eut pressenti depuis le Futur) que j'étais en panne et venait s'enquérir de ce quelle pouvait faire pour moi. Je répondis qu'il n'y avait rien à faire et qu'avec le temps et du repos mes problèmes arriveraient bien à se résoudre.

Elle en convint et, avec un léger sourire, ajouta : « Mais vous finirez bien par devoir travailler à nouveau. »

Je dois alors m'être apitoyé sur mon sort, déclarant que je n'en serais jamais plus capable (attitude que je partage avec à peu près tous les créateurs de ma connaissance) et elle ne chercha pas à me détourner de cette idée. « En tout cas, » fit-elle, « si jamais vous en sentez la démangeaison, je serai dans les parages. »

Elle avait éveillé ma curiosité. « Que voulez-vous dire ? »

— « J'ai une histoire pour vous, » me répondit-elle.

— « J'en ai des tas, » lui confiai-je, « mais pas la moindre énergie pour en tirer quoi que ce soit. C'est sur Jherek Carnelian ou le duc de Queens ? »

Elle secoua la tête. « Pas cette fois-ci. »

— « Tout me paraît insipide, » dis-je.

Elle me tapota le bras. « Vous devriez partir un peu. Voyager. »

— « Peut-être. »

— « Et je vous réserverai cette histoire pour votre retour à Londres, » me promit-elle.

Sa générosité et son désir de se rendre utile me touchèrent et je la remerciai. Il se trouva qu'un de mes amis tomba malade à Los Angeles et je décidai de lui rendre visite. Je restai aux États-Unis plus longtemps que je ne l'avais prévu et, après un court séjour à Paris, finis par m'installer pour quelque temps en Angleterre au printemps 1980.

Ainsi qu'Una Persson l'avait prédit, j'étais naturellement prêt à me remettre au travail. Elle tint sa promesse et fit son apparition un soir, vêtue de son habituelle tenue de coupe

militaire légèrement démodée. Nous primes un verre et bavardâmes, et je recueillis quelques échos de la Fin des Temps, une période qui m'a toujours fasciné. Mrs. Persson est une voyageuse temporelle chevronnée qui sait en général ce qu'il est bon de dire et de ne pas dire, car des paroles imprudentes peuvent influer considérablement soit sur les flux temporels eux-mêmes, soit sur l'individu doué, comme elle, de la rare capacité de circuler de l'un à l'autre pratiquement à volonté.

Mais elle m'a toujours assuré que, dans la mesure où les gens prennent mes histoires pour de la fiction et que la forme sous laquelle elles sont présentées les y incite, aucun de nous ne devrait être victime de l'Effet Morphail, méthode d'auto-rectification à laquelle le Temps recourt parfois de manière radicale. L'Effet Morphail se traduit essentiellement par le fait que, pour la plupart des voyageurs temporels, seul un déplacement « progressif » dans le temps (c'est-à-dire vers leur propre Futur) est possible. Tout mouvement « régressif » (retour au présent ou au passé), ou tout passage entre les divers plans « alternatifs » est impossible à quiconque n'appartient pas à la célèbre et très fermée Guilde des Aventuriers Temporels. Je savais que Bastable en était devenu membre, mais j'ignorais de quelle manière il avait été recruté, à moins que Mrs. Persson ne s'en fût elle-même chargée dans la Vallée du Matin.

« Je vous ai apporté quelque chose, » me dit-elle en s'installant dans un fauteuil et en se baissant pour prendre un porte-documents noir. « Ce n'est pas complet, mais c'est tout ce que je peux faire. Vous n'aurez qu'à combler les lacunes avec ce que vous apprendrez de moi ainsi qu'à l'aide de votre remarquable imagination. » Il s'agissait d'une liasse de feuillets manuscrits. Je reconnus aussitôt l'écriture. C'était celle de Bastable.

— « Grand Dieu ! » m'exclamai-je. « Il est devenu romancier ! »

— « Pas exactement. Ce sont simplement de nouveaux souvenirs. Il a lu les précédents et il est parfaitement satisfait de ce que vous en avez fait. Il avait beaucoup d'affection pour votre grand-père et il dit qu'il serait très heureux de perpétuer la tradition avec vous. D'autant plus, a-t-il ajouté, que vous avez

beaucoup mieux su vous y prendre pour faire publier ses récits ! » Elle se mit à rire.

Le manuscrit était d'une taille respectable. Je le soupesai dans ma main. « Il n'a donc jamais réussi à regagner son époque ? Ou à retrouver l'existence qu'il désirait si ardemment ? »

— « Il ne m'appartient pas d'en parler. Vous remarquerez que le manuscrit fournit peu d'explications sur la façon dont il s'est retrouvé dans le flux temporel « alternatif » qu'il évoque. Sachez simplement qu'il regagna Teku Benga et qu'après avoir pénétré dans un nouveau continuum, il est parvenu à rallier la base de dirigeables de Bénarès. Cette fois, il s'est résigné à son sort et, en aéronaute accompli, a prétexté une légère crise d'amnésie et la perte de ses papiers. Il a fini par se procurer un brevet d'officier mais, faute d'être parfaitement en règle, il lui a été impossible d'obtenir un engagement de la part d'aucune des grandes compagnies. »

Je souris. « Je suppose qu'il est toujours aussi tourmenté ? »

— « À l'excès. Il a de nombreux morts sur la conscience. Il n'a connu que des mondes en proie à la guerre. Mais nous autres, à la Guilde, nous n'ignorons pas quelle responsabilité nous portons et je crois que son affiliation lui a été d'un grand secours. »

— « Je n'aurai jamais l'occasion de le rencontrer ? »

— « C'est peu probable. Il serait sans doute rejeté par le flux temporel dans lequel nous sommes et réduit au misérable état décrit par votre grand-père, celui d'une créature ballottée à travers le Temps et incapable de maîtriser sa destinée. »

— « Sort qu'il partage avec la plupart d'entre nous, » lui fis-je remarquer.

Elle eut l'air amusée. « Je vois que vous avez encore tendance à vous apitoyer sur vous-même, Moorcock. »

Je souris et m'excusai. « Je suis très emballé par ça. » Je soulevai le manuscrit. « J'imagine que Bastable tient à ce qu'il soit publié le plus tôt possible. Pour quelle raison ? »

— « Pure vanité, peut-être. Vous savez comment les gens deviennent dès qu'ils voient leur nom imprimé. »

— « Pauvres ? »

Nous nous mîmes tous les deux à rire.

— « En outre, il a confiance en vous. Il sait que vous avez respecté ses textes et il n'ignore pas non plus qu'il vous a été d'une certaine utilité dans vos recherches. »

— « Comme vous-même, Mrs. Persson. »

— « J'en suis heureuse. Nous apprécions ce que vous faites. »

— « Mes idées vous amusent ? » demandai-je.

— « Il y a aussi de ça. Nous nous fions à votre bizarre imagination pour apporter tous les obscurcissements nécessaires ! »

Je parcourus le manuscrit et fus surpris de découvrir plusieurs correspondances ou coïncidences singulières avec le premier manuscrit de mon grand-père. Mais Bastable ne semblait pas effectuer certains rapprochements qui ne pouvaient que sauter aux yeux du lecteur. J'en fis l'observation à Mrs. Persson.

— « La capacité du cerveau est limitée, » me répondit-elle. « J'ai déjà mentionné ce fait : il arrive que nous souffrions d'une véritable amnésie, ou tout au moins d'une sorte de « caviardage » partiel de notre mémoire. C'est parfois une des voies d'accès aux flux temporels fermés au commun des chrononautes. »

— « On oublie avec le temps ? » lançai-je ironiquement.

— « Exactement. »

— « Comme ceux qui jouent aux anarchistes, » dis-je. « Tout ce qui a trait ici à la Russie de Kerenski m'intrigue. Se pourrait-il que… ? »

Elle m'arrêta. « Je ne peux vous en dire davantage tant que vous n'avez pas lu le manuscrit. »

— « Un monde dans lequel la révolution bolchevique n'a pas eu lieu… Il y fait allusion dans l'autre récit. » Nourrissant un intérêt constant pour l'Union Soviétique et sa littérature, si brutalement bâillonnée sous le règne de Staline, je m'étais souvent demandé à quoi l'Empire russe aurait ressemblé dans ce cas.

— « Lisez d'abord ce que Bastable a écrit, vous me poserez des questions ensuite. Je vous répondrai dans toute la mesure de mes moyens. Bastable se repose sur votre talent d'écrivain

professionnel pour la mise en forme. Mais il compte sur vous pour respecter l'esprit de sa relation. »

— « Je ferai de mon mieux. »

Voici donc, vaille que vaille, le troisième récit d'Oswald Bastable. Je l'ai remanié le moins possible et l'offre au lecteur à peu près tel que je l'ai reçu. Quant à son authenticité, cher lecteur, vous en êtes seul juge.

Michael MOORCOCK,
Three Chimneys,
Yorkshire,
Angleterre Juin 1980.

LIVRE 1

LES AVENTURES D'UN AÉRONAUTE ANGLAIS AU COURS DE LA GRANDE GUERRE DE 1941

I

COMMENT MOURIR

Ce dut être au cours de mon cinquième jour en mer que j'eus cette révélation. De même qu'à un certain stade de son existence, un homme peut décider de la future conduite de sa vie, de même peut-il un jour faire choix d'une attitude envers la mort : soit en accepter la terrible réalité, soit s'évader dans une vision réconfortante, rêve de paradis ou de rédemption, et affronter ainsi sa fin presque avec plaisir.

Le sixième jour, il me parut évident que j'allais mourir, et c'est alors que je choisis l'illusion plutôt que la réalité.

J'étais resté allongé toute la matinée au fond du canot, le visage pressé contre le bois humide et fumant. Le soleil tropical me tapait sur la nuque et boursouflait mes chairs desséchées. Les battements ralentis de mon cœur me tambourinaient aux oreilles, formant contrepoint avec le heurt intermittent d'une vague contre le flanc de l'embarcation.

Je ne pouvais penser qu'à une seule chose : si toute autre forme de trépas m'avait été épargnée, c'était afin de mourir seul au milieu de l'océan. J'en éprouvais une véritable reconnaissance. Cette mort valait mieux que celle à laquelle j'avais échappé.

Quand j'entendis le cri d'un oiseau de mer, je souris intérieurement. Je savais que c'était le début de l'illusion. Il était parfaitement impossible que je fusse en vue d'une terre, donc je ne pouvais pas avoir réellement entendu un oiseau. J'avais déjà subi beaucoup d'autres hallucinations auditives au cours des derniers jours.

Je commençai à sombrer dans ce qui ne pouvait être que le coma final. Mais le cri se fit plus insistant. Je roulai sur le dos en clignant des yeux sous l'éclat aveuglant du soleil. Je sentis le canot se balancer follement à ce simple mouvement de mon maigre corps. Levant difficilement la tête, je fouillai du regard le voile de brume bleuâtre et argentée, et mon ultime vision se matérialisa. Elle était superbe : banale peut-être, mais précise.

Je venais de faire surgir une île du néant. Une île qui s'élevait au moins à mille pieds au-dessus de la surface de la mer et qui mesurait bien dix miles de long sur quatre de large. Sur les flancs de cet énorme amas de basalte, de calcaire et de corail, le feuillage plaquait des taches d'un vert profond.

Je retombai dans le canot, les paupières étroitement serrées, en me félicitant de la puissance de mon imagination. Les hallucinations se perfectionnaient à mesure que l'espoir de survie s'amenuisait. Le moment était venu, je le savais, de céder à la folie, de croire à la réalité de cette île et, loin de mourir avec dignité, de connaître une fin pitoyable.

J'émis un léger rire. Il sonna comme un râle. L'oiseau de mer poussa encore une fois son cri. Pourquoi se laisser lentement et douloureusement pourrir pendant peut-être trente heures, quand je pouvais mourir tout de suite en rêvant, pour ma consolation, que j'avais été sauvé au dernier moment ?

J'employai le restant de mes forces à ramper jusqu'à l'arrière et saisis le cordon de mise en marche du moteur hors-bord. Je tirai faiblement dessus, mais rien ne se produisit. Je m'obstinai, encore et encore. Pendant tout ce temps, je gardai les yeux fixés sur l'île, en me demandant si elle allait se mettre à trembloter et disparaître avant que j'aie pu en profiter.

J'avais déjà eu tant de visions ces derniers jours. N'avais-je pas vu, flottant juste hors de ma portée, des anges d'une blancheur laiteuse portant des coupes de cristal pleines d'eau claire ? Des démons rouge sang venir me transpercer la peau de leurs fourches ardentes ? Des dirigeables ennemis éclater comme des bulles juste au moment de larguer leurs bombes au-dessus de moi ? Des goélettes aux voiles orange aussi hautes que l'Empire State Building ? Des bancs de minuscules baleines noires ? Des atolls de corail rose où paressaient de belles jeunes

femmes dont les visages, en approchant, devenaient des faciès de soldats japonais qui se glissaient dans les flots avec l'intention évidente de faire chavirer mon canot ? Pourtant ce nouveau mirage conservait sa netteté en dépit de mon regard scrutateur, et il était bien plus riche de détails que les autres.

Le moteur démarra au dixième essai. Il ne restait que très peu de carburant. L'hélice crissa, grinça et finit par tourner. L'eau se mit à écumer. L'embarcation se propulsa péniblement sur une mer étale pareille à une plaque d'acier poli au-dessus de laquelle flamboyait le disque palpitant du soleil, mon ennemi.

Je me redressai à demi, restant accroupi comme un vieux crapaud desséché dans le fond du canot, et le contact de la barre, dardant à travers ma paume mille pointes de feu dans mon corps, m'arracha un gémissement.

L'hallucination persistait toujours ; elle gagnait même en ampleur à mesure que je me rapprochais. J'oubliai totalement ma souffrance en me laissant abuser par ce merveilleux mirage.

Je longeai bientôt le pied de sombres falaises grises qui tombaient à pic dans la mer. En parvenant à une partie moins escarpée de la côte, j'aperçus des palmiers au tronc incliné comme pour une prière qui se balançaient au-dessus de roches abruptes battues par les brisants. Je vis même un crabe brun courant sur un rocher, de l'herbe folle et toutes sortes de lichens ; les oiseaux de mer plongeaient dans les hauts-fonds avant de ressurgir comme des flèches en tenant un poisson étincelant dans leurs longs becs. Peut-être l'île existait-elle, après tout… ?

Mais après avoir contourné un affleurement de coraux, la réalité de ma folie reçut une ultime confirmation. Je me trouvais en face d'une haute muraille de béton, une enceinte portuaire incrustée, au-dessus de la surface de l'eau, d'une myriade de coquillages, de coraux et de plantes minuscules. Son tracé épousait la courbe naturelle d'une petite baie. Par-dessus le mur, je distinguai les toits et les étages supérieurs de maisons qui auraient pu appartenir à n'importe quel village des côtes de l'Angleterre. Et pour couronner le tout, au sommet d'un mât flottait, délavé et effiloché, l'Union Jack ! L'illusion était

complète. J'avais fabriqué de toutes pièces un port de pêche anglais au beau milieu de l'Océan Indien.

Je souris une fois de plus. Sous l'effort, mes lèvres boursouflées se fendillèrent encore davantage, mais je n'y prêtai aucune attention. Il ne me restait plus maintenant qu'à pénétrer dans le port, mettre le pied sur ce que je prenais pour la terre ferme, et me noyer. N'était-ce pas une belle fin ? Avec un petit rire rauque et insensé en guise de satisfecit personnel, je me livrai en aveugle à cette création de mon cerveau.

En suivant la muraille, je découvris l'entrée du port. Elle était obstruée par l'épave d'un vapeur dont les cheminées et les mâts couverts de rouille émergeaient de la surface de l'eau. Celle-ci était parfaitement limpide et, en avançant, je pus apercevoir le reste du navire coulé reposant sur un banc de corail rose ; des poissons multicolores passaient et repassaient à travers ses écoutilles et ses hublots. Le nom inscrit sur sa coque était demeuré lisible : *Jeddah,* Manille.

À présent, je distinguais clairement la petite ville.

Les bâtiments, construits avec sobriété dans le style néo classique de l'époque victorienne ou édouardienne, présentaient un aspect passablement délabré. Ils semblaient abandonnés, et quelques-uns étaient visiblement condamnés. Je me dis que je pourrais peut-être, avant de mourir, créer aussi quelques habitants. Même un ou deux lascars vaudraient mieux que rien, car je venais de me rendre compte que j'avais installé là un typique avant-poste de l'Empire. Les constructions possédaient moins un cachet anglais que colonial et voisinaient avec des bâtisses indigènes, carrées et quasiment dépourvues d'ornements.

Sur le quai se succédaient des hangars et des bureaux, dont le plus vaste portait une inscription défraîchie : *Welland Rock Phosphate Company*. Joli trait de ma part. Derrière la ville se dressait quelque chose qui ressemblait à une version miniature et rouillée de la Tour Eiffel : un vieux pylône d'amarrage pour dirigeables ! De mieux en mieux !

Au milieu du quai prenait naissance un môle de pierre. Il avait été construit à l'intention des cargos à vapeur, mais seules quelques méchantes barques de pêche indigènes y étaient amarrées. Elles ne paraissaient d'ailleurs guère en étal de tenir la mer. Je me dirigeai vers le môle en coassant les paroles d'une chanson que j'avais cessé de chanter depuis deux jours : « *Rule Britannia, Britannia rules the waves ! Britons never, never shall be married to a mermaid at the bottom of the deep, blue sea !* »

Comme invoqués par mon chant, Chinois et Malais se matérialisèrent sur le quai. Certains se mirent à courir le long de la jetée en agitant leurs bras maigres, la peau brune ou jaune de leurs corps luisant au soleil. Ils portaient des pagnes ou des sarongs de diverses couleurs et leurs visages étaient dissimulés par l'ombre de leurs larges chapeaux de palmes tressées. Je percevais même leurs voix excitées à mesure qu'ils approchaient.

Je me mis à rire au moment où l'embarcation heurta la jetée couverte d'algues. Je tentai de me lever pour m'adresser à ces merveilleuses créatures de mon imagination. Je crois que je devais me prendre pour un dieu. Leur parler était bien le moins que je pusse faire.

J'ouvris la bouche en écartant les bras.

« Mes amis… »

C'est à cet instant que, vaincu par l'inanition, mon corps me trahit. Je tombai en arrière dans le canot, heurtant de l'épaule le bidon d'essence vide qui avait contenu ma réserve d'eau.

Quelques mots criés en pidgin me parvinrent et une silhouette brune portant une culotte blanche rapiécée sauta dans l'embarcation qui roula violemment, privant du coup mon cerveau de ses derniers lambeaux de raison.

Des dents blanches étincelèrent. « Vous êtes sauvé, missié. »

— « J'ai du mal à le croire, » fis-je.

— « Bien joué, missié. »

Une obscurité rouge m'enveloppa.

J’étais parti dans l’intention de gagner l’Australie : quinze mille miles en canot. J’avais à peine réussi à en faire plus de deux cents – et la plus grande partie dans la mauvaise direction.

Nous étions le 3 mai 1941. J’avais passé près de cent cinquante heures en mer. Trois mois s’étaient écoulés depuis la destruction de Singapour par la Troisième Flotte des forces aériennes impériales du Japon.

II

LA DESTRUCTION DE SINGAPOUR

L'attaque japonaise avait sonné le glas d'une sorte d'Utopie.

Conçue comme le modèle des grands établissements coloniaux qui devaient plus tard surgir à travers tout l'Orient, la ville de Singapour, avec ses élégants gratte-ciel, son réseau d'étincelants monorails et son ensemble d'aéroparcs fonctionnant sans accroc, avait été édifiée avec amour en vue de fournir aux sujets à peau sombre de notre Empire un exemple des bienfaits dont la domination britannique devait les gratifier.

Et maintenant Singapour brûlait. Je suis probablement le dernier Européen à avoir assisté à sa destruction.

Après avoir servi pendant deux mois à bord du *Palmerin,* un cargo aérien portugais, j'avais obtenu plusieurs engagements limités à une seule traversée, le plus souvent en remplacement d'hommes malades ou en permission, jusqu'au jour où je me suis retrouvé à Rangoon sans aucun espoir de trouver du travail. Il ne me restait plus d'argent et j'étais prêt à accepter n'importe quel emploi, envisageant même de m'engager comme simple soldat dans l'armée, lorsqu'un de mes commensaux me parla d'un poste d'officier devenu vacant la nuit précédente.

« Le type s'est fait tuer au cours d'une bagarre chez Shari, » m'expliqua-t-il en désignant le bas de la rue d'un signe de tête. « C'est le capitaine qui a provoqué la bagarre. Il paye mal, mais ça te permettra toujours de trouver mieux que Rangoon, hein ? »

— « Très juste. »

— « Il n'est pas loin. Tu veux le voir ? »

J'acceptai. Et c'est ainsi que j'ai fini par aboutir à Singapour, encore que ce ne soit pas à bord du bâtiment sur lequel je m'étais enrôlé.

L'Andréas Papadakis, un graisseux cargo hellénique en provenance d'un quelconque dépotoir chypriote et voué au transport de ces cargaisons miteuses que tout capitaine un peu difficile refuserait, faisait route vers Bangkok quand ses moteurs rendirent l'âme au cours d'un orage électrique qui endommagea également notre radio. Nous dérivions déjà depuis deux jours, non sans chercher à réparer en vol, ce qui nous coûta deux membres d'équipage, quand la vieille outre se mit à fléchir dangereusement par le milieu et à perdre de l'altitude.

Le *Pavadakis* n'était nullement fait pour le mauvais temps et il n'y avait pas à compter sur lui en cas de difficulté. Les câbles de la nacelle et des commandes avaient été gravement endommagés et nous aurions dû choisir notre moment pour nous rapprocher de l'eau si nous voulions garder une chance d'atterrir sans trop de dégâts, mais le capitaine était ivre de résiné et refusa d'écouter mes conseils ; quant au reste de l'équipage, un ramassis de coupe-jarrets venus de tous les coins de l'Adriatique, il était carrément pris de panique. Je m'efforçai de convaincre le capitaine de nous délester de ce qui restait de gaz, mais il me répondit qu'il en savait plus que moi. Résultat, nous commencions à descendre rapidement en approchant de la côte de la péninsule malaise, l'*Andréa Papadakis* gémissant sans arrêt en menaçant de se disloquer.

Le dirigeable frémissait et tremblait de partout pendant que le capitaine regardait sans rien voir à travers les hublots de l'avant. Il semblait s'être mis à discuter en grec avec la Fatalité, qu'il tenait pour responsable du désastre, et devait s'imaginer qu'il pourrait s'en tirer en l'amadouant. Je gardais les mains posées sur la barre, en priant le Ciel pour apercevoir un lac ou même un cours d'eau, mais nous survolions une épaisse forêt vierge. Je me souviens encore d'une masse de feuillage vert, d'un épouvantable crissement au moment où le métal et les branches entrèrent en contact, et d'un coup dans les côtes qui me projeta en arrière entre les bras du capitaine, lequel est

probablement mort sans cesser de marmonner une de ses lamentables protestations.

Je lui dois d'ailleurs d'avoir eu la vie sauve car, tout en se cassant les reins, il avait amorti ma propre chute. Je suis revenu à moi une ou deux fois pendant qu'on me retirait de l'épave, mais je n'ai réellement retrouvé mes esprits qu'en me réveillant à l'hôpital Ste-Marie de Singapour. J'avais eu quelques os brisés – qui se recollaient – quelques lésions internes de caractère bénin – qui avaient été soignées – et j'allais être bientôt guéri, grâce au Fonds de secours des aéronautes qui payait mes soins et ma convalescence.

J'avais eu de la chance. On ne comptait que deux autres survivants. Cinq hommes étaient morts à l'hôpital indigène où ils avaient été transportés.

Pendant que je me rétablissais, assez soulagé de ne pas avoir à me tracasser au sujet du travail et content de me trouver à Singapour, où il y avait toutes les chances de se procurer un emploi correct, je commençai à entendre parler de tensions croissantes entre plusieurs des Grandes Puissances. Le Japon opposait des revendications territoriales à la Russie. Bien que celle-ci fût à présent une république, elle faisait preuve de la même détermination impérialiste que les Japonais. Toutefois, nous ignorions tout de la guerre avant la nuit du 22 février 1941 au cours de laquelle se produisit l'attaque de la Troisième Flotte du Japon, cette nuit où le rêve utopique de l'Angleterre a peut-être été fracassé pour toujours.

Nous tentions de fuir ce qui subsistait de la colonie. Un dirigeable-ambulance était amarré à un pylône de fortune et sa masse occupait presque entièrement le périmètre calciné de l'hôpital. L'énorme appareil se détachait sur un ciel rougi par les flammes d'un millier d'incendies. Le spectacle était irréel. Toute la scène me fait aujourd'hui penser à la fuite des habitants de Sodome et Gomorrhe… à bord de l'Arche de Noé ! De minuscules silhouettes de malades et d'infirmières, saisis de panique, se précipitaient dans la panse du vaisseau, pendant qu'en l'air se croisaient les terrifiants cuirassés volants des Japonais. Ils étaient apparus brusquement, monstres obtus des

régions supérieures, venus déverser sur Singapour leur frai incendiaire.

Notre résistance avait été vaine. Au loin, les rayons de quelques projecteurs erraient dans le ciel, révélant parfois un épais nuage de fumée au milieu duquel surgissait un fragment de l'un ou l'autre des immenses bâtiments de guerre. Les trois canons anti-aériens restants se mettaient à gronder, tirant des obus qui manquaient leur cible ou bien explosaient sans faire de mal contre la paroi des appareils ennemis. Plusieurs de nos monoplans vrombissaient encore à travers l'obscurité, volant à plus de quatre cents miles à l'heure et faisant inutilement feu contre des fuselages plus résistants que l'acier. Déchirant l'air, les balles traçantes fusaient des nacelles blindées et les cueillaient en plein vol. Je vis un autogire tournoyer dans les flammes comme un oiseau-mouche affolé, avant d'être à son tour atteint par des balles au magnésium et descendre en vrille vers la fournaise.

Comme la plupart des dirigeables-ambulances, le nôtre n'était pas d'un type récent. Si la fibre de verre du fuselage en forme de cigare qui protégeait les enveloppes à gaz offrait une certaine résistance, la nacelle à double pont fixée au-dessous était plus vulnérable. Celle-ci abritait les quartiers de l'équipage et des passagers, les moteurs et les réservoirs de carburant et de lest. Nous tâchions d'y entasser le plus possible d'être humains. Presque entièrement remis, j'apportais naturellement mon concours aux médecins et aux infirmières.

Sans grand espoir de voir le vaisseau prendre l'air, j'aidais tout de même à monter les civières par l'un des deux escaliers escamotables abaissés le long des flancs de l'appareil. La tâche n'était pas facile, car le dirigeable, mal amarré, se balançait en tirant sur la dizaine de câbles d'acier qui le maintenaient au sol.

Le dernier malade terrifié une fois monté à bord, les dernières infirmières chargées de piles de couvertures et de médicaments se hâtèrent d'en faire autant pendant que les hommes d'équipage déverrouillaient les passerelles pour les replier à l'intérieur. Les marches se mirent à danser au moment où, en compagnie des gabiers, je grimpai dans l'appareil, non sans que le pied me manquât à plusieurs reprises, et le corps

tellement secoué qu'il me semblait sur le point de tomber en miettes.

Tout à coup, plusieurs bombes incendiaires touchèrent simultanément l'hôpital. Une véritable fournaise fusa dans l'obscurité. D'autres bombes explosèrent au sol, mais par miracle aucune n'atteignit le dirigeable. Durant un instant, je fus aveuglé par une vive lumière argentée et une haleine brûlante m'enveloppa le visage et les mains.

D'en haut, le capitaine cria « Lâchez tout ! » avant même que la passerelle fût entièrement relevée. Je m'agrippai des deux mains et, lâchant la boîte que je tenais, saisis une barre d'appui en tentant désespérément de gravir les derniers échelons avant d'être écrasé par la passerelle à fermeture automatique. Ayant rapidement recouvré ma vision, je vis les câbles cingler furieusement l'air quand le dirigeable s'arracha à leur emprise. Puis je me retrouvai sur la plate-forme d'embarquement, tout danger immédiat écarté.

III

LA CATASTROPHE

Peu de temps après, je discernai la vaste concentration de bâtiments tassés les uns contre les autres qui formaient le port de Surabaya. Cette active cité, où voisinaient les styles architecturaux européen et malais, était l'un des rares grands ports ayant survécu au déclin de la marine marchande, supplantée par les flottes aériennes. Ses bassins étaient toujours encombrés de navires et l'endroit paraissait surnaturellement paisible dans la lumière de l'aube. J'éprouvai un mouvement irraisonné de jalousie, allié au désir de voir Surabaya subir un jour le même sort que Singapour. De quel droit cette ville pouilleuse subsistait-elle, quand ce grandiose témoin d'un empire idéaliste et humanitaire qu'avait été Singapour périssait dans les flammes ?

Mais je chassai ces sinistres pensées de mon esprit. Dans quelques instants, nous allions toucher l'eau. Privé de tout moyen de propulsion, le dirigeable aurait énormément de difficultés à se poser à proximité du port.

Un frémissement parcourut soudain l'appareil et je demandai aux infirmières de se tenir prêtes en remarquant que certains malades commençaient à bredouiller des questions ou à trembler de peur. Le dirigeable vira et se mit à dériver gauchement en échappant pratiquement à tout contrôle, et je perdis totalement de vue la ville. Je vis seulement une embarcation à moteur bondissant sur les vagues faire demi-tour pour nous suivre, en laissant un sillage blanc sur la mer. Un craquement menaçant se fit entendre au-dessus de nos têtes,

comme si les enveloppes à gaz et le fuselage subissaient une inhabituelle tension.

Nous commencions à tomber.

Une plainte s'échappa de la gorge des malades et nous fîmes de notre mieux pour les rassurer en leur disant que tout allait bien et qu'ils seraient bientôt en sécurité dans un hôpital de Surabaya.

Je vis alors la mer jaillir à notre rencontre pour refluer aussitôt. Le dirigeable entama une série de bonds à couper le souffle, comme s'il eût chevauché de gigantesques montagnes russes. Quelque part, toute une collection de faïences s'écrasa sur le pont et je ne réussis à rester debout qu'en me retenant à la rambarde.

J'aperçus soudain les toits de la ville au-dessous de nous. Il s'en fallait de peu que la nacelle ne frôlât les plus hauts d'entre les bâtiments que nous survolions. Nous avions carrément manqué la mer et nous nous enfoncions rapidement dans l'intérieur ! Le capitaine avait trop tardé à prendre une décision.

L'interphone grésilla et la voix altérée du commandant de bord se fit entendre. Un fort vent arrière avait brusquement soufflé au moment où nous amorcions notre descente, ce qui avait déjoué tous les calculs. Le capitaine avait l'intention de tenter la traversée de l'île et de se poser sur la mer à proximité de Djogjakarta, la première ville que nous étions susceptibles d'atteindre compte tenu de la direction actuelle du vent. Néanmoins, nous avions déjà laissé échapper une grande quantité de gaz et nous risquions de ne pouvoir reprendre suffisamment d'altitude. Dans ce cas, il fallait s'attendre à un atterrissage forcé au sol.

Je n'ignorais pas ce que cela signifiait. Le dirigeable était considérablement surchargé. S'il touchait terre, il y avait de fortes chances pour que nous soyons tous tués.

Un malade, tiré de sa sédation par la voix de l'officier, poussa un cri d'angoisse et une infirmière vint en hâte le calmer.

Le dirigeable frémit et se cabra brutalement, imposant au pont une inclinaison abrupte. Puis il piqua du nez et quelques objets qui n'étaient pas fixés se mirent à glisser vers l'avant. J'appliquai mon pied contre la rambarde. Par les hublots,

j'aperçus une vedette aérienne hollandaise qui nous suivait comme pour découvrir la raison de notre changement de plan. Mais perdant peut-être tout espoir à notre sujet, elle fit demi-tour et prit la direction du large.

Surabaya était derrière nous. En bas, s'étalaient une vaste étendue de rizières au tracé géométrique, des rangées de tamariniers et des champs de canne à sucre. Nous volions à si basse altitude que je pouvais distinguer les têtes des paysans levées vers nous au moment où notre ombre glissait sur leurs champs. Puis je fus une fois de plus projeté contre la rambarde par un nouveau coup de vent qui enveloppa l'appareil et le déporta, révélant à notre vue les plantations de kapok poussant sur les pentes des lugubres collines volcaniques de Java.

Je crus que nous allions nous écraser contre leurs flancs, car elles se dressaient à pic et formaient déjà les premiers contreforts des montagnes. Des traînées de fumée jaunâtre flottaient aux alentours. Je me raidis instinctivement, mais nous réussîmes à franchir la première chaîne. Devant, je pouvais voir des nuages de fumée gris pâle se lover comme un nœud de reptiles.

Le dirigeable se cabra encore une fois et nous gagnâmes quelques pieds. Notre empennage endommagé nous forçait à faire des zigzags insensés au-dessus de la campagne, et je voyais notre ombre allongée se promener capricieusement au sol. Notre marche finit par se stabiliser, mais il me paraissait impossible de ne pas nous écraser contre l'un des nombreux volcans partiellement en activité qui occupent l'intérieur de l'île.

Une nouvelle embardée me surprit et je lâchai la rambarde tandis que nous montions rapidement. En me remettant sur mes pieds, je m'aperçus que l'appareil avait vidé ses ballasts. L'eau se répandait comme une brusque averse au-dessus des pentes poussiéreuses de la montagne. Peut-être allions-nous finalement réussir à atteindre la mer, de l'autre côté…

Un instant plus tard, les hauts-parleurs diffusèrent la voix du capitaine. Compte tenu des circonstances, il paraissait assez calme. Il nous annonça qu'il allait falloir alléger au maximum l'appareil. Nous devions rassembler tout ce qui n'était pas indispensable et les hommes d'équipage s'en chargeraient

aussitôt. Nous nous ruâmes frénétiquement en tous sens pour réunir tout ce qui pouvait être sacrifié. Aux hommes d'équipage, nous remîmes finalement un grand tas de livres, victuailles, médicaments, vêtements, couvertures, bouteilles d'oxygène, etc. – et tout passa par-dessus bord.

Le dirigeable reprit juste assez d'altitude pour franchir la seconde chaîne de montagnes.

Je me demandais si le capitaine allait maintenant faire appel à des volontaires pour sauter dans le vide. Nous survolions à présent une étendue désertique et stérile, formée de coulées de lave solidifiée, où ne se voyait pas le moindre bouquet de palmiers susceptible d'atténuer notre chute en cas d'atterrissage forcé. La tension régnant parmi les malades s'était encore accrue, et ceux qui ne dormaient pas parlaient sur un ton trahissant la panique.

Il n'était pas facile de répondre à certaines questions. Au nombre des objets jugés sacrifiables figuraient les corps de ceux qui étaient morts pendant le voyage.

Et pourtant, cet acte d'inhumanité commis sous l'empire de la nécessité avait à peine allongé notre sursis.

L'interphone grésilla encore une fois. Le commandant de bord prit la parole.

« Préparez-vous tous à… Oh ! mon Dieu ! »

Une fraction de seconde plus tard, je vis le flanc gris de la montagne se précipiter vers nous et, avant que nous ayons put réaliser ce qui se passait, un nuage de fumée blanchâtre nous engloutit et notre quille racla l'escarpement avec un son hideux.

Aux grincements de l'appareil se mêlaient les cris des malades. J'entendis un monstrueux craquement avant d'être arraché à la rambarde et de me sentir glisser en direction des couchettes.

Secoué de trépidations, l'appareil rebondit et parut, durant un instant, reprendre de l'altitude, mais il chut tout à coup avec un épouvantable bruit de déchirure et les couchettes sautèrent de leurs attaches. Je ne distinguai plus qu'un amas confus de membres mêlés et de visages terrifiés. J'entendis dégringoler des piles d'instruments et vis des corps lancés en l'air comme des poupées de chiffon. Une longue plainte m'assourdit et

l’appareil, se renversant, remonta encore une fois pour s’abattre enfin inexorablement. Pris sous une masse de corps, je me retrouvai projeté à tribord. Je vis le moment où ma tête allait heurter une traverse à proximité des hublots d’observation et je cherchai à tendre les mains pour parer le choc, mais elles étaient coincées sous trop de corps. C’est à cet instant que se produisit l’impact et je me souviens d’avoir éprouvé un véritable soulagement à l’idée que j’étais mort et que mes épreuves avaient pris fin.

IV

PRISONNIERS

Je dus me réveiller une fois brièvement en entendant au loin des voix criardes et je compris que c'était l'hydrogène, en s'échappant, qui donnait ce timbre aigu aux gens qui parlaient. Persuadé que j'étais en vie et sûr d'être secouru, je sombrai derechef dans l'inconscience.

Quand je revins une nouvelle fois à moi, j'essayai de bouger mais je n'y parvins pas. Je me dis que j'avais peut-être les reins brisés car je n'éprouvais aucune sensation, sinon celle d'un poids pesant sur moi. À cause de cette pression, il m'était difficile d'aspirer suffisamment d'air pour pouvoir appeler à l'aide, alors que j'entendais des gens circuler à proximité.

Les voix avaient cessé d'être criardes, mais ne m'étaient pas pour autant familières. Je tendis l'oreille et reconnus un dialecte malais qui me demeurait malheureusement incompréhensible. Je crus d'abord que les paysans du coin, qui ramassent le soufre sur les pentes des volcans, étaient venus à notre secours. Je sentais d'ailleurs une âcre odeur de fumée, ce qui rendait ma respiration encore plus pénible. Je fis une seconde tentative pour appeler, mais elle échoua. D'autres cris me parvinrent alors.

Et aux cris succédèrent des claquements secs que je n'eus aucune peine à identifier : des coups de feu.

Luttant contre un terrible sentiment d'impuissance, je cherchai à tourner la tête pour voir ce qui se passait.

Les cris cessèrent, le calme revint. Puis une plainte monta, grêle et convulsive. Encore un coup de feu, et le silence. Enfin une voix malaise donna brutalement des ordres.

Au prix d'efforts inouïs, je réussis finalement à tourner la tête et à jeter un coup d'œil à travers un amoncellement de débris et de poutrelles tordues. J'aperçus des corps empalés sur des éclats de fibre de verre et, plus loin, un voile de fumée enveloppant de vagues silhouettes. À mesure que la fumée se dissipait, je distinguais des pans de soie aux tons vifs, vert, rouge et jaune. Ces Malais n'étaient certainement pas des ramasseurs de soufre.

Je les vis bientôt plus nettement. Ils étaient vêtus à la mode des bandits et des pirates malais répandus depuis Koto Raja jusqu'à Timor. Leurs costumes se composaient de sarongs aux couleurs éclatantes et de vestes brodées, et ils étaient coiffés de pitjis, de turbans ou de larges chapeaux de coolies. Ils portaient aux pieds des sandales en cuir peint, et des cartouchières se croisaient sur leurs poitrines. À leurs tailles pendaient des étuis de revolvers, des couteaux ou des parangs, et tous tenaient un fusil à la main. J'en vis s'approcher un, le visage haineux. Je laissai retomber ma tête en fermant les yeux et je l'entendis fouiller dans l'épave juste au-dessus de moi. Je perçus un coup de feu tout près de mon visage et crus qu'il m'était destiné, mais la balle avait pénétré dans un cadavre gisant sur moi. Puis l'homme s'éloigna.

Je risquai un nouveau coup d'œil.

Les bandits conduisaient les survivants vers le pied de la montagne. À travers la fumée, je pouvais voir les infirmières en uniformes blancs souillés et déchirés, les médecins encore en blouse ou en bras de chemise et les aéronautes en bleu ciel, marchant avec peine en tête de la colonne des Malais. Mais je n'aperçus aucun malade. Je les suivis des yeux avec désespoir jusqu'au moment où la fumée les déroba à ma vue.

Et petit à petit, tandis que je me rendais mieux compte de ce qui était arrivé à mes compagnons, la souffrance s'empara de mon être. Je me tournai avec effort dans l'autre sens pour essayer de savoir ce qui me retenait prisonnier.

Une des couchettes, relativement légère, était tombée sur moi et cette couchette contenait le corps d'un enfant. Ses yeux grands ouverts dans son visage figé fixaient les miens. Avec un frisson, je tentai de soulever la couchette. Elle bougea

légèrement et la tête de l'enfant roula sur le côté. Je me retournai, agrippai de mes mains ensanglantées une poutrelle brisée qui se trouvait en face de moi et, avec l'énergie du désespoir, exerçai une traction qui me délivra. Je respirai plus facilement, mais mes jambes étaient toujours ankylosées et incapables de me porter. Penché en avant et prenant appui sur une autre poutrelle, je réussis à extraire mon corps de quelques centimètres supplémentaires. Puis je dus perdre connaissance pendant quelques minutes.

Il me fallut longtemps pour me libérer entièrement de cet amas de poutrelles, de débris de fuselage et de cadavres, et me retrouver sur le sol, hors de l'épave.

Quoique contusionné et perdant mon sang, je n'avais rien de cassé. Les cadavres avaient servi à amortir le choc. Mes jambes retrouvèrent progressivement leur sensibilité et je réussis à me dresser en serrant les dents. Je jetai alors un regard autour de moi.

Je me trouvais auprès du point d'impact principal, sur le flanc d'une montagne couverte de coulées de soufre. Il y avait des corps partout – corps recroquevillés ou disloqués d'hommes, de femmes et d'enfants, de malades en chemise de nuit ou en pyjama, de soldats blessés en uniformes déchiquetés, d'aéronautes, d'infirmières et de médecins. Près de deux mille corps, dont pas un ne remuait sous la fumée que le vent poussait lentement, la poussière jaune qui tourbillonnait ou les lambeaux de toile qui flottaient parmi les débris du gigantesque dirigeable. J'errai sans espoir au milieu de tous ces cadavres. Deux mille êtres humains n'avaient donc fui une mort certaine parmi les flammes de Singapour que pour périr sur la roche aride et battue des vents d'une anonyme montagne javanaise ! Je m'assis en soupirant et ramassai un paquet de cigarettes écrasé que j'avais aperçu. J'ouvris le paquet et pris une cigarette aplatie que j'allumai en m'efforçant de réfléchir. Mais il n'y avait rien à faire, mon cerveau se refusait à fonctionner.

Je jetai un coup d'œil autour de moi. Des trous dentelés béaient dans le fuselage du dirigeable. La plupart des enveloppes à gaz avaient été éventrées, laissant s'échapper l'hélium. L'épave était dispersée sur un vaste secteur de la

montagne et les débris s'étalaient à perte de vue. Au-dessus planaient d'épaisses volutes de fumée en provenance du volcan, qui enveloppaient l'armature disloquée de l'appareil, ses nacelles défoncées et ses moteurs fracassés, comme si les fantômes des morts étaient venus accueillir ceux-ci dans leurs rangs.

Je me levai et écrasai ma cigarette sous ma botte souillée. Les vapeurs de soufre me firent tousser et je frissonnai de froid. Le versant devait probablement s'élever à quelque mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Rien d'étonnant si le dirigeable surchargé s'était écrasé. Je continuai machinalement à rechercher des survivants, mais au bout de deux heures je n'avais trouvé que des cadavres. Le plus horrible, c'est que beaucoup d'entre eux avaient, en fait, survécu à la catastrophe. Au cours de mes recherches, je découvris des enfants qui avaient été tués d'une balle dans la tête ou avaient eu la gorge tranchée, des femmes – jeunes et vieilles – massacrées à coups de parang et des hommes décapités. Les bandits s'étaient acharnés, tuant systématiquement tous les survivants qui, pour une raison ou une autre, refusaient de marcher ou s'en révélaient incapables. Devant l'horreur de ce spectacle, je fus brusquement pris de nausées et, appuyé d'une main à un rocher, je me mis à vomir sans pouvoir m'arrêter. Secoué de haut-le-cœur, je revins sur mes pas pour aller prendre une couverture et un bidon d'eau en plastique dans l'épave. Je me dépouillai de mon gilet de sauvetage désormais inutile et, enveloppé dans la couverture, je gravis la pente jusqu'au moment où je ne vis plus de cadavres. Puis je m'endormis.

Je me réveillai avant l'aube en frissonnant. De plus bas monta un hurlement sinistre que je pris d'abord pour un cri humain, avant de comprendre qu'il provenait d'un chien sauvage chassant dans la forêt s'étendant au pied de la montagne. Dès que l'aube pointa, je retournai auprès de l'épave.

Je m'étais fait une idée approximative de ce qui s'était passé. La catastrophe avait manifestement eu pour témoin une de ces nombreuses bandes qui occupent habituellement ces hauteurs

et razzient de temps à autre les villes et les fermes hollandaises de la plaine. Encouragés par le soutien des Japonais et de leurs compatriotes nationalistes plus évolués, ces rebelles étaient récemment devenus plus audacieux et représentaient à présent une sérieuse menace pour les colons. Qu'ils se qualifiassent de bandits, de pirates ou de « nationalistes », ils partageaient tous la même haine des Blancs en général et des Hollandais en particulier. Sans doute avaient-ils capturé les survivants afin de les garder comme otages, à moins qu'ils n'aient l'intention de les livrer à leurs amis japonais en échange d'armes ou de ravitaillement. Il était possible aussi qu'ils se contentent du plaisir de les faire mourir à petit feu. Comment savoir ? En revanche, je savais fort bien que s'ils me découvraient, je subirais le même sort que les autres et cette perspective n'avait rien de réjouissant.

Quelques armes avaient été embarquées à bord du dirigeable mais, tout enclin que j'étais à me munir d'un armement, je n'éprouvais guère l'envie de partir à la recherche d'un fusil au milieu des morts. D'ailleurs, les rebelles n'avaient pas dû en laisser derrière eux. Je préférai récupérer un second bidon d'eau en plastique, une boîte de sandwiches quelque peu rassis et une trousse de premiers secours, que je me passai à l'épaule ; enfin, par prudence, car je savais que tôt ou tard je risquais d'avoir à affronter la jungle, je retirai un parang du corps d'une infirmière, celle-là même qui m'avait soigné à Singapour.

Je m'éloignai de l'épave d'un pas incertain en descendant la montagne. J'avais les yeux qui picotaient et ma gorge était tapissée de poussière sulfureuse.

Je me mouvais toujours dans un état second – passant pour ainsi dire d'un rêve à l'autre. Rien ne m'avait semblé tout à fait réel depuis que les premiers appareils de la Flotte aérienne japonaise avaient été aperçus dans le ciel de Singapour.

Malgré tout, j'avançais prudemment à travers les nuages de fumée. Je n'avais aucune envie de vivre le même cauchemar que mes compagnons en tombant entre les mains des bandits malais.

Je finis par me retrouver en plein soleil, avec un ciel bleu et serein au-dessus de ma tête et, à mes pieds, toutes les nuances

de vert de la forêt. Je cherchai la trace des bandits et de leurs captifs, mais je ne vis rien.

Derrière la forêt, une ligne discrète traversait le ciel : la mer, à l'horizon. Le dirigeable avait presque réussi à franchir l'île, et il y serait parvenu si le vent ne l'avait pas poussé contre ce qui se révélait à présent être le plus haut sommet de la contrée. Je comptais rallier la destination initiale du dirigeable, en priant le Ciel pour que la cité de Djogjakarta fût toujours aux mains des Hollandais. J'estimai que le mieux serait de traverser la bande de terre me séparant de la mer et de suivre ensuite la plage plus ou moins en direction de l'ouest jusqu'à la ville, à moins d'avoir la chance de trouver une route et de voir passer une voiture.

Il était inutile d'entreprendre seul la moindre action en faveur des survivants capturés. Une fois à Djogjakarta, je pourrais toujours avertir les autorités de ce qui s'était passé, en espérant que les autogires et les soldats hollandais iraient à leur secours.

J'entamai donc ma randonnée vers la mer.

Elle dura trois jours, d'abord à travers une jungle épaisse, puis dans la plaine jusqu'aux rizières, que je dus franchir les pieds dans l'eau en faisant de larges détours pour éviter les villages de crainte que les paysans ne fussent, comme il arrivait souvent, de connivence avec les bandits.

Le voyage fut épuisant et je tombais presque d'inanition quand j'aperçus la plage devant moi, à moins d'une heure de marche. Soulagé, je commençais à traverser la dernière rizière en arrachant péniblement mes bottes éculées à la succion de la boue, quand j'entendis au loin un son familier qui me fit stopper net.

C'était le vrombissement des moteurs d'un dirigeable. Je regardai en l'air pour en découvrir l'origine. Un éclat argenté luisait dans le ciel.

Les larmes me vinrent aux yeux et je me laissai aller en comprenant que mes épreuves touchaient à leur fin. J'étais sauvé. Je me mis à pousser des cris en faisant de grands gestes, tout en sachant parfaitement que l'équipage ne pouvait pas me voir à cette altitude, ni à plus forte raison reconnaître en moi un naufragé anglais !

Or le dirigeable *se rapprochait* du sol. Il me cherchait donc. Peut-être était-ce un appareil de secours venu de Surabaya ? Je me maudissais de n'être pas demeuré à proximité de l'épave, où j'aurais pu être repéré plus tôt. Plongé dans l'eau jusqu'à la taille, au milieu des rangées de plants de riz, j'agitai mon parang en criant encore plus fort.

C'est alors que je distinguai le motif ornant le fuselage de l'appareil ; instantanément, je m'enfonçai dans l'eau jusqu'au cou en ramenant les plants par-dessus ma tête.

Le dirigeable arborait sur ses flancs le disque rouge du soleil. Il appartenait aux forces aériennes impériales japonaises.

L'appareil décrivit des cercles dans le secteur pendant un petit moment, puis s'éloigna en direction des montagnes. J'attendis qu'il eût disparu pour sortir de l'eau. J'étais devenu circonspect depuis vingt-quatre heures.

Plus prudent que jamais, je gagnai la côte en me dissimulant et je me laissai tomber, exténué, à l'ombre d'un rocher sur une plage de sable chaud où déferlaient les vagues écumantes de l'Océan Indien.

La présence de cet appareil de reconnaissance au-dessus de Java était de mauvais augure, car elle signifiait que le Japon se sentait suffisamment fort pour faire fi de la neutralité hollandaise. Elle pouvait même vouloir dire que le Japon, ou les bandits à sa solde, s'étaient emparés de l'île.

Je me demandai s'il valait encore la peine d'essayer de gagner Djogjakarta. Je n'ignorais pas que les Japonais étaient loin de se montrer tendres envers leurs prisonniers.

Le bruit des vagues, en s'enflant, se faisait de plus en plus berceur. Je finis par cesser de me poser des questions et, m'allongeant sur le sable tiède, laissai le sommeil envahir mon corps et mon cerveau épuisés.

V

LE PRIX D'UNE BARQUE DE PÊCHE

Le lendemain, à midi, j'aperçus le village de pêcheurs. C'était un assez misérable assemblage de huttes en clayonnage de diverses tailles. Elles possédaient toutes un toit de palmes et quelques-unes étaient bâties sur pilotis. Les canots, amarrés à des jetées branlantes construites en bois au-dessus des hauts-fonds, semblaient primitifs et peu faits pour tenir la mer. Les huttes étaient ombragées par de hauts palmiers, dont les troncs courbés et les larges feuilles paraissaient offrir un meilleur abri que les habitations.

Je me dissimulai derrière un monticule et réfléchis pendant quelques instants. Il y avait de fortes chances pour que les villageois fussent complices des Japonais ou des bandits, sinon des deux. Malgré tout, et en dépit de mon pressant désir de me retrouver en sécurité, j'étais las de me cacher, j'avais affreusement faim et j'étais parvenu au point où je ne me souciais guère de savoir qui étaient ces villageois ni dans quel camp ils se trouvaient – tant qu'ils pouvaient me donner à manger et me laisser m'étendre à l'abri du soleil.

Ma décision fut vite prise et je me mis en marche d'un pas lourd. Je croyais savoir quelle sorte d'homme blanc ces gens-là seraient le plus enclins à tolérer et à nourrir.

J'avais atteint le centre du village quand ils se montrèrent, les hommes d'abord, puis les femmes et les enfants. Ils me dévisagèrent d'un air hostile. Je leur adressai un sourire en contrepartie et soulevai ma trousse. « Médicaments, » fis-je en essayant désespérément de rassembler quelques bribes de vocabulaire.

Ils me donnaient l'impression d'avoir sérieusement besoin de ce que j'apportais.

Plusieurs villageois sortirent de la foule. Tous étaient armés de vieux fusils, de parangs et de couteaux, que leur antiquité n'empêchait nullement d'être en état de servir.

« Médicaments, » répétai-je.

Un mouvement se produisit à l'arrière du groupe. J'entendis des mots prononcés dans un dialecte inconnu. Je priai le Ciel pour que certains d'entre eux connaissent le malais et qu'ils me laissent une chance de leur parler avant de me tuer. Il ne faisait aucun doute que ma présence leur déplaisait.

Un vieillard se fraya un passage à travers les villageois armés. Il avait des yeux brillants et rusés, et un air calculateur. Il posa son regard sur ma sacoche et articula deux mots dans son dialecte. Je répondis en malais. Cet homme devait être le chef du village car, vêtu d'un sarong en soie jaune et rouge, il était bien mieux habillé que ses compagnons. Il avait aussi des sandales aux pieds.

« *Belanda ?* » me demanda-t-il. « Hollandais ? »

Je secouai la tête. « *Inggeris.* » Je n'étais pas certain qu'il vît une différence entre un Anglais et un Hollandais, mais son visage s'éclaira légèrement et fit un signe de tête.

« J'ai des médicaments. » N'étant pas familiarisé avec son dialecte, je détachai soigneusement les vocables malais. « Je peux soigner vos malades. »

— « Pourquoi viens-tu ainsi, sans bateau ni voiture ni engin volant ? »

— « Je me trouvais à bord d'un navire. » Je tendis le doigt en direction de la mer. « Il a pris feu. J'ai nagé jusqu'ici. Je désire me rendre à… à Bali. Si vous voulez que je soigne vos malades, il faudra me payer. »

Un sourire se dessina lentement sur ses lèvres. Il comprenait mieux. J'étais venu pour traiter une affaire. Il me regardait à présent avec un certain soulagement.

— « Nous n'avons pas beaucoup d'argent, » me répondit-il. « Les Hollandais ne nous paient plus notre poisson maintenant que l'*Orang Djepang* leur fait la guerre. » Il désigna la côte en direction de Djogjakarta. « Ils se battent. »

Je ne laissai rien voir de mon accablement. À présent, je n'avais plus aucune raison de chercher à gagner la ville. J'allais devoir réfléchir à un autre plan.

« Nous avons du riz, » reprit le chef. « Nous avons du poisson, mais pas d'argent. »

Je décidai malgré tout de m'en tenir à ma première idée. Si elle marchait, les choses s'amélioreraient sensiblement. « Je veux une barque. Je vous soignerai dans la mesure de mes moyens, mais il me faut un de vos canots à moteur. »

Le chef plissa les yeux. Les embarcations représentaient le bien le plus précieux du village. Il renifla, fronça les sourcils, fit une moue, puis acquiesça de la tête. « Tu resteras avec nous jusqu'à ce que dix hommes tombent malades et guérissent, ainsi que cinq femmes et cinq enfants mâles, » dit-il en baissant les yeux.

Je devinai qu'il ne tenait pas à me laisser surprendre dans son regard la plus petite lueur signifiant que son offre pouvait bien être un marché de dupe.

— « Cinq hommes, » fis-je.

— « Dix hommes. »

J'ouvris les mains. « J'accepte. »

C'est ainsi que j'en vins à passer plus de temps que je n'en avais eu l'intention dans un petit village de pêcheurs javanais reculé et plutôt hostile, car le chef m'avait, naturellement, berné.

Les hommes s'avérèrent déplorablement sains, à la différence des femmes et des enfants constamment sujets à des maux bénins, de quoi il résulta qu'en dépit de mes connaissances médicales rudimentaires, je dus soigner un plus grand nombre de patients qu'il n'avait été prévu à l'origine, sans pour autant parvenir en vue du quota imposé pour les hommes. Le chef du village s'était vite avisé de l'aubaine et il apparut très rapidement que les hommes qui tombaient malades, plutôt que de venir me trouver, continuaient à recourir à leurs méthodes de soin traditionnelles.

Cette situation ne m'affectait d'ailleurs pas outre mesure. La routine quotidienne agissait comme un analgésique sur mon esprit tourmenté et je m'y absorbais totalement. Au-delà des limites du village, toute réalité perdait pour moi sa consistance. Alors que le monde extérieur se trouvait plongé dans le chaos, la vie au village m'offrait le modèle d'un ordre élémentaire et j'aurais pu y couler des jours nombreux si ledit monde extérieur ne s'était, finalement, rappelé à mon souvenir.

Avec le recul, je me rends compte que la chose était inévitable, mais la surprise n'en fut pas moins entière quand l'événement se produisit.

Un matin, j'aperçus au loin un nuage de poussière. On avait l'impression que quelque chose bouleversait le sable de la plage, mais je ne parvenais pas à en saisir la cause exacte.

Dès que le nuage de poussière se fut rapproché, je compris de quoi il s'agissait et je courus me cacher dans l'entrée d'une hutte.

Tout ce remue-ménage était causé par les pneus de véhicules militaires, massifs engins aux énormes roues mues par des turbines à vapeur surpuissantes. Et tous ces véhicules étaient bourrés de soldats japonais. Ils s'étaient sûrement déjà emparés de l'île entière et, non moins sûrement, devaient avoir eu vent de ma présence dans le village, ce qu'ils venaient vérifier.

C'est à cet instant que je décidai de gagner l'Australie. Il ne me restait pas d'autre solution.

Quoique je n'eusse pas entièrement respecté le marché passé avec le chef, j'estimais avoir le droit d'agir comme je le fis, car je m'étais suffisamment occupé des villageois. En outre, je leur laissais le restant de ma trousse médicale.

N'emportant qu'un bidon d'essence rempli d'eau, je me glissai jusqu'au rivage en m'abritant sous une jetée. J'entrai dans l'eau et détachai l'un des canots à moteur. Tout le village s'étant réuni pour guetter les voitures, je ne pouvais souhaiter une meilleure occasion. Je commençai à pousser lentement l'embarcation vers le large, tandis que les villageois s'animaient à la perspective de l'arrivée de leurs nouveaux maîtres.

La chance me sourit, car un courant happa bientôt le canot et l'écarta plus rapidement du rivage. Mais les villageois finirent par me voir et parurent comprendre ce qui se passait à l'instant précis où les Japonais atteignaient la place du village. J'étais cependant déjà assez loin et tentais, avec une certaine difficulté, de grimper dans le canot sans le faire chavirer.

Les villageois se mirent à gesticuler en pointant le doigt dans ma direction. D'une poussée, je me hissai dans le canot dangereusement secoué et me mis en devoir de faire démarrer le moteur en assez mauvais état.

Après trois tentatives infructueuses, je parvins à le mettre en marche. Je stabilisai la barre et mis le cap sur la haute mer, en remarquant avec satisfaction que deux bidons d'essence étaient arrimés à bord.

J'entendis alors des coups de pistolet, suivis de coups de fusil.

Puis une mitrailleuse entra en action et les balles me sifflèrent aux oreilles, avant de toucher l'eau tout autour de moi. Je changeai constamment de cap et exécutai à un moment donné un cercle complet qui me plaça dans la direction opposée à Darwin, ma destination réelle, avec l'espoir de les embrouiller au moment où ils appelleraient leur quartier général pour lui demander d'envoyer des dirigeables et des vedettes à ma recherche.

La fusillade cessa pendant un moment. Je regardai en arrière et aperçus les minuscules silhouettes des villageois. Ils paraissaient être agenouillés devant les Japonais.

La mitrailleuse reprit son tir mais, cette fois, il n'était pas dirigé vers la mer.

Au bout de quelques heures, je finis par penser que le risque d'une poursuite s'était évanoui. Je n'avais repéré qu'un seul dirigeable au loin, et il allait bientôt faire nuit. La chance était restée de mon côté.

Tandis que je progressais péniblement sur le miroir lisse et étincelant de l'océan, tout en me félicitant intérieurement et l'esprit de plus en plus perdu dans les abstractions, je ne

réfléchissais pas que les patrouilles japonaises avaient dû inspecter les parages où je pouvais logiquement me trouver. Je devais avoir déjà perdu le nord, au propre comme au figuré.

À mesure que s'écoulaient journées torrides et nuits glaciales, je me rendais compte que je n'avais aucune chance d'atteindre l'Australie et je commençai à m'adonner, avec la partie affamée et assoiffée de mon être, à des discussions touchant au sens de la vie et de la mort, ou bien à cette lutte perpétuelle que se livrent l'ordre et le chaos, ce dernier tendant d'ailleurs à la longue à s'en sortir à son avantage.

Et cette loque à l'esprit dérangé – en qui rien ne subsistait du prosaïque militaire d'antan – apercevant l'île de Rowe, se persuada le plus naturellement du monde qu'elle ne pouvait être qu'une illusion merveilleusement nette.

VI

LE MYSTÉRIEUX DEMPSEY

L'île de Rowe fut découverte en 1615 par l'explorateur britannique Richard Rowe.

En 1887, on s'avisa qu'elle contenait des gisements de calcium pratiquement pur et, en 1888, l'île fut annexée par la Grande-Bretagne. Cette même année débarquèrent les premiers colons et, en 1897, ils obtenaient de la mère patrie la concession des mines de phosphate. Inhabitée avant 1888, l'île possédait à la fin du premier tiers de ce siècle une population de plus de deux mille âmes, principalement composée de mineurs chinois et malais venus travailler pour la Welland Rock Phosphate Company, unique exploitation industrielle de l'île.

Quant à sa position, l'île de Rowe est située – ou était située – dans l'Océan Indien, à environ deux cent vingt-quatre miles au sud et 8° à l'est de la pointe de Java, et à environ deux cent cinquante-neuf miles au nord et 79° à l'est des îles Keeling. Elle se trouve éloignée d'un peu plus de huit cent quinze miles des ruines de Singapour et de près de mille six cent trente miles de ce qui subsiste de la ville de Fremantle, en Australie occidentale. La population européenne comptait autrefois une centaine d'individus : Représentant Officiel et fonctionnaires, directeur et employés de la Welland Rock Phosphate Company ; divers particuliers y ayant élu domicile pour leur santé (l'île était un endroit très sain) ; un jeune lieutenant commandant la petite garnison de Gurkhas ; quelques restaurateurs, commerçants et hôteliers ; plusieurs missionnaires et le personnel administratif de l'aéroparc et du port. Naturellement, la plupart d'entre eux étaient déjà partis quand je suis arrivé, et

plus aucun dirigeable ni aucun vapeur ne venaient prendre livraison de l'unique article d'exportation de l'île.

La colonie possédait une mosquée, un temple bouddhiste, une église catholique, une chapelle méthodiste et un hôpital missionnaire géré par l'Église anglicane. Le personnel de l'hôpital était composé de jeunes religieuses pakistanaises placées sous les ordres d'un laïque cinghalais, le Dr. Hira. Le missionnaire attaché à l'hôpital était parti avec sa femme pour l'Australie peu après la destruction de Singapour.

C'est précisément dans cet hôpital que je me réveillai et pris lentement conscience qu'en fait, l'île de Rowe n'était pas une hallucination.

Je me sentais endolori et parcouru d'élancements dans tout le corps et la soif avait fait place à la faim. Je me trouvais allongé entre les draps de toile assez rêches de ce qui ne pouvait être qu'un lit d'hôpital blanc. Les murs avaient la même blancheur, un crucifix en ivoire était suspendu à l'un d'eux et quelques fleurs tropicales étaient disposées dans un vase posé sur le rebord de la fenêtre entrouverte. J'éprouvai le besoin de me gratter, mais je constatai que mes deux mains étaient bandées. Quand je les remuai, une douleur lancinante me parcourut les phalanges. Je tentai de me redresser, mais retombai lourdement en arrière. Je n'étais pas encore très sûr d'être sauvé. Mais j'avais survécu.

Un peu plus tard, la porte s'ouvrit et une belle jeune fille pakistanaise en habit de nonne de couleur beige entra timidement. Elle inclina la tête et me sourit gravement en s'effaçant pour laisser passer un grand Cinghalais maigre, dont le corps dégingandé était drapé dans un élégant costume blanc. Il portait autour du cou un stéthoscope sur lequel les doigts de sa main droite semblaient jouer un air. Son long visage distingué affichait une expression assez sarcastique. Il jeta un coup d'œil sur la montre attachée à son poignet osseux. « Pas mal. Juste à temps. »

Je voulus parler, mais ma première tentative avorta. La seconde eut plus de succès. « Pour vous, » fis-je, « ou pour moi ? »

— « Pour nous deux. » Il prit dans sa poche un étui en argent et, l'ouvrant, me présenta ses cigarettes. Je lui montrai mes mains bandées. Il eut un sourire d'excuse. « L'infirmière vous les allumera si vous voulez en fumer. »

— « Pas maintenant. Merci. »

Il s'en alluma une. « Je suis ravi de pouvoir vous annoncer que vous êtes en voie de guérison. Nous vous avons placé dans cette chambre parce que vos cris empêchaient les autres patients de dormir. Vous êtes aéronaute, n'est-ce pas ? »

— « En effet, » répondis-je. « Je me trouvais à bord d'un dirigeable qui s'est écrasé au sol. » Je lui appris mon nom et lui racontai ce qui m'était arrivé. Puis je demandai où j'étais.

— « Je suis le Dr. Hira et vous vous trouvez à l'hôpital St-Charles, sur l'île de Rowe. » Il eut un sourire ironique. « Je vois que vous n'avez jamais entendu parler de l'île de Rowe. Beaucoup de gens sont dans le même cas. C'est peut-être pour cette raison que la guerre nous a épargnés. Personne ne passe dans les parages, ni sur mer, ni dans les airs. Je ne serais pas surpris que dans quelques mois nous représentions l'ultime avant-poste de la civilisation sur le globe. » Il tira profondément sur sa cigarette et regarda par la fenêtre en direction du port. L'infirmière pakistanaise alla chercher d'autres oreillers et m'aida à m'asseoir.

« Si on peut appeler ça la civilisation, » reprit Hira. « Vous avez faim ? »

— « Très. »

— « Parfait. » Hira tapa sur l'épaule de la timide infirmière. « Apportez de la soupe au patient, mon petit. »

L'infirmière une fois sortie et la porte refermée derrière elle, je fis des gestes avec mes mains bandées. « J'ai bien cru d'abord que cet endroit n'était qu'un mirage. »

Hira haussa les épaules. « C'est fort possible. Mais il n'est plus très reluisant. Vous avez échappé au bombardement de Singapour, hein ? »

— « On a du mal à imaginer qu'une chose pareille ait pu arriver, » fis-je.

— « Malheureusement, il n'y a aucun doute. Nous sommes au courant. »

— « Alors, il y a des communications avec l'extérieur ? »

— « Les mineurs ont emporté en partant tous les appareils en état de marche. Ce sont les nouvelles de Singapour qui ont provoqué l'exode. Mais il n'y avait, finalement, aucune raison de s'affoler. »

— « Je vois. Il n'y a donc pas la moindre possibilité de contacter Darwin, par exemple ? »

— « Nous avons bien une radio qui fonctionne par intermittence. Un appareil à manivelle. »

— « Et il n'y a pas d'autre moyen de quitter l'île qu'à bord d'un de ces dhaws. Aucun navire ? »

— « Plus aucun, Mr. Bastable. Les mineurs ont sabordé notre unique vapeur avec l'idée d'empêcher l'île de servir de base à la marine ennemie. » Hira tendit le doigt par la fenêtre en direction du port où la superstructure rouillée de l'épave était encore visible.

— « Je vais être coincé ici tant que la radio ne marchera pas. À propos de « manivelle », vous n'avez donc plus aucune source d'énergie ? »

— « Plus du tout de carburant. Nous nous éclairons à la lampe à huile. »

— « Quand aurai-je une chance d'envoyer un message à Darwin ? »

— « Ça dépend autant de l'état du radio que de celui de l'appareil. Je demanderai à quelqu'un d'aller voir demain à l'aéroparc si Shawcross est suffisamment sobre pour le mettre en marche. C'est à peu près tout ce que je peux faire. Pressé de redescendre dans l'arène, hein ? »

Je le regardai d'un air méfiant, en cherchant à déceler une trace d'ironie sur son visage toujours affable.

— « C'est mon devoir, » fis-je. « Un aéronaute expérimenté peut toujours être utile. »

— « Je n'en doute pas. Eh bien, il faut que je finisse ma tournée. À bientôt, Mr. Bastable. »

Hira souleva son stéthoscope en guise de salut et sortit de la chambre.

Je me laissai retomber sur le lit en poussant un soupir. Un radio ivre et un émetteur ancien modèle ! De quoi être plutôt pessimiste quant à mes chances de quitter l'île à court terme.

Une semaine s'écoula et je me sentais de jour en jour plus fort. Je me remettais à merveille d'une sérieuse alerte. Mais je devenais aussi de plus en plus impatient et j'assaillais le Dr. Hira de questions au sujet de l'état du radio et de son appareil. Les premières nouvelles parvenues à l'hôpital n'avaient guère été encourageantes. Peu après mon arrivée, Shawcross était parti quelque part dans la montagne. Il avait emmené avec lui une Chinoise et une caisse de gin, et il était impossible de lui mettre la main dessus.

Environ dix jours après ma sortie du coma, je me tenais devant la fenêtre, vêtu d'une assez ridicule robe de chambre trop courte pour moi que m'avait fournie l'hôpital, et je bavardais avec Hira qui était venu me confirmer l'absence de nouvelles au sujet de Shawcross. Une grande agitation régnait sur le port. Depuis l'aube, des groupes de Malais à demi morts de faim arpentaient la jetée, entassant leurs biens dans une des barques de pêche. Mon apparition sur l'île de Rowe semblait avoir agi comme un signal. Ils avaient dû se rendre compte que la compagnie minière n'était pas près de revenir et ils s'étaient décidés à tenter de rallier Java en dépit des avertissements qu'ils avaient reçus à propos des atrocités commises par les Japonais à l'égard de leurs compatriotes. Je ne pouvais m'empêcher de les prendre en pitié. Le bateau allait probablement couler avant qu'ils n'aient fait plus de quelques miles en mer. Je me sentais misérable en me retournant vers Hira.

« Le gouvernement devrait aider ces gens – en leur fournissant du ravitaillement par exemple. Si seulement ce sacré radio voulait reparaître ! »

— « Je crois que le gouvernement a pas mal d'autres problèmes à l'heure actuelle. » Assis sur mon lit, Hira jouait avec son stéthoscope et parlait avec une apparente satisfaction. « J'ignore quand nous reverrons Shawcross. Il lui arrive souvent

de se terrer de cette façon. Probablement se cache-t-il dans une mine. »

— « Je pourrais essayer de faire marcher l'appareil moi-même, » proposai-je. « Ça vaudrait toujours mieux que cette situation. Je vais assez bien maintenant pour sortir. Peut-être pourriez-vous me trouver un costume… »

— « Je crois que nous réussirons à dégoter quelque chose à votre taille. Mais Shawcross a fermé son bureau à clé. Comme toujours. Il aime se rendre indispensable. Ça lui permet de soigner sa réputation à l'hôtel. »

— « Quel hôtel ? »

— « Celui d'Olmeijer. Le Royal Airparc Hôtel, juste à la sortie de l'aéroparc. C'était le plus grand autrefois, aujourd'hui c'est le seul. Je crois qu'Olmeijer le laisse ouvert par pur sentimentalisme. »

— « Tiens ! J'irai faire un tour là-bas. » J'étais curieux de connaître un peu mieux l'île.

— « Pourquoi pas ? » fit Hira. « Familiarisez-vous avec l'endroit. Vous y êtes peut-être pour un bout de temps. » Cette perspective avait l'air de l'amuser.

Pendant que je revêtai un costume d'emprunt, Hira prit ma place à la fenêtre. Du port nous parvenait le brouhaha des voix des Malais achevant de charger leur bateau. Il secoua la tête. « Ils vont se noyer, c'est sûr. »

— « Il n'y a donc personne pour les arrêter ? » J'enfilai ma veste. Le costume de toile m'allait étonnamment bien, à l'instar de la chemise blanche que m'avait prêtée Hira. « Il n'y a pas une sorte de gouverneur, ici ? Vous m'avez parlé de quelqu'un… »

— « Le général de brigade L.G.A. Nesbit est l'actuel Représentant Officiel, et ce depuis 1920. » Hira haussa les épaules. « Il a quatre-vingt-sept ans et il est sénile depuis au moins dix ans. Je suppose que c'est pour cette raison qu'il a préféré rester au moment de l'exode. Son personnel se compose d'un valet de chambre aussi vieux que lui et d'un secrétaire bengali qui passe son temps à faire l'inventaire et ne semble pas avoir quitté son bureau depuis le début de la guerre.

Naturellement, il y a aussi le jeune Allsop, qui commande l'armée locale. Je ne crois pas que le lieutenant serait mécontent de se voir délivré d'une partie de ses ennuis. »

— « Les Malais sont un problème, hein ? » J'essayai l'un des panamas posés sur le lit. Il m'allait parfaitement lui aussi.

Hira eut un geste las. « Il y a au moins ici un millier de Chinois et de Malais. Les Malais sont surtout des Musulmans et les Chinois essentiellement des Bouddhistes et des Chrétiens. Dès qu'ils n'ont rien de mieux à faire, ils passent leur temps à se critiquer réciproquement. Et ils n'ont, en fait, rien d'autre à faire depuis qu'ils ont perdu leur travail à la suite de la fermeture de la mine. Il ne leur reste plus qu'à vivre tant bien que mal de la pêche et de la culture. »

— « Pauvres diables, » fis-je.

Hira m'adressa un singulier sourire. « Je me demande si vous serez du même avis quand ils s'en prendront aux Blancs. Ce qui ne tardera pas, vous savez. À l'heure actuelle, ils se haïssent mutuellement plus qu'ils ne haïssent les Européens, mais il leur suffira du plus mince prétexte pour déclencher un massacre général. Nous y passerons tous, à ce moment-là. Dans la pratique, voyez-vous, les religieuses et moi-même sommes assimilés à des Européens. »

— « Et vous êtes prêt à rester jusqu'à ce jour-là ? »

— « Vaudrait-il mieux que je retourne à Ceylan pour soigner les envahisseurs japonais ? »

— « Vous pourriez gagner l'Australie, ou même l'Angleterre. On a partout besoin de médecins. »

— « J'aurais dû être plus clair. » Hira m'ouvrit la porte. « J'ai certains principes et l'un d'eux m'interdit de travailler pour les Européens. C'est pour cette raison que j'ai choisi de venir sur cette île. Jusqu'à l'évacuation, cet hôpital était réservé aux gens de couleur, Mr. Bastable. »

En sortant de l'hôpital, j'ajustai mon chapeau sur ma tête et m'arrêtai pour contempler le dhaw passant au large de l'épave du vapeur. Il n'y avait pas un pouce de libre sur le pont, encombré d'hommes, de femmes et d'enfants à la peau brune.

Le terrible souvenir de la fin tragique du dirigeable me revint à l'esprit et j'osai à peine penser au sort qui attendait ces gens. Je me mis lentement en marche le long du quai envahi par l'herbe, longeant des hôtels, des bureaux et des entrepôts déserts devant lesquels stationnaient des voitures, des cars et des camions désormais inutiles.

Quelques Malais inconsolables rentraient en traînant leurs paquets sur la jetée, faute d'avoir réussi à s'entasser à bord du bateau. Les veinards, songeai-je.

J'atteignis un coin de rue et tournai dans une venelle étroite et silencieuse, bordée d'informes habitations ouvrières de teinte grisâtre et de quelques boutiques condamnées. La ruelle montait en pente raide, et je mesurai à quel point j'étais encore faible au mal que j'eus pour accomplir les derniers pas avant de parvenir à une petite place que dominait une statue meurtrie d'Edouard VIII, décorant assez absurdement une fontaine tarie. La vasque en ciment de la fontaine était remplie de bouteilles vides, de journaux déchirés et d'un tas d'autres déchets encore plus répugnants. Quelques enfants chinois jouaient tout autour, sous le regard vide de leurs mères placidement installées devant leurs portes.

Je m'assis avec soulagement sur la margelle de la fontaine, insensible à l'odeur qui s'en dégageait et souriant à ces enfants sous-alimentés. Ils cessèrent aussitôt de jouer pour me regarder avec méfiance.

« *Tso sun,* » dis-je d'un ton grave en recourant au cantonais. « Bonjour. »

Aucun ne répondit. Légèrement embarrassé, je regrettai de n'avoir rien à leur offrir. Des bonbons, par exemple, puisque l'argent n'avait plus de valeur sur l'île.

J'ôtai mon chapeau et m'épongeai le front. Il commençait à faire très chaud et je me méfiais du soleil. J'aurais mieux fait de continuer jusqu'à l'hôtel tant que j'en étais capable.

J'entendis alors un bruit de sabots et vis avec surprise un cavalier pénétrer sur la place. Assis d'un air rigide et arrogant sur son bidet bien pansé, il paraissait pour le moins déplacé dans ce décor. C'était un grand Anglais blond qui pouvait avoir une trentaine d'années. Il portait une tenue d'équitation d'une

blancheur éclatante et des insignes militaires se voyaient sur sa jaquette. Ses bottes, son ceinturon, sa bandoulière et son étui à revolver reluisaient autant que l'écusson fixé sur son casque colonial. Il m'aperçut immédiatement, mais affecta de ne m'avoir pas vu. Tout en se caressant la moustache avec sa badine, il arrêta son cheval du côté opposé de la place.

Je jetai un regard circulaire sur les fenêtres vides et muettes en me demandant ce qu'il pouvait bien faire là.

« Éloignez ces enfants, sergent ! » ordonna-t-il d'un ton sec.

À son commandement, six petits Gurkhas à la mise irréprochable débouchèrent d'une autre ruelle à la suite d'un sergent et repoussèrent les enfants avec des mouvements de crosse. Ils avaient mis baïonnette au canon. Leurs uniformes vert foncé étaient rehaussés de parements écarlates, et un long poignard courbe pendait à leur ceinturon. Sans avoir eu besoin d'avertissement, les femmes entraînèrent les enfants à l'intérieur en claquant leurs portes. J'étais, à présent, le seul civil sur la place.

« Que se passe-t-il, lieutenant ? » demandai-je.

Le lieutenant tourna vers moi le regard glacial de ses yeux bleus. « Je vous conseille de vous éloigner immédiatement, monsieur. C'est une opération de police et il risque d'y avoir du vilain. »

Il paraissait inutile de discuter et je pris le parti d'obéir. « Merci, lieutenant. » Je traversai la place, mais restai dissimulé dans l'ombre d'une ruelle afin de voir ce qui allait se passer.

Le jeune officier descendit de cheval et donna l'ordre à son sergent de pénétrer dans une des maisons. Les Gurkhas s'y précipitèrent et le lieutenant les suivit.

J'observais la scène avec perplexité, ne sachant que penser. Un silence de mort pesa sur la place durant un instant, puis d'affreux hurlements éclatèrent tout à coup dans la maison. J'entendis une femme crier quelque chose en cantonais. Un ou deux coups de feu claquèrent et l'officier se mit à hurler des ordres. Encore un cri – celui d'un homme cette fois – et une vingtaine de coolies se répandirent dans la rue en titubant et en clignant des yeux sous l'éclat du soleil. Ils avaient l'air aussi terrifiés qu'hébétés.

De l'intérieur me parvint le bruit d'un autre coup de feu, suivi de nouveaux hurlements. Les coolies s'égaillèrent, les uns se précipitant vers les entrées les plus proches, les autres s'enfuyant en direction du port. L'officier formula encore toute une série d'ordres et une plainte effrayante s'échappa d'un corps qu'on devait frapper à coups de crosse.

Glacé d'horreur, j'allais m'approcher quand un coolie en proie à la panique jaillit de la maison avec une main ensanglantée, et hésita un moment en regardant d'un air affolé autour de lui avant de se mettre à courir dans ma direction. Je m'écartai pour le laisser passer et il disparut au coin de la rue. Mais j'avais eu le temps de voir ses pupilles. L'homme était drogué. Je comprenais à présent : les soldats effectuaient une descente dans une fumerie d'opium.

Entendant une plainte, je pénétrai de nouveau sur la place où j'aperçus un des fumeurs d'opium effondré sur le dallage. Il avait été sérieusement blessé à l'épaule d'un coup de baïonnette. Je m'agenouillai auprès de lui et, déchirant sa chemise, m'efforçai d'étancher le sang coulant de la plaie tandis qu'il me regardait avec terreur en laissant échapper de faibles gémissements.

Un bruit de bottes retentit sur les dalles.

« Bon Dieu, qu'est-ce que vous faites, mon vieux ? »

Levant les yeux, je vis le lieutenant s'approcher à grandes enjambées. Il paraissait assez content de lui.

— « Ce type a été blessé par un de vos soldats, » répondis-je avec une certaine rudesse. « J'essaie de l'aider. Était-il bien nécessaire de… »

Le lieutenant considérait le coolie avec mépris. « Il a probablement cherché à tuer quelqu'un. Rendu fou par l'opium – comme tous les autres. Ses compatriotes s'occuperont de lui. Nous tenions à leur donner une leçon. »

À l'aide de lambeaux de la chemise du blessé, je bandai la plaie du mieux que je pus. L'homme voulut parler, mais perdit connaissance. Sans ressort moi-même, je tentai de le soulever, mais l'entreprise s'avéra au-dessus de mes forces.

Les Gurkhas reparurent, maîtrisant trois Chinois terrorisés, tous vêtus d'une tunique noire et rouge ; il y avait deux hommes

et une femme couverts d'ecchymoses, probablement les propriétaires de la fumerie.

Le lieutenant fit cingler sa badine dans leur direction. Levant la tête, il cria à la cantonade : « Plus jamais d'opium ! Compris ? Opium, mauvais ! Ces gens, mauvais ! Aller en prison ! Pour longtemps ! Compris ? »

Il se donnait des coups de badine irrités sur les bottes et, se tournant vers moi, fit mine de m'adresser la parole.

« Je vais essayer de conduire ce type à l'hôpital, » dis-je alors. « Quelqu'un peut-il m'aider ? »

L'officier saisit les rênes de sa monture et reporta son regard sur ses hommes qui semblaient maintenir leurs malheureux prisonniers plus énergiquement qu'il n'était nécessaire.

« Un de vos hommes… » commençai-je.

Le lieutenant remonta en selle. « Je viens de vous le dire, monsieur. Ses compatriotes s'occuperont de lui. Vous ne paraissez pas saisir la situation. L'opium pose un terrible problème dans cette île, et chaque jour il s'aggrave. Ces gens aiment mieux cultiver du pavot que des légumes. Je… »

— « Croyez-vous que ces pauvres diables aient une autre raison de vivre, Allsop ? » fit une voix lasse au débit traînant sortant du porche obscur de la maison perquisitionnée. Une voix à l'accent anglais.

Le lieutenant Allsop se retourna sur sa selle et agita sa badine en direction de l'interlocuteur invisible. « Ne vous mêlez pas de ça. Vous devriez vous estimer heureux de n'avoir pas été arrêté vous aussi ! »

Une silhouette apparut dans le soleil. Vêtu d'un costume européen fané et crasseux, et d'une chemise indigène effrangée, l'homme marchait pieds nus et, à voir son visage émacié et mal rasé, on le devinait sous l'empire de l'opium. Les signes ne pouvaient guère me tromper, car j'avais moi-même un jour succombé aux séductions de la drogue. J'aurais été incapable de dire son âge, mais sa voix était celle d'un homme jeune issu de la bonne bourgeoisie.

« Vous devriez avoir honte… » Le visage d'Allsop exprimait le plus profond dégoût.

— « De quel droit les privez-vous de leur unique plaisir, Allsop ? » reprit le nouveau venu sans élever le ton. « Laissez-les tranquilles, pour l'amour du Ciel. »

Le lieutenant Allsop fit faire une volte-face à sa fringante monture. « En avant, pas cadencé ! » cria-t-il à ses hommes, et il partit au trot sans répondre à son indigne compatriote.

Je les regardai s'éloigner en entraînant leurs prisonniers dans la direction par laquelle ils étaient venus.

L'Anglais haussa les épaules et se détourna pour rentrer dans la maison.

« Un moment ! » m'écriai-je. « Il faut que j'emmène ce type à l'hôpital. Il est déjà à moitié mort. Pourriez-vous me donner un coup de main ? »

L'homme s'appuya d'un air las contre le chambranle de la porte. « Il serait beaucoup mieux auprès de ses ancêtres, croyez-moi. »

— « Il y a encore un instant vous preniez la défense de ces gens. »

— « Je ne prends pas leur défense, mon vieux. Moi, je suis trop fataliste pour ça. J'ai seulement dit à Allsop de les laisser tranquilles. Et je vous répète la même chose. À quoi bon ? Il est condamné. »

Mais il s'écarta de la porte et traversa la place d'un pas traînant, en clignant des yeux sous l'éclat du soleil. « Qui êtes-vous, d'ailleurs ? »

— « Un aéronaute. Je suis arrivé il y a environ une semaine. »

— « Ah ! le naufragé. On parlait de vous à l'hôtel. Bon, je vais vous aider, mais ça ne sert à rien… »

Le toxicomane avait aussi peu de forces que moi, mais à nous deux nous réussîmes à transporter le coolie le long de la rue et du quai, jusqu'à l'hôpital.

Une fois le blessé pris en charge par deux religieuses, je m'efforçai de reprendre mon souffle dans le vestibule en observant mon compagnon avec curiosité. « Merci, » fis-je.

Il eut un faible sourire. « Pas de quoi. Je vous assure. À la revoyure ! »

Il sortit en m'adressant un salut ironique de la main et il avait disparu avant que le docteur Hira n'apparaisse dans l'escalier.

« Qui est ce type ? » lui demandai-je en décrivant le personnage.

Hira n'eut aucun mal à le reconnaître. « Un exilé, comme vous, » dit-il en jouant avec son stéthoscope. « Il est arrivé par le dirigeable venu prendre les mineurs, et il a décidé de rester sur l'île. J'ignore pour quelle raison. Comme il laissait sa place à un passager supplémentaire, personne n'a discuté. On l'appelle parfois Capitaine à l'hôtel. Il aurait commandé un appareil de commerce qui se serait écrasé en Chine avant la guerre. C'est assez mystérieux. »

— « Allsop ne l'aime guère. »

Hira se mit à rire doucement. « Non, ce n'est pas son genre. Le capitaine Dempsey se laisse un peu aller, hein ? Allsop considère que les Européens doivent sauver les apparences à tout prix. »

— « Il faut reconnaître qu'il se donne du mal. » J'essuyai une tache de sang sur ma manche.

— « Je ne crois pas qu'il prenne seulement le temps de dormir. Sa femme est partie en même temps que les mineurs, vous savez… » Hira jeta un coup d'œil à sa montre. « Eh bien, l'heure du déjeuner approche. Riz et poisson, comme d'habitude, mais j'ai réussi à mettre la main sur deux bouteilles de bière. Si le cœur vous en dit… »

— « Non, merci, » répondis-je. « Je crois que je vais me remettre en route pour l'hôtel. »

VII

UN HOMME MORT

Le port où je résidais était la seule véritable ville de l'île et avait pour nom New Birmingham. Aux abords du front de mer les édifices, tassés les uns contre les autres, comportaient plusieurs étages mais, à mesure que le terrain s'élevait, les bâtiments s'espaçaient de plus en plus, comme si leur saleté les eût mutuellement dégoûtés, et leur taille se réduisait progressivement jusqu'à proximité du sommet, où les maisons n'étaient plus guère que des cabanes bâties au creux des dépressions superficielles de la colline.

Au-dessus de ce secteur, la pente s'atténuait pour faire place à un étroit plateau où avait été édifié l'aéroparc. L'hôtel d'Olmeijer se dressait en bordure du parc, à présent désert et envahi par l'herbe. Je me demandai ce que le jeune Allsop aurait pensé de l'hôtel, car on ne pouvait nier que le propriétaire s'évertuât à « sauver les apparences ». Son immense enseigne dorée était soigneusement astiquée, et sa superbe façade en bois de style gothique avait reçu récemment une nouvelle couche de peinture blanche. La bâtisse n'en paraissait que plus déplacée par rapport à son environnement.

L'aéroparc était dominé par le pylône d'amarrage mangé de rouille qui en occupait le centre. D'un côté du parc s'élevaient un unique hangar à la peinture grise écaillée et un mât où pendait une manche à air sale et déchirée. À proximité, semblables aux squelettes d'énormes insectes surnaturels, gisaient les débris de deux autogires qui avaient été dépouillés de la plus grande partie de leurs pièces essentielles. Du côté opposé du hangar reposait la carcasse d'un monoplan léger

pareillement démembré, ayant probablement appartenu à quelque sportsman parti depuis longtemps. L'île m'avait l'air d'être peuplée de toute une collection d'épaves et semblait vivre de dépouilles y compris, dans le cas d'Allsop, celles de quelques notions périmées.

Après avoir jeté un coup d'œil aux bâtiments administratifs à l'abandon pour m'assurer qu'ils étaient inhabités, je me dirigeai vers l'hôtel.

Poussant le double battant d'une porte aux gonds parfaitement huilés, je pénétrai dans le hall. Tout y était propre, briqué, ciré, et il y faisait frais. Un domestique malais manœuvrait les cordes d'un panka suspendu au plafond et une bouffée d'air m'effleura le visage quand j'entrai. Je l'appréciai à sa juste valeur après la chaleur du dehors non sans m'amuser de cette nouvelle absurdité. J'adressai un signe de tête au Malais qui ne parut pas me remarquer et, ne voyant personne à la réception, gagnai le bar contigu.

Je discernai deux hommes dans la pénombre. L'un d'eux était assis en bras de chemise derrière le comptoir et lisait un livre ; l'autre, installé dans le coin opposé, près des portes-fenêtres donnant sur la véranda, buvait un gin-fizz. À travers les vitres, j'apercevais l'aéroparc et, au-delà, les pentes de la montagne couvertes d'une forêt dense.

Au moment où je me juchais sur un des tabourets du comptoir, l'homme assis derrière posa son livre et me regarda avec une certaine surprise. Il était excessivement gros et la sueur perlait sur sa large face rouge. Ses manches relevées révélaient une variété de tatouages d'une inspiration fort sobre. Plusieurs anneaux dorés ornaient ses doigts boudinés. Il parlait avec un accent guttural très prononcé.

« Qu'est-ce que ça sera ? »

Je commençai par m'excuser. « J'ai peur de ne pas avoir d'argent et… »

Un large sourire fendit le visage du gros homme. « Ja ! Pas d'argent ! Quel dommage ! » Il fut secoué de rire pendant un bon moment. « Bon, qu'est-ce que vous voulez boire ? Je le mettrai sur votre ardoise, hein ? »

— « Vous êtes très aimable. Je prendrai un cognac. » Je me présentai. « Vous êtes le propriétaire de l'hôtel ? »

— « Ja. C'est moi Olmeijer. » Et il n'en paraissait pas peu fier. Il prit un grand registre sous le comptoir, l'ouvrit à une page vierge en haut de laquelle il écrivit mon nom. « Votre compte, » fit-il. « Vous me payerez quand les choses iront mieux. » Il se retourna pour prendre une bouteille de cognac.

— « Vous avez un type appelé Shawcross ici, je crois ? » dis-je.

— « Shawcross, mais oui. » Il plaça un double cognac sur le comptoir. « Vingt *cents*. Sur votre ardoise. » Il inscrivit la somme sur le registre avant de le replacer hors de vue.

Le cognac était excellent. Peut-être ne lui trouvais-je si bon goût que parce qu'il était le premier que je buvais depuis Singapour. Je fis durer le plaisir.

« Mais Shawcross, » reprit Olmeijer avec un clin d'œil et un geste du pouce, « il est parti dans la montagne. »

— « Et vous ignorez quand il reviendra ? »

J'entendis un des fauteuils de rotin grincer sur le parquet ciré et des pas s'approcher. Je me retournai. C'était l'homme que j'avais vu assis près de la fenêtre. Il tenait son verre vide à la main.

— « Shawcross rentrera quand il aura fini le gin que lui a généreusement alloué Mr. Olmeijer. »

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, maigre et bronzé, vêtu d'une chemise de brousse kaki et d'un short blanc. Il portait une fine moustache grisonnante et une lueur ironique pétillait en permanence dans ses yeux bleus. « Je m'appelle Greaves, » fit-il en me rejoignant au comptoir. « Vous devez être cet aéronaute qu'on a découvert dans un canot. Vous étiez à Singapour, hein ? Ça a dû être terrible. »

Greaves m'apprit qu'il était resté pour veiller aux intérêts de la Welland Rock Phosphate Company quand le personnel blanc avait regagné l'Angleterre ou l'Australie. Il était curieux d'en savoir plus sur l'attaque de Singapour. Ce souvenir m'étant encore pénible, je lui racontai brièvement ce qui s'était passé.

— « Je n'arrive pas à y croire, » commenta-t-il. « Il existait pourtant un traité de paix. »

Il eut un sourire amer et but une gorgée. « On avait signé un traité de paix générale, non ? Nous avions bien aboli la guerre ? Mais la nature humaine étant ce qu'elle est… » Il leva les yeux vers la rangée de bouteilles placée en face de lui. « Satanés Japs. Je savais bien qu'ils déclencheraient quelque chose un jour ou l'autre. Les salauds ! »

— « Les Japonais n'auraient pas bombardé leur propre… » hasarda Olmeijer, mais Greaves l'interrompit par un ricanement.

— « Je ne sais pas comment cette ville a été détruite, mais tout le monde a saisi ce prétexte pour se lancer dans la bagarre. » Il inclina son verre vers ses lèvres. « Je suppose que nous ne saurons jamais comment c'est arrivé, ni qui en est responsable. Mais là n'est pas la question. On se battrait quand même aujourd'hui si ça n'avait pas eu lieu. »

— « Puissiez-vous dire vrai ! »

Je reconnus la voix qui venait de prononcer ces mots et me retournai vers Dempsey au moment où il pénétrait d'un pas traînant dans le bar. Il m'adressa un signe de tête ainsi qu'à Greaves et posa une main crasseuse sur le comptoir. « Un double scotch, s'il vous plaît, Olmeijer. »

Le Hollandais ne paraissait pas spécialement enchanté de voir arriver ce nouveau client, mais il lui servit son verre et inscrivit scrupuleusement la somme correspondante sur son registre.

Il y eut un silence embarrassant. Bien qu'il eût interrompu notre conversation, Dempsey ne semblait pas disposé à s'expliquer davantage.

— « Bonjour, Dempsey, » dis-je.

Il sourit à peine en frottant son menton mal rasé. « Salut, Bastable. Vous vous installez ? »

— « Je cherchais Shawcross. »

Il but une longue gorgée. « Pas mal de gens cherchent Shawcross en ce moment, » répondit-il d'un air mystérieux.

— « Que voulez-vous dire ? »

Il secoua la tête. « Rien. »

— « Un autre verre, Bastable ? » fit Greaves. « C'est ma tournée. » Puis, avec un visible effort : « Et vous, Dempsey ? »

— « Merci. » Dempsey vida son verre et le reposa sur le comptoir. Olmeijer versa un autre gin, un autre cognac, un autre scotch.

Greaves sortit un étui à cigares de sa poche de chemise et en offrit à la ronde. Olmeijer et Dempsey en prirent chacun un, mais je refusai. « Que vouliez-vous dire tout à l'heure ? » demanda Greaves à Dempsey. « Vous ne devez pas beaucoup vous soucier de tout ça ? Imbu comme vous l'êtes de fatalisme oriental. »

Dempsey se détourna. Durant un instant, ses yeux sans expression avaient paru refléter une terrible détresse. Il emporta son verre jusqu'à une table voisine et s'assit. « Vous l'avez dit, » fit-il.

Mais Greaves revint à la charge. « Vous n'étiez pas au Japon quand les bombardements ont commencé, n'est-ce pas ? »

Dempsey secoua la tête. « Non, en Chine. » Je remarquai que ses mains tremblaient quand il porta son verre à ses lèvres et qu'il semblait murmurer des paroles entre ses dents. Je crus distinguer les mots : « Dieu me pardonne. » Il vida rapidement son verre, se leva et se traîna en direction de la sortie. « Merci, Greaves. À plus tard. »

Je regardai sa silhouette efflanquée franchir la porte battante et le vis commencer à gravir l'escalier de bois qui partait du hall.

Greaves leva les sourcils d'un air railleur et haussa les épaules. « Je crois que Dempsey est devenu ce que nous appelions autrefois un « cas insulaire ». Nous en avons eu jadis quelques-uns qui se mettaient à vivre à la manière des indigènes ou qui prenaient de l'opium, comme lui. La drogue le tue, naturellement, et il le sait. Je ne serais pas surpris qu'il soit mort dans six mois. »

— « Je lui aurais donné plus longtemps, » répliquai-je avec une certaine émotion dans la voix. « J'ai connu des fumeurs d'opium qui ont atteint un âge avancé. »

Greaves tira sur son cigare. « Il n'y a pas que l'opium, voyez-vous. La *volonté* de se laisser périr existe aussi. Vous le savez aussi bien que moi. »

J'acquiesçai gravement de la tête. Je savais personnellement à quoi m'en tenir.

« Je me demande quelle en est la cause, » murmura Greaves d'un ton rêveur. « Une femme, peut-être. Il était aéronaute, vous savez. Peut-être a-t-il perdu son appareil ou déserté, que sais-je ? »

Olmeijer émit un grognement et leva les yeux de son registre. « C'est seulement un homme faible. C'est tout, un faible. »

— « Possible. » Je me levai. « Je crois que je vais m'en retourner. Ça ne vous dérange pas que je revienne demain ? J'aimerais être là quand Shawcross rentrera. »

— « À demain. » Greaves me fit un salut de la main. « Bonne chance, Bastable. »

Ce soir-là, je dînai avec Hira de poisson et de fruits. Je lui parlai de ma conversation de l'hôtel et de ma seconde rencontre avec Dempsey. Sa première déclaration avait éveillé ma curiosité et je lui demandai s'il connaissait les raisons de la présence de Dempsey dans l'île.

Hira ne put ajouter grand-chose à son sujet. « Tout ce que je sais, c'est qu'il était dans une meilleure condition physique en arrivant. Je ne fréquente pas beaucoup la société européenne, comme vous avez pu le remarquer. » Il me regarda d'un air sarcastique. « Les Anglais commencent à agir d'une manière étrange dès qu'ils ont passé quelques années en Orient. Peut-être se sentent-ils coupables de nous exploiter, hein ? »

Je m'abstins de riposter à cette provocation et le repas s'acheva dans un relatif silence.

Après dîner, renversés dans nos fauteuils et fumant, nous discutâmes de l'état de santé du coolie que j'avais secouru. Hira m'apprit qu'il était en voie de rétablissement. Je m'apprêtai à monter me coucher quand la porte s'ouvrit brusquement et une religieuse se précipita à l'intérieur de la pièce. « Vite, docteur, c'est Shawcross ! » Son visage trahissait une profonde inquiétude. « Il a été attaqué. Je crois qu'il va mourir. »

Nous dévalâmes l'escalier conduisant au petit vestibule de l'hôpital. À la lumière de la lampe à huile, je distinguai Olmeijer et Greaves. Le visage pâle et tendu, ils contemplaient avec impuissance une forme allongée sur une civière improvisée

qu'ils avaient déposée sur le sol. Ils n'avaient pas dû souffler depuis l'hôtel.

Hira s'accroupit afin d'examiner l'homme étendu. « Mon Dieu ! » s'exclama-t-il.

Greaves se tourna vers moi. « Il a été laissé sur les marches de l'hôtel il y a environ une heure. Je suppose qu'un quelconque Chinois n'a pas dû apprécier de voir sa femme ou sa fille s'enfuir avec Shawcross. Mais je n'en sais rien au juste. » L'air sombre, il s'épongea le visage avec son mouchoir. « Une chose pareille ne serait jamais arrivée avant cette fichue guerre… »

Je ressentis un haut-le-cœur en voyant distinctement la masse de chair meurtrie gisant sur la civière. « Pauvre diable ! »

Hira se redressa et m'adressa un regard significatif. Il ne restait plus aucun espoir. Se tournant vers Greaves et Olmeijer : « Voulez-vous porter le brancard jusqu'à la salle, s'il vous plaît ? » leur demanda-t-il.

Les deux hommes saisirent le brancard qu'ils hissèrent avec une certaine difficulté jusqu'en haut des quelques marches, et je les suivis. J'aidai les infirmières à mettre Shawcross dans un lit, mais il était clair qu'il ne lui restait pratiquement pas un os intact. C'était à peine s'il avait encore figure humaine. On devait s'être terriblement acharné sur lui et sa vie ne tenait plus qu'à un fil.

Hira se mit à remplir une seringue hypodermique. Les yeux de la victime s'ouvrirent et, nous ayant vus, ses lèvres remuèrent.

Je me penchai pour l'entendre.

« Salauds de Chinois… salope de bonne femme… je suis fichu. Nous ont trouvés dans la mine… Couchés ensemble… Mon Dieu !… Quels coups de matraque… »

Hira lui fit une injection massive. « Cocaïne, » me précisa-t-il. « C'est à peu près tout ce qui nous reste. »

En tournant la tête vers le lit voisin, je vis le coolie que j'avais secouru regarder Shawcross avec une expression de tranquille satisfaction.

— « Vous croyez qu'il pourrait s'agir de représailles ? » demandai-je à Hira.

— « Qui sait ? » Hira observa l'Australien dont les yeux embués se refermaient.

La joue sur le poing, Greaves s'éclaircit la voix. « Je me demande s'il faut avertir Nesbit… » Il regarda Shawcross en faisant une moue. « Il va y avoir du vilain si Allsop l'apprend. »

Hira semblait presque s'amuser. « Le commencement de la fin. »

Olmeijer se frottait le cou d'un air pensif. « Allsop a besoin de le savoir ? »

— « Cet homme a été attaqué, » dis-je. « D'ici deux heures, il s'agira d'un meurtre parce qu'il ne passera pas la nuit. »

— « Mon vieux, si Allsop s'énerve, nous subirons tous le même sort, » fit remarquer Greaves. « Allsop rendra les Chinois et les Malais si furieux qu'ils finiront par s'en prendre à nous. On n'est plus au bon vieux temps. Qu'est-ce que vous croyez qu'une douzaine de Gurkhas pourront faire contre un millier de coolies ? »

Une lueur malicieuse passa dans les yeux de Hira.

« Vous ne tenez donc pas à ce que je fasse un rapport au Représentant Officiel, messieurs ? »

— « Vaut mieux pas, » fit Greaves. « Tout le monde tiendra sa langue, hein ? »

Je regardai l'infirmière nettoyer le sang maculant le corps de Shawcross. La cocaïne l'avait complètement assommé. J'allai jusqu'à la porte de la salle et allumai une cigarette en contemplant les phalènes et les moustiques qui voltigeaient autour de la lampe à huile du vestibule. Par la porte ouverte me parvenait le bruit de la mer se brisant contre les pierres du quai. Mais tout sentiment de paix avait été aboli, le silence même était devenu menaçant. Quand les trois hommes me rejoignirent, j'inclinai la tête.

— « Très bien, » fis-je. « Je ne dirai rien. »

Le lendemain matin, New Birmingham paraissait mortellement calme. Je marchais dans des rues vides, mais je me sentais épié par un millier d'yeux en me dirigeant vers l'aéroparc.

Je ne passai pas à l'hôtel. Il ne pouvait plus être question d'y rencontrer Shawcross. Il était mort dans la nuit, à l'hôpital. Je laissai donc l'hôtel derrière moi et m'arrêtai près de la carcasse d'un des autogires, donnant machinalement des coups de pied dans un rotor brisé gisant à proximité sur le ciment envahi par l'herbe. De la forêt à laquelle je tournais le dos m'arrivaient les bruits de l'aube. À cette heure-là, certaines bêtes nocturnes rôdaient encore, et les animaux diurnes commençaient seulement à s'éveiller. Calaos, cacatoès, oiseaux-mouches et colombes voletaient parmi les arbres, emplissant l'atmosphère de couleurs et de sons. On eût dit qu'ils avaient un événement à célébrer : peut-être bien la fin prochaine de la présence humaine sur l'île. La puanteur de la forêt, fumet animal et pourriture végétale confondus, s'exhalait dans l'air. J'entendais le babillage des gibbons et vis de minuscules musaraignes sautiller sur les herbes ployant sous la rosée. Sur la paroi du hangar, les lézards aux yeux en vrille me considéraient froidement comme si ma place n'eût pas été là.

Je pris la direction de la tour de contrôle où l'homme assassiné avait enfermé son matériel de radio avant d'aller se livrer à ce qui devait être son ultime orgie.

Le bâtiment avait été entièrement scellé avant le départ du personnel. Les fenêtres du rez-de-chaussée et des deux étages étaient condamnées à l'aide de volets d'acier ; il eût fallu disposer d'outils spéciaux et se donner beaucoup de mal pour en démonter un. Toutes les portes étaient cadenassées et barricadées, et on voyait que diverses tentatives pour les ouvrir avaient échoué.

Je fis plusieurs fois le tour du bâtiment, exerçant une pression sur les volets et secouant les poignées des portes, le tout en vain. Les bruits stridents de la forêt semblaient former un contrepoint ironique à mon impuissance, et je finis par m'arrêter devant une porte visiblement condamnée depuis peu. J'en fis jouer une dernière fois la poignée, avant de m'appuyer contre le chambranle en contemplant, par-delà les squelettes des appareils et le pylône rouillé du parc désert, l'hôtel tout pimpant. Le soleil faisait étinceler l'enseigne dorée d'Olmeijer

sur laquelle on lisait : ROYAL AIRPARK HOTEL. LE MEILLEUR DE L'ILE.

Un instant plus tard, quelqu'un franchit la porte-fenêtre du bar et s'arrêta sur la véranda. Puis l'individu me vit et s'avança dans ma direction à travers l'herbe haute.

En reconnaissant sa silhouette, je fronçai les sourcils. Que pouvait-il me vouloir ?

VIII

LE MESSAGE

Naturellement, il s'agissait de Dempsey. Il s'était rasé et portait un costume un peu plus propre que celui de la veille, mais il avait gardé dessous sa chemise indigène dépenaillée. À en juger par la taille de ses pupilles, il n'avait pas encore fumé sa première pipe d'opium.

Il avançait d'un pas traînant, en toussant à cause de l'air relativement frais de ce début de matinée. « J'ai appris la nouvelle au sujet de Shawcross, » m'annonça-t-il. Il franchit l'aire de ciment craquelé et resta à me regarder.

Je lui offris une cigarette qu'il accepta, l'extrayant maladroitement de mon étui ; il tremblait légèrement pendant que je la lui allumais.

— « Vous saviez que les Chinois en voulaient à Shawcross, n'est-ce pas ? » fis-je. « C'est ce que vous vouliez dire hier en déclarant que beaucoup de gens étaient à sa recherche. »

— « Hier ? Je ne m'en souviens pas. » Il tira sur sa cigarette, en aspirant profondément la fumée.

— « Vous auriez pu le sauver, Dempsey, si vous aviez averti quelqu'un à ce moment-là. »

Il se redressa un peu et prit un air amusé en regardant vers la forêt. « En revanche, j'aurais pu nuire aux autres. Le sens civique est plutôt un luxe, ne trouvez-vous pas, Bastable ? » Il fouilla dans sa poche. « Je suis venu vous remettre ceci. Je l'ai trouvée sur les marches. » Il me tendit une clé. « Elle a dû tomber de la poche de Shawcross quand ils l'y ont balancé. »

J'hésitai un instant à accepter la clé, puis je me retournai et l'introduisis dans la serrure. Les gâches cliquetèrent et la porte

s'ouvrit. À l'intérieur régnait une odeur de boisson éventée et de caoutchouc brûlé.

« Tout ce qui reste de Shawcross, c'est sa puanteur, » commenta Dempsey. « Maintenant, je suppose que vous allez essayer de demander de l'aide par radio. »

— « C'est effectivement mon intention, » répondis-je. « Si j'arrive à contacter Darwin, je leur demanderai de dérouter le premier dirigeable disponible pour venir me prendre – ainsi que tous ceux qui voudront quitter l'île. »

— « Vous feriez bien de leur dire qu'il y a urgence. » Dempsey fit un geste de la main dans la direction approximative de la ville. « N'hésitez pas. Il y a déjà une demi-douzaine de prétextes à un soulèvement. Quand Allsop saura au sujet de Shawcross, ça n'en fera qu'un de plus. Les Chinois sont d'humeur à massacrer tous les Malais et, si les Blancs s'en mêlent, ils se mettront probablement d'accord entre eux pour nous tuer en premier. Croyez-moi. » Un sourire effleura ses lèvres. « Je le sais. Après tout, j'ai plus de contacts avec les indigènes que la plupart des gens. L'histoire de Shawcross n'était qu'un début. »

J'acquiesçai de la tête. « D'accord. J'avertirai Darwin. »

— « Vous savez faire marcher la radio ? »

— « J'ai reçu une formation… »

Dempsey me suivit à l'intérieur du bureau obscur. Le sol était jonché de boîtes de bière vides, de bouteilles et de pièces d'équipement brisées. Il ouvrit les volets et la lumière entra par les fenêtres aux vitres poussiéreuses. J'aperçus dans un coin ce qui ne pouvait être que la radio, et me frayai un chemin dans cette direction. Dempsey me désigna les pédales placées sous le siège. Je m'assis et posai les pieds dessus. Elles tournèrent d'abord lentement, puis plus facilement.

Dempsey examinait l'appareil. « On dirait que ça chauffe, » fit-il en commençant à manœuvrer les boutons. On entendit un léger grésillement dans les écouteurs. Il s'en saisit et les porta à ses oreilles. « Lampe grillée, probablement, » estima-t-il en hochant la tête. « Laissez-moi voir. »

Je me levai et Dempsey s'assit à ma place. Au bout d'un moment, il se munit d'un tournevis et démonta une partie de la

gaine. « C'était bien les lampes, » dit-il. « Il doit y en avoir une boîte derrière vous, sur l'autre siège. Apportez-la-moi. »

Ayant découvert la boîte, je la posai à côté de lui tandis qu'il continuait son travail.

— « Vous avez appris ça à bord des dirigeables ? » lui demandai-je.

Il serra les lèvres sans se laisser distraire de sa tâche.

« Comment avez-vous fait pour vous retrouver ici ? » ajoutai-je, la curiosité l'emportant en moi sur le tact.

— « Mêlez-vous de ce qui vous regarde, Bastable. Voilà, ça devrait aller. » Il vissa la dernière lampe et se mit à pédaler, mais dut bientôt s'adosser en toussant. « Plus de forces, » dit-il. « Vous feriez mieux de vous y mettre, si ça ne vous ennuie pas… » Il se leva, secoué par une nouvelle quinte de toux, et je le remplaçai.

Pendant que je pédalais, il mania encore une fois les boutons jusqu'au moment où nous entendîmes une voix nous parvenir faiblement à travers les écouteurs. Dempsey plaça le casque sur ses oreilles et ajusta le micro. « Allô, Darwin. Ici l'île de Rowe. À vous, » dit-il en tournant un bouton.

Il poussa un commutateur et parla dans le micro d'une voix irritée. « Non, je regrette, je ne connais pas notre fichu indicatif d'appel ! En fait, notre radio a été tué. Non, il ne s'agit pas d'une base militaire. Nous sommes sur l'île de Rowe, dans l'Océan Indien, et la population civile est en danger. »

Je continuai à actionner les pédales de la génératrice et Dempsey mit Darwin au courant de notre situation. Il y eut un moment de confusion, une attente de près de vingt minutes pendant que le radio en référait à ses supérieurs puis, après quelques instants de discussion au sujet de la position de l'île, Dempsey se renversa dans son siège en poussant un soupir. « Merci, Darwin. »

En ôtant son casque, il me jeta un coup d'œil. « Vous avez de la chance. Un de leurs patrouilleurs sera ici dans un jour ou deux – s'il n'est pas abattu. Vous feriez bien de dire aux autres de préparer leurs bagages et de se tenir prêts. »

— « Je vous suis très reconnaissant, Dempsey, » dis-je. « Je ne crois pas que j'aurais réussi à les contacter sans vous. »

Toute cette histoire de radio l'avait épuisé. Il se leva et commença à fouiller dans le bureau jusqu'à ce qu'il eut trouvé une bouteille de rhum à peine entamée. Il l'ouvrit, en but une longue gorgée et me la tendit.

Je la lui pris des mains et avalai le rhum en suffoquant, tellement il était fort. Puis je lui rendis la bouteille et le regardai avec un certain respect la vider entièrement.

Nous quittâmes le bureau et retraversâmes le terrain. Dempsey s'arrêta près du pylône et leva les yeux entre les poutrelles. La cabine de l'ascenseur était restée au sommet, là où l'avait sans doute hâtivement abandonnée l'ultime groupe de passagers montés à bord du dirigeable qui avait évacué le gros des Européens. « Ça ne servira à rien, » dit-il. « Personne pour la manœuvre, même si tout était en bon état. L'appareil devra se poser. Sacré problème. Il va falloir faire de l'escalade. »

— « Vous m'aiderez ? »

— « Si j'ai tous mes esprits. »

— « J'ai entendu dire que vous avez déjà commandé un dirigeable, » fis-je.

Mais je regrettai ma curiosité devant la singulière expression de douloureux amusement qui se peignit sur ses traits. « Oui. Oui, en effet. Pas longtemps. »

Je n'insistai pas. « Laissez-moi vous offrir un verre, » proposai-je.

Plongé dans un livre, Olmeijer occupait sa place habituelle derrière le comptoir. Greaves n'était pas là. Le Hollandais leva les yeux et nous adressa un signe de tête. Il ne fit aucune allusion à l'affaire de la nuit précédente et je n'abordai pas le sujet. Je lui dis simplement que nous avions réussi à contacter Darwin et qu'ils allaient nous envoyer un dirigeable. La nouvelle eut l'air de le laisser froid. J'avais l'impression qu'il se complaisait dans son rôle d'ultime hôtelier de l'île. Il préférait recevoir des clients incapables de payer plutôt que d'en être privé. Dempsey et moi transportâmes nos verres jusqu'à l'une des tables voisines de la fenêtre.

« Vous m'avez été d'un grand secours, Dempsey, » lui assurai-je.

Il me regarda d'un œil cynique par-dessus le bord de son verre. « Vraiment ? Je vous rends plutôt un mauvais service. Vous tenez réellement à retourner là-bas ? »

— « C'est mon devoir. »

— « Un devoir ? Apporter votre soutien aux derniers vestiges d'un impérialisme discrédité ? »

C'était la première fois que je l'entendais formuler une opinion de nature politique. Je ne cachai pas ma surprise. Il me faisait assez l'effet d'un Rouge. Je ne réussis pas à trouver une seule réponse polie.

Il avala le reste de son scotch et, le regard tourné vers l'aéroparc, déclara sans paraître s'adresser à personne : « C'est essentiellement une question de puissance, rarement une question de justice. » Puis il me lança un regard acéré. « Épargnez-moi vos airs, Bastable. Je me passe de votre générosité, merci. Si vous saviez… » Il s'interrompit. « Un autre ? »

Je regardai Dempsey se diriger d'un pas chancelant vers le comptoir et renouveler la commande. Il parut rapporter les verres à contrecœur.

— « Je suis désolé, » dis-je. « Je voulais seulement… enfin, vous semblez tellement tourmenté. Je me disais qu'une oreille compatissante… »

Son regard avait pris un étrange éclat. « De la compassion ? Je me demande si vous en auriez longtemps pour peu que je vous dise ce que j'ai véritablement sur le cœur. C'est la guerre, Bastable. Je vous ai entendu vous interroger au sujet de ses causes. *Moi,* je sais comment elle a commencé. Je sais aussi qui l'a déclenchée. C'est un maudit accident. »

Je réprimai une exclamation de surprise et m'apprêtai à en entendre davantage, mais Dempsey se renversa dans son fauteuil de rotin et ferma les yeux en remuant les lèvres comme s'il se parlait à lui-même.

J'allai lui chercher un autre verre, mais il dormait déjà quand je revins. Je respectai son sommeil et rejoignis Olmeijer au comptoir.

Peu après, Greaves fit son apparition. Il paraissait fatigué, comme s'il ne se fût pas couché depuis que je l'avais quitté.

« Vite, un triple gin, Olmeijer ! Bonjour, Bastable. Je ne vous conseille pas de rentrer seul en ville. Il y a du grabuge. Des bandes de Malais et de Chinois sont en train de se battre. On incendie, on viole et on assassine partout. »

— « Allsop a-t-il déjà appris… ? »

— « Pas encore, mais il est bien le seul. Plus pour longtemps d'ailleurs. La nuit dernière, des Chinois ont réussi à voler une embarcation malaise et à se tailler avec – sans doute les assassins de ce pauvre Shawcross. Les Malais ont rudoyé quelques familles chinoises et les Chinois ont usé de représailles. Je crois que, cette fois, nous sommes dans le pétrin. »

Je lui parlai du message radio expédié à Darwin et de l'arrivée probable d'un dirigeable. C'est peu de dire qu'il eut l'air soulagé. « Vous devriez envoyer un de vos gars à New Brum, Olmeijer. Qu'il dise à tout le monde de rappliquer ici le plus vite possible. »

En grognant, Olmeijer se décida à aller chercher un domestique.

Greaves fit le tour du comptoir. « Je crois qu'un autre verre s'impose – aux frais du patron. Bastable ? » J'acceptai d'un signe de tête. « Dempsey ? »

L'interpellé s'était réveillé et je le vis se diriger vers la porte. Il secoua la tête et, avec un bizarre sourire en coin, déclara : « J'ai à faire en ville. À la revoyure. »

— « C'est dangereux, » l'avertis-je.

— « Ne vous inquiétez pas. À bientôt, Bastable. »

Nous le regardâmes s'éloigner.

— « Pauvre vieux, » fit Greaves en frissonnant, et il avala son gin.

IX

ESPÉRANCES DE SALUT

Allsop se montra à l'hôtel dans l'après-midi et s'enquit de Shawcross d'un air soupçonneux. Nous lui affirmâmes avoir appris qu'il avait été victime d'un accident. Naturellement, il ne nous crut pas, mais comme il avait de quoi s'occuper en ville, il n'eut pas le temps de nous interroger davantage. Il avait escorté jusqu'à l'hôtel quelques ecclésiastiques et des religieuses chinoises de la mission catholique. Ceux-ci s'étaient rassemblés dans l'angle opposé du bar et nous parlaient peu. Le secrétaire de Nesbit, un Bengali anxieux au visage arrondi, avait accompagné Allsop et il se tenait presque constamment près de la fenêtre, comme s'il s'attendait à voir surgir le dirigeable d'une minute à l'autre. Je questionnai Allsop au sujet de Dempsey et m'attirai un regard torve de la part de l'officier, qui me déclara entre ses dents que Dempsey avait été vu en compagnie de « rebelles » chinois, ce qui risquait de lui valoir de sérieux ennuis s'il ne faisait pas attention. J'appris également que Hira avait décidé de demeurer à l'hôpital en compagnie de la plupart des religieuses.

Le soir, quelques personnes supplémentaires rallièrent l'hôtel ; les deux prêtres irlandais qui en faisaient partie rejoignirent les autres dans leur coin. Olmeijer semblait ravi d'avoir autant de nouveaux clients et courait dans tous les sens pour leur faire préparer des chambres. Je m'en vis même attribuer une au second étage.

Quand Allsop revint, il paraissait fatigué et assez en colère. Son uniforme habituellement impeccable était couvert de poussière, et une ecchymose s'étalait au-dessus de son œil droit.

Il avait l'air de nous tenir, Greaves et moi, pour responsables de ses problèmes et refusa de nous parler lors de cette seconde visite. Il nous avait amené trois de ses douze hommes pour assurer notre sécurité. Les autres étaient restés en ville afin de « maintenir l'ordre » – encore qu'à en juger par le tapage régnant là-bas il ne dût pas en subsister grand-chose – et protéger la résidence du Représentant Officiel, car il apparaissait que le général Nesbit était décidé à demeurer sur place, tout comme son valet de chambre.

Allsop repartit à cheval sans s'être attardé. Il était seul et assis plus raide que jamais sur son cheval que nous le vîmes guider le long de la pente, avant de se perdre au loin dans l'obscurité et le vacarme. Je ne crois pas que quiconque l'ait revu vivant.

À minuit, ces messieurs et dames du clergé avaient tous gagné leurs lits et Greaves, Olmeijer et moi-même occupions nos places habituelles au comptoir, tandis que le petit Bengali faisait les cent pas devant les fenêtres.

Greaves aussi paraissait légèrement nerveux, et il alla jusqu'à exprimer l'opinion que « nous pourrions fort bien ne pas nous en tirer ». Puis il monta se coucher et le Bengali l'imita. Olmeijer avait ouvert son grand registre sur le comptoir et, pendant un moment, sembla se plonger avec délices dans ses comptes avant de refermer le livre avec un bruit sec, de me souhaiter une bonne nuit d'un signe de tête et de soulever sa lourde masse pour regagner ses quartiers.

À présent, hormis les Gurkhas montant la garde à l'extérieur, j'étais le seul à être encore debout. Tout en me sentant épuisé, je n'avais pas particulièrement sommeil. Je décidai de sortir pour voir si je pourrais déceler une certaine activité en ville.

En pénétrant dans le hall, j'entendis des voix provenant de l'entrée. Je fouillai l'ombre du regard, mais la lampe à huile n'éclairait pas suffisamment pour me permettre de distinguer quelque chose. J'ouvris donc la porte. Un des Gurkhas interpellait un homme que je discernai vaguement à la clarté de la lune. Le Gurkha agita son fusil armé de sa baïonnette et l'homme fit demi-tour. Durant un instant, j'aperçus son visage

grâce à la faible lueur projetée par la lampe du hall. Je bousculai presque le soldat pour me ruer au-dehors.

« C'est vous, Dempsey ? »

Il regarda en arrière. Il marchait les épaules voûtées et sa veste était déchirée. Une pâleur mortelle envahissait son visage aux paupières à demi closes. « Salut, Bastable. » Il avait la parole embarrassée et l'élocution d'un faible d'esprit. « J'croyais qu'c'était mon hôtel. »

— « Vous ne vous êtes pas trompé. » Je m'approchai et le saisis par un bras inerte. « Venez à l'intérieur. »

Le Gurkha ne chercha pas à nous arrêter quand j'entraînai Dempsey chez Olmeijer. Le malheureux frissonnait et tenait à peine debout. Un spasme le secoua. Il serrait étroitement quelque chose dans sa main droite, mais il eût été inutile de le questionner et je me contentai de le guider, le long de l'escalier et du couloir, jusqu'à sa chambre.

La porte n'était pas verrouillée. J'entrai en portant à moitié Dempsey et l'assis sur le lit pendant que j'allumai la lampe à huile.

À la clarté de la lampe, la pièce se révéla remarquablement propre. Le lit était fait et rien ne traînait. À la vérité, c'était un local totalement impersonnel. Je mis Dempsey au lit et il s'allongea avec un soupir. Des frissons spasmodiques le parcouraient. Il cligna des paupières et tourna les yeux vers moi pendant que je lui prenais le pouls. « Merci, merci, Bastable, » fit-il. « J'étais venu causer avec vous. »

— « Vous n'êtes pas en état, » relevai-je. « Dormez plutôt, si vous y arrivez. »

— « Ils sont en train de tout saccager là-bas et de s'entre-tuer, » dit-il. « On dirait qu'ils ont attrapé un virus… » Il se mit à tousser et faillit s'étouffer. Je le redressai, en cherchant à lui retirer le paquet qu'il serrait entre ses doigts mais il réagit violemment, faisant preuve d'une vigueur inattendue. Éloignant sa main, il ajouta : « Je peux me débrouiller tout seul à présent, mon vieux. » Il avait les larmes aux yeux quand il se renversa sur l'oreiller. « Je suis las, c'est tout. Las et plus que las. »

— « Vous vous détruisez, Dempsey. Laissez-moi… »

— « J'espère que vous dites vrai, Bastable. Mais bon Dieu que c'est long ! Je regrette de ne pas avoir eu le cran d'en finir proprement. »

Je me relevai en lui disant que je reviendrai plus tard prendre de ses nouvelles. Il ferma les yeux et parut s'endormir.

J'éprouvais ce sentiment d'impuissance partagé par beaucoup de ceux qui ont eux-mêmes ressenti le soulagement que procure la drogue. J'étais bien placé pour savoir qu'il n'y avait pas grand-chose à faire pour ce malheureux à la torture. Il lui fallait s'en sortir seul. Et Dempsey paraissait réellement hanté, que ce fût par une conscience trop aiguë de l'ordre des choses, ou par un aspect de sa propre personnalité, une facette de son caractère qu'il ne parvenait pas à concilier avec son éthique. Car, en dépit de ses dénégations, il devenait toujours plus clair à mes yeux que Dempsey était un être éminemment moral qui ne se faisait guère une haute idée de sa personne.

Par le couloir, je gagnai ma propre chambre. J'ôtai ma veste et mon pantalon, et m'étendis sur le lit dans l'obscurité, en écoutant les insectes se jeter contre le treillis de la fenêtre. Le clair de lune baignait la pièce, et je finis par m'assoupir.

Je me réveillai en sursaut.

Ma porte s'ouvrait lentement en grinçant et je cherchai des yeux une arme, croyant que les coolies avaient attaqué l'hôtel durant mon sommeil.

Je m'aperçus alors avec soulagement qu'il ne s'agissait que de Dempsey. Il s'appuyait presque nonchalamment à la poignée de la porte et, si son visage conservait sa pâleur, il semblait pourtant avoir repris des forces.

« Désolé de vous déranger, Bastable. »

— « Vous avez besoin de mon aide ? » Je me levai et enfilai mon pantalon.

— « Peut-être bien. Il ne reste plus beaucoup de temps, » dit-il avec un sourire. « Mais il ne s'agit pas d'une aide « matérielle », voyez-vous. »

En remarquant le regard vague de ses yeux vitreux, je compris qu'il avait absorbé un quelconque remontant pour contrebalancer les effets de l'opium. J'étais angoissé de voir

quel traitement il infligeait à son corps comme à son esprit. Il s'assit lourdement sur mon lit.

« Je me sens très bien. » Il parlait comme s'il cherchait à se rassurer. « Je suis juste venu bavarder. C'est ce que vous vouliez tout à l'heure, non ? »

Je m'assis dans le fauteuil en rotin placé à côté du lit. « Pourquoi pas ? » fis-je avec autant d'entrain que possible.

— « Inutile de prendre des airs, je vous l'ai déjà dit. Je suis venu vous faire une espèce de confession. Je ne sais pas pourquoi je m'adresse à vous, Bastable. Peut-être simplement parce qu'au fond vous êtes aussi une des victimes. Singapour et tout ça… »

— « C'est du passé, » fis-je. « Et, de toute façon, ça n'a rien à voir avec vous. « La guerre ne cesse jamais. Au mieux, nous pouvons espérer quelques moments de tranquillité au sein du conflit. » C'est une citation de Lobkowitz. »

Ses yeux voilés brillèrent un instant d'une lueur ironique. « Vous aussi, alors, vous l'avez lu. Je ne vous prenais pourtant pas pour un Rouge, Bastable. »

— « Je n'en suis pas un. Pas plus que Lobkowitz, d'ailleurs. »

— « C'est une question d'opinion. »

— « Du reste, je parle par expérience. »

— « En tant que soldat ? »

— « J'ai été soldat. Mais j'en suis arrivé à penser que la race humaine vit dans un état de perpétuelle tension, que nous sommes le produit de ces tensions et que celles-ci débouchent souvent sur la guerre. Plus nous montrons d'ingéniosité dans l'invention des armes, et plus les guerres deviennent meurtrières. »

— « Certainement. Je suis tout à fait d'accord avec cette dernière constatation. » Il poussa un soupir. « Mais ne croyez-vous pas qu'il soit possible, à partir de ces tensions, d'aboutir à leur harmonisation, comme cela se passe dans la musique ? »

— « Mon expérience me prouve le contraire. Naturellement, cela ne change rien à mes espérances. Mais ce débat n'a pas grand sens à mes yeux dans l'état catastrophique du monde actuel. Cette effroyable apocalypse ne prendra

vraisemblablement fin que le jour où l'ultime cuirassé aérien sera abattu. »

— « Pour vous, c'est réellement l'Apocalypse ? »

Il m'était impossible de lui révéler tout ce que je savais. Comment lui avouer que j'avais déjà connu trois variantes de notre monde, et qu'à chaque fois j'avais été témoin du plus épouvantable holocauste ; que je portais moi-même la responsabilité d'au moins un de ces grands conflits ? Je me contentai de hausser les épaules. « Peut-être pas. Peut-être la paix viendra-t-elle. Les Russes et les Japonais ont toujours fait mauvais ménage. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi la Grande-Bretagne n'a pas réussi à y mettre le holà et pour quelle raison les Japonais s'en sont pris à nous avec une telle férocité. »

— « *Moi,* je sais pourquoi, » dit-il.

Je lui tapotai le bras. « Vraiment ? Ce n'est pas plutôt l'opium qui vous le fait croire ? Je m'y suis aussi adonné jadis, Dempsey. Je n'avais pas alors un aspect très différent du vôtre. Le croiriez-vous ? »

— « Je pensais bien qu'il devait y avoir quelque chose. Mais pourquoi… ? »

— « Je me suis rendu complice d'un crime, » répondis-je. « Un crime atroce. Et alors… » J'hésitai. « Alors je me suis perdu. »

— « Mais vous avez cessé de l'être ? »

— « Je suis toujours perdu, mais j'ai décidé d'en prendre mon parti. Je suis devenu un excellent aéronaute. J'aime les dirigeables. Tenir la barre est la meilleure chose que je connaisse. »

— « Je sais, » fit-il. « Oh ! oui, je sais. Mais je ne volerai plus jamais. »

— « Que vous est-il arrivé ? Un accident ? »

Un rire pitoyable sortit de sa gorge. « Si l'on veut. » Il fouilla dans sa poche et en sortit un objet qu'il déposa auprès de lui sur le lit. Une seringue. « Cette camelote vous donne envie de parler, contrairement à l'opium. » Il prit dans son autre poche une poignée d'ampoules qu'il rangea soigneusement à côté de la seringue.

Je me dressai. « Je ne peux pas vous laisser… »

Ses yeux exprimaient une profonde souffrance. « *Vous ne pouvez pas ?* » Il avait prononcé ces mots avec une intensité tellement significative que je fus réduit au silence. Je me rassis avec un haussement d'épaules.

Il couvrit de la main la seringue et les ampoules en m'adressant un regard menaçant. « Vous n'avez pas le choix. Moi non plus. Tout ça, c'est fini, Bastable. En ce qui me concerne, je me tuerai d'une manière ou d'une autre. Vous pouvez en être sûr. Mais j'aimerais autant que vous me laissiez le faire de cette façon. »

— « Je connais cet état d'esprit, mon vieux. Je suis passé par là. Et, sans vouloir verser dans de vaines comparaisons, je crois pouvoir dire que j'ai eu autant de raisons que n'importe qui sur Terre pour en finir. Pourtant, je suis toujours vivant. J'ai surmonté la tentation du suicide. »

— « Eh bien, pas moi. » Il hésitait malgré tout. « Je voulais vous parler, Bastable. »

— « Parlez donc. »

— « Pas sans cette drogue. »

Je haussai les épaules une fois de plus. Mais je savais trop ce que c'était de porter un poids sur la conscience. « N'en prenez pas trop, alors, » suggérai-je. « Juste un peu, et parlez. Mais n'essayez pas de vous tuer, du moins pas avant de vous être confié à moi. »

Il frissonna. « Se confier ! Quel mot ! Vous parlez comme un prêtre. »

— « Plutôt comme un compagnon d'infortune. »

— « Vous êtes un peu poseur, Bastable. »

— « Ce n'est pas la première fois qu'on me le dit, » fis-je en souriant.

— « Mais vous êtes quand même un brave type. Et vous ne jugez personne. Sauf vous. Je me trompe ? »

— « Je crains bien que non. »

— « Vous n'êtes pas d'accord avec le socialisme, n'est-ce pas ? En tout cas, pas avec ma tendance. »

— « Et quelle est votre tendance ? »

— « Eh bien, Kropotkine l'appelait anarchisme. Mais ce mot a pris un sens différent dans l'esprit du public. »

— « Vous ne faites donc rien sauter ? »

Il se mit à trembler et, quand il essaya de parler, il fut incapable d'émettre un son. Je venais malencontreusement de toucher une corde sensible. Je me rapprochai de lui. « Je suis désolé, mon vieux. Je n'avais pas l'intention… »

Il s'écarta de moi. « Allez-vous-en, » fit-il. « Pour l'amour du Ciel, laissez-moi seul ! »

Je me sentais stupide. « Croyez-moi, Dempsey. Ce n'était pas sérieux. Je plaisantais. »

— « Allez-vous-en ! » C'était presque un cri, une supplication. « Allez-vous-en, Bastable ! Le dirigeable va arriver. Sauvez-vous, si c'est possible. »

— « Je ne vous laisserai pas vous tuer. » Je m'emparai de quelques-unes des ampoules. « Je ne demande qu'à vous écouter, Dempsey. »

Il retomba sur le lit, sa tête heurta le mur, il poussa un gémissement, son corps roula sur le côté. Il s'était évanoui.

Je vérifiai l'état de son pouls et de sa respiration, puis allai chercher du secours. Je me souvenais qu'il y avait un médecin parmi les missionnaires présents dans l'hôtel.

Parvenu au rez-de-chaussée, je me dirigeai vers le bar où je savais trouver Olmeijer, quand j'entendis des gens rassemblés près des fenêtres se mettre à chuchoter, puis à parler avec animation. À l'extérieur, l'obscurité fut brusquement trouée par un vif rayon lumineux.

Olmeijer le vit aussi et parut désappointé. Quand je m'approchai de lui, il murmura : « C'est le dirigeable. Il arrive. » Il allait naturellement perdre tous ses clients.

Je lui dis d'envoyer quelqu'un pour s'occuper de Dempsey et je me précipitai vers le parc, dans l'intention de guider l'appareil jusqu'au pylône.

À ma grande surprise, il y avait déjà au sol des hommes en uniforme. Je courus dans leur direction. Ils avaient dû être parachutés depuis le dirigeable.

« Dieu merci, vous voilà ! » m'exclamai-je.

La silhouette la plus proche se retourna et je distinguai le visage inexpressif d'un capitaine de l'armée impériale japonaise. « Rentrez ! » m'ordonna-t-il, « et dites-leur que si quiconque tente de quitter l'hôtel, celui-ci sera rasé. »

X

ESPOIRS DÉÇUS

Nous ne devions jamais découvrir de quelle manière les Japonais nous avaient trouvés. Ou bien ils avaient intercepté nos messages radio, ou bien ils avaient repéré et détruit le dirigeable de secours. Toujours est-il que nous ne pouvions rien contre eux.

L'établissement d'Olmeijer fut vite rempli de petits bonshommes en uniforme blanc mat, dont la politesse envers les prisonniers contrastait avec le déploiement de baïonnettes auquel ils croyaient devoir se livrer. L'officier affectait une attitude sévère et impassible, mais je surpris plus d'une fois sur son visage une expression de haine non dissimulée lorsqu'il nous regardait. Nous nous tenions avec nos bagages (si nous en avions) au milieu du parquet. Les femmes furent embarquées les premières. Les Japonais avaient réussi à remettre le pylône en état de marche et le dirigeable était amarré au niveau du sol.

C'était un appareil moderne et de grande taille. Surpris de voir les Japonais se priver de ses services dans le simple but de recueillir quelques civils, je conjecturai qu'il devait patrouiller dans le secteur quand son commandant avait été averti de notre présence.

Greaves, qui était plus proche des fenêtres, se tourna vers moi. « Mon Dieu, ils ont incendié la ville ! » Le doigt tendu, il interpella l'officier. « Ignobles brutes ! Pourquoi avoir fait ça ? »

— « Brutes ? » Le capitaine japonais eut un sourire sarcastique. « Je trouve comique qu'un Anglais pense cela de nous, après ce que vous nous avez fait. »

— « Nous n'avons rien fait ! Tout ce qui a pu arriver n'était qu'une erreur. Naturellement, ça vous arrange de nous blâmer. »

Le capitaine ne le suivit pas sur ce terrain. « Quoi qu'il en soit, nous n'avons pas mis le feu aux bâtiments. Ce sont vos ouvriers. Ils ont déclenché une émeute. J'ai cru comprendre qu'ils se dirigeaient en foule par ici. »

La chose n'avait rien d'invraisemblable. Voyant la possibilité de quitter l'île grâce au dirigeable, les coolies pouvaient fort bien se croire capables de s'emparer de l'appareil et de s'envoler à son bord.

« Ne vous inquiétez pas, » reprit le Jap, « nous avons l'intention de vous protéger autant que nous-mêmes. » Sa voix, au timbre agréable quoique aigu, trahissait un certain dédain. Je vis que cette conversation avait mis Greaves dans tous ses états.

Ledit Greaves commença à hausser le ton, mais la logique de son interlocuteur était sans réplique. Dans l'immédiat tout au moins, nous avions beaucoup plus à craindre des coolies que des Japonais.

Nous pouvions sentir l'odeur de la fumée de l'endroit où nous nous trouvions, et des reflets d'incendie dansaient dans les vitres et les glaces de l'hôtel. Le Hollandais avait repris du poil de la bête et proposait ses services à sa nouvelle clientèle. Il devait déjà espérer que l'île serait occupée et qu'en sa qualité de neutre il se verrait autorisé à continuer d'exploiter l'hôtel. Les soldats lui firent signe de nous rejoindre au centre de la salle. Il s'assit sur l'une des tables et je crus qu'il allait se mettre à pleurer. « Je suis Hollandais, » déclara-t-il à l'officier. « Je suis un commerçant. Un civil. Vous ne pouvez pas m'obliger à quitter un établissement que j'ai passé la majeure partie de ma vie à aménager. »

— « Nous avons l'ordre d'arrêter tous les Européens, » répondit le Japonais. « Et vous êtes précisément un Européen, monsieur. Certes, nous n'avons rien contre les Hollandais. Néanmoins, si vous voulez bien considérer les choses d'un œil réaliste, vous vous apercevrez que votre pays étant un allié de la

Grande-Bretagne, son entrée en guerre n'est plus qu'une question de jours. »

— « Mais nous ne sommes pas en guerre aujourd'hui ! »

— « Pas autant que je sache. D'ailleurs, notre mission consiste essentiellement à vous évacuer. »

— « Et que va-t-il nous arriver ? » demanda Greaves que son humeur belliqueuse n'avait pas quitté.

— « Vous serez internés pendant la durée des hostilités. »

— « Mais nous ne sommes pas des espions ! »

— « Pas plus que ceux que vous interniez pendant votre guerre sud-africaine, si vous voulez bien vous en souvenir. »

— « La situation était tout à fait différente. Les raisons étaient complexes… »

— « Les nôtres le sont aussi. Vous êtes des belligérants étrangers, et vous représentez un danger potentiel pour notre effort de guerre. »

— « Bon Dieu ! Et vous prétendez que c'est nous qui sommes hypocrites ! »

— « Vous ne sauriez nier, monsieur, que nous nous trouvons sur une base militaire. »

— « Mais c'est une exploitation minière ! »

— « Très utile comme point de ravitaillement. Nous y laisserons des troupes. Une garnison. Nous sommes en territoire conquis. Quand vous sortirez, vous verrez que le drapeau japonais flotte au-dessus du terrain d'aviation. »

— « Pourquoi nous évacuer, alors ? Est-ce l'usage ? »

— « Désormais, oui. Vous serez internés au camp de prisonniers civils européens de Rishiri. »

— « Et où perche Rishiri ? »

— « C'est un îlot au large d'Hokkaido, » expliqua l'un des prêtres irlandais. Hokkaido était cette grande île située au nord de Honshu, l'île principale du Japon.

« Très joli endroit, autant qu'il m'en souvienne. Nous y avions une mission, il y a quelques années. »

Le capitaine japonais se mit à sourire. « Il faudra vous consacrer aux Européens à présent, mon Père. Mais vous aurez tout le temps de faire des convertis, j'en suis sûr. »

Greaves garda le silence et avala le reste de son gin-fizz de l'air d'un homme condamné à ne plus en boire de longtemps.

Les femmes parties, ce fut au tour des hommes les plus âgés de quitter l'hôtel. Les Japonais ne se montraient cruels en aucune façon. Au contraire, les soldats aidaient ceux qui étaient trop faibles pour marcher aisément et, l'arme à la bretelle, portaient même les paquets et les valises de leurs prisonniers. Toute résistance était inutile, eux et nous le savions. Les canons du dirigeable auraient pu détruire l'hôtel en quelques secondes et nous n'avions pas le droit de sacrifier quiconque.

Quelques minutes plus tard, le capitaine sortit, puis rentra pour donner des ordres à ses hommes. Le fusil à la main, ils s'enfoncèrent dans la nuit, nous laissant sous la garde d'un seul soldat. Bientôt des cris nous parvinrent, auxquels succédèrent des coups de feu. Un terrible hurlement s'éleva puis décrût, avant de s'enfler à nouveau : la clameur de la foule en marche.

« Les coolies ! » Olmeijer se dandina jusqu'à la fenêtre. Tout le monde le suivit. Le garde ne chercha pas à nous en empêcher. Il se tenait auprès de la porte, en regardant derrière lui avec une certaine agitation.

Chinois et Malais, leurs silhouettes découpées sur un arrière-plan d'incendie, tentaient de prendre d'assaut le dirigeable défendu par un cordon de soldats japonais parfaitement disciplinés. Les coolies étaient pauvrement armés, quoiqu'on en vît un ou deux munis de fusils et de revolvers. L'armement qu'ils étaient parvenus à rassembler se composait pour l'essentiel de parangs, de pics et de lourdes massues. La panique, la colère et la haine mêlées les jetaient au-devant des salves. Pas une balle ne fut perdue. Ils tombaient l'un après l'autre, au point que les corps des morts et des blessés finirent par entraver l'avance des vivants.

Ils paraissaient pourtant vaguement organisés, puisqu'ils entreprirent une manœuvre de repli. Leurs mouvements étaient dirigés par un personnage vêtu d'un costume européen fripé et armé d'un revolver.

Je le reconnus au moment où il se fondit dans l'ombre en compagnie des coolies survivants.

Comment Dempsey avait réussi à quitter l'hôtel dans l'état où je l'avais laissé, je l'ignorais. Toujours est-il qu'il était là, excité comme un enragé aux côtés des coolies lancés dans cette attaque sans espoir.

Ils s'avançaient à présent de deux côtés, cherchant à diviser le feu des Japonais. Cette fois, deux ou trois soldats furent touchés. Ils reculèrent en bon ordre pour se rapprocher du dirigeable.

Greaves me chuchota : « Ce serait le moment de sortir d'ici. On maîtrise le garde et on prend le maquis, hein ? »

Je réfléchis. « Entre les Japonais d'un côté et les coolies de l'autre, nous n'aurions aucune chance, » répondisse. « En outre, nous finirions par mourir de faim. »

— « Vous n'avez pas de cran, Bastable. »

— « C'est possible, mais j'ai pas mal d'expérience, » répliquai-je. « Il est probable qu'il va y avoir un échange de prisonniers civils. Nous pourrions tous être en Angleterre d'ici quelques semaines. »

— « Et dans le cas contraire ? »

— « À mon avis, nous serions mieux pour l'instant entre les mains des Japonais. Si nous devons nous évader, tâchons d'abord de nous rapprocher du territoire russe. »

Greaves paraissait écœuré. « On ne peut pas dire que vous soyez téméraire, Bastable ! »

— « C'est vrai. » J'avais déjà vu trop de combats et de destructions dans trois mondes différents pour conserver des illusions à propos de ce genre d'initiatives romanesques. Je préférais prendre mon temps. Je laissai Greaves penser ce qu'il voulait, mais je remarquai que, sans mon accord, il ne fit aucune tentative pour s'échapper de l'hôtel.

Le tir continuait à l'extérieur, tout en devenant plus sporadique. En bas, dans la ville, les flammes montaient toujours plus haut. Les reflets de l'incendie jouaient sur le fuselage blanc du dirigeable japonais qui oscillait doucement à l'attache.

Dempsey avait dû faire un copieux usage de ses stimulants. De temps en temps, je le voyais, armé tantôt d'un revolver et tantôt d'un parang, bondir de-ci, de-là, parmi les arbres et les

arbustes environnant l'aéroparc. Il paraissait fou. Quelle obscure raison, probablement empreinte de sentimentalisme, l'avait poussé à se liguer avec les coolies, je ne pouvais me l'imaginer. Peut-être avait-il conçu l'espoir de les retourner contre les Japonais afin de sauver les Européens, mais j'en doutais. Sa tenue dépenaillée n'aurait pas suffi à le distinguer de la masse s'il n'eût été évident qu'il exerçait le commandement. Il avait subi son instruction dans la Flotte, et ses instincts de chef s'étaient réveillés.

Les Japonais l'avaient également repéré et leurs tirs se concentraient sur lui. Il s'offrait littéralement aux balles et je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il cherchait à se faire tuer. N'avait-il pas parlé de suicide ? À ses yeux, cette façon de mourir revêtait peut-être un caractère plus positif. En tout cas, il faisait preuve de courage, et il me fallait bien admirer sa manière de harceler les Japs, déployant les coolies dans toutes les directions, tantôt alternativement, tantôt simultanément.

Ses yeux étaient habités par une flamme, et un étrange sourire détaché errait sur ses lèvres. Durant un instant, je me sentis envahi par un profond sentiment de camaraderie à son égard. Je croyais contempler une autre incarnation de moi-même, surgie de cette terrible époque où je ne savais pas encore vivre avec la conscience de ma culpabilité, avec la souffrance et avec le désespoir.

Tout à coup, Dempsey se rua à l'assaut du dirigeable, en entraînant à sa suite le reste des coolies. Avant qu'ils aient pu faire un geste, il avait abattu deux soldats, écartant balles et baïonnettes à coups de parang. Deux autres Japonais tombèrent et il atteignait la passerelle menant à la nacelle quand, les deux bras levés comme s'il eût invoqué un dieu guerrier assoiffé de sang, il s'effondra.

Je vis son corps, étalé les membres écartés sur la passerelle, tressaillir une ou deux fois. J'ignorais si une balle l'avait frappé, ou s'il ne s'agissait pas plutôt d'un spasme provoqué par ses drogues. Le sabre à la main, le capitaine courut vers le corps et le retourna, en donnant l'ordre à deux de ses hommes de le traîner à l'intérieur.

En entendant l'un des soldats prononcer le nom de Dempsey, je me demandai comment il pouvait bien le connaître.

Dempsey abattu, les coolies furent rapidement dispersés. Le capitaine regagna l'hôtel pour s'occuper de nous. « Comment va le Blanc ? » lui demandai-je. « Est-il blessé ? Évanoui ? » Mais le capitaine refusa de répondre.

Greaves intervint. « Voyons, capitaine, vous pouvez bien nous dire si Dempsey est mort ou vivant ! »

Le Japonais émit un reniflement excédé en regardant durement Greaves. « En tant que prisonnier civil, vous avez certains droits. Le capitaine Dempsey également. Toutefois, je ne suis pas tenu de répondre aux demandes de renseignements concernant le sort d'un autre prisonnier. »

— « Quelle barbarie ! Ce n'est pas une question de droit, mais de simple civilité. »

Le capitaine gesticula avec son sabre et donna un ordre dans sa langue. Les gardes nous entraînèrent au-dehors.

En sortant, je l'entendis dire : « Si nous n'étions pas un peuple civilisé, aucun de vous ne serait encore en vie. Et le capitaine Dempsey aurait été mis en pièces par mes hommes ! »

Il semblait furieux. Peut-être n'aimait-il pas ce métier. Beaucoup de soldats réagissaient ainsi, une fois confrontés aux réalités de la guerre.

Je me demandai quel crime Dempsey avait pu commettre pour être haï à ce point par ceux qui l'en croyaient coupable. Quoi qu'il en soit, il était presque certain qu'il l'avait payé de sa vie. Je déplorais vivement qu'il n'eût pas eu le temps de me raconter son histoire.

Une heure plus tard, nous étions en l'air, abandonnant derrière nous les ruines et les habitants de l'île de Rowe. Par un hublot, je regardai l'incendie se propager à travers la ville. Les flammes avaient même embrasé le feuillage de plusieurs arbres. De minuscules silhouettes couraient en tous sens au milieu de la fournaise. On entendait encore quelques coups de fusil tirés par les Japonais pour assurer leur conquête.

Les quartiers qui nous avaient été assignés étaient bondés, mais les conditions supportables. Dempsey ne se trouvait pas parmi nous. Tout le monde le tenait pour mort.

L’aube pointait lorsque nous atteignîmes notre altitude de croisière. Dans l’ensemble, nous restions silencieux, bercés que nous étions par le rythme monotone des moteurs. Je suppose que nous nous demandions tous ce qu’il allait advenir de nous une fois arrivés au camp de Rishiri. Si cette guerre durait autant que j’avais vu durer d’autres guerres, il risquait de se passer des années avant que nous ne retrouvions la liberté.

Je me rendais compte, sans aucun effroi d’ailleurs, que je pouvais même mourir de vieillesse avant que le conflit en cours ne trouve son issue.

Et j’étais presque soulagé de ne plus être, en aucune façon, responsable de mon destin.

LIVRE 2

« NI ESCLAVE, NI MAITRE ! »

I

LE CAMP DE RISHIRI

Le camp d'internement des civils prisonniers de guerre était propre et parfaitement organisé, la nourriture à la fois simple et suffisante, et nous étions traités sans dureté. Un observateur de la Croix-Rouge y demeurait en permanence et un représentant du gouvernement suisse avait accepté, à l'invitation des Japonais, de jouer le rôle d'arbitre. Les civils appartenaient à presque toutes les nationalités et les ressortissants des pays neutres (dont la Hollande ne faisait plus partie) se voyaient rapatriés avec célérité pour peu qu'ils pussent faire la preuve de leur identité et de leurs pays d'origine. À cet égard, nous comptions parmi nous un nombre respectable de Polonais, Bohémiens et Lettoniens qui ne décoléraient pas. Ils étaient théoriquement citoyens russes, mais refusaient bruyamment toute allégeance à un autre pays que le leur. Or les Polonais et les Tchèques combattaient dans les rangs de l'armée russe, ce qui rendait leurs protestations assez vaines.

J'étais fasciné par le mélange des races et profitai de ma captivité pour accroître mes connaissances au sujet du monde où je me trouvais plongé. Pour le Futur en question, O'Bean n'avait jamais existé, or j'y retrouvais en grand nombre des inventions qui m'avaient été familières au sein de cet autre Futur où j'avais rencontré le général O.T. Shaw[8]. Il fallait donc croire que quel qu'en fût l'inventeur – individu génial ou équipe de savants – les dirigeables et les navires sous-marins, les prodiges de l'électricité, la télégraphie sans fil et le reste eussent

[8] Voir : *Le Seigneur des Airs*.

toujours fini par exister. Dans ce monde, l'Empire britannique était encore plus étendu que dans le mien. Certains territoires continentaux d'Amérique latine lui appartenaient, de même qu'une portion de ce qui formait de mon temps le sud des États-Unis. J'appris que cette dernière avait été reconquise durant la Guerre de Sécession, au cours de laquelle la Grande-Bretagne avait apporté son soutien matériel aux États confédérés en échange d'un droit de contrôle sur les régions côtières. Après la victoire des États confédérés, les deux parties avaient estimé de leur intérêt de ne pas rompre le contact et ce territoire avait été loué à la Grande-Bretagne pour une période de cent ans. Ce qui signifiait que d'ici une trentaine d'années, la Confédération en revendiquerait la propriété. J'étais curieux de savoir si l'esclavage s'était maintenu et j'eus la surprise d'apprendre que, loin d'être le cas, il avait été jugé économiquement profitable de favoriser l'émergence d'une puissante bourgeoisie noire. L'égalité raciale était plus développée en Amérique que de mon temps ! Le Nord et le Sud étaient pratiquement autonomes, et ces entités réduites semblaient avoir assuré une plus grande cohésion à l'ensemble. Quoique l'Amérique eût une industrie moins florissante et une puissance militaire affaiblie, elle paraissait à maints autres égards avoir su profiter de la trêve qui avait suivi la guerre civile et permis aux deux camps de se relever et de nouer des relations commerciales.

D'un autre côté, la France n'était plus une grande puissance. Elle n'avait jamais réussi à se remettre des guerres franco-prussiennes. L'Allemagne contrôlait à présent une grande partie de l'ancien empire des Français, et ceux-ci paraissaient en général satisfaits de se voir déchargés de la responsabilité de leurs colonies. L'Allemagne était devenue un des principaux alliés de la Grande-Bretagne, sans pour autant être tenue de s'engager dans l'actuel conflit. Elle avait en outre contracté une alliance avec les pays scandinaves, pour le plus grand profit de leurs commerces réciproques. L'Empire austro-hongrois, romantique et décadent, tombait en ruine ; guetté par la banqueroute, il devait être constamment aidé par les nations plus riches. L'Empire ottoman, unique État ayant récemment rejoint le concert des Grandes Puissances, s'était largement

étendu en Afrique et au Moyen-Orient, donnant ainsi une solide assise à l'Union islamique. La Grèce avait pratiquement cessé d'exister. La plupart de ses habitants étaient devenus musulmans et virtuellement turcs. L'Empire japonais s'était rendu maître de vastes zones de l'ancienne Chine et ses incursions aux frontières de l'Empire russe constituaient la cause principale du présent conflit. J'appris aussi pour quelle raison les Japonais s'étaient acharnés sur les cibles britanniques avec plus de férocité que sur toutes les autres. Ils étaient persuadés que la Grande-Bretagne avait délibérément déclenché la guerre par une attaque dirigée contre Hiroshima. Comment ne pas me souvenir de ma propre faute, de ma propre participation à un raid similaire alors que je volais à bord du bâtiment commandant du général Shaw ?

Si j'avais connu un seul monde, j'aurais été tenté de penser que l'Histoire se répétait, mais je savais assez que l'Histoire plonge ses racines au sein de la nature humaine et qu'en quelque lieu que j'aille, il était inévitable que je découvrisse des ressemblances superficielles révélatrices de l'humaine nature. L'idéalisme, l'impatience et le désespoir des hommes étaient les éternelles causes de ces terribles guerres. Vertus et vices humains, inextricablement mêlés en chaque individu, créaient ce que nous appelions l'Histoire. Or je ne voyais nul moyen pour briser un jour ce cercle vicieux d'aspirations et de déceptions. Nous étions tous victimes de notre propre imagination. Je m'en étais amplement rendu compte au cours de mes étranges voyages à travers ce que Mrs. Persson appelle le « plurivers ». Cela même qui fait de nous des humains et le chef-d'œuvre de la Création, est aussi ce qui nous pousse à des actes pires qu'aucun de ceux jamais commis par le plus féroce animal. L'émulation qui nous porte sur les pas de nos modèles se changera en envie pour peu que les circonstances nous précipitent dans l'infortune. Si je crois à quelque chose, voilà à quoi je crois. Mais j'ai pris mon parti de la nature – sinon de la folie – humaine, et c'est à mes malheurs que j'en suis redevable.

Olmeijer ne tarda pas à se retrouver dans son élément. Il réussit d'une manière ou d'une autre à se faire confier la charge

du magasin du camp, qu'il géra avec toute la pompe d'un maître d'hôtel du Ritz.

Greaves se joignit à un groupe de marins anglais et australiens capturés lors de la chute de Shanghai. Ils passaient le plus clair de leur temps à former des équipes de rugby et à parler du pays. Je suppose qu'ils évitaient ainsi de trop penser à la réalité de leur situation, mais je ne pouvais guère supporter leurs enfantillages plus d'une demi-heure. Je ne me cachais d'ailleurs pas qu'avant ma première visite à Teku Benga, j'eusse fort bien pu me joindre à eux avec un certain enthousiasme. Mais j'avais irrémédiablement changé. Je ne serais plus jamais comme ce jeune officier naïf et idéaliste qui avait entraîné ses hommes dans la montagne à la recherche de Sharan Kang. À la vérité, je me voyais plutôt comme un mélange de Rip van Winkle et du Hollandais Volant, mâtiné de Juif Errant. J'avais parfois l'impression d'être aussi vieux que l'Humanité.

Peu après notre arrivée au camp, je me rapprochai moi-même d'un groupe hétéroclite d'aéronautes civils, tous survivants de diverses catastrophes. Certains avaient été abattus accidentellement, d'autres secourus par des patrouilles nippones. D'autre encore avaient perdu leur chemin dans la confusion générale et s'étaient retrouvés entre les mains des Japonais. J'appris que tous les dirigeables marchands circulaient désormais en convois, sous la protection d'appareils militaires.

Ce fut environ une semaine plus tard que Harry Birchington s'attacha à mes pas. C'était un homme à la démarche gauche et contrainte, au visage mince et anguleux, aux pommettes et au front aplatis, avec, sous les yeux, de ces plaques rougeâtres qui m'ont souvent paru signaler un certain déséquilibre mental. Il m'aborda au moment où je sortais du baraquement d'Olmeijer. Il me considérait, dit-il, comme un intellectuel au même titre que lui, quelqu'un « d'un peu mieux éduqué que toute cette racaille ». Comme nous comptions plusieurs ecclésiastiques et universitaires, ainsi qu'un ou deux journalistes, parmi les prisonniers de notre enceinte, je ne jugeai pas son compliment particulièrement flatteur. Il portait une chemise kaki avec une cravate à rayures, un pantalon de flanelle gris et souvent, sans

souci de la température, une veste de sport aux coudes renforcés. C'était un raseur, *le* raseur du camp. Chaque régiment possède le sien, comme chaque équipage de dirigeable et sans doute chaque bureau et chaque usine au monde. Je dois néanmoins reconnaître que Birchington se situait légèrement au-dessus de la moyenne.

Il m'attira jusqu'à un angle du grillage. Un petit slave morose, vêtu d'une chemise paysanne crasseuse, était appuyé contre un poteau. Je l'avais déjà vu. Il s'appelait Makhno et venait d'Ukraine. Poussé par de bizarres motifs idéalistes, il avait décidé d'aller soutenir la cause de la fraternité internationale à Tokyo. J'en avais conclu qu'il était un anarchiste de l'école de Kropotkine, et je croyais alors qu'à l'instar de la majorité de ses pareils, il aimait surtout parler. C'était un garçon assez sympathique qui, faute d'avoir pu convertir le camp, gardait ses idées pour lui. Birchington fit les présentations. « Ce type n'est pas très fort en anglais, » me dit-il.

« Je parle bien un peu de russe, mais j'ai du mal à me faire comprendre. Nous causons argent. »

— « Vous voulez acheter quelque chose ? » demandai-je.

— « Non, non. *Argent,* c'est-à-dire finance internationale et tout ça. »

— « Ah ! » J'échangeai un regard avec l'Ukrainien qui haussa les sourcils d'un air sarcastique.

— « Bon, je suis socialiste, hein ? » reprit Birchington. « Depuis toujours. Vous seriez en droit de demander ce que nous entendons par le mot socialisme, parce qu'il peut signifier différentes choses selon les gens… » Et il continua sur ce ton, répétant probablement mot pour mot la même chose pour la nième fois. Il existe ainsi des gens qui ne s'aperçoivent même pas qu'ils ont pris cette habitude, et je crois qu'elle agit sur eux comme une berceuse qu'ils se chanteraient à eux-mêmes. Naturellement, elle produit l'effet inverse sur celui qui s'efforce – ou est obligé – de les écouter.

Makhno, l'anarchiste, ne prenait même pas cette peine. De toute évidence, beaucoup de mots lui étaient compréhensibles, mais il avait instinctivement deviné à qui il avait affaire.

« Or *ce* type, » poursuivit Birchington en pointant un doigt à la propreté douteuse dans la direction de Makhno, « ce type se donne aussi le nom de socialiste. Je suppose que le terme exact serait « anarcho-socialiste ». Autrement dit, il croit à la fraternité des hommes, à l'émancipation de la classe ouvrière du monde entier, etc. Il est vrai qu'il vient d'un pays dit socialiste, encore que je voie mal pourquoi celui-ci conserve à sa tête un empereur, même privé de pouvoir. Et bien entendu, il est contre son propre gouvernement. »

— « Le gouvernement russe, » rectifia Makhno. « Je suis contre tous les gouvernements. Y compris le soi-disant Rada ukrainien, qui n'est qu'un fantoche entre les mains du gouvernement central de Pétersbourg. »

— « Précisément ! » fit Birchington sans s'éterniser sur le sujet. « Vous êtes donc socialiste tout en étant contre les socialistes. Je me trompe ? »

— « La Douma de Kerenski n'est socialiste que de nom, » déclara Makhno avec un fort accent slave. « Que de nom. »

— « C'est exactement mon point de vue. De faux socialistes. Plutôt des conservateurs déguisés, non ? »

— « Des politiciens, » répondit laconiquement Makhno.

— « C'est ce qui vous trompe, mon vieux. Qu'ils ne soient pas de véritables socialistes ne signifie pas que les vrais socialistes ne puissent être d'excellents politiciens. »

Je cherchai déjà à me défiler quand Birchington me saisit par le bras. « Attendez une minute, mon vieux. Je veux que vous nous serviez d'arbitre. En fait, qu'est-ce que nous entendons par le mot « politique » ? Tenez, je suis ingénieur de profession et je pense que je connais mon métier ; eh bien, pour moi, la politique est une simple question de technique. Si vous avez une machine qui fonctionne correctement sans avoir à s'en occuper, vous êtes manifestement en présence d'une excellente machine. Voilà ce que devrait être la politique. Et si les éléments qui composent cette machine sont suffisamment simples pour être à la portée du profane, vous avez comme qui dirait le modèle démocratique. Je suis dans le vrai ou dans le faux ? »

— « Dingue, » fit Makhno en se grattant le nez.

— « Hein ? »

— « Vous n'êtes ni dans le vrai, ni dans le faux. Vous êtes dingue. »

Je m'amusais et Makhno s'en rendait compte, mais Birchington se laissait mystifier.

— « Sain de corps et d'esprit, plutôt, » rétorqua-t-il. « La santé même. Comme une machine bien au point. Voulez-vous me dire ce qu'il y a de plus valide qu'une turbine à vapeur en parfait état de fonctionnement, par exemple ? »

— « Ineptie rationaliste, » proclama Makhno en faisant rouler le « r » de cette manière ironique propre aux slaves.

— « Vous croyez que vos balivernes romantiques valent mieux ? » lui lança Birchington. « On fait tout sauter et on recommence à zéro, hein ? »

— « Cette solution n'est pas pire que la vôtre. Mais ce n'est pas de quoi je parlais. »

— « Ça revient pourtant à ça, mon vieux. L'anarchisme n'est pas autre chose. Boum ! » Et il éclata d'un rire dépourvu de toute trace d'humour.

J'avais beau être désolé pour Makhno (dont je ne partageais pourtant pas les idées politiques), je finissais tout de même par en avoir assez. Marmonnant une vague excuse, je commençai à m'éloigner pour rejoindre quelques-unes de mes relations occupées à fumer la pipe en parlant métier, ce qui me paraissait à cet instant préférable à la conversation de Birchington.

Mais celui-ci ne me laissa pas partir. « Restez une seconde, mon vieux. Je veux que vous me disiez une chose : sans gouvernement, qui prend les décisions ? »

— « L'individu, » répondit Makhno.

Je haussai les épaules. « Si vous présentez le problème de cette façon, notre ami ukrainien a parfaitement raison. Qui d'autre pourrait bien prendre les décisions ? »

— « Pour lui seul ? »

— « Par un consensus, » dit Makhno.

— « Ah ! ah ! » Birchington triomphait. « C'est donc du socialisme démocratique. Précisément ce en quoi je place ma confiance. »

— « Je croyais que vous ne faisiez confiance qu'aux machines ! » ne pus-je m'empêcher de lui lancer.

Ma petite pointe échappa à Birchington comme lui avaient échappé toutes celles de Makhno. « La-machine-du-socialisme-démocratique, » énonça-t-il comme s'il eût parlé à un enfant.

— « Rien à voir avec l'anarchisme, » affirma obstinément Makhno. Mais il cherchait moins à convaincre Birchington qu'à s'en débarrasser.

— « Mes amis ont l'air d'avoir quelque chose à me dire, » déclarai-je à Birchington. J'adressai un clin d'œil à Makhno et m'éloignai, mais Birchington me poursuivit. « Tout le monde sait que vous êtes un aéronaute, comme ces types-là. Vous devez connaître la valeur d'un appareil en bon état, d'un moteur fiable, d'un système de gouverne aussi simple que possible… ? »

— « Les dirigeables ne ressemblent pas à des nations, » répliquai-je. Malheureusement pour lui, un jeune homme candide ayant servi comme officier à bord de l'infortunée *Duchess of Salford* m'entendit, sans toutefois remarquer la présence de Birchington.

— « C'est à voir, » fit-il. « Ce sont presque des petites nations. Chacun doit apprendre à vivre avec les autres… »

Je le laissai aux prises avec Birchington. Quand il s'aperçut dans quel guêpier il s'était fourré, la consternation se peignit ouvertement sur ses traits juvéniles. Je lui fis un signe de la main derrière le dos de Birchington et poursuivis mon chemin sans me presser.

Mais il ne m'était pas toujours aussi facile d'échapper au Raseur de Rishiri. Le fait d'être prisonnier et, comme tant d'autres, de ronger son frein, était déjà assez difficile à supporter. On faisait son Purgatoire sur Terre. Mais Birchington le transformait en Enfer. Je m'étonne encore que personne ne l'ait assassiné. Bientôt, il devint impossible à éviter.

Pour nous débarrasser de lui, nous essayâmes d'abord de le taquiner, avant de nous moquer franchement de lui, puis de recourir à la pure et simple grossièreté. Mais il était vain de chercher à l'insulter ou à le faire changer. Quand nous l'offensions, il se contentait de rire ou bien, s'il avait été réellement blessé, attendait un peu avant de revenir à la charge. La sympathie du camp entier m'était acquise parce qu'en dépit

de tout ce que je pouvais dire ou faire, il persistait à me considérer comme son ami intime.

C'est sans doute pour cette raison qu'au moment où Greaves me fit part de son plan d'évasion bâclé, j'acceptai contre toute prudence de me joindre à lui. Avec ses copains entichés de rugby, il avait l'intention de se faufiler la nuit sous le grillage et de s'emparer de l'un des deux torpilleurs japonais mouillés depuis peu dans la petite rade de Rishiri. Ensuite, Greaves et compagnie comptaient gagner le continent russe demeuré à l'abri de l'invasion nippone.

Plusieurs tentatives d'évasion s'étaient naturellement déjà produites, mais aucune n'avait réussi. Nos gardes restaient vigilants et deux petits dirigeables de reconnaissance surveillaient constamment notre îlot, qui bénéficiait en outre de tous les accessoires en usage dans une prison : projecteurs, chiens, etc. Par ailleurs, l'île servait de station de ravitaillement lors des raids dirigés contre la Russie (ce qui expliquait notre présence : elle visait à empêcher le bombardement de la base) et plusieurs grands dirigeables y étaient habituellement à l'attache non loin du port.

Si Greaves avançait avec raison que la présence d'aucun appareil militaire n'était décelable à l'heure actuelle, je ne partageais pas sa conviction selon laquelle c'était « le moment ou jamais de se tirer ».

J'estimai plutôt qu'à côté d'une faible chance de nous évader, nous avions une forte chance de nous faire tuer ou blesser. Mais je me fis la remarque qu'en cas de blessure, j'échapperai à Birchington grâce à l'hôpital.

« D'accord, Greaves, » dis-je. « Comptez-moi dans le nombre. »

— « Brave type, » fit-il en me tapant sur l'épaule.

Cette nuit-là, nous gagnâmes par groupes de deux ou trois le magasin d'Olmeijer. Le Hollandais était absent. Sa corpulence l'aurait empêché de s'introduire dans le tunnel que Greaves et ses coéquipiers avaient creusé. Nous avions l'habitude de nous réunir le soir dans ce baraquement pour jouer au ping-pong ou aux divers jeux fournis par la Croix-Rouge. Nous y étions quelquefois dérangés par les gardes qui avaient tendance à jeter

un coup d'œil de temps à autre. Mais comme ils ne nous comptaient pas, nous pouvions tous espérer nous insinuer dans le tunnel avant qu'ils aient le moindre soupçon. Plusieurs aéronautes s'étaient proposés pour couvrir nos arrières.

Greaves devait passer le premier et moi le dernier. Les hommes disparaissaient un à un sous terre, et j'allais les suivre à mon tour, quand j'eus le sentiment très net que le Destin devait avoir décidé de s'acharner sur moi. Birchington venait de faire son apparition.

J'étais à demi engagé dans le tunnel et j'ai dû lui adresser un assez pâle sourire.

« Seigneur ! Qu'est-ce qui vous prend, mon vieux ? » me demanda-t-il avant de saisir brusquement. « Une évasion, hein ? Bravo. Motus et bouche cousue, bien sûr. Je suppose que tout le monde peut venir. »

— « Hum, » fis-je. « En fait, Greaves… »

— « Mon copain Greaves, hein ? Fameuse, son idée. Ça me convient parfaitement, mon vieux. J'ai une confiance aveugle en Greaves. D'ailleurs, il me voudrait avec lui. »

Un des aéronautes postés près de la fenêtre nous souffla que deux gardes approchaient.

Je plongeai dans le tunnel et commençai à ramper. Ce n'était pas le moment de discuter avec Birchington. J'entendis sa voix derrière mon dos : « En avant pour la rigolade ! »

La lumière disparut dès qu'il m'eut suivi dans le tunnel, les aéronautes restés en haut ayant replacé les lattes du plancher.

Le trajet me parut durer une éternité. Birchington n'arrêtait pas de grommeler et de s'excuser à chaque fois qu'il se cognait contre mes pieds. Critiquant ce qu'il appelait la « pauvreté d'exécution » du tunnel, il se demandait pourquoi on ne l'avait pas consulté.

Nous débouchâmes enfin dans l'obscurité odorante. Le grillage et les lumières du camp se trouvaient derrière nous. La route de terre battue qui descendait au port passait à proximité. Greaves et les marins chuchotaient en gesticulant dans le noir, comme s'ils étaient encore en train de choisir leur camp pour un match.

D’une voix qui semblait anormalement forte, même de sa part, Birchington demanda : « Qu’est-ce qui se passe ? Besoin d’un volontaire ? »

Greaves s’approcha rapidement de moi. « Bon Dieu, pourquoi l’avez-vous prévenu ? »

— « Je n’ai rien dit. Il s’en est aperçu au moment où les gardes arrivaient. »

— « Je pensais qu’un homme supplémentaire ne serait pas de trop, » expliqua Birchington. « C’est pourquoi je me suis offert spontanément. N’oubliez pas que vous avez devant vous un ingénieur. »

J’entendis quelqu’un proférer un juron et grommeler : « Descendons ce bon à rien. » Naturellement, l’injure glissa sur Birchington.

Greaves poussa un soupir. « Nous ferions bien de nous mettre en route. Si nous sommes séparés… »

Il fut interrompu par le bruit caractéristique des moteurs de plusieurs dirigeables volant très haut. « Sacrebleu ! Les choses se compliquent. »

Le bruit s’amplifiant, nous devinâmes que les appareils perdaient de l’altitude. Nous fonçâmes sous le couvert de la végétation bordant la route et nous frayâmes un chemin en direction du port.

Soudain, une lueur apparut derrière nous, des coups de feu éclatèrent et on entendit le pilonnage de l’artillerie. Une bombe tomba avec un son plaintif à une certaine distance du camp. Par la route arrivaient plusieurs camions remplis de soldats, ainsi que deux véhicules blindés et des motocyclistes. Le tir continuait et je finis par comprendre que les dirigeables avaient déclenché une attaque. Quelque chose passa en sifflant juste au-dessus de ma tête ; je crus reconnaître un planeur individuel. Ces astucieux engins étaient bien plus pratiques que les parachutes pour l’atterrissage des troupes. Selon toute apparence, un raid était en cours et nous nous trouvions au beau milieu.

Greaves décida avec ses gars de ne rien changer à leur plan. « Profitons de la confusion, » suggéra-t-il.

Birchington intervint. « Doucement, dites donc ! Il vaut peut-être mieux attendre et voir ce… »

— « Pas le temps ! » cria Greaves. « Nous ignorons de quoi il retourne. Gagnons le navire ! »

— « Mais supposez que… »

— « La ferme, Birchington ! » fis-je. J'étais disposé à me laisser conduire par Greaves car il n'y avait plus tellement le choix.

— « Attendez ! » s'écria l'ingénieur. « Réfléchissons une minute. Si nous ne perdons pas la tête… »

— « Vous êtes à deux doigts de vous la faire trancher par un samouraï, » répliqua Greaves. « Pour l'amour du Ciel, fermez-la, Birchington ! Ou vous restez ici, ou vous nous suivez sans bruit. »

— « Sans bruit ? Je ne vois pas à quoi vous faites… »

Sa voix de basse nous effrayait plus que balles ou bombes, et nous détalâmes à toute allure. Les tirs de mitrailleuse provenaient maintenant de toutes les directions. Je n'avais encore jamais prié pour obtenir la mort d'un être humain, mais je priai cette nuit-là pour que quelqu'un nous sauve la vie en envoyant à Birchington une balle entre les deux yeux.

Les Japonais se dirigeaient tous vers le camp, ce qui nous porta chance. Ils avaient autre chose à faire que de rechercher des évadés. Quand nous étions repérés, ils nous prenaient pour des soldats ennemis. S'ils nous tiraient dessus, ils ne nous pourchassaient pas.

Nous atteignîmes les faubourgs de la ville. Le plus difficile allait être de passer inaperçus dans les rues.

La chance nous sourit encore une fois, car tout ce qui se passait à l'arrière détournait l'attention de nous. En criant « Dites donc, les copains, attendez-moi ! », Birchington nous causa notre plus grave alerte. Un petit détachement de fantassins japonais entendit sa voix et ouvrit aussitôt le feu dans la ruelle où nous étions engagés. Greaves et deux autres hommes tombèrent.

Je m'agenouillai auprès de Greaves et lui tâtai le pouls. Atteint à la nuque, il avait cessé de vivre. Un des deux autres garçons aussi était mort, mais le survivant n'était que

légèrement blessé. Il passa un bras autour de mon épaule et nous continuâmes en direction du port. Du coup, nous étions passablement énervés et, pris sous le feu des soldats japonais qui s'étaient remis à nous tirer dessus, nous hurlâmes à l'adresse de Birchington : « La ferme, espèce d'imbécile ! Greaves est mort ! »

— « Mort ? Il aurait dû faire plus attention… »

— « Ta gueule, Birchington ! »

Parvenus au quai, nous entrâmes directement dans l'eau, comme il avait été prévu, et gagnâmes à la nage le torpilleur le plus proche, simple tache rouge et blanche au milieu de la brume lumineuse du port. J'entendis Birchington crier derrière moi : « Dites donc, les gars ! Vous oubliez que je ne sais pas nager… »

Cette révélation décupla mes forces. Soutenant le blessé, je nageai lentement vers le torpilleur. Plusieurs marins escaladaient déjà ses flancs. Je fus soulagé de ne plus entendre de coups de feu. Peut-être avions-nous réussi à semer l'ennemi.

Quand j'atteignis le navire, une échelle de corde avait été déroulée à mon intention. Je hissai le blessé jusqu'à sa hauteur et le soutins pendant qu'il montait. Du quai m'arrivaient toujours les épouvantables hurlements de Birchington : « Dites donc, les gars ! Attendez un peu ! Personne ne peut m'envoyer un canot ? »

Je ne me laissai pas attendrir et je dois avouer qu'à cet instant je ne donnais pas cher de la vie de Birchington.

C'est complètement épuisé que je posai le pied sur le pont. Je regardai tout autour de moi, m'attendant à apercevoir des marins japonais faits prisonniers, mais je ne vis que les uniformes blancs des hommes de la flotte russe. Un jeune lieutenant, la casquette en bataille et la vareuse déboutonnée, un revolver dans une main et un sabre dans l'autre, me salua de sa lame. « Bienvenue à bord, monsieur, » me dit-il dans un anglais parfait. Il m'adressa un de ces larges sourires spontanés dont les Russes ont le secret. « Il semble que nous ayons tous eu la même idée, » ajouta-t-il. « Je suis le lieutenant Pyatnitski, à votre disposition. Nous nous sommes emparés de ce navire à peine vingt minutes avant votre arrivée. »

— « Et les dirigeables, là-bas ? »

— « Russes. Nous délivrons les prisonniers en ce moment même, du moins je l'espère. »

— « Le faible nombre de prisonniers ne vous empêche pas d'avoir recours aux grands moyens, » relevai-je.

— « Tant que les prisonniers sont sur l'île, » répondit prosaïquement Pyatnitski, « nous ne pouvons pas bombarder la station de ravitaillement. »

— « Pauvre Greaves ! » s'exclama un des marins anglais. « Il est mort absolument pour rien. »

Je m'appuyai à la lisse. Du quai me parvenait encore, implorante et désespérée, l'affreuse voix de Birchington, semblable à la plainte d'un enfant effrayé.

II

JE REPRENDS DU SERVICE

Avant d'avoir jamais mis le pied dans le temple de Teku Benga, si quiconque m'eût dit qu'un jour je serais heureux d'entrer dans l'armée russe, non seulement j'aurais ri au nez de l'audacieux, mais encore, eût-il insisté, que je le lui aurais probablement écrasé d'un coup de poing. À cette époque, la Russie représentait la plus grande menace pour nos frontières de l'Inde, et une guerre couvait toujours car il était notoire que les Russes avaient au moins des visées territoriales sur l'Afghanistan. Le conflit ayant surgi entre les Empires russe et japonais à propos de leurs sphères d'influence respectives en Asie du Sud-Est et en Chine, avait probablement été favorable aux Britanniques. La guerre aurait fort bien pu prendre une tournure différente si, le Japon et la Grande-Bretagne ayant fait alliance, les ambitions de la Russie n'avaient pas, dans le monde en question, été canalisées en direction des vestiges de l'Empire chinois. Naturellement, la situation dépendait en grande partie de la personne de Kerenski. Le vieux président de la Russie (et, comme tel, à la tête de ce qu'on appelle l'Union des République slaves – regroupant essentiellement les pays conquis par la Russie impériale avant la révolution socialiste) tenait à l'amitié de l'Europe et de l'Amérique et, par conséquent, veillait soigneusement à ne pas nous causer d'affront. La Russie devait encore importer en grande quantité des objets manufacturés et avait besoin de débouchés pour ses produits agricoles. En outre, elle ne pouvait se passer des investissements étrangers et cherchait en particulier à attirer les capitaux anglais et américains. Elle avait certes accompli d'énormes progrès à la

suite du succès, obtenu pratiquement sans effusion de sang, de la Révolution de 1905 survenue durant une période où se préparait déjà une guerre entre la Russie et le Japon. Le type de socialisme humaniste qui y régnait avait permis une alphabétisation presque totale et les installations médicales du pays comptaient parmi les meilleures du monde. L'apparition d'une bourgeoisie libérale et florissante avait transformé la physionomie sociale, et il était rare de nos jours de rencontrer les signes de pauvreté qui caractérisaient la Russie à l'époque où j'étais enfant. À tout prendre, et jusqu'aux yeux des nations les plus conservatrices, il ne faisait aucun doute que la Russie et ses possessions avaient vu leur situation s'améliorer grâce à Kerenski et aux socialistes.

Toutes considérations historiques mises à part, il n'y avait rien de déshonorant à rejoindre les rangs russes pour livrer bataille à l'ennemi commun. Tandis que nous étions transportés, d'abord par paquebot sous-marin jusqu'à Vladivostok, puis en dirigeable jusqu'à Khabarovsk, je me demandai combien de temps il me faudrait attendre avant de reprendre du service. Ma captivité m'avait laissé un sentiment de frustration. Lorsque nous apprîmes que les citoyens britanniques possédant une formation d'aéronaute étaient invités à apporter leur concours à la branche aérienne de la Flotte des volontaires russes et que Whitehall nous encourageait vivement à nous engager, je me fis inscrire aussitôt, à l'instar de la plupart de mes camarades. Ceux qui, comme moi, bénéficiaient d'une expérience militaire, eurent la possibilité de choisir entre le service à bord des appareils marchands pourvus d'un armement et volant en convois, ou bien à bord des frégates et des croiseurs aériens d'escorte. J'optai pour les frégates. Non que je ressentisse particulièrement l'envie d'occire mes semblables, mais j'éprouvais le besoin de remplir un rôle qui ne fût pas trop passif durant le reste de cette guerre. L'expérience m'avait enseigné que la haine et l'antagonisme racial pouvaient être suscités à volonté par les politiciens entre n'importe quels peuples, et je n'étais plus le patriote d'antan. À titre personnel, et je me rends compte aujourd'hui du caractère puéril de cette réaction, j'estimais avoir un compte à régler avec les Japonais ;

dans ces conditions, pourquoi ne pas me battre contre eux ? Je dois d'ailleurs reconnaître que j'espérais ne pas être entraîné dans trop de combats. Avant tout, je tenais à saisir la chance qui m'était offerte de voler.

Nous eûmes à subir deux semaines d'instruction à Samara et dans les environs pour nous familiariser avec les particularités des dirigeables russes, construits et équipés en majorité suivant les plans du grand ingénieur Sikorski et comptant à l'époque parmi les plus modernes du monde ; ensuite nous fûmes affectés à bord de divers appareils afin de compléter notre entraînement. Pour ma part, je rejoignis le croiseur aérien *Vissarion Bielinski*. C'était un superbe aérostat d'un maniement aisé, qui devait appareiller de l'immense aéroparc Lermontov, situé à quelques miles au nord d'Odessa, ce merveilleux port cosmopolite qui a produit tant de grands artistes russes. Je bénéficiai de quelques jours de permission à Odessa avant le départ et j'en profitai au mieux. Sis au bord de la mer Noire, le port restait relativement à l'écart du conflit et l'on voyait, dans ses bassins, plus de navires marchands que de vaisseaux de guerre. Ses rues étaient bondées de gens de toutes les races et de toutes les nationalités. Partout flottait une odeur d'épices et de mets exotiques, et l'atmosphère insouciante et joyeuse qui y prédominait, même en temps de guerre, me semblait incarner le meilleur de l'âme slave.

Odessa possède une nombreuse communauté juive (son ghetto est le plus important de Russie, bien que ghetto et lois antisémites aient été abolies sous le gouvernement de Kerenski) et la ville regorge d'actifs négoces, de musique – et de romanesque. Je tombai aussitôt amoureux d'elle. Je ne connais aucune autre ville qui lui ressemble et je regrette souvent de n'avoir pu explorer plus longuement ses rues tortueuses, ses avenues et ses promenades, ou son bord de mer. Il ne s'agit pas à proprement parler d'une ville russe, mais ukrainienne. Et les Ukrainiens ne se font pas faute de proclamer hautement que les « barbes de bouc » (surnom qu'ils appliquent aux Grands-russiens) sont des intrus ; que Kiev, la capitale de l'Ukraine, est le véritable centre de la culture slave, que les Moscovites méritent les noms de nouveaux riches, de parvenus, de

profiteurs, de tyrans, d'impérialistes, de voleurs, d'exploiteurs et autres qualificatifs à l'avenant. Il est exact que le gouvernement central de Moscou dispose du pouvoir en Ukraine, mais il règne à Odessa un esprit de liberté qui dément, à mon avis, les allégations de ses habitants.

C'est aussi à Odessa que je recueillis des informations sur le déroulement de la guerre. Sur terre, les Japonais avaient d'abord effectué de nombreuses conquêtes, mais ils perdaient actuellement du terrain devant l'infanterie russe et britannique, au point de jouir d'une position territoriale moins avantageuse qu'avant les hostilités. Ils conservaient leur puissance sur mer et dans les airs, et restaient des stratèges incomparables mais, à tout prendre, nous envisagions avec optimisme la suite du conflit, car les Hollandais et les Portugais avaient rejoint notre camp et, quoique leurs flottes fussent modestes, elles n'en étaient pas moins extrêmement efficaces.

Il est certain que la guerre eût déjà touché à sa fin si la Russie n'avait pas connu de problèmes intérieurs. Parmi la population d'Odessa, ceux-ci tendaient beaucoup plus que les hostilités à alimenter les conversations. Suscitée peut-être par l'état de guerre, la menace d'une révolution planait sur plusieurs provinces de l'URSS. À l'heure actuelle, des régions entières de l'Ukraine étaient aux mains de vastes hordes revendiquant le nom de Cosaques libres et comptant dans leurs rangs beaucoup de déserteurs de divers régiments de cavalerie. Je crus comprendre qu'il s'agissait d'ardents slavophiles opposés à l'« européanisation » de leur contrée décidée par Kerenski, et en même temps de nationalistes réclamant l'indépendance de tous les territoires constituant l'Empire russe : Bohême, Moravie, Pologne, Finlande, Lettonie, Estonie, Bulgarie, etc. Leurs revendications et leur ligne de conduite, pour être formulées au moyen d'une terminologie socialiste, n'en restaient pas moins vagues, même en les entendant aborder sous tous les angles possibles. Mais s'il était loisible à chacun d'interpréter à sa guise leur idéologie, tout le monde s'avouait plus ou moins fasciné par la personnalité dominante issue des rangs des révolutionnaires, un mystérieux individu populairement surnommé le Tsar d'acier. Il passait pour être originaire de Géorgie et s'appeler en

réalité Joseph Vissarionovitch Djougatchvili. C'était un ancien pope à tendances messianiques. Son surnom lui venait de son habitude de porter un antique casque métallique lui recouvrant presque entièrement le visage. Plusieurs explications étaient avancées à ce propos : les uns croyaient qu'il avait été défiguré sur le champ de bataille, les autres qu'il était contrefait de naissance. Censé avoir un bras atrophié, une bosse dans le dos et des jambes artificielles, on le soupçonnait de ne pas être un homme mais une sorte d'automate.

En raison de l'atmosphère entourant sa personnalité, je finis par devenir aussi curieux à son sujet que les autochtones. J'accordais aux nouvelles concernant les Cosaques libres autant d'attention qu'à celles qui m'annonçaient les duels aériens des dirigeables anglais dans le ciel du Pacifique.

À Odessa, je rencontrai un garçon avec lequel j'avais été prisonnier. Il était sur le point de s'engager à bord d'un cargo britannique. Il m'apprit que Birchington travaillait lui aussi pour le compte des Russes, mais il ne put me dire où. « Comme ingénieur, je suppose. » Olmeijer se trouvait à Yalta, où il dirigeait un hôtel étatisé. Les plus mauvaises nouvelles concernaient Dempsey. « J'ai entendu dire qu'il a fait le grand saut avant même d'arriver au Japon. La pensée du sort qu'on lui réservait semblait tellement l'effrayer, qu'en dépit de son état il a préféré se jeter dans le vide. Dieu sait pourquoi ils le haïssaient tant. Vous avez une idée, Bastable ? »

Je secouai la tête. Mais je me sentis une fois de plus saisi d'un singulier frémissement, assez semblable à une réminiscence, comme si, quelque part au tréfonds de mon être, je *savais* ce que Dempsey avait fait.

Mon séjour à Odessa avait été aussi enrichissant que bref et, au moment de prendre le train pour rallier l'aéroparc, je regrettai de quitter cette ville autant que si j'y avais vécu des années.

Le *Vissarion Bietinski* était un pur joyau. Doté d'un lest liquide susceptible, à l'instar du gaz, d'être réchauffé ou refroidi à volonté, son poids était modifiable et sa vitesse ascensionnelle pouvait, au besoin, subir une accélération foudroyante. Sa vitesse de croisière atteignait deux cents miles par heure mais,

avec un bon vent arrière, dépassait largement ce chiffre. Il virait et piquait avec l'aisance d'un marsouin dans son élément, et permettait pratiquement toutes les manœuvres. À l'exception de moi seul, l'équipage se composait entièrement de Russes. Le capitaine L.V. Leonov était un aéronaute chevronné, qui possédait une excellente connaissance de la langue anglaise. Mes notions de russe étaient évidemment assez réduites, mais néanmoins suffisantes pour recevoir et donner les ordres appropriés. L'Angleterre avait pendant longtemps occupé dans les airs une place aussi éminente que sur mer, et la plupart des aéronautes avaient tendance, en vol, à parler surtout anglais.

Nous quittâmes l'aéroparc Lermontov par une belle matinée fraîche et ensoleillée, et tandis que nous prenions de l'altitude en suivant une trajectoire doucement incurvée, nous dévoilant à travers les hublots une toujours plus grande étendue de steppe, le capitaine Leonov décacheta ses ordres sur la passerelle de commandement et, le dos tourné au timonier, informa ses officiers de la mission du *Bielinski*.

Je ne fus pas le seul à être à la fois surpris et désappointé. Nous étions visiblement victimes de la fameuse pagaille bureaucratique de Moscou et pour moi, qui avais signé un engagement d'au moins un an, la situation était sans issue.

Le visage aux traits épais de Leonov était empreint de gravité pendant qu'il lisait les ordres d'une voix sonore. Avec une courtoisie typiquement russe, il parlait anglais par considération pour moi.

« Nous devons nous rendre au plus tôt à Yekaterinaslav qui subit actuellement une vigoureuse attaque de la part des forces rebelles. Nous devons, avec les autres dirigeables, nous placer sous le commandement de l'amiral de l'air Krassnov. » Il fronça fortement les sourcils. Cette mission, qui le contraignait à donner des ordres allant inévitablement entraîner la mort d'autres Russes, n'était, de toute évidence, pas de son goût.

La nouvelle troublait tout le monde. Les Russes s'étaient attendus à défendre leur pays contre les Japonais, au lieu de quoi on les affectait à une mission de police intérieure que tous les officiers jugeaient odieuse et dégradante. Quant à moi, si je ne tenais pas outre mesure à en découdre avec les Japonais,

j'étais en revanche franchement désolé de ne pas être à même de participer à une action aérienne. J'avais repris du service autant par ennui que par désarroi, et je me sentais condamné à m'éterniser dans cet état. Qui plus est, j'allais avoir, tôt ou tard, du sang sur les mains sans qu'aucune querelle ne m'oppose aux gens dont le sang aurait coulé. Je n'avais pas la moindre idée de l'enjeu. Les socialistes sont toujours en train de se disputer à cause du fort élément messianique de leurs convictions mais, pour ma part, je voyais peu de différence entre celles de Kerenski et celles de Djougatchvili. Ma seule consolation venait de l'occasion qui me serait peut-être offerte d'observer de mes yeux le Tsar d'acier (ou tout au moins de le voir à l'œuvre).

Pilniak, un sous-lieutenant d'à peu près mon âge, aux grands yeux bruns et au visage de fille (mais sans rien d'efféminé dans sa personne), m'empoigna par l'épaulette (car je portais comme lui l'uniforme bleu clair de la Flotte des volontaires russes) et éclata de rire.

« Eh bien Mr. Bastable, vous allez en voir des Cosaques, hein ? C'est une réalité que peu d'Européens connaissent. » Il baissa la voix et devint plus cordial. « Cela vous ennuie de troquer le Mikado contre le Tsar d'acier ? »

— « Pas le moins du monde, » répondis-je. Après tout, songeai-je non sans une certaine perversité, il était bien question à l'origine de se battre contre les Russes. Mais je n'ai jamais su me satisfaire longtemps d'une attitude cynique et cette réaction ne dura pas. « Nous finirons peut-être par savoir s'il est humain ou non. »

Pilniak reprit son sérieux. « Il est humain. Et cruel. Malgré la prétention de ces gens au socialisme et au nationalisme, toute cette histoire a un caractère essentiellement moyenâgeux. En voulant revenir au temps d'Ivan le Terrible, ils risquent de détruire la Russie et tous les acquis de la Révolution. Il y a même eu des exemples de pogroms dans une ou deux villes tombées entre leurs mains, et Dieu seul sait ce qui se passe dans les régions rurales. Il faudrait les arrêter sans tarder. Mais leur soutien populaire ne cesse de grandir. C'est la guerre qui réveille ce genre d'instincts, et ils ne sont pas toujours contrôlables. Nos journaux font de la propagande en faveur des sentiments

slavophiles et du nationalisme afin de favoriser un élan patriotique contre les Japonais – et vous voyez ce qui arrive. »

— « À vous entendre, ce soulèvement était inévitable. »

— « Je le crois en effet. Kerenski nous a promis le Paradis sur Terre il y a déjà longtemps. Et nous découvrons à présent que, non seulement le Paradis est loin, mais que nous sommes menacés de l'Enfer sous les espèces d'une invasion. Cette guerre laissera de nombreuses cicatrices, Mr. Bastable. Notre pays ne sera plus le même lorsqu'elle aura pris fin. »

— « Le Tsar d'acier représente donc une réelle menace ? »

— « Ce qu'il représente, Mr. Bastable, constitue une réelle menace. »

III

LES COSAQUES RÉVOLUTIONNAIRES

Quand, peu de temps après, nous parvînmes à la verticale de Yekaterinaslav, la ville avait de toute évidence à soutenir une attaque. Nous apercevions partout des flammes et de la fumée, et des petits groupes de silhouettes courant çà et là dans les faubourgs ; le claquement sec des coups de fusil et, par moment, le grondement du canon montaient jusqu'à nous.

Yekaterinaslav était une vieille cité russe aux nombreux édifices en bois. On distinguait ses grandes maisons minutieusement décorées, la forme familière des dômes de ses églises, ses clochers, ses flèches et, près du centre, plusieurs immeubles et magasins en brique.

Sur le Dniepr coulant non loin, la plupart des bateaux avaient été incendiés ou coulés. Par intervalles, un navire dont les roues à aubes faisaient écumer l'eau, croisait devant la ville en tirant parfois un obus ou deux. Ces unités appartenaient naturellement à la flotte de guerre des révolutionnaires.

Pilniak connaissait bien Yekaterinaslav. Il se tenait à côté de moi et me nommait les rues et les places. À quelque distance de la ville, au milieu de champs bouleversés et de fermes en ruine, nous aperçûmes le camp des Cosaques : une concentration de toutes sortes de tentes et de cabanes temporaires, voisinant avec un bon nombre de wagons de chemin de fer, car la voie principale aboutissait à Yekaterinaslav et la plupart du matériel avait été accaparé.

« La voilà, » fit Pilniak avec une certaine excitation. « L'Armée cosaque libre. Impressionnante, il faut bien le dire. » Il porta une paire de jumelles à ses yeux. « La plus grande partie

de leur artillerie lourde se trouve plus loin sur le front, avec leurs véhicules blindés. Ils réservent la cavalerie pour la charge finale. Il doit bien y avoir là-bas dix mille chevaux. »

— « Pas de taille contre des dirigeables, » estimai-je. « Ils me font l'effet d'une bande assez indisciplinée. »

— « Attendez de les voir se battre. Vous aurez droit à une véritable leçon de tactique. »

J'avoue que cela me mit du baume au cœur d'entendre quelqu'un tenir ce genre de propos. La dernière fois que j'avais entendu parler de cavalerie, c'était au mess, dans le monde de 1902.

— « Vos paroles me feraient croire que vous êtes de leur côté, » relevai-je.

Il eut un instant d'hésitation puis, abaissant ses jumelles, me dit avec sérieux : « Tout le goût de la liberté que contient le cœur des Russes s'incarne dans les Cosaques. Leur mode de vie est le symbole de toutes nos aspirations. Ils sont cruels, souvent illettrés et certainement naïfs suivant les critères pétersbourgeois, mais… mais ce sont des Cosaques ! Le gouvernement central a eu tort d'imposer la conscription. Ils auraient fini par s'engager, mais ils tenaient à montrer qu'ils ne laissaient pas à Pétersbourg le soin de prendre des décisions à leur place. »

— « Cette rébellion résulterait donc de la conscription ? » Je n'avais jamais entendu mentionner cette raison à Odessa.

— « C'est une des causes. Elles sont multiples. Les Cosaques jouissent traditionnellement d'une certaine autonomie. Toutes les fois que les tsars ont essayé de la leur enlever, ils se sont heurtés à des difficultés. Les Cosaques sont divisés en vastes communautés, appelées clans, qui élisent leurs propres notables et leur propre chef, l'*ataman,* et ils sont très attachés à ces prérogatives, Mr. Bastable. »

— « Apparemment. Et en matant cette rébellion, vous avez, en quelque sorte, l'impression de détruire la part de liberté et de romanesque qui est en vous. »

— « C'est ça, » répondit Pilniak. « Mais nous avons des ordres, hein ? » ajouta-t-il avec un haussement d'épaules.

Je poussai un soupir. Jamais je n'aurais voulu me trouver enfermé dans un pareil dilemme.

Notre appareil avait été repéré par les Cosaques. Nous essuyâmes quelques coups de feu et des tirs sporadiques d'artillerie, mais par bonheur leur armement anti-aérien était des plus réduits. Ces pauvres diables allaient constituer une cible facile pour nos bombes.

Le dirigeable virait lentement, mettant le cap sur l'aéroparc situé au sud de la ville. C'est là que nous devions rejoindre les autres unités de la Flotte des volontaires.

Pilniak continuait ses observations à la jumelle. « Ils risquent de laisser passer l'occasion, » déclara-t-il. « Ils savent pourtant qu'il ne leur reste plus beaucoup de temps. »

— « Ils vont essayer de s'emparer la ville à l'aide de leur seule cavalerie ? »

— « Ce ne serait pas la première fois. Mais ils disposent tout de même d'un certain appui tactique et de quelques véhicules blindés. »

— « Qui défend Yekaterinaslav ? » demandai-je.

— « Je crois que nous y avons parachuté de l'infanterie il y a un jour ou deux et ils ont aussi de l'artillerie, comme vous pouvez vous en rendre compte. Ils sont seulement chargés de tenir jusqu'à notre arrivée, si je ne me trompe. »

Nous apercevions à présent l'aéroparc. Une demi-douzaine d'appareils de taille respectable étaient déjà amarrés aux pylônes. « Ce sont des transports de troupes, » m'expliqua Pilniak en désignant les plus grands. « Vu leur assiette, je croirais volontiers que la plupart des hommes sont encore à bord. »

Tandis qu'il parlait, le capitaine rejoignit ses officiers sur le pont et, nous saluant : « Messieurs, » dit-il, « nous avons reçu nos ordres par radio. »

Nous nous rapprochâmes de lui. Il s'essuyait le front avec un large mouchoir marron et dissimulait mal son agitation. « Nous devons former une escadrille avec trois autres appareils, sous la conduite de *l'Afanassi Tourchaninov,* et larguer nos bombes sur le camp des rebelles avant qu'ils n'aient le temps d'effectuer une sortie à cheval. » Le capitaine était visiblement révolté par ce

procédé. Quoi qu'aient pu faire les Cosaques, quelle que pût être leur cruauté et aussi insensées que parussent leurs ambitions, ils ne méritaient pas de mourir de cette façon.

Sa déclaration fut accueillie sur le pont par le silence.

Le capitaine s'éclaircit la voix. « Messieurs, nous sommes en guerre. Ces soldats, là-bas, sont autant les ennemis de la Russie que les Japonais. Peut-être même sont-ils pires, car ce sont des traîtres dressés contre leur propre pays à l'heure du plus grave péril. »

Mais il parlait sans conviction. La situation n'eût pas été très différente s'il se fût agi de cavaliers japonais, car ce que nous allions faire avait tout le caractère d'une infamie. Une fois de plus, je sentais que le Destin m'acculait à une décision dans laquelle je n'avais aucune part.

Certains de mes camarades commencèrent à récriminer. « Commandant, » fit Pilniak en saluant Leonov, « devons-nous bombarder directement les Cosaques ? »

— « Ce sont les ordres. »

— « Ne serait-il pas possible de bombarder tout autour, commandant ? » demanda un autre jeune officier. « Pour les effrayer. »

— « Nos ordres sont différents, Kostomarov. »

— « Mais, commandant, nous sommes des aéronautes, pas… »

— « Nous sommes des serviteurs de l'État, » rectifia le capitaine, « et l'État exige que nous bombardions les Cosaques. » Il nous tourna le dos. « Descendez jusqu'à deux cents pieds, pilote d'altitude. »

— « Deux cents pieds, compris commandant. »

Les murmures continuaient et le capitaine fit volte-face, le visage rouge de colère. « À vos postes, messieurs ! Bombardiers, à vos commandes ! »

Nous obéîmes à contrecœur. Détachés de leurs pylônes, que nous laissions derrière nous, trois autres appareils flottaient en l'air. L'un se plaça à notre tribord, l'autre à bâbord et le leader en tête. Une atmosphère funèbre entourait cette manœuvre, et le capitaine donnait ses ordres d'une voix sourde.

La radio se mit à grésiller. L'opérateur souleva le récepteur. « Le bâtiment amiral, commandant. » Celui-ci s'approcha de l'appareil et écouta, hochant la tête à une ou deux reprises, avant de donner de nouveaux ordres à l'homme de barre. « Messieurs, » ajouta-t-il d'un air presque joyeux, « les Cosaques chargent. Notre tâche consistera à briser leur assaut. »

La mission était à peine plus agréable, mais tout finissait par nous paraître préférable au bombardement d'un camp. Au moins, la cible ne serait-elle pas immobile.

IV

LES DIRIGEABLES NOIRS

Je doute fort, Moorcock, que vous ayez jamais l'occasion de soutenir une charge de Cosaques ni même d'y assister du haut de la passerelle de commandement d'un croiseur aérien !

Sous la conduite du bâtiment commandant de l'amiral Krassnov, nous perdîmes graduellement de l'altitude afin d'assurer une plus grande précision à notre tir de torpilles. Nous descendîmes jusqu'à près de cinquante pieds de l'immense nuage de poussière que soulevait devant nous la masse des cavaliers. De la sorte, le combat paraissait plus équilibré.

Debout sur la passerelle, le regard fixé droit devant lui, le capitaine Leonov lança l'ordre : « Première salve ! » Les commandes abaissées libérèrent les torpilles aériennes de leurs tubes placés à l'avant de la nacelle et elles filèrent avec un sifflement en direction des phalanges cosaques. Fendant l'air de leurs ailerons, elles produisaient un son suraigu, auquel succédait un *boum* sourd au moment où elles perçaient les rangs des Cosaques. Mais en dépit de leur puissance destructrice, la charge ne se ralentissait pas.

À l'instant où les cavaliers passèrent au-dessous de notre appareil, nous larguâmes nos bombes tout en remontant à cent cinquante pieds, avant de repiquer vers le sol pour lâcher une nouvelle salve de torpilles. La membrure grinçait à chaque coup de barre du timonier, secondé par les sûrs réflexes du pilote d'altitude maniant ses commandes de soupapes. Je n'avais encore jamais volé à bord d'un dirigeable aussi docile et, tout en accomplissant notre tâche meurtrière, je rêvais d'un véritable engagement contre des appareils d'une égale maniabilité.

Quand nous repartîmes à l'attaque, les Cosaques, ayant divisé leurs rangs, donnaient l'impression d'être pris de panique. Mais je ne tardai pas à me rendre compte qu'il s'agissait d'une tactique destinée à éviter notre ligne de tir. Ils faisaient preuve d'une extraordinaire discipline et je comprenais mieux ce que Pilniak avait voulu dire. Admirant leur courage et leur maîtrise, je me sentais de moins en moins satisfait du rôle que je jouais.

Sur un ordre radio du bâtiment amiral, nous larguâmes nos dernières bombes et reprîmes rapidement de l'altitude. Les conséquences de notre attaque s'offraient à présent à notre vue. Partout gisaient des hommes et des chevaux, morts ou mourants. Le sol était criblé de cratères et parsemé de lambeaux de chair sanguinolents attachés à des os brisés. Le spectacle était écœurant.

Pilniak avait les larmes aux yeux. « J'impute ce crime au prêtre fou, le *staretz* Djougatchvili. Il n'a rien d'un socialiste. Ce n'est qu'un nihiliste dément qui n'hésite pas à sacrifier des vies humaines ! »

S'il est fréquent de se décharger de sa propre culpabilité aux dépens du premier scélérat venu, j'étais malgré tout tenté de partager son avis au sujet du soi-disant Tsar d'acier.

Je souhaitai même, et ce n'était pas la première fois, que les dirigeables n'eussent jamais été inventés. Leur capacité de destruction était trop terrifiante.

Pâle et silencieux, le capitaine Leonov se tenait sur la passerelle et donnait ses ordres en russe d'une voix calme qu'étranglait pourtant l'émotion. Toutes les fois que mes yeux rencontraient ceux de mes camarades, j'y lisais des pensées semblables aux miennes. Nous assistions peut-être au début d'une guerre civile. Et aucune guerre n'est plus douloureuse, aucune ne démontre avec autant d'acuité l'inanité des luttes entre les hommes. Pour une raison que j'ignore, voire sans raison aucune, mon destin m'a valu d'être témoin des pires exemples de folie guerrière (et toute guerre, me semble-t-il aujourd'hui, est une folie). D'avoir, en sus, été contraint d'entendre de la bouche de gens habituellement raisonnables les explications les plus ridicules quant à la « nécessité » de la

guerre m'a depuis longtemps dégoûté, Moorcock, de tout débat à ce sujet. Si je vous parais plus résigné qu'à l'époque où j'ai rencontré votre grand-père, c'est parce que j'ai appris qu'aucun individu n'est à lui seul responsable de la guerre, mais que nous sommes tous, en même temps, individuellement responsables de tous les maux qui affligent l'Humanité. En apprenant ceci – et je suis sur le point de vous raconter de quelle façon je l'ai appris – j'ai acquis, aussi bien envers moi-même qu'envers autrui, une indulgence que je n'avais encore jamais connue.

Quoique nous eussions freiné leur élan, nous n'étions pas parvenus à stopper la charge des Cosaques. En regagnant l'aéroparc, j'assistai à la seconde phase de notre opération. Dans les faubourgs de la ville, les transports de troupes déversaient leur « cargaison ».

Chaque soldat se lançait du haut des immenses nacelles en volant de ses propres ailes.

À peu près en formation, les hommes de l'infanterie aéroportée, soutenus par leur voilure de soie, se laissaient glisser dans l'air jusqu'au sol où ils se regroupaient et repliaient leurs ailes à l'intérieur de leurs havresacs, avant de se diriger vers les tranchées creusées à leur intention. À leur suite, des pièces d'artillerie lourde suspendues à de larges parachutes touchaient terre, où elles étaient aussitôt mises en batterie. Quand les phalanges cosaques atteignirent les faubourgs, elles furent accueillies par un tir nourri. J'entendis le crépitement sec des fusils et des mitrailleuses, accompagnant le bruit sourd du canon et des obusiers.

Pilniak me dit : « J'aimerais être en bas, avec eux. »

Quant à moi, j'aurais préféré être loin de Yekaterinaslav. « Le Tsar d'acier conduit-il lui-même la charge ? » demandai-je. Sans doute comptais-je le voir payer son égarement de sa vie.

— « On le dit. » Pilniak grimaça. « Mais comment en être sûr ? Je crois que c'est un homme assez âgé. »

— « Je me demande comment un pope géorgien a bien pu devenir *ataman* chez les Cosaques, » fis-je. « Cela ne vous intrigue pas ? »

— « Il y a des années qu'il vit dans cette région. D'ailleurs, les Cosaques forment une *catégorie* d'individus, non une race. Ils élisent leur chef, je vous l'ai dit. Celui-ci doit avoir du courage et une forte personnalité. Je soupçonne aussi qu'il sait comment flatter l'orgueil de ces gens. Le gouvernement central a humilié les Cosaques qui savent bien que, sans leur soutien, la Révolution aurait échoué. La Révolution a débuté là où ont commencé tous nos soulèvements, ici au Sud, dans les « marches » (c'est le sens du mot Ukraine). La lutte aurait pu dégénérer en pogroms et en massacres généralisés, mais les Cosaques avaient été mal traités par le tsar et décimés au cours de la guerre contre le Japon, aussi ont-ils choisi le camp des socialistes. Ils les ont aidés à établir notre premier vrai parlement, la Douma, qui a fini par contraindre le tsar Nicolas à l'abdication. Ce sont les Cosaques qui ont installé Kerenski à la présidence, ce sont encore eux qui ont remplacé le portrait du tsar par le sien. »

— « Vous et vos icônes… » commençai-je, mais Pilniak ne m'écoutait pas.

— « Les Cosaques se sont naturellement sentis humiliés par Kerenski. Ils l'avaient porté au pouvoir en échange de leur autonomie et ils ont fini par voir en lui un traître qui s'en prenait à leurs libertés. Ce jour d'octobre 1905 où il était apparu devant la Douma et les représentants de tous les clans, il avait promis une « liberté éternelle » aux Cosaques. Aujourd'hui, il a l'air de commettre exactement les mêmes erreurs que le tsar Nicolas – et il en paye le prix. »

— « Votre loyalisme me paraît manquer de fermeté, » relevai-je.

— « Je suis fidèle à nos idéaux socialistes. Mais Kerenski est vieux. Peut-être s'entoure-t-il de mauvais conseillers, je ne sais pas. »

Devant le carnage que j'avais sous les yeux, je m'étonnais que ces farouches centaures pussent avoir une telle influence sur le cours de l'Histoire moderne. S'il était vrai qu'ils voulussent seulement la liberté et non le pouvoir politique, il n'y avait rien de surprenant à ce qu'ils se fussent crus trahis par ceux à qui ils venaient d'accorder leur soutien. Beaucoup de

peuples, tout au long de l'Histoire, avaient fait la même expérience.

« Djougatchvili a promis de leur rendre leurs libertés, » reprit Pilniak d'une voix amère, « mais il leur offre seulement celle qu'on trouve dans la mort. Au fond, il est resté un pope. La Russie a toujours été affligée de cette engeance. Le peuple russe a du mal à résister à ce que ces gens représentent. »

— « L'espoir ? » dis-je sans rire.

— « Jadis, oui. Mais à présent ? Notre pays est presque entièrement alphabétisé, son assistance médicale gratuite lui est enviée par le monde entier, notre niveau de vie compte parmi les plus élevés. Nous sommes heureux. Quel besoin avons-nous d'un *staretz ?* »

— « Ils attendaient le Ciel. Vous le dites vous-même. Votre Douma socialiste ne leur a rien apporté de plus que la terre. Même améliorée, ils la connaissent trop. »

Pilniak hocha la tête. « Nous autres slaves, nous avons toujours espéré davantage. Mais jusqu'à Kerenski, les choses étaient encore pires. Que pourrait avoir à nous offrir le Tsar d'acier ? »

— « La fin de toute responsabilité personnelle, » répondis-je.

Pilniak éclata de rire. « Nous n'y avons jamais tenu. C'est vous, les Anglo-Saxons, qui avez la part du lion, hein ? »

Je n'avais pas saisi sa pensée, ce que voyant Pilniak s'empressa d'ajouter : « En un certain sens, nous sommes toujours gouvernés par l'Église. Plus que tout autre, notre peuple est accablé par les croyances et les manifestations religieuses. Avec son socialisme messianique, le Tsar d'acier ne nous propose peut-être rien d'autre. Vous les Anglais, vous n'avez jamais éprouvé tout à fait le même besoin de Dieu. Nous, par contre, nous avons trop connu le désespoir et la sujétion pour nous désintéresser de Lui. » Il haussa les épaules. « Une vieille habitude, Mr. Bastable. La religion est la panacée des vaincus. Nous avons fortement tendance à chercher dans le mysticisme et l'utopie un exorcisme contre notre désespoir. »

Je commençais à comprendre. « Et vos Cosaques sont prêts à tuer pour réaliser ce rêve, au lieu d'accepter la philosophie du compromis de Kerenski ? »

— « Pour être juste, disons qu'ils sont également prêts à mourir pour leur rêve, » me répondit-il. « Ce sont des enfants et ils ont besoin de croire. Il n'y a pas longtemps, tous les Russes étaient des enfants. Si Djougatchvili réussit, ils le redeviendront tous. L'erreur de Kerenski est d'avoir toujours refusé le rôle de patriarche – ou, comme vous dites, d'icône. » Il sourit. « Quoiqu'il s'en soit fallu de peu. Le socialisme de Pétersbourg paraît froid aux yeux de gens tels que nos Cosaques, qui aiment mieux idolâtrer un individu que défendre une idée. »

Je me mis au diapason de son ironie. « À vous entendre, on dirait des Américains. »

— « Nous sommes tous pareils, Mr. Bastable, surtout en temps de crise. »

Les croiseurs approchaient à présent des pylônes et se préparaient en vue de l'amarrage. Le capitaine Leonov nous rappela à nos devoirs et nous regagnâmes nos postes sur la passerelle.

Nous ne devions jamais achever la manœuvre.

Le soleil commençait à décliner au-dessus de la steppe, baignant le paysage dans la douce lumière du crépuscule russe, quand Pilniak, alarmé, désigna un point à l'est.

« Des dirigeables, commandant ! » s'écria-t-il. « Environ une dizaine ! »

Les appareils étaient de taille moyenne, noirs depuis le sommet jusqu'à la quille, et dépourvus de toute marque d'identification. Ils approchaient en tirant.

Nous étant délestés de nos bombes et de nos torpilles, il ne nous restait plus qu'un armement léger. L'ennemi avait évidemment attendu pour nous attaquer que notre puissance de feu fût amoindrie.

L'un des trois autres croiseurs essuya un bombardement d'une telle violence qu'il fut déporté sur le côté au moment où ses amarres allaient crocher le pylône. Il tenta de s'élever, en redressant son avant, mais des obus explosifs touchèrent son fuselage et sa nacelle avec une force extraordinaire. Une ou deux de ses pièces firent feu, déclenchant en réponse un tir encore plus nourri. Les réservoirs de carburant durent être atteints, car un incendie se déclara à tribord, à l'arrière de la

nacelle. Ses enveloppes percées, l'appareil plongea comme une baleine harponnée, piquant du nez vers les installations de l'aéroparc, heurta le pylône en s'y déchirant et s'abattit en formant un tas flasque sur le sol. Le personnel de la base accourut aussitôt, prêt à combattre les flammes et à porter secours à l'équipage.

Le capitaine Leonov ordonna brièvement aux canonniers de rejoindre leurs postes.

« D'où viennent ces appareils ? » criai-je à Pilniak.

Il secoua la tête. « Je l'ignore, mais ils ne sont certainement pas japonais. Ils appuient les Cosaques. »

Le capitaine Leonov s'entretenait par radio avec le bâtiment amiral de Krassnov que nous voyions pris sous le feu d'un intense bombardement. Les dirigeables noirs semblaient s'attaquer à chacun de nos appareils isolément. Leonov s'exprimait en russe d'une voix précipitée : « *Da… da… ya panimayu…* » Puis : « Deux mille pieds, pilote d'altitude ! Avant toute, sécurité minimum ! » Ce qui signifiait qu'il fallait avoir l'estomac bien accroché pour supporter la brutale poussée qui allait être imprimée à l'appareil.

Nous saisîmes tous la lisse à pleines mains. Tout en prenant de l'altitude, nous virions sur nous-mêmes, afin d'être en mesure de pointer nos pièces de 30 sans recul sur les appareils ennemis volant plus bas. L'audace de cette manœuvre aérienne fut aussitôt récompensée, car nous touchâmes leur leader à deux reprises. La tête me tournait, mais j'exultais : voilà dans quel but j'avais repris du service !

Deux bâtiments se détachèrent de l'escadre ennemie et se lancèrent à notre poursuite, mais il leur manquait la vitesse, la puissance et la maniabilité du *Vissarion Bielinski*. D'ailleurs, nos qualités aéronautiques représentaient à cet instant notre unique supériorité, puisque nous étions inférieurs en nombre et en armement. Nous nous élevions toujours quoique à une allure moins rapide, tout en tirant sur les deux dirigeables noirs qui nous suivaient implacablement à la façon de requins en chasse. Enfin, nous atteignîmes les nuages.

« Avant demi-vitesse ! » ordonna au timonier le capitaine Leonov qui paraissait avoir retrouvé son calme et sur les lèvres

duquel flottait un singulier sourire. Aussi dangereux fût-il, il préférait de toute évidence ce genre de combat à celui auquel nous avions d'abord dû prendre part.

« Stoppez les moteurs ! » commanda-t-il. Nous nous laissâmes dériver, partiellement dissimulés derrière les nuages et inaudibles à nos ennemis.

« Allons-nous attaquer, commandant ? » demanda Pilniak.

Leonov fit une moue. « Je crois qu'il le faudra, lieutenant Pilniak. Mais je tiens à nous placer dans la position la plus favorable. Deux degrés à bâbord, timonier. »

L'appareil commença à virer lentement de bord.

« Deux degrés de plus, » ajouta le capitaine, en fouillant du regard les nuages.

« Encore un. » Nous avions pratiquement exécuté un demi-tour.

« Moteurs en marche ! » lança Leonov. « En avant toute ! »

Nos Diesel commencèrent à ronfler et l'appareil retrouva le ciel libre. À présent, nous voguions en pleine grisaille, entre les bancs de nuages amassés au-dessous de nous et la région déjà obscure du ciel. Nous risquions d'avoir à nous battre de nuit, en faisant appel à nos projecteurs pour repérer l'ennemi et ce jeu de cache-cache pouvait se prolonger jusqu'à l'aube, voire au-delà. Visiblement préparé à cette éventualité, le capitaine Leonov cherchait à gagner du temps. Les autres survivants de notre escadrille devaient avoir adopté la même tactique. Nous n'avions d'ailleurs pas le choix, puisque nous étions pratiquement impuissants en cas d'engagement direct.

« Stoppez les moteurs ! » Nous nous laissâmes une nouvelle fois dériver, dans l'attente d'un contact avec les dirigeables noirs. Le vent sifflait dans nos haubans et les étoiles avaient fait leur apparition au-dessus de nos têtes.

Pilniak se mit à frissonner. « On dirait que le monde a cessé d'exister, » murmura-t-il.

Enfin nous les repérâmes au-dessous de nous, à environ un demi-mile en avant.

Ils nous avaient aperçus eux aussi et avançaient rapidement dans notre direction.

« Moteurs à fond ! »

Les Diesel vrombirent.

« Tribord toute, timonier ! »

Nous virâmes de façon à présenter notre flanc aux dirigeables noirs.

« Tir groupé ! »

Nous leur envoyâmes une bordée qui, à mon avis, pouvait passer pour un véritable prodige de balistique, car notre volée d'obus rencontra en même temps sur sa trajectoire les deux appareils naviguant pratiquement côte à côte.

Nous en avions touché un sérieusement, en endommageant ses moteurs, et il était à la merci du vent. Comme nous ne disposions pas d'obus explosifs et que les fuselages des bâtiments ennemis n'eussent pu être entamés que par un tir à bout portant de notre batterie de canons au complet, nous visions surtout leurs moteurs et leurs commandes. Il n'y avait rien de mieux à faire.

Le second appareil chercha refuge au milieu des nuages et nous comprîmes qu'il avait pris contact par radio avec ses partenaires, car, au moment où l'appareil touché se repliait, deux autres se rapprochèrent. Ne découvrant aucune trace de nos propres équipiers, nous devions supposer qu'ils s'étaient échappés ou avaient été abattus.

La nacelle fut violemment secouée et je faillis perdre l'équilibre sous l'impact du projectile qui venait de frapper notre fuselage de plein fouet.

« Descente accélérée, pilote d'altitude ! » ordonna le commandant.

Nous nous laissâmes choir jusqu'au moment où l'appareil ennemi fut au-dessus de nous, ne ralentissant notre chute qu'en vue du sol.

« En arrière toute ! »

Nous survolions en marche arrière une steppe désertique. La ville et les Cosaques n'étaient visibles nulle part. Le capitaine Leonov avait choisi son propre champ de bataille.

Les dirigeables noirs s'étaient lancés à notre poursuite en cherchant à imiter notre tactique.

L'un d'eux ne réussit pas à se redresser à temps et heurta le sol avec un coup sourd. La nacelle et son contenu devaient avoir

été mis en pièces. L'appareil rebondit en laissant derrière lui un amas de débris ; il ne restait plus qu'un fuselage à la dérive.

Leonov saisit la chance qui s'offrait. « Camouflons-nous derrière. Placez-vous si possible à couvert de la coque, timonier. Avant demi-vitesse. Un degré à bâbord. »

Au moment où nous prenions position auprès de l'épave, les canons d'un second appareil entrèrent en action. Le fuselage fut touché et des obus éclatèrent de toute part, mais nous n'éprouvâmes qu'une faible secousse. Prenant alors notre envol, nous déchargeâmes nos canons avec un parfait ensemble, réussissant une fois de plus à endommager les moteurs et les commandes du bâtiment le plus proche.

Il commençait à faire sombre sur la passerelle. Brusquement, des faisceaux de lumière nous éblouirent et le capitaine Leonov donna l'ordre d'allumer nos propres projecteurs. Nous nous rendions ainsi visibles à l'ennemi, mais cessions au moins d'être aveuglés.

« Envoyons-leur une nouvelle bordée ! » ordonna tranquillement le commandant.

Nos canons visèrent la source lumineuse, mais nous eûmes juste le temps de voir le dernier dirigeable noir amorcer un repli ascensionnel, dans l'intention probable de nous entraîner à sa poursuite.

Un sourire entendu passa sur les lèvres du capitaine. Avec un hochement de tête, il commanda : « Montée à demi-vitesse ! Marche arrière, doucement ! »

Nous écartant de la direction prise par l'ennemi, nous regagnâmes l'abri des nuages. J'étais extrêmement impressionné par l'intelligence tactique du commandant.

Pilniak exultait malgré lui. « Nous allons leur montrer comment on combat en l'air ! » s'exclama-t-il en me tapant sur l'épaule. « Qu'en dites-vous, Mr. Bastable ? »

Je ne possédais évidemment pas au même degré que le Russe la faculté d'extérioriser mes émotions, mais je me retournai en souriant et lui serrai énergiquement la main. « Je n'avais encore jamais vu une chose pareille, » affirmai-je.

Les dirigeables noirs avaient éteint leurs projecteurs et disparu.

« Je crois qu'il ne nous reste plus qu'à attendre jusqu'au matin, » déclara le commandant. « Je vous remercie, messieurs. Vous formez un excellent équipage. »

Une moitié de lune était à présent visible, occupant dans le ciel une place immense. Le commandant donna une fois de plus l'ordre de stopper les moteurs. Enthousiasmés par ce qu'il fallait bien considérer comme une victoire remportée dans les conditions les plus défavorables, les Russes s'étreignaient en poussant des cris de joie.

C'est une heure ou deux plus tard, tandis que nous prenions du repos en discutant des manœuvres de la matinée et que notre radio tentait d'obtenir des instructions de Yekaterinaslav puis, ayant échoué, de Kharkov, que l'appareil fut brutalement secoué par un épouvantable choc.

Nous pensâmes d'abord avoir été touchés, mais l'appareil était saisi d'un étrange balancement sans avoir toutefois perdu de l'altitude. Au contraire, il paraissait même s'être élevé.

Nous nous demandions ce qui se passait quand le commandant sortit en courant de sa cabine, les yeux levés en l'air. On eût dit que lui seul avait compris ce qui arrivait.

« Je ne me serais jamais attendu à ça, » fit-il. « Ils sont plus forts que je ne croyais. »

— « De quoi s'agit-il, commandant ? » demandai-je.

— « D'une vieille tactique, Mr. Bastable. Ils n'ont pas cessé de nous suivre, gouvernant dans notre sillage et dérivant en même temps que nous. »

— « Mais qu'est-il arrivé, commandant ? »

— « Ils ont jeté des grappins sur notre bâtiment, Mr. Bastable. Leur appareil est posé sur le nôtre, nacelle contre fuselage. Comme un parasite. »

— « Nous avons été capturés ? »

— « Disons qu'il s'agit d'un mariage forcé, Mr. Bastable, » répondit-il avec une grimace.

Il hocha la tête en se passant un doigt sur les lèvres. « C'est entièrement ma faute. Voilà la seule tactique à laquelle je n'aie pas songé. S'ils s'introduisent par les trappes d'entretien… » Il formula des ordres en russe : fusils et revolvers furent extraits de notre petit arsenal et chaque homme reçut une arme. « Tous

aux trappes d'entretien ! » cria Pilniak. « Préparez-vous à repousser un abordage ! »

Je n'aurais jamais cru entendre un jour cette phrase.

Au-dessus de nous, les moteurs du bâtiment ennemi vrombissaient, nous entraînant de l'avant.

« En arrière toute ! » commanda le capitaine. « Nous risquons de nous éventrer l'un et l'autre, » ajouta-t-il en se tournant vers moi. « Mais je crains que nous n'ayons pas le choix. »

L'appareil se mit à trembler comme s'il eût été saisi de gigantesques convulsions.

Secoués le long des coursives, nous gagnâmes à la hâte les trappes d'entretien en tendant l'oreille au milieu du vacarme pour identifier les bruits provenant de l'intérieur du fuselage. Il ne pouvait s'agir que du pas d'hommes descendant à notre rencontre. Tirer en l'air à l'intérieur des tunnels d'entretien eût risqué de provoquer une fuite de gaz et de nous rendre victimes des exhalaisons. Moins de la moitié de nos gabiers étaient équipés d'appareils respiratoires, car rien ne pouvait laisser prévoir que le *Vissarion Bielinski* serait un jour pris à l'abordage.

« Nous devrons tirer dès qu'ils sortiront, » dit Pilniak. « C'est notre seule chance. »

Je tenais mon revolver le long de mon flanc et quatre ou cinq gabiers armés avaient pris position derrière moi dans l'étroit passage, tandis que le dirigeable frémissait de toute sa membrure en tentant de se libérer.

« Leur manœuvre ne manquait pas d'audace, » apprécia Pilniak. « Qui aurait pu prévoir leur tentative ? »

— « Ils risquent autant de démanteler leur appareil que le nôtre, » répondis-je.

Pilniak m'adressa un de ses larges sourires slaves. « Exactement, » opina-t-il.

La trappe s'ouvrait. Nous attendions, l'arme au poing.

V

UNE QUESTION D'ATTITUDE

À la pâle clarté de la lune tombant par les sabords supérieurs, il était impossible d'identifier les individus qui faisaient leur apparition. Pilniak leur ordonna en russe de jeter leurs armes s'ils ne voulaient pas que nous ouvrions le feu. C'est alors que nous aperçûmes qu'ils agitaient un morceau de drap de lit attaché à un bâton : le drapeau blanc. Ils étaient venus parlementer.

Pilniak paraissait décontenancé. Il commanda aux intrus de rester à leur place en attendant les ordres. Un des gabiers partit au pas de course en direction de la passerelle de commandement.

Les nouveaux venus avaient l'air de s'amuser et ils échangeaient des plaisanteries voilées que je ne comprenais pas et que Pilniak faisait semblant de ne pas entendre. Mais il semblait évident que personne ne souhaitait livrer bataille dans un espace aussi restreint, car peu d'entre nous eussent survécu.

Je pense que le capitaine Leonov s'en était rendu compte et il accompagnait le gabier à son retour. Pilniak lui expliqua ce qui se passait. Il approuva d'un signe de tête et s'adressa au porteur du drapeau blanc.

« Vous savez aussi bien que nous que cette situation ne peut pas durer. Votre chef est-il parmi vous ? »

Un petit homme trapu s'avança vers le commandant en imitant le salut militaire. « Je représente ces hommes, » déclara-t-il.

— « Vous êtes le chef ? »

— « Nous n'avons pas de chefs. »

— « Dans ce cas, vous êtes leur porte-parole ? »

— « Si vous voulez. »

— « Je suis le capitaine Leonov, commandant de cet appareil. »

— « Et moi, Nestor Makhno, représentant de la cause anarchiste. »

J'étais stupéfait. « Makhno ! » m'exclamai-je, incapable de me contenir. J'avais été prisonnier au Japon avec cet homme. Jamais je ne me serais attendu à le revoir, et j'ignorais totalement qu'il eût la moindre expérience des dirigeables.

Il me reconnut et sourit. « Bonsoir, Mr. Bastable. Vous voilà de nouveau prisonnier, dirait-on. »

— « Ni plus ni moins que vous, » rétorquai-je.

Il eut un sourire tranquillement sarcastique, mais non dénué d'amabilité.

Sa tenue se composait d'une vieille tunique de cosaque chamarrée de brandebourgs vert et or, d'un bonnet d'astrakan penché sur le côté, d'une chemise paysanne serrée à la taille par un ceinturon, d'un pantalon bouffant et de bottes de cheval. Il ressemblait ainsi à un héros de roman et je le soupçonnai quelque peu de cultiver sciemment cette apparence. Il portait même au côté un sabre de cosaque et jouait d'une main avec la crosse d'un pistolet automatique passé dans sa ceinture à clous d'argent.

— « Vous êtes au service du rebelle Djougatchvili, je suppose, » dit notre commandant. « Venez-vous engager des pourparlers de paix ? »

— « J'ai renoncé à cette méthode, » répondit-il. « Elle ne donne aucun résultat. Dès que vous parlez de paix, tout le monde veut votre peau. En outre, je ne sers personne, excepté ceux qui m'ont élu. Mais nous avons consenti à accorder notre aide à Djougatchvili pendant cette campagne. Nous ne défendons aucunement son idéologie, mais seulement l'esprit de la Révolution, l'authentique esprit des Cosaques. Nous sommes des anarchistes. Nous refusons et gouvernements, et despotes. »

— « Vous ne tenez donc pas le Tsar d'acier pour un despote ? » lançai-je.

Makhno me montra par une légère inclinaison de tête que ma remarque ne lui avait pas échappé. « Mais si, absolument. Nous ne tolérons ni esclaves, ni maîtres, Mr. Bastable. »

— « Seulement le chaos ! » s'écria Pilniak avec mépris.

— « L'anarchie signifie l'absence de gouvernement, non le désordre, » répliqua Makhno du ton qu'on emploierait pour river son clou à un enfant. « Elle n'a rien à voir avec le stupide socialisme prôné par Djougatchvili. Nous ne lui accordons pas notre soutien, je le répète. Nous soutenons l'esprit révolutionnaire. »

Le capitaine Leonov ne savait plus que penser. « Allons-nous négocier ? Que désirez-vous ? »

Makhno répondit : « Vous êtes nos prisonniers. Nous ne voulons pas d'effusion de sang. Nous préférons avoir votre appareil intact. »

Les traits du commandant se durcirent. « Je ne me rendrai jamais ! »

— « Vous n'avez guère le choix, » riposta Makhno en tournant la tête vers les hublots.

Nous suivîmes tous la direction de son regard. Sur des échelles d'acier flexibles suspendues au dirigeable noir, des hommes en armes descendaient malaisément en direction de notre machinerie.

« Dans quelques instants, vos moteurs seront hors de service, capitaine. »

Au moment où il prononçait cette phrase, l'une des hélices cessa de tourner. Un à un, les autres moteurs s'arrêtèrent. De l'extérieur, à travers le sifflement du vent glacial, nous parvinrent des hourras.

Les mains dans les poches, le commandant demanda stoïquement : « Et maintenant ? »

— « Reconnaissez que vous êtes en notre pouvoir. »

— « Tout ce que je veux bien reconnaître, c'est que vous êtes doués pour la piraterie. »

— « Allons capitaine, il ne s'agit pas de piraterie. Nous sommes en guerre. Et nous venons de gagner une bataille. »

— « Vous n'êtes qu'un bandit qui s'est emparé d'un appareil appartenant au gouvernement de l'Union des Républiques

slaves. Ce qui constitue un acte de piraterie, de rébellion et de trahison. Il est exact que nous sommes en guerre, capitaine Makhno. Mais dois-je vous rappeler que notre ennemi est le Japon ? »

— « Cette guerre oppose des gouvernements autoritaires, non des peuples, » lui rétorqua Makhno. « Pour un socialiste, vous m'étonnez, capitaine. »

— « Je ne suis pas un socialiste, » répliqua Leonov avec humeur. « Je suis un Russe fidèle à son pays ! »

— « Eh bien, moi, je ne suis pas un « Russe fidèle à son pays ». Je suis un anarchiste et, puisque vous faites tant de cas de questions de nationalité, un Ukrainien. Nous sommes opposés à toute forme de gouvernement et, en particulier, au gouvernement central de Pétersbourg. Au nom du Peuple, capitaine Leonov, nous vous sommons de vous rendre ! »

Leonov se trouvait placé dans une situation délicate. Il ne pouvait guère envisager de sacrifier son équipage mais, en même temps, sa conscience lui interdisait de renoncer à son commandement.

« Vous êtes un démocrate, je suppose ? » lui demanda Makhno.

— « Naturellement. »

— « Dans ce cas, consultez vos hommes, » répliqua tranquillement l'anarchiste. « Préfèrent-ils vivre ou mourir ? »

— « Très bien, » dit Leonov. « Je vais le leur demander. » Il se tourna vers nous. « Officiers ? Hommes d'équipage ? »

— « Nous nous battrons, » répondit Pilniak. « S'ils doivent remporter la victoire, que notre sang inonde le pont ! »

Aucun de nous ne protesta.

Makhno s'inclina devant ce choix. Il ne semblait d'ailleurs pas s'être attendu à une autre attitude. « Je vais vous laisser le loisir de débattre entre vous de cette décision. » Il recula en direction des ouvertures. « Vous ne pouvez plus vous échapper. Nous vous conduisons en ce moment à notre quartier général. Si l'un ou l'autre d'entre vous souhaite rejoindre nos rangs, nous serons heureux de l'accueillir en frères. »

Le capitaine Leonov ne nous ayant pas donné l'ordre de tirer, nous laissâmes les anarchistes se replier, ce qu'ils firent sans

omettre de refermer soigneusement les trappes derrière eux. Ce n'est qu'après leur départ que je m'aperçus que cette scène avait eu pour seul but de créer une diversion. Pendant que nous parlementions, nous n'avions prêté aucune attention à ce qui se passait à l'extérieur. Leonov aussi semblait l'avoir compris et il ne paraissait pas très fier de lui en regagnant avec nous la passerelle de commandement. S'il n'avait pas son pareil comme tacticien, ses talents de négociateur ne lui valaient pas les mêmes succès. Selon son habitude (ainsi que je devais l'apprendre), Makhno avait fait échec et mat sans sacrifier une seule vie humaine.

Impuissants, nous regardions les nuages et les étoiles défiler autour de nous pendant que le bâtiment des anarchistes, ses moteurs tournant à plein régime, nous entraînait irrésistiblement vers sa base.

Sur la passerelle, le capitaine Leonov tentait d'expédier un message à Kharkov, dans l'espoir de recevoir des instructions et de faire connaître approximativement notre position. Après plusieurs tentatives, le radio se tourna finalement vers lui. « Ils ont dû briser notre antenne, commandant. Nous ne pouvons ni émettre, ni recevoir. »

Leonov hocha la tête puis, s'adressant à Pilniak et à moi : « Eh bien, messieurs, » fit-il, « que suggérez-vous ? »

— « Makhno nous tient en son pouvoir, » répondis-je.

« À moins de nous introduire dans son appareil en passant par nos propres trappes d'entretien, nous n'avons aucun moyen de le contrecarrer. »

Leonov baissa la tête comme s'il réfléchissait. Quand il la releva, il avait retrouvé son sang-froid. « Je crois que nous pouvons tous aller dormir, » dit-il. « Je regrette de n'avoir pas prévu cette circonstance, messieurs, et d'être démuni d'ordres adéquats. Je pense que le moment est venu pour moi de vous dégager de votre subordination à mon égard. »

Cette déclaration inattendue, non dénuée d'un certain fatalisme oriental, me fit faire un pas de plus dans la connaissance du tempérament russe. Néanmoins, je respectai l'attitude du capitaine Leonov. Étant homme d'honneur, il

estimait avoir failli dans sa mission et nous donnait carte blanche pour agir au mieux.

La conversation des deux chefs m'avait, en un sens, fait une forte impression. Quoique adversaires, ils semblaient être animés tous deux d'un même sens du devoir envers les hommes qu'ils menaient. Ayant, à ses propres yeux, fait preuve d'incompétence, Leonov ne se sentait plus le droit de commander. J'avais le sentiment que Makhno lui aussi, comme peut-être beaucoup d'*atamans* cosaques, partageait ce point de vue. À la différence de tant de politiciens ou de chefs militaires, ils ne cherchaient pas à se justifier de leurs erreurs ni à s'accrocher au pouvoir. Pour eux, l'exercice du pouvoir entraînait une immense responsabilité et ils ne s'en sentaient investis qu'à titre temporaire. Cet aspect des choses m'éclairait sur les questions fondamentales de la politique russe. Généralement passé sous silence, ce point se révélait à la fois plus simple et plus complexe que je ne l'avais cru.

Pilniak salua. « Merci, commandant, » dit-il. Je ne pouvais que l'imiter et Leonov nous rendit notre salut avant de regagner lentement sa cabine.

Une pensée me traversa brusquement l'esprit. « Mon Dieu, Pilniak, j'espère qu'il n'a pas l'intention de se suicider ? »

Pilniak regardait s'éloigner le commandant. « J'en doute, Mr. Bastable. Ce geste aussi serait une lâcheté. Il reprendra le commandement si nous le lui demandons. Le jour où il y aura un commandement à exercer. En attendant, il nous laisse libres de nos actes afin de permettre à chacun de sauver sa vie. Par certains côtés, Mr. Bastable, nous demeurons un peuple primitif. Comme les Peaux-Rouges, hein ? Un peu, non ? Quand nos chefs ont failli, ils démissionnent immédiatement, à moins que nous n'insistions pour qu'ils restent. Voilà le véritable socialisme démocratique, n'est-ce pas ? »

— « Je ne suis pas un politicien, » lui répondis-je. « J'ai du mal à saisir la différence entre un « isme » et un autre. Je répète souvent que je ne suis qu'un soldat. » Nous gagnâmes notre petite cabine aux couchettes superposées. N'ayant ôté que notre vareuse et notre pantalon, nous dormîmes assez mal. À l'aube,

nous étions debout et prenions notre café au mess. Le capitaine Leonov était absent.

Il nous rejoignit quelques minutes plus tard. « Vous apprendrez sans doute avec intérêt, » nous annonça-t-il, « que le camp des bandits est en vue. »

Nous nous ruâmes tous hors du mess pour gagner les postes d'observation. Le dirigeable se rapprochait du sol. Les amarres avaient été déroulées et flottaient au-dessous de l'appareil. Sous nos yeux, un groupe de cavaliers galopaient en direction des filins et nous vîmes une demi-douzaine d'hommes se suspendre à chacun d'eux.

Les Cosaques remorquèrent triomphalement notre bâtiment jusqu'à leur quartier général, tandis que le croiseur noir de Makhno larguait ses grappins et s'écartait de quelques mètres pour voler à notre hauteur. Les anarchistes nous faisaient des signes depuis leur nacelle et je fus presque tenté de leur répondre. Il eût été vain de sous-estimer l'exploit de Makhno. L'homme était habile et n'avait rien d'un charlatan illuminé. Si ses opinions politiques me paraissaient dénuées de sens, je conservais une haute idée de son intelligence.

À notre grande honte, l'appareil fut lentement halé jusqu'au sol sous les cris des Cosaques. Ces hommes n'étaient évidemment pas ceux qui avaient attaqué Yekaterinaslav, mais il paraissait tout aussi évident qu'ils connaissaient notre rôle lors de la charge. Je les distinguais mieux à présent. Dans l'ensemble, ils étaient petits, basanés et barbus, et leurs costumes n'avaient à peu près de commun que leur aspect loqueteux. Tous étaient harnachés de cartouchières en bandoulière, d'armes à feu, de sabres et de dagues ; tous montaient merveilleusement à cheval. S'ils avaient visiblement l'air de coquins, on ne pouvait cependant les prendre pour de simples bandits.

Bientôt notre quille heurta le sol et l'appareil fut attaché à des poteaux en bois plantés à cette fin à l'orée d'un petit village étiré en bordure d'une unique rue, que les rebelles semblaient avoir enlevé maison par maison.

Nous observions les Cosaques qui souriaient en nous adressant des signes. Notre vie ne paraissait pas menacée. La

capture d'un appareil appartenant au gouvernement central les remplissait de joie et ils n'avaient pas l'air de nous vouloir du mal. J'en fis la remarque à Pilniak.

— « Vous avez raison, » me répondit-il. « C'est vrai qu'ils ne nous haïssent pas. Ce qui n'empêchera jamais un Cosaque de vous tuer pour peu que l'envie l'en prenne. »

Je compris que nous courions un danger plus grave qu'il ne m'avait d'abord semblé. Les Cosaques ne respectaient pas les conventions d'usage en matière de prisonniers et notre survie devenait problématique.

Le capitaine Leonov était demeuré dans sa cabine. À force de dévisager nos ravisseurs, notre tension nerveuse ne cessait de croître. Nous entendions au-dessus de nos têtes des hommes escalader notre fuselage tout en riant et en échangeant des plaisanteries avec les Cosaques restés au sol.

Pilniak se tourna enfin vers moi et les autres officiers.

« Finissons-en, voulez-vous ? » dit-il.

Nous acquiesçâmes en chœur.

Pilniak fit abaisser l'échelle de coupée et, quand le flanc de la nacelle s'ouvrit, nous descendîmes en bon ordre à la rencontre des Cosaques.

Nous étions loin de nous attendre à l'ovation qui nous accueillit. Mais les Cosaques sont les premiers à admirer le courage où qu'il se manifeste. Peut-être Pilniak ne l'ignorait-il pas.

Seul le capitaine Leonov refusa de quitter l'appareil et nous acceptâmes sa décision.

Pilniak et moi marchions en tête. En atteignant le bas de la passerelle, il s'adressa au premier Cosaque en le saluant. « Lieutenant L.I. Pilniak de la Flotte des volontaires. »

Le Cosaque répondit en usant d'un dialecte que mes rudiments de russe ne suffirent pas à me rendre moins incompréhensible. Redressant sa casquette militaire en guise de salut, il fit reculer son cheval afin de nous laisser le passage et nous intima d'un geste l'ordre de gagner le village.

Toujours inquiets d'un possible caprice des Cosaques, nous avançâmes en double file vers le quartier général des rebelles.

Pilniak avait le sourire en me lançant : « Du cran, mon vieux ! Et le fameux panache britannique ? »

— « Vous savez, » répondis-je en lui rendant son sourire, « je manque un peu d'entraînement. »

Nous étions encerclés par la foule des Cosaques, les uns à cheval, les autres à pied. Ils étaient très sales et beaucoup d'entre eux paraissaient ivres. Jamais je n'avais senti autant d'haleines empuanties par la vodka. Certains donnaient l'impression de s'être littéralement aspergés d'alcool. Ils nous lançaient des quolibets et des insultes pendant que nous fendions leurs rangs, et nous avions presque atteint les premières maisons du village quand la cohue devint telle que nous fûmes dans l'impossibilité de poursuivre notre chemin.

C'est à ce moment-là qu'à l'arrière un de nos hommes dut frapper un Cosaque et qu'une bagarre éclata. Notre façade de discipline menaçait sérieusement de craquer.

Je crois que nous aurions été taillés en pièces si n'avait miraculeusement surgi sur notre droite un fourgon d'artillerie attelé. Un homme tenait les rênes pendant qu'un autre déchargeait en l'air un pistolet en criant aux Cosaques d'arrêter.

L'homme au pistolet n'était autre que Nestor Makhno.

« En arrière, mes amis ! » ordonna-t-il à ses hommes. « Nous n'en voulons pas à ceux qui se fourvoient en servant l'État, mais uniquement à l'État. »

Il m'adressa un sourire. « Bonjour, capitaine Bastable. Vous avez donc décidé de vous joindre à nous, hein ? »

Je m'abstins de répondre à cette question. « Nous nous rendons dans votre camp, » dis-je. « Nous nous considérons comme vos prisonniers. »

— « Où est votre commandant ? »

— « Dans sa cabine. »

— « Il boude, j'imagine. » Makhno hurla un ordre en dialecte à l'adresse des Cosaques qui s'écartèrent de nouveau, nous permettant ainsi de nous engager dans la rue à la suite de son fourgon qui vint s'arrêter en face d'un vaste bâtiment scolaire sur lequel flottait le drapeau rebelle, portant une croix jaune sur fond rouge. Il m'invita à le suivre en compagnie de Pilniak, non

sans informer nos camarades qu'ils trouveraient de quoi se restaurer et se reposer dans une église voisine.

Nous hésitions à nous séparer de l'équipage et des autres officiers, mais nous n'avions guère le choix.

Makhno sauta du fourgon et nous escorta à l'intérieur de l'école en boitant légèrement. Dans la plus grande des salles de classe, plusieurs chefs cosaques nous attendaient. Habillés de façon beaucoup plus extravagante que leurs hommes, ils portaient des chemises et des caftans richement brodés, et une profusion de dorures ornait leurs personnes aussi bien que leurs armes.

Cependant le spectacle le plus étrange était offert par l'homme assis au bout de la salle, à la place habituelle du professeur. Il était affalé sur le bureau, le visage entièrement recouvert par un casque revêtant l'apparence d'une face humaine au masque féroce barré d'une moustache. Seuls les yeux paraissaient vivants et je crus y lire autant de folie que de cruauté. Sans être grand, l'homme semblait pourtant volumineux ; il était vêtu d'une simple chemise grise de moujik et d'un pantalon gris bouffant dont les jambes s'enfonçaient dans des bottes noires. Il ne portait aucune arme, ni aucun insigne sur son costume et l'un de ses bras paraissait plus mince que l'autre. Je devinai que nous étions en présence du chef rebelle Djougatchvili : le Tsar d'acier en personne.

La voix provenant de l'intérieur du casque avait des accents sourds et métalliques. « Le renégat anglais Bastable. Nous avons entendu parler de vous. » Le ton était vulgaire et agressif. L'homme me paraissait non seulement fou, mais ivre. « Alors, ça vous amuse de tuer de braves Cosaques ? »

— « Je suis un officier du Service des volontaires de l'air, » déclarai-je.

Le masque de métal me fit face. « Autrement dit, un mercenaire. »

Je refusai de m'expliquer davantage.

Il se renversa contre le dossier de sa chaise, jouissant visiblement de sa puissance. « Vous vous êtes engagé pour combattre les Japonais, n'est-ce pas ? »

— « Plus ou moins. »

— « Eh bien, vous apprendrez sans doute avec plaisir que les Japonais sont presque vaincus. »

— « Je vous l'entends dire, en effet, avec plaisir. Je serai content quand cette guerre cessera. Ainsi que toutes les guerres. »

— « Un pacifiste ! » Djougatchvili éclata de rire sous son casque. La sonorité en était hideuse. « Pour un pacifiste, mon cher, vous avez beaucoup de sang sur les mains. J'ai perdu deux mille garçons à Yekaterinaslav. Mais nous avons pris la ville et détruit la flotte aérienne que vous aviez envoyée contre nous. Que dites-vous de ça ? »

— « Si la guerre contre le Japon touche à sa fin, » répondis-je, « votre triomphe sera de courte durée. Vous devez bien vous en douter. »

— « Je ne veux rien savoir ! » Il adressa un signe à l'un de ses hommes, qui alla ouvrir une porte latérale et appela quelqu'un. Un instant plus tard, Harry Birchington fit son apparition. Le Raseur du camp de Rishiri en chair et en os.

— « Salut, mon vieux Bastable ! » s'exclama-t-il. « Je savais bien qu'il devait exister de vrais socialistes en Russie et j'ai rencontré les meilleurs. »

— « Vous travaillez pour ces gens ? »

— « Certainement. Trop heureux de mettre mes talents à leur disposition. »

Le ton satisfait du personnage n'avait pas été long à refaire surface.

— « Mr. Birchington s'occupe de nos dirigeables, » expliqua le Tsar d'acier. « Il est aussi très utile dans bien d'autres domaines. »

— « Trop aimable, monsieur. » Birchington arborait un curieux sourire, mi-flatté, mi-gêné.

— « Bonjour, Mr. Bastable. » Je reconnus immédiatement la voix chaude et ironique qui venait de prononcer ces mots. Tournant la tête vers la porte, j'aperçus Mrs. Una Persson. Elle portait des cartouchières en bandoulière par-dessus sa tunique noire, un revolver Smith et Wesson à la hanche et un bonnet de fourrure incliné sur l'oreille. Je retrouvais l'ovale de son visage et ses yeux gris clair : elle était toujours aussi belle.

Je m'inclinai. « Mrs. Persson. »

Il y avait longtemps que nous ne nous étions vus, précisément depuis que nous avions habité ensemble le monde de l'Attila Noir[9]. Ses yeux émettaient cette espèce de signal de reconnaissance que les voyageurs temporels n'échangent qu'entre eux.

— « Vous êtes venu vous engager dans notre armée, je suppose, » me dit-elle d'un ton significatif.

J'avais une entière confiance en elle et je compris à demi-mot. Au grand étonnement de Pilniak, j'acquiesçai de la tête. « Telle a toujours été mon intention, » déclarai-je.

Djougatchvili ne parut aucunement surpris. « Nous avons beaucoup de partisans à l'étranger. Des gens qui savent à quel point nous avons souffert à cause de Kerenski. Et en ce qui concerne votre ami ? »

Pilniak se redressa de toute sa taille en claquant des talons « Je demande à rejoindre mes camarades prisonniers, » dit-il.

Le Tsar d'acier haussa les épaules. Le métal jeta un éclair qui parut se refléter dans ses yeux. « À votre guise. » Il fit signe à un de ses hommes. « Débarrassons-nous de lui… »

Makhno intervint brusquement. « S'en débarrasser ? Que veux-tu dire, camarade ? »

Djougatchvili agita la main. « Nous avons déjà trop de bouches à nourrir, camarade. Si nous laissons ces gens vivre… »

— « Ce sont des prisonniers de guerre loyalement capturés. Renvoie-les à Kharkov. Je n'ai besoin que de leur appareil. Laisse-les partir ! »

Pilniak les dévisageait tour à tour. Il ne se serait jamais attendu à devenir l'objet d'une lutte de principes entre deux bandits.

— « La décision m'appartient, » déclara Djougatchvili. « Si je dis que… »

— « C'est moi qui les ai capturés, » coupa Makhno avec colère. Il baissa aussitôt la voix, mais son ton se fit plus autoritaire. « Et je m'oppose à leur assassinat ! »

---

[9] Voir : *Le Léviathan des Terres.*

— « Il ne s'agit pas d'un assassinat. Nous balayons le rebut de l'Histoire. »

— « Tu projettes de tuer des honnêtes gens. »

— « Ils ont attaqué le socialisme. »

— « Nous devons prêcher l'exemple, » répliqua Makhno. « Il n'y a pas d'autre voie. »

— « Tu n'es qu'un idiot ! » Djougatchvili se dressa en frappant sur le bureau de sa main valide. « Pourquoi les nourrir ? Pourquoi les relâcher puisqu'ils reviendront nous combattre ? »

— « Il y en aura qui nous combattront, mais d'autres comprendront la véritable nature de notre cause et l'enseigneront à leurs camarades. » Makhno se croisa les bras sur la poitrine. « Les choses se passent toujours de la même façon. Notre propre barbarie ne peut qu'aggraver la leur. Bon Dieu, Djougatchvili, ce n'est pourtant pas difficile à comprendre. Que cherches-tu donc ? À faire couler le sang ? Comment peux-tu prétendre représenter le progrès et la liberté ? Tu es déjà responsable du massacre de juifs, de la destruction de plusieurs villages et des supplices infligés à d'innocents paysans. J'ai accepté de mettre mes dirigeables à ton service parce que tu m'as assuré qu'il s'agissait d'accidents qui ne se reproduiraient plus. Or ils n'ont pas cessé ! Et tu es en train de me prouver qu'ils ne cesseront jamais. Tu n'es qu'un imposteur, un hypocrite tyran ! »

Une voix grondante sortit du casque avant même que Makhno eut fini de parler.

— « Je te ferai fusiller, Makhno ! Tes idées anarchistes sont de la pure fantaisie. Les hommes sont cruels, avides et sans pitié. Si l'on veut en faire des saints, il faut les punir quand ils commettent des fautes ! » Sa respiration devenait haletante. « Tous les Russes le comprennent, et les Cosaques en premier lieu ! »

— « Tu n'as aucun droit au titre de Cosaque, » rétorqua Makhno avec un sourire méprisant. « Je te retire mon aide. J'en informerai les hommes que je représente et leur laisserai le soin de décider s'ils restent ou non, » ajouta-t-il en faisant mine de partir.

Le Tsar d'acier prit aussitôt un ton plus conciliant.

« Allons, Makhno, nous défendons la même cause. Envoie les prisonniers à Kharkov si tu y tiens. Qu'en pensez-vous, Mrs. Persson ? »

— « Je crois que de cette façon le gouvernement central comprendrait que les Cosaques savent faire preuve de clémence, qu'ils sont loin d'être des bandits et que leurs doléances sont justifiées. Ce serait tout bénéfice. »

Una Persson semblait exercer sur lui une influence considérable, car il l'approuva d'un signe de tête.

Makhno ne paraissait pas entièrement satisfait mais, se préoccupant avant tout de la sécurité de Pilniak et des autres, il inclina la tête en déclarant : « Je prends les prisonniers sous ma responsabilité. »

Au moment où il s'éloignait en compagnie de Makhno, Pilniak me lança par-dessus son épaule : « Je vous souhaite bonne chance chez vos nouveaux maîtres, Bastable ! »

Mais en ce qui me concernait, ma loyauté n'était engagée qu'envers Mrs. Persson, en qui j'avais une foi totale.

Après le départ de Makhno, Djougatchvili éclata de rire. « Quel enfantillage ! Comme si la vie de quelques barbes de bouc avait de l'importance ! »

J'échangeai un regard avec Mrs. Persson. Sur ces entrefaites, Harry Birchington crut devoir faire écho au rire du Tsar d'acier. Ni l'un ni l'autre ne me paraissaient dotés de ce que l'on pourrait appeler une saine conception de l'humour.

— « Est-il exact que les Japonais sont sur le point d'être vaincus ? » demandai-je à Mrs. Persson.

— « Absolument, » me répondit-elle. « Ce n'est plus qu'une question de jours. Ils envisagent déjà un armistice. »

— « Alors ces gens sont condamnés, » fis-je. « Les Cosaques n'ont aucun moyen de résister à l'ensemble de la flotte aérienne russe. »

Birchington m'avait entendu. « C'est ce qui vous trompe, mon vieux ! » s'exclama-t-il. « C'est justement ce qui vous trompe ! »

Je crus entendre un soupir s'échapper des lèvres de Mrs. Persson.

VI

ARMES SECRÈTES

Plus tard, après le départ des chefs cosaques, le Tsar d'acier proposa en s'étirant que nous dînions tous à l'étage supérieur. Je n'avais pu trouver l'occasion de parler en privé à Mrs. Persson, ayant été accaparé par Birchington qui voulait me raconter de quelle façon il avait été sauvé lors du raid sur Rishiri et « largué » (ainsi disait-il) à Kharkov pour avoir « commis l'erreur » de révéler aux gens qu'il était ingénieur alors qu'on avait justement besoin d'ingénieurs aux chemins de fer de Kharkov. Après un bref séjour, il avait quitté la ville à bord d'un train qui devait être capturé par les rebelles. Ceux-ci l'avaient conduit auprès de Djougatchvili qui s'était entiché de lui.

« Ce type a vraiment de l'imagination, mon vieux. Ce n'est pas comme ces imbéciles de Londres ou de Shanghai qui n'ont pas voulu me donner ma chance. Tout ce qu'il me fallait, c'était un peu de confiance et un soutien financier. Vous ne pouvez pas vous figurer toutes les idées que j'ai en tête, mon vieux. Des inventions prodigieuses ! Des inventions, mon vieux, qui étonneront le monde ! »

À moitié endormi, je me surpris à opiner du chef.

« Mon vieux, le Tsar d'acier me donne une occasion unique de fabriquer des trucs qui l'aideront à remporter la victoire. Après quoi, à nous le socialisme authentique ! Tout marchera à la perfection, comme une machine bien huilée. Nous serons tous comme des coqs en pâte. Vous verrez. Et le tout dépend de Birchington. Je représente le facteur clé, mon vieux. Je laisserai mon nom dans l'Histoire, c'est le Chef qui le dit. »

— « Le Chef ? »

Il désigna Djougatchvili.

Nous suivîmes le Tsar d'acier à l'étage. Il marchait du pas pesant d'un homme ivre et donnait le bras à Mrs. Persson. « Je ne savais pas que vous étiez amis, » me dit-il en se retournant. « J'espère que vous pourrez aider Birchington dans sa tâche. »

— « Mais certainement, » fit Mrs. Persson. « N'est-ce pas, Mr. Bastable ? »

— « Bien sûr. » J'essayai de paraître enthousiaste, mais la perspective de passer cinq minutes de plus en compagnie de Birchington ne me semblait pas à cet instant relever du domaine du possible.

En haut, au milieu d'une pièce assez nue, était disposée une longue table chargée d'une saine nourriture ukrainienne et un bol de bortsch avait été prévu pour chaque convive. Djougatchvili s'assit à une extrémité de la table, avec Mrs. Persson à sa droite et Birchington à sa gauche. Je me plaçai à côté de Mrs. Persson. Nestor Makhno, visiblement de mauvaise humeur, fit son entrée un instant plus tard. Un autre homme l'accompagnait, que je reconnus aussitôt. Je commençai à me demander si Mrs. Persson n'était pas à l'origine de tout ce qui arrivait en ce moment.

L'homme n'était autre que Dempsey, que j'avais cru mort avant d'atteindre le camp japonais. Pâle et amaigri, il semblait malade. La drogue avait peut-être fini par lui empoisonner l'organisme. Quand il m'aperçut, il m'adressa un sourire en coin et s'avança en titubant légèrement, quoi qu'il n'eût pas l'air ivre. « Salut, Bastable. Content de vous voir. Prêt pour la lutte finale, hein ? »

— « Quoi ? »

— « L'Apocalypse, Bastable. On ne vous a rien dit ? »

Le Tsar d'acier laissa fuser son étrange rire. « Allons, vous exagérez, capitaine Dempsey. Le professeur Marek nous assure que les choses se sont améliorées. Après tout, vous n'aviez pris part qu'à une expérience. »

Dempsey s'assit et se mit à fixer son bortsch, sans la moindre intention d'y toucher. Nestor Makhno se plaça en face de moi. Je semblais l'intriguer, peut-être à cause de mon empressement à passer dans « l'autre camp ».

— « C'est une réunion de prisonniers, hein ? » lança-t-il. « Sais-tu, camarade Djougatchvili, que quatre d'entre tes convives ont été prisonniers des Japonais ? »

— « C'est ce que j'ai cru comprendre, » répondit le Tsar d'acier tout en découvrant une ouverture pratiquée dans son casque, à la hauteur de la bouche.

En reconnaissant les stigmates de la petite vérole, je fus prêt à accorder créance aux rumeurs qui mettaient le port de cet horrible casque sur le compte de son orgueil. Il commença alors à manger avec des gestes précis.

« As-tu conduit les prisonniers à Kharkov ? » demanda-t-il à Makhno en se tournant vers lui.

— « Pas personnellement. Mais ils sont en route. »

— « Dans des wagons capitonnés et doublés de soie, j'imagine. »

— « Ils voyagent dans des fourgons à bestiaux que nous avons réquisitionnés. » Makhno comprenait parfaitement que le Tsar d'acier cherchait à le provoquer. Il gardait les yeux fixés sur son assiette tout en se lissant la moustache.

— « Tu as beau être un tacticien consommé, quand il s'agit de se battre tu n'es plus qu'un poltron, » continua Djougatchvili. « J'ai l'impression, camarade, que tu risques même d'entraver nos efforts. »

— « Nous nous battons contre le gouvernement central, » rétorqua Makhno avec obstination. « Nous ne nous battons pas « pour » toi, camarade. Je me suis expliqué clairement quand nous t'avons amené nos dirigeables. »

— « Tu es venu parce que tu sais bien que tu n'es pas assez fort pour lutter seul. Ton ridicule sens de l'« honneur » est passé de mode. »

— « Nos idées ne sont jamais passées de mode, » répliqua Makhno. « Nous nous refusons catégoriquement à justifier l'assassinat. Quand nous tuons, c'est pour nous défendre. Et nous appelons cet acte par son nom. Nous ne cherchons pas à le dissimuler derrière des grands mots. »

— « Le peuple aime ces mots, ils le rassurent, » déclara sarcastiquement Mrs. Persson avec autant de liberté qu'en présence d'un ami intime.

Je me demandai si elle connaissait Makhno. Peut-être même faisait-il partie de notre confrérie. Cet anarchiste sortait en effet de l'ordinaire. Quoique ses idées politiques me parussent incompréhensibles, j'étais favorablement impressionné par sa fidélité envers ces principes fondamentaux que tant d'idéalistes semblent oublier dès que leur idéal s'incarne dans un credo politique. On sentait en lui un certain sang-froid, qui n'excluait pourtant pas la passion, et dont il me paraissait être entièrement le maître, à la différence de Djougatchvili à qui il fallait une doctrine et un masque pour asseoir son autorité.

Djougatchvili continuait à défier Makhno.

— « Ton individualisme est un outrage à la société. Et ce qui est pire, c'est qu'il n'aboutit jamais à rien. À quoi sert une révolution qui échoue ? »

Makhno se leva de table. « Je vois qu'il est impossible de manger tranquillement, » fit-il. S'excusant, il s'inclina devant les autres convives. « Je vais regagner mon appareil. »

Une lueur de triomphe passa dans les yeux du Tsar d'acier, comme s'il eût délibérément machiné le départ de Makhno, en le harcelant au point de ne lui laisser d'autre solution que de s'en aller.

Makhno lança un regard interrogateur à Dempsey, qui secoua faiblement la tête en saisissant son verre de vodka.

L'anarchiste quitta la pièce. Djougatchvili semblait sourire derrière son masque.

Dempsey s'était rembruni dès le départ de Makhno. Birchington commença à dire des âneries au sujet du « socialisme rationnel » ou quelque chose d'approchant, réussissant pour une fois à alléger l'atmosphère qui demeura tout de même tendue.

Quelques instants plus tard, plusieurs coups de feu nous parvinrent de l'extérieur. Des pas retentirent dans l'escalier et Makhno reparut. Il était blessé au bras gauche et tenait un pistolet dans sa main droite. Il le brandit en direction de Djougatchvili sans toutefois prendre une attitude menaçante.

« Quand on parle d'assassinat… Au moins deux de tes hommes ont été abattus. Je connais tes méthodes,

Djougatchvili ! » Il s'interrompit, le temps de rengainer son arme. « Mes dirigeables partent cette nuit. »

Et il tourna les talons.

Djougatchvili s'était à demi levé et la lumière des lampes à huile semblait mettre des expressions changeantes sur son masque de métal. Ses yeux froids avaient une lueur mauvaise. « Nous n'en avons pas besoin. Avec lui, le ver était dans le fruit. À présent, c'est la science qui est dans notre camp. Demain j'ai l'intention de présenter à nos hommes la première invention de Birchington. »

L'intéressé ne s'y attendait visiblement pas. « Chef, j'ai peur que vous ne la trouviez pas tout à fait… »

— « Tout doit être prêt demain matin ! » jeta le « Chef ».

Dempsey dressa l'oreille à cette annonce, alors qu'il n'avait pas bougé le petit doigt lors de la seconde apparition de Makhno. Una Persson se contentait de dévisager pensivement les uns et les autres.

Djougatchvili s'approcha de la porte et cria dans l'escalier : « Faites monter le professeur ! »

Si Mrs. Persson et Dempsey paraissaient savoir ce qui se tramait, j'étais, pour ma part, complètement désorienté.

Djougatchvili resta à la porte jusqu'à l'arrivée d'un petit homme aux cheveux grisonnants et aux yeux cerclés de lunettes rondes, qui semblait aussi maladif que Dempsey. Son épiderme avait un aspect malsain et ses yeux larmoyaient constamment, ce qui l'obligeait à les essuyer sans arrêt à l'aide d'un mouchoir rouge.

« Le professeur Marek. Vous connaissez déjà le capitaine Dempsey. Mr. Birchington aussi. Voici Una Persson et le capitaine Bastable. »

Le professeur cligna des yeux plus ou moins dans notre direction, tout en agitant son mouchoir en guise de salut.

« Vos bombes sont prêtes, hein ? On met aussi la dernière main à l'invention de Birchington. » Djougatchvili regagna sa place en prenant un air important. « Asseyez-vous, professeur. Servez-vous de la vodka. Elle est excellente. De la polonaise. »

Le professeur se frottait la joue avec son mouchoir, et j'eus l'impression qu'un bout de peau s'était écaillé.

— « De quel type sont vos bombes ? » demandai-je au professeur par pure politesse.

— « Du type de celle que j'ai larguée sur Hiroshima ! » lança Dempsey avec véhémence. « N'est-ce pas, professeur Marek ? »

— « Celles qui sont censées avoir déclenché la guerre ? » m'exclamai-je avec surprise.

— « Une seule. » Dempsey leva un doigt. Mrs. Persson posa doucement sa main sur son bras. « Une seule. N'est-ce pas, Mrs. Persson ? »

— « Vous ne devriez pas… »

— « Ce n'était qu'une expérience, » déclara le professeur. « Nous ne pouvions pas prévoir… »

Je fus soudain saisi de ce même frémissement, de cette terrifiante vibration que j'avais déjà éprouvée, quoique à un moindre degré, en présence de Dempsey. J'eus l'impression d'apercevoir dans un miroir déformant le reflet de ma propre culpabilité.

D'une voix altérée, je demandai au professeur : « Quel genre de bombe avez-vous fait lâcher sur Hiroshima ? »

Marek renifla en s'essuyant les yeux et me répondit presque avec indifférence : « Mais une bombe atomique, naturellement. »

VII

L'HOMME MÉCANIQUE

Nous dûmes ensuite subir pendant plusieurs heures les diatribes et les vantardises de Djougatchvili, que j'écoutai dans un silence hébété. Il nous faisait boire avec lui et vidait verre sur verre dans la fente derrière laquelle remuaient ses lèvres, tout en énumérant ses futures conquêtes. Il projetait de conquérir la Russie et l'ensemble du monde slave ; l'Orient et l'Occident devaient un jour se soumettre à la « juste nécessité de la Révolution mondiale ». Cette dernière se réduisait d'ailleurs à la satisfaction de ses ambitions personnelles. Comme tant d'autres fanatiques, il traçait du monde un tableau très différent de celui que la plupart d'entre nous percevions, un tableau à la fois simplifié et transformé sous l'influence de ses propres besoins et de ses propres craintes. Nous devions tous être aussi excédés que terrifiés, à l'exception de Birchington qui buvait chaque parole du Tsar d'acier, et du professeur qui n'y entendait goutte.

Dempsey et Mrs. Persson paraissaient guetter quelque chose, comme s'ils savaient déjà tout d'avance et avaient anticipé cette soirée.

Je gardais les yeux fixés sur Dempsey, mais il leva à peine son regard de la table et continua sans broncher à avaler vodka sur vodka.

« Combien de bombes avez-vous de prêtes, professeur ? » entendis-je Djougatchvili demander. Du coup, je devins plus attentif.

— « Quatre, » répondit Marek. « À peu près toutes de la même puissance. Je connais le dosage maintenant. »

— « Êtes-vous capable d'en fabriquer d'autres ? »

— « Naturellement. Avec l'aide de Mr. Birchington. Les laboratoires de Yekaterinaslav possèdent tout ce qui nous est nécessaire, je vous l'avais dit. »

— « Nous avons eu de la chance de mettre la main dessus. »

— « Je croyais que Yekaterinaslav avait été reprise, » intervint Una Persson.

Djougatchvili écarta l'objection. « Peu importe. Nous avons eu ce que nous voulions. Toute l'opération avait pour but de procurer au professeur certains matériaux dont il avait besoin. Des recherches identiques aux siennes se poursuivaient à Yekaterinaslav. »

Leur conversation me rendait malade. J'aurais voulu bondir de ma chaise et les supplier de ne plus parler avec autant de légèreté de ces maudites bombes. Qui, mieux que moi, pouvait en connaître les effets ? Je les savais capables de raser une ville sans en laisser la moindre trace. Mais, sur un regard de Mrs. Persson, je me tins coi.

D'une voix d'ivrogne, Dempsey déclara : « Vous feriez bien de vous dépêcher de vous en servir, Djougatchvili, sinon le gouvernement central viendra reprendre son bien. Son armée est en marche, vous ne l'ignorez pas. »

— « Je ne tarderai plus à m'en servir. Il ne faut pas plus d'un dirigeable, après tout. C'est pourquoi je n'ai pas hésité à me priver des services de Makhno. Nous avons un appareil. Le vôtre, capitaine Bastable. »

— « Le *Vissarion Bielinski* ? »

— « C'est en effet son nom. »

— « Le capitaine Leonov est toujours à bord. »

— « Il n'y est plus. Étant donné qu'il refusait de partir, nous avons été forcés de nous débarrasser de lui. Il a été liquidé. »

— « Vous l'avez tué ? »

Djougatchvili haussa les épaules. « Si vous préférez. »

Malgré toute la difficulté que j'éprouvai à taire mes sentiments, je savais qu'il était important pour Mrs. Persson que j'eusse l'air d'accord avec le Tsar d'acier, et je gardai le silence.

« Vous commanderez le *Bielinski,* » me dit Djougatchvili. « Vous voilà promu commandant. Mes félicitations. »

Je ne relevai pas le propos, mais sans me laisser le temps de dire quoi que ce soit, Dempsey se leva et, s'appuyant lourdement à la table : « Je revendique ce privilège ! » s'exclama-t-il. « Je suis l'aéronaute le plus expérimenté. C'est tout de même moi qui ai lâché la première bombe ! » Il parlait avec précipitation. « Bastable m'aidera. »

— « Vous avez pris goût aux hécatombes ? » lui demandai-je d'une voix calme.

— « Oh ! oui. » Il paraissait complètement fou à cet instant et ses yeux étincelaient d'une lueur démoniaque. « Oh oui, Bastable. J'y ai pris goût, j'y ai pris goût ! »

— « Prouvons notre puissance au gouvernement central, » déclara Djougatchvili. « La première bombe sera destinée au camp de Makhno. »

— « Voilà une excellente idée, » affirma Mrs. Persson.

Il fallut encore attendre avant que Djougatchvili se décide à aller se coucher, non sans nous avoir donné l'ordre de nous trouver à son quartier général le lendemain matin. Nous le regardâmes quitter pesamment la pièce, sûr de son ascendant et de son pouvoir sans frein.

Dempsey s'était effondré en travers de la table. Quant à Birchington et au professeur Marek, ils discutaient encore un point de technique. Mrs. Persson me demanda de lui donner un coup de main pour transporter Dempsey jusqu'à la maison que nous devions occuper ensemble. Il était complètement ivre et parlait entre ses dents. Quand je le pris sous les épaules, je fus surpris par la légèreté de son poids. Il se mit à rire d'une aigre plaisanterie qu'il venait de faire. La folie le guettait. Après avoir mis Dempsey au lit, je fis part de cette réflexion à Mrs. Persson pendant que nous buvions du café, assis dans le minuscule salon. La maison était agréable, et je supputai l'aisance des paysans qui avaient été tués ou chassés de là pour que nous puissions jouir de ce luxe relatif.

— « Si ce pauvre Dempsey n'est pas fou, il ne vaut guère mieux, » reconnut-elle. « Il a perdu tout bon sens et ne tient plus le coup que grâce à un mélange de cynisme et de

culpabilité. C'est une combinaison assez répandue. Je crois qu'il estime avoir une dette à payer. Qu'en pensez-vous ? »

— « Ce que j'en pense ? » Je me sentais très las. « Je ne sais pas si je suis encore capable de penser rationnellement. Je commence à vous soupçonner d'avoir manigancé toute cette affaire, et en particulier la rencontre avec Dempsey. Comment se fait-il qu'il porte le même fardeau que moi ? Quelles circonstances ont-elles pu l'amener à lâcher une bombe atomique sur Hiroshima ? »

— « Les mêmes que dans votre cas. C'est un socialiste. Par idéalisme, il s'est engagé aux côtés des nationalistes chinois qui tentaient de chasser les étrangers de leur pays. À cette époque, le professeur Marek travaillait également pour le compte des socialistes chinois. Eux seuls étaient suffisamment aux abois pour accepter de le croire capable de fabriquer cette bombe. Naturellement, d'autres pays cherchent dans la même direction, raffinage de l'uranium inclus. C'est ce qu'on faisait à Yekaterinaslav. Pas plus que vous, ils n'avaient idée de la puissance de cette grossière bombe qu'ils venaient de produire. Ils envisageaient seulement de la larguer sur le terrain d'aviation… »

— « Ce n'est pas vrai ! » Je me pris la tête entre les mains. « C'est de la folie ! C'est impossible ! »

— « Ils l'ont lâchée et la ville entière a été détruite. L'appareil que commandait Dempsey était le sien, immatriculé à Londres. Il n'en fallait pas plus aux Japonais.

Évidemment, si l'explosion s'était produite sans délai, il ne serait rien resté du dirigeable. Mais il se trouve qu'ils ont découvert l'épave. Dempsey avait déjà été récupéré, la plupart des membres de l'équipage étaient morts. Mais les Japonais firent un ou deux prisonniers. Ils tenaient leur prétexte. D'ailleurs, tout le monde se préparait en vue de la guerre. Les Japonais ont considéré que le gouvernement britannique avait commis un acte d'hostilité… »

— « Et ils ont attaqué les premiers. Ce qui explique tout, et jusqu'à leur férocité. »

— « Exactement. »

— « Des millions de victimes ! Et tous ces morts, c'est Dempsey et moi qui les avons sur la conscience. Comment s'étonner que le pauvre homme soit dans cet état ! »

— « Vous n'avez fait que jouer le rôle de catalyseurs – rien de plus. Ne voyez-vous donc pas ce qui crève les yeux ? Aucun individu ne peut revendiquer une telle culpabilité. Nous sommes *tous* coupables par notre tolérance à l'égard des circonstances, des illusions et des idées fausses qui mènent à la guerre. Chaque mensonge que nous forgeons conduit inévitablement à une destruction comme celle d'Hiroshima. Hiroshima a été détruite dans plus d'un monde, par plus d'un homme et plus d'une fois. Les circonstances peuvent être différentes, mais les gens meurent de toute façon et il y a toujours des hommes et des femmes qui croient en porter l'entière responsabilité. Mais nous sommes tous victimes, Mr. Bastable, en même temps qu'agresseurs. Fondamentalement, nous sommes victimes des mensonges réconfortants que nous nous racontons, de notre empressement à nous donner des maîtres ou des religions, de notre propension à nous décharger de notre responsabilité sur autrui, qu'il s'agisse de politiciens, de dieux ou de créatures d'une autre planète. »

— « Vous parlez comme Makhno, » relevai-je.

— « J'ai plus d'un point commun avec Nestor Makhno. »

— « Vous êtes une anarchiste ? »

— « Je ne crois ni aux gouvernements, ni aux religions, si c'est ce que vous voulez dire. »

En un sens, les révélations de Mrs. Persson me soulageaient. Les choses qui m'avaient jusqu'alors désorienté s'étaient clarifiées. Je ne me sentais plus le jouet du Destin, quoique en fait je ne le fusse guère moins que le capitaine Dempsey, voire davantage.

« Nous ferions bien d'aller dormir, » proposa Mrs. Persson. « Nous devons assister demain à la démonstration de Birchington. »

— « Pourquoi agissez-vous comme vous le faites ? » lui demandai-je.

Elle mit un doigt sur ses lèvres. « Ayez confiance en moi, » me répondit-elle.

— « J'ai confiance, » lui assurai-je en souriant. « Mais je ne veux plus avoir le sang des innocents sur les mains. »

Elle termina son café. « Capitaine Bastable, si tout se passe bien, nous devrions avoir achevé notre tâche ici dès demain. Puis vous et moi, nous partirons. »

— « Partir ? Pour où ? »

— « Une certaine base. Vous êtes invité à faire partie de la Ligue des Aventuriers Temporels[10]. »

— « Mrs. Persson, je cherche seulement à rentrer chez moi, à regagner le monde et l'époque qui sont les miens. »

— « Capitaine Bastable, il faut vous résigner à ne plus jamais connaître cet état de tranquillité. Une fois engagé dans un tel cycle d'expériences, vous ne pouvez plus être accepté par votre époque. Mais soyez assuré que la Ligue y supplée avantageusement. Vous serez, en quelque sorte, plus maître de votre destinée qu'auparavant. »

— « Cela compte aussi beaucoup pour moi, » soulignai-je.

— « En attendant, » reprit-elle, « continuez à vous laisser conduire par moi. Cette affaire est réellement très complexe, capitaine Bastable. La boucle n'est pas encore bouclée, la tâche n'est pas achevée. »

Le matin, nous nous rassemblâmes dans la cour de l'école. Les Cosaques couraient en tous sens. Le camp tout entier retentissait du vacarme des chevaux et des soldats, des canons et des automitrailleuses. Au loin passait un train blindé, chargé d'hommes et de matériel. Tout le monde savait que Yekaterinaslav avait été reprise, que les Japonais demandaient la paix et que les troupes du gouvernement central approchaient du quartier général des Cosaques.

Djougatchvili s'efforça de rassurer ses *atamans*. « Nous repousserons facilement cette attaque et, d'ici peu, Moscou sera à notre merci. »

L'un des *atamans,* vêtu d'un magnifique costume noir rehaussé d'argent, grommela en tirant sur sa longue barbe

[10] Voir : *Les Danseurs de la Fin des Temps*.

grise : « Les dirigeables nous tailleront en pièces. Ce sont des lâches, ils ne descendent pas à notre portée. Le courage des Cosaques est impuissant contre eux. »

— « Nous ferons appel à notre science – une science bien supérieure – pour écarter la menace des dirigeables, » lui assura Djougatchvili. Le masque d'acier étincela quand il leva les yeux vers le soleil. « Vous verrez. Dans moins d'une semaine, nous chevaucherons à travers les rues de Pétersbourg. Si Pétersbourg existe encore. »

L'ataman manifesta une certaine agitation. « Par Dieu, *hetman,* j'espère que tu ne vas pas avoir recours à une magie diabolique. Je suis un bon Chrétien… »

— « Nous nous battons pour Dieu et le socialisme, » répondit Djougatchvili, prompt à changer de batteries. « Et pour la liberté des Cosaques. Dieu a placé entre nos mains un instrument qui assurera le triomphe définitif de notre liberté et nous permettra, en socialistes, d'accomplir Sa volonté. »

Une fois de plus, je dus faire un effort pour ne pas laisser ma physionomie trahir mon scepticisme, et j'évitai de croiser le regard sarcastique de Mrs. Persson.

— « Au nom de Dieu et du socialisme, » proclama-t-elle, « nous éliminerons tous ceux qui nous résisteront ! »

Tranquillisé, le Cosaque enfourcha son poney et rejoignit ses hommes.

Mrs. Persson me chuchota en anglais : « Il est de la nature d'un despote avisé de dire toujours ce qu'ils désirent entendre à ceux dont il a besoin. Il ne dit ce qu'il pense réellement que lorsqu'il n'a besoin de personne. Parfois, il n'en prend même pas la peine. Pour devenir un glorieux tyran, le secret consiste à posséder très tôt la capacité d'être tout et le contraire. »

— « À vous écouter, on croirait qu'il s'est formé à votre école, » soulignai-je, mais elle s'abstint de me répondre.

Djougatchvili l'ayant entendue parler tourna les yeux vers elle. « Où est Dempsey ? » demanda-t-il. « Est-il en état de prendre le commandement du dirigeable ? »

— « Naturellement. »

J'avais déjà vu Dempsey ce matin et j'étais à peu près certain qu'il ne se soutenait qu'à l'aide de la drogue. Néanmoins, il

tenait absolument à commander le *Vissarion Bielinski*. Il nous avait priés d'aller en avant, disant qu'il nous rejoindrait peu après.

Djougatchvili nous tourna le dos en frottant l'acier de son casque comme il eût frotté sa joue. Je me demandai s'il le quittait pour dormir. « Il ferait bien d'être sobre, » déclara-t-il d'un ton menaçant. « Ah ! Mr. Birchington. »

L'interpellé approchait à la tête de plusieurs Cosaques qui transportaient un objet sur leurs épaules. Entouré de toile, celui-ci paraissait aussi long que deux hommes de grande taille.

Birchington semblait mal à l'aise. « Bonjour, Chef. J'espère… »

— « Moi aussi, Mr. Birchington. Tout est prêt ? »

— « Oh ! il n'v a pas de difficultés majeures… »

— « Parfait. Vous allez nous remonter le moral. Connaissez-vous la nouvelle ? Des éclaireurs ennemis ont déjà été signalés dans le ciel au sud et à l'ouest. »

— « Mais… »

— « Croyez-moi, Mr. Birchington. Je sais ce qui impressionne les Cosaques. »

Birchington ordonna aux hommes de déposer leur charge à terre et ils la mirent debout, comme un énorme cadavre enveloppé dans des linges malpropres.

« Montrez au capitaine Bastable et à Mrs. Persson. Je suis sûr qu'ils meurent de curiosité. » La jovialité de Djougatchvili rendait un son sinistre.

Birchington tira sur la toile. L'objet était visiblement en métal. À mesure qu'il faisait glisser la bâche, nous découvrions une gigantesque effigie costumée en cosaque et coulée en acier.

« Voilà le Tsar d'acier qui sèmera la terreur dans le cœur de nos ennemis ! » s'écria Djougatchvili. « Qu'en pensez-vous ? »

Ni Mrs. Persson, ni moi ne dîmes mot.

Le visage reproduisait trait pour trait le masque de Djougatchvili, et Birchington avait donné à ce mannequin conçu à la ressemblance du *hetman* une taille au moins double de celle de l'original. La situation me paraissait de plus en plus extravagante.

« Qu'en pensez-vous ? »

— « C'est superbe, » affirma Mrs. Persson.

J'approuvai de la tête avec enthousiasme, mais il n'eût pas fallu m'en demander davantage.

— « Nous le présenterons à la troupe dans un moment, » dit Djougatchvili. « Il la conduira au combat et, pendant que nos Cosaques se battront contre le gouvernement central, vous piloterez le dirigeable jusqu'au camp de Makhno pour lâcher la première bombe. »

Contrairement à son habitude, Birchington restait silencieux et semblait moins content de lui qu'en temps ordinaire. Il donna l'ordre aux hommes de soulever la statue de métal et de la transporter jusqu'au campement des Cosaques.

Djougatchvili exultait. « Suivez-moi ! » nous lança-t-il.

Dempsey venait d'arriver. Il s'était rasé et portait un uniforme d'aéronaute. Il paraissait flotter dans ses vêtements et, s'il avait le visage défait, il marchait pourtant d'un pas ferme, semblant avoir abandonné cette allure accablée que j'en étais venu à ne plus dissocier de sa personne. Il m'adressa même un clin d'œil. « Salut, Bastable. Prêt à voler ? »

— « Nous sommes tous prêts, » déclara Mrs. Persson.

Le professeur Marek rejoignit la colonne que nous formions derrière le « Chef ». « Trop tôt, » marmonnait-il en hochant la tête. « Beaucoup trop tôt. »

Personne ne savait de quoi il parlait. Il paraissait à moitié fou et toujours aussi malade. Nous l'ignorâmes.

Quand nous atteignîmes les faubourgs de la ville, les phalanges cosaques se regroupaient, alignant leurs rangs à perte de vue. Les véhicules blindés et les canons de campagne étaient également rassemblés. Devant le front des troupes avaient été dressées une plate-forme et une estrade. Djougatchvili grimpa sur l'estrade et salua son armée.

Birchington surveillait les hommes en train de poser la lourde silhouette de métal sur ses pieds.

« Libres Cosaques ! » s'écria Djougatchvili. « C'est au nom de la cause sacrée du socialisme et de la liberté que vous avez versé votre sang. Aujourd'hui, le gouvernement central lance ses forces contre nous et fait appel à toute la puissance de sa science pour nous défaire. Mais nous ne serons pas vaincus. Pour nous

aussi, la science a fait des miracles. Regardez ! » D'un geste pompeux du bras, il désigna l'homme de métal. « Un véritable tsar en acier ! Un chef invincible, digne des Cosaques libres ! » Se tournant vers Birchington, il chuchota : « Mettez-le en marche. »

Birchington tendit la main vers la taille du robot et abaissa une manette. La créature d'acier se mit brusquement en mouvement. D'un geste gauche et convulsif, elle porta la main à son ceinturon et commença à tirer un énorme sabre, dont la dimension était évidemment proportionnelle à celle de l'homme mécanique. L'arme jaillit du fourreau avec un crissement.

Le spectacle produisit une forte impression sur les Cosaques. Manifestement, Djougatchvili les connaissait bien. Au moment où l'homme mécanique leva le sabre au-dessus de sa tête, les Cosaques poussèrent des acclamations et tirèrent leurs propres sabres qu'ils firent tournoyer en cabrant leurs chevaux. Leurs ovations étaient assourdissantes.

Le monstre d'acier tourna lentement la tête avec l'air d'écouter, puis abaissa son regard sur Birchington, avant de relever la tête. Tous ces mouvements avaient naturellement été prévus par l'ingénieur. Le robot fit quelques pas en avant, en direction de la masse des cavaliers. Quand il s'arrêta, le sabre toujours brandi, les acclamations reprirent de plus belle.

Mrs. Persson approcha ses lèvres de mon oreille. « Ils adorent les icônes. Ils préfèrent même les statues aux hommes. C'est ce qui a toujours causé leur ruine. »

Dempsey s'était mis à rire et ne cessa que quand Mrs. Persson lui fit signe de se taire. Quant à moi, je trouvais cette scène cauchemardesque.

L'homme mécanique commença à faire tournoyer son sabre au-dessus de sa tête, comme s'il voulait imiter les Cosaques. Puis il se remit en marche.

Quand il ploya un genou, je crus que Birchington avait imaginé cette série de mouvements dans le but d'exprimer la soumission de la créature mécanique à son maître, Djougatchvili. Mais l'impulsion cessa et le genou eut une ou deux saccades. On entendit un grincement suivi d'un choc

métallique. Le robot se mit à tourner mais, la jambe ne bougeant pas, il commença à osciller.

Djougatchvili conservait son sang-froid, mais n'en était pas moins furieux. « Arrangez ça, Birchington, sinon vous êtes fini ! »

Birchington se précipita en direction du robot, la main tendue vers le levier.

La créature parut sentir sa présence et acheva sa rotation. Le sabre s'abattit inexorablement.

« Oh ! non, ce n'était pas prévu ! » eut juste le temps de hurler Birchington avant que le sabre ne le fende en deux depuis le sommet du crâne jusqu'au thorax. Le sang gicla de tous côtés.

Les Cosaques avaient brusquement fait silence.

Le corps de Birchington tomba à terre. Avec un grincement de rouages, l'homme mécanique vacilla et s'effondra sur le cadavre de son créateur.

J'entendis derrière moi la voix du professeur Marek. « Je disais bien qu'il était trop tôt. Il n'a pas pris le temps de… »

Le vent soufflant sur la steppe emporta le reste de ses paroles. Djougatchvili éclata de son effroyable rire.

« Eh bien, Mr. Birchington, vous en avez fait, du beau travail ! » Puis, s'adressant à la foule des Cosaques médusés : « Le traître Birchington aura été le premier à périr par l'épée vengeresse du Tsar d'acier ! Cet espion à la solde du gouvernement central cherchait à saboter notre effort de guerre ! Nous sommes vengés, mes frères ! Vive la liberté ! »

« Pauvre Birchington, » fit Mrs. Persson. « Quelle terrible leçon ! »

— « Sa dernière, » ajouta Dempsey avant de s'éloigner.

Djougatchvili se tourna vers nous. « Professeur Marek, réparez l'homme mécanique si vous en êtes capable. Rapportez-le au laboratoire. »

— « Trop tôt, » répéta encore Marek. Il fit signe aux soldats de charger une fois de plus la créature sur leurs épaules.

— « Capitaine Dempsey ? Les bombes sont-elles à bord ? »

— « Elles sont à bord, » répondit Dempsey.

— « Alors faites route vers votre premier objectif. Agissez vite, capitaine Dempsey. Je ne tolérerai plus aucune déloyauté. »

Je levai les yeux vers le ciel en tendant le doigt. « Vous avez des problèmes plus urgents, » déclarai-je.

Des transports de troupes approchaient. Bientôt nous vîmes les premiers fantassins aéroportés quitter leur appareil et planer dans notre direction en ouvrant le feu.

VIII

UNE ESPÈCE DE RÉVOLUTION

Le professeur Marek se précipita à bord juste au moment de l'envol. J'avais retrouvé la passerelle du *Vissarion Bielinski* et, debout entre le capitaine Dempsey et Mrs. Persson, je surveillai par les hublots la rapide ascension de l'appareil. Notre équipage de fortune se composait de Cosaques approximativement entraînés, et de quelques déserteurs de la Flotte des volontaires. « Ne vous inquiétez pas, Bastable, » m'avait dit Dempsey, « ils seront toujours assez bons pour ce travail. »

Du haut des airs, nous assistâmes aux premiers combats entre les Cosaques et les troupes du gouvernement central. Les tireurs d'élite qu'étaient tous ces hommes de la steppe abattaient les fantassins au fur et à mesure que, suspendus à leurs planeurs, ils quittaient les bâtiments transporteurs. On pensait en les voyant à des papillons épinglés en plein vol.

« Laissons-les à leurs occupations, » fit Dempsey avec désinvolture. « Bon. Pilote d'altitude, élevez-nous jusqu'à cinq mille pieds, allure modérée ! Timonier, cap nord-quart-nord-ouest, s'il vous plaît ! Demi-vitesse, Mr. Bastable ! »

Il lui avait suffi d'un instant pour retrouver les réflexes du commandant de bord, renouer avec ce qu'il avait été jusqu'au jour de l'épouvantable holocauste dont il s'était rendu complice au nom de ses principes idéalistes. Mais pourquoi acceptait-il de bombarder le camp de Makhno ? Le cynisme, à l'instar d'un cancer, avait-il rongé son être jusqu'à la fibre ?

Les mains de Dempsey tremblaient à peine tandis que, debout sur la passerelle et les bras croisés devant la poitrine, il regardait le sol s'éloigner. Notre appareil battant pavillon russe,

nous ne fûmes pas inquiétés. Dempsey fit même envoyer par radio un message offrant notre concours aux combattants. Il nous fut répondu de rentrer à Odessa pour nous réapprovisionner en munitions et de rendre compte de notre situation.

La dernière chose que je vis avant de me détourner des hublots fut le premier lâcher de torpilles aériennes en direction des cavaliers cosaques.

« Dempsey, » demandai-je, « avez-vous réellement l'intention de lâcher une de ces terribles bombes ? Allez-vous tuer Makhno et tous ses hommes ? »

Dempsey tourna vers moi son regard triste empreint d'auto-ironie. « Bien sûr… »

— « Mais… »

— « Bien sûr qu'il le fera ! » dit une voix derrière mon dos.

Celle de Djougatchvili en personne, flanqué de deux Cosaques armés jusqu'aux dents. Il n'avait eu confiance en aucun de nous.

Le Tsar d'acier riait sous son masque. « Je veux voir la fin de Makhno de mes propres yeux. »

— « Et vos hommes ? » fis-je. « Vous les laissez sans chef, au moment où toute la Flotte des volontaires semble être lancée contre eux. »

— « Il leur reste le géant de Birchington. Sa présence leur donnera de la force et de l'espoir. »

— « Mais ce n'est qu'une figure creuse ! »

— « Il ne leur en faut pas davantage. D'ailleurs, capitaine Bastable, ces gaillards ont fait leur temps. Ils ne sont plus qu'un anachronisme et leur attitude entrave la marche du socialisme scientifique. »

Je sentis mon sang refluer vers mon cœur. « Vous sacrifiez délibérément ces hommes. Ils avaient une entière confiance en vous. Ce sont vos discours qui les ont enflammés. Ils ne se rendront jamais. Tous risquent d'être tués, et pourquoi ? »

— « Pour l'Histoire, » répondit-il avec une certaine irritation, comme si ma question lui paraissait puérile. « Pour le Futur. »

Mrs. Persson nous interrompit. « L'idée de Futur, » dit-elle, « va graduellement remplacer l'idée de Dieu. Mais ces deux

concepts n'en resteront pas moins identiques par leur imprécision, et propres à jeter la confusion dans les esprits de leurs adeptes. Maintenus dans cet état, et par conséquent influençables, les fidèles sont plus aisément manipulés par leurs prêtres, qu'ils portent ce nom ou un autre. Ceux-ci ayant le plus souvent l'esprit aussi confus que ceux qu'ils prétendent gouverner, le moindre doute formulé à l'égard de leur raison d'être les met hors d'eux et ils ont vite fait d'éliminer l'imprudent questionneur. En même temps… »

Elle parlait d'une voix rapide en employant l'anglais. Djougatchvili gagna la passerelle à grandes enjambées et, debout à côté de Dempsey, leva son bras atrophié pour lui imposer le silence. « Vous serez notre premier amiral, capitaine Dempsey. Vous allez devenir un héros du socialisme. Soyez tranquille, il existe des centaines et même des milliers de mécontents rien qu'à Moscou et Pétersbourg. Ils se joindront à nous dès qu'ils auront vu ce dont est capable le socialisme scientifique. »

Dempsey se pencha en avant pour consulter le tableau de bord. « Vitesse aux trois quarts, Mr. Bastable ! »

Je répétai l'ordre à l'intention des mécaniciens.

« Vous mènerez nos dirigeables jusqu'à Pétersbourg, » continua Djougatchvili. « Vous êtes un homme brave et compétent, capitaine Dempsey. Tous les honneurs vous attendent… »

Aucun de nous n'ignorait qu'en cajolant ainsi les gens, il cherchait simplement à obtenir d'eux ce qu'il voulait. Et nous n'ignorions pas davantage qu'aussitôt que Dempsey aurait fait son temps, il pouvait être « liquidé » à son tour au nom du Futur.

— « Merci, monsieur, » répondit Dempsey en jetant un coup d'œil en direction du professeur Marek, qui griffonnait des calculs sur un bloc.

Djougatchvili frappa sur l'épaule de Dempsey. « Je sais prouver ma gratitude, capitaine. »

— « Je n'en doute pas, monsieur. » Dempsey donna de nouvelles instructions au timonier.

Ce jour-là, le ciel était vide et gris. Une légère pluie se mit à mouiller les hublots ; nous l'entendions crépiter sur le fuselage. La passerelle baignait dans une lumière livide qui accentuait la pâleur de Dempsey et soulignait l'apparence malsaine de l'épiderme desquamé du professeur. Le dirigeable revêtait déjà à mes yeux l'aspect d'un vaisseau des morts.

Dempsey eut l'air de déceler une variation dans le régime du moteur avant de tribord et pencha la tête de ce côté. Comme tout bon commandant, il gardait toujours l'oreille aux aguets, car le pilotage d'un dirigeable repose autant sur l'ouïe que sur la vue. « Quelque chose ne va pas, Mr. Bastable. Voulez-vous aller inspecter la machinerie ? »

— « À vos ordres. »

En quittant la cabine, j'eus la surprise de voir Mrs. Persson me suivre.

« Sommes-nous encore loin du camp de Makhno ? » lui demandai-je tandis que nous longions la coursive. À présent, les nuages nous entouraient de tous côtés.

— « À environ une demi-heure. Il faut que nous désarmions ces bombes, capitaine Bastable. »

— « *Quoi ?* »

— « C'est la raison d'être de notre présence ici. Larguées après avoir été désarmées, elles doivent se révéler inopérantes. C'est dans ce seul but que nous avons fait jusqu'à maintenant cause commune avec Djougatchvili. Malgré tout, nous ne nous attendions pas à le voir surgir à bord. »

Mes yeux se dessillaient enfin. « Je ne connais pas grand-chose aux bombes, » répondis-je. « Surtout celles-ci. »

— « Moi, je m'y connais. Venez. La soute à bombes est par là. Elle n'est pas gardée. » Elle ouvrit un panneau et me poussa dans une demi-obscurité. Nous descendîmes une échelle de fer et j'entendis le grincement familier des lance-bombes. Je distinguai bientôt quatre cylindres de facture grossière et d'une taille ordinaire, recouverts d'inscriptions en caractères cyrilliques et de symboles identiques à ceux que j'avais vus sur les armes des Cosaques. Était-ce là ces bombes qui pouvaient menacer de destruction le monde entier ?

« Les détonateurs sont situés dans le cône, » m'informa Mrs. Persson. « Dévissons-les. » Les jambes écartées au-dessus de la trappe, elle saisit une énorme clef. « Servez-vous de ça, » me dit-elle.

J'apercevais de temps en temps un peu de jour au-dessous de moi par un interstice de la trappe mal assujettie. J'avais l'impression que nous aurions pu tomber aussi facilement que les bombes, et je regardais soigneusement où je posais les pieds pendant que je m'évertuais à détacher le cône du premier projectile.

Nous n'avions guère travaillé plus de cinq minutes que nous entendîmes des voix provenant de la galerie supérieure.

« Inutile de vous donner tant de mal ! » tonna Dempsey. « Laissez ces bombes tranquilles ! »

— « Dempsey ! » s'exclama Mrs. Persson avec une certaine nervosité. « Êtes-vous devenu fou ? Nous étions d'accord pour le faire… »

— « C'était *votre* plan, Mrs. Persson. Pas le mien. »

— « Vous n'allez tout de même pas venir en aide à Djougatchvili ! »

Dempsey braquait un énorme revolver dans notre direction. « Écartez-vous ! » nous intima-t-il.

— « Dempsey ! » Je n'avais encore jamais vu Mrs. Persson aussi effrayée. « Vous ne pouvez pas. Makhno… »

— « Ces bombes doivent exploser, » fit Dempsey. « Il ne peut en être autrement. »

— « Mais nous voulons prouver qu'elles ne fonctionnent pas… »

— « C'est hors de question ! »

Mrs. Persson s'acharnait toujours sur le cône de la bombe. Dempsey intima à ses hommes l'ordre de nous encercler. Mrs. Persson semblait sur le point de fondre en larmes devant l'inutilité de ses efforts. Je dois avouer que, pour ma part, j'avais renoncé et je tendis tranquillement ma clef au premier Cosaque qui s'approcha de moi. Comme s'il s'agissait d'un échange, il me mit entre les mains un havresac, mais je ne saisis pas le sens de ce geste.

La soute à bombes était à présent envahie par les Cosaques qui nous cernaient de toutes parts.

« Je n'aime pas qu'on s'immisce dans mes affaires, » déclara froidement Dempsey. « C'est à moi qu'appartient le droit de décider de ce qu'il faut faire de ces bombes. »

— « Vous n'en avez pas plus le droit qu'un autre. Vous êtes déjà trop coupable, capitaine Dempsey. » Mrs. Persson résistait de toutes ses forces aux Cosaques qui cherchaient à lui faire lâcher son outil.

— « Vous vous avancez un peu trop, » fit Dempsey. « J'en ai parfaitement le droit. »

— « Et vous, capitaine Bastable ? » me demanda Mrs. Persson. « N'avez-vous pas les mêmes droits ? »

— « Pas dans ce cas, » répondis-je en levant les yeux vers Dempsey. J'ignorais ce qu'il pouvait avoir en tête, mais j'avais à présent une entière confiance dans son jugement. « Et je suis d'accord avec le capitaine Dempsey, Mrs. Persson. C'est son droit, aussi bien que celui du professeur Marek. »

Dempsey s'inclina légèrement. Mes paroles semblaient le réconforter. « Mrs. Persson ? » fit-il, un sourcil levé.

Elle haussa les épaules. « Très bien, capitaine Dempsey. Seulement, si vous tuez Makhno… »

— « J'en porterai la responsabilité, je suppose. »

— « Mais moi aussi, pour n'avoir pas réussi à vous en dissuader. »

Je les interrompis. « Croyez-vous que le moment soit bien choisi pour discuter de morale ? »

— « Ces sacs contiennent des planeurs, » expliqua Dempsey en frottant ses yeux caves. Sa voix parut brusquement lasse. « Ils vous serviront à vous échapper. »

— « Où est le Tsar d'acier ? » demanda Mrs. Persson. « C'est en réalité lui qui commande cet appareil… »

— « Plus maintenant, » répliqua Dempsey.

— « Où est-il ? »

— « En lieu sûr. » Dempsey se détourna. « Je vous dis adieu à tous les deux. Je ne crois pas que nous nous reverrons. »

— « Adieu, Dempsey ! » fis-je, avant d'ajouter : « Et bonne chance. »

Il riait en escaladant l'échelle d'acier pour regagner la passerelle. « Merci, Bastable. Merci de tout cœur ! »

On nous équipa et nous fûmes poussés sans ménagement par la trappe. Au bout de quelques secondes, les ailes se déployèrent et nous planâmes doucement en direction de la steppe désolée. Aucun signe de vie humaine n'était décelable au-dessous de nous et nous tournâmes une dernière fois la tête en arrière.

Le dirigeable s'éloignait à bonne vitesse dans la direction du nord-est.

Nous heurtâmes le sol herbeux assez rudement, mais je ne m'en tirai qu'avec une légère foulure à la cheville.

Au moment où j'aidais Mrs. Persson à se libérer de son harnachement, je fus brusquement baigné d'une vive lumière, comme si le soleil venait soudainement de jaillir de derrière les nuages. Mrs. Persson se jeta à terre et je l'imitai aussitôt, sans bien savoir pourquoi.

Un instant plus tard, le sol se mit à trembler tandis qu'un énorme grondement se répercutait à la surface de la terre.

Nous avions naturellement deviné tous deux de quoi il s'agissait. Dempsey venait de faire exploser les bombes en l'air, au-dessus de la steppe. Nous vîmes flotter entre ciel et terre une massive colonne de fumée, et la cendre se mit à tomber en pluie sur toute la contrée.

« L'idiot ! » s'exclama Mrs. Persson. « Je savais qu'il tenterait quelque chose. Je pensais bien l'avoir convaincu. Mais je n'avais pas songé à ça. Sa culpabilité était trop forte. Pourtant, rien de tout cela n'était nécessaire. »

— « Je comprends pourquoi il a agi ainsi, » dis-je.

Elle s'irrita. « Moi aussi, je comprends. Et alors ? Ce n'est qu'une perte supplémentaire ! »

Je ne sais toujours pas aujourd'hui ce qu'elle voulait dire. Elle s'était mise à pleurer.

J'essayai de la consoler, et ce n'est pas chose facile lorsqu'on a affaire à quelqu'un comme Una Persson.

Mais elle se ressaisit au moment de se mettre en route, tournant résolument le dos au champignon atomique. Malgré le vent qui nous soufflait au visage, elle me parla. « La bombe,

l'inventeur, le despote prêt à en faire usage et les serviteurs du despote, tous sont morts. Mais tant que ce cycle se reproduira, le cercle vicieux se perpétuera. J'avais espéré le rompre, et créer un nouvel enchaînement. »

— « Pourra-t-on un jour briser ce cercle ? » lui demandai-je.

— « C'est ce que je cherche à savoir. »

Un jour et demi plus tard, nous fûmes découverts par des cavaliers de Nestor Makhno. Nous étions las et déprimés, et la nouvelle des concessions obtenues du gouvernement central par Makhno, autorisé à mener son « expérience anarchiste » sur un territoire autonome, ne nous apporta qu'un faible réconfort.

Le soir, au cours d'une fête en plein air qui se déroulait entre les pylônes auxquels étaient amarrés les croiseurs noirs de Makhno, je m'enivrai sérieusement et posai cette question à Mrs. Persson : « Dempsey est-il réellement mort pour rien ? »

— « Je ne le crois pas. Mais à quoi sert un martyr, Mr. Bastable ? Tant que les hommes placeront leur foi dans le charisme de quelques chefs plutôt que dans l'humaine faillibilité de l'individu, ils ne seront jamais libres. »

— « Mais Dempsey ne cherchait qu'à réparer. Quand il prétendait que c'était son droit, il disait vrai. »

Nestor Makhno se pencha vers nous. Je crois qu'il était encore plus ivre que moi. « Nous sommes tous coupables, et nous sommes tous innocents. Ce n'est qu'en acceptant la responsabilité de nos actes que nous pourrons être libres – et que le monde deviendra sûr. Ce sens de l'honneur qu'avait Dempsey était démodé. C'est à cause de lui qu'il s'est tué. Il est vrai qu'il a sauvé beaucoup de vies humaines, mais le plan de Mrs. Persson pouvait en sauver davantage. Si nous cherchons toujours à nous dépasser aussi orgueilleusement, ou à dépasser les autres, si nous rendons toujours autrui responsable de nos malheurs, le risque d'un conflit comme celui qui vient de s'achever ne disparaîtra jamais. »

Les paroles de Makhno revêtaient à mes yeux une profonde signification, mais l'acte de Dempsey n'en avait pas moins. J'étais enfin délivré de ce terrible manque de confiance en moi,

de cet affreux désarroi dans lequel j'avais vécu et prêt, Mrs. Persson me le dit plus tard, à circuler en pleine conscience entre les mondes et à rejoindre les rangs de cette étrange corporation qui s'appelle la Ligue des Aventuriers Temporels. J'avais le sentiment que ce qui avait commencé dans le temple de Teku Benga venait de prendre fin. Une nouvelle période de ma vie – une période peut-être plus constructive – s'ouvrait.

Mais, comme on dit, Moorcock, qui vivra verra.

Si j'ai retiré une leçon de mes aventures, c'est qu'à la différence des tyrans qui se ressemblent tous plus ou moins, chaque victime est un cas particulier.

J'espère que ce manuscrit vous parviendra et que vous réussirez à le publier. Je sens d'ailleurs que c'est le dernier que vous recevrez de moi. Le temps est révolu où je me penchais sur mon passé. Je regarde maintenant vers l'avenir, si ce mot n'est pas déplacé pour désigner mon éternel présent.

Capitaine Oswald Bastable,
aéronaute,
quelque part dans le
Bas Dévonien.

J’ai fait de mon mieux pour rendre justice à l’ultime récit d’Oswald Bastable. Beaucoup de lecteurs se seront sans doute aperçus que le « Tsar d’acier » Djougatchvili ressemble à s’y méprendre à l’« Homme d’acier », cet ex-séminariste géorgien qui choisit un jour de se faire appeler Joseph « Staline ». Aussi n’est-il pas rare que dans les multiples mondes dont est composé le « plurivers », un même type de personnage remplisse à peu près toujours le même rôle. Ce qui est généralement plus intéressant, c’est de le voir tenir une grande variété de rôles à travers des circonstances variables.

Encore que je m’attende à d’autres visites de Mrs. Persson, je crois que je n’entendrai plus parler de Bastable, à présent qu’il appartient à cette fameuse Ligue. Mais je suis heureux de savoir qu’il a enfin trouvé sa voix, donné un sens à sa vie, et qu’il s’est résigné à son « crime » comme à son exil.

Michael MOORCOCK,
Yorkshire,
juin 1980.

FIN